

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
ALISON LONGSTAFF

UN ARTISTE AU QUOTIDIEN AU TOURNANT DU XX^E SIÈCLE :
LE CAS DE LUDGER LAROSE (1868-1915)

DÉCEMBRE 2008

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

Dans le prolongement de notre mémoire de maîtrise, dans lequel nous avons étudié les idées et l'engagement intellectuel de Ludger Larose (1868-1915), nous poursuivons l'analyse de la vie de ce peintre, professeur de dessin, franc-maçon, espérantiste et libre-penseur anticlérical, en nous appuyant sur la documentation conservée par sa famille, et notamment sur son journal intime. D'une richesse insoupçonnée, cette documentation nous fait pénétrer dans son univers quotidien et permet d'explorer et de comprendre de nombreuses facettes de la vie d'un individu complexe et équivoque. Notre problématique part de ce qui pourrait sembler antinomique chez Larose : qu'un libre-penseur épris de modernité produise un art traditionnel, paradoxe qui incite à une réflexion sur la modernité de la société et de l'art au Québec à la Belle époque. Il s'avère que Larose considère que la mission du peintre canadien à ce moment est de participer à la mise en place d'un système d'enseignement local, d'où sa volonté de transmettre un art « académique », techniquement correct, accessible à la collectivité, un art servant au relèvement du Canada français. Mais si son art est traditionnel, ses idées sur l'art, inspirées de l'approche sociologique et positiviste d'Hippolyte Taine, sont intimement liées à la modernité intellectuelle, ce qui rend compte des changements de mentalités en rapport à l'art dans la période appelée « prémoderne ». Ses écrits intimes démontrent que Larose ne se borne pas à la pratique de l'art ; il investit des énergies à de nombreuses autres activités. Il manifeste une passion pour l'enseignement comparable à celle qu'il ressent pour l'art. Par les nombreuses transactions immobilières, l'exploitation d'une imprimerie et des placements d'argent, Larose se montre un homme d'affaires nettement

intéressé à sa mobilité ascendante. Du même coup, son journal fait découvrir un mode de vie qui reflète celui d'une partie de sa classe sociale, la petite bourgeoisie francophone montréalaise du tournant du siècle. À l'intime, plusieurs pratiques prouvent que Larose est un penseur moderne et progressiste : sa curiosité intellectuelle, ses lectures, son féminisme et son ouverture face à des pratiques nouvelles telles que l'hypnotisme et l'espéranto ; par son anticléricalisme, son darwinisme et son ouvriérisme, il est évident qu'il va plus loin que bon nombre de réformistes autour de lui. Sa vie associative reflète ses positions progressistes. Dans une douzaine d'associations, comme la loge maçonnique l'Émancipation, la Saint-Vincent-de-Paul, le Club de l'Indépendance du Canada et la Ligue de l'Enseignement, il utilise sa position sociale de petit bourgeois comme plate-forme à partir de laquelle stimuler le progrès et les réformes. Nous remarquons qu'il évolue progressivement vers l'action politique et une lutte de plus en plus ouverte pour le progrès. L'étude de ses relations sociales pour quatre années (1894, 1896, 1901 et 1907) révèle qu'il circule dans une variété de réseaux sociaux qui sont non seulement des regroupements ponctuels où se vit une convivialité petite-bourgeoise, mais aussi, à en juger par les individus que Larose identifie, des lieux d'expression du projet social de l'aile progressiste de la petite bourgeoisie francophone du tournant du siècle. Les fréquentations du réseau des artistes prouvent que les peintres francophones à Montréal se livrent à une sociabilité réelle mais qui n'aboutit pas à une vie associative formelle. L'analyse approfondie des différents aspects de la vie de Larose a permis de percevoir la cohérence derrière des ambivalences apparentes chez lui : à la fois petit bourgeois et progressiste non loin du socialisme, artiste et capitaliste, anticlérical et ami des membres du clergé, universaliste et nationaliste. À travers ses intérêts et prises de

position variés, il ne se contredit pas, car il tend invariablement vers les mêmes buts : le progrès, l'amélioration de la condition humaine, la fin de l'asservissement et le respect de la dignité individuelle et collective. En plus d'arriver à une appréciation plus nuancée d'un individu dans ses constances et dans sa globalité, nous avons pu rendre compte des idées modernes qui animaient la société québécoise du tournant du siècle, tout en démontrant qu'il n'y a pas nécessairement adéquation parfaite entre modernité et art moderne.

REMERCIEMENTS

Je remercie Marcelle Dufour, petite-fille de Ludger Larose, pour l'accès aux documents personnels de Ludger Larose, pour son intérêt et pour son soutien tout au long de ce projet.

Je remercie Pierre Lanthier, directeur de recherche à la maîtrise et au doctorat, pour l'encadrement, l'orientation, l'encouragement et la correction de cette thèse, ainsi que pour l'aide en rapport avec la récupération et la copie des documents de la collection privée de Larose.

Je remercie Manon Brunet, co-directrice à la maîtrise, pour l'encadrement, l'orientation, l'encouragement et la correction du mémoire de maîtrise, ainsi que pour l'aide à la récupération et à la copie des documents de la collection privée de Larose.

Je remercie Nicole Houle, qui a assuré une transcription de grande qualité du journal de Larose, rédigé en sténographie dans sa version originale.

Je remercie Lucia Ferretti et Paul-André Linteau pour les conseils et suggestions en rapport à l'orientation globale de mes recherches.

Je remercie l'équipe du département des études québécoises, notamment M. Claude Bellavance, pour l'aide et le support dans le projet de transcription du journal de Larose de la sténographie en longue main.

Je remercie également les musées suivants pour la permission de reproduire des photographies des toiles de Larose : Musée national des beaux-arts du Québec, Centre d'histoire de Montréal, Archives de la collection des Prêtres de Saint-Sulpice de Montréal.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
RÉSUMÉ	i
REMERCIEMENTS	iv
TABLE DES MATIÈRES	v
Liste des tableaux	xi
Liste des figures	xiii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 – PROBLÉMATIQUE ET SOURCES	8
1. Introduction	8
2. Les notions d’art et de modernité	9
2.1 L’art : objet de civilisation et pratique autonome.....	12
2.2 La modernité : quelques considérations générales.....	16
3. Art et modernité au Québec	18
3.1 La modernité et la société québécoise.....	18
3.2 La modernité dans l’art au Québec.....	25
4. Problématique de la thèse	29
4.1 Notre utilisation du concept de modernité.....	31
4.2 L’approche par le quotidien.....	32
5. Méthodes et sources	34
5.1 Le journal intime : quelques considérations.....	40
6. L’organisation des données	45
7. Conclusion	46

	Page
CHAPITRE 2 – LUDGER LAROSE (1868-1915) : L’HOMME ET SON ÉPOQUE	47
1. Introduction	47
2. Biographie de l’artiste	48
3. La libre-pensée du tournant du XX^e siècle : une idéologie de contestation	60
4. La place de la franc-maçonnerie dans la libre-pensée du tournant du XX^e siècle	65
5. Manifestations et caractéristiques de la libre-pensée de Ludger Larose	68
6. Conclusion	72
 CHAPITRE 3 – LAROSE LE BOURGEOIS	 75
1. Introduction	75
2. Tableau social de Montréal à l’époque de Larose	78
3. Les sources de revenu de Larose et son niveau de vie	94
4. Lieux de résidence	112
5. Larose au foyer	119
6. Pratiques « bourgeoises »	126
6.1 Consommation et mode de vie bourgeois	127
6.2 Loisirs	130
6.3 Vacances.....	137
6.4 Soins de santé et mortalité.....	138
7. Conclusion	142

	Page
CHAPITRE 4 – LAROSE LE PROGRESSISTE	144
1. Introduction	144
2. Les lectures de Larose	146
3. L’implication de Larose dans le mouvement espérantiste montréalais	154
3.1 L’espéranto : une langue, un mouvement	156
3.2 Larose et les espérantistes montréalais	161
4. Activité et inactivité pieuses	167
4.1 La présence de l’Église dans le Québec du tournant du siècle.....	168
4.2 Larose : chronologie de l’abandon du catholicisme	172
4.3 Les amitiés avec des membres du clergé.....	185
4.4 Pratique religieuse et modernité.....	192
5. Larose et le féminisme	194
6. Curiosité intellectuelle et modernité	199
7. Conclusion	203
 CHAPITRE 5 – LES PRATIQUES ASSOCIATIVES DE LAROSE	205
1. Introduction	205
2. Les activités de Larose dans des associations	206
2.1 Les Canadiens	207
2.2 La Boucane	209
2.3 Le Cercle spirite	210
2.4 Les Forestiers	211

	Page
2.5 La Franc-maçonnerie	213
2.6 La Saint-Vincent-de-Paul	223
2.7 Le Club de l'indépendance de Canada	227
2.8 La Société des antiquaires et numismates	230
2.9 La Société d'histoire naturelle.....	233
2.10 La Ligue de l'enseignement.....	235
2.11 Le Club Canadien	237
2.12 Le Club ouvrier Saint-Jacques.....	238
2.13 La sociabilité « de culture personnelle ».....	247
3. La sociabilité publique et politique.....	248
4. Conclusion	259
CHAPITRE 6 – LES RÉSEAUX SOCIAUX DE LUDGER LAROSE	264
1. Introduction	264
2. Les réseaux sociaux de Larose en 1894	268
3. Les réseaux sociaux de Larose en 1896	279
4. Les réseaux sociaux de Larose en 1901	290
5. Les réseaux sociaux de Larose en 1907	299
6. Conclusion	308
CHAPITRE 7 – LUDGER LAROSE : ARTISTE, ENSEIGNANT	313
1. Introduction	313

	Page
2. Le jugement des critiques sur l'œuvre de Larose	314
3. La pratique de l'art à l'époque de Larose	322
4. Les idées de Larose sur l'art	344
5. L'enseignement	354
5.1 L'enseignement dans les écoles publiques de Montréal	354
5.2 Larose, promoteur d'un enseignement de qualité	360
5.3 Enseignement privé	372
6. Larose le peintre	377
6.1 La nature de sa production	377
6.2 Les conditions d'exercice de sa peinture	384
6.2.1 Les ateliers	384
6.2.2 Les voyages	386
6.2.3 La photographie	387
6.3 La sociabilité artistique	395
6.3.1 Les expositions	395
6.3.2 Liens avec les autres artistes	401
7. Synthèse	406
8. Conclusion	412
CHAPITRE 8 – CONCLUSION	417
BIBLIOGRAPHIE	432

	Page
ANNEXES	459
1- Tableaux de Ludger Larose :	
1.1 <i>Le Sous-bois</i> , peint en 1896.....	459
1.2 <i>Nature morte</i> , peint en 1896	460
1.3 <i>Fromage de gruyère</i> , peint en 1898	461
1.4 <i>Saint-Faustin</i> , peint en 1899	462
1.5 <i>Paysage à Sainte-Rose</i> , peint en 1901	463
1.6 <i>Intérieur de salon, Jeanne au piano</i> , peint en 1907	464
1.7 <i>Nature morte, (La Serre)</i> , peint en 1910	465
1.8 <i>Portrait du curé Alfred-Léon Sentenne</i> , peint en 1895	466
1.9 <i>Portrait du maire Médéric Martin</i> , peint en 1915	467
2- Voyages touristiques et pour peindre	468
3- Peintres mentionnés dans le journal de Larose	472
4- Liste des revues mentionnées dans le journal de Larose (1894-1906)	487
5- Inventaire de la bibliothèque de Larose.....	489
6- Chronologie de Ludger Larose.....	527
7- Carte situant les résidences de Larose, 1894-1915	538

LISTE DES TABLEAUX

	Page
1 Nombre de pages consacrées à chaque année du journal, 1894-1915	39
2 Population de l'Île de Montréal, 1871-1911	84
3 Répartition ethnique de la population de l'Île de Montréal, 1871-1911	85
4 Revenus et dépenses annuels de Larose	108
5 Population des principales municipalités de la banlieue de Montréal, 1891-1911	116
6 Liste des résidences de Larose	120
7 Entrées du journal en rapport à l'achat d'imprimés, mai 1894	147
8 Participation annuelle de Larose à des rencontres espérantistes 1902-1907	165
9 Tableau-synthèse des activités associatives de Larose, 1894-1907	208
10 Fréquence des réunions de la loge l'Émancipation : comparaison des fréquences selon Larose et selon Roger Lemoine	219
11 Grades de Larose dans la loge l'Émancipation, 1895-1908	220
12 Les réunions de la loge l'Émancipation, 1896-1910	222
13 Participation annuelle de Larose à la Saint-Vincent-de-Paul, 1896-1904	225
14 Les activités de Larose dans la Antiquarian and Numismatic Society, juin 1897-décembre 1905	233
15 Tableau-synthèse : Les catégories des relations de Larose : 1894, 1896, 1901, 1907	267

	Page
16 Réseau artistique de Larose en 1894	274
17 Réseau pré-embryonnaire à l'Émancipation en 1894	277
18 Réseau artistique de Larose en 1896	283
19 Réseau maçonnique de Larose en 1896, année de la fondation de l'Émancipation	285
20 Réseau artistique de Larose en 1901	294
21 Réseau maçonnique de Larose en 1901	296
22 Réseau artistique de Larose en 1907	304
23 Réseau maçonnique de Larose en 1907	306
24 Nombre d'élèves et fréquence des leçons privées de Larose, 1895-1907	373
25 L'assiduité des élèves de Larose pour des leçons privées, 1895-1907	374
26 Portraits peints par Larose, 1894-1915.....	379
27 Liste des ateliers de Larose 1894-1915	386
28 Comparaison de la portraiture à l'usage de la photographie	393
29 La participation de Larose aux Salons de l'Art Association et de l'Académie royale canadienne, 1895-1907.....	396

LISTE DES FIGURES

	Page
1 Une page du journal de Ludger Larose, copie de l'original	37
2 Transcription d'une page du journal de Ludger Larose	38
3 Lettre de référence de Ludger Larose, écrite par Gustave Moreau	50
4 Photographie représentant la médaille de Ludger Larose, gagnant du concours de dessin de l'Académie Delécluze à Paris, 1893	52
5 Photographie de Larose, cornettiste, dans le Corps de musique de la Cité, circa 1885	59
6 Bilan financier de 1913, extrait du journal de Larose	110
7 Photographie de la maison de Larose, 813 avenue Mont-Royal	114
8 Photographie de la maison de Larose, 488 avenue Prudhomme	118
9 Un court texte en espéranto et sa traduction	157
10 Évaluation de Larose comme professeur, année scolaire 1900-1901.....	183
11 Évaluation de Larose comme professeur, année scolaire 1901-1902	184
12 Annonce pour des séances d'hypnose que Larose fait paraître dans <i>La Presse</i> , 1900.....	201
13 Lettre de Larose aux commissaires des écoles catholiques, avril 1910	357
14 Photographie des instituteurs laïques de la commission des écoles catholiques, 1903	359
15 Photographies de Larose au travail.....	389
16 Portrait de Paul Larose, exécuté à partir d'une photographie	394

INTRODUCTION

Ludger Larose (1868-1915), peintre, professeur de dessin, franc-maçon, pionnier du mouvement espérantiste, libre-penseur anticlérical est une figure peu connue dans l'historiographie québécoise. Pourtant, par son engagement intellectuel et professionnel et par les liens qu'il entretenait avec des mouvements progressistes, cet artiste se situe au cœur même des débats idéologiques du tournant du XX^e siècle.

L'objectif de cette thèse est de se servir de la carrière de Larose pour examiner les activités d'un artiste montréalais d'avant 1914 par le biais du quotidien. D'emblée, nos recherches jusque-là nous mettent devant un libre-penseur qui se livre à maintes pratiques que d'aucuns pourraient qualifier de modernes : par exemple, la sténographie, l'espéranto, la photographie. De plus, ses prises de position et affiliations, par exemple en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire, de l'assainissement de la politique municipale, du féminisme et de l'amélioration de la condition ouvrière l'associent à la pensée progressiste de son époque. Pourtant, il suffit de faire le tour de l'historiographie à son sujet pour constater que, paradoxalement, son art est nettement moins moderne. Lorsque Larose est mentionné, c'est généralement pour commenter le caractère « traditionnel » et « académique » de son œuvre. Par exemple, Gérard Morisset qualifie Larose à la fois de « fécond » et de « médiocre », un peintre qui ne réussit pas à s'élever au-dessus de l'imitation photographique, et dont l'œuvre entre dans la grisaille de

l'École officielle française du début du XX^e siècle¹. Pour sa part, Guy Robert est d'avis que la carrière d'enseignant de Larose agit comme entrave majeure à sa créativité².

Notre mémoire de maîtrise a exposé les idées libres pensantes de Ludger Larose et les moyens par lesquels il les diffusait³. Nous y avons d'abord examiné la nature de ses engagements intellectuels, et en particulier son rôle dans l'Affaire Lemieux, en 1910-1911, un procès très médiatisé par suite d'un vol de documents dont Larose fut victime. Au lendemain de cette affaire, les activités de la loge maçonnique à laquelle il appartenait, l'Émancipation, furent suspendues ; Larose et plusieurs autres membres perdirent leur emploi et leur réputation. Les ramifications de l'Affaire Lemieux nous ont alors servi de trame de fond pour examiner la possible émergence de l'intellectuel canadien-français à cette époque⁴. En examinant les forces et les faiblesses des groupements intellectuels auxquels Larose s'est associé, nous avons affirmé que même si Larose est difficilement un intellectuel dans le sens « lamondien » du terme⁵, ses

¹ Gérard Morisset, *Coup d'œil sur les arts en Nouvelle-France*, Québec, [s.n.], 1941, p. 71, 72, 76.
Aussi : Gérard Morisset, *La peinture traditionnelle au Canada français*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1960, p. 181.

² Guy Robert, *La peinture au Québec depuis ses origines*, Ottawa, Iconia, 1978, p. 47.

³ Alison Longstaff, « Vie intellectuelle et libre-pensée au tournant du XX^e siècle : Le cas de Ludger Larose », Mémoire de maîtrise, Université de Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, juin 1999, 237 p.

⁴ Yvan Lamonde conclut qu'avant 1900, il n'est pas possible de parler de l'intellectuel canadien-français ; avant 1900, à défaut d'une sphère d'activité laïque qui rend possible l'affirmation de l'individu, d'une véritable liberté d'expression en raison de la censure cléricale, d'une distanciation entre le culturel et la politique et d'une « masse critique » intellectuelle, on ne peut utiliser le substantif *intellectuel* sans commettre d'anachronisme : Yvan Lamonde, « Les intellectuels francophones au Québec au XIX^e siècle : questions préalables », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, automne 1994, 48, 2, p. 153-185. Aussi : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, Volume 2 : 1896-1929*, Montréal, Fides, 2004, p. 125.

⁵ Yvan Lamonde reprend le sens de l'intellectuel de P. Ory et J.-F. Sirinelli, qui le définissent comme étant : « un homme du culturel [...] mis en situation du politique » ; Lamonde ajoute « et non de la politique » : Yvan Lamonde, « Les intellectuels francophones... », *op. cit.*, p. 177.

activités libre-pensantes attestent certainement de la vitalité des pratiques intellectuelles dans le Québec d'avant 1914⁶.

L'intérêt que nous manifestons envers Ludger Larose ne s'est pas épuisé avec notre mémoire de maîtrise. D'autres sources d'information, qui débordent largement les périmètres de la première recherche, nous invitent en effet à prolonger l'examen de la vie de ce personnage, cette fois pour considérer davantage sa carrière d'artiste et sa vie en tant que bourgeois montréalais. Toutefois, si nous nous intéressons à Larose en tant qu'artiste, c'est davantage avec le désir de contextualiser sa carrière que de juger en soi son œuvre, ou de réévaluer la valeur esthétique de sa production. Plutôt, à travers l'analyse de son quotidien, nous réfléchissons sur la pratique de l'art et sur les liens entre l'art, la modernité et le progressisme au Québec en cette période considérée « prémoderne⁷ ». À travers le récit de son quotidien, quotidien qui atteste de multiples poursuites débordant la simple pratique de l'art, nous découvrirons un homme ambitieux qui se consacre à des entreprises spéculatives afin d'assurer son ascension sociale, un progressiste ayant une grande curiosité intellectuelle, un individu au cœur de nombreux réseaux sociaux, organisés ou pas. Et à travers son quotidien nous découvrirons un

⁶ Selon Andrée Fortin, la fonction intellectuelle ne peut exister avant les percées de la modernité, qui, au Québec, « émerge graduellement au fil du 19^e siècle, pour se manifester explicitement à la fin de la Première Guerre ». Fortin estime que « les intellectuels sont appelés à jouer un rôle central, à tout le moins privilégié » dans l'avènement de la modernité. Elle voit l'intellectuel comme un « définiteur de situation » ; selon elle, l'intellectuel a besoin, pour agir comme tel, de la liberté de pensée, d'expression et d'action ; ces libertés, qui sont le fait de la modernité, serviront comme trame de l'activité intellectuelle, permettant aux intellectuels de scruter, analyser de manière critique, formuler des solutions et proposer des actions. Sans ces libertés, l'intellectuel ne peut agir sur la collectivité : Andrée Fortin, *Passage de la modernité : Les intellectuels québécois et leurs revues(1778-2004)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 3, 4.

⁷ L'expression est d'Andrée Fortin. Pour elle, la prémodernité va « de la naissance de la presse au Québec (la toute fin du 18^e siècle) à la fin de la Première Guerre Mondiale » : *Ibid.*, p. 4.

peintre qui, malgré une activité sociale très soutenue, trouve toujours le temps pour sa pratique esthétique et qui en vient à exprimer ses idées sur l'art autant par sa façon d'aborder l'enseignement qu'à travers sa production picturale.

Son cas nous invite à un questionnement non seulement en rapport avec le rythme de l'introduction de la nouveauté dans sa société, mais aussi sur les réalités de la pratique de l'art à Montréal à cette époque, réalités qui ont façonné sa carrière et sa production et qui rendent compte du niveau d'autonomisation de l'art comme champ culturel à ce moment. Larose nous permettra donc de réfléchir sur deux concepts que l'on associe volontiers, l'art et la modernité. Nous chercherons à préciser le sens et la place qui étaient les leurs dans la vie intellectuelle et artistique de la métropole en 1900.

La reconstruction du quotidien de Larose a pour but de mieux appréhender l'insertion de l'individu dans l'univers socio-culturel de son époque. Toutefois, avant d'entamer l'analyse de ses activités et de réfléchir sur le sens à donner à ses occupations, le premier chapitre posera les assises de cette thèse en exposant la problématique. Y a-t-il toujours un rapport évident entre modernité et art moderne ? Quels liens peut-on tisser entre l'art et la société et entre l'art et la modernité au Québec en cette période considérée « prémoderne » en arts ? Et comment la modernité perce-t-elle dans l'univers social de Larose ? En deuxième partie de ce chapitre, il sera question des sources utilisées, et notamment de son journal, dont les particularités nous permettent de reconstituer finement le quotidien de Larose.

Au chapitre deux, nous présenterons une biographie de Ludger Larose. Nous en profiterons pour présenter les faits saillants de sa carrière⁸ et pour rappeler, dans ses grandes lignes, le Larose libre-penseur et franc-maçon tel que nous l'avons analysé dans notre mémoire de maîtrise.

Le chapitre trois considérera Larose en tant que bourgeois, analyse qui impose d'emblée une réflexion sur la notion de bourgeoisie, plus spécifiquement dans le contexte québécois et montréalais. Ensuite, nous exposerons ce que son journal nous révèle sur ses sources de revenus et son niveau de vie, sur ses activités en tant qu'homme d'affaires, sur ses lieux de résidence, sur sa vie au foyer, sur ses pratiques de consommation, sur ses loisirs et ses voyages, le tout nous permettant de constater certaines particularités du mode de vie de la classe petite-bourgeoise de l'époque et aussi, dans le cas de Larose, de mettre en relief la mobilité ascendante de sa trajectoire.

Le chapitre quatre examinera le progressisme de Larose. Sa soif d'idées nouvelles semble être à la base de sa vie intellectuelle. Cet attrait pour les nouveautés se manifeste au niveau des lectures, de sa pratique de l'espéranto, de son abandon du catholicisme, de son intérêt pour le féminisme et de sa grande curiosité intellectuelle, dont nous exposerons de nombreuses preuves venant de ses notes personnelles.

Dans le chapitre cinq, nous exposerons l'impressionnante activité associative de Larose. En fait, au cours de sa vie, il est membre de plusieurs clubs, sociétés et

⁸ Une chronologie de la vie de Larose se trouve à l'annexe 6 à la fin de cette thèse.

formations politiques, presque toutes progressistes. Nous identifierons les orientations spécifiques de ces confréries et qualifierons la nature et la durée de sa participation dans chacune. L'analyse aboutira sur une vue inusitée non seulement de la façon dont un libre-penseur s'y prend pour promouvoir le rattrapage d'une société qu'il considère à bien des égards réactionnaire, mais aussi comment il utilise une sociabilité riche et variée pour se procurer un ressourcement intellectuel.

Nos sources permettent d'établir l'existence de certains réseaux sociaux au sein desquels Larose circule. Ce fera l'objet du chapitre six ; nous constaterons et commenterons les régularités et des fluctuations de ses relations sociales et familiales. En plus des activités propres de Larose, l'analyse démontrera que d'autres membres de la petite bourgeoisie francophone utilisent ces mêmes réseaux, qui sont non seulement des noyaux de convivialité mais aussi des lieux d'expression du projet social d'au moins un segment de cette classe sociale.

Dans le chapitre sept, nous considérerons la carrière professionnelle de Larose, c'est-à-dire son enseignement et sa peinture, deux fonctions presque inextricablement imbriquées dans sa pratique artistique. D'emblée, nous examinerons la pertinence de certains aspects de la critique des historiens de l'art à l'égard de Larose. Afin de bien saisir l'univers dans lequel les artistes de la génération de Larose produisent, nous poursuivrons avec une reconstruction de leur environnement par un survol des conditions d'exercice de l'art au Canada et en France, deux milieux radicalement divergents qui ont, chacun à sa manière, laissé des traces déterminantes sur la production des artistes canadiens de la période. Nous exposerons ensuite les idées de Larose sur

l'art, sur ses finalités et sur des courants esthétiques. La partie suivante sera consacrée à la carrière enseignante de Larose. Son quotidien fait voir comment un artiste qui se trouve aussi être enseignant concilie ses obligations professionnelles avec sa pratique personnelle et démontre qu'il étend sa pratique d'art au-delà de sa peinture en atelier. Cet examen nous aidera, aussi, à apprécier le sens que revêt cette carrière pour lui. Nous enchaînerons avec une étude de sa carrière de peintre : le temps qu'il s'y consacre, l'ampleur et la variété de sa production artistique, ce qui nous permet de jauger la place que l'art occupe dans sa vie. De plus, nous examinerons la nature des rapports qui unissent Larose à la collectivité artistique de sa ville, ce qui nous fournira l'occasion de considérer quelques spécificités en rapport à la sociabilité artistique à Montréal à ce moment. L'examen des multiples aspects de sa carrière de peintre rendra possibles une caractérisation et une contextualisation de sa pratique et nous permettra de donner un sens à sa peinture.

Aux termes de l'analyse des spécificités de la pratique de l'art de son vivant, le cas de Larose nous aura servi pour mieux apprécier le niveau d'autonomie individuelle, comme celui de l'autonomie institutionnelle, dans l'exercice de la peinture au tournant du siècle.

CHAPITRE 1

Problématique et sources

1. INTRODUCTION

D'aucuns pourraient s'étonner que nous présentions Larose comme un homme particulièrement axé sur le progrès et la modernité et qu'en même temps, son art soit évalué comme résolument « traditionnel ». S'il est véritablement progressiste au niveau des idées, comment se fait-il que ce progressisme ne se manifeste pas ouvertement dans sa production esthétique ? La question est légitime. Afin de comprendre sa sphère d'activité et ses positions et de donner un sens à ses interventions, à son esthétique, à ses orientations idéologiques, bref, à sa vie, nous croyons qu'il est essentiel d'abord de poser les assises conceptuelles permettant d'appréhender sa réalité. Une considération du concept d'art et également du concept de modernité, en général et dans sa perspective québécoise, nous fourniront des éléments de réflexion et de comparaison pour la suite de l'analyse ; de la sorte, nous pourrions mieux contextualiser les comportements et projets de Larose. De plus, dans ce chapitre nous exposerons la méthode par laquelle nous avons abordé la présente recherche ainsi que les sources utilisées comme documentation de base pour cette thèse.

2. LES NOTIONS D'ART ET DE MODERNITÉ

À prime abord, il nous apparaît important de souligner que modernité et art moderne n'appartiennent pas nécessairement à la même famille d'idées et de comportement. Alors qu'on affine, peut-être trop facilement, des producteurs d'art moderne à des prises de position sociales radicales, révolutionnaires même, une telle adéquation ne se vérifie pas toujours. Un peintre peut très bien s'avérer moderne dans son œuvre picturale sans s'identifier à des mouvements sociaux contestataires et sans rejeter les traditions de sa société ; de même, le conservatisme religieux ne condamne pas nécessairement un peintre à une production académique, pas plus que le fait d'être incroyant ou libre-penseur ne confère nécessairement un caractère avant-gardiste à sa production artistique ou à ses positions sociales. Pour fins d'illustration, considérons les Nabis, un groupe de peintres français, contemporains de Larose. Les Nabis ne se sont nullement fait remarquer pour leur « progressisme » sur le plan social ou religieux, au contraire ; leur attachement à la spiritualité, souvent catholique¹ (Maurice Denis en tête²),

¹ L'engagement spirituel de ces artistes s'inscrit dans un effort pour rééquilibrer une société jugée trop profane, séculière, matérialiste et traduit un scepticisme face aux mœurs modernes et démocratiques. En fait, le catholicisme pénétrait profondément les cercles de l'avant-garde en France à la fin du siècle et s'accompagnait de la recherche d'une « unintellectual, emotional response on the part of artists [that] resembles the deep emotional response to Catholicism that was so deeply praised during the Catholic revival » : Michael Marlais, *Conservative Echoes in Fin-de-siècle Parisian Art Criticism*, University Park (Pennsylvania), The Pennsylvania State University Press, 1992, p. 51, 52.

² Si ces peintres ne partageaient pas tous le catholicisme fervent de Denis, (certains, dont Paul-Élie Ranson et Paul Sérusier, furent attirés par l'ésotérisme), collectivement, les Nabis « belonged to a generation that believed in the eschatological power of images » : Guy Cogeval, dir., *The Time of the Nabis*, Montréal, Le Musée des Beaux-Arts, 1998, p. 9, 14, 15, 41, 131.

L'œuvre de Maurice Denis a récemment fait l'objet d'une exposition au Musée des Beaux-Arts de Montréal (22 février au 20 mai 2007). Dans la description de l'exposition, on dit de Denis : « Artiste précoce aux talents multiples, Maurice Denis (1870-1943) fut un peintre, un illustrateur, un décorateur et même un photographe, qui maniait aussi bien le pinceau que la plume. Son art tout comme son activité de critique et de théoricien influèrent sur les artistes de nombreux pays, incluant le Québec ». Le catalogue présente de nombreuses perspectives inédites sur le travail de Denis : Jean-Paul Bouillon, dir.,

aurait été perçu par Larose, un anticlérical fervent, comme décidément rétrograde³. Il n'en demeure pas moins que la production artistique des Nabis est jugée comme incontestablement moderne. Autre exemple : Ozias Leduc, qui n'est pas connu pour son rejet des traditions de sa société ; ce peintre d'églises n'est pas moins apprécié comme une « source essentielle » de la modernité en arts au Québec⁴. Si nous évoquons le cas de ces artistes, c'est pour souligner leurs rapports ambivalents à la modernité. Tout en étant modernes, même avant-gardistes, en art, il est possible de nourrir des orientations sociales franchement conservatrices. C'est le contraire pour Larose : vigoureusement anticlérical, darwiniste, libre-penseur, décidément progressiste dans ses positions sociales, il le semble nettement moins en art. Ces cadences et modes différents en rapport à l'adoption de la modernité nous obligent de reconnaître qu'il peut y avoir bien des versions de la modernité et bien des manières d'être moderne, souvent en fonction d'un contexte donné. S'il est essentiel que nous nous positionnions par rapport aux concepts d'art et de modernité, il est également important de nous montrer circonspects quant à l'ouverture ou à la fermeture à la modernité de tel artiste, de telle génération d'artistes et, plus globalement, de telle société.

Maurice Denis : le paradis terrestre, la Réunion des musées nationaux, Paris, 300 p. : Référence : (consulté le 5 août, 2007) : http://www.mbam.qc.ca/fr/expositions/anterieures_2007.sn

³ Les Nabis préconisaient le retour aux valeurs monarchiques et religieuses du passé en rejetant le naturalisme, qui glorifiait le quotidien, le factuel, le réel et l'ordinaire, au profit d'un art qui élève le sublime par l'iconographie des rêves, des fantasmes, de son monde intérieur, et, dans le cas de Denis, de la dévotion qui accentue l'humilité de l'homme devant Dieu : Michael Marlais, *op. cit.*, p. 6, 202, 203, 207, 222.

⁴ François-Marc Gagnon écrit : « Que Leduc ait réussi ainsi à montrer la voie qui débouche sur l'avenir tout en faisant une carrière de peintre d'église [...] tient du prodige ». Rappelons que Leduc, peintre « intelligent et subtil » est le premier maître de Paul-Émile Borduas : François-Marc Gagnon, « Leduc et la modernité » dans : Laurier Lacroix, dir., *Ozias Leduc : Une œuvre d'amour et de rêve*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 42.

Est-il vraiment si nécessaire de revenir sur la question de la modernité ? Des débats sur la périodisation de la modernité au Québec ont déjà suscité une attention considérable dans l'historiographie québécoise ; la question est donc loin d'être nouvelle. Pourrait-on l'esquiver en expliquant le progressisme que Larose exhibe dans son quotidien comme un simple corollaire du capitalisme, l'enthousiasme typique d'un petit bourgeois de son époque ? S'il est vrai qu'au début du siècle le discours dominant est très ouvert à la modernité et que les nombreux progrès techniques suscitent des éloges du génie humain, même chez le clergé, il se trouve que les « modernes », par le fait du capitalisme, sont souvent des conservateurs sociaux. Mais pas Larose. Sa passion envers la modernité traduit plus qu'une simple réceptivité devant le nouveau ou un désir d'être de son temps. Larose veut *transformer davantage* sa société qui est, à son avis, *trop peu* moderne. Nous constaterons tout au long de cette thèse la constance avec laquelle il se passionne pour des nouvelles pratiques et façons de faire ; sa réflexion sociale l'amène à promouvoir une série de réformes toutes aussi progressistes les unes que les autres. Nous verrons que parfois ces causes sont d'une modernité franchement marginale pour son époque.

Le cas de Larose présente une autre particularité qui nous oblige de revoir le concept de modernité : la perception de réformateur qu'il a de lui-même. En fait, il suffit de lire quelques textes produits de sa main pour le constater. Ce qui est frappant dans ses écrits est sa volonté marquée de servir *d'apôtre et d'instigateur* de la modernité. Son projet social est la mise en place, par des réformes très concrètes, d'une société renouée, égalitaire, dans laquelle l'État intervient pour assurer la satisfaction des besoins

fondamentaux, qui reconnaît la dignité intrinsèque de l'homme. « Nous voulons préparer un avenir plus équitable, nous nous arrogeons le droit de transformer [...] l'avenir⁵ » dit-il dans une conférence. Dans sa documentation personnelle nous trouvons de nombreuses références au « progrès », à « l'évolution de la pensée », à « la génération future », aux « réformes qu'exigent les besoins actuels ». Du fait que la modernité est un sujet qui accapare Larose lui-même, évacuer la question équivaudrait à nier l'essence de sa pensée.

2.1 L'art : objet de civilisation et pratique autonome

Deux acceptions du concept d'art nous aideront dans notre analyse de la carrière de Larose et du milieu dans lequel il se déploie. D'une part, nous retenons le concept d'art en tant que produit social, culturel ou objet de civilisation ; dans cette perspective, l'art est une manifestation de la psychologie collective et un témoignage sociologique révélateur des schèmes de pensées. Cette approche, qui privilégie la réciprocité entre l'art et la société et entre l'artiste et les mentalités collectives, entrevoit l'art non seulement comme un accessoire esthétique, mais également comme une expression des valeurs et des croyances et comme porteur d'idéologies⁶. D'autre part, nous considérerons l'art comme une sphère

⁵ Ludger Larose, « La sincérité, la dignité en écrits et en actions est la meilleure politique », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, le 11 octobre 1907, p. 9.

⁶ Jean-Luc Chalumeau, *Les théories de l'art*, Paris, Librairie Vuibert, 1994, p. 104, 105, 108.

Aussi : Jean-Louis Ferrier, « Art, L'objet culturel », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 3, p. 37, 38, 43.

Arnold W. Foster et Judith R. Blau, dirs., *Art and Society: Readings in the Sociology of the Arts*, Albany, State University of New York Press, 1989, p. 16.

Héliane Bernard, *La terre toujours réinventée*, Lyon, Presses de l'université de Lyon, 1990, p. 151, 304.

d'activité indépendante, comme un lieu où la pratique évolue en marge de sa société, et dans lequel l'artiste réclame une plus grande autonomie et se permet de confronter la société⁷. L'art n'est donc pas simplement un objet de consommation passive ; il participe activement à la construction des représentations et des valeurs. Il y a ici deux idées très différentes : d'un côté, l'art en tant que reflet d'une culture ou d'une mentalité, comme expression intellectuelle, et de l'autre, l'art en tant que remise en question d'acquis ou de pratiques. Toutefois, utilisées dans leur complémentarité, ces deux notions nous offriront une vue autant de l'intérieur que de l'extérieur du milieu de l'art. En fait, si la société permet à une pratique culturelle d'obtenir un statut privilégié, elle en attend une production qui cautionne ou condamne certains aspects des rapports sociaux. De la sorte, l'art est à la fois un produit social et un lieu de distanciation.

La notion d'art comme espace où l'artiste s'exprime et s'impose nous amène à considérer certaines idées de Pierre Bourdieu sur la constitution de l'art comme un

Georges Leroux, « De la résistance au consentement. La philosophie au Québec et les enjeux de la modernité », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 352.

Michel Théron, *Initiation à l'art*, Paris, Ellipses, 1993, p. 7.

Max Kaplan, *The Arts, A Social Perspective*, Rutherford, N.J. Fairleigh Dickinson University Press, 1990, p. 30, 32.

Ernst Hans Gombrich, *L'Art et son histoire*, Paris, Juillard, 1963, p. 5.

Roger Bastide, *Art et société*, Paris, Payot, 1977, p. 86.

⁷ Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, *op. cit.*, p. 14.

Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 90, 94, 397.

Antigone Mouchtouris, *Sociologie du public dans le champ culturel et artistique*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 109, 110.

Florence Begel, *La philosophie de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 21, 23, 45, 46, 55.

Marie Carani, « L'idée de refus comme mémoire et comme identité chez les artistes visuels contemporains québécois », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 79.

champ culturel autonome. Il s'intéresse, chez les producteurs d'art en France, surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, à l'apparition d'une volonté marquée de défier l'orthodoxie artistique et de rompre avec des sujets imposés et des manières de peindre, de sculpter et de représenter l'espace. Cette rupture va de pair avec la constitution d'un champ institutionnel nouveau. L'indépendance, la distance et l'indifférence à l'égard des honneurs, à l'égard du pouvoir politique et économique ainsi que des institutions sont autant d'indications que ces artistes refusent la justification sociale de leur production, définissant eux-mêmes les principes de leur art, consacrant l'art comme un champ culturel autonome. L'art est ainsi libéré de sa fonction sociale, de l'obéissance à une commande, de la servitude à une cause ou de l'obligation de livrer un message ; il devient une production franche, légitimée par elle-même. Par cette rupture, l'art et les artistes s'ouvrent une étendue, un territoire bien à eux, en marge des courants dominants, et par le fait même, ils se positionnent à une certaine distance de la société. Ainsi, par cette autoréférentialité, on assiste, selon Bourdieu, à « l'émergence d'un champ artistique autonome, capable de poser et d'imposer ses propres fins contre les demandes externes⁸ ».

Certes, la constitution d'un champ autonome artistique ne se fait pas sans l'existence de certaines conditions sociales d'accès et d'exercice des activités artistiques, qui changent selon les lieux et les périodes esthétiques, créant un « effet de génération » correspondant au poids exercé sur les groupes d'artistes par un espace temporel et social

⁸ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 90, 94, 397.

commun⁹. L'environnement social et culturel est en transformation perpétuelle et, par conséquent, « chaque génération, chaque milieu social ont bien une conscience collective qui pèse sur les individus » qui produisent l'art¹⁰. Au moment où l'artiste cesse d'être un artisan, on lui confère une dignité de créateur et une représentation charismatique qui transforme son identité d'artiste, dorénavant considéré comme un être inspiré, souverainement libre¹¹, détenteur des secrets, « messager des dieux sur la terre¹² ». C'est ce changement de statut qui permettra à l'artiste ou aux groupes d'artistes de réclamer l'indépendance et de rejeter tout critère extérieur de définition.

En alternant entre l'approche qui fait de l'art un produit social, le reflet de l'imaginaire de la société¹³ et celle qui fait de l'art un champ constitué de praticiens qui tentent de se distancer de celle-ci, il sera possible non seulement d'appréhender la place et le rôle de l'art au Québec au tournant du siècle et de donner un sens à certaines orientations de Larose, mais aussi de cerner le milieu d'art comme un milieu distinct de la société. En reconstruisant la réalité de la génération d'artistes à laquelle appartient Larose, nous en profiterons pour émettre des hypothèses sur la constitution d'un champ autonome de l'art au Québec. La distanciation dont parle Bourdieu est certainement plus

⁹ Marcel Fournier, *Les générations d'artistes*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 14.

¹⁰ René Huyghe et Jean Rudel, *L'art et le monde moderne, Volume 1, 1880-1920*, Paris, Librairie Larousse, 1970, p. 103.

¹¹ Raymonde Moulin, *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, 1992, p. 251-255.

¹² Roger Bastide, *Art et société*, Paris, Payot, 1977, p. 87, 88.

¹³ Et, nous ajoutons, à celle qui fait de l'artiste le chantre du social, celui qui donne « un visage à l'esprit de son temps » : Jean-Louis Ferrier, *op. cit.*, p. 41.

difficile à obtenir au Québec qu'en France avant 1914¹⁴. Le champ artistique n'étant pas entièrement autonome, les artistes canadiens se trouvent dans une position de dépendance pas très différente de celle des artisans évoqués plus haut.

2.2 La modernité : quelques considérations générales

Concept difficile à saisir, même « fuyant » selon certains, la modernité renvoie généralement à la notion d'actuel, de contemporain et s'oppose à la notion d'ancienneté. La modernité est souvent définie comme une dynamique de progrès et un processus idéologique provoqué par des bouleversements profonds de l'organisation socio-économique ; elle se caractérise par un mode de civilisation qui s'oppose à la tradition, qui valorise le changement et l'innovation¹⁵. La modernité est souvent associée à l'affirmation de la raison, à l'émergence de l'individu et du créateur irréductible à un groupe¹⁶ et s'introduit par un processus historique de transformation et de repositionnement d'une

¹⁴ Rappelons que l'art au Québec est, à l'époque, fortement attaché à certaines institutions non artistiques, comme l'Église et les gouvernements et n'a pas à sa disposition tous les moyens pour former des artistes de qualité sur place ; on doit se rendre en Europe pour compléter sa formation.

¹⁵ Pour Nous, la modernité emprunte « au registre chronologique d'une part, au registre des valeurs de l'autre » : Alexis Nous, *La modernité*, Paris, J. Granger Éditeur, 1991, p. 20, 21.
Aussi : Jean Baudrillard, « Modernité », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 15, p. 552, 554.
Andrée Fortin, *op. cit.*, p. 3.

¹⁶ Yvan Lamonde, « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches (1895-1950) », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 307.
Aussi : André-J. Bélanger, « Les leçons de l'expérience québécoise : « L'accès inusité du Québec à la modernité », dans Mikhaél Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 49.

formation sociale face à l'urbanisation, à l'industrialisation et à une structure sociale, intellectuelle et institutionnelle moderne ; la force d'impulsion de la modernité est dans le désir d'être autre et de faire autrement¹⁷. Certains voient la sécularisation comme un des traits majeurs de la modernité¹⁸. En mettant l'accent sur la raison scientifique et sur la conquête de l'autonomie individuelle, la modernité tend à reléguer le sentiment religieux au domaine du privé, ce qui a souvent pour conséquence la laïcisation et l'effondrement de la religion comme élément structurant et base d'organisation de la société. De ces propositions ressort une constante : la modernité est le terme de la genèse de l'individualité et le début de son affirmation.

¹⁷ Esther Trépanier, « La modernité : entité métaphysique ou processus historique? Réflexion sur quelques aspects d'un parcours méthodologique », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 45, 46.

Georges Leroux avance qu'« aucun concept n'est adéquat pour autoriser une description de ce qui est moderne pour un temps donné, sinon cette *croyance* [l'italique est de nous] dans le caractère inéluctable de la modernité » : Georges Leroux, « De la résistance au consentement. La philosophie au Québec et les enjeux de la modernité », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 351, 352.

Aussi : André-G. Bourassa, « Scène québécoise et modernité », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 139.

¹⁸ Yvan Lamonde écrit : « La non-confessionnalité me paraît être un autre indicateur d'une modernité balbutiante ». Il croit qu'au Québec, l'ultramontanisme et l'autoritarisme, « ont dévié le cours de ce qui aurait pu être une modernité plus hâtive. Il faut bien voir que l'idéologie de la primauté de Dieu, de la religion, du céleste bloquait l'affirmation de l'homme, du sujet, réduisait à la portion secondaire un espace terrestre, profane, matériel » : Yvan Lamonde, « Être de son temps : pourquoi, comment ? », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 23-38. Aussi : Yvan Lamonde, « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches ... », *op. cit.*, p. 307.

3. ART ET MODERNITÉ AU QUÉBEC

3.1 La modernité et la société québécoise

Le parcours et la production de Larose doivent, certes, être examinés à la lumière des particularités de son époque. Puisque cette thèse nous plongera dans un univers en transformation, où les idées et les pratiques se confrontent, nous croyons pertinent d'examiner *comment* la modernité s'introduit à l'époque de Larose, par quels chemins et dans quelles sphères d'activité humaine elle perce.

Comme société en pleine industrialisation, le Québec du tournant du siècle, comme la plupart des sociétés en voie d'industrialisation, est tiraillé, d'une part, entre l'appel de la tradition et, d'autre part, les incursions de la modernité. Toutefois, dans l'historiographie récente, les réflexions sur la modernité tendent à abandonner les thèmes du retard ou du décalage¹⁹ qui ont longtemps accaparé la réflexion, et accentuent le chevauchement et la superposition entre modernité et tradition. L'avènement de la modernité au Québec n'est plus présenté comme une marche linéaire vers le progrès, ni un virage qu'un peuple accepte ou rejette à un moment de son évolution, ni comme un phénomène qui surgit subitement des ténèbres de la « grande noirceur », mais plutôt comme un processus saccadé qui fait appel à une intégration et une réinterprétation de la tradition. D'aucuns considèrent ce processus de modernisation comme irréversible au Québec à partir de la fin du XIX^e

¹⁹ Pour un rappel des thèses en rapport à des idéologies de conservation et le retard ou le décalage entre la culture et la société, voir : Robert Durocher, Paul-André Linteau, *Le retard du Québec et l'infériorité économique des Canadiens français*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1971, 127 p.

siècle²⁰. Selon Yvan Lamonde, « mieux vaut parler de *modernisation* identifiable à certaines caractéristiques – industrialisation, urbanisation, innovation technologique, stratification sociale, intervention de l'État » que de *modernité*, qui se rattache plutôt à un discours ou à un savoir social particulier et peut difficilement caractériser simultanément toutes les facettes ou formes spécifiques d'expression d'une société²¹. Pour mesurer la modernité dans une perspective québécoise, Lamonde préconise l'effort « d'amorcer une histoire des brèches, c'est-à-dire des ruptures et des débuts d'une conceptualisation des pratiques se réclamant de la modernité²² ». La société québécoise, pas plus qu'une autre, n'a pas accédé subitement à la modernité ; chaque dimension de la société obéit à une évolution propre à elle, qui s'inscrit dans une longue continuité et qui s'impose à des rythmes inégaux²³ ; parfois « la marche de la modernité est discontinue, des périodes de stagnation ou même de réaction alternent avec des périodes de conquête²⁴ ». Marie Carani parle de « poussées et contre-poussées, les flux et les reflux » pour décrire la trajectoire intermittente des percées de la modernité²⁵ ».

²⁰ André-J. Bélanger, *op. cit.*, p. 53, 54.

Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité...*, *op. cit.*, p. 11.

²¹ Yvan Lamonde, « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches... », *op. cit.*, p. 299.

²² Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité...*, *op. cit.*, p. 12-15.

²³ Gilles Gagné, « Tradition et modernité au Québec : d'un quiproquo à l'autre », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 65.

²⁴ Jacques Blais, « Poètes québécois d'avant 1940 en quête de modernité », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 17, 18.

²⁵ Marie Carani, « L'idée de refus... », *op. cit.*, p. 89.

Des modifications des structures et pratiques socio-économiques sont révélatrices de mutations profondes. Bélanger signale l'introduction de la pratique économique propre à la modernité, c'est-à-dire le capitalisme marchand, comme secteur d'activité qui a introduit, par stades successifs, la modernité au Québec. Il identifie une autre sphère d'activité porteuse de modernité : la pratique politique moderne associée à la démocratie libérale : « Par ailleurs il ne faudra pas négliger l'apport de la pratique politique qui, concurremment à la pratique économique, s'est largement accordée à la modernité de son temps. Par la voix de leurs organes de propagande, [...] les partis politiques ont largement contribué à l'adaptation des mentalités aux nouvelles réalités²⁶ ». Cette pratique politique suscite une bonne participation de la part des francophones et, en alimentant l'activité journalistique, favorise l'intervention intellectuelle. Pour Gagné, le Québec fait partie des sociétés « dont toute l'histoire appartient `la dynamique de la modernité`. Issue de la monarchie [...] la première colonie canadienne s'est développée sous l'égide des rouages bureaucratiques de l'État national moderne le plus avancé²⁷ ».

Si, dans les sphères politique et économique, on s'adapte rapidement à la modernité de l'époque, c'est, selon Bélanger, dans l'organisation sociale, « aire laissée inoccupée par le capitalisme et la démocratie libérale », que les résistances au changement seront les plus

²⁶ Bélanger souligne le caractère exogène de ces pratiques : « L'introduction de la pratique économique propre à la modernité, c'est-à-dire le capitalisme marchand puis industriel, a été largement le fait de la métropole anglaise. Et, quoique réclamée par certains esprits plus avancés au Québec, la pratique politique moderne associée à la démocratie libérale est également apparue, du moins à ses débuts, comme origine étrangère. [...] Les Canadiens, comme on les appelait alors, ont été en quelque sorte mis en situation de fonctionner à l'intérieur des règles du jeu de la nouvelle donne moderne » : André-J. Bélanger, *op. cit.*, p. 51. Baudrillard souligne que la modernité s'installe avec plus de tension sur les sociétés tribales ou colonisées : Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 552, 554.

²⁷ Gilles Gagné, *op. cit.*, p. 68.

fortes²⁸. Cet auteur voit l'ascension de l'Église au cours du XIX^e siècle comme une réponse ponctuelle pour combler un vide. Puisque elle avait « le très net avantage » de pouvoir se réclamer de l'identité des Canadiens français, elle accède, non sans effort constant, à une position de représentativité du peuple canadien-français et parvient à saisir « la quasi-exclusivité du contrôle sur l'enseignement ». De cette façon, « le clergé est parvenu à socialiser des générations [...] qui ont intériorisé ces valeurs et les ont transmises à leurs descendants²⁹ ». Cet accaparement du social par le religieux a eu pour effet de déplacer le débat sur la modernité sur le terrain idéologique³⁰. Si la modernité perce de façon inégale au Québec, ce serait en partie attribuable à l'effort de conjuguer des opposés : *conserver* sa culture et sa religion, *résister* à l'anglicisation et *maintenir* la fidélité au passé, tout en adoptant de nouveaux modes de vie et en maîtrisant de nouveaux savoirs³¹.

Si la pensée cléricale a donc pu filtrer et modeler les rapports à la modernité à sa façon, il serait réducteur de ne voir en l'Église *que* conservation, résistance, refus de modernité. D'abord, certains auteurs trouvent qu'il s'agit d'un « amalgame facile » que de conclure que la modernité s'accompagne forcément de la sécularisation³². Dans une société

²⁸ Selon Bélanger l'organisation sociale est devenue « objet de litige pour au-delà d'un siècle » : André-J. Bélanger, *op. cit.*, p. 51.

²⁹ *Idem*, p. 53, 54.

³⁰ *Idem*, p. 51, 53, 54, 62.

³¹ Marcel Fournier, *op. cit.*, p. 7, 10.

³² Par exemple, Gilles Routhier affirme qu'« Il n'y a donc pas de lien nécessaire entre la montée d'une culture scientifique et technique et le reflux de la religion. Si, historiquement les choses se sont apparemment passées ainsi, cela ne veut pas dire qu'il s'agisse là de l'unique cas de figure possible ». Routhier explique la perte de la pertinence de la religion dans une société comme le « résultat de multiples processus sécularisants complexes » et par l'incapacité de l'Église « de réagir avec pertinence à l'émergence de nouvelles cultures » : Gilles Routhier, « Quelle sécularisation ? L'Église du Québec et la

dirigée économiquement par une bourgeoisie anglo-protestante, l'Église catholique, dans son rôle d'institution culturelle dominante auprès de la population canadienne-française, a servi, souvent très volontairement, de véhicule à la modernité³³. Selon L. Ferretti, au lieu de voir l'Église comme un frein à la modernité, il faut la considérer aussi comme « l'organisatrice d'un peuple et d'une société » qui a exercé une influence bénéfique en fournissant « un véritable projet social de développement » et en favorisant la cohésion des Canadiens français à une époque où leur existence même était menacée³⁴. André-J. Bélanger souligne que par son contrôle des institutions d'enseignement universitaire, le clergé est parfois appelé à évoluer assez rapidement et peut devenir « agent déclencheur de la modernisation ». Cet auteur voit certains membres du clergé comme des *passseurs*, des « personnes munies de *visas* qui font franchir les frontières idéologiques autrement interdites » qui servent d'intermédiaires qui facilitent les percées de la modernité³⁵. À cet effet, on peut penser aux membres du clergé qui ont fait des pas considérables pour la

modernité », dans Brigitte Caulier, dir., *Religion, sécularisation, modernité : Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 79.

Pour Hervieu-Léger, le lien entre la sécularisation et la modernité n'est pas confirmé. Elle considère que la sécularisation n'est pas un premier pas vers la négation du religieux ; c'est un processus de recomposition de celui-ci : Danièle Hervieu-Léger, « Productions religieuses de la modernité : les phénomènes du croire dans les sociétés modernes », dans Brigitte Caulier, dir., *Religion, sécularisation, modernité : Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 37, 38.

³³ Paul-André Linteau, « Quelle Belle Époque? », revue *Cap aux Diamants*, no 48, hiver 1997, p. 15.

³⁴ Ce projet de société reposait « sur la valorisation de la langue française et du peuple méprisé qui la parlait » : Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 192.

³⁵ André-J. Bélanger, *op. cit.*, p. 59-61.

Aussi : Andrée Fortin, « Les trajets de la modernité », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 25.

constitution d'un champ artistique ; Larose a pu bénéficier personnellement d'un tel mécénat³⁶.

Ce qui annonce la modernité dans le domaine des savoirs est la tendance à la constitution d'un champ de spécialisation³⁷ ; dans la sphère du culturel, la modernité se manifeste par un nouveau discours. Elle s'aperçoit, entre autres, dans « une préoccupation récurrente à propos du sujet » dans la poésie, la littérature, la peinture, le théâtre, la danse, la musique et la sociologie. Ainsi, graduellement, ce discours moderne, accompagné de l'institutionnalisation des domaines des savoirs et de la culture, constituent des signes des ruptures qui sont révélateurs de l'autonomisation de ces disciplines et de son entrée dans la modernité³⁸. Dans le domaine des arts, Fournier et Rodriguez parlent de la mise en place des structures et d'un « monde de l'art » qui rendent possible l'art pour l'art, « un art qui ne dépend plus de la commande³⁹ ».

³⁶ Nous rappelons que Larose et quatre autres jeunes artistes canadiens-français ont pu poursuivre des études en France grâce à l'aide financière du curé Alfred L. Sentenne.
Voir aussi : Robert Schwartzwald, « Un apport singulier à l'avènement de la modernité au Québec. Hommage au père Marie-Alain Couturier, O.P. à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 65-88.

³⁷ Fournier croit qu'on peut appréhender l'avènement de la modernité au Québec en regardant les processus de la professionnalisation des savoirs et du développement de la recherche scientifique, savoirs utilisés comme outils de développement collectif : Marcel Fournier, *op. cit.*, p. 7, 10.

³⁸ Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité...*, *op. cit.*, p. 12-15.

³⁹ Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, « Le monde des arts visuels au Québec », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 540.

La société québécoise n'a pas toujours accueilli les transformations à bras ouverts ; comme toute société, elle a nourri des rapports ambigus à la modernité. Toutefois, si le discours officiel pouvait parfois tendre vers l'éloge de la tradition, il faut émettre des réserves quant à la résistance de la société québécoise à la modernité. Kenneth McRoberts le signale bien dans sa discussion du mythe persistant de l'accession tardive, récente et soudaine du Québec à la modernité ; pour lui, les termes « retard » et « rattrapage » s'appliqueraient davantage aux relations entre les secteurs de la société québécoise, secteurs qui n'accèdent pas à des nouvelles pratiques de façon uniforme, qu'à la société québécoise dans son ensemble par rapport à d'autres sociétés industrielles. Il faut donc utiliser le paradigme modernité-tradition avec précaution ; il peut être utile en ce qu'il exprime une partie de l'expérience historique du Québec, sans plus⁴⁰. André-J. Bélanger abonde dans le même sens : la société québécoise se modernise à sa façon, qui n'est pas en tous points identique à la façon de vivre la modernisation ailleurs. « La modernité comme état social s'est installée de manière très différente d'une société à une autre⁴¹ ». De la sorte, nous soulignons la futilité de tenter de réduire l'avènement de la modernité à un modèle unique en se perdant dans des comparaisons du Québec avec d'autres sociétés.

⁴⁰ Kenneth McRoberts, « La thèse tradition-modernité : l'historique québécois », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 40, 41.

⁴¹ En rapport à l'avènement de la modernité, Bélanger souligne que : « La Grande-Bretagne a connu une expérience bien différente de celle de la France ou encore de l'Allemagne ». Toutefois, en rapport à la modernité, il croit que « c'est par la comparaison que le phénomène est le mieux saisi » : André-J. Bélanger, *op. cit.*, p. 47.

3.2 La modernité dans l'art au Québec

L'analyse de la carrière de Larose nous amène à considérer l'avènement de la modernité non seulement comme phénomène d'une société, mais également comme processus qui a lieu au sein d'une discipline en particulier : l'art. Au XX^e siècle au Québec, les arts semblent particulièrement porteurs d'un vent de renouveau qui témoigne de la modernisation de la société tout en la provoquant. Selon Marie Carani, les arts contemporains ont joué un rôle actif dans la modernisation de la société ; leur dynamique aurait « conduit à une redistribution des valeurs collectives en ce siècle⁴² ».

Nous nous intéressons non seulement à des temporalités en rapport à la modernité en arts, mais aussi et surtout aux manières par lesquelles l'art manifeste un virement vers le nouveauté. Généralement, lorsque l'autocritique et l'autoréférentialité s'introduisent dans l'art, on peut parler de modernisme⁴³. Alors qu'en Europe cette modernité artistique est surtout le fait de la deuxième moitié du XIX^e siècle, au Québec, l'apparition de l'indépendance et de l'autoréférentialité est un phénomène plus tardif. Quoique certains voient les années 1930 comme le moment où l'étape de l'affirmation du créateur est franchie dans la production artistique canadienne-française, signalant l'approfondissement

⁴² Carani explique : « Le radicalisme particulier avec lequel les artistes contemporains ont entrepris cette redéfinition a invité ponctuellement à lever plusieurs des interdits et des limites par lesquels tout discours social peut étouffer, censurer, réprimer, de sorte qu'il puisse s'installer triomphalement comme credo » : Marie Carani, « D'un conflit de codes, sous la modernité, entre l'artistique et le social », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 4.

⁴³ André-G. Bourassa, *op. cit.*, p. 139.

de la modernité⁴⁴, l'historiographie situe généralement la modernité en art au Québec dans les années 1940 avec Borduas, Pellan et le groupe automatiste⁴⁵. Par leurs écrits et leur peinture, ils participent à « la formation d'un champ artistique beaucoup plus autonome, dans lequel les artistes s'organisent en groupes », favorisant l'existence des « lieux de diffusion entièrement voués aux nouvelles générations d'artistes⁴⁶ ».

Toutefois, plusieurs historiens étudient l'apparition antérieure des nouvelles idées sur l'art et avancent qu'il serait injuste et faux de faire commencer la modernité en art au Québec avec la génération de Pellan et de Borduas ; déjà après la Grande Guerre, on peut détecter des glissements dans les choix de sujets de représentation, indiquant des changements dans la façon de voir l'art⁴⁷. On signale la parution en 1918 de l'éphémère revue de critique d'art *Le Nigog* comme manifestation incontestable de l'émergence

⁴⁴ Yvan Lamonde, « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches... », *op. cit.*, p. 300, 302.

⁴⁵ Par exemple, pour Guy Robert, même si l'on commence à sentir « un bouillonnement dans le milieu artistique » à partir de 1920, ce n'est que plus tard, dans la décennie 1940, qu'on peut signaler un réel « éclatement et un épanouissement sans précédent » : Guy Robert, *op. cit.*, 1978, p. 65.

⁴⁶ Fournier et Rodriguez considèrent que cette conquête d'autonomie demeurera fragile, toutefois, et ne se consolidera que vers le début des années 1960. Il faudrait la constitution d'un marché de l'art contemporain, l'élaboration de programmes gouvernementaux de bourses et d'achats d'œuvres et la multiplication des postes d'enseignement dans les écoles de Beaux-Art et dans les universités pour consolider cette autonomie : Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, « Le monde des arts visuels au Québec », *op. cit.*, p. 542.

C'est également dans les années 1960 que certaines collections universitaires prennent leur essor, manifestation qui signale un « intérêt pour les beaux-arts, intérêt qui s'accroît au début des années 1960 et au milieu des années 1970 par la mise en place de programmes d'acquisition cohérents, appuyés par un budget » : Laurier Lacroix, « L'art au XX^e siècle au Québec : la collection de l'Université de Montréal, dans : Andrée Lemieux, François-Marc Gagnon, Laurier Lacroix, *Regards sur l'art québécois : la collection d'œuvres d'art de l'Université de Montréal*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 77, 78.

⁴⁷ François-Marc Gagnon, « Les beaux-arts », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 568, 569.

Aussi : Esther Trépanier, « Représentation de l'espace urbain et laïcisation de la pratique picturale », dans Guy Laplante, dir., *Société, culture et religion à Montréal : XIX^e et XX^e siècle*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 276.

d'un discours « à la défense de la modernité et d'un art d'aujourd'hui », critique qui constitue « la première expression cohérente de l'idéologie de la modernité au Québec⁴⁸ ». Entre autres, les caractéristiques majeures du nouveau discours sur l'art sont la valorisation des thèmes et des sujets contemporains (la ville, l'homme dans son quotidien), l'élévation de la liberté d'expression de la perception subjective du peintre et la dénonciation d'un art « nationaliste ». Dans la critique d'art modernisante qui émerge durant la période 1918-1938, on distingue la présence, « au sein d'une société encore conservatrice » non pas de quelques individus isolés, mais d'une « faction d'intellectuels, d'un groupe, d'une sous-culture de résistance » qui élabore « une réflexion sur ce nouveau rapport au réel qu'on dit moderne⁴⁹ ». Laurier Lacroix fait état, à partir de 1913, d'« un nombre important d'événements et d'idées qui justifient le projet de revoir la périodisation du début du XX^e siècle et invitent à décortiquer la

⁴⁸ *Le Nigog* est un mensuel dédié à la critique de l'art qui est publiée à Montréal de janvier à décembre 1918 : Esther Trépanier, « L'émergence d'un discours de la modernité dans la critique d'art (Montréal 1918-1938) », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 75.

Aussi : Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, « Le monde des arts visuels... » *op. cit.*, p. 540 ; Marie Carani, « L'idée de refus... », *op. cit.*, p. 74.

⁴⁹ Trépanier estime que durant cette période (1918-1938) : « on est alors au seuil d'une compréhension de l'œuvre comme « champ » autonome et autoréférentiel ou comme « chant » de l'inconscient » : Esther Trépanier, « Les paramètres épistémologiques et idéologiques d'un premier discours sur la modernité », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 29, 30, 32-34.

Aussi : Esther Trépanier, « Représentation de l'espace urbain ... » *op. cit.*, p. 277.

Esther Trépanier, « L'émergence d'un discours ... », *op. cit.*, p. 69.

Les recherches de Marie Carani abondent dans le même sens ; elle signale la présence, dans les années 1930 et 1940, d'une critique d'art antirégionaliste et internationaliste qui réclame une plus grande liberté intellectuelle dans la pratique de l'art. Carani reconnaît dans *Le Nigog* « la voie de la contemporanéité » et donc une percée de la modernité. Elle signale aussi une critique d'art moderne qui se forme autour de J.-C. Harvey au journal *Le Jour*. En plus de réclamer plus de liberté intellectuelle, on y retrouve également un discours qui cherche à secondariser l'Europe comme pôle d'attraction par rapport à l'Amérique, qui serait plus apte à ouvrir aux artistes canadiens. De plus, elle signale la présence, dans les années 1930, de plusieurs peintres d'origine juive, qui s'associent à la communauté anglophone montréalaise et qui « sont très marqués par le modernisme européen et font sa place ici à une prise de conscience de cette modernité » : Marie Carani, « L'idée de refus ... », *op. cit.*, p. 74-76.

période avant les années 1940⁵⁰ ». On constate donc la présence des idées modernes dans le domaine de l'art avant la période « officiellement » décrétée comme telle.

Si l'autonomie individuelle et institutionnelle sont des critères pour l'apparition d'un champ d'art non assujéti aux forces extérieures, il serait intéressant d'examiner la période précédant 1914, pour voir s'il y a des percées de la modernité dans les arts québécois, ouvertures qui rendent possible les avancées de la période ultérieure. Et nous en trouvons. Malgré le « traditionalisme » régnant dans l'art de l'époque, l'historiographie indique la présence de quelques « pionniers de la modernité au Québec », comme Suzor-Coté⁵¹ (1869-1937), Clarence Gagnon (1881-1943), Maurice Cullen (1866-1934)⁵² et Ozias Leduc⁵³. En tentant d'introduire des nouvelles techniques dans la facture de l'art, Henri Beau (1863-1949) est considéré, lui aussi, comme un agent de la modernité⁵⁴. Selon Fournier et Rodriguez, c'est au tournant du siècle qu'on commence à assister à la mise en place du monde de l'art (institutions d'enseignement,

⁵⁰ Voici quelques-uns des événements qu'il signale : l'exposition des œuvres qualifiées de postimpressionnistes à l'Exposition du printemps de 1913 à la Art Association of Montreal, l'ouverture de la bibliothèque Saint-Sulpice à l'automne 1915 et de sa salle d'exposition en mars 1916, la publication de la revue *Le Nigog* en 1918, l'achat par le gouvernement du Québec des tableaux destinés à former une collection nationale et la création des écoles à Montréal et à Québec en 1922 et 1923 : Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 49, 50.

⁵¹ Laurier Lacroix, *Suzor-Coté : lumière et matière*, Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada, 2002, 383 p.

⁵² Esther Trépanier, « L'émergence d'un discours ... », *op. cit.*, p. 72.

⁵³ François-Marc Gagnon, « Leduc et la modernité » dans : Laurier Lacroix, dir., *Ozias Leduc : Une œuvre d'amour et de rêve*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 42.

⁵⁴ Beau serait, selon les journaux de l'époque, le « chef de file des impressionnistes canadiens » : Pierre L'Allier, *Henri Beau, 1863-1949*, Québec, Musée de Québec, 1987, p. 36.

lieux d'exposition, modalités de diffusion, etc.)⁵⁵. Nous sommes donc en présence, durant la période « prémoderne » de l'art québécois que Larose occupe, des débuts de l'autonomisation de l'artiste et du champ de l'art.

4. PROBLÉMATIQUE DE LA THÈSE

Larose est un cas fort intéressant dans la mesure où il met en évidence le fait qu'il n'y a pas d'adéquation parfaite entre la modernité et l'art moderne. Son cas nous permettra de considérer quel est l'apport de l'autonomie, autant individuelle qu'institutionnelle, à la pratique de l'art au Québec de son vivant. À partir des rapports inégaux à la modernité que sa pratique manifeste, quels constats pouvons-nous faire sur la modernité de l'univers social et idéologique, sur la modernité en art, et sur les liens entre les deux ? Et que constatons-nous sur les incursions de la modernité dans l'univers social de Larose, c'est-à-dire dans la métropole au tournant du siècle⁵⁶ ?

⁵⁵ Malgré cette ouverture aux nouvelles façons de faire, Fournier et Rodriguez estiment que « l'encouragement pour les arts demeure faible [...] l'entrée de la modernité ne s'effectue que timidement au tournant du siècle ». Ils situent les années 1920 comme la période qui voit l'introduction, au plan institutionnel, des changements importants qui permettront la formation d'un véritable champ artistique : Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, *op. cit.*, p. 540, 541.

⁵⁶ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la confédération*, Montréal, Boréal, 2000, 627 p.
Aussi : Daniel Latouche, « La ville comme lieu d'accommodement ethno-culturelle : retour sur les premiers pas de Montréal », dans Claude Sorbets et Jean-Pierre Augustin, *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université de Laval, 2001, p. 189-228.
Annick Germain, « La culture urbaine au pluriel ? Métropole et ethnicité », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 121-134.
Michèle Dagenais, *Des pouvoirs et des hommes, l'administration municipale de Montréal, 1900-1950*, Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 2000, 204 p.
Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 301 p.

En tenant compte de toutes ces considérations sur la modernité artistique, au Québec et ailleurs, et sur la modernité tout court, on pourrait être tenté de conclure que la modernité en art et la modernité en général n'appartiennent pas au même registre et ne sont donc pas synonymes. Et cependant, lorsque l'on compare les définitions de la modernité en art et de la modernité en général, on s'aperçoit que les deux concepts ne sont pas si éloignés l'un de l'autre. Les deux décrivent des comportements et des processus menant à l'autonomie individuelle et institutionnelle. L'autonomie du champ artistique et l'autoréférentialité, que l'on rencontre en histoire de l'art, pourraient fort bien s'appliquer, *mutatis mutandis*, à d'autres activités humaines où l'on parle de modernité, où il est question d'autonomie institutionnelle et d'affirmation de soi.

Les définitions de modernité en art présentent un désavantage : celui de décrire des pratiques avant tout françaises. Il en ressort des comparaisons parfois faciles entre les collectivités française et québécoise, qui sont pourtant très différentes. De telles approximations peuvent sans doute expliquer pourquoi, si l'on s'en tient au cas québécois, on s'est tant préoccupé du moment où la modernité fait son apparition : en 1948, avec les manifestes de Pellan et Borduas ? Dans l'entre-deux-guerres, à l'époque du *Nigog* ? Avant 1914 ? Ou est-ce un processus qui fait petit à petit son nid, (la théorie des brèches, selon Lamonde) ? S'il est vrai que les concepts sur l'art et la modernité que nous avons examinés ont leur utilité, il ne faut toutefois pas faire d'un concept un dogme. Il est de notre désir d'insister sur les spécificités de l'art canadien et non de forcer une correspondance en tous points avec les développements de l'art européen.

De ce fait, l'utilisation du concept de modernité pour comprendre l'art au Québec implique non seulement un examen des sujets de représentation et des manières de peindre, mais aussi une étude chronologique de la mise en place des musées, des salons et des institutions d'enseignement⁵⁷, institutionnalisation qui est une étape dans l'émergence d'un art plus autonome.

4.1 Notre utilisation du concept de modernité

Il n'est toutefois pas question de rejeter les concepts que nous avons exposés ; les divergences quant aux définitions et leur application ne les rendent pas inopérants. La notion de modernité permet de situer les expressions sociales et culturelles sur une durée et de percevoir l'incursion des habitudes et des schèmes de pensée indicateurs du changement social et culturel en cours. En aidant à mieux cerner les ruptures et continuités dans une variété de domaines, ce concept peut donc faciliter notre appréhension des tensions particulières qui s'assortissent à la modernisation. Pour ces raisons, dans cette thèse, nous n'évacuons ni le terme ni le concept de modernité ; la dialectique modernité-traditionalisme nous interpelle, même, doublement. D'une part, Larose est lui-même particulièrement axé sur le progrès. Il manifeste nettement ce « désir d'être autre et de faire autrement » et cette « croyance dans le caractère inéluctable de la modernité » dont parle Leroux⁵⁸. D'autre part, la récurrence des qualificatifs *conservateur*, *traditionnel*,

⁵⁷ Esther Trépanier, « L'émergence d'un discours ... », *op. cit.*, p. 71.

⁵⁸ Georges Leroux, *op. cit.*, p. 351, 352.

académique pour décrire son œuvre et celle des peintres de sa génération nous incite à voir ce que lui-même pensait de la modernité artistique. Pour avoir vécu plusieurs années en France, Larose est familier avec l'effervescence artistique et la modernité qui y règne ; par ses lectures, il le demeure. Il a d'ailleurs eu l'occasion de s'exprimer sur ces sujets. Il vaut donc la peine de voir comment lui-même se situe par rapport à eux. Outre les démonstrations évidentes des positions avant-gardistes dans sa pensée sociale, qu'en est-il de ses idées sur l'art ?

Par ailleurs, il sera intéressant de voir comment se nouaient, dans la vie quotidienne d'un artiste montréalais au tournant du siècle, des pratiques modernes et un goût académique en art.

4.2 L'approche par le quotidien

Ce qui est singulier dans le cas de Larose, c'est sa documentation personnelle qui nous permet une analyse poussée de sa vie au quotidien et ce, pendant plusieurs années. Son journal intime permet d'observer les minuties de la vie au jour le jour, détails à première vue insignifiants mais qui, dans leur globalité, révèlent une façon de vivre dans un lieu et à une époque spécifiques. Ce quotidien est riche en informations non seulement sur la pratique de l'art, mais aussi sur Montréal, sur la « modernité » qui s'y manifeste avant 1914, et sur l'introduction des pratiques modernes dans le quotidien de

la strate sociale qu'il occupe, la petite bourgeoisie francophone. L'approche par le quotidien nous permet non seulement de reconstituer un milieu, mais aussi d'observer les jonctions et rapports entre l'art et la modernité dans la vie d'un individu. Et par le truchement du journal, nous observons les activités journalières d'un bourgeois progressiste qui se trouve aussi être un peintre traditionnel ; en nous appuyant sur des travaux tels que ceux de Michel de Certeau⁵⁹, de Claude Javeau⁶⁰ et de Salvador Juan⁶¹, nous chercherons à situer son progressisme et son art dans son quotidien, question de voir comment ils s'articulent.

En outre, la même documentation nous donne une idée précise de la sociabilité et des réseaux sociaux de Larose. Ce dernier, en effet, évolue sans cesse entre sa famille et ses amis, les multiples associations auxquelles il appartient, les collègues artistes qu'il fréquente et les liens professionnels qu'il tisse, soit avec des collègues du monde de l'enseignement, avec des relations d'affaires, avec des gens pour qui il remplit des contrats de peinture, et notamment, avec des amis qui sont membres du clergé. Grâce au journal, il y a moyen de reconstituer cet univers et de voir le degré d'interpénétration de ces espaces sociaux. Les recherches de Jean Baechler⁶², d'Andrée Fortin⁶³, de Vincent

⁵⁹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, vol. 1: *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, 375 p.

⁶⁰ Claude Javeau, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, 127 p.
Aussi : Claude Javeau, *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*, Bruxelles, De Boeck, 1991, 292 p.

⁶¹ Salvador Juan, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, 286 p.

⁶² Jean Baechler, *Les morphologies sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, 207 p.

⁶³ Andrée Fortin, avec la collaboration de Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin,

Lemieux⁶⁴ et de Roger Levasseur⁶⁵ nous orienteront dans notre effort de restituer et comprendre cette sociabilité si active et variée.

5. MÉTHODE ET SOURCES

L'abondante documentation personnelle que Larose a laissée à sa mort est composée, entre autres, d'une correspondance par cartes postales, dont quelques centaines en espéranto⁶⁶ ; des lettres ; des textes manuscrits des conférences et un *ledger*, format 8½ x 14 pouces, de près de 600 pages. Ce « ledger » que l'auteur nomme « Livre de dépenses » à l'intérieur, est en quelque sorte un journal quotidien ou livre raisonné dans lequel il énumère ses activités et ses dépenses. Le journal de Ludger Larose,

Histoires de familles et de réseaux : la sociabilité au Québec d'hier à demain, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 225 p.

⁶⁴ Vincent Lemieux, *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2000, 109 p.

⁶⁵ Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal Express, 1990, 348 p.

⁶⁶ Madame Marcelle Dufour, petite fille de l'artiste, possède et nous a donné accès à environ 260 cartes postales en espéranto reçues par Larose de correspondants en France entre 1903 et 1906. Notre mémoire de maîtrise examinait la nature des idées qui circulaient dans ce réseau espérantiste : Alison Longstaff, *op. cit.*, p. 109-147.

Lors d'une conversation téléphonique avec le petit-fils de Larose, M. Jean Berlinguette de Laval, le 28 mars 1999, nous apprenions que ce dernier possède de 200 à 300 cartes postales qui appartenaient à Larose. Environ 40 sont en anglais ou en français et le reste en espéranto. Larose entretenait cette correspondance entre 1903 et 1915, année de sa mort, avec des gens de plusieurs pays, dont : l'Algérie, l'Allemagne, l'Autriche, le Brésil, la Belgique, la Bulgarie, le Canada, l'Égypte, l'Espagne, les États-Unis, la Grande-Bretagne, la Hongrie, les Indes, l'Italie, le Japon, le Luxembourg, le Madagascar, l'Île de Malte, le Mexique, la Nouvelle-Zélande, les Philippines, la Roumanie, la Russie, la Suède et la Suisse. Malheureusement, nous n'avons pas pu consulter ces sources. Nous espérons toujours organiser une rencontre avec M. Berlinguette et avoir accès à sa collection.

comme la plupart des autres documents inédits qu'il a laissés à son décès, appartient à la petite-fille de l'artiste, madame Marcelle Dufour de Montréal, qui l'a conservé intact. Notre thèse sera en bonne partie alimentée par les informations recueillies dans ce livre de dépenses. Soulignons qu'en plus de préserver soigneusement les archives personnelles de Larose, madame Dufour se montre particulièrement intéressée à la carrière du peintre. Elle a personnellement retracé bon nombre de ses toiles et nous a gracieusement permis de faire des photocopies de tous les documents personnels de Larose. De plus, elle a collaboré étroitement à nos travaux par des encouragements, en fournissant des photographies, des informations biographiques, renseignements sur la famille, etc. Madame Dufour constitue, tout comme les documents auxquels elle nous donne accès, une source très importante dans la présente recherche.

Ce journal n'est pas conforme à l'idée que nous pourrions nous en faire. Une première particularité est qu'il est rédigé presque entièrement (543 pages sur les 600) en sténographie française selon la méthode Perreault-Duployé, très semblable à la méthode Lasalle, qui l'a remplacée. Nous avons retenu les services de madame Nicole Houle de Trois-Rivières, pour la transcription de la sténographie. Madame Houle a produit une transcription manuscrite complète du journal, transcription à partir de laquelle nous avons effectué la mise en page informatisée.

Afin de préserver le plus possible l'authenticité de ce document, en faisant la transcription nous avons respecté très minutieusement la mise en page de l'original. Aucune faute n'a été corrigée et nous avons respecté l'usage que fait l'auteur des

majuscules. Le journal ne contient presque aucune ponctuation ; nous n'en avons ajouté que pour garder le sens. Nous avons également pris soin d'indiquer dans notre transcription quels mots, dans l'original, étaient écrits en sténographie et lesquels étaient écrits en longue main. De plus, nous signalons au lecteur des mots dont la transcription est impossible ou incertaine. La transcription informatisée a été soumise à deux corrections minutieuses à partir de l'original.

Pour permettre au lecteur d'avoir une idée plus précise de la nature de cette source et de mieux comprendre le travail qui a été effectué, nous reproduisons, dans la figure 1, une photocopie d'une page originale du journal en sténographie (elle est réduite ; l'original est, comme déjà mentionné, sur du papier 8½ x 14 pouces) ; suit, dans la figure 2, la transcription de la même page. Le caractère italique est utilisé pour rendre les parties du texte écrites en sténographie, alors que le caractère romain, non italique, est utilisé pour rendre les parties du texte écrites en longue main.

357

Juin 1902

Dimanche 1 ^{er}	assurance <i>contre les voleurs</i> du 13 mai	13.50	
	<i>Fait faire pantalon</i> chez Mulcan	3.75	
	<i>Réparé</i> paire de chaussures	1.00	
	<i>Fait réparer balcon</i> par plombier	2.00	
	<i>Reçu lettre</i> de madame Laberge de Paris et ai répondu		
	<i>Photographié</i> les enfants		
	<i>Après-midi été</i> au Sault voir monsieur Peloquin		
2	<i>Le matin été</i> au Sault avec Marc, été		
	<i>au Plateau l'après-midi, séance</i> à l'école, resté après, travaillé pour moi		
	<i>Fait tailler</i> la barbe	10	
	<i>Fait cirer</i> chaussures et acheté une livre de cire	40	
	<i>Donné</i> pour manger	13.00	
	<i>Payé</i> à la Grande Encyclopédie de Paris pour livres	19.61	
	<i>Été</i> au Club Progreso, le soir parti pour aller au Club Laurier entendre St Martin sur une conférence sur l'espéranto		
Congé au Plateau fête civique 3	<i>Le matin été</i> à pied à la compagnie de gaz, chez Pelletier, chez Aubin photographe		
	<i>Été</i> au Club Progreso où j'ai vu St Martin et Lemarie avec qui j'ai causé longtemps		
	<i>Été</i> souper chez Saint-Martin, été avec lui chez mademoiselle Éva Circé		
	4	<i>Le matin été</i> à la montagne, été au parc Sohmer voir Damase	
		<i>Revenu</i> dîner à la maison où madame Grignon était rendue	
		<i>Au Plateau l'après-midi, été</i> après collecter à la maison, revenu à 8¼ heures	
	5	<i>Écrit</i> lettre à Mlle A. Morrison lui disant de ne plus venir	02
<i>Payé</i> compte d'eau à la Montreal Water Power Co		8.05	
<i>Manger</i> en comptant le mois de l'épicier Caron		12.00	
6	<i>Le matin</i> à l'atelier, au Plateau l'après-midi, chez le notaire Philippe, après été chez Pelletier ⁶⁷		
	<i>Le soir</i> travaillé à la cave avec monsieur Levesque qui a fini		
7	<i>Été</i> avec P. Thibault en excursion à St Jérôme		
	<i>Dîné</i> chez papa, été après chez des dames Rochette et	1.00	
	<i>chez</i> dame Robichaud et chez monsieur et madame Gougeon qui ont deux filles		
	<i>Revenu</i> le soir, été rue Beaudry pour loyer et aidé a plafonner l'écurie de Caron		
	<i>Acheté</i> au Bazar pour	70	
<i>Payé</i> ma contribution pour la fête que l'on va faire à Charbonneau	1.00		
<i>Écrit</i> lettres à Charbonneau et à Quévillon et à Renaud	06		

FIGURE 2

Transcription d'une page du journal de Ludger Larose

⁶⁷ [Note au lecteur : Dans le document original, la phrase « *Le matin à l'atelier, au Plateau l'après-midi, chez le notaire Philippe, après été chez Pelletier* » occupe une seule ligne et non deux.]

D'une année à l'autre, le niveau de détail du journal n'est pas égal. À partir de 1904, Larose écrit progressivement moins. Il faut savoir aussi qu'en 1908, Larose change de style ; les entrées sont non seulement beaucoup plus succinctes, elles ne sont plus consignées en sténographie⁶⁸. Le tableau 1 démontre les fluctuations en rapport à la quantité de pages du journal, et donc d'informations, entre 1894 et 1915.

TABLEAU 1

Nombre de pages consacrées à chaque année du journal, 1894-1915

Année	Nombre de pages du journal
1894	22
1895	56
1896	55
1897	47
1898	47
1899	39
1900	29
1901	37
1902	40
1903	50
1904	35
1905	30
1906	24
1907	23
1908	3
1909	2
1910	3
1911	3
1912	3
1913	2
1914	2
1915	4

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p.1-766.

⁶⁸ Les pages 1 à 543 du journal sont rédigées en sténographie ; de la page 544 jusqu'à la fin, Larose écrit presque exclusivement en longue main.

5.1 Le journal intime : quelques considérations

En plus du fait que le journal de Ludger Larose est presque entièrement rédigé en sténographie, il constitue un document assez particulier à de multiples autres niveaux, peut-être le plus saillant étant le fait que l'auteur n'y livre pas ses pensées sur l'art, sur la religion ou sur les grands débats idéologiques de son époque, débats auxquels il est pourtant souvent participant. Le journal ne fait qu'énumérer les achats, les personnes rencontrées, les réunions, les sorties, etc.; ni plus ni moins les faits et gestes quotidiens. En ce sens, il est très différent des journaux plus intimistes, comme, par exemple, celui de Joséphine Marchand, femme de lettres et journaliste, (*Journal intime, 1879-1900*, Lachine, Éditions de la Pleine Lune, 2000, 274 p.), du peintre Rodolphe Duguay (*Journal, 1907-1927*, Montréal, Les Éditions Varia, 2002, 752 p.) ou de celui d'Henriette Dessaulles (*Journal, Premier chapitre 1874-1876*, Montréal, La Bibliothèque québécoise, 1999, 211 p.). Toutefois, ce qui est perdu par l'absence quasi totale des réflexions personnelles est compensé par le niveau de détail des entrées.

Dans une perspective historique et sociologique, le journal intime, comme genre littéraire, est intimement lié à la montée de la bourgeoisie au XIX^e siècle. Les recherches de Béatrice Didier sur la pratique diariste soulignent la tendance, qu'on voit d'ailleurs chez Larose, à un esprit de comptable caractéristique des bourgeois, mentalité dans laquelle on fait tout pour éviter le gaspillage et dans laquelle on fait figurer l'inventaire en dollars et où on compte autant les activités et les gestes que les heures de travail et les

sommes d'argent⁶⁹. Dans le cas de Larose, on pourrait en conclure qu'il rend compte de ses mouvements pour s'assurer qu'il ne gaspille pas ses énergies. Ainsi, dans son journal, il garde la trace des événements de sa vie pour ne pas les perdre⁷⁰ ; de la sorte, son journal devient un lieu de reportage⁷¹. Le journal comme genre littéraire témoigne aussi de la transformation de la notion de la personne, de la croyance en l'individu qui s'associe à la montée de la bourgeoisie⁷². Ce phénomène individualiste est inhérent au journal de Larose, en même temps qu'il ressort clairement, nous le verrons, dans sa vie.

Malgré la quantité de renseignements qu'il offre volontiers, ce journal agit aussi comme un écran derrière lequel l'auteur se cache – Larose y présente ce qu'il veut bien présenter, et ce, de façon sélective. Comme le souligne Alain Girard, le diariste n'est pas tenu de tout enregistrer ; il opère un tri en fonction de l'importance pour lui des faits ou du retentissement qu'ils ont sur lui⁷³. Comme Larose demeure singulièrement muet sur ses sentiments, opinions, erreurs, doutes, frustrations, excès et dérapages, son journal, comme tout récit intime, contient une vérité partielle. Non qu'il soit faux ; il importe, cependant, de se rappeler que pris comme seule référence, ce document pourrait refléter une image

⁶⁹ Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 2005, p. 47-51.

⁷⁰ En réponse à la question : Pourquoi tenir un journal intime, Hess offre la réponse suivante : « [...] il s'agit de garder une trace de la succession des choses que l'on fait, que l'on vit, que l'on découvre. Si on ne les note pas, alors très vite, elles échappent ; on les oublie ». : Rémi Hess, *La pratique du journal : l'enquête au quotidien*, Paris, Anthropos, 1998, p. 15.

⁷¹ Selon Didier, cette caractéristique « journalistique » se manifeste surtout dans les cas où un journal intime n'est pas introspectif : Béatrice Didier *Ibid.*, p. 188.

⁷² Didier identifie trois facteurs sociaux dont la rencontre tend à faire naître le journal intime comme genre littéraire : le christianisme, l'individualisme et le capitalisme : Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 59-62. Aussi : Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 92, 105.

⁷³ *Ibid.*, p. 47.

quelque peu déformée et incomplète de l'individu. D'où la nécessité d'enrichir, lorsque c'est possible, avec des informations venant d'autres sources.

L'assiduité avec laquelle ce journal a été écrit, le nombre d'années couvertes, l'ampleur de près de 600 pages et son aspect cryptique sont d'autant plus de caractéristiques qui rendent le journal de Larose intrigant et qui nous poussent à nous interroger sur les intentions de l'auteur. Pourquoi, enfin, écrire en sténographie ? Était-ce pour la rapidité ou plutôt pour protéger le contenu des yeux curieux ? Ou simplement pour pratiquer une habileté nouvellement acquise ? Si Larose désirait que ses propos restent secrets, pourquoi alors son journal est-il parsemé de noms propres écrits en longue main et donc facilement identifiables ? Pourquoi n'y a-t-il jamais utilisé l'espéranto, langue peu connue de ses proches et qu'il maîtrisait très bien ?

Alors que nous soupçonnions au départ que la sténographie cachait des secrets qui auraient pu lui être dommageable⁷⁴, ce ne fut pas le cas. S'il est vrai, comme l'avance Didier, que par la rédaction de son journal, le diariste se crée un espace intime⁷⁵, il semblerait que la sténographie soit une assurance supplémentaire contre les intrusions, une mesure de protection de l'univers intime de l'auteur. Il s'emmure et dans cet espace personnel, il jouit d'une solitude que le quotidien tend à interdire ; il retrouve un refuge à l'abri du monde et du vertige de la dispersion de sa personne en de nombreuses activités

⁷⁴ Alain Girard nous apprend que le diariste Vigny cryptait certaines pages de son journal en consignant en caractères grecs des passages traitant de ses exploits amoureux : Alain Girard, *op. cit.*, p. 87.

⁷⁵ Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 87, 88.

et rencontres⁷⁶. Dans son univers intime, où règne silence et liberté, Larose l'intimiste se recueille et se recentre, recompose sa vie et reprend l'équilibre. Il est notoire que dans son espace intime, seul avec lui-même, Larose ne semble pas éprouver le besoin de se livrer à l'introspection, mais plutôt de faire un rapport à lui-même de ce qu'il a fait dans une période de 24 heures, de garder une trace des instants fugitifs pour ne pas échapper les détails de sa vie⁷⁷. En consignait strictement ses gestes, Larose fait un effort d'auto-définition⁷⁸ en précisant pour lui-même sa position dans le monde comme un acteur engagé et investi dans son milieu. Et s'il abandonne plutôt subitement en 1908 à la fois son style détaillé et la sténographie, il faut en déduire que Larose ne ressent plus ce besoin de solitude et de secret. Cela n'étonne pas outre mesure, car selon nos sources, la pratique intimiste est davantage un phénomène de jeunesse⁷⁹.

Et nous remarquons ici un autre paradoxe : si l'histoire a oublié les efforts de Larose pour transformer sa société, c'est Larose lui-même qui revient à la charge, par ses écrits cachés et intimes, tel un cri de l'outre-tombe. Alain Girard le souligne : dans son journal, un homme reste vivant et se donne la possibilité d'avoir une histoire⁸⁰. En enregistrant sa vie sur papier, Larose confirme que « l'écrit a plus de poids que le

⁷⁶ *Ibid.*, p. 89-91.

⁷⁷ Alain Girard, *op. cit.*, p. 7.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 36.

⁷⁹ Selon Girard : « La jeunesse est le moment privilégié du journal ». : *Ibid.*, p. 76.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 141.

vécu⁸¹ ». Il est permis de penser que l'écriture quotidienne constituait, pour Larose, une façon d'échapper à la mort.

Certes, il reste des interrogations sur les motivations exactes de Larose lorsqu'il s'assoit, jour après jour, pour enregistrer son quotidien. Toutefois, il est incontestable que son journal, avec la quantité impressionnante d'informations à première vue triviales qu'il a jugé bon de coucher par écrit durant une période de 21 ans, nous fournit une occasion unique de nous plonger dans la vie d'un artiste et d'un petit bourgeois d'une autre époque. Cette source première jusque-là inédite nous permettra de reconstruire, à la lumière des mouvements, des routines, des loisirs et des fréquentations, le portrait non seulement d'un individu, mais, par extension, d'un segment de la société montréalaise du tournant du siècle, avec ses pratiques sociales, associatives, intellectuelles, familiales, artistiques et même parfois politiques. Quoique le journal de Larose se présente comme la vedette de la présente recherche, nous n'hésiterons pas à enrichir et à compléter nos données en nous servant d'autres documents inédits appartenant à Larose. Par exemple, dans le cadre de notre analyse des activités pédagogiques de Larose, nous exposerons le contenu des lettres que Larose a écrites aux commissaires des écoles catholiques, ainsi que des conférences qu'il a prononcées devant des regroupements d'enseignants. Pour établir la nature de ses idées libre-pensantes et anticléricales, nous considérerons des conférences qu'il a prononcées devant des regroupements de libres-penseurs. D'autres conférences nous éclaireront sur la nature de ses idées sur l'art. Pour établir l'orientation de sa pensée sociale, nous nous référerons à un autre document personnel intitulé

⁸¹ À ce sujet Didier ajoute : « La force du journal c'est de rester. [...] À la limite, les jours qui n'ont pas été consignés par écrit, sont comme s'ils n'avaient pas existé » : Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 54.

« Programme de sujets que la revue devrait discuter ». Cette information, d'une variété de sources personnelles inédites, sera présentée dans le but de faire apprécier le plus justement possible un individu dans ses cohérences et ses complexités, et ce faisant, reconstituer une vie, un lieu et une époque.

6. L'ORGANISATION DES DONNÉES

En étudiant le journal de Larose, il est devenu évident que malgré l'absence de réflexions personnelles de l'auteur, nous avons tout de même une quantité abondante de données nous permettant de considérer les multiples aspects de la vie et de la société de notre personnage. Afin de dégager un sens d'ensemble, de l'essentiel de cette vie que le journal nous livre par une multitude de mouvements quotidiens, il a d'abord fallu trier et réorganiser les entrées du journal en thèmes et sous-thèmes opérables et significatifs. De cette relecture de journal, 19 grands thèmes ont émergé, entre autres : activités maçonniques, informations sur les activités associatives, fréquentations, moments dédiés à la peinture, liens avec les artistes montréalais, occupations professionnelles (enseignement dans les écoles, leçons privées), indications sur le niveau de vie de la famille, habitudes de consommation, voyages, activités de loisir, les lectures, la pratique religieuse, la pratique de l'espéranto, les activités politiques, etc. En restructurant et réorganisant l'information de ces 19 catégories, nous possédions amplement de matière pour nous livrer à un examen systématique des différentes *facettes* de la vie de Larose : son mode de vie petit bourgeois, son caractère progressiste, ses activités dans des

associations, ses mouvements à l'intérieur de certains réseaux sociaux, ainsi que sa carrière de peintre et d'enseignant. Autour de chacune de ces grandes thématiques ou aspects du personnage est bâti un chapitre de cette thèse.

7. CONCLUSION

Il ne fait pas de doute que Larose est un personnage extrêmement intéressant, et ce à plus d'un titre ; l'est également son milieu. Par la façon unique qu'il a consigné son journal, outre sa vie intime, il nous donne en même temps accès à son époque, au monde de l'art, à sa classe sociale. De la sorte, à l'aide du journal, nous découvrirons quelques chemins que la modernité a empruntés pour pénétrer dans la société montréalaise du tournant du siècle et dans le milieu de l'art que Larose habite.

Tout au long de l'analyse qui suit, notre souci sera de trouver un sens à des gestes à première vue insignifiants, de découvrir ce qu'a été un individu à travers une vie livrée par capsules, présentées une à la suite de l'autre, et ensuite de suppléer à nos constats par ses propres déclarations. S'il est vrai que notre approche favorise une certaine segmentation de la vie de Larose, nous tenterons de lier chaque facette aux autres, afin de l'appréhender dans sa globalité. Pour ce faire, nous commencerons, dans le chapitre suivant, par une présentation des grands moments de sa vie et de sa carrière.

CHAPITRE 2

Ludger Larose (1868-1915) : L'homme et son époque

1. INTRODUCTION

Afin de suivre les arguments défendus dans cette thèse, nous croyons qu'il faut rappeler les grandes étapes de la vie de Ludger Larose. Le présent chapitre a pour but de le présenter et de le situer dans le mouvement des idées du tournant du XX^e siècle. Nous commencerons par une courte biographie. Ensuite, nous relèverons les éléments qui caractérisent la libre-pensée au Canada français à cette époque et rappellerons brièvement la nature de la contestation libre-pensante. Vu l'importance de la franc-maçonnerie dans la vie de Larose, nous inclurons également une courte analyse de la place de cette confrérie dans la promotion des idées à cette époque. Sur cette trame de fond, nous présenterons enfin les orientations particulières de Larose comme libre-penseur. On pourra consulter la chronologie de la vie de Ludger Larose à l'annexe 6 à la fin de cette thèse¹.

¹ Pour des renseignements plus détaillés sur la vie intellectuelle de Ludger Larose, voir : Alison Longstaff, « Vie intellectuelle et libre-pensée au tournant du XX^e siècle : Le cas de Ludger Larose », Mémoire de maîtrise, Université de Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, juin 1999, 237 p.

2. BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE

Né le 1^{er} mai 1868 à Montréal, Ludger Larose est le quatrième des cinq enfants issus de l'union de Thomas Larose, commerçant, et de Claire Bélisle. Après ses études primaires à l'école Sainte-Brigide, Larose étudie l'art à l'École des arts et métiers de Montréal² avec l'abbé Joseph Chabert, figure de proue dans l'enseignement de l'art au Québec à la fin du XIX^e siècle³. De 1883 à 1885, Larose retouche des clichés dans le studio de photographie de William Notman à Montréal⁴. Il part pour Paris en février 1887, à l'âge de 19 ans ; en mars il entre à l'école de Beaux-arts. En octobre 1888, il passe à l'atelier de Jean-Paul Laurens et ensuite, de 1889 à 1890, dans celui de J. Élie Delaunay⁵. En janvier 1890, il commence à dessiner le soir à l'atelier Delécluze. Durant cette période, il retouche des photographies pour deux photographes à Paris⁶ et se rend souvent au Musée du Louvre, comme c'était la coutume, afin de reproduire des tableaux de Teniers, de Van Dyke, de Champaigne, de Rembrandt, de Ribera, de Prud'hon, etc⁷. Larose revient à Montréal en septembre 1890, mais au bout de quelques mois, lui et

² Marcelle Dufour, « Ludger Larose, peintre et enseignant », Travail de Marcelle Dufour remis à Laurier Lacroix, Concordia University, pour le cours « Introduction to the Arts in Canada », ARTH C/244, mars 1985, p. 2-3. Communiqué gracieusement par Marcelle Dufour, petite-fille de l'artiste.

³ Céline Larivière-Derome, « Un professeur d'art au Canada au XIX^e siècle : l'Abbé Joseph Chabert », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol, 28, no 3 (décembre 1974), p. 347-366.

⁴ Marcelle Dufour, *op. cit.*, p. 2.

⁵ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894-octobre 1915, Montréal, p. 734.
Aussi : Maurice O'Reilly, « Nos artistes à Paris; Ludger Larose », *Paris-Canada*, 17 janvier 1891, 8^e année, vol. 2 et 3, no 8, p. 2.

⁶ « Retouche des clichés et des photographies pour Mr Ladrey et pour Mr Petrus » : Ludger Larose, *op. cit.*, p. 734.

⁷ David Karel, « Larose, Ludger », *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Musée du Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 466.

quatre autres artistes canadiens-français, Henri Beau, Joseph-Charles Franchère, Charles Gill et Joseph Saint-Charles, sont sollicités par le curé Alfred-Léon Sentenne pour retourner se perfectionner en France⁸. Le but de ce « geste éclairé⁹ » du curé Sentenne est double : garnir la nouvelle chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame de treize grandes murales religieuses et, en même temps, contribuer à la formation des jeunes artistes canadiens-français. Larose retourne donc en Europe, visitant d'abord la Belgique et la Hollande avec le peintre Franchère¹⁰. Il passe plusieurs mois au début de 1891 à Rome, où il exécute une énorme copie de Raphaël, *La dispute du Saint-Sacrement*¹¹. Il revient à Montréal en juillet 1891, muni de deux tableaux commandés. Il repart pour Paris en mars 1892 et pour les deux années suivantes, il étudiera à l'atelier de Gustave Moreau à l'École de Beaux-arts. Il y est élu massier¹², travail qui consistait à l'époque à engager des modèles, s'occuper du poêle et surveiller la conduite des étudiants¹³. Moreau semble apprécier son élève Larose, à en juger par une lettre de référence qu'il écrit à son sujet en juillet 1894. Nous reproduisons une copie de cette lettre à la page suivante à la figure 3.

⁸ « Obtenu de Mr Sentenne, A. L. commande de tableaux pour exécuter en Europe » : Ludger Larose, *op. cit.*, l'entrée du 3 décembre 1890, p. 734. Aussi : Gabrielle Méthot, « La commande du Curé Sentenne pour la chapelle du Sacré-Coeur de l'Église Notre-Dame de Montréal, 1890-1895 », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Québec à Montréal UQAM, septembre 1985, p. 1, 21.

⁹ J. Russell Harper, *La peinture au Canada, des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1966, p. 239.

¹⁰ Ludger Larose, *op. cit.*, p. 734.

¹¹ Ce tableau à l'huile mesurait 5 mètres de haut par 7.50 mètres de large : Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. 33, 87, 128.

¹² « Élu Massier a [*sic*] l'Atelier G^{ve} Moreau » : Ludger Larose, *op. cit.*, p. 735.

¹³ Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. 32.

Monsieur Ludger Larose, mon élève
 depuis près de dix ans, et maître de mon
 atelier à l'École Nationale des Beaux Arts de
 Paris, est un excellent travailleur, des talents
 déjà d'une force remarquable, et possédant
 une habileté dans les figures statiques -
 Ce jeune homme est, en outre, absolument
 capable d'enseigner, et l'on peut lui donner
 en toute confiance, une direction d'école de
 jeunes gens, de distinction et de haute culture.
 Quant à son caractère, si tout a été
 égal à ses habiletés morales, des réserves
 du mien à cet égard que des éloges à lui
 adresser -
 Pour ma part, je n'ai jamais eu
 aucune observation sérieuse, le moindre
 reproche à lui adresser pendant tout le
 temps que je l'ai eu sous ma direction.
 Ce que je puis dire, c'est que
 déclarer -

Gustave Moreau
 Membre de l'Institut
 Professeur - Chef d'atelier à l'École
 Nationale des Beaux Arts -

Paris 1^{er} Juillet - 1894.

FIGURE 3

Lettre de référence de Ludger Larose, écrite par Gustave Moreau, son professeur et chef de l'atelier à l'École des Beaux-Arts à Paris, 1 juillet 1894

Source : Document prêté gracieusement par madame Marcelle Dufour.

Durant cette période, Larose gagne un premier prix de dessin à l'Académie Delécluze à Paris¹⁴ (voir la figure 4 à la page suivante). De retour définitivement à Montréal en juillet 1894, il loue son premier atelier et commence à installer ses tableaux à la chapelle du Sacré-Coeur¹⁵, portant à cinq le total des tableaux exécutés pour cette chapelle¹⁶.

C'est précisément à ce moment de sa vie que Larose entreprend d'écrire un journal quotidien¹⁷ qui se voulait, à juger par son titre, un *Livre de dépenses*. Le journal s'étendra bien au-delà d'une simple énumération des achats et des revenus. Larose poursuivra la rédaction de son journal jusqu'en 1915 ; il enregistre sa dernière entrée un mois avant son décès.

Quelques mois après son retour de Paris, Larose commence à fréquenter Lydia Webb, qu'il épousera l'été suivant, en août 1895¹⁸. Le couple aura trois enfants : Paul (1898-1992), Jeanne (1899-1988) et Marcel (1901-1995)¹⁹.

¹⁴ Marcelle Dufour, *op. cit.*, p. 6.

¹⁵ Ludger Larose, *op. cit.*, les entrées du 8 et 14 août 1894, p. 2, 3.

¹⁶ Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. 7, 34.

¹⁷ En effet, son journal commence de la façon suivante : « Arrivée à Montréal à bord du Lake Superior à 11½ heures A.M. [...] Après-midi été porter ma caisse de toiles à la chapelle, vu monsieur Sentenne » : Ludger Larose, *op. cit.*, l'entrée du 28 juillet 1894, p. 1.

¹⁸ *Ibid.*, l'entrée du 12 août 1895, p. 58.

¹⁹ Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour, petite-fille de l'artiste.



FIGURE 4

Photographie représentant la médaille de Ludger Larose, gagnant du concours de dessin de l'Académie Delécluze à Paris, 1893

Source : Document prêté gracieusement par madame Marcelle Dufour

À partir de septembre 1894, Larose commence à enseigner l'art, tout en poursuivant sa carrière de peintre²⁰. De 1894 à 1910, il occupe le poste de professeur de dessin à l'Académie du Plateau de Montréal. Pendant cette période, il devient le promoteur de réformes en enseignement du dessin et fait plusieurs interventions dans le milieu scolaire à cet égard. Tout en poursuivant son enseignement à l'Académie du Plateau, il élargit son champ d'activité en dispensant des leçons privées et, à partir de septembre 1904, des cours de dessin dans d'autres écoles relevant de la Commission des écoles catholiques de Montréal. En 1909 il alourdit un horaire déjà chargé en devenant, pour une brève période, enseignant de dessin au Lycée des jeunes filles. En 1910, Larose cesse de travailler pour la Commission scolaire catholique pour des raisons que nous exposerons plus bas²¹, et ne retourne à l'enseignement dans les écoles publiques qu'un an et demi plus tard, cette fois dans des écoles relevant de la commission scolaire anglo-protestante.

La chance lui sourit en 1898 lorsqu'il achète un billet de participation à la loterie de l'Exposition universelle de Paris²². Larose possède le numéro gagnant et s'enrichit d'un coup de 100,000 francs français, alors d'une valeur de 18,400 dollars canadiens, une somme importante pour l'époque²³. Larose utilisera ce prix pour faire des

²⁰ « De 1½ à 4 heures commencé mes cours au Plateau » : Ludger Larose, *op. cit.*, l'entrée du 10 septembre 1894, p. 8.

²¹ Il y termine à la fin de juin 1910 : *Ibid.*, p. 455, 458, 550, 557.

²² Paul Fabre, « Échos », *Paris-Canada*, 15 août 1898, 16^e année, vol. 3, no 16, p. 2.

²³ Larose achète le billet à Montréal le 25 novembre 1897. Il est avisé des résultats du tirage le 18 juillet 1898 par le peintre Henri Beau et aussi par la Société de commerce de Paris : Ludger Larose, *op. cit.*, p. 179, 208.

investissements immobiliers et commerciaux à Montréal.

Nous ne savons pas si Larose a fréquenté des loges maçonniques ou d'autres lieux de sociabilité intellectuelle lors de son séjour en France. Toutefois, son journal permet de retracer ses activités associatives à partir de son retour à Montréal²⁴. Larose y indique son affiliation à la loge maçonnique montréalaise Les Cœurs-Unis en avril 1895. Un an plus tard, l'artiste participera activement à l'installation de la loge francophone l'Émancipation. Lorsque cette loge disparaît en 1910, il passe à la loge Force et courage²⁵.

Son affiliation à la franc-maçonnerie est la cause d'évènements en 1910 et 1911 qui ont lourdement marqué sa vie. Sortant d'une réunion maçonnique le 8 avril 1910, Larose, alors secrétaire de la loge l'Émancipation, est victime d'un vol à main armée commis par Albert-J. Lemieux et trois camarades, tous membres de l'Association catholique des jeunes Canadiens français (l'A.C.J.C)²⁶. À l'insu des francs-maçons, Lemieux et des associés espionnaient les mouvements des membres de la loge et écoutaient leurs réunions depuis quelques mois ; ils avaient introduit des cornets de gramophones munis de stéthoscopes dans des ouvertures qu'ils avaient pratiquées dans le plancher du local au-dessus de la salle louée par la loge l'Émancipation. L'objet du

²⁴ « Fait signer ma demande pour entrer à la loge des Coeurs Unis » : *Ibid.*, l'entrée du 25 février 1895 p. 31.

²⁵ Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 12, 127.

²⁶ Curieusement, dans son journal, Larose ne relate pas l'évènement mais décrit en détail ce qu'on lui a volé : Ludger Larose, *op. cit.*, p. 549.

vol était de s'emparer de documents compromettants, les utiliser pour exposer les maçons au grand jour et, ainsi, ruiner la loge. Un mois après l'agression de Larose, Lemieux publie une brochure avisant le public montréalais d'un vaste complot maçonnique²⁷. La brochure donne la liste, volée à Larose, des membres de sa loge ainsi que de soi-disant comptes-rendus des réunions maçonniques. Lemieux, peu craintif des représailles, entreprend une tournée de conférences pour vanter son coup de main « héroïque » qui lui a permis, dit-il, de dévoiler une conspiration anti-catholique²⁸ et de « sauver » l'Église. M^{gr} Bruchési inscrit sur une liste noire les noms des francs-maçons publiés dans la brochure de Lemieux²⁹, ce qui entraîne le licenciement de plusieurs d'entre eux. Pris de panique, les membres de l'Émancipation dissolvent la loge et brûlent tous leurs documents³⁰.

À peine deux semaines après l'agression, Larose reçoit un avis de son congédiement de la Commission des écoles catholiques de Montréal, congédiement qui entrera en vigueur dès la fin de l'année scolaire, et ce, même avant la publication de la brochure de Lemieux³¹. En entrant dans une librairie pour acheter une copie de la brochure, Larose reconnaît son agresseur en la personne du vendeur et décide de porter

²⁷ Albert -J. Lemieux, *La Loge .: L'Émancipation*, Montréal, Imprimerie de la Croix, 1910, 32 p.

²⁸ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 50-56.

²⁹ Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, vol. 15, Montréal, Les Éditions Chantecler Ltée, 1952, p. 54-57.

³⁰ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 57.

³¹ « Reçu de la commission scolaire avis que mes services comme professeur de dessin ne seront plus requis à partir du 1^{er} Sept. [*sic*] 1910, suite de denonciations [*sic*] des espions de la Loge et de mes voleurs » : Ludger Larose, *op. cit.*, l'entrée du 22 avril, 1910, p. 550.

l'affaire devant les tribunaux. Malheureusement pour Larose, le procès, qui aura lieu en mars 1911, devient rapidement autant le sien que celui de Lemieux. Les liens de Larose avec la franc-maçonnerie sont constamment rappelés, sa croyance en Dieu est souvent remise en question³² et malgré un aveu de culpabilité de la part de Lemieux, celui-ci sera acquitté par un juré après seulement une nuit de délibération³³. L'Affaire Lemieux, en plus de disperser la loge l'Émancipation, ternit la réputation de Larose à long terme et le coupe du milieu scolaire canadien-français.

Malgré ce coup dur porté à Larose et à son cercle libre-pensant, l'artiste ne se laissera pas vaincre. Ses activités, à la suite de l'Affaire Lemieux, attestent sa volonté de ne pas abandonner la partie. Il poursuit ses activités libres-pensantes en s'associant à la loge Force et courage dès 1910³⁴. Il retourne à l'enseignement en septembre 1912, cette fois dans des écoles de la Commission scolaire anglophone, y travaillant en tant que professeur de dessin³⁵. En plus de son enseignement, il continue à prononcer des conférences, quoique devant un public assez restreint³⁶, fait des transactions

³² « Le procès Lemieux », *Le Devoir*, samedi 25 mars 1911.

« L'affaire Lemieux aux Assises criminelles », *La Presse*, samedi le 25 mars 1911.

³³ « Lemieux sort indemne de la Cours d'assises », *La Presse*, mardi le 28 mars 1911.

La réaction de Larose : « Le matin les jurés ont rendu un Verdict [*sic*] de non-coupable, malgré la charge sévère du juge, malgré la preuve accablante, et le témoignage des trois voleurs » : Ludger Larose, *op. cit.*, l'entrée du 28 mars 1911, p. 552.

³⁴ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 127.

³⁵ L'entrée dans son journal pour le 19 février 1912 se lit comme suit : « Été nommé à l'assemblée des Commissaires des écoles de Westmount professeur de dessin pour les écoles à commencer en Sept. [*sic*] 1912 avec un salaire de \$1000.00 par année » : Ludger Larose, *op. cit.* p. 554.

³⁶ Par suite de l'Affaire Lemieux, ses conférences semblent se limiter à un auditoire libre-pensant. Larose prononce deux conférences entre 1912 et 1915 à l'Institut du Canada, un cercle littéraire relié à la franc-maçonnerie.

immobilières, lance une buanderie, suit des cours d'allemand, entreprend un long voyage en Europe, dessine et copie des plans, prépare des évaluations pour La Compagnie Provinciale, participe à des colloques et, bien sûr, poursuit sa peinture³⁷.

Larose tombe subitement malade et décède d'une congestion pulmonaire à Montréal, le 13 novembre 1915, à l'âge de 47 ans. Il est incinéré, tel qu'il l'avait demandé³⁸, pratique alors condamnée par l'Église catholique.

Quoiqu'il soit peu connu de nos jours, Larose fut un artiste prolifique. Entre 1895 et 1913, il a exposé à sept reprises au Salon de l'Art Association of Montreal et à deux reprises à l'Académie royale canadienne³⁹. Son oeuvre comprendrait plus de 400 tableaux allant des portraits jusqu'aux scènes de genre, des natures mortes aux paysages⁴⁰. Il a été sollicité pour peindre les portraits de trois maires de Montréal⁴¹ : J.O. Villeneuve, Hormidas Laporte et Médéric Martin⁴².

Ludger Larose, un intellectuel à l'esprit polyvalent, ne limitait pas son champ d'intérêt à l'art. En tant que simple amateur, il s'intéressait, depuis sa jeunesse, à la

³⁷ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, p. 552, 553, 554-556, 558, 561, 563-565.

³⁸ Marcelle Dufour, *op. cit.*, p. 12.

³⁹ David Karel, *op. cit.*, p. 466.

⁴⁰ Maurice Lagacé, « Ludger Larose (1868-1915) », *Le Bulletin des juges de la Cour suprême du Québec*, no 83, printemps 1992, p. 12.

⁴¹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, p. 267, 300, 438, 445, 459, 461, 463, 465, 496, 563.

⁴² J.O. Villeneuve fut maire de Montréal de 1894 à 1896 ; Hormidas Laporte, de 1904 à 1906 ; Médéric Martin, de 1914 à 1924 ; Claude-V. Marsolais Claude-V., Luc Desrochers, Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, p. 8-10.

musique, jouant du cornet dans « La Bande de la Cité » et avec Ernest Lavigne au parc Sohmer⁴³. Nous reproduisons à la figure 5, à la page suivante, une photographie du jeune Larose avec son cornet à la main.

Larose a appris la sténographie et en faisait un usage considérable⁴⁴. En tant qu'éducateur, il oeuvrait pour des réformes pédagogiques, surtout dans l'enseignement du dessin. En tant que franc-maçon actif et engagé, il épousait des causes jugées ultralibérales à l'époque, telles que la laïcisation des institutions, la lutte pour l'instruction et l'accessibilité des bibliothèques pour tous, ainsi que la liberté d'expression⁴⁵. Il a connu du succès dans une variété d'entreprises lucratives, entre autres immobilières. Grand lecteur (il possédait une importante bibliothèque), il a appris et a propagé l'espéranto⁴⁶, langue dans laquelle il a entretenu une correspondance libre-pensante avec au-delà d'une centaine de personnes venant de plus de 20 pays⁴⁷. Par rapport à l'espéranto, Larose est devenu, selon Edgar Allen Collard, « its most enthusiastic advocate in Montréal⁴⁸ », honneur qu'il partage avec un personnage très

⁴³ Edgar Allen Collard, *op. cit.* Voir aussi : Marcelle Dufour, *op. cit.*, p. 2.

⁴⁴ Nous ignorons à quel moment Larose a appris la sténographie, mais en septembre de 1894, il la maîtrise suffisamment pour commencer à rédiger son journal en sténographie. Le journal nous informe que de mars 1903 à octobre 1904, des leçons de sténographie sont dispensées le samedi matin à l'Académie de Plateau, l'école où Larose enseigne le dessin. Larose semble avoir été parmi les enseignants à avoir donné ces leçons: Ludger Larose, *op. cit.*, p. 391-459.

⁴⁵ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 151-154.

⁴⁶ Larose mentionne son intérêt à l'espéranto pour la première fois en 1901 : Ludger Larose, *op. cit.*, l'entrée du 19 février 1901, p.335.

⁴⁷ Alison Longstaff, *op. cit.*, p. 109-144.

⁴⁸ Edgar Allen Collard, *op. cit.*, p. 2.



FIGURE 5

Photographie de Larose cornettiste, (à droite), dans le Corps de musique de la Cité, circa 1885

Source : Photographie prêtée gracieusement par madame Marcelle Dufour

coloré et très engagé de l'histoire québécoise, le socialiste Albert Saint-Martin⁴⁹. La multiplicité de ses intérêts et la grande variété de ses interventions a de quoi surprendre. Les détails de cette activité intellectuelle et sociale, telle que révélée dans son journal, permettent enfin de connaître cet artiste et de mieux appréhender non seulement son engagement social mais aussi son milieu.

3. LA LIBRE-PENSÉE AU TOURNANT DU XX^e SIÈCLE : UNE IDÉOLOGIE DE CONTESTATION

Pour apprécier les interventions de Larose et les spécificités de sa pensée, il faut les confronter aux mutations socio-économiques de l'époque. Le paysage idéologique du tournant du XX^e siècle est façonné par la disparité et la diversité; les débats les plus âpres se font souvent au sujet de la définition à donner au destin du Canada français comme collectivité et au sujet du rôle que ce dernier doit jouer dans son développement économique. Le tournant du siècle est en effet témoin d'une industrialisation sans précédent, reposant tout autant sur la production d'électricité, l'extension du réseau ferroviaire et l'exploitation des ressources naturelles⁵⁰. Toutefois, alors que le Québec s'urbanise et se modernise dans plusieurs domaines, l'Église, qui a progressivement accru son influence à compter du milieu du XIX^e siècle⁵¹, devient méfiante à l'égard de

⁴⁹ Ludger Larose, *op. cit.*, les entrées du 20 mai 1899 ; le 23 décembre 1901 p. 247, 339, 345.
Aussi : Claude Larivière, *Albert Saint-Martin, militant d'avant-garde (1865-1947)*, Laval, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979, p. 25.

⁵⁰ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain : De la Confédération à la crise (1867-1929), Tome 1*, Montréal, Boréal, 1989, p. 399, 403.

⁵¹ Cette force montante est mesurable, entre autres, par l'augmentation numérique du rapport prêtre/fidèles, qui double entre 1860 et 1890. De plus, en 1901, il y a huit fois plus de communautés religieuses

tout ce qui pourrait remettre en cause ses acquis sociaux et idéologiques⁵². Pour renforcer son influence, les partisans de l'ultramontanisme oeuvrent pour que la société soit organisée selon de stricts principes catholiques. Ils souhaitent qu'en prenant le contrôle des principales institutions publiques, l'Église réussisse à exercer un véritable pouvoir, surtout dans le domaine du social, l'État ne remplissant qu'un rôle de supplétif⁵³. Quoique les historiens divergent sur la véritable force de l'Église à cette époque, la plupart s'accordent sur le fait que la forte présence de l'Église crée une tension pour le moins singulière dans une société où l'industrialisation et l'urbanisation transforment radicalement les modes de vie, les valeurs et les rapports sociaux.

Dans le camp adverse se trouvent les libéraux progressistes, dont l'idéologie est fondée sur les libertés individuelles de propriété, de conscience, de culte, d'association, d'expression et sur la séparation de l'Église et l'État⁵⁴. Ces progressistes contestent vivement la stratégie d'encadrement de la société par une Église qu'ils perçoivent comme une institution passéiste, voire tyrannique⁵⁵. À l'époque de Larose, la répression cléricale des éléments qui affichent leur dissidence favorise la radicalisation de l'aile

masculines qu'en 1850. Les communautés religieuses féminines sont dix fois plus nombreuses en 1901 qu'en 1850 : Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 111.

⁵² Jean Hamelin, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 1997, p. 94, 95.

Aussi : Nive Voisine, dir., André Beaulieu et Jean Hamelin, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*, Montréal, Fides, 1971, p. 61.

⁵³ Nive Voisine, dir., Philippe Sylvain, *Histoire du catholicisme québécois, Réveil et consolidation, Tome II, 1840-1898*, Montréal, Boréal, 1991, p. 441.

Aussi : Jean Hamelin, *op. cit.*, p. 94.

⁵⁴ Paul-André Linteau *et al.*, *op. cit.*, p.698.

⁵⁵ Lucia Ferretti, *op. cit.*, p. 192.

progressiste de la pensée libérale. Les valeurs libérales des progressistes se traduisent par la lutte pour des bibliothèques publiques, pour l'instruction obligatoire et laïque, pour le droit de s'associer et contre la censure⁵⁶. Les progressistes croient que, dans une société démocratique, c'est à l'État, et non pas à l'Église, qu'incombe la responsabilité de s'occuper des questions sociales et de s'assurer que tous aient accès aux droits fondamentaux⁵⁷.

Cette volonté des progressistes de laïciser les institutions au Québec heurte l'Église sur plusieurs fronts, notamment celui de l'instruction publique. C'est à ce moment, entre 1880 et 1914, que la venue des congrégations françaises chassées par la loi sur les associations (1901) et les lois laïques d'Émile Combes (1903-1904) renforcera les effectifs de l'Église canadienne⁵⁸. Cette soudaine augmentation du nombre de religieux à ce moment précis donne du poids à l'Église dans la polémique sur l'instruction et donne au débat sur la laïcité une coloration politique. Cette arrivée des renforts catholiques coïncide avec la carrière de Larose comme enseignant et avec ses interventions réformatrices en milieu scolaire.

La libre-pensée et le libéralisme ont une longue histoire commune au Canada français. Comme ailleurs, ils sont héritiers des Lumières, prêchés par les esprits qui « ont

⁵⁶ Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 278-279.

⁵⁷ Patrice Dutil, *L'avocat du Diable: Godfroy Langlois et la politique du libéralisme progressiste à l'époque de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, R. Davies, 1994, p. 265.

⁵⁸ C'est entre 1901 et 1905 que la lutte contre les congrégations en France atteint son paroxysme. Il en résulte que 1 355 religieuses et religieux arrivent de ce pays au Québec et y établissent une quinzaine de nouvelles congrégations : Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses: De la France au Québec, 1880-1914, Tome 1*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 7, 204.

poursuivi le combat pour la raison, l'émancipation du genre humain ; voire pour le bonheur [...]»⁵⁹ ». Ils passent par Fleury Mesplet et la *Gazette de Montréal*, fondée en 1778⁶⁰, par les Patriotes des années 1830, par les Rouges des deux décennies suivantes et par l'Institut canadien, qui les rassemble⁶¹. La libre-pensée, dans le Québec du tournant du XX^e siècle, valorise les libertés individuelles et affiche un volet anticlérical, parfois athée, révolutionnaire et militant. Elle est plus qu'une simple communauté philosophique, plus qu'un cercle d'honnêtes hommes ayant un goût prononcé pour certaines lectures ; elle s'inscrit dans un mouvement de résistance à l'autorité cléricale qu'elle voit comme une muraille contre l'avancement, comme une entrave au développement et à la modernisation.

Pour comprendre la nature de leurs interventions, il faut garder à l'esprit que les libres-penseurs du tournant du siècle, dont Ludger Larose, sont d'abord et avant tout des progressistes. Rappelons que le terme « progrès » à cette époque est saisi d'une forte connotation de progrès *matériel*⁶². L'industrialisation et l'urbanisation rendent douloureusement manifeste la situation de dépendance et d'infériorité économique des Canadiens français par rapport aux Canadiens anglais dans la nouvelle économie capitaliste. Les libres-penseurs trouvent inacceptable qu'à une époque de développement

⁵⁹ André Nataf, *La libre pensée*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1966, p. 96.

⁶⁰ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Tome premier, 1764-1859, Québec, Presses de l'université de Laval, 1973, p. 4-7.

⁶¹ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. xv.

⁶² Paul-André Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 695.

industriel, l'Église tente d'orienter les fidèles vers les occupations traditionnelles telles que l'agriculture, le sacerdoce, les professions libérales, etc.

À bien des égards, la libre-pensée au Canada français de cette époque se définit par rapport à un double « Autre » : l'Église catholique et le Canada anglais. L'époque est marquée par une remise en question des rapports du Canada avec le gouvernement britannique, ce qui favorise, au Québec, l'affirmation du nationalisme canadien-français. L'Église, de son côté, fait du catholicisme une composante essentielle de l'identité nationale⁶³ et tente d'amalgamer valeurs catholiques et nationalisme canadien-français. À l'opposé, les progressistes font la promotion de valeurs permettant au Canada français de se libérer de la tutelle de l'Église et, en même temps, d'intégrer le monde industrialisé et progressiste afin de s'affranchir de la domination économique anglophone. Ils optent donc pour la valorisation de l'entreprise privée, de l'instruction comme la voie du progrès, des réformes sociales, particulièrement dans le domaine de la santé publique, de l'intervention étatique dans les domaines sociaux et de la rationalisation de l'appareil de l'État⁶⁴.

Pour contrer la double tutelle de l'Église et des milieux d'affaires anglophones, la libre-pensée canadienne-française adopte deux stratégies. D'une part, dans une perspective offensive, elle *dénonce* les obstacles au progrès et les agents sociaux qui ferment la porte aux opportunités d'avancement pour les Canadiens français, en

⁶³ Lucia Ferretti, *op. cit.*, p. 189.

⁶⁴ Paul-André Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 610, 697-699, 703.

l'occurrence, l'Église ; d'autre part, dans une perspective constructive, elle cherche à *édifier* un nouveau Canada français, instruit et dynamique, qui soit concurrentiel à tous points de vue avec les autres sociétés industrialisées, et en particulier avec les voisins anglophones.

4. LA PLACE DE LA FRANC-MAÇONNERIE DANS LA LIBRE-PENSÉE AU TOURNANT DU XX^e SIÈCLE

Du fait qu'ils ne trouvent pas l'appui politique ou social nécessaire à la promotion de leurs idées et font face constamment à la répression ecclésiastique, les libres-penseurs se réfugient dans des salons privés et des loges maçonniques. Marginalisés, ils sont parfois victimes d'une propagande haineuse qui vise à museler leurs revendications⁶⁵.

Le Vatican condamne les sociétés secrètes, dont la franc-maçonnerie⁶⁶, à cause de leur caractère secret et interconfessionnel. Les loges sont des foyers de dissidence que l'Église ne peut infiltrer et, de ce fait, elles échappent totalement à son contrôle. Engagée dans une offensive énergique pour mieux encadrer la population du Québec, l'Église catholique fait une guerre ouverte à la franc-maçonnerie canadienne-française. Toutefois, elle ferme les yeux sur les activités maçonniques dans des loges relevant de la

⁶⁵ Nive Voisine, dir., André Beaulieu et Jean Hamelin, *Histoire de l'Église...*, *op. cit.*, p. 70.

⁶⁶ C'est par des bulles papales en 1738, 1751, 1821, 1825, 1829, 1846, 1865, 1869, 1873, 1884 et 1894 que l'Église prononce son jugement contre la franc-maçonnerie : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 4, 5.

tradition britannique, sans doute pour « ménager les puissants, c'est-à-dire les anglophones⁶⁷ ».

On ne doit pas s'étonner que les libres-penseurs tendent à se regrouper dans la franc-maçonnerie. André Nataf explique : « sous les Lumières, elle [la franc-maçonnerie] fut d'abord une société de pensée, [...] un lieu où les hommes se rencontraient, une nouvelle convivialité⁶⁸ ». Avec le temps, elle développe un caractère intellectuel, voire une certaine spiritualité pouvant concurrencer celle des grandes religions. Selon Paul Naudon, la franc-maçonnerie exerce alors « une particulière séduction sur les esprits studieux, désireux d'accroître leur savoir, de faire connaître leur pensée, sans éveiller de suspicion⁶⁹ ».

Au tournant du siècle, c'est la présence de la franc-maçonnerie d'obédience française qui permet de constater la maturation de la libre-pensée au Canada français. Bien sûr, depuis longtemps les francophones sont affiliés à des loges maçonniques. Mais en 1896, quelque chose de significatif se produit : la fondation de la loge l'Émancipation, expression d'une rupture avec la franc-maçonnerie britannique. Le passage de la tradition britannique à la tradition française est un mouvement d'importance, car alors que la foi chrétienne était exigée dans la maçonnerie anglaise, elle était l'affaire du choix individuel dans la maçonnerie française. Cette scission avec l'obédience anglaise atteste

⁶⁷ Jacques G. Ruelland, *La pierre angulaire : histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, Outremont, Éditions Point de fuite, 2002, p. 86, 94.
Aussi : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 5, 48.

⁶⁸ André Nataf, *op. cit.*, p. 110-111.

⁶⁹ Paul Naudon, *La Franc-Maçonnerie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », p. 25.

à la fois la montée du sentiment national canadien-français et, par la suppression de l'obligation de croire en Dieu, la volonté de repousser l'influence ultramontaine. Et en 1909, avant même la disparition de la loge l'Émancipation, une autre loge affiliée au Grand Orient de France voit le jour ; il s'agit de Force et courage⁷⁰.

Les francs-maçons de l'Émancipation et de Force et courage se préoccupent activement de la question de l'instruction et attribuent à l'éducation le pouvoir d'affranchir intellectuellement le Québec de la domination, selon eux, rétrograde et despotique du clergé⁷¹. La participation maçonnique à la fondation et au développement de la Ligue de l'Enseignement montréalaise (1902)⁷² et au Lycée des jeunes filles⁷³ reflète cette orientation, tout comme sa préoccupation pour la mise en place des bibliothèques et son intérêt pour des questions sociales reliées à la santé et au bien-être des ouvriers⁷⁴. Larose se trouve d'ailleurs parmi les fondateurs de la Ligue de l'Enseignement et il enseigne au Lycée des jeunes filles⁷⁵.

Il faut, toutefois, constater l'échec des projets des francs-maçons de l'Émancipation. Cette libre-pensée anticléricale, radicale, minoritaire et insuffisamment

⁷⁰ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 59.

⁷¹ Roger Le Moine, « Le Grand Orient de France dans le contexte québécois (1896-1923) », dans Yvan Lamonde, dir., *Les combats libéraux...*, *op. cit.*, p. 147-149.

⁷² Ruby Heap, « La Ligue de l'Enseignement (1902-1904) : héritage du passé et nouveaux défis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre 1982, p. 339, 342.

⁷³ Ce lycée, fondé en 1909, devait dispenser une formation laïque permettant aux jeunes filles l'accès à l'université : Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises*, *op. cit.*, p. 29.

⁷⁴ Roger Le Moine, « Le Grand Orient ... », *op. cit.*, p. 151-154.

⁷⁵ Ludger Larose, *op. cit.*, les entrées du : 9 octobre 1902 ; 20 septembre 1909, p. 370, 548.

liée au pouvoir est incapable de faire passer son projet de société; tout au plus peut-elle introduire certaines idées modernisantes, mais à la pièce seulement⁷⁶. En dépit de certaines voix dissidentes, c'est le clergé qui réussit à s'imposer en se liant au sentiment et aux mouvements nationalistes grandissants. L'Église a le pouvoir ainsi que les moyens non seulement de ruiner des réputations, mais également de museler la contestation anticatholique. Le résultat est une précarité qui plonge les libres-penseurs, autant avant qu'après l'Affaire Lemieux, dans la crainte de représailles. En plus de cette appréhension, la persécution ouverte dont ils sont victimes provoque la fragilisation, voire l'éclatement de leurs regroupements⁷⁷. Lors de l'affaire Lemieux, Larose et ses confrères doivent se rendre à l'évidence : c'est l'Église qui aura le dernier mot.

5. MANIFESTATIONS ET CARACTÉRISTIQUES DE LA LIBRE-PENSÉE DE LAROSE

Des documents inédits de Larose, conservés par sa famille, renseignent sur la nature spécifique de sa réflexion. Parmi eux existent des conférences, des lettres et un document non daté intitulé « Programme des sujets que la revue doit discuter ». Malheureusement, nous ignorons de quelle revue il est question, qui devait participer à sa publication et si le projet s'est concrétisé à un niveau quelconque. Néanmoins, les informations que nous y trouvons permettent de déterminer les préoccupations de Larose

⁷⁶ Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises...*, *op. cit.*, p. 58.

⁷⁷ Jacques G. Ruelland, *op. cit.*, p. 92-94
Aussi : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 5, 11, 58.

et de cerner la nature de sa libre-pensée. Voici un échantillon des thèmes que l'on y trouve⁷⁸ :

- Sciences : « sciences mathématique [*sic*] lesquelles exercent une influence marquée sur l'économie sociale [...] et celles qui influent sur l'évolution de la pensée comme la géologie, la zoologie, l'anthropologie, la paléontologie » et « les sciences médicales qui sont trop négligées ».
- Linguistique et langues modernes.
- Moralité publique : les méfaits de l'alcoolisme, de l'immoralité dans les théâtres publics, des paris et des loteries.
- Instruction et organisation scolaire : instruction gratuite et obligatoire, faite exclusivement par des laïques ; uniformité des livres ; suppression du catéchisme, des prières, de la Bible ; enseignement de l'hygiène et des mathématiques ; aucun instituteur enseignant sans diplôme ; réorganisation du conseil de l'instruction publique ; l'exclusion du conseil des évêques ou de toute personne ne payant pas de taxe ; commissaires d'école nommés par le peuple ; fondation d'un fonds neutre pour les taxes scolaires.
- Responsabilités de l'État et de la municipalité : suppression de tous les monopoles privés ; retour à l'État des chemins de fer, du télégraphe et du téléphone ; fondation d'une caisse de retraite pour les vieillards et d'une banque de l'État ; municipalisation des entreprises de première nécessité telles que les compagnies de tramways, d'électricité, et de distribution du charbon.

⁷⁸ Ludger Larose, « Programme des sujets que la revue devrait discuter », date inconnue, p. 1-11.

- Suppression de la qualification foncière et extension du droit de vote.
- Création d'un tribunal d'arbitrage pour toutes les grèves.
- Meilleure répartition des taxes.
- Santé et hygiène : des règlements hygiéniques plus sévères tels que l'interdiction de se servir des caves comme habitations ; une meilleure inspection des usines ; l'obligation de faire payer la taxe d'eau par les propriétaires ; l'introduction de baignoires dans les logements futurs ; la création d'un sanatorium pour les tuberculeux.
- La condition féminine : écoles du soir pour les femmes ; accouchement gratuit à domicile pour les femmes pauvres ; émancipation de la femme ; « confédération [sic] des mêmes droits » aux femmes comme aux hommes ; éligibilité de la femme à toutes les charges.
- Culture : la création de bibliothèques, d'une université populaire, de musées d'arts et industriels ; promotion des beaux-arts, des arts industriels et de la littérature.
- Anticléricalisme : laïcisation complète de la société, en éducation et dans les services sociaux ; annulation de tout testament en faveur d'une personne ayant fait voeu de pauvreté ; droit de vote enlevé à toute personne ayant abdiqué sa personnalité.

Les réformes que Larose propose dans ce document sont inspirées à la fois de la pensée ouvriériste et des principes fondamentaux de la liberté, de l'égalité et de l'individualisme, valeurs de la pensée libérale progressiste⁷⁹. Il y prône ce qui profiterait directement aux masses, et cela, non seulement en ouvrant les esprits mais en rendant

⁷⁹ Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, p. 224, 270.

l'existence matérielle et physique plus saine et plus équitable. Même si le projet sur lequel Larose travaillait dans ce document ne s'est pas concrétisé, il n'en reste pas moins qu'il a proposé de publier des articles sur de tels thèmes, et donc de rendre publique sa pensée sur ces questions.

Dans des cercles libres-pensants, Larose s'exprime avec une franchise totale ; dans une conférence, il encourage l'exposition de ses convictions et de sa condition de libre-penseur⁸⁰. Il incite chacun à devenir un promoteur zélé de la modernisation et de participer à la reconquête par les Canadiens français de leur liberté et leur destin⁸¹. Pour ce faire, dit-il, il faut construire un caractère national et réduire l'ignorance et la soumission au clergé, les plus grands obstacles au progrès. Devant le milieu libre-pensant, Larose ne cache en rien son anticléricalisme et exprime un grand mépris pour les autorités ecclésiastiques, qui sont responsables, selon lui, du retard du Canada français⁸². Il croit qu'il faut agir de suite pour réduire cette influence : « Si nous voulons [...] avoir la part d'influence et de richesse que notre nombre devrait nous donner, la première chose à faire est de reléguer le prêtre au pôle nord » ; « Il faut d'abord cogner sur les robes noires » pour ouvrir la voie vers l'émancipation⁸³.

⁸⁰ Ludger Larose, « La sincérité, la dignité dans les écrits et les actions est la meilleure des politiques », Conférence prononcée à l'Institut du Canada, le 11 octobre 1907, p. 18, 19.

⁸¹ Ludger Larose, « Nous devons au clergé canadien de nous avoir conservé notre langue, notre religion et nos lois », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, date inconnue entre 1912 et 1915, p. 3.

⁸² Ludger Larose, « Le manque de caractère de nos citoyens », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, le 18 août 1913, p.9, 16-18.

⁸³ Ludger Larose, « La sincérité et la dignité... », *op. cit.*, p. 4, 25.

Mais Larose ne s'exprime pas toujours avec une si grande franchise. Les textes des conférences qui se trouvent dans ses archives personnelles manifestent que lorsqu'il se trouve devant un auditoire non libre-pensant, il sait amputer son discours des éléments pouvant choquer ; il ne livre que les idées susceptibles d'être bien reçues par le public qu'il a devant lui. Par exemple, dans le milieu scolaire, Larose propose des réformes en enseignement du dessin⁸⁴, en pédagogie et pour une amélioration de la qualité de l'instruction⁸⁵, tout en évitant le thème trop controversé de la laïcisation du système scolaire et passant sous silence son anticléricalisme virulent.

6. CONCLUSION

La production artistique de Ludger Larose, peintre prolifique qui jouit d'une certaine célébrité de son vivant dans sa ville natale, se caractérise, selon les historiens de l'art, par un académisme qui marque non seulement sa production, mais également celle de la plupart des artistes canadiens de sa génération. Larose ne débordera pas du cadre de sa formation et n'exprimera pas de goût particulier pour l'expérimentation esthétique. Parallèlement à sa peinture, il se consacre à une longue carrière dans l'enseignement des arts dans une variété d'écoles montréalaises.

⁸⁴ Ludger Larose, Conférence prononcée à l'École normale de Jacques-Cartier, Montréal, le 31 mai 1901, p. 1.

⁸⁵ Ludger Larose, « Formation du caractère de l'enfant à l'école primaire », Projet d'une conférence devant être faite à l'École normale, mai 1902, p. 3, 15, 16.

Académiste en arts, Larose est nettement progressiste dans le domaine des idées. Esprit curieux et grand lecteur, il est passionné par la nouveauté : le cinéma, l'hypnose, le végétarisme, l'espéranto, pour ne nommer que quelques-uns de ses champs d'intérêt. Larose s'intéresse au progrès social et intellectuel autant de l'individu que de sa collectivité, le Canada français. Il est un libre-penseur engagé, tout à fait progressiste, « moderne » et même radical dans la société montréalaise de son époque.

Pour quiconque s'intéresse à l'histoire des idées au Québec, nous croyons que le parcours de Larose, autant comme libre-penseur que comme artiste, mérite considération. Déjà, de cette courte biographie ressort une trajectoire qui nous permet de faire certains constats sur la pratique de la libre-pensée au Québec au tournant du siècle. Malgré les prises de position assez tranchantes que Larose exprime sans ambages dans ses conférences devant ses confrères libres-pensants, la vie intellectuelle de cet artiste se caractérise davantage par la vulnérabilité et la clandestinité. Même avant les événements de 1910-1911 (l'Affaire Lemieux), la prudence marque ses interventions devant le public canadien-français.

Si l'autocensure était la seule protection contre l'ostracisme, Larose n'a pas toujours pu se prévaloir de ce privilège. Exposé malgré lui lors de l'Affaire Lemieux, il est sans défense, solitaire et impuissant devant la colère du clergé. Sa voix d'intellectuel contestataire ne se fera plus entendre publiquement. Seuls resteront ses écrits et ses tableaux comme témoignage de ce qu'a été cet individu. N'eussent été des attentions que sa famille a portées aux documents personnels qu'il a laissés à son décès, nous saurions

bien peu sur sa carrière d'artiste et encore moins sur ses activités visant la transformation de la société québécoise.

CHAPITRE 3

Larose le bourgeois

1. INTRODUCTION

Nous sommes à l'été de 1894. Ludger Larose est de retour à Montréal après un séjour d'études en Europe. Le contraste devait être remarquable : le Paris de fin de siècle qu'il vient de quitter est une ville libre-pensante¹, cosmopolite et un pôle d'attraction pour les artistes du monde entier. Montréal, plus petite² et plus puritaine, offrait peu à ses artistes ; sur ce plan, Montréal n'avait guère changé depuis le départ de Larose sept ans plus tôt, en février 1887.

Dans ce contexte, on pourrait avoir tendance à imaginer ainsi la suite de la carrière de Larose : l'artiste, habitué à un climat effervescent de créativité en arts, aux plaisirs et aux libertés facilement offerts par la ville-lumière, revient s'installer à Montréal parmi les siens, mais éprouve de la difficulté à subsister de son art dans une ville qui accommode plutôt mal les artistes. Il croupit dans la misère et adopte un mode de vie en marge de la société, bohème, même dissolu. Enfin, frustré, pauvre et peu apprécié, il s'expatrie là où il pourra fréquenter des peintres qui aiment se livrer à l'exploration ; il

¹ Toutefois, si la religion n'y exerçait pas un pouvoir politique important (à la différence de plusieurs grandes villes en province), le nationalisme avait le haut du pavé dans la capitale française et allait s'exprimer très bruyamment lors de l'Affaire Dreyfus. Sur ce sujet, voir : Bernard Marchand, *Paris, histoire d'une ville, (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 159 et suivantes.

² Quoique Montréal vive alors une expansion sans précédent, la population de l'Île de Montréal n'est que de 277 525 en 1891 : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 40.

est enfin en mesure de s'inspirer d'artistes novateurs dans un milieu plus ouvert à la marginalité et à l'expérimentation esthétique.

Pourtant, rien n'est plus loin du parcours de Ludger Larose. Une fois revenu à Montréal, il y passera le reste de sa vie sous les allures d'un petit bourgeois.

Ce chapitre examinera ce que le journal de Larose nous révèle sur son mode de vie et sur ses aspirations sociales. Parfois, il faut deviner et lire entre les lignes, car, comme nous l'avons déjà mentionné, Larose ne livre pas de réflexions, d'opinions ou d'inquiétudes dans son journal; il se contente de cataloguer ses allées et venues, de lister ses fréquentations, de répertorier ses occupations et ses dépenses journalières. La multitude de détails est à première vue banale, anodine et insignifiante, toutefois, par leur abondance, nous discernons l'homme, ses goûts, ses habitudes, ses ambitions même; de plus, nous percevons son temps, sa classe sociale, sa société.

Nous débuterons par une considération sur la classe sociale à laquelle appartient Larose. Spécifions qu'au début du siècle au Québec, le pouvoir est détenu essentiellement par trois classes dirigeantes : la grande bourgeoisie d'affaires, la moyenne bourgeoisie et la petite bourgeoisie³. Les activités de Larose le situent dans la petite bourgeoisie. Et puisque Montréal est le territoire où Larose se déploie durant la totalité de la période de la rédaction de son journal, nous dresserons un tableau social de

³ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain: de la Confédération à la Crise, 1867-1929, Tome 1*, Montréal, Boréal, 1989, p. 517, 521, 528-532.

Montréal et soulignerons les forces qui la façonnent durant la belle époque. Nous examinerons également la bourgeoisie comme lieu d'expression des idées et des projets de société.

Dans la partie suivante nous ferons une analyse de ce que le journal de Larose nous apprend sur ses sources de revenu et sur son niveau de vie. Nous détaillerons les nombreuses transactions immobilières, les investissements et autres activités lucratives qui attestent du fait que Larose ne se contente ni de la pratique de l'art ni de l'enseignement du dessin pour s'assurer une vie confortable. Dans un deuxième temps, nous regarderons ce que le journal de Larose révèle au sujet des lieux de résidence de Larose et ce que les changements de demeure indiquent sur l'homme et sur son niveau de vie. Dans un troisième temps, nous examinerons Larose au foyer, avec pour but de mieux comprendre à quoi ressemble la vie familiale d'un petit bourgeois au tournant du siècle. Ici, nous considérerons les entrées du journal qui jettent de la lumière sur des pratiques variées telles que les fréquentations en vue du mariage, la vie familiale et le partage d'argent entre les conjoints. Nous constaterons la nature de ses liens avec les membres de la famille élargie. Dans un quatrième temps, nous analyserons diverses routines que nous appellerons, pour les fins de l'analyse, des « pratiques bourgeoises » ; il s'agit de voyages, d'habitudes de consommation, de façons de se prélasser et de s'assurer les soins de santé, pratiques qui attestent à la fois du statut social et de l'enrichissement croissant de l'artiste et aussi de certaines façons de vivre des classes plus aisées à l'époque.

La conclusion tentera de donner un sens à sa préoccupation de sa mobilité ascendante et à ses efforts de réussir financièrement dans des entreprises lucratives très variées.

2. TABLEAU SOCIAL DE MONTRÉAL À L'ÉPOQUE DE LAROSE

La classe sociale de Larose nous paraît être un élément qui, à plus d'un titre, définit l'individu ; pour le moins, elle contextualise ses activités. Avant de faire la rencontre de Larose en tant que petit bourgeois, nous nous livrerons à une réflexion sur la notion de bourgeoisie. Plusieurs raisons nous y incitent. D'emblée, pour Larose lui-même, la notion de classe revêt de l'importance ; il est évident que la mobilité ascendante est une force motrice dans sa vie ; il fait des efforts considérables non seulement pour maintenir sa place dans sa classe sociale, mais aussi pour gravir les échelons, s'enrichir et jouir des luxes qu'une vie plus aisée lui permet de s'offrir. La prépondérance du social dans son journal et la richesse d'un tel récit pour ce qui est de connaître les habitudes et pratiques sociales et associatives nous invite à voir en sa classe sociale un objet d'intérêt. Évoquons aussi le niveau de détail du journal, qui permet la reconstitution de la quotidienneté d'une classe sociale⁴, même dans sa matérialité et ses rapports à l'espace. Et puisque les activités de Larose se situent essentiellement au

⁴ Javeau croit qu'avec des computations du *budget-temps* du quotidien d'un individu (les activités, ainsi que leur durée et fréquence), on peut « dresser les systèmes d'activités des groupes sociaux qui composent une société globale ou un segment significatif de celle-ci » : Claude Javeau, *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*, Bruxelles, De Boeck, 1991, p. 72.

niveau de la petite bourgeoisie montréalaise, son journal nous donne une occasion unique d'observer un mode de vie d'un individu qui en fait partie et d'y glaner des informations qui permettent de reconstituer une image plus claire des réalités quotidiennes d'une classe sociale d'une autre époque.

La structure de la société québécoise et montréalaise de l'époque de la Confédération jusqu'à la Première Guerre mondiale, période qui coïncide presque parfaitement avec la durée de vie de Larose, est connue et documentée⁵. À bien des égards, cet agencement social ressemble à celui d'autres collectivités occidentales modernes et urbaines du XIX^e siècle, sociétés transformées par une poussée d'industrialisation qui crée un essor phénoménal des activités économiques qui a pour résultat l'enrichissement et l'ascendance de la bourgeoisie d'affaires⁶. Les retombées économiques des progrès industriels permettent l'apparition des nouveaux producteurs dans une variété de secteurs ; l'ascension de la bourgeoisie représente une donnée essentielle de l'histoire du XIX^e siècle en Occident. La classe bourgeoise dans son ensemble, et non seulement la haute bourgeoisie, « prend alors des caractéristiques nouvelles et accède à des niveaux de pouvoir qui lui avaient toujours été inaccessibles jusqu'alors⁷ ». Du fait que l'industrialisation stimule l'urbanisation, elle permet en même temps l'émergence de nouveaux centres urbains, de nouvelles élites économiques et par

⁵ Au sujet des classes sociales au Québec, de multiples théories et interprétations ont été avancées et ensuite, contestées, par les historiens. Voir, par exemple, la critique des thèses de Fernand Ouellet dans : Serge Gagnon, *Le passé composé. De Ouellet à Rudin*, Montréal, VLB Éditeur, 1999, p. 28-60.

⁶ Jürgen Kocka, *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Belin, 1996, p. 112.

⁷ Serge Bernstein, Pierre Milza, dirs., *Histoire du XIX^e siècle*, Paris, Hatier, 1999, p. 62.

conséquent, une nouvelle stratification sociale⁸. Si la mobilité ascendante sociale est possible, sa contrepartie l'est également, ce qui crée une certaine fragilité et précarité et motive plusieurs à tout faire pour conserver leur « place » ; par exemple, selon Peter Gay: « .. les petits bourgeois appauvris redoutent de replonger dans la masse des plébéiens [et] surveillent l'évolution de leur situation de très près et avec inquiétude⁹ ».

Rappelons que la bourgeoisie dans son ensemble s'est beaucoup complexifiée au XIX^e et au XX^e siècles. À titre d'exemple, évoquons l'apparition du salariat, qui profite directement à Larose dans sa profession d'enseignant. De tels professionnels ne sont pas des bourgeois dans le sens strict du terme, mais ne peuvent pas être non plus assimilés aux boutiquiers et aux artisans. S'il devient plus difficile de différencier les strates de la bourgeoisie et d'établir avec une très grande précision ses composantes, il n'en demeure pas moins que de telles transformations économiques contribuent à un accroissement considérable du poids économique des bourgeoisies¹⁰.

Alors qu'au début du XIX^e siècle la petite production marchande est encore l'élément de base de la structure économique québécoise, dans la deuxième moitié du siècle, les changements technologiques propulsent l'économie vers de nouveaux sommets et parfois dans de nouvelles directions. Les bourgeoisies québécoises s'infusent d'un dynamisme relié à l'essor de l'industrialisation et la diversification économique.

⁸ Jean-Luc Pinol, *Le monde des villes au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1991, p. 175-190.

⁹ Peter Gay, *Une culture bourgeoise, Londres, Paris, Berlin ...Biographie d'une classe sociale, 1815-1914*, Paris, Autrement, 2005, p. 28.

¹⁰ Serge Berstein, *op. cit.*, p. 258.

Les trois classes bourgeoises¹¹ se divisent l'exploitation de ces secteurs. Aux pôles de leur activité économique se trouvent le négoce aux niveaux national et international dans le cas de la grande bourgeoisie, et des activités marchandes locales et municipales dans le cas de la petite bourgeoisie. Dans l'entre-deux se situent une variété d'activités de moyenne envergure, souvent au niveau régional¹². Au bas de l'échelle sociale se trouvent les classes populaires et ouvrières, grossies au tournant du siècle par l'importance grandissante du salariat dans la nouvelle économie industrielle et urbaine.

De ce portrait très élémentaire, typique de la plupart des bourgeoisies nationales, émergent des particularités significatives dans le cas de la bourgeoisie québécoise. Se superpose à cette stratification économique une autre, ethnique celle-là, qui s'explique par des rapports au pouvoir inégaux et qui s'exprime par une concentration des francophones de plus en plus marquée à mesure que l'on descend les échelons économiques, et inversement, par une concentration grandissante des anglophones d'extraction britannique et écossaise dans les niveaux plus élevés. La centralisation et la concentration du contrôle de l'économie effectuée par la grande bourgeoisie d'affaires, qui se charge du développement économique national au cours de la période, aura pour effet de contraindre la petite et la moyenne bourgeoisies, à composition fortement

¹¹ Selon Berstein, on ne peut limiter à trois les subdivisions de la bourgeoisie : « Il convient en effet de distinguer plusieurs strates bourgeoises qui décomposent l'ensemble du groupe en grande, moyenne et petite bourgeoisie » : *Ibid.*, p. 64.
Peter Gay spécifie que chaque palier bourgeois est fragmenté en de multiples fractions : Peter Gay, *op. cit.*, p. 23.
Aussi : Jean Ruhlmann, *op. cit.*, p. 367-376.

¹² Paul-André Linteau, « Quelques réflexions autour de la bourgeoisie québécoise, 1850-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 30, 1, juin 1976, p. 55-66.

canadienne-française, à des secteurs économiques de moins grande envergure. Évidemment, il existe de nombreuses exceptions à cette règle ; il se trouve que des Canadiens français sont de grands bourgeois, et, inversement, bon nombre de Canadiens anglais sont des ouvriers ou des petits bourgeois¹³.

De la Confédération à la Première Guerre mondiale, toutes les strates de la société québécoise profitent, à degrés variables, de l'impulsion industrielle. Par exemple, l'essor de la consommation marchande ouvre le secteur commercial aux marchands et négociants canadiens-français¹⁴. Ces derniers contrôlent, entre autres, certaines banques, l'alimentation, le textile, la chaussure, le vêtement, le papier, certaines sociétés commerciales et le transport¹⁵. Même les classes ouvrières, ne jouissant pas de pouvoir comme tel, bénéficient au moins des ouvertures nombreuses dans la manufacture et dans un secteur en expansion : les services. Les classes laborieuses tirent notamment profit de la stabilité du salariat, qui permet une plus grande sédentarisation et qui donnera lieu à des formes de sociabilité ouvrière et à la syndicalisation¹⁶.

¹³ Linteau spécifie que l'ethnie est « un facteur d'accélération ou de freinage » et non un critère premier de la formation de la structure sociale : *Ibid.*, p. 56, 57, 65.

¹⁴ Jocelyn Létourneau, *Le Québec, les Québécois : un parcours historique*, Québec, Musée de la civilisation, 2004, p. 44, 45.
Aussi : Paul-André Linteau, « Quelle Belle Époque? », revue *Cap aux Diamants*, no 48, hiver 1997, p. 15.

¹⁵ Jorge Niosi, *La bourgeoisie canadienne : La formation et le développement d'une classe dominante*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 50.

¹⁶ Annick Germain, « L'émergence d'une scène politique : mouvement ouvrier et mouvements de réforme à Montréal au tournant du siècle, essai d'interprétation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, no 2, septembre 1983, p. 189.

L'industrialisation de la période crée non seulement de nouveaux secteurs commerciaux, mais aussi favorise la croissance urbaine. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de la ville comme lieu de consolidation des classes sociales¹⁷ ; si elle est un centre essentiel à l'activité commerciale, elle l'est autant à l'émergence de la bourgeoisie¹⁸. À cet effet, Montréal de la fin du XIX^e siècle était déjà entré dans une ère de modernité industrielle et était devenu la « métropole » canadienne et un des centres névralgiques du continent nord-américain. Montréal avait entamé aussi une période de croissance¹⁹ en superficie et en effectifs, attribuable dans le premier cas, aux annexions²⁰ et dans le deuxième cas, à l'immigration, étrangère aussi bien que du monde rural québécois²¹ et à la forte poussée des naissances. Le tableau 2 illustre la croissance de la population de Montréal durant la période étudiée. Nous remarquons que pendant les 47 années de la vie de Larose, la population de Montréal a presque quadruplé.

¹⁷ Jean-Luc Pinol, *op. cit.*, p. 11-44.

¹⁸ Berstein nous rappelle que l'origine du terme *bourgeois* est inextricablement liée au fait urbain : « [...] la bourgeoisie, mot qui désigne précisément à l'origine ceux qui résident dans le bourg et bénéficie des franchises communales, constitue un groupe en ascension qui dispute à l'ancienne noblesse sa prééminence sociale » : Serge Berstein, *op. cit.*, p. 61.

¹⁹ Paul-André Linteau, « Quelle Belle Époque? », *op. cit.*, p. 14.

²⁰ 23 municipalités sont annexées à Montréal entre 1883 et 1918. 75% de ces 150 000 nouveaux citoyens sont francophones : Daniel Latouche, « La ville comme lieu d'accommodement ethno-culturel : retour sur les premiers pas de Montréal », dans Claude Sorbets et Jean-Pierre Augustin, *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université de Laval, 2001, p. 221.

²¹ Jocelyn Létourneau, *op. cit.*, p. 40, 41.

TABLEAU 2
Population de l'Île de Montréal, 1871-1911

	1871	1881	1891	1901	1911
Île de Montréal	144 044	193 171	277 525	360 838	554 761

Source : Paul-Andrée Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 40, 160

Avec la prospérité apparaissent aussi des loisirs, une sociabilité urbaine nouvelle, une plus grande accessibilité aux articles de consommation et de confort. C'est la Belle Époque, qui s'accompagne de l'essor des activités culturelles autant que commerciales. Sont remarquables la diversification de la culture populaire, la prolifération des journaux et la multiplication des salles de loisirs ainsi que des lieux de divertissement public²².

La stratification sociale tend à suivre le découpage linguistique²³. Daniel Latouche commente les effets de cette scission entre groupes linguistiques :

Quant à la division économique des rôles entre Anglo et Franco-Montréalais, une division qui a fait couler beaucoup d'encre et qui sera plus tard remise en question, son impact positif sur la survie du groupe francophone et sur l'aménagement d'une certaine paix sociale mérite aussi d'être souligné. En confinant les Franco-Montréalais à des emplois subalternes, cette division ethnique du travail limitait sérieusement leurs possibilités d'avancement, sans parler de leur épanouissement culturel. Elle limitait aussi sérieusement leurs possibilités au chapitre du logement et du choix des quartiers de

²² Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 209, 240-250.

²³ Fernand Dumont réfère à ces divisions ethniques qui vont se refléter dans l'occupation de l'espace : « La stratification ethnique est plus visible que jamais; Anglais et Écossais, Irlandais, Français ont tendance à s'agglomérer en îlots autour de leurs institutions et des leurs associations respectives. Stratification ethnique et stratification sociale inscrivent dans le paysage urbain la dualité des deux sociétés » : Fernand Dumont, *La genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 197.

résidence. Malgré les coûts humains élevés de cette ségrégation, on ne peut nier qu'elle a contribué à créer une ville dans une ville, une ville francophone²⁴.

En plus de sa croissance économique et de l'augmentation de sa population, au tournant du siècle, Montréal entame une transformation de sa composition ethnique, comme le précise le tableau 3 à la page suivante. Durant cette période, nous remarquons l'augmentation du poids démographique des francophones. Conséquemment, si les effectifs anglophones augmentent, leur poids recule²⁵. À partir du milieu du XIX^e siècle, en prenant le virage de l'industrialisation, Montréal attire des francophones issus des milieux ruraux et enclenche la francisation de sa population.

TABLEAU 3

Répartition ethnique de la population de l'Île de Montréal, 1871-1921 (en %)

Année	Française	Britannique	Juive	Italienne	Autre
1871	60	38	--	--	2
1881	63	35	--	--	2
1901	64	32	2	1	1
1911	63	27	5	1	4
1921	63	24	7	2	4

Source : Daniel Latouche, « La ville comme lieu d'accommodement ethnoculturelle : retour sur les premiers pas de Montréal », dans Claude Sorbets et Jean-Pierre Augustin, *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université de Laval, 2001, p. 220.

C'est plus à Montréal que dans d'autres centres urbains québécois qu'anglophones et francophones sont appelés à cohabiter. La division en « deux sociétés urbaines parallèles » confère une caractéristique spécifique à Montréal, car malgré une

²⁴ Daniel Latouche, *op. cit.*, p. 227, 228.

²⁵ *Ibid.*, p. 201.

certaine tendance à s'enclaver, les deux groupes vivent proches l'un de l'autre, ce qui les empêche de s'ignorer mutuellement. S'y instaurent des pratiques d'accommodement qui ont laissé des traces, tant sur un groupe que sur l'autre : « anglophones et francophones sont à la fois trop près les uns des autres pour s'ignorer et trop loin pour coopérer. On s'observe, on s'imité tout en faisant semblant que l'autre n'y est pour rien. À chacun sa façon de s'appropriier la ville²⁶ ».

Annick Germain avance que cette dualité relève plus d'un besoin de cohésion au sein des communautés linguistiques que d'une ségrégation basée sur la crainte ou la haine. Alors que Montréal n'est pas encore, au début du XX^e siècle, à proprement parler cosmopolite, elle n'est pas pour autant homogène, se définissant déjà comme une ville « construite sur la juxtaposition de la diversité culturelle ». La formation des quartiers ethniques, qui crée un effet de « mosaïque de petites patries » culturelle et linguistique est, selon Germain, davantage l'effet de l'agrégation que de la ségrégation, et représente un mode de différenciation dans l'espace qui permet en même temps de contenir des tensions latentes. Germain souligne que dans la nouvelle immigration vers Montréal, autant des Canadiens français qui quittent la campagne que des immigrants d'origine rurale venant d'autres pays, le modèle de quartier-paroisse centré sur l'Église représente une quasi réplique du village d'où ils viennent et à ce titre, facilite leur insertion en milieu urbain. Elle conclut qu'à Montréal, le quartier ethnique, en contribuant au confort

²⁶ Daniel Latouche, *op. cit.*, p. 207, 218, 219.

culturel, semble davantage répondre au désir de se retrouver entre soi et de pallier le dépaysement qu'à une réponse de fuite de l'Autre²⁷.

Il arrive aussi que la solidarité de classe dépasse ce découpage linguistique ; les démarcations, tant entre classes sociales qu'entre ethnies, ne sont pas étanches. Si, à première vue, le clivage linguistique domine la géographie sociale de Montréal, selon Germain, les rapports sociaux de la population révèlent « la complexité des facteurs de différenciation ainsi que l'existence de situations de mixité sociale ou linguistique », surtout au niveau local²⁸. À ce titre, nous remarquons que malgré le grand nombre d'interactions sociales et commerciales entre francophones enregistré par Larose, qui est bilingue²⁹, il n'est pas rare d'y voir apparaître dans le journal des noms à résonance anglophone. Nous ne pouvons nier qu'il y ait une certaine distanciation sociale des deux groupes linguistiques; toutefois, ce journal atteste aussi de l'existence de relations entre francophones et anglophones et même parfois de concertations.

Autre développement d'importance à Montréal au tournant du siècle et l'émergence d'un nouvel espace d'activité publique. La grande bourgeoisie anglophone,

²⁷ Annick Germain, « La culture urbaine au pluriel ? Métropole et ethnicité », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 125, 126.
Aussi : Lucia Ferretti, *Entre Voisins : La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, p. 15, 34-36, qui traite de cette question du point de vue de l'entraide sociale et comme phénomène en lien à l'ancienneté des groupements ethniques sur le territoire urbain.

²⁸ Annick Germain, *op. cit.*, p. 125.

²⁹ Lors des recensements de 1901 et 1911, Larose indique le français comme langue maternelle ; l'anglais et le français comme langues parlées ; il en va de même de son épouse et, en 1911, de ses trois enfants : Recensement du Canada, District 167 Maisonneuve, p. 1 ; Recensement 1911, District 172 Maisonneuve, p. 16.

occupée à bâtir un pays d'un océan à l'autre, démontre un certain désintérêt pour la vie politique montréalaise, laissant libre le champ pour les francophones, en bonne partie issus de la petite bourgeoisie d'affaires³⁰.

Toutefois, la classe sociale est bien plus qu'une simple entité économique. Elle est, en même temps, un lieu où naissent et circulent des idées, où s'implantent des pratiques sociales et culturelles, où se conçoivent et se vivent des sociabilités³¹ et se créent des institutions, où se définissent des projets de société³² et où se développe une conscience de classe³³. Il y règne également des idéologies³⁴.

³⁰ Daniel Latouche, *op. cit.*, p. 215, 224.

Aussi : Michèle Dagenais, *Des pouvoirs et des hommes, l'administration municipale de Montréal, 1900-1950*, Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 2000, p. 6.

Notons que l'intérêt pour la politique n'est pas le propre des petits bourgeois québécois : « La conquête du pouvoir politique n'obsédait pas moins les activistes bourgeois de la plupart des sociétés occidentales » : Peter Gay, *op. cit.*, p. 38.

³¹ En fait, la sociabilité serait un lieu d'expression du capital social : « D'abord une intense sociabilité, dont les enjeux sont beaucoup plus importants que ne le laisse supposer une expression comme « vie mondaine ». Il ajoute au sujet de la sociabilité bourgeoise : « À travers celle-ci s'accumule et se gère une forme de richesse essentielle, le capital social ». Les auteurs s'inspirent des recherches de Pierre Bourdieu présentées dans *La Distinction* : Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, Éditions La Découverte, 2000, p. 6.

³² Pour illustrer : David Gadian, « Class Formation and Class Action in Northwest Industrial Towns, 1830-1850 », in R. J. Morris, éditeur, *Class, Power and Social Structure in British Nineteenth Century Towns*, Leicester, Leicester University Press, 1986, p. 23-66.

Aussi Jean Ruhlmann, *Ni bourgeois, ni prolétaires : La défense des classes moyennes en France au XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 237-240.

³³ Pinçon et Pinçon-Charlot remarquent cette prise de conscience de soi en rapport à la hiérarchie sociale du milieu : « Ce rapport est donc à la fois la prise de conscience plus ou moins élaborée, de la place réellement occupée dans l'espace social, et les représentations auxquelles conduit cette perception. [...] Au delà de cette matérialité de la classe, la notion de statut permet de penser le rapport au monde social des agents et leurs représentations de leur place dans ce monde. Les styles de vie, les manières de faire, les goûts et les comportements en société sont au fondement de ces groupes de statut auxquels s'identifient les agents » : Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *op. cit.*, p. 107, 108.

³⁴ En rapport à certaines idéologies, surtout le libéralisme, de la petite bourgeoisie francophone montréalaise, voir : Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, p. 270-277.

Qui dit bourgeoisie dit aussi pouvoir, pouvoir qui s'exerce à différents niveaux et intensités selon qu'il s'agit de la grande, moyenne ou petite bourgeoisie. Ce pouvoir s'exerce non seulement grâce à la possession de capitaux qui permettent d'accéder au contrôle économique et politique, mais renvoie aussi à des richesses sociales et culturelles³⁵. Toutes les bourgeoisies, même celles se trouvant en bas de l'échelle hiérarchique, sont détentrices des capitaux symboliques. Dans la perspective de Pierre Bourdieu, dans l'espace social, qui est pluridimensionnel, on accumule du capital économique et du capital culturel ; la classe qui possède le capital culturel est souvent dominée par celle qui possède le capital économique, ces délimitations sont objets de lutte de classement³⁶, réflexion qui n'est pas sans nous rappeler le cas québécois, exacerbé par la superposition ethnique. Pinçon fait les constats suivants au sujet de ces classes dominées, constats qui abondent dans la perspective bourdieusienne et qui nous font penser aux efforts de la petite bourgeoisie francophone québécoise de concevoir et de promouvoir un projet social :

Les bourgeois sont riches, mais d'une richesse multiforme, un alliage fait d'argent, de beaucoup d'argent, mais aussi de culture, de relations sociales et de prestige. [...] La construction de représentations de la position occupée dans l'espace social, dans l'approche de Bourdieu, est nécessaire aux classes dominées pour tenter de mettre un terme à cette exploitation et à cette domination³⁷.

Ses capitaux symboliques, son pouvoir, la bourgeoisie québécoise tente tout naturellement de les utiliser pour orienter la société dans le sens de ses visées. Chaque

³⁵ Jürgen Kocka, *op. cit.*, p. 52-72.

³⁶ Michel Pinçon, *op. cit.*, p. 109.

³⁷ *Ibid.*, p. 6, 109, 110.

strate de la bourgeoisie agit sur la collectivité en développant des créneaux d'initiatives adaptées aux circonstances et à ses intérêts particuliers. Si toutes les couches bourgeoises québécoises ne partagent ni le même pouvoir ni les mêmes objectifs, la tendance est tout de même de se servir de la scène politique pour tenter d'imposer son projet de société, qui n'est pas le même pour tous³⁸. Fernand Dumont nous rappelle qu' : « Au sommet, la politique est étroitement complice de la grande bourgeoisie des affaires. Souvent le politicien est lui-même mêlé à la finance ». Il observe qu'au XIX^e siècle, la nouvelle bourgeoisie francophone trouve, elle aussi, l'instrument de son ascendance dans les institutions politiques et aussi dans sa capacité d'infléchir l'opinion publique par une presse très active³⁹. Devenant porte-parole de la collectivité sur la scène politique, les interventions de la bourgeoisie francophone à la défense de ses intérêts économiques et sociaux prennent souvent la forme de la protection des droits linguistiques et religieux collectifs. Toutefois, selon Dumont, cette activité politique n'est pas uniquement faite de luttes et des controverses ; s'y exerce également un certain effort de concertation entre les classes⁴⁰. La force des classes bourgeoises québécoises réside dans la capacité de façonner un système d'accommodement entre ses différentes

³⁸ Fernand Dumont explique ces orientations idéologiques différentes entre les bourgeoisies anglophone et francophone : « La nouvelle bourgeoisie francophone était placée devant une autre bourgeoisie qui détenait la maîtrise de l'économie et qui prétendait étendre cette suprématie à d'autres domaines, dont le politique. Ces deux classes en ascension, différentes par leurs caractères nationaux et les sources de leurs pouvoirs, défendaient deux projets de société » : Fernand Dumont , *op. cit.*, p. 329.

³⁹ *Ibid.*, p. 218, 219, 326.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 220.

strates, concertation qui permet la poursuite des activités commerciales respectives, tout en évitant de nuisibles déchirements⁴¹.

La bourgeoisie francophone urbaine montréalaise tend vers une idéologie libérale et appuie des dossiers progressistes qui peuvent favoriser « le développement économique des Canadiens français et promouvoir les hommes d'affaires francophones dans la structure des pouvoirs⁴² ». Fernande Roy a étudié et discerné dans les éditoriaux, dans les articles et dans la publicité des journaux d'affaires francophones du tournant du siècle un discours nettement axé sur la notion de progrès et de modernité ; on refuse la passivité et la routine en faisant « un appel au dynamisme et à la projection vers l'avant ». Dans ce discours se confondent progrès matériel, scientifique, intellectuel et moral⁴³. Il ne reste qu'un pas pour étendre cet enthousiasme pour le progrès à certaines questions sociales, telle la réforme de l'instruction⁴⁴.

Sur le chapitre de la circulation des idées en rapport à tout projet de société, il est à noter que qui s'empare des médias d'informations jouit du pouvoir d'infléchir l'opinion publique. Yvan Lamonde, dans ses recherches sur les conditions sociales rendant possible l'éclosion de l'intellectuel, mentionne que : « l'intellectuel a la chance

⁴¹ Fernande Roy résume en trois mots apparentés l'idéologie libérale de la classe d'affaires francophone du tournant du siècle : progrès, harmonie, liberté : Fernande Roy, *op. cit.*, p. 269.

⁴² *Ibid.*, p. 109.

⁴³ *Ibid.*, p. 110-117.

⁴⁴ Ruby Heap, « Libéralisme et éducation au Québec à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles », dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 118.

de se manifester là où le journalisme et la littérature se développent » et qu'une variété de formes d'intervention publique du journaliste-conférencier-polémiste facilite des solidarités et des mobilisations autour d'une question et témoignent de l'émergence de l'intellectuel⁴⁵. Il est également à noter que bon nombre de journalistes francophones du tournant du siècle, l'époque de l'essor de la presse à grand tirage, sont des petits bourgeois⁴⁶ et que la pression que ces élites des médias exercent sur l'opinion publique est non négligeable et excède largement leur seul pouvoir économique.

Comparée aux sociétés européennes, la bourgeoisie francophone québécoise a la particularité, selon Pierre Harvey, de se déployer au sein d'une société relativement homogène, unie par la foi catholique et par la langue française devant la domination par une minorité anglophone. La bourgeoisie francophone est relativement modeste et assez proche des couches populaires, souvent séparée à peine d'une génération de celles-ci⁴⁷ ; de plus, elle jouit d'une grande mobilité sociale. Ces caractéristiques lui donnent une plus grande crédibilité et lui permettent de s'attribuer un rôle prépondérant dans la promotion des intérêts du Canada français.

⁴⁵ Yvon Lamonde, « Les intellectuels francophones au Québec au XIX^e siècle : questions préalables », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, automne 1994, 48, 2,., p. 167-174. Voir aussi Andrée Fortin, *Passage de la modernité : Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 3, 4.

⁴⁶ En journalisme durant cette période : « Les directeurs et rédacteurs sont plutôt identifiés à la petite bourgeoisie » : Paul-André Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 531.

⁴⁷ « Les origines populaires des membres de cette bourgeoisie étaient proches, une génération, la plupart du temps » : Pierre Harvey, « Le Canada français comme programme de la bourgeoisie », dans Gilles Gagné, dir., *Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota bene, 2006, p. 47, 49, 67-69.

Puisque son père était commerçant, Larose appartient depuis sa naissance à la petite bourgeoisie. On ne s'étonne donc pas que les activités professionnelles et commerciales de Larose se situent dans des secteurs d'activité fortement exploités par la petite bourgeoisie (vente immobilière, petit commerce, etc.).

Toutefois, pour revenir à la classification sociale de Larose, s'il fait indéniablement partie de la classe petite bourgeoisie, nous éprouvons un certain malaise à le définir strictement comme « petit bourgeois ». De ce fait, quelques précisions s'imposent. Alors que pour certains, le terme « petit bourgeois » désigne, de manière péjorative, une manière de penser perçue comme étroite et rétrograde, nous n'utilisons pas le terme dans ce sens. Pour éviter de tels jugements de valeurs, nous optons souvent pour le terme plus englobant de « bourgeois ». Signalons aussi que la notion de bourgeoisie peut porter à confusion : d'un côté, elle désigne une catégorie socioprofessionnelle nettement au-dessus de la petite bourgeoisie mais en-dessous de l'aristocratie ; de l'autre, elle désigne un mode de vie et une manière de penser qui transcende cette catégorie et qui inclut certaines personnes que l'on devrait normalement considérer comme des petits bourgeois. Et s'il est incorrect, dans le sens strict du terme, de qualifier Larose de « bourgeois », le réduire à la petite bourgeoisie boutiquière et artisanale ne serait pas juste non plus. Donc, si nous considérons Larose tantôt comme « bourgeois », tantôt comme « petit bourgeois », c'est qu'en fait, il satisfait aux deux définitions : d'abord, ses activités de spéculateur et d'investisseur le rangent du côté des petits bourgeois ; les sommes d'argent qu'il manie ne sont pas suffisamment importantes pour l'inclure dans la bourgeoisie à proprement parler. En revanche, sa culture et la

portée internationale de ses relations professionnelles et associatives font qu'il se sent à l'aise dans les cercles bourgeois. Nous employons donc les deux termes, selon la nature des activités de Larose en question.

Le survol des champs d'activité des bourgeoisies montréalaises qui précède servira de trame de fond, contextualisant les multiples facettes de la vie de Larose, plus particulièrement celles que nous allons voir dans ce chapitre. De nos recherches, il ressort que le Montréal du tournant du siècle est un milieu effervescent, où le petit bourgeois peut en toute réalité nourrir l'aspiration d'une mobilité ascendante, où s'offrent devant lui des nouvelles possibilités et sphères d'activité économiques, sociales et intellectuelles, où même les couches inférieures de la bourgeoisie réussissent à exercer de l'influence par l'imprimé et où la sociabilité sert à l'exercice de ce pouvoir. C'est dans ce milieu où l'espoir reluit que Larose se déploie : il s'y livre à des pratiques intellectuelles, peint, enseigne l'art, fait des affaires, se donne une vie associative et entretient des relations sociales. L'examen plus détaillé de ses activités nous donnera une appréciation de la réalité petite bourgeoise à ce moment de l'histoire.

3. LES SOURCES DE REVENU DE LAROSE ET SON NIVEAU DE VIE

L'examen chronologique du journal de Larose nous permet de faire un bilan de l'accumulation des biens matériels et de son ascension sociale au fil des années et confirme que Larose parvient à un certain niveau de succès en tant qu'homme d'affaires.

De plus, certaines routines et habitudes récurrentes dénotent une volonté prononcée de conserver sa place dans le milieu bourgeois de sa ville.

Quelques brèves informations sur la famille de Ludger Larose et de celle de son épouse suivent. Ces renseignements permettront de cerner les origines sociales de l'artiste et de situer son niveau de vie au début de sa vie professionnelle.

Son père, Thomas Larose, (1826-1904)⁴⁸ et son épouse Claire Bélisle (1827-1887) ont eu cinq enfants : François-Xavier, Damase, Clara, Ludger et Alfred⁴⁹. Après le décès de son épouse⁵⁰, Thomas Larose se remariera trois fois⁵¹ sans avoir d'autres enfants. Thomas Larose a débuté sa carrière comme cordonnier, mais devient ensuite épicier⁵² et possédait des propriétés, entre autres un immeuble locatif au 276 rue Beaudry à Montréal et deux maisons à Saint-Jérôme⁵³.

⁴⁸ Thomas Larose, fils de Augustin Chagnon dit Larose, est né et a vécu à Montréal : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour, petite-fille de Ludger Larose.

⁴⁹ François-Xavier, 1856-1911 ; Damase, 1859-1923 ; Clara 1861-1915 ; Ludger 1868-1915 et Alfred, 1870-1915 : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour, petite-fille de Ludger Larose.

⁵⁰ La mère de Larose décède alors que Ludger est aux études à Paris : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 29 avril 1887, p. 734.

⁵¹ Thomas Larose épouse Marie Charbonneau (veuve de Félix Gourd), le 28 février 1889 ; Flavie Groulx, le 5 août 1890 et Philomène Loranger, le 10 février 1896 : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour. Philomène Loranger décède le 23 mai 1915 à l'âge de 73 ans : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, p. 563.

⁵² Il est identifié comme « shoemaker » en 1850 et 1852 : John Lovell, ed. *Montreal Directory*, 1850, p. 148 [T. Larose] ; *Ibid.*, 1852, p. 141 [Thomas Larose]. Il est identifié comme « grocer and shoemaker » de 1855 à 1859 : *Ibid.*, 1855-1859, p. 141, 157, 188, 230 [Thos. Larose]. À partir de 1859-1860 et jusqu'en 1892-93, il est inscrit uniquement comme « grocer » : *Ibid.*, 1859-1893, p. 101, 133, 126, 153, 178, 261, 190, 196, 196, 216, 222, 326, 364, 401, 400, 437, 465, 511, 493, 435, 425, 443, 473, 401, 398, 459, 443, 427, 452, 518, 572, 620, 637 [Thomas Larose]. Toutefois, il y a trois exceptions. En fait, pour trois années de suite, la mention « groceries and liquors » suit son nom : *Ibid.*, 1877-1878, p. 493 ; 1878-

La famille de Larose semble avoir financé une partie des études du jeune Ludger en France. Ce dernier part en février 1887 pour sa formation à Paris, et ce n'est qu'en décembre de 1890 qu'il signe un contrat avec le curé Sentenne, contrat qui stipule que le curé financerait la formation artistique à venir en échange des tableaux pour décorer la chapelle de l'église Notre-Dame⁵⁴. Toutefois, une fois de retour à Montréal, outre l'emprunt occasionnel de sommes minimes, Larose ne révèle rien qui nous permettrait de croire que sa famille le soutient financièrement. Nous ne possédons pas d'informations précises sur le niveau de vie de la famille de son épouse, Lydia Webb, mais elle semble relativement confortable. Nous savons que la mère de Lydia Webb, Ovila Lefebvre (1848-1898), veuve avec trois enfants à charge⁵⁵, s'est remariée avec Alphonse Pharon, boucher⁵⁶, en 1880 et a eu quatre autres enfants avec ce dernier⁵⁷. Puisque la famille Pharon n'occupe pas un rang très élevé de la petite bourgeoisie, il ne nous est pas permis d'avancer que le mariage de Larose avec Lydia Webb ait contribué à l'enrichissement de l'artiste.

1879, p. 435 ; 1879-1880, p. 425 [Thomas Larose]. Entre 1893 et 1898, il est inscrit soit comme « trader » ou « merchant » : *Ibid.*, 1893-1894, p. 634 ; 1894-1895, p. 741 ; 1895-1896, p. 754 ; 1896-1897, p. 754 ; 1897-1898, p. 790 [T. Larose].

⁵³ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du 1 et du 2 mai 1896 et du 10 juillet 1913, p. 100, 558.

⁵⁴ Gabrielle Méthot, « La commande du Curé Sentenne pour la chapelle du Sacré-Coeur de l'Église Notre-Dame de Montréal, 1890-1895 », *Mémoire de maîtrise*, Montréal, Université de Québec à Montréal UQAM, septembre 1985, p. v.

⁵⁵ Lydia (1870-1946) ; Elizabeth (1872-1897) ; Charlotte (1875-1944) : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour.

⁵⁶ Alphonse Pharon était boucher au marché Saint-Antoine à Montréal (maintenant disparu) : *Idem* Ceci est confirmé dans le répertoire Lovell's, où il est identifié comme suit : « butcher, 2 St Antoine market » : John Lovell, *op. cit.*, 1895-1895, p. 878. [Alphonse Pharon]

⁵⁷ Béatrice (1881-1932) ; Yvonne (1882-1963) ; Rebecca, (1885-1952) ; Alice (1887-1950) : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour.

Dans son journal, Larose divulgue des informations relatives à sa situation financière dès 1895. À ce moment, Larose, âgé de 27 ans, marié depuis peu, à l'emploi de la Commission scolaire catholique de Montréal en tant qu'enseignant de dessin⁵⁸, n'a que son épouse à sa charge. Larose n'indique pas son salaire pour 1895, mais à en juger par ses dépenses, nous estimons qu'il gagne probablement entre 900,00\$ et 1 000,00\$ annuellement⁵⁹. Nous savons qu'en 1897 il gagne 1 042,00\$ et en 1898, un total de 1191,00\$⁶⁰. Lors du recensement de 1901, il déclare gagner 750,00\$ en salaire et 750,00\$ provenant d'autres sources⁶¹.

En avril 1896, Larose commence à s'intéresser au secteur immobilier⁶². En décembre, il achète plusieurs lots au Sault ; il semble qu'au lieu de les payer, il les reçoit

⁵⁸ Larose entre en fonction en septembre 1894 et y enseigne du lundi au vendredi en après midi : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 10 septembre 1894, p. 8.

Alors que Larose paraît dans l'annuaire Lovell's pour la première fois en 1895-1896 comme « painter », l'année suivante et pour les quatre années suivantes il bénéficie d'une entrée double ; la première entrée : « Ludger Larose, artist painter, 10 St Lambert » est suivi de : « Ludger Larose, professor, 276 Beaudry » : John Lovell, *op. cit.*, 1896-1897, p. 754 ; 1897-1898, p. 790 ; 1898-1899, p. 816 ; 1899-1900, p. 915 [Ludger Larose].

À partir de 1900-1901, sauf une exception, Larose ne bénéficie d'une seule entrée en tant que « artist painter ». En 1904-1905, il est identifié comme « artist, teacher, Catholic Commercial Academy » : *Ibid.*, 1904-1905, p. 1112 [Ludger Larose]

⁵⁹ Il note dans son journal que les dépenses annuelles pour 1895 s'élèvent à plus de 1 100,00\$: *Ibid.*, l'entrée de décembre 1895, p. 79.

⁶⁰ *Ibid.*, entrée en bas de page, p. 183. En 1898 il gagne 750,00\$ en salaire de la Commission scolaire et d'autres montants, soit des leçons privés (63,00\$), la vente de peintures (293,00\$) et des intérêts (85,39\$) : *Ibid.*, p. 231.

⁶¹ Statistiques Canada, Recensement, 1901, District 167 Maisonneuve (district G), page 1.

⁶² Nous trouvons de nombreuses entrées du genre suivant : « De 10 à 12½ heures été avec les 2 messieurs Nuckle et monsieur Mongeau à la Longue-Pointe voir des terrains » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 29 avril 1896, p. 99.

en échange de tableaux⁶³. En 1897 il continue de chercher des terrains et des maisons, entre autres à Westmount⁶⁴, sans toutefois faire d'achat avant la fin de l'année.

Il est peu probable que Larose dispose du comptant nécessaire à l'achat de propriétés à ce moment. Il a cependant accès à un certain crédit ; en novembre 1896 il renouvelle pour un an un prêt de 100,00\$ de la Banque d'Hochelaga⁶⁵. Nous remarquons qu'il emprunte des sommes de membres de sa parenté et de ses amis⁶⁶, mais nous ne possédons pas d'informations permettant d'avancer qu'un ou des particuliers le financent dans ses achats immobiliers. Quoi qu'il en soit, ses besoins de financement seront subitement et profondément modifiés en 1898.

Le 18 juillet 1898, Larose apprend que son billet pour la loterie de l'Exposition de Paris de 1900 est gagnant⁶⁷. Quelques jours plus tard, il se rend au Consulat français pour vérifier la liste de numéros gagnants. Le sien avait bel et bien gagné ; le prix est de

⁶³ « Signé un acte d'achat de 21 lots de 75 x 25 au Sault à cent cinquante dollars chaque [*sic*] pour deux peintures » : *Ibid.*, l'entrée du 2 décembre 1896, p. 132.

⁶⁴ « Le matin été voir des maison à Westmount » : *Ibid.*, l'entrée du 7 août 1897, p. 165. Nous trouvons aussi de nombreuses entrées du genre suivant : « À 2 heures monsieur Léonard est venu me prendre en voiture pour aller voir le lot de Gauthier et Cousineau à St-Laurent » : *Ibid.*, l'entrée du 24 janvier 1897, p. 138.

⁶⁵ *Ibid.*, l'entrée du 12 novembre 1896, p. 129.

⁶⁶ Exemples : « Ai emprunté de Philius Beaudry pour 12 mois la somme de cent cinquante dollars à 6 pour cent » : *Ibid.*, l'entrée du 5 septembre 1895, p. 61.
« Été au marché emprunter 35 dollars de monsieur Pharon » [le beau-père de Larose] : *Ibid.*, l'entrée du 16 janvier 1897, p. 138.

⁶⁷ « Reçu une lettre de H. Beau et une de la Société de commerce de Paris m'annonçant que j'ai gagné un lot avec mon bon de 1900 » : *Ibid.*, l'entrée du 18 juillet 1898, p. 208.

100 000 francs français⁶⁸. Lorsque les démarches sont terminées, Larose écrit : « 100.000 frs - 4000 à l'État = 96 000 à 5.24^{3/8} fr pour une piastre = \$18 307.51, somme que j'ai touchée avec mon bon de l'Exposition⁶⁹ ». Indéniablement, Larose est maintenant un homme à l'aise, ayant gagné une somme équivalente à environ 20 fois son salaire annuel.

Dans les semaines qui suivent, Larose, toujours à l'emploi de la Commission scolaire, remplit ses heures libres avec la recherche de terrains et de maisons, et ce, à une fréquence quasi-quotidienne⁷⁰. Plus fortuné, il commence maintenant à prêter de l'argent à des particuliers⁷¹. Avant la fin de l'année 1898, Larose aura acheté des terrains sur la rue Prud'homme, au Sault-au-Récollet et à Saint-Louis⁷². Il commence à s'occuper de l'immeuble locatif de son père, qui est déménagé à Saint-Jérôme depuis mai⁷³.

L'année 1899 débute par la recherche assidue de propriétés. En avril, il commence la construction d'une résidence familiale⁷⁴. Nous parlerons de cette maison et du quartier dans lequel il la fait construire à l'instant. Larose se procure un autre terrain

⁶⁸ *Ibid.*, l'entrée du 2 août 1898, p. 210.

⁶⁹ *Ibid.*, l'entrée du bas de la page, septembre 1898, p. 218.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 220-228.

⁷¹ Devant notaire, Larose prête 500,00\$ à un individu, il passe un contrat avec un autre par lequel il lui prête 1 500,00\$ pour 5 ans à 7%, il prête 900,00\$ à un autre et 300,00\$ à une femme qu'il ne nomme pas : *Ibid.*, les entrées du : 15, 19 et 25 octobre ; 12 novembre 1898, p. 220-224.

⁷² *Ibid.*, les entrées du : 15 octobre 1898, p. 220 ; 24 octobre 1898, p. 222 ; 14 décembre 1898, p. 228.

⁷³ *Ibid.*, l'entrée du 2 mai 1898, p. 244.

⁷⁴ *Ibid.*, l'entrée du 17 avril 1899, p. 244.

en septembre de la même année⁷⁵. À partir d'octobre, Larose semble être en possession d'un immeuble locatif, car son journal témoigne de visites à un locataire à Verdun ; il note régulièrement: « Été à Verdun collecter loyer⁷⁶».

En mars 1900 Larose vend son immeuble locatif et achète un autre terrain. En septembre il fait de la publicité pour vendre des lots ; en octobre il touche l'argent des terrains vendus⁷⁷. Si Larose fait de la spéculation à Verdun, il n'est pas le seul, car au début du siècle, Verdun est un secteur qui connaît un développement massif⁷⁸. Malheureusement, Larose n'indique ni les montants de vente et d'achat de ces propriétés, ni le nombre d'appartements qu'il loue, ni les revenus rapportés par ces immeubles⁷⁹.

Non content de se limiter à la spéculation immobilière, Larose se lance dans une autre sorte d'aventure financière qui s'offre à lui en juin de 1902. Un ami et franc-maçon

⁷⁵ « Été chez le notaire acheter un lot de monsieur Casgrain » : *Ibid.*, l'entrée du 30 septembre 1899, p. 261.

⁷⁶ *Ibid.*, l'entrée du 4 octobre 1899, p. 262, 276.

Nous ne savons pas quand Larose a acheté cette propriété. Le 20 février 1898, il va à Verdun voir la maison d'un Félix Lebrun qui veut emprunter 900,00\$ pour finir sa maison, somme que Larose lui prête. Il est possible que Lebrun, incapable de rembourser sa dette à Larose, lui ait cédé la maison : *Ibid.*, les entrées du 20 et 25 octobre 1898, p. 221, 222.

⁷⁷ *Ibid.*, les entrées du : 6 mars, 30 septembre et 15 octobre 1900, p. 278, 291, 293.

⁷⁸ Sa population a passé de 296 en 1891 à 11 629 en 1911 : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 194, 195.

⁷⁹ Larose a plusieurs locataires, donc plusieurs logis. En février et mars 1902, cinq personnes sont clairement indiquées comme locataires et sont nommés : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du 7 février, du 6 et du 11 mars 1902, p. 344, 347, 348.

du nom d'Alphonse Pelletier, imprimeur-éditeur⁸⁰ éprouve des difficultés financières. C'est alors que Larose lui porte secours. En juin de 1902, ce dernier écrit : « Signé devant notaire [...] 3 actes entre A. Pelletier et moi par lesquels [...] j'achète son imprimerie et je la lui loue [...] ; été avec Pelletier payer sa dette⁸¹ ». Au début, Larose ne semble pas avoir un rôle officiel dans le fonctionnement de l'Imprimerie Royale⁸², sauf par son appui monétaire, mais tout cela changera le 25 septembre de la même année. Larose écrit : « Pris possession de l'atelier de A. Pelletier qui en a fait abandon à l'amiable chez Bessette⁸³ ». À partir de ce moment, Larose passe presque tout son temps à l'imprimerie, sauf les après-midis de la semaine, car il enseigne toujours à l'Académie du Plateau. Cependant, en octobre 1902, il note : « messieurs Chabot et Végiant ont commencé à prendre la direction de l'atelier⁸⁴ ». Malgré ce transfert de direction, Larose s'occupe encore intensément et quotidiennement de l'imprimerie⁸⁵ et assume toujours une responsabilité financière, car il fait une demande de crédit au moment du transfert : « Le matin à l'imprimerie, parti à 11½ heures avec Plamondon pour aller chez le notaire

⁸⁰ Ce même Pelletier s'était chargé de la publication de *La Petite Revue*, paru à seulement deux reprises en janvier 1899, une feuille nationaliste, francophile et anticléricale : Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 33-36, 136, 137.

⁸¹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 11 juin 1902, p. 358.

⁸² L'entreprise porte le nom de L'Imprimerie Royale: *Ibid.*, les entrées du 5, 13, 18, 21, 23 février et du 11 avril 1902, p. 385, 386, 387, 388 et 394.

⁸³ *Ibid.*, l'entrée du 25 septembre 1902, p. 368.

⁸⁴ *Ibid.*, l'entrée du 20 octobre 1902, p. 371.

De plus, le 28 octobre, Végiant, Chabot et Ludger Larose passent des actes devant notaire : *Ibid.*, p. 372, 373.

⁸⁵ *Ibid.*, novembre 1902-avril 1903, p. 374-395.

Houlé où Plamondon m'a prêté mille dollars pour m'aider à faire marcher mon imprimerie⁸⁶ ».

Au début de 1903, Larose loue l'imprimerie à Végiant et Chabot, mais en février, ce bail est résilié⁸⁷. Il reçoit des visiteurs qui sont intéressés à acheter les presses et vers la fin de février 1903, vend l'imprimerie sans toutefois vendre une des presses⁸⁸. Son lien avec l'imprimerie n'est pas rompu pour autant, car après la vente de l'entreprise, il s'occupe de la distribution d'une publication et accomplit une variété de tâches d'entretien⁸⁹. Il fait au moins deux rencontres avec de potentiels acheteurs de sa presse, pour enfin la vendre en avril⁹⁰. L'entrée du 15 juin 1903 est la dernière qui enregistre des activités de Larose en lien avec les projets de l'imprimerie.

Quelques entrées du journal jettent un peu de lumière sur ce qui sort des presses de cette imprimerie, du moins durant l'implication de Larose à l'entreprise. En fait, il mentionne deux publications. En décembre 1902 il écrit : « [...] à l'imprimerie où on

⁸⁶ *Ibid.*, l'entrée du 22 octobre 1902, p. 372.

⁸⁷ *Ibid.*, les entrées du : 14 janvier et du 21 février 1903, p. 382, 387.

⁸⁸ « Été à l'Imprimerie où monsieur J. A. Mercier est venu prendre possession de l'imprimerie que je lui vends et pour laquelle il m'a payé deux mille cent dollars comptant sauf la presse Campbell qui me reste » : *Ibid.*, l'entrée du 26 février 1903, p. 388. Aussi, les entrées du 19 et 26 février 1903 p. 387, 388.

⁸⁹ *Ibid.*, les entrées du 23 et 24 mars et du 3 avril, 1903, p. 392, 393.

⁹⁰ « Rencontré les 2 messieurs Mercier de Québec [...] leur ai vendu ma grosse presse Campbell \$810.00, dernier morceaux qui me restait » : *Ibid.*, l'entrée du 9 avril 1903, p.394. Aussi : les entrées du 20 mars et du 3 avril 1903, p. 391, 393.

composait le premier numéro de *L'Étincelle*⁹¹ ». Outre *L'Étincelle*, Larose distribue *Bleu, Blanc, Rouge* ; il semble qu'il imprime les couvertures⁹².

L'Étincelle se veut une feuille culturelle. Son sous-titre l'identifie comme : « Journal hebdomadaire politique – littéraire – artistique » et son but : « La seule ambition de *L'Étincelle* est d'allumer le feu sacré de l'Art dans notre jeune pays, afin de lui assurer l'Immortalité ». Ses articles traitent de la littérature, de la cinématographie et des activités aux théâtres montréalais. Nous remarquons que c'est une femme qui en est la directrice ; elle y contribue également par des articles. *L'Étincelle* est plutôt éphémère, cessant de paraître en mai 1902, six mois après la parution de son premier numéro⁹³.

Larose s'occupera aussi de la distribution⁹⁴ de *Bleu, Blanc, Rouge*, un recueil de réflexions, de commentaires sociaux et de poèmes, signé « Colombine », pseudonyme de la chroniqueuse féministe et libérale que Larose identifiera comme Éva Circé-Côté⁹⁵. Circé est un personnage extrêmement intéressant dont nous parlerons davantage lorsque nous aborderons le féminisme de Larose, au chapitre quatre. L'association de Larose à la

⁹¹ *Ibid.*, l'entrée du 5 décembre 1902, p. 377.

⁹² « Été chez Laurin porter les couvertures de *Bleu, Blanc, Rouge* » : *Ibid.*, l'entrée du 3 avril 1903, p. 393.

⁹³ Claire Ethel Prad est directrice et collaboratrice de *L'Étincelle* : André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours, Tome quatrième, 1896-1910*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1979, p. 157, 158.

Larose fréquente plusieurs membres de la famille Prad de 1902 au 1904 : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 29 avril 1902, p.353 ; la dernière fois qu'on mentionne ce nom est en juillet 1904 : *Ibid.*, l'entrée du 8 juillet 1904, p. 449.

⁹⁴ « Le matin collecté pour livres *Bleu, Blanc, Rouge* » : *Ibid.*, l'entrée du 15 juin 1903, p. 403.

Larose distribue cette publication le 27 avril, les 8, 13, 15 mai et le 4 juin 1903 : *Ibid.*, p. 396, 398, 401.

⁹⁵ Éva Côté-Circé, *Bleu, Blanc, Rouge: poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903, 366 p.

publication du livre de cette avant-gardiste indique son appui à la propagation des idées progressistes.

Nous remarquons que par son activité à l'imprimerie, Larose utilise son avoir et son pouvoir pour supporter une entreprise dédiée, partiellement du moins, à la diffusion des idées, tout en portant secours à un ami de la loge. Nous ne savons pas si Larose réalise de véritables profits avec les activités de l'imprimerie, mais même s'il n'en sort pas sensiblement enrichi, nous croyons que cette initiative démontre clairement qu'il possède un désir marqué non seulement de promouvoir des valeurs libre-pensantes, mais aussi d'élargir sa sphère d'activités rentables, et ce, bien au-delà de l'exercice de son art. La participation de Larose à cette entreprise lui confère certainement un certain prestige et lui permet également de consolider sa réputation d'homme d'affaires.

Tout en s'occupant de la vente de l'imprimerie, Larose fera quelques tentatives en 1903 pour spéculer et augmenter ses revenus. Il recommence à chercher des maisons et communique avec des agents d'immeuble⁹⁶. Avant la fin de l'année, il aura vendu deux terrains, acheté des parts dans une compagnie de charbon et loué des chambres de sa maison⁹⁷.

⁹⁶ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées suivantes, toutes de 1903 : 10 janvier p. 381 ; 30 janvier, p. 384 ; 8 et du 11 février, p. 385, 386.

⁹⁷ *Ibid.*, les entrées suivantes, toutes de 1903 : 4 mars, p. 389 ; 1 mai, p. 397 ; 12 mai, p. 398.

En 1904 il échange des lots⁹⁸. 1905 est très mouvementé : Larose achète deux terrains de son frère, achète et revend une maison en succession de son père, vend sa maison de l'avenue Mont-Royal pour 6 150,00\$, achète une maison sur l'avenue Laval, où il emménage sa famille, vend un terrain vacant et vend deux autres propriétés⁹⁹. En 1907 il recherche encore des maisons à vendre et vend trois terrains¹⁰⁰. 1908 est une autre année d'intense activité immobilière : au cours des douze mois il vend neuf terrains et reçoit des restes de paiement sur trois transactions ; commence la construction d'une autre maison, avenue Prudhomme avec deux maisons contiguës ; signe deux promesses de vente pour des terrains et vend sa résidence¹⁰¹. En 1909, il signe un contrat de vente d'un terrain à son frère¹⁰².

Larose semble assez débrouillard dans le domaine de la construction ; il investit un temps considérable à effectuer et à organiser des travaux variés à ses propriétés. Certes, le gros de l'ouvrage de construction est laissé aux soins des ouvriers, mais Larose les accompagne quand il le peut ; il travaille seul et avec les ouvriers pour peindre, arranger des châssis, désherber, planter des arbres, « boiser la cave¹⁰³ », etc. Il met du temps

⁹⁸ *Ibid.*, l'entrée du 29 juillet 1904, p. 451.

⁹⁹ *Ibid.*, les entrées suivantes, toutes de 1905 : 13 janvier, p. 467 ; 28 février, p. 472 ; 28 février, p. 472 ; 25 avril, p. 478 ; 6 juillet, p. 484 ; 21 août, p. 487 ; 19 septembre, p. 488.

¹⁰⁰ *Ibid.*, les entrées suivantes, toutes de 1907 : 19 et 20 avril, p. 527 ; 27 avril, p. 527 ; 25 septembre, p. 537.

¹⁰¹ *Ibid.*, les entrées suivantes, toutes de 1908 : 8 janvier ; 22 mai ; 2, 11 et 23 juin ; 15 juillet ; 5 et 15 août ; 4, 8 et 16 novembre, p. 544, 545.

¹⁰² *Ibid.*, l'entrée du 12 décembre 1909, p. 548.

¹⁰³ *Ibid.*, les entrées du : 10 octobre 1900, p. 292 ; 30 octobre 1900, p. 294 ; 16 octobre 1901, p. 331 ; 29 octobre 1901, p. 333 ; 14 novembre 1901, p. 335.

également à ses immeubles locatifs, y faisant des réparations, ramassant le loyer, s'occupant des visites et de la signature des baux¹⁰⁴.

C'est au printemps de 1910 que Larose est attaqué, dévalisé, identifié publiquement comme franc-maçon et ensuite avisé par la Commission scolaire que ses services comme enseignant ne seront plus requis¹⁰⁵. Après l'agression, ses activités lucratives diminuent d'intensité, sans pour autant cesser, peut-être en raison d'un certain affaiblissement de son réseau social. Larose est maintenant privé de son salaire d'enseignant, mais puisqu'il a d'autres sources de revenu, Larose ne semble pas dans une difficulté marquée par suite de la perte de son emploi. Il avait entamé la construction d'une maison locative peu avant ces événements et il s'occupe de ce projet durant l'été qui suit son congédiement¹⁰⁶. D'août au 5 novembre il s'occupe du journal *Le Progrès de Maisonneuve*¹⁰⁷ mais n'indique ni ses revenus, ni la nature de son travail avec ce journal. Selon le recensement de 1911, ses gains pour 1910 provenant de l'emploi principal sont de 900,00\$; ses gains provenant des emplois supplémentaires sont de 1100,00\$¹⁰⁸. En mars de 1911, peu avant le procès qu'il intente contre ses agresseurs, il achète une

¹⁰⁴ Par exemple : « [...] après été réparer chez monsieur Taylor » ; « Été chez Minto aider à poser en zinc le tour de l'évier » : *Ibid.*, les entrées du 13 décembre 1901 et du 1 février 1902, p.338, 344. Aussi : *Ibid.*, l'entrée du 7 février 1905, p. 470.

¹⁰⁵ *Ibid.*, les entrées du 8 et 22 avril 1910, p. 549, 550.

¹⁰⁶ « Commencé à construire la maison 202-à-208 – Prudhomme » : *Ibid.*, l'entrée du 28 mars 1910, p. 549. Aussi : l'entrée de juillet 1910, p. 550.

¹⁰⁷ *Idem*, l'entrée du 26 septembre 1910.

¹⁰⁸ Statistiques Canada, Recensement de 1911, Québec, District 172 Maisonneuve (district 6), p. 16.

buanderie et l'exploite jusqu'en novembre 1911¹⁰⁹. En décembre, il commence un travail dont il ne spécifie pas la nature chez A. McKim Advertizing Agency Ltd., mais ce travail ne dure que 20 jours¹¹⁰. En 1911 il achète des terrains et en février de 1912 il vend un lot¹¹¹. En 1912, sa vie professionnelle revient à la normale ; en septembre, il reprend l'enseignement du dessin dans les écoles de Westmount¹¹². Toujours zélé pour les affaires, son retour à l'enseignement ne l'empêchera pas de toucher à une variété d'entreprises : en 1913 il vend deux maisons, en 1914 il est engagé pour faire des plans pour le village de Saint-Basile de Portneuf et en 1915 il effectue une évaluation à Ste-Anne-de-la-Pérade pour la Cie Provinciale¹¹³, mais ne révèle pas de quelle sorte d'évaluation il s'agit. À l'été de 1915, il commence à travailler régulièrement pour une compagnie d'assurance vie, La Provinciale, à copier des plans et faire des évaluations, travail qui exige un déplacement de trois semaines dans la région de la Beauce¹¹⁴.

Dans le journal, Larose à l'habitude d'inclure en bas de la page du 31 décembre un bilan de l'année, quoiqu'il ne soit pas toujours complet. Il y indique ses revenus, ses dépenses, et parfois mentionne s'il enregistre un déficit ou un surplus pour l'année.

¹⁰⁹ « Commencé à exploiter la Star Laundry avec Nap. Tousignant au N° 55 de la rue Mentana. Je me tiens à la buanderie tous les jours depuis cette date ». Pendant le premier mois, Larose l'opère en copropriété, mais rompt avec son associé et poursuit seul jusqu'au moment de vendre : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du 6 mars 1911, p. 551 ; 6 avril et du 28 novembre 1911, p. 552.

¹¹⁰ *Ibid.*, l'entrée du 4 décembre 1911, p. 553.

¹¹¹ *Idem*, l'entrée du bas de la page. Aussi : *Ibid.*, l'entrée du 19 février 1912, p. 554.

¹¹² Il est nommé professeur de dessin pour les écoles de Westmount le 19 février 1912 et entre en poste le 9 septembre suivant : *Ibid.*, p. 554, 557.

¹¹³ *Ibid.*, les entrées du 10 juillet 1913, p. 558 ; 1 et 5 septembre 1914, p. 561 ; 1 et 8 mai 1915, p. 563.

¹¹⁴ Il poursuit jusqu'à la rentrée scolaire : *Ibid.*, les entrées du : 28 juin 1915, p. 564 ; 18 et 26 août 1915, p. 565.

Toutefois, il n'inclut pas la vente ou l'achat de propriétés dans ce bilan. Nous présentons ci-bas, au tableau 4, les revenus et dépenses annuels indiqués au 31 décembre pour les années pour lesquelles le journal donne ces renseignements.

TABLEAU 4
Revenus et dépenses annuels de Larose

ANNÉE	REVENUS (en \$)	DÉPENSES (en \$)	DÉFICIT (en \$)	SURPLUS (en \$)
1895		1 183,05		
1896		886,80		
1897	1 042,00	849,00		193,00
1898	1 191,00	1 426,00	235,00	
1899	1 735,68	1 504,00		231,00
1900	1 322,00	1 155,55		166,45
1901	1 500,00 ¹¹⁵	977,00		
1902	1 424,70	1 476,84		52,24
1903		1 530,00		
1904	2 254,08	1 454,08		800,00
1905		1 650,00		
1906		1 080,00		
1907	2 168,60	1 620,00		548,60
1908	2 280,00	1 460,00		820,00
1909	3 121,00	2 536,00		584,00
1910	2 000,00 ¹¹⁶			
1913	4 001,10			

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 79, 135, 183, 231, 271, 301, 339, 380, 429, 465, 495, 519, 543, 546, 548, 550, 543, 557, 559, 562, 566.

¹¹⁵ Lors du recensement de 1901, Larose déclare gagner 750,00\$ en salaire et 750,00\$ provenant d'autres sources : Statistiques Canada, Recensement de 1901, *op. cit.*, page 1.

¹¹⁶ Rappelons que selon le recensement de 1911, ses gains pour 1910 provenant de l'emploi principal sont de 900,00\$; ses gains provenant des emplois supplémentaires sont de 1100,00\$: Statistiques Canada, Recensement de 1911, *op. cit.*, page 16.

Il n'est pas impossible que l'affaire Lemieux l'ait quelque peu déstabilisé ; toutefois, malgré l'absence de son salaire durant une année entière, force nous est de constater que notre personnage semble sortir de cette période raisonnablement à l'aise. Par exemple, son bilan financier de l'année 1913, dont une copie paraît à la figure 6 à la page suivante, est révélateur de son succès commercial. Larose n'indique pas ici ses dépenses mais nous constatons qu'en dehors de son travail d'enseignant, qui lui rapporte un peu plus de 1 000,00\$ en 1913, il gagne environ 3 000,00\$, pour un total approximatif de 4 000,00\$. Sa performance économique est d'autant plus manifeste si l'on vérifie sur le tableau à la page précédente pour comparer ses revenus de 1895 à ceux de 1913. En ces 18 années, il réussit à quadrupler ces gains annuels, sans compter les profits qu'il fait avec ses activités de spéculation immobilière. Nous savons que Larose dispose du comptant qu'il place, soit près de 20 000,00\$, qu'il avait gagnés à la loterie en 1898. Au lieu de se servir de cette réserve personnelle, il utilise les ressources à sa disposition, dont le crédit, pour effectuer les transactions immobilières. Il fait souvent référence à des visites au Trust & Loan, à la Banque Molson, la Banque provinciale, la Banque d'épargne, la Banque Nationale, la Banque de Québec et au Crédit foncier mais ne spécifie pas la nature exacte de ses transactions avec ces institutions financières¹¹⁷. Lorsqu'il achète la maison de la rue Laval, il a recours à du financement¹¹⁸, mais il semble que cette fois il emprunte à un particulier¹¹⁹. Il mentionne

¹¹⁷ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 1 août 1902, p. 364 ; 2 et 3 novembre 1904, p. 461 ; 16 juin 1904, p. 447 ; 31 octobre 1904, p. 460 ; 3 février 1905, p. 470.

¹¹⁸ « [...] signé et touché l'emprunt sur la maison » : *Ibid.*, l'entrée du 23 février 1905, p. 471.

¹¹⁹ « p.m. été en ville remettre à madame Décary l'argent que je dois sur la maison de l'avenue Laval » : *Ibid.*, l'entrée du 15 août 1905, p. 511.

Gains de l'année 1913

1913

Jan.	Augmentation de mes 4 terrains av. Prudhomme (ce qui les porte à \$1000.00 chacun)	651.--
Avril	1 ^{er} Bénéfice sur terrain 47 Ca 228 Ahuntsic vendu à G. Connelly	\$500.00
Mai	1 ^{er} commission, vente de maison 186-188 Av. Prudhomme	120.00
Juin	4 Bénéfice sur la vente de ma promesse d'achat de terrain 96 – 326 de la Cote des Neiges	45.00
“	Vendu 3 tableaux à l'huile au Club Canadien	[illisible]
Déc	leçons	[illisible]
Déc	Intéret [<i>sic</i>] lots à Bordeau	5.34
	“ “ “ Ahuntsic	109.10
	“ “ de Connelly	27.12
	Bénéfice sur lots 365 – 366 – cad 175	
	N. D. de Grace, Vendu à Mr Patenaude	250.00
au 31 déc	Intéret [<i>sic</i>] de l'argent placé sur [terrain ?] rue St Antoine cad. 668 [Salaire ?] comme Professeur [aux ?] ecoles [<i>sic</i>] de Westmount 6 mois à 100.00 4 “ “ 120.00	342.09 1080.00
	[Loyers ?], surplus, toutes dépenses payées	700.00
		<hr/> \$4001.10

FIGURE 6

Bilan financier de 1913, extrait du journal de Larose (page 766)

également plus d'une fois avoir une « hypothèque due à Henrickson¹²⁰ ». À la fin de 1902 il enregistre qu'il paie un montant en intérêts au Crédit foncier pour l'année¹²¹. Il appert donc que Larose a à sa disposition une variété de ressources en crédit lorsqu'il fait des transactions immobilières.

Le bilan qui précède a exposé une activité intense dans l'immobilier et en affaires, activité qui s'échelonne sur 21 ans ; en plus de cela, Larose cherche à faire grossir son pécule en faisant des investissements¹²². Il prévoit éviter des pertes en assurant ses propriétés¹²³ et il fait fructifier ses ressources en prêtant de son argent à intérêt à des particuliers et en plaçant des montants dans des institutions financières. De plus, il sait utiliser les ressources à sa portée, dont le crédit, pour étendre et intensifier ses activités.

¹²⁰ *Ibid.*, les entrées du : 9 novembre 1899, p. 265 ; 29 septembre 1906, p. 513.

¹²¹ Il paie 138,40\$ en intérêts en 1902 : *Ibid.*, l'entrée en bas de page, décembre 1902, p. 380.

¹²² Par exemple, il achète des parts dans une compagnie de biscuits et une compagnie de charbon : *Ibid.*, les entrées du 4 mars 1903 et du 2 février 1909, p. 389, 547

¹²³ *Ibid.*, l'entrée du 3 juillet 1907, p. 532.

4. LIEUX DE RÉSIDENCE

Au retour de ses études à Paris, Larose habite avec différents membres de sa famille¹²⁴, mais s'empresse à se constituer un chez-soi. Nous savons peu du premier logement qu'il loue quelques semaines après son arrivée¹²⁵. Au bout d'un an, il se marie et s'installe à 4121 Sainte-Catherine où il occupe un logement de six pièces pourvu d'un atelier¹²⁶. En avril 1896, il déménage dans un immeuble appartenant à son père au 276 rue Beaudry¹²⁷. Larose manifeste déjà une volonté d'équiper ses résidences de services modernes : il y fait installer le gaz et ajoute un autre luxe : « une porte-voix pour parler en haut chez papa¹²⁸ ». Larose s'occupera de cet immeuble pour son père lorsque ce dernier le quittera pour habiter Saint-Jérôme ; éventuellement, Larose l'achètera¹²⁹.

¹²⁴ Il loge temporairement chez son père et chez sa sœur : *Ibid.*, l'entrée du 2 août 1894, p. 1

¹²⁵ Il mentionne : « Louis et Yvonne m'ont aidé à nettoyer ma demeure » : *Ibid.*, l'entrée du 15 août 1894, p. 3.
Larose paraît dans l'annuaire Lovell's pour la première fois en 1895-1896 comme suit : « painter, 530a Lagachetière ». Il s'agit de l'adresse de son atelier : John Lovell, *op. cit.*, 1895-1896, p. 753 [Ludger Larose].

¹²⁶ Le mariage a lieu le 12 août 1895 : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, p. 58. Le 1 septembre 1895 il enregistre : « emménagé au 4121 Sainte-Catherine dans un logement composé de 6 pièces, salon 15.6 x 11.10/salle à manger 8.1 x 12.4, cuisine, chambre à coucher pareilles au salon, chambre noire, 8.1 x 12.4, atelier avec cabinet, cuisine 11.7 x 15.6 ». Ce logis lui coûte 12.00\$ par mois : *Ibid.*, page d'introduction ; l'entrée du 5 septembre 1895, p. 61.

¹²⁷ *Ibid.*, l'entrée du 2 mai 1896, p. 100. Le père de Larose habité un autre appartement de l'immeuble : *Ibid.*, l'entrée du 12 mars 1897, p. 145.
Larose paraît dans l'annuaire Lovell's deux fois en 1896-1897, une fois comme « artist painter 10 St Lambert » (son atelier), l'autre comme : « professor 276 Beaudry » : John Lovell, *op. cit.*, 1896-1897, p. 754 [Ludger Larose].

¹²⁸ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 19 mai 1896, p. 101; 12 mars 1897, p. 145, 21 février 1898, p. 190.

¹²⁹ Larose y effectue des réparations et ramasse les loyers. Il l'achète en 1905 : *Ibid.*, p. 265, 273, 293, 472.

Larose quitte la rue Beaudry en septembre de 1899, maintenant un homme à l'aise depuis qu'il a gagné à la loterie l'été précédent, pour habiter la nouvelle maison qu'il s'est fait construire, située au 813 avenue Mont-Royal. Il y déménage également son atelier¹³⁰. Une photographie de cette belle maison d'époque, probablement prise en 1899, paraît à la figure 7, à la page suivante¹³¹. Les nombreuses recherches de Larose pour de la pierre et de la brique nous renseignent sur les matériaux de fabrication¹³². Larose s'occupe personnellement de la construction de cette résidence ; il engage les ouvriers et se promène pour faire des achats et pour s'informer des prix¹³³. Il passe du temps sur le chantier à chaque jour, travaillant lui-même quand il le peut, surtout lors des vacances scolaires. Le 30 septembre 1899 la famille Larose emménage dans la nouvelle maison, qui n'est pas tout à fait terminée, car les armoires et la peinture sont encore à faire et les couvre-planchers ne sont pas tous installés¹³⁴. Lors de ses déménagements antérieurs, Larose engageait un charretier¹³⁵ et se faisait aider par la famille ; maintenant, plus à l'aise financièrement, il loue « une voiture double et une simple¹³⁶ ».

¹³⁰ « Le matin déménagé mon atelier du N° 10 Cote St Lambert [*sic*] à ma nouvelle maison 813 Mt Royal [*sic*] avec mon logement » : *Ibid.*, l'entrée du 4 octobre 1899, p. 262.

L'annuaire Lovell's continue d'indiquer son atelier à part : « artist painter 10 St Lambert h, 813 Mount Royal Av Ville St Louis » : John Lovell, *op. cit.*, 1900-1910, p. 991 [Ludger Larose]. Toutefois, en 1903-1904, il bénéficie d'une seule entrée : « artist painter 813 Mount Royal Av Ville St Louis » : *Ibid.*, 1903-1904, p. 1089 [Ludger Larose].

¹³¹ Selon les informations de Marcelle Dufour, petite fille de l'artiste.

¹³² Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du 3, 9, 12, 14, 16, 18 mai 1899, p. 246, 247.

¹³³ *Ibid.*, les entrées du juin, juillet et août 1899, p. 251-257.

¹³⁴ *Ibid.*, les entrées, toutes de 1899, du 30 septembre, p. 261 ; 13 octobre, p. 263 ; 5 novembre p. 265.

¹³⁵ *Ibid.*, l'entrée du 30 mars 1896, p. 94.

¹³⁶ *Ibid.*, les entrées du : 31 août 1895, p. 60 et 30 septembre 1899, p. 261



FIGURE 7

Photographie de la maison de Larose, 813 avenue Mont-Royal

Source : Photographie prise circa 1899, prêtée gracieusement par madame Marcelle Dufour

Un mot sur le chauffage et l'éclairage nous permettra de constater que Larose aime avoir accès au confort offert par les nouvelles techniques. Il chauffe au charbon, fait installer le gaz, l'électricité et le téléphone¹³⁷. Nul doute qu'il figure parmi les premiers dans l'utilisation domestique de l'électricité, des combustibles plus efficaces¹³⁸ et du téléphone, services qui seront plus répandus après le tournant du siècle¹³⁹.

Les quartiers où Larose concentre ses recherches et finalement élit domicile sont nouveaux et attirent les classes moyennes : Westmount, Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-des-Neiges, Côte-des-Neiges et Outremont¹⁴⁰. Cet axe de développement, qui était massivement rural au début du siècle, doit son expansion à sa situation privilégiée sur le

¹³⁷ *Ibid.*, les entrées du : 7 octobre 1899, p. 262 ; 27 juin et du 28 septembre 1899, p. 251, 261 ; 7 octobre 1899, p. 262 ; 26 avril 1898, p. 198 ; 3 novembre 1899, p. 265 ; 12 juin 1901, p. 318 ; 15 avril 1903, p. 395 ; 17 décembre 1903, p. 428 ; 24 août 1904, p. 453 ; du 18 juillet 1913, p. 560.

¹³⁸ L'éclairage électrique avait fait son apparition à Montréal vers 1879 mais n'est pas d'usage courant avant le tournant du siècle : Robert Prévost, *Montréal, la folle entreprise : Chronique d'une ville*, Montréal, Stanké, 1991, p. 376.
La preuve que Larose est en avance est le fait qu'encore en 1914, seulement la moitié des familles montréalaises avaient remplacé leurs poêles à bois par des poêles au gaz : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 217, 374.

¹³⁹ Larose mentionne l'utilisation du téléphone pour la première fois en avril 1898 : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 26, p. 198.
L'usage du téléphone était peu courant à Montréal à ce moment. En 1900, 8 252 foyers en possédaient (à comparer avec 546 en 1880), ce qui représente une moyenne de 2,5 téléphones par 100 habitants de Montréal. L'accès au service téléphonique grimpe à 6% de la population montréalaise en 1910. Une ligne résidentielle coûte environ 35,00\$ par année en 1910 : Claire Poitras, *La cité au bout du fil : le téléphone à Montréal de 1879-1930*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 95, 110. Selon Brisson et Côté-Gauthier, le téléphone, vu comme un objet utilitaire, est embrassé avec moins d'entrain à Montréal en raison de la grande convivialité des Montréalais. Il se trouve davantage dans le commerce, les lieux d'affaires et les maisons bourgeoises : Marcelle Brisson, Suzanne Côté-Gauthier, *Montréal de vive mémoire, 1900-1939*, Montréal, Les éditions Tryptique, 1994, p. 105.

¹⁴⁰ Pierre Larouche, *Montréal et l'Urbanisme, hier et aujourd'hui*, Montréal, Les Éditions Villes Nouvelles – Villes anciennes, 1990, p. 34-40.
De plus, comme mentionné précédemment, la ville entre dans un processus d'agrandissement par annexion. Ces annexions font doubler la population de Montréal en une décennie. Dans les 40 années débutant en 1884, Montréal s'agrandit au rythme d'une annexion en moyenne par année : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 373.

flanc et sur les terrasses du Mont Royal¹⁴¹. Le tableau de population de ces banlieues, présenté au tableau 5 démontre bien cette expansion urbaine. Nous constatons que Larose n'est pas seul dans cet exode des élites vers les quartiers cossus¹⁴²; de plus, il y participe avant l'arrivée massive des gens aisés dans ces espaces.

Nous voyons dans ce projet de construction de l'avenue Mont-Royal une manifestation de l'aisance financière dont jouit maintenant Larose et l'expression des ses aspirations bourgeoises : la construction de sa propre maison unifamiliale¹⁴³ dans un quartier huppé, munie de services modernes.

TABLEAU 5

**Population des principales municipalités de la banlieue de Montréal
1891-1911**

Banlieue	1891	1901	1911
Westmount	3 076	8 856	14 579
Notre-Dame-de-Grâce	2 305	2 225	5 217
Notre-Dame-des-Neiges	---	401	912
Côte-des-Neiges	391	1 156	2 444
Outremont	408	1 148	4 820

Source : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 194.

¹⁴¹ Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution. Histoire du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, Montréal, Fides, 1974, p. 287.

¹⁴² Une des stratégies des promoteurs immobiliers des quartiers en développement est d'attirer des couches supérieures de la classe moyenne qui peuvent plus facilement partager le fardeau du développement des infrastructures urbaines : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 196.

¹⁴³ Encore là, Larose défie les tendances. Rappelons qu'à l'époque, Montréal est « encore massivement locataire, à plus de 80% dans l'ensemble de la ville » : *Ibid.*, p. 216.

Larose habitera la maison de l'avenue Mont-Royal jusqu'au mois d'avril 1905, lorsqu'il la vend pour emménager dans une maison qu'il achète à 207 avenue Laval dans le quartier Saint-Louis¹⁴⁴. Pour avoir une idée de l'aspect intérieur de cette maison, nous insérons à l'annexe 1 (1.6) une reproduction de la toile *Intérieur de salon, Jeanne au piano*, que Larose peint en 1907 alors qu'il habitait l'avenue Laval. Ce tableau reproduit une scène domestique que nous avons tout lieu de croire être la sienne, d'autant plus que certains détails correspondent à des annotations dans le journal du peintre¹⁴⁵.

En décembre 1908 Larose vend cette maison et la famille déménage de nouveau, cette fois à 488 avenue Prudhomme dans Notre-Dame-de-Grâce¹⁴⁶. Larose avait commencé la construction de cette maison en juillet de 1908. Le mois suivant, il commence celle de deux autres maisons contiguës à la première ; en 1910 il fera construire deux autres, également contiguës à la première¹⁴⁷. Il y emménage le 29 janvier

¹⁴⁴ Il retire 6 150,00\$ de cette vente : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, p. 472.

Il décrit la maison sur l'avenue Laval comme « cottage avec lot vacant » mais ne divulgue pas le prix payé : *Ibid.*, p. 472.

L'annuaire Lovell's l'inscrit comme suit en 1905-1906 : « artist painter 207 Laval Av » : John Lovell, *op. cit.*, 1905-1906, p. 1160 [Ludger Larose].

¹⁴⁵ Par exemple, Larose écrit : « Accroché des cadres dans le salon et dans les chambres » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 1 juin 1905, p. 481, ce qui correspond à la scène du tableau.

De plus, Larose possède un piano depuis 1904 : *Ibid.*, l'entrée du 3 décembre 1904, p. 464.

Selon la petite-fille de l'artiste, les personnages de la toile sont l'épouse de Larose et ses trois enfants : Marcelle Dufour, *Intérieur de salon, Jeanne au piano*, Travail remis pour le cours Les arts plastiques au Canada et au Québec (1860-1940), Université du Québec à Montréal, Département d'histoire de l'art, novembre 1997, p. 1, 2, 7.

¹⁴⁶ Larose retire 7 400,00\$ de cette vente : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, p. 546.

L'annuaire Lovell's l'inscrit comme suit en 1909-1910 : « artist painter 488 Prud'homme Av Notre Dame de Grace » : John Lovell, *op. cit.*, 1909-1910, p. 1276 [Ludger Larose].

¹⁴⁷ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 15 août 1908, p. 545 ; juillet 1910, p. 550.



Agrandissement de la
croix portant l'inscription
« Espéranto »

FIGURE 8
La maison locative de Larose, portant l'inscription « ESPÉRANTO »,
488 avenue Prud'homme, Montréal (aujourd'hui 2236 - 2238 Prud'homme)
Source : Photographiée par Kerry Roach, juillet 1998

1909. Larose y passera le restant de sa vie. Une photographie de cette maison, portant l'inscription « Espéranto¹⁴⁸ », paraît à la figure 8 à page précédente.

Les changements faits par Larose de lieu d'habitation sont assez fréquents, soit cinq fois en vingt ans. D'une résidence à l'autre, Larose semble soit améliorer sa qualité de vie, soit faire du profit. Par exemple, la maison de l'avenue Mont-Royal semble vraiment correspondre à sa trajectoire ascendante dans la bonne société ; sa dernière maison, rue Prud'homme, nous paraît moins attirante, mais elle est certainement rentable, puisqu'il en loue des parties¹⁴⁹. Nous présentons ci-bas, au tableau 6, les résidences de Larose de 1894 jusqu'à son décès ; une carte situant ces résidences par ordre chronologique est présentée à l'annexe 7 à la fin de cette thèse (page 538).

5. LAROSE AU FOYER

Au delà des évidences d'une vie de famille paisible, le journal atteste des pratiques domestiques quotidiennes de l'époque, livrées du point de vue masculin, comme on le verra. Certes, nous n'y apprenons rien de nouveau sur les mœurs d'alors ; toutefois, le journal de Larose expose sa façon de vivre et rend compte d'une variété de pratiques, telles que des fréquentations en vue du mariage, les loisirs familiaux, la

¹⁴⁸ Lors de sa construction Larose, un promoteur de l'espérantisme, avait fait graver le mot « Espéranto » sur la façade de cette maison ; l'inscription est encore visible de nos jours.

¹⁴⁹ Larose n'indique pas le nombre d'appartements qui se trouvent dans cette propriété : *Ibid.*, l'entrée du 15 août 1908, p. 545.

TABLEAU 6

Liste des résidences de Larose, 1894-1915

DATES	ADRESSE	DÉTAILS
14 sept 1894 au 31 août 1895	530 rue la Gauchetière	Loyer 18.00\$ par mois Propriétaire : M. Guibord
1 sept 1895 au 1 mai 1896	4121 rue Sainte-Catherine	Loyer 12.00\$ par mois Propriétaire : M. Lallemand et/ou M. Millaire
2 mai 1896 au 30 septembre 1899	276 rue Beaudry	Loyer 8.00\$ par mois Propriétaire : Thomas Larose (père de Ludger)
1 octobre 1899 au 25 avril 1905	813 avenue Mont-Royal (deviendra 983 Mont-Royal)	Maison que Larose fait construire
25 avril 1905 au 30 jan. 1909	207 avenue Laval (deviendra 317 avenue Laval)	Maison (« Cottage avec lot vacant » selon Larose)
1 fév. 1909 au décès 1915	488 Prudhomme (deviendra 212 Prudhomme)	Maison locative que Larose fait construire

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, 766 p.

recherche des domestiques, ainsi que le partage des ressources financières au sein du couple. Les divulgations du journal nous permettent de caractériser Larose comme un homme probe et soucieux du bien-être de sa famille.

Dans les premières pages du journal sont enregistrées les fréquentations de Larose et de Lydia Webb, un récit qui nous fournit de nombreuses indications au sujet de la façon dont les fréquentations et le mariage se déroulent dans une famille montréalaise de la petite bourgeoisie au tournant du siècle. Larose fréquente la famille de Lydia depuis son retour d'Europe en juillet ; en novembre le jeune homme manifeste ses intentions à l'égard de Lydia, que nous appellerons Lydie dorénavant, à l'instar de

Larose¹⁵⁰. Quoique le couple soit souvent accompagné de chaperons, il semble acceptable qu'il passe quelques moments seul : lors de la « première visite de Lydie seule chez moi » en janvier de 1895, Larose lui parle de mariage et l'embrasse. Un mois plus tard, Larose reçoit une autre visite de Lydie, « seule pour la 2^e fois ». Lors de sa troisième visite seule, en mars, Larose note : « commencement de possession¹⁵¹ ». Il semble que la famille de Lydie n'approuve pas entièrement son prétendant, car le couple se fiance sans l'annoncer¹⁵² ; lorsque la nouvelle se répand, la mère de Lydie interdit l'union. Malgré l'opposition, le jeune couple continue les fréquentations et en juillet, décide de redemander la permission de s'épouser ; la mère de Lydie acquiesce cette fois¹⁵³. Il est évident que madame Pharon surveille les intérêts de sa fille. En plus de se montrer sélective en ce qui a trait au choix du conjoint, lorsqu'elle donne son accord, Larose écrit : « Été avec madame Pharon faire faire un contrat de mariage chez monsieur Longtin¹⁵⁴ ».

Les fréquentations en vue du mariage se font surtout par des visites au foyer ou des sorties en famille¹⁵⁵. En juillet, Larose se rend à l'église « Notre-Dame fixer avec

¹⁵⁰ Parlant de « Mlle Lydie », il note : « Remis à cette dernière en cachette une lettre, la 1^e que je lui ai écrite » : *Ibid.*, l'entrée du 13 novembre 1894, p. 18.

¹⁵¹ *Ibid.*, les entrées du : 19 janvier 1895, p. 25 ; 15 février 1895, p. 30 ; 15 mars 1895, p. 34. D'autres exemples de rencontres sans chaperon : *Ibid.*, les entrées du 18 janvier, 15 et 17 février, 12 et 23 mars 1895, p. 25, 30, 34, 45.

¹⁵² « Le soir été veiller chez monsieur Pharon, la famille sait que je me marie, l'ai dit à Lottie » : *Ibid.*, l'entrée du 28 mai 1895, p. 46. Aussi : l'entrée du 4 juin 1895, p. 47.

¹⁵³ *Ibid.*, l'entrée du 10 juillet 1895, p. 53.

¹⁵⁴ *Ibid.*, l'entrée du 5 août 1895, p. 56.

¹⁵⁵ *Ibid.*, les entrées du 4, 6 et 8 août 1895, p. 56, 57.

monsieur Marre l'heure de mon mariage » et commande 250 faire-part quelques jours plus tard¹⁵⁶.

Les cadeaux sont offerts quelques jours avant la cérémonie : deux jours avant le mariage, une quinzaine d'amis masculins rendent visite à Larose pour lui présenter « une fourniture de chambre à coucher » comme cadeau de noces. Le couple reçoit également de nombreux cadeaux des amis et des membres de la famille¹⁵⁷. Les cadeaux suggèrent, de par leur nature et leur nombre, que le milieu de Larose jouit d'une certaine aisance financière et possède un goût pour les objets de consommation plutôt décoratifs¹⁵⁸.

Outre les faire-part, Larose rapporte peu sur les préparatifs. La cérémonie, comme d'autres mariages que Larose enregistre dans le journal, a lieu en semaine, un lundi matin dans son cas. Sont présents des membres de la famille et quelques amis ; suit un déjeuner chez la famille de Lydie. En soirée, les époux partent en bateau de Montréal en direction de La Malbaie, où ils passent dix jours¹⁵⁹.

Au début de leur mariage, Ludger et Lydie sortent parfois en couple ou reçoivent des visiteurs à la maison. Lydie semble très attachée à sa famille, car au fil des

¹⁵⁶ *Ibid.*, les entrées du 27 juillet et du 3 août 1895, p. 55, 56.

¹⁵⁷ *Ibid.*, l'entrée du 10 août 1895, p. 7.

¹⁵⁸ Parmi les cadeaux, nous remarquons de l'argenterie, un ensemble de toilette, un service à thé, un service à limonade, un livre de photographies du Canada, deux services de vaisselle, une lampe et une chaise berçante : *Ibid.*, l'entrée du 10 août 1895, p. 58.

¹⁵⁹ *Ibid.*, les entrées du 12 au 22 août 1895, p. 58.

années, même lorsque le couple aura des enfants, elle ne cessera de passer beaucoup de temps chez ses parents, Larose y allant la rejoindre pour souper et veiller. Il n'est pas rare que Lydie y passe la nuit¹⁶⁰. Les femmes de ce milieu social semblent relativement libres dans leurs allées et venues ; il arrive que Lydie sorte sans être accompagnée de son conjoint¹⁶¹, sorties que Larose enregistre, comme il enregistre les siennes. Rien n'indique qu'il en soit irrité.

Des six grossesses de Lydie, trois enfants sont rendus à terme ; il s'agit de Paul, né en 1898, Jeanne, née en 1899 et Marcel, né en 1901¹⁶². Dans le domaine de l'intime, son journal nous expose un homme bon pourvoyeur et père dévoué, surtout lorsque ses enfants sont assez grands pour l'accompagner pour faire des courses, des sorties de loisirs ou des visites amicales¹⁶³. Nous ne trouvons pas d'indications des tensions marquées au sein du couple¹⁶⁴.

¹⁶⁰ Par exemple : « À 5 heures visite de Béatrice [la demi-sœur de Lydie] qui est venue chercher Lydie pour coucher là » : *Ibid.*, l'entrée du 27 juin 1898, p. 206.

¹⁶¹ Quelques exemples : « Monté avoir soin des enfants pendant que Lydie est allée au National avec Lottie et Alfred » : *Ibid.*, l'entrée du 6 mars 1903, p. 389. Les enfants ont alors entre 2 et 5 ans.
« Le soir Lydie est allée au parc Sohmer, gardé les enfants » : *Ibid.*, l'entrée du 24 juillet 1903, p. 408.

¹⁶² Larose indique que Lydie fait trois fausses couches, soit en 1896, 1904 et 1905 : *Ibid.*, p. 89, 442, 493. Larose enregistre dans son journal la naissance de ses trois enfants : *Ibid.*, les entrées de 26 avril 1898, du 28 décembre 1899 et du 29 novembre 1901, p. 198, 271, 336.

¹⁶³ Nous trouvons de nombreuses entrées du genre des entrées suivantes : « Courte visite à la montagne avec Paul et Jeanne » : *Ibid.*, l'entrée du 22 sept 1903, p. 17 ; « Le matin été promener avec Jeanne dans Outremont et avec Paul pour emplettes » : *Ibid.*, le 26 novembre 1904, p. 463.

¹⁶⁴ La rareté des commentaires du genre de l'entrée suivante laisse supposer que les querelles ne sont pas très fréquentes : « Au souper dispute avec Lydie » : *Ibid.*, le 24 décembre 1896, p. 135.

Larose adopte des comportements au foyer qui nous semblent correspondre à un type de vie familiale conventionnelle : il se rend souvent chez lui pour manger le midi, rentre à la maison chaque soir, achète des cadeaux pour les enfants, donne de l'argent régulièrement à son épouse et sort avec elle pour des soirées récréatives. Au fil des années il se montre constamment généreux autant envers sa propre famille que sa famille élargie, surtout après avoir gagné à la loterie à l'été de 1898. Par exemple, il paie l'inscription scolaire des enfants de sa sœur¹⁶⁵ et lorsque son frère Alfred se marie, il amène le couple au magasin pour choisir des meubles¹⁶⁶, cadeau qui est assez généreux, même selon les standards d'aujourd'hui.

À part quelques rares disputes avec des membres de la famille, Larose semble s'entendre généralement bien avec ceux-ci¹⁶⁷. Larose couche par écrit beaucoup de détails sur la fréquence des rencontres et sur la nature de ses relations familiales, informations que nous examinerons davantage lorsque nous étudierons les réseaux sociaux de l'artiste, au chapitre six.

Le journal rend compte des finances du couple et de la façon de partager l'argent. Dans la première année de leur mariage, il est évident que l'argent n'abonde pas, car à

¹⁶⁵ *Ibid.*, l'entrée du 31 août 1898 et du 30 novembre 1899, p. 213, 268.

¹⁶⁶ « Acheté en cadeau de noces un buffet en chêne \$17.00, 6 chaises, 2 fauteuils bourrés en cuir \$18.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 28 septembre 1901, p. 329.

¹⁶⁷ Une tension certaine existe entre Larose et ses beaux-parents, car Larose passe de longues périodes sans les visiter : « Le matin été chez monsieur Pharon pour la 1^{ière} fois depuis 1 an, été voir la grand-mère Lefebvre » [décédée la veille] : *Ibid.*, l'entrée du 8 mai 1898, p. 100. Larose enregistre aussi une dispute avec un beau-frère au sujet de la religion : *Ibid.*, l'entrée du 27 septembre 1915, p. 566.

quelques reprises Larose emprunte certaines sommes¹⁶⁸. Malgré le peu de ressources, Larose ne semble pas être chiche avec son épouse ; il lui donne fréquemment de l'argent, et au fil des années, ces montants augmentent progressivement. Quoiqu'il indique la nature des achats qu'il fait lui-même, il ne mentionne que rarement à quoi sert l'argent donné à Lydie¹⁶⁹.

Dès les débuts de leur mariage, le couple engage les services d'une femme pour le lavage¹⁷⁰. Aussitôt que le couple commence à avoir des enfants et que sa situation financière s'améliore, nous trouvons dans le journal bon nombre d'entrées du genre : « Été à la recherche d'une servante¹⁷¹ ». Ces services, qui coûtent environ huit dollars par mois à l'époque¹⁷², semblent être difficiles à retenir, car le journal rend compte d'un défilé de domestiques qui travaillent chez Larose : nous dénombrons dix domestiques différentes entre 1898 et 1903, dont les séjours varient entre une semaine et cinq mois¹⁷³. Malgré le temps considérable que Larose met à chercher des domestiques, il est évident

¹⁶⁸ « Ai emprunté à Philius Beaudry pour 12 mois la somme de cent cinquante dollars à 6 pour cent » : *Ibid.*, l'entrée du 5 septembre 1895, p. 61.
« Payé à papa un acompte sur ce que je lui dois, 60.00\$ » : *Ibid.*, les entrées du 31 mars et du 9 avril 1898, p. 194, 196.

¹⁶⁹ Voici une exception : « Donné à Lydie pour manger – \$5.54 » : *Ibid.*, l'entrée du 30 avril 1898, p. 198.

¹⁷⁰ « Journée de lavage de madame Imbault » : *Ibid.*, les entrées du : 6 décembre 1895, p. 76 ; 27 janvier 1896, p. 8.

¹⁷¹ *Ibid.*, pour quelques exemples, voir les entrées du : 6 avril 1898, p. 195 ; 5 octobre 1899, p. 262 ; 9 janvier 1902, p. 341.

¹⁷² « Payé le 1^e mois de service de madame Beaulieu - 8.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 30 novembre 1899, p. 268.

¹⁷³ Quelques exemples : *Ibid.*, les entrées du : 7 avril 1900, p. 281 ; 25 octobre 1901, p. 332 ; 11 janvier 1902, p. 341 ; 20 octobre 1902, p. 372 ; 28 janvier 1903, p. 383.

que trouver une domestique pour une période durable est un défi de taille que Larose n'arrive pas à relever.

6. PRATIQUES « BOURGEOISES »

Se livrer à une variété de loisirs, engager de l'aide pour les tâches au foyer, acheter des biens de consommation, partir en voyage sont autant de plaisirs que la classe plus aisée du tournant du siècle peut s'offrir¹⁷⁴. Puisque par son titre même, le journal de Larose se veut un « ledger » ou livre de dépenses, nous ne nous étonnons pas d'y trouver de nombreuses informations sur les dépenses et les achats quotidiens, détails qui nous permettent de constater les pratiques de consommation de Larose et ainsi de mieux cerner son niveau de vie. Son journal rend compte également des pratiques quotidiennes de la petite bourgeoisie au tournant du siècle, habitudes que nous qualifions de « bourgeoises » en ce sens qu'elles sont généralement inaccessibles à la classe ouvrière. Ces habitudes témoignent d'une façon de vivre, de se divertir, de se faire soigner et de mourir lorsqu'on dispose de certains moyens. Nous examinerons quelques-unes de ces pratiques dont Larose rend compte dans son journal.

¹⁷⁴ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal, op. cit.*, p. 210.

6.1 Consommation et mode de vie bourgeois

De retour à Montréal après sept ans à Paris, un des premiers achats de Larose est des cartes de visite¹⁷⁵. Cette pratique de bonne société consiste à faire imprimer des cartes avec son nom ; lorsqu'on se présente chez quelqu'un qui s'avère être absent, on laisse sa carte pour aviser de la visite manquée. De très nombreuses entrées du journal attestent de cette pratique¹⁷⁶. Larose fait un usage considérable de ces cartes, car en une occasion il en fait imprimer 300 et déjà quatre mois plus tard, il en fait faire 200 autres. Fait intéressant, il en commande en anglais également¹⁷⁷. Puisque le journal est autrement muet sur les rapports de Larose avec le milieu montréalais anglophone, son utilisation des cartes de visite en anglais permet d'établir que Larose a suffisamment de contacts avec des membres de cette communauté pour en faire imprimer. Larose laissera ces cartes de visite durant toute sa vie active ; lorsqu'il fut attaqué en avril de 1910, parmi les articles volés qu'il énumère, se trouvent des « cartes de visite¹⁷⁸ ».

¹⁷⁵ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 6 août 1894, p. 2.

¹⁷⁶ Quelques exemples : « Laissé une carte chez ma tante Mary » : *Ibid.*, l'entrée du 6 janvier 1899, p. 232.
« Laissé carte chez Saint-Martin et chez le docteur Laberge » : *Ibid.*, l'entrée du 23 janvier 1905, p. 468.

¹⁷⁷ *Ibid.*, les entrées du : 3 août 1895, p. 56 : 15 décembre, p. 77.
« Fait imprimer des cartes de visite chez L. Mercier en anglais » : *Ibid.*, l'entrée du 23 août 1903, p. 413.

¹⁷⁸ « On a volé tout ce que j'avais dans mes poches [...] des Billets [*sic*] de char, des cartes de Visite [*sic*], ma carte de la Art Association, [...] » : *Ibid.*, l'entrée du 8 avril 1910, p. 549.

Larose fait ses déplacements essentiellement de deux façons : à pied et en tramway¹⁷⁹. Larose marche beaucoup, mais lorsque la distance à parcourir est plus considérable, il prend le tramway, moyen de transport appelé alors le « char », déplacement qui lui coûte 5 cents¹⁸⁰. Lorsqu'il va à l'extérieur de la ville, il prend le bateau ou le train¹⁸¹.

Larose se procure plusieurs sortes d'assurances, ce qui atteste à la fois d'une certaine aisance financière et d'une crainte face à une éventuelle perte de ses possessions. Dès son retour d'Europe en 1894, encore célibataire, Larose s'assure¹⁸². Au fil des ans, il achète des assurances contre l'incendie, le vol, les accidents et renouvelle sa protection, parfois payant de deux à quatre années d'avance¹⁸³. Lors du recensement de 1911, il indique qu'il possède des assurances vie, maladie et contre les accidents¹⁸⁴.

¹⁷⁹ Depuis 1861 Montréal a un service de transport en commun. D'abord remorqué par les chevaux, en 1892, le premier tramway électrique est introduit. On attribue au tramway un rôle important dans l'essor de la ville : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 384, 386.

¹⁸⁰ Par exemple : « Été après voir Georges Quéry à Longueuil, chars - .5 » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 1 février 1896, p. 85.

¹⁸¹ Par exemple : « Parti par le Str Montréal pour Québec à 7 heures P. M. » : *Ibid.*, l'entrée du 20 août 1897, p. 167.
« Pris le train de Joliette à 9 a. m. finir le portrait de monsieur Dugas » : *Ibid.*, l'entrée du 7 avril 1898, p. 195.

¹⁸² « Assurance de mon logement et de mon atelier pour \$3,000 pendant un an = \$33.75 » : *Ibid.*, l'entrée du 15 septembre 1894, p. 9.

¹⁸³ *Ibid.*, les entrées du : 1 novembre 1898, p. 223 ; du 12 mai 1900, p. 285 ; 18 mai 1900, p. 285 ; 15 mai 1901, p. 315 ; 30 avril 1902, p. 353 ; 25 septembre 1902, p. 369 ; 24 mars 1905, p. 490 ; 2 avril 1906, p. 502.

¹⁸⁴ Statistiques Canada, Recensement de 1911, *op. cit.*, p. 16.

Larose veut bien paraître et détaille avec un intérêt certain les sommes versées pour l'habillement, autant pour son épouse et ses enfants que pour lui, énumérant les vêtements procurés et leur couleur : chemises, cravates, complets, faux cols, chapeaux, pantalons, redingotes et souliers¹⁸⁵. Après avoir gagné à la loterie, la nature des dépenses témoigne du fait que Larose se procure des articles de luxe ; il achète des meubles¹⁸⁶, dont un piano, objet qui témoigne de son appartenance à la bonne société¹⁸⁷, des articles divers pour la maison, des appareils électriques, des jouets pour les enfants et même une arme à feu¹⁸⁸.

Larose mange assez fréquemment au restaurant, de trois à cinq fois par mois, parfois plus¹⁸⁹. Nous remarquons qu'alors qu'il va au théâtre et aux concerts avec son épouse, il ne mange pas au restaurant en sa compagnie. Il semble qu'à l'époque, manger à l'extérieur est une pratique qui se fait entre hommes, car la plupart des fois, lorsqu'il mange au restaurant, Larose s'y trouve seul ou avec des amis masculins.

¹⁸⁵ Par exemple, en 1901 seulement, 12 entrées mentionnent soit l'achat ou la réparation des chaussures, pour Larose ou pour les membres de sa famille. Même si Larose use ses souliers par de nombreux déplacements à pied, nous croyons qu'il aime être bien chaussé et possède le sens de la mode, témoin l'entrée suivante : « Acheté chez Fogarty une paire de chaussures jaunes, les 1^{er} que je porte » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 5 mai 1900, p. 284, 302-337.

¹⁸⁶ *Ibid.*, les entrées du : 7 octobre et du 29 novembre 1899, p. 262, 268.

¹⁸⁷ *Ibid.*, l'entrée du 3 décembre 1904, p. 464.

Notons le commentaire suivant au sujet du piano : « Parmi les meubles qui ont le plus marqué la période victorienne de leur valeur symbolique, le piano est sans doute celui qui a connu la spéculation culturelle la plus intense. La bonne éducation et la richesse se combinent pour lui assigner un statut particulier » : Marcelle Dufour, *Intérieur de salon, Jeanne au piano*, *op. cit.*, p. 2.

¹⁸⁸ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 4 avril 1899, p. 243 ; 22 juillet 1899, p. 254 ; 17 novembre, 1903, p. 412, 424 ; 1 novembre 1903, p. 422 ; 4 novembre 1903, p. 422 ; 3 décembre 1904, p. 464 ; 15 décembre 1905, p. 494 ; 17 septembre 1910, p. 550.

¹⁸⁹ Par exemple en février de 1903, il mange 12 fois au restaurant : *Ibid.*, p. 385-388. Nous remarquons que souvent il mange des huîtres en compagnie de ses amis.

Le journal nous permet même de voir certaines pratiques en rapport à l'achat des aliments. Il semble que Larose établit un compte ouvert chez un épicier, compte qu'il payera mensuellement. Au cours des années, il achètera dans plusieurs épiceries de cette façon¹⁹⁰. Larose note assez fréquemment : « Manger » seulement, suivie d'un montant. Il est possible que les sommes d'argent qu'il donne régulièrement à son épouse, montants qui augmentent régulièrement au cours des années, couvrent une certaine partie de l'épicerie¹⁹¹. Même s'il ne révèle pas s'il participe à tous les aspects de l'épicerie allant jusqu'au choix des aliments, il est certain qu'il est tout à fait au courant de l'argent dépensé à ces fins.

Il ressort de cet examen des dépenses courantes que l'artiste manifeste une volonté d'obtenir des objets de consommation qui procurent confort et prestige; de plus il est évident que Larose tient à la protection de ses acquisitions, car ce n'est pas seulement des objets que Larose désire acquérir ; c'est surtout parvenir à un mode de vie.

6.2 Loisirs

Le journal indique que Larose aime bien aller voir des concerts et les pièces de théâtre. Le spectacle connaît alors une période d'effervescence¹⁹² ; Larose fréquente un

¹⁹⁰ *Ibid.*, par exemple, les entrées du : 15 février 1896, p. 87 ; 1 décembre 1898, p. 227 ; 24 juin 1902, p. 360.

¹⁹¹ « Donné à Lydie - \$5.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 7 septembre 1895 ; comparer avec une entrée douze ans plus tard : « Donné à Lydie - 20.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 3 juin 1907, p. 530.

¹⁹² Yves Lever, *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1991, p. 36.

grand nombre de salles de spectacle de l'époque, entre autres le Théâtre des nouveautés, le Théâtre national, le Palais Royal, le Proctor Theatre, le Théâtre de sa Majesté, le Théâtre Français, la salle Windsor, l'Opéra français, la salle Saint-Pierre et le Monument-National¹⁹³. Larose va au théâtre assez souvent ; en 1899, il assiste à une pièce de théâtre ou à un concert une ou deux fois par mois et éventuellement, vu la fréquence des événements, il décide d'acheter un billet de saison¹⁹⁴. Lors de ces sorties, il identifie presque toujours l'artiste ou la pièce¹⁹⁵. Plus tard, il arrivera assez fréquemment à Larose et à son épouse de faire garder les enfants par les membres de la famille pour

Yvan Lamonde identifie la décennie 1890 comme celle de l'essor du théâtre français à Montréal. De trois salles permanentes avant 1890, leur nombre passe à une dizaine à la fin de la décennie. Il note l'augmentation spectaculaire du nombre de représentations de pièces, qui passent de 782 en 1890 à 1835 en 1899 : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, Volume 2 : 1896-1929*, Montréal, Fides, 2004, p. 113.

Selon Paul-André Linteau, au début du XX^e siècle « on assiste à un véritable effervescence dans le monde du spectacle. Le théâtre connaît un essor sans précédent » ; ce serait « l'âge d'or du théâtre de langue française à Montréal » : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 247, 249.

¹⁹³ Le Monument National, situé au cœur de Montréal sur le boulevard Saint-Laurent, est inauguré en 1893. Construit par la Société Saint-Jean Baptiste (alors l'Association Saint-Jean Baptiste), qui se donne comme mandat de favoriser la mobilisation et la solidarité des Canadiens français, cet édifice de quatre étages a dès sa création une mission éducative en plus de servir de salle de spectacle et lieu de divertissements variés. Outre sa bibliothèque publique, dès 1896 débute l'éducation populaire des adultes (cours techniques et l'enseignement général du soir) : Jean-Marc Larrue, *Le Monument inattendu : le Monument national de Montréal, 1893-1993*, Lasalle, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1993, p. 17, 18, 25, 152-154.

Le Monument National est considéré comme un « bastion du fait français en Amérique du nord ». Il participe au premier plan dans l'essor culturel de Montréal, car plusieurs grands artistes de réputation internationale y font des prestations : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 386.

¹⁹⁴ « Payé une partie de mon accès du Théâtre nouveautés – 10.00 » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 1 septembre 1907 p. 536.

« Payé cotisation aux Nouveautés – 15.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 1 octobre 1907, p. 538.

¹⁹⁵ Par exemple : « Été avec Gauthier et sa nièce à l'opéra *La papillonne et l'étincelle* » : *Ibid.*, l'entrée du 4 mars 1895, p. 32.

« Le soir été au Théâtre français pour la 1^e fois avec Lydie voir jouer *l'Assommoir* » : l'entrée du 8 juin 1905, p. 481.

pouvoir aller au théâtre¹⁹⁶. Nous remarquons que malgré sa familiarité avec la langue anglaise, Larose ne va jamais aux spectacles en anglais ; son choix de produits culturels de langue française traduit évidemment un choix de valoriser et de s'identifier à la culture francophone.

Larose, un amateur de tout ce qui est nouveau, s'intéresse à un loisir apparu depuis peu : les vues animées¹⁹⁷. Les vues seront bientôt présentées dans de nombreuses salles de Montréal¹⁹⁸, une des plus importantes étant le Ouimetoscope¹⁹⁹. Larose

¹⁹⁶ Un exemple parmi des très nombreuses entrées de ce genre : « Le soir été au Théâtre des nouveautés entendre jouer *l'Étrangère* de A. Dumas avec Lydie pendant que Lottie et Alfred ont gardé » : *Ibid.*, l'entrée du 16 janvier 1903, p. 382.

¹⁹⁷ La « photo animée » était une des merveilles du siècle lorsque le cinématographe français Lumière l'a présentée le 27 juin 1896 sur la rue Saint-Laurent : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 391.

¹⁹⁸ Yvan Lamonde constate la popularité des vues animées par l'accroissement fulgurant des salles de projection à Montréal. Au nombre de 16 en 1907, elles passent à 26 en 1908, à 39 en 1910 et à 42 en 1911 : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées ...*, *op. cit.*, p. 125.
Selon Yves Lever, vers 1907-1908, les vues animées sont tellement prisées qu'elles occupent toutes les salles disponibles, faisant une « concurrence féroce » au théâtre. Voici quelques autres salles, avec des noms parfois amusants, qui projettent des vues animées à Montréal à l'époque de Larose. Au parc Sohmer, de 1897 à 1915, des vues sont projetées au Radioscope ; au Théâtre Royal il y a l'Animatographe et la Kinématographe. Sur la rue Saint-Laurent il y a la Théâtroscope et au Théâtre français, le Phantascope. D'autres salles affichent des noms tels que Vériscopes, Fériscope, Motographe, Waroscope (films de guerre), Bijou Dream, Ovilatoscope, Supériscope, Lune rousse, La Nationoscope, Passe temps, Ladébauchoscope, Readoscope, Rochonoscope, Mont-Royaloscope, Bodet-O-Scope, Parigraphe : Yves Lever, *op. cit.*, p. 36, 40.
Yvan Lamonde ajoute à cette liste : le Gymnasetoscope, L'Américan Novelyscope, l'Autoscope et le Rochonoscope : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées ...*, *op. cit.*, p. 125.

¹⁹⁹ Le Ouimetoscope, située dans la salle Poiré à l'angle des rues Montcalm et Sainte-Catherine, opérée par J. Ernest Ouimet (1877-1972), ouvre ses portes le 1 janvier 1906. On y projette les premières vues animées en Amérique du nord. Le spectacle d'une heure comprend plusieurs projections de trois à quatre minutes chacune. Entre les projections, un chanteur interprète des succès de l'heure. Vingt mois plus tard, le Ouimetoscope ouvrira une salle de 1 200 places où on ne fait que projeter des films : *Ibid.*, p. 37-38.
En 1912, ce même Ouimet obtiendra gain de cause dans sa lutte contre l'interdiction fédérale, municipale et cléricale du cinéma dominical : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées...*, *op. cit.*, p. 110.
Les vues animées s'intégreront rapidement à la diffusion des informations ; lors des élections fédérales en 1908, Ouimet projette sur un écran extérieur en face de l'édifice de *La Presse* les résultats de scrutin au fur et à mesure de leur réception : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 410, 414.

mentionne les vues animées pour la première fois en 1903²⁰⁰. En 1906 il va aux vues animées au Monument National²⁰¹. En 1907 Larose va aux vues quelques fois par mois, presque toujours en compagnie de ses enfants. Il mentionne le Ouimetoscope trois fois, le Nationoscope neuf fois et le Logiscope une fois²⁰².

Depuis sa jeunesse, la musique fait partie de la vie de la famille Larose²⁰³ ; adulte, Ludger aime encore écouter et faire de la musique²⁰⁴ et entretient un certain lien avec l'Union Sainte-Cécile, une association musicale²⁰⁵. Larose se rend régulièrement aux soirées musicales au parc Sohmer. Le musicien-entrepreneur Ernest Lavigne²⁰⁶ y

²⁰⁰ « L'après-midi été au Plateau, de 3 à 5 heures été avec les élèves au Windsor voir des vues animées » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 11 décembre 1903, p. 427.

²⁰¹ « Séance de cinématographie au Monument National » : *Ibid.*, l'entrée du 6 avril 1906 p. 502. Selon Yves Lever, la projection de vues animées est une activité régulière à l'Eden Musée, au sous-sol du Monument National : Yves Lever, *op. cit.*, p. 36.

²⁰² Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées concernant le Ouimetoscope : 4 septembre 1907, p. 536 ; 15 octobre 1907, p. 538 ; 25 novembre 1907, p. 541 ; Les entrées concernant la Nationoscope, toutes en 1907 : le 21 et 28 mai, le 13 juin, le 5 juillet ; le 11 et 29 juillet, le 12 août, le 17 août et le 11 décembre : *Ibid.*, p. 529-534, 542. Une seule entrée mentionne le Logiscope : *Ibid.*, l'entrée du 7 juin 1907, p. 530.

²⁰³ Rappelons qu'avant de faire ses études en France, Larose jouait dans l'orchestre d'Ernest Lavigne, la « Bande de la Cité », tout comme ses deux frères Damase et Xavier. Ludger jouait le cornet. : Marcelle Dufour, *Ludger Larose, peintre et enseignant*, Travail remis à Laurier Lacroix, Concordia University, pour le cours « Introduction to the Arts in Canada », ARTH C/244, mars 1985, p. 2. Les enfants de Larose reçoivent une formation musicale : Jeanne (le piano), Marcel (le violon) et Paul (le violoncelle). En groupe ils font des soirées musicales en famille : Marcelle Dufour, dans une communication en date du 15 décembre 2008.

²⁰⁴ Par exemple : « Le soir été chez M. Pharon essayer la partition de Faust et de Carmen » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 29 avril 1895, p. 42.

²⁰⁵ « Le soir été entendre la 1^e partie du concert de l'union Sainte-Cécile » : *Ibid.*, l'entrée du 5 novembre 1905, p. 492.

²⁰⁶ Lavigne, fondateur, animateur et directeur musical du parc Sohmer est pratiquement l'âme de ce nouveau lieu de divertissement populaire. Selon Yvan Lamonde, Ernest Lavigne (1851-1909) a « contribué de façon remarquable à la démocratisation de la musique (vente d'instruments, de musique en feuille, édition) tout autant qu'à sa professionnalisation (musiciens de l'orchestre, sens du « copyright ») » et a ainsi « réussi à hausser la qualité de la vie musicale montréalaise au tournant du siècle » : Yvan Lamonde, Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919 : un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 48.

organise une variété d'activités musicales²⁰⁷ auxquelles les frères de Larose, Damase et Xavier, participent activement à différents niveaux²⁰⁸. Le nouveau parc Sohmer, situé à l'angle des rues Notre-Dame et Panet, est une expression de la nouvelle sociabilité urbaine²⁰⁹ ; on y trouve le plus grand pavillon de divertissement de la ville²¹⁰. Yvan Lamonde explique le succès du parc Sohmer : « Nouveautés, variétés, éclectisme, les programmes du parc Sohmer dans leur ensemble s'adressaient bien à tous ; [...] une soirée au parc mêle quelques pages culturelles à plusieurs pages vouées aux attractions sensationnelles les plus diverses de vaudeville²¹¹ ». Ce parc est régulièrement mentionné par Larose ; pour la première fois le jour même de son retour d'Europe et pour la dernière fois en 1907²¹².

²⁰⁷ Outre son propre orchestre, Lavigne fait appel à des artistes et à des ensembles réputés, tel l'Orchestre de Chicago et l'Opéra français : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 436-437.
« Été au parc Sohmer entendre la troupe de l'Opéra français » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 23 février 1896, p. 88.

²⁰⁸ Damase Larose est, en 1892, un des requérants de la corporation qui opère le parc Sohmer. Damase deviendra gérant du parc Sohmer et remplacera Ernest Lavigne comme directeur du parc lors du décès de ce dernier : Yvan Lamonde, *Le parc Sohmer...*, *op. cit.*, p. 51.
Xavier Larose joue du cor dans l'orchestre d'Ernest Lavigne, la « Bande de la Cité », qui devient plus tard la « Bande du parc » ou « Musique du Parc », qui joue au parc Sohmer. Cet ensemble est composé de trente à quarante musiciens. Xavier a remplacé Lavigne comme directeur d'orchestre en 1907 et après le décès de ce dernier en 1909 et 1910 : *Ibid.*, p.115 et photographie de Xavier tirée de *La Presse*, 28 juillet 1900, p. 113.

²⁰⁹ Les loisirs du parc Sohmer, où il se passe quelque chose tous les jours de l'été et tous les dimanches de l'hiver, sont assez variés pour plaire au grand public de toutes les classes sociales : *Ibid.*, p. 34, 37, 96.

²¹⁰ Cette salle de spectacle pouvait recevoir 4 400 personnes assises et 1 400 personnes au balcon. Elle est complètement dévastée lors d'un incendie le 24 mars 1919. On n'a pas reconstruit, face à la forte concurrence des parcs Dominion et Royal : Robert Prévost, *op. cit.*, p. 436-437.

²¹¹ Yvan Lamonde, *Le parc Sohmer...*, *op. cit.*, p. 111.

²¹² « Le soir été chez papa et au parc Sohmer » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 28 juillet 1894, p. 1 ; aussi, du 19 août 1907, p. 534.

Larose n'enregistre aucune participation à des événements sportifs en tant que spectateur mais il est certain qu'il s'intéresse à l'hygiène corporelle et à la forme physique. Il lève des poids, s'inscrit à des séances de gymnastique, patine, et l'hiver, va glisser en groupe²¹³. De plus, il pratique le cyclisme²¹⁴, sport qui, selon Lamonde, « fait rage » depuis environ 1870²¹⁵. Larose se promène en vélo pour visiter des amis ou membres de la famille et semble pratiquer ce sport seul.

Nous remarquons que Larose prend fréquemment ce qu'il appelle des «bains turcs²¹⁶ », et ce, alors que le réseau des bains publics est encore embryonnaire à Montréal²¹⁷. Est-ce à dire que sa maison n'est pas munie d'installations sanitaires? Les

²¹³ En 1906 nous trouvons 12 entrées qui mentionnent que Larose participe à des leçons de gymnastique le samedi matin à l'Académie du Plateau : *Ibid.*, p. 498-504.

Aussi : *Ibid.*, les entrées du : 1 septembre 1896, p. 118 ; 5 mars 1901, p. 307 ; 12 et 23 janvier et 1, 14, 20 et 23 février 1902, p. 341-346 ; 2 janvier 1906, p. 496 ; 23 et 24 février et du 2 et 3 mars 1906, p. 499, 500.

²¹⁴ En 1898, Larose gagne un vélo : « Le soir monsieur Harris a fait rafler son bicycle que j'ai gagné » : *Ibid.*, l'entrée du 7 avril 1898, p. 195.

C'est le début d'une aventure onéreuse pour Larose. Il achète plusieurs pièces pour sa bicyclette et effectue de nombreuses réparations : *Ibid.*, les entrées d'avril à septembre 1898, p.195-216.

²¹⁵ Une manifestation de cette « vélomanie » est le fait qu'en 1897 on installe au parc Sohmer une « remise à bicyclettes » pour les gens qui s'y rendent en vélo. De plus, l'engouement se traduit dans les spectacles de ce parc. En 1892, 1899, 1903, 1911 et 1915 on y présente des spectacles acrobatiques démontrant des tours d'adresse à l'aide de bicycles. Lamonde résume : « le cyclisme est présent au parc Sohmer sur la scène et plus modestement, comme moyen de locomotion pour certains spectateurs qui, en rentrant chez eux, devaient encore rêver des cyclistes incroyables qu'ils venaient de voir évoluer » : Yvan Lamonde, *Le parc Sohmer, op. cit.*, p. 59, 146-148.

²¹⁶ Larose mentionne cette pratique pour la première fois en 1900 : « pris un bain turc » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 14 septembre 1900, p. 289.

Il y va autant l'hiver que l'été, parfois une fois par mois, parfois une fois par semaine. Habituellement, l'entrée se lit comme suit : « Le matin été en ville, pris mon bain turc - .75 » : *Ibid.*, l'entrée du 3 mars 1902, p. 347.

²¹⁷ Avant le tournant du siècle, la conscience de la nécessité d'implanter des mesures d'hygiène publique pousse l'administration de la ville à préparer des plans pour des bains publics, avec des résultats mitigés. En fait, l'achalandage est fort (400 personnes par jour à Sainte-Hélène, 850 par jour au bain Wellington) mais la qualité des installations est peu réussie ; il s'agit d'un bassin submergé dans le canal Lachine pour l'ouest de la ville et pour l'est : « une eau courante pas très propre et une plage de l'Île-Sainte-

historiens font état de l'absence de salles de bain et de baignoires dans les résidences ouvrières²¹⁸, situation qui s'améliore après le tournant du siècle²¹⁹. Toutefois, il est inconcevable que Larose, qui s'offre les services et les commodités modernes, n'ait pas fait installer une baignoire lorsqu'il construit sa belle maison bourgeoise en 1899²²⁰. Sans vouloir déprécier l'aspect hygiénique de sa fréquentation du bain public, mais sachant à quel point Larose aime le contact humain, il est fort probable que, pour lui, c'est la nature sociable du bain public qui prime²²¹.

Il semble donc que Larose soit suffisamment à l'aise pour s'offrir des loisirs de bon goût. Peu extravagants, ces loisirs reflètent tout de même l'appartenance à une classe sociale aisée.

Hélène ». À cela on ajoute, en 1891, un bassin creusé en pleine terre à Hochelaga. Selon Jean De Laplante, en 1900, il n'y avait que trois bains publics « de fortune » à Montréal, mais c'est durant la décennie 1900-1910 que l'on va de l'avant avec la politique d'un bain par quartier. On commence avec la construction des bains d'été dans des bâtiments permanents (1901 pour le bain Gallery ; 1904 pour les bains Saint-Louis et Dagenais-Turner; 1906 pour le bain Hochelaga). En 1908 on construit le bain Lévesque qui est chauffé à la vapeur et servira à l'année. Le réseau des bains publics poursuivra son expansion jusque dans les années 1930: Jean De Laplante, *Les parcs de Montréal : des origines à nos jours*, Montréal, Éditions du Méridien, 1990, p. 63, 78, 80.

²¹⁸ Tétreault s'appuie sur le *Rapport sur l'état sanitaire de la Cité de Montréal* pour l'année 1886 et 1890 lorsqu'il avance que la majorité des maisons ouvrières n'ont pas de salle de bain [...] ni de baignoires : Martin Tétreault, « Les maladies de la misère, Aspects de la santé publique à Montréal, 1880-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4, mars 1983, p. 523.

²¹⁹ Il semble qu'au début du siècle on voit certains progrès. Jean De Laplante, utilisant le rapport annuel de la ville pour 1905, estime que les trois quarts des logements ouvriers ont un cabinet d'aisance, mais n'ont pas de bain : Jean De Laplante, *op. cit.*, p. 78.

²²⁰ Dans le journal de Larose, un croquis du plan de plancher de la maison de son père révèle l'existence d'un « cabinet » et « lavabo » dans sa résidence en 1894. Si la maison de son père avait des installations sanitaires déjà en 1894, nous présumons que les habitations ultérieures de Larose, surtout à partir de 1900, en sont équipées également : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, page d'introduction.

²²¹ Outre l'aspect hygiénique, Linteau souligne la sociabilité du lieu et l'aspect récréatif du bain public : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal*, *op. cit.*, p. 243.

6.3 Vacances

Le niveau social de Larose lui permet de s'offrir un autre luxe des classes aisées : des vacances estivales à l'extérieur de la ville. Il possède non seulement les moyens financiers pour le faire, mais également, grâce à son travail en milieu scolaire, il dispose du temps libre nécessaire pour des déplacements. Ces voyages, qu'il effectue presque toujours sans sa famille²²², sont souvent à des destinations qui lui permettent de combiner tourisme et peinture de paysage. Il voyage surtout au Québec, visitant entre autres la région de Québec (Lévis, Île d'Orléans), la Mauricie, le Saguenay, Beauharnois, et semble avoir une prédilection pour les villages au nord de Montréal, tels que Saint-Faustin, Oka, Deux-Montagnes, Saint-Eustache et Shawbridge. À quelques occasions il se rend un peu plus loin : à Toronto, à Ottawa, en Nouvelle-Angleterre, à Chicago, et aussi, à quelques reprises, en Europe. Nous avons placé en l'annexe 2 une liste des destinations des vacances de Larose entre 1894 et 1915 et quelques détails concernant ces voyages. S'il est vrai que l'artiste fait souvent des voyages dans le but de peindre, nous remarquons également une tendance marquée de conjuguer art, plaisir et curiosité, faisant de ses déplacements des véritables voyages « touristiques », et ce, de plus en plus à mesure qu'il s'enrichit. Incontestablement, Larose participe à cette culture de tourisme accessible aux gens jouissant d'un certain niveau de fortune.

²²² À l'exception de son voyage de noces de dix jours dans la région du Saguenay en 1895, il voyage seul ou avec un ami masculin : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, p. 58.

6.4 Soins de santé et mortalité

Le journal de Larose rend compte de quelques pratiques en rapport avec les naissances, la maladie et la mort.

Dans ses recherches sur la période 1880-1914, Martin Tétreault explique que les problèmes de santé publique parmi les classes démunies sont graves au point de constituer « une situation d'urgence²²³ ». François Guérard déclare que « l'état de santé des Montréalais était parmi les plus piteux des centres urbains des pays industrialisés²²⁴ ». Toutefois, ces deux chercheurs soulignent que la santé est une affaire de classe sociale et démontrent que durant la même période, les classes plus aisées voient une amélioration générale des soins de santé et une chute des taux de mortalité²²⁵. La question de la santé publique préoccupe les réformistes montréalais de l'époque²²⁶ ;

²²³ Tétreault souligne « l'inégalité sociale devant la mort » et fait ressortir que « les Canadiens français de Montréal payent un tribut à la mort considérablement plus élevé que les autres groupes ethniques ; invariablement ils disparaissent plus jeunes, et principalement par suite de maladies contagieuses » : Martin Tétreault, « Les maladies de la misère, Aspects de la santé publique à Montréal, 1880-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4, mars 1983, p. 508, 526.

²²⁴ François Guérard, « Hygiène publique au Québec de 1887 à 1939 : Centralisation, normalisation et médicalisation », *Recherches sociographiques*, XXXVII, 2, 1996, p. 206.

²²⁵ La chute de mortalité dans les classes aisées s'explique par la baisse accentuée de la mortalité par maladies contagieuses telles que la tuberculose, le typhus, la typhoïde et la variole : Martin Tétreault, *op. cit.*, p. 511.

²²⁶ Annick Germain, « L'émergence d'une scène politique : mouvement ouvrier et mouvements de réforme à Montréal au tournant du siècle, essai d'interprétation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, no 2, p. 185, 186.
Aussi : Éric Leroux, *Gustave Franq, figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, VLB Éditeur, 2001, p. 54.

Larose exprime personnellement de l'intérêt pour cette question²²⁷. On ne se surprend donc pas d'apprendre que, dans sa vie au foyer, il tente d'adopter des pratiques sanitaires et prophylactiques telles que la vaccination, la quarantaine et la circoncision²²⁸. Il a également accès à des soins dentaires²²⁹.

L'épouse de Larose accouche à la maison avec l'aide d'un médecin et généralement, on fait venir un médecin même lors d'une fausse couche²³⁰. Pour des gens du niveau social de Larose, quoiqu'il ne soit pas exceptionnel qu'ils soient hospitalisés pour des maladies plus graves ou de la chirurgie, il est plus courant de se faire soigner à la maison²³¹, ce qui est le cas chez Larose²³². Parfois, on consulte en cabinet. Lorsqu'il

²²⁷ Larose recommande : « Des règlements hygiéniques plus sévères tels que la suppression des caves comme habitation et l'inspection des usines mieux surveillées ; la taxe d'eau payée par les propriétaires ; les bains dans les logements futurs ; la création d'un sanatorium pour les tuberculeux » : Ludger Larose, « Programme des sujets que la revue doit discuter », date inconnue, p. 5-7.

²²⁸ « Le Dr. Dazé est venu vacciner le petit Paul ce matin » : *Ibid.*, l'entrée du 4 novembre 1898, p. 223. Aussi : 22 décembre 1894, p. 20 ; le 15 juin 1900, p. 288 ; 11 décembre 1901, p. 338 ; 7 avril 1902, p. 351 ; 4 mars 1905, p. 473 ; 16 janvier 1906, p. 496.

²²⁹ « Fait nettoyer mes dents par Gaston » : *Ibid.*, l'entrée du 18 mai 1895, p. 44.

²³⁰ *Ibid.*, les entrées du 26 avril 1898, du 28 décembre 1899 et du 29 novembre 1901, p. 198, 271, 336. Les trois fausses couches de Lydie sont : à six mois de grossesse en 1896, à deux mois en 1904 et à trois mois en 1905. On fait venir un médecin pour les deux premières ; lors de sa troisième fausse couche, on fait venir sa sœur seulement : *Ibid.*, les entrées du 2 mars 1896, du 27 avril 1905 et du 22 novembre 1904, p. 89, 442, 493.

²³¹ Voici quelques cas d'hospitalisation que nous trouvons dans le journal : En 1902, Larose écrit : « Le matin visite de Marois qui entre demain pour se faire opérer sa cataracte » : *Ibid.*, l'entrée du 14 janvier 1902, p. 341.
Le docteur J. Laberge est hospitalisé lorsqu'il contracte la fièvre typhoïde : *Ibid.*, les entrées du 10 et du 27 septembre 1898, p. 215, 217.
Maria Lamarre-Beaudry est opérée à l'hôpital Victoria en 1907, un an et demi avant de décéder à l'Hôtel-Dieu : *Ibid.*, les entrées du 24 janvier 1907 et du 4 septembre 1908, p. 521, 545.
De septembre 1894 à août 1895, le curé Sentenne se trouve à l'hôpital, où Larose le visite : *Ibid.*, p. 10, 16, 51, 53, 57.

²³² Par exemple, lorsque Ludger Larose contracte la fièvre typhoïde en 1894, il se rend chez sa sœur Clara, où il sera soigné par le docteur J. Laberge. Le médecin lui prescrit de la quinine: *Ibid.*, le 1 novembre

s'agit de troubles mineurs, on reste à la maison et on se soigne à l'aide de médicaments achetés en pharmacie²³³.

La mort est très présente au début du siècle ; c'est sans doute pour cette raison que Larose fait faire des testaments pour son épouse et lui-même alors qu'ils sont au début de la trentaine²³⁴. Il se prépare aux éventualités en payant des frais funéraires à l'avance²³⁵. Régulièrement, Larose nous fait côtoyer la mort ; le journal contient de nombreuses références au décès dans la famille et dans son cercle social. Le premier décès qu'il note dans la famille immédiate et celui de sa mère²³⁶. Quelques années après son mariage, la sœur de son épouse, âgée de 25 ans, décède des causes non indiquées ; un an après mourra également la mère de Lydie²³⁷. Au cours des années, Larose perdra son père et deux frères²³⁸, ainsi que bon nombre de parents plus éloignés. En plus de la date du décès, Larose indique souvent la cause de la mort et parfois le lieu du service ; à l'occasion il insère un avis de décès qui a paru dans un journal. Les gens meurent d'une variété de maladies, parfois alors qu'ils sont assez jeunes, ce qui est le cas de Larose lui-

1894, p. 17-19. Aussi : les entrées du : 25 novembre 1897, p. 179 ; 6 janvier 1907, p. 520 ; 18 avril 1899, p. 244 ; 31 janvier 1901, p. 304, 305.

²³³ « Chez Brault pharmacien, acheté des capsules de colchicine » : *Ibid.*, l'entrée du 9 avril 1900, p. 281. Aussi : les entrées du 2 juin 1898, p. 203 ; 3 novembre 1904, p. 461.

²³⁴ *Ibid.*, l'entrée du 13 juin 1900, p. 288.

²³⁵ « Payé cotisation des frais funéraires à Lydie - .75 » : *Ibid.*, l'entrée du 1 juin 1904, p. 446.

²³⁶ *Ibid.*, « Abrégé de mon journal de Paris », l'entrée du 29 avril 1887, p. 734.

²³⁷ *Ibid.*, les entrées du : 28 juin 1897, p. 160 ; 20 septembre 1898, p. 216.

²³⁸ Thomas Larose décède le 28 septembre 1904 : *Ibid.*, p. 456. Xavier mourra le 21 mars 1911 et Alfred, le 25 octobre 1915 : *Ibid.*, p. 551, 566.

même, qui décède d'une congestion pulmonaire à l'âge de 47 ans. Voici quelques exemples de ce qui emporte les proches de Larose : un de ses frères meurt d'une hémorragie cérébrale à l'âge de 45 ans ; un autre d'un cancer, à l'âge de 55 ans ; son oncle d'un accident en milieu de travail à 87 ans ; sa tante, tragiquement, des brûlures à 70 ans ; la fièvre typhoïde fauche un bébé de neuf mois et aussi un ami. Larose avait failli, lui aussi, mourir de cette maladie en 1894²³⁹.

Larose révèle certaines coutumes entourant la mortalité. En règle générale, on meurt à la maison, où on expose le défunt et où on le veille jusqu'au service funéraire, qui a lieu deux ou trois jours plus tard²⁴⁰. Parfois on distribue des « invitations pour les funérailles²⁴¹ ». On a recours à quelques services des techniciens funèbres²⁴². Quoiqu'on porte le deuil, il semble que l'on n'exprime pas très longtemps ni de façon très extériorisée le deuil dans la famille de Larose et on reprend assez rapidement les activités et les sorties²⁴³.

²³⁹ *Ibid.*, les entrées du : 21 octobre 1915, p. 566 ; 21 mars 1911, p. 551 ; 25 septembre 1915, p. 566 ; 24 décembre 1914, p. 562 ; 17 août 1903, p. 412 ; 30 novembre 1898, p. 226 ; 27 novembre au 3 décembre 1894, p. 18.

²⁴⁰ Voici des proches de Larose qui meurent à la maison : le grand-père de Lydie, le père de Larose ainsi que ses frères Alfred et Xavier : *Ibid.*, les entrées du : 3 juillet 1904, p. 449 ; 28 septembre 1904, p. 456 ; 21 mars 1911, p. 551 ; 21 octobre 1915, p. 566.
Aussi : *Ibid.*, les entrées du : 3 juillet 1904, p. 449 ; 8 mai 1898, p. 199, 200.

²⁴¹ « Le matin porté des invitations pour les funérailles de madame Pharon » : *Ibid.*, l'entrée du 22 septembre 1898, p. 217.

²⁴² « À 7½ heures P.M. mort chez moi de monsieur Thomas Webb grand-père de Lydie. [...] Été avec Alfred chez Seale l'entrepreneur funèbre qui est venu l'arranger » : *Ibid.*, l'entrée du 3 juillet 1904, p. 449.

²⁴³ Lors du décès de sa sœur Lizzie : « Lydie est allée chez sa mère acheter une robe de deuil » : *Ibid.*, l'entrée du 5 juillet 1897, p. 161.

7. CONCLUSION

Le journal de Larose, témoin d'une façon de vivre à une autre époque, permet un regard inusité sur la vie d'un petit bourgeois canadien-français du tournant du siècle par l'analyse des entreprises lucratives, des achats courants, des loisirs, des vacances et d'autres pratiques routinières. À travers sa quotidienneté parfois banale, les entrées du journal nous renseignent non seulement sur le mode de vie et l'ascension sociale de Larose, mais également sur les pratiques et habitudes de la classe d'affaires montréalaise au tournant du siècle.

La répétition journalière de certains faits et gestes nous permet de dégager l'image d'un peintre voulant vivre de son art, mais qui désire également s'intégrer à la société de progrès, d'aise et de confort. Pour améliorer son sort, il devient un véritable « homme d'affaires », touchant à une variété d'entreprises lucratives et de projets qui promettent de rapporter. Larose gère ses activités diverses tout en poursuivant la pratique de son art et en vivant une vie bien rangée et respectable.

Les activités quotidiennes de Larose manifestent une adhésion aux valeurs de la classe d'affaires ; ce code éthique individualiste libéral valorise le travail, l'honnêteté, la probité et condamne les comportements avilissants. Également valorisé est l'effort pour l'amélioration de sa condition et l'empressement de promouvoir les mesures pouvant

Les sorties de loisirs en public se font presque immédiatement après le décès d'un proche. Par exemple, le père de Ludger Larose meurt le 28 septembre 1904 ; deux semaines plus tard, l'épouse du défunt accompagne l'épouse de Ludger à un concert : *Ibid.*, l'entrée du 10 octobre 1904, p. 456, 458.

aider les moins nantis à améliorer leur sort²⁴⁴. Larose souscrit manifestement à la pensée sociale des libéraux progressistes, pour qui le bourgeois a comme devoir de participer au relèvement de ses semblables, par tous les moyens à sa disposition.

Nous n'avons examiné ici qu'un aspect de notre personnage, son caractère bourgeois et les activités l'identifiant comme tel. Toutefois il serait réducteur de ne voir en ses activités spéculatives qu'un simple désir du gain ; pour lui l'enrichissement est une expression du progrès. S'il est vrai que Larose se révèle un homme pour qui l'avancement inclut l'acquisition des biens matériels, il est tout aussi vrai que, malgré ses occupations nombreuses, il reste passionné pour son amour premier, l'art, et pour une foule de causes sociales réformistes. Nous verrons dans des chapitres subséquents que son progressisme s'étend tout autant à l'épanouissement de l'esprit de l'homme, à l'adhésion de la modernité comme valeur et au développement de l'art qu'à l'enrichissement personnel. Pour Larose, la consolidation de son appartenance à la classe petite bourgeoise est une façon de vivre le progrès ; son rang social est aussi une position à partir de laquelle il pourra exercer de l'influence sur sa collectivité.

²⁴⁴ Fernande Roy, *op. cit.*, p. 126, 224.

CHAPITRE 4

Larose le progressiste

1. INTRODUCTION

On aurait pu trouver normal que Larose, après un séjour de plusieurs années en France, ait rapporté avec lui, à son retour à Montréal, des idées avant-gardistes sur la peinture et des techniques esthétiques tout à fait révolutionnaires pour le milieu artistique canadien. Tel ne fut toutefois pas le cas. Malgré sa connaissance des tendances artistiques modernisantes de ses contemporains et malgré l'influence même sur sol canadien des expérimentations artistiques de confrères tels que Maurice Cullen, William Brymner et Henri Beau¹, peintres qui sont ses connaissances ou ses amis², tout au long de sa carrière, l'œuvre de Larose demeurera solidement ancrée dans la peinture apprise dans les académies européennes.

Néanmoins, dans d'autres domaines, Larose se montre particulièrement épris de progrès et de modernité. La lecture de son journal intime nous révèle un homme ayant

¹ Voir les notes biographiques sur ces peintres à l'annexe 3 du présent document.

² Cullen et Beau sont nommés plusieurs fois dans le journal de Larose ; Brymner, deux fois.

une volonté prononcée de découvrir, de voir autrement, d'élargir ses horizons, d'essayer des nouveautés. Larose fait montre d'une grande curiosité intellectuelle et d'une ouverture d'esprit sur une vaste gamme de sujets, qui inclut des façons non conventionnelles d'entrevoir la spiritualité, la santé, la place de la femme dans la société, les communications internationales, les rapports avec les autorités religieuses, pour ne nommer que celles-là. Larose est un autodidacte dont la soif d'apprendre et de comprendre nous semble être le fondement de sa vie intellectuelle.

D'entrée du jeu, précisons la spécificité de Larose dans le paysage idéologique de son époque. Nous l'avons déjà identifié comme un libre-penseur engagé dans l'avancement sur les plans humain, moral et intellectuel, et ce, dans une perspective sociale autant que personnelle. Toutefois, le qualifier de « libre-penseur » n'est pas suffisant ; Larose est plus qu'un libre-penseur de cabinet qui se déclare émancipé des idéologies dominantes de son entourage. Il s'en distingue par son activisme. Nous remarquons chez lui un désir marqué de participer personnellement à la modernisation qui, pour lui, représente toujours une amélioration. Il appuie les efforts des réformistes et des progressistes autour de lui et par ces alliances, prête main forte à l'implantation de certains aspects de la réforme sociale qu'il souhaite. Cependant, en adhérant à la pensée ouvrière et par ses positions d'anticléricale, de darwiniste et de féministe, il est certain que Larose va beaucoup plus loin que la plupart des réformistes autour de lui qui militent pour la modernisation, sans remettre en question les idées et valeurs fondamentales de la société. Si, strictement parlant, Larose appartient à la frange radicale du courant progressiste, nous évitons d'utiliser le terme « radical » pour le décrire, car, malgré la nature avant-gardiste et

radicale de ses idées, ses interventions sont caractérisées davantage par la modération que par la confrontation. Larose est, à la fois, un libre-penseur, un fervent de modernité, un réformiste et un progressiste ; pour lui, libre-pensée et progressisme sont indissociables. Si, dans ce chapitre, nous regroupons sous la bannière de « progressisme » un ensemble de croyances et d'attitudes orientées vers le nouveau et la découverte, il faut garder à l'esprit que le progressisme de Larose est alimenté par sa libre-pensée.

Ce chapitre examinera les gestes intimes qui rendent compte de cette passion de Larose pour tout ce qui est, à son époque, progressiste et moderne, que ce soit dans ses idées ou dans ses pratiques. Nous regrouperons par thèmes les manifestations d'abord de son progressisme, en commençant par un examen de ses lectures, puis en regardant sa pratique de l'espéranto, son abandon du catholicisme, son anticléricalisme et son adhésion au féminisme. Après quoi, nous ferons état de sa modernité, telle qu'elle se manifeste dans son intérêt pour des pratiques diverses telles que l'hypnotisme, le végétarisme, la sténographie ; nous examinerons également son intérêt pour les sciences. La conclusion donnera un sens à ce goût prononcé pour les nouvelles façons de penser et de faire.

2. LES LECTURES DE LAROSE

Dans son journal, Larose divulgue une quantité imposante d'informations concernant l'acquisition des livres et des journaux. Nous y trouvons plus de 640 entrées

en rapport avec l'achat, les échanges de livres avec des amis, les commandes de livres, l'organisation de sa bibliothèque ainsi que des références aux moments passés à lire. Même si Larose est plutôt vague en rapport aux titres³, son journal divulgue amplement de renseignements pour nous permettre de faire un certain nombre de constats sur sa consommation d'information écrite et sur ses habitudes de lecture.

Larose est sans conteste un lecteur vorace. Il se procure des lectures à chaque mois, voire à chaque semaine. À titre d'exemple, pour le mois de mai 1894, Larose note 12 transactions en rapport à ses lectures, que nous présentons ci-bas au tableau 7. Au fil des années, le nombre des entrées de cette nature diminue, mais il y a au moins une entrée par mois en rapport aux lectures encore en 1906.

TABLEAU 7
Entrées du journal en rapport à l'achat d'imprimés, mai 1894

Date	Imprimé acheté
1 mai	Donné pour journal - .01
3 mai	Acheté livre de M ^{gr} Boivin, manuel des confesseurs - \$1.25 Acheté une revue d'Emerson, essais - .90 Fait relier revues chez monsieur Lamothe - \$1.70
4 mai	Journal - .01
6 mai	Journal - .01
8 mai	Journal - .01
15 mai	Cherché 2 livres à la douane - .15
16 mai	Été chez Beauchemin chercher 40 livres que l'ai fait relier - \$20.80
28 mai	Donné pour journaux - .15
29 mai	Payé chez monsieur Perrault pour reliure - \$3.70
31 mai	Journaux - .15

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 42-46.

³ Par exemple : « Été chercher livres à la douane » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 8 octobre 1897, p. 174.

La nature des imprimés que Larose lit est assez variée. Puisque nous trouvons un très grand nombre de mentions : « Journaux », nous déduisons que Larose aime se tenir au courant des actualités⁴. Il achète également des revues, des livres, des catalogues et des brochures sur une foule de sujets⁵ et s'abonne à un grand nombre de revues et périodiques. De plus, en 1901 il fait une acquisition qu'il trouve importante, à en juger par le fait que douze entrées traitent le sujet ; il écrit : « Souscrit à un ouvrage La Grande Encyclopédie 924 francs pour 31 vol. livrable en septembre et payable par des trimestres de 100 francs⁶ ». Larose lit en français et aussi en anglais⁷. Curieux de nature, il est permis de croire que par la lecture, Larose tente non seulement de satisfaire sa soif de connaissances, mais aussi de palier ce qu'il peut percevoir comme son manque d'instruction formelle⁸.

Un certain nombre d'entrées nous livre un échantillonnage des thèmes qui captent son intérêt, thèmes qui débordent largement de la peinture et de l'art, entre autres: la géographie, la fabrication du vin, la géométrie, la religion, la politique, la photographie, l'hypnotisme, la numismatique, le végétarisme, la pédagogie, le

⁴ Larose n'indique pratiquement jamais quel journal il achète.

⁵ *Ibid.*, les entrées du : 1 juillet 1897, p. 161 ; 31 août 1897, p. 168 ; 27 mai 1906, p. 505.

⁶ *Ibid.*, l'entrée du 28 mai 1901, p. 316. Les 11 autres entrées en rapport avec l'encyclopédie traitent des livraisons et du paiement.

⁷ Les abonnements qu'il prend sont de langue française et anglaise. Il commande parfois des imprimés des endroits où la langue anglaise domine, par exemple, des États-Unis : *Ibid.*, les entrées du : 4 octobre 1897, p. 173 ; 18 novembre 1900, p. 296 ; 23 juillet 1903, p. 408.

⁸ Jeune, Larose a bénéficié d'une instruction de base et ensuite a étudié l'art à Montréal et dans des académies françaises, mais n'a pas fréquenté de collège classique.

militarisme, le code civil, la survie des Canadiens français, la graphologie, la science, l'histoire, l'art, l'espérantisme et l'alcoolisme⁹.

Certaines entrées identifient clairement les auteurs, parmi lesquels certains sont célèbres : Ernest Renan, L.O. David, François-Xavier Garneau, Voltaire, Victor Hugo, Jean-Jacques Rousseau¹⁰ et Émile Zola, auteur que Larose semble apprécier particulièrement. Il lui a même envoyé une lettre¹¹.

L'énumération que fait Larose des 36 journaux et revues qu'il achète ou auxquels il s'abonne entre 1894 et 1906 nous renseigne beaucoup quant à la nature de ses lectures, car dans le cas des abonnements, il spécifie le nom de la revue et souvent l'endroit d'où il la commande. Une liste de ces revues et journaux paraît à l'annexe 4. Un survol de cette liste nous fait remarquer le caractère éclectique des thèmes qui intéressent Larose : entre autres, le socialisme, l'éducation, l'art, l'espérantisme et les actualités.

⁹ *Ibid.*, les entrées, par thème, du : 1 octobre 1893, p. 11 ; 22 novembre 1902, p. 375 ; 10 octobre 1894, p. 13 ; 22 février 1898, p. 190 ; 17 février 1900, p. 276 ; 3 mai 1895, p. 42 ; 25 juin 1896, p. 108 ; 14 mai 1898, p. 200 ; 25 sept 1898, p. 217 ; 5 septembre 1903, p. 414 ; 15 mars 1899, p. 240 ; 8 juin 1901, p. 317 ; 1 juin 1903, p. 401 ; 18 décembre 1903, p. 428 ; 29 décembre 1903, p. 429 ; 3 avril 1904, p. 440 ; 22 octobre 1904, p. 459 ; 24 mars 1896, p. 93 ; 5 mars 1898, p. 191 ; 19 avril 1905, p. 477 ; 8 avril 1910, p. 549 ; 1 mars 1901, p. 307 ; 25 décembre 1896, p. 135 ; du 1 avril 1902, p. 350 ; 16 janvier 1906, p. 496.

¹⁰ *Ibid.*, les entrées du : 4 juillet 1896, p. 110 ; 15 mars 1898, p. 192 ; 6 mars 1903, p. 389 ; 12 avril 1903, p. 394 ; 28 mars 1894, p. 37 ; 1 juillet 1895, p. 51 ; 26 novembre 1898, p. 226 ; 28 septembre 1899, p. 261 ; 17 janvier 1901, p. 303 ; 20 mai 1904, p. 445 ; 21 mars 1906, p. 501.

¹¹ « Écrit une lettre à Zola, envoyé un livre (mon premier livre) » : *Ibid.*, l'entrée du 7 septembre 1902, p. 366 ; aussi : « Écrit lettre à Waupane, à Émile Zola, envoyé un livre d'école » : *Ibid.*, l'entrée du 8 septembre 1902, p. 366.

La correspondance n'a pas eu de suite, car Zola décède peu après « Mort de Zola » : *Ibid.*, l'entrée du 29 septembre 1902, p. 369. Aucune trace des correspondances entre Larose et Zola se trouve dans les documents personnels de Larose conservés par sa famille. Dans les livres de Zola de la bibliothèque de Larose, ce dernier a souligné plusieurs passages : Information obtenue lors d'une communication avec Marcelle Dufour, petite fille de l'artiste, le 29 mars 2007.

Un document archivé sur lequel nous avons pu mettre la main nous indique encore plus précisément la nature des lectures de Larose. Nous avons obtenu une copie de l'inventaire des biens en sa possession au moment de sa mort¹². Cet inventaire inclut une liste de plus de 40 pages des publications de la bibliothèque de l'artiste et nous permet donc de connaître avec exactitude les titres et les auteurs de la collection. Nous avons copié cette liste, qui se trouve à l'annexe 5. Les plus de 400 titres, en général des ouvrages récents publiés peu avant leur achat ou du moins du vivant de Larose, incluent, entre autres, des écrits littéraires, des livres sur la philosophie, l'histoire, la pédagogie, l'art, la photographie, la santé, la religion, et les sciences. La très grande variété des sujets de sa bibliothèque révèle avant tout une volonté de s'instruire et de se perfectionner. Cette bibliothèque est également celle d'un progressiste et libre penseur ; à titre d'exemples : *Le Débutant* (Arsène Bessette), *Lettres persanes* (Montesquieu), *Le Monde comme volonté*, *La Sagesse dans la vie*, et *Le fondement de la Morale*, (Arthur Schopenhauer), *La Révolte des anges* (Anatole France), *Les libres-penseurs* (Louis Veillot), *The Teaching of Secularism* (C. Watts), *Sciences et religions*, (Thomas Huxley, évolutionniste), *The Rights of Women* (K. Heinzen).

Il est également d'intérêt de noter que Larose se procure des imprimés d'une variété de sources. À l'occasion, il consulte dans les bibliothèques publiques¹³; nous

¹² *Inventaire des biens de feu Ludger Larose, Chapitre troisième: Inventaire des livres de la bibliothèque dans la salle à manger*, le 23 décembre 1915, Dépôt des greffes des notaires, Palais de justice de Montréal, 43 pages.

Nous tenons particulièrement à remercier madame Marcelle Dufour pour son aide dans l'acquisition de ce document.

¹³ « Le matin été en ville à la bibliothèque technique » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 30 juillet 1906 p. 533.

remarquons un certain nombre de visites à la bibliothèque Fraser¹⁴, ce qui nous intéresse du fait que les livres du défunt Institut canadien, dont un certain nombre avait été mis à l'index suite à l'éclatement du regroupement, ont été intégrés à la collection de l'anglo-protestant Fraser Institute¹⁵. Le plus souvent, Larose achète directement des libraires montréalais, dont Déom et Beauchemin¹⁶. Souvent il commande des livres de l'extérieur¹⁷. Il achète également des imprimés d'occasion, parfois dans des encans¹⁸. Fait intéressant, avec des amis et des connaissances, il prête, emprunte, échange et reçoit en cadeau des livres, ce qui souligne que Larose n'est pas un intellectuel solitaire, mais plutôt membre d'une communauté ou, plutôt, de plusieurs communautés de lecteurs¹⁹. Il est évident que dans les différents cercles qu'il fréquente, soit les espérantistes, les franc-maçons, les enseignants, etc., la lecture s'intègre aux activités et agit comme moyen de ressourcement individuel et collectif.

Un fait qui nous frappe en lisant son journal est que sa bibliothèque semble représenter une acquisition de grande valeur à ses yeux ; il la traite comme une

¹⁴ Le journal contient 11 entrées indiquant des visites au Fraser Institute : *Ibid.*, les entrées du : 22 novembre 1895, p. 73 ; 26 novembre 1895, p. 74 ; 28 novembre 1895, p. 74 ; 20 janvier 1896, p. 83 ; 14 février 1901, p. 305 ; 26 février 1901, p. 306 ; 11 mars 1901, p. 308 ; 6 septembre 1901, p. 326 ; 4 janvier 1903, p. 381 ; 3 décembre 1903, p. 426 ; 8 avril 1910, p. 549.

¹⁵ Ces livres, refusés par la ville de Montréal en raison de la condamnation par l'évêque de cette collection, ne seront intégrés à la bibliothèque du Fraser Institute que dix ans plus tard, en 1885 : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, Volume 2 : 1896-1929*, Montréal, Fides, p. 209.

¹⁶ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 14 octobre 1897, p. 174 ; 30 novembre 1899, p. 268 ; 12 décembre 1899, p. 269 ; 1 avril 1902, p. 350.

¹⁷ Par exemple : « Cherché 2 livres à la douane » : *Ibid.*, l'entrée du 15 mai 1895, p. 44.

¹⁸ *Ibid.*, les entrées du : 8 juin 1903, p. 402 ; 6 juillet 1895, p. 52 ; 31 octobre 1901, p. 333 ; 12 et 14 avril 1904, p. 441 ; 30 octobre 1896, p. 127.

¹⁹ *Ibid.*, les entrées du : 10 décembre 1895, p. 76 ; 5 juin 1898, p. 203 ; 31 juillet 1898, p. 209 ; 10 décembre 1895, p. 76 ; 2 juin 1899, p. 249 ; 28 juillet 1904, p. 451 ; 2 janvier 1899, p. 232 ; 15 octobre 1896, p. 126.

collection précieuse. Le temps consacré à sa bibliothèque semble à la fois un plaisir et une fierté, ainsi qu'une activité digne de mention dans son journal, parmi une multitude de faits et gestes quotidiens. Il enregistre le fait d'avoir consacré du temps à sa bibliothèque au même titre qu'il note ses loisirs, son travail, le temps alloué à sa peinture et ses fréquentations. En plus de noter les achats et commandes de livres, il y indique l'achat de bibliothèques pour ranger ses livres et l'achat de boîtes, de rubans et d'étiquettes pour les identifier. Il mentionne des moments passés à ranger et à organiser sa bibliothèque²⁰. Lorsqu'il déménage, il enregistre le transport des livres et de l'installation des bibliothèques dans sa nouvelle demeure²¹. Larose dédie plus de place dans son journal à ses livres qu'à toutes ses autres possessions. Une lecture rapide de l'inventaire des livres de Larose (à l'annexe 5) indique que ses livres étaient rangés par thème. Nous nous étonnons aussi de la fréquence, de la quantité et des montants d'argent investis dans la reliure des livres²², autres faits qui attestent des soins et de l'attention que Larose investit à mieux organiser, protéger et prolonger la vie de cette possession chère qu'est sa bibliothèque.

On ne s'étonne donc pas que Larose trouve digne de mention des moments qu'il consacre à la lecture. Nous trouvons fréquemment des entrées du genre : « Passé la

²⁰ *Ibid.*, les entrées du : 29 janvier 1896, p. 109 ; 31 mai 1898, p. 202 ; 15 février 1899, p. 237 ; 1 avril 1902, p. 350 ; 15 février 1899, p. 237 ; 10 novembre 1897, p. 177 ; le 1 décembre 1898, p. 227 ; 25 septembre 1901, p. 328 ; 8 décembre 1895, p. 76 ; 26 février 1899, p. 238 ; 26 mai 1906, p. 505 ; 27 mai 1906 p. 505.

²¹ *Ibid.*, les entrées du 23 et du 24 septembre 1899, p. 260.

²² Par exemple : « Été chez Beauchemin chercher 40 livres que j'ai fait relire - \$20.80 » : *Ibid.*, l'entrée du 16 mai 1895, p. 44 ; « *Fait* relire 11 vol. chez monsieur Lamothe à 50 cts *et* à 70 cts - \$6.50 » : *Ibid.*, l'entrée du 6 avril 1895, p. 38. Aussi : les entrées du : 11 mars 1895, p. 34 ; 16 mai 1895, p. 44 ; 23 mai 1905, p. 480.

journée à lire près du poêle, -22° dehors » ; « Lu tout l'après-midi et le soir pendant que Lydie est allée chez sa mère » ; « L'après-midi été lire un peu à la montagne²³ ».

Un parvenu pourrait exhiber une telle bibliothèque bien garnie comme tape-à-l'œil servant à impressionner ses amis ; le journal de Larose n'indique rien de la sorte dans son cas. Tout semble suggérer qu'il est un collectionneur qui amasse des livres pour l'amour de la connaissance et pour alimenter sa réflexion intellectuelle.

Le journal révèle des habitudes de lecture d'un intellectuel enflammé par le progrès et la modernité. Larose est évidemment un esprit extrêmement curieux ; sa curiosité s'étend à une variété remarquable de sujets. Il a une soif pratiquement insatiable pour la découverte des nouveautés et pour de nouvelles connaissances et il semble vital pour lui de se tenir au courant de la circulation des idées à travers le monde. Nous avons démontré dans le deuxième chapitre de notre mémoire de maîtrise que Larose est un progressiste qui croit et qui proclame sur la scène publique que le rehaussement de la condition humaine et, plus immédiatement, de sa propre collectivité canadienne-française, se fera par l'accès au savoir, par l'instruction, par l'échange des idées et l'ouverture sur le monde²⁴. Dans son journal, nous voyons l'intellectuel au privé; ce que nous y découvrons confirme qu'il pratique en son intimité ce qu'il prêche en public.

²³ *Ibid.*, les entrées du : 6 janvier 1896, p. 80 ; 26 juin 1898, p. 206 ; 3 juillet 1903, p. 406.

²⁴ Alison Longstaff, « Vie intellectuelle et libre-pensée au tournant du XX^e siècle : Le cas de Ludger Larose », *Mémoire de maîtrise*, Université de Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, juin 1999, p. 38-108.

3. L'IMPLICATION DE LAROSE DANS LE MOUVEMENT ESPÉRANTISTE MONTRÉALAIS

Le club espérantiste constitue un lieu de sociabilité extrêmement intéressant. Nous aurions pu l'examiner dans le contexte des pratiques associatives de Larose; toutefois, pour les fins de cette analyse, nous croyons que l'espérantisme revêt davantage de sens comme expression du progressisme de Larose. Nous verrons que par la pratique de l'espéranto, les membres s'engagent non seulement dans une quête pour une solution au problème de la multiplicité des langues, ils participent aussi à la construction des nouvelles façons de définir les rapports sociaux et humains. Bref, ils posent les bases pour le futur, un futur qu'ils croient améliorer par la pratique de l'espéranto. Il vaut la peine de mentionner qu'encore de nos jours, la communauté internationale reconnaît la contribution de l'espéranto à la paix mondiale ; un récent bulletin de nouvelles annonçait que l'espéranto se trouvait parmi les 197 concurrents pour le Prix Nobel de 2008²⁵.

Dans nos travaux antérieurs, nous avons examiné les idées qui circulaient dans le réseau de correspondance de Larose en espéranto. Nous y avons analysé environ 250 cartes postales que ce dernier a reçues entre 1903 et 1906 des gens habitant surtout la France²⁶, correspondance dans laquelle on échange essentiellement au sujet de la

²⁵ *Le Téléjournal*, 18:00 heures, *Radio Canada*, 27 février, 2008.

²⁶ Nous y avons examiné une collection de 261 cartes postales en espéranto reçues par Larose, presque sans exception provenant des Français, entre 1903 et 1906. La collection a été conservée par Madame Marcelle Dufour, petite fille de Larose : Alison Longstaff, *op. cit.*, p. 109-147. Nous savons que Larose ne correspondait pas uniquement avec des Français. Lors d'une conversation téléphonique avec monsieur Jean Berlinguette, le petit-fils de Larose, nous apprenions que ce dernier

propagation de l'espéranto, de la fraternité qui existe dans le réseau espérantiste international et du fort lien culturel entre la France et le Québec. On y discute aussi de l'anticléricisme, du féminisme et des lectures ; on échange des publications, parfois des journaux de gauche. Nous avons conclu que cette correspondance est, pour Larose, un lieu d'expression intellectuelle, un noyau d'échange d'une libre-pensée ouverte, progressiste et modernisante. Cette correspondance fascinante témoigne d'une volonté certaine chez Larose de refaire ses énergies intellectuelles par le contact avec des libres-penseurs ailleurs qu'au Québec.

Le journal intime de Larose ne nous renseigne pas davantage sur la nature du dialogue dans le cercle espérantiste, car Larose est muet sur le sujet. Tout de même, le journal est une source très riche en informations en rapport à la chronologie de sa pratique personnelle de l'espéranto et de son activité et implication au sein du mouvement espérantiste montréalais. Nous examinerons donc ce que le journal de Larose nous apprend de nouveau concernant sa pratique de l'espéranto. Toutefois, avant de procéder à cet examen, nous croyons utile, surtout pour le lecteur qui n'a pas pris connaissance de notre mémoire de maîtrise, d'inclure quelques informations générales au sujet de l'espéranto, comme langue et comme mouvement. Nous soulignerons le lien entre l'espéranto et le progressisme et donnerons un sens à l'apparition de ce phénomène à la fin du XIX^e siècle.

possède une collection d'environ 250 cartes postales en espéranto, provenant de 25 pays différents, cartes que Larose a reçues entre 1903 et 1915. Cette conversation a eu lieu le 28 mars 1999.

3. 1 L'espéranto : une langue, un mouvement

L'espéranto est une langue construite, également appelée une interlangue, une langue artificielle ou une langue auxiliaire. Les promoteurs de l'espéranto proposent que leur langue internationale devienne « la langue seconde du monde civilisé²⁷ » ; en fait, croient-ils, l'espéranto offre une « réponse au problème de la communication posé par la multiplicité des idiomes²⁸ ». À la fin du XIX^e siècle, plusieurs facteurs socio-psychologiques favorisent l'intérêt pour la communication internationale : la démocratisation des sociétés occidentales, une vision de plus en plus internationale de l'humanité et une plus grande accessibilité à l'instruction et, par conséquent, à la lecture et à la communication. De plus, l'industrialisation, l'urbanisation, les moyens de communication et de transport améliorés multiplient les rencontres entre individus et peuples et soulignent la nécessité de simplifier les échanges²⁹. À une époque de transformations profondes, l'espéranto a l'avantage de faciliter les contacts internationaux tout en refusant la domination politique ou culturelle associée à l'adoption des langues des grandes puissances, telles l'anglais, le français et l'allemand³⁰. Dans cette optique, chacun, tout en étant libre de valoriser sa langue nationale, apprendrait une seule langue seconde, l'espéranto, permettant l'échange avec tout membre de la communauté internationale. Au lieu de résister aux transformations sociales et

²⁷ Paul Mieille, *L'espéranto: sa situation actuelle, son avenir: causerie faite à l'occasion de la fondation du groupe espérantiste de Tarbes*, le 20 juin 1903, Montréal, Amerika Esperanta Societo, p. 5.

²⁸ Pierre Janton, *L'espéranto*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 5-6.

²⁹ Les progrès techniques alimentent le zèle des espérantistes, qui sont tout à fait conscients que la technologie est en train de transformer le monde : Paul Mieille, *op. cit.*, p. 6-7.

³⁰ Pierre Janton, *op. cit.*, p. 121.

économiques, les espérantistes les embrassent en proposant des nouvelles pratiques qui favorisent l'évolution et l'adaptation aux nouvelles réalités.

La facilité et la rapidité d'acquisition sont les qualités principales de l'espéranto³¹. L'échantillon qui suit, la figure 9, extrait d'une carte postale de la collection de Ludger Larose, permettra au lecteur, même celui qui lit l'espéranto pour la première fois, de constater son accessibilité pour les Occidentaux. Une traduction paraît au bas de chaque ligne :

*Vidante tiu-ĉi muron de glaca aŭ de neĝa ke vian
(En voyant ce mur de glace ou de neige que votre
poŝtkarton prezentis, me pensis ke la vintra ne devis
carte postale montrait, j'ai pensé que l'hiver ne doit
esti tre varma en via lando.
pas être très chaud dans votre pays.)*

FIGURE 9

Un court texte en espéranto et sa traduction

Source : Carte postale de Georges Pilin à Ludger Larose, Le Perreux, le 2 mai 1904. Collection prêtée gracieusement par la petite fille de l'artiste, madame Marcelle Dufour.

³¹ L'usage de l'espéranto est régi par seize règles grammaticales qui s'appliquent sans exceptions : George Alan Connor *et al.*, *Esperanto: The World Interlanguage*, London, Thomas Yoseloff Ltd., 1966, p. 27, 28.

Le lexique de l'espéranto s'inspire des langues latines et germano-slaves. L'orthographe et la prononciation de l'espéranto sont phonétiques ; ses 28 lettres ne produisent que 28 sons qui sont familiers à tous les peuples d'origine indo-européenne : Paul Mieille, *op. cit.*, p. 12, 14

L'espéranto a officiellement vu le jour en 1887 lors de la publication à Varsovie de *Lingvo Internacia (Langue internationale)*, écrit par le docteur Lazare Louis Zamenhof³². Zamenhof est animé d'un objectif très clair : démolir les barrières linguistiques et sociales afin de réconcilier les hommes et de démocratiser le savoir et la communication. Une langue internationale, selon lui, a le pouvoir de régénérer l'humanité, du fait qu'elle favorise la mobilisation et la mise en commun des énergies en faveur de l'évolution vers un monde meilleur. Zamenhof envisage des aboutissements encore plus profonds, car il croit que l'adoption de l'espéranto peut « [...] créer une unité religieuse qui embrasserait dans sa paix et réconcilierait toutes les religions existantes³³ ». L'espéranto représente donc pour ses adeptes plus qu'une manière pratique de réduire la confusion causée par l'existence de nombreuses langues ; il devient un outil pour élever l'humanité en vue d'une fraternité universelle. Cette composante spirituelle et humaniste de l'espéranto explique le zèle évangéliste de ses adeptes³⁴.

Le projet de Zamenhof a rapidement éveillé de l'intérêt et de l'enthousiasme à son époque. C'est en Europe centrale et du nord qu'on voit la formation des premiers groupements d'espérantistes. Dès 1888, on fonde des associations de contact et d'échange qui ont pour but de favoriser l'acquisition de l'espéranto et de promouvoir sa propagation. Paul Mieille chiffre à 120,000 le nombre d'espérantistes au monde en

³² Zamenhof (1859-1917) a publié sa première recherche sous son pseudonyme, Docteur Espéranto, (il était oculiste). La langue qu'il a élaboré a rapidement pris le nom de son créateur. « Espéranto » signifie « celui qui espère ». Le nom rappelle l'objectif envisagé par l'usage de l'espéranto et révèle l'enthousiasme idéaliste de son auteur. *Ibid.*, p. 29, 33.

³³ *Ibid.*, p. 38. Citation de: Lettre de Zamenhof à Michaux, 21 février, 1905.

³⁴ Par exemple, notons le ton religieux de cette déclaration : « C'est, en effet, une sorte de foi et d'enthousiasme qui pousse invinciblement ceux qui ont goûté à l'Espéranto à annoncer à tous la bonne nouvelle. [...] la foi espérantiste pousse à l'action » : Paul Mieille, *op. cit.*, p. 22, 23.

1903³⁵. C'est en France que la première revue espérantiste est publiée en 1898. Au tournant du siècle, le mouvement commence déjà à s'étendre aux Îles britanniques et aux Amériques³⁶. Nous notons avec intérêt que la première revue espérantiste à paraître dans l'hémisphère de l'ouest est *L'Espérantiste Canadien* (1901). Cette publication est fondée par le père F.-X. Solis³⁷, du séminaire de Saint-Hyacinthe.

Quelle sorte d'individus s'affilient au mouvement espérantiste au tournant du siècle? Zamenhof a destiné l'espéranto à « [...]toutes les classes de la société humaine, non pas seulement l'intelligentsia et les riches, mais même les plus pauvres et les plus ignorants des campagnards³⁸ ». À cet effet, le milieu ouvrier international s'empresse de l'adopter³⁹. Dans ses recherches sur la vie du montréalais Albert Saint-Martin (1865-1947), un ami de Larose, Claude Larivière fait état de l'intérêt des cercles socialistes pour l'espéranto⁴⁰.

³⁵ *Ibid.*, p. 25.

³⁶ George Alan Connor *et al.*, *op. cit.*, p. 25.

³⁷ Cette revue est éditée en espéranto, français et en anglais. Elle n'a paru qu'une seule fois. La revue *La Lumo*, qui paraît en 1902, la remplacera. La publication cesse de paraître en 1904. *Ibid.*, p. 26. Le directeur de *La Lumo* était Charles Ernest A. Holmes : André Beaulieu and Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours, Tome quatrième, 1896-1910*, Québec, Presses de l'université de Laval, 1979, p. 136.

³⁸ Pierre Janton, *op. cit.*, p. 36, 37. Zamenhof dans un article publié dans *Fundamenta Krestomatio*, 1900, p. 281-282.

³⁹ « The labor movement found in Esperanto a language easy enough to be learned and fully mastered by simple workers as well as labor leaders » : George Alan Connor, *op. cit.*, p. 33.

⁴⁰ Albert Saint-Martin est un socialiste militant, promoteur de l'espéranto et, nous le verrons, un intime de Ludger Larose. Le biographe de Saint-Martin affirme que l'usage de l'espéranto était encouragé dans les échanges entre secrétaires des unions dans l'organisation des congrès et que l'apprentissage de l'espéranto était fortement recommandé aux délégués de ces congrès : Claude Larivière, *Albert Saint-Martin, militant d'avant-garde (1865-1947)*, Laval, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979, p. 9, 32, 72, 78.

Qu'ils soient issus d'un milieu aisé ou modeste, les espérantistes ont plusieurs traits philosophiques et idéologiques en commun. Ils sont animés du désir de faciliter la communication et espèrent unir l'humanité, matériellement et spirituellement. Sensibles aux injustices et aux divisions sociales et politico-religieuses, ils visent le respect de la liberté et de la culture de chaque peuple. Ils se considèrent éclairés, raisonnables et sensés. Les espérantistes sont modernes et progressistes: ils voient en l'espéranto un « instrument de progrès et de civilisation »; ils partagent une vision internationale et, par la pratique de l'espéranto, s'engagent dans un projet nouveau dont la « noble victoire⁴¹ », espèrent-ils, rendra égalitaire la communication et transformera les relations humaines aux quatre coins du monde. Ces personnes ont également un certain accès à la communauté internationale, ne serait-ce que par l'instruction, et ont conscience de former une communauté internationale indépendante des associations politiques ou religieuses. S'il est vrai, comme l'écrit Janton, que « l'espéranto est à la fois une langue et un message⁴² » alors les espérantistes sont autant des pragmatistes que des idéalistes.

Le projet de Zamenhof a connu un succès certain à l'époque. Cette capacité de créer un effet d'entraînement et de former « une diaspora consciente de son unité profonde » est remarquable. Dans le cadre de cette recherche sur les pratiques intimes d'un peintre montréalais, c'est l'aspect idéologique du projet espérantiste qui retient notre intérêt tout autant que son aspect linguistique.

⁴¹ Notons cette prétention un peu exagérée, mais qui révèle tout de même la conviction que l'espéranto représente une pratique éclairée : « Je veux vous dire que les Espérantistes sont les hommes les plus sensés que le monde ait jamais connu, et que c'est justement l'extrême bon sens de leurs revendications qui les rend suspects aux gens irréfléchis » : Paul Mieille, *op. cit.*, p. 28, 30.

⁴² *Ibid.*, p. 123.

3.2 Larose et les espérantistes montréalais

Nous ignorons si Larose s'est familiarisé avec l'espéranto lors de ses études à Paris (1887-1894), mais il est clair qu'il est séduit par l'espéranto dès que le projet fait son apparition sur le sol canadien, au tout début du siècle⁴³. Larose mentionne l'espéranto pour la première fois dans son journal en novembre 1901 : « Le soir été payer mon abonnement à *La Lumo*, revue Esperantiste [*sic*] chez monsieur Beauchemin avec qui j'ai causé longtemps⁴⁴ ». À partir de ce moment, Larose commence à fréquenter des espérantistes assez étroitement ; dorénavant, un grand nombre d'entrées font référence aux fréquentations de deux promoteurs de la langue internationale : Saint-Martin et Beauchemin⁴⁵. Il s'agit de A.P. Beauchemin, sténographe à la cour, franc-maçon⁴⁶, ami et collaborateur de Albert Saint-Martin. Ce dernier est considéré comme le principal propagateur de l'espéranto au Québec. Éventuellement, un local contigu à la maison de Saint-Martin servira de lieu de rencontre pour les espérantistes montréalais⁴⁷.

⁴³ Il est possible que Larose ait commencé à correspondre avec des espérantistes avant 1901. Dans son journal, il mentionne les cartes postales pour la première fois avant la formation du club espérantiste montréalais : Ludger Larose, *Livre de dépense*, *op. cit.*, l'entrée du 30 septembre 1895, p. 64.

⁴⁴ *Ibid.*, l'entrée du 19 novembre 1901, p. 335.

⁴⁵ Par exemple : « Le soir été veiller chez Saint-Martin avec Beauchemin et Larkin » : *Ibid.*, l'entrée du 23 décembre 1901, p. 339 : « Après chez Saint-Martin et Beauchemin » : *Ibid.*, l'entrée du 3 mars 1902, p. 347.

⁴⁶ Beauchemin était membre de la loge l'Émancipation : Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 100.

⁴⁷ Au sujet du local que Saint-Martin met à la disposition des espérantistes en 1905, Larivière mentionne : « À Montréal, Saint-Martin loue la maison voisine de la sienne et en fait un local de réunion pour le Club Espéranto et le Club ouvrier Saint-Jacques [...] 81, rue Saint-Christophe près de la rue Sainte-Catherine » : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 25, 45.

Le journal indique que le club espérantiste commence ses activités formellement en mars 1902⁴⁸. Larose s'engage d'emblée dans la mise en place du club ; il confectionne une enseigne, trouve un lieu de rencontre pour le groupe, paie une cotisation et s'équipe de matériel d'apprentissage⁴⁹. Déjà, les adeptes de l'espéranto avaient commencé à faire des efforts pour promouvoir l'usage de cette langue ; quelques semaines plus tôt, Larose est présent lors d'une conférence de Saint-Martin sur le sujet⁵⁰. Larose est nommé président du nouveau club. Il est, donc, avec Saint-Martin et Beauchemin, un chef de file du mouvement espérantiste montréalais⁵¹.

Il semble que la première vocation de l'association est de dispenser des cours d'espéranto. Les rencontres du nouveau club, qui s'appelle Klubo Progreso (Club Le Progrès), ont généralement lieu les lundis; on peut en devenir membre pour un prix modique. Les membres tentent de propager le message espérantiste par des conférences publiques et des articles de journaux⁵². Les espérantistes se fréquentent assez étroitement, car en plus des rencontres au Klubo Progreso, ils font des excursions

⁴⁸ « Été après à l'ouverture des cours d'espéranto à l'Eden pour qui j'ai fait l'enseigne » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 5 mars 1902, p. 347.

⁴⁹ En fait, l'Eden, la salle que Larose a retenue pour le club espérantiste, se trouve au Monument national : Larrue, Jean-Marc, *op. cit.*, p. 96-99.

Larose écrit : « Le matin été voir monsieur G. Boivin de l'Eden » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 14 février 1902, p. 345 ; « Été à l'Eden porter à Saint-Martin l'enseigne des espérantistes » : *Ibid.*, l'entrée du 4 mars 1902, p. 347.

⁵⁰ « Été au Club Letellier entendre une conférence de Saint-Martin sur l'espéranto » : *Ibid.*, l'entrée du 18 février 1902, p. 345.

⁵¹ « Été à la formation du club La Lumo au coin des rues Élizabeth et Catherine [sic], été nommé président du club » : *Ibid.*, l'entrée de mercredi, le 2 avril 1902, p. 350.

Larose participe à la rédaction des règlements. « Soupé au restaurant et été au Club Progrès après, discuté règlements » : *Ibid.*, les entrées du 8 et du 10 avril 1902, p. 351.

⁵² *Ibid.*, les entrées du : 5 mars 1902, p. 347 ; 28 avril 1902, p. 353 ; 2 juin 1902, p. 357 ; 29 août 1902, p. 365 ; 18 janvier 1903, p. 382 ; 17 décembre 1903, p. 428 ; 12 septembre 1902, p. 367 ; 19 septembre 1902, p. 367 ; 3 octobre 1902, p. 370 ; 1 mai 1906, p. 504.

touristiques, organisent des soirées, des banquets mensuels et même des pique-niques⁵³. De plus, on fait des sorties amicales informelles entre des membres du groupe⁵⁴. En outre, le journal contient trois mentions de contact entre le Klubo Progreso de Montréal et le groupe du père Solis à Saint-Hyacinthe⁵⁵. Ce rapprochement suggère un effort de créer un réseau espérantiste.

Larose consacre du temps à des activités espérantistes locales, que ce soit en assistant à des réunions, en participant à des sorties sociales ou en faisant la promotion directe par l'enseignement de l'espéranto⁵⁶. Il propage le message espérantiste, certainement dans le but d'attirer des nouveaux membres. Il effectue cette propagation par le recrutement direct⁵⁷ ; il utilise ses talents comme artiste pour promouvoir l'espérantisme⁵⁸ et va jusqu'à décorer la maçonnerie de sa maison d'un symbole

⁵³ *Ibid.*, les entrées du : 25 novembre 1902, p.376 ; 1 mars 1906, p.500 ; 2 avril 1906, p.502 ; 7 août 1907, p. 534.

⁵⁴ Quelques exemples : « Été au Club Progreso, été au restaurant après avec Martin, Beauchemin et (Leclerc?) » : *Ibid.*, l'entrée de lundi le 30 novembre 1903, p. 425 ; « Après chez Saint-Martin et Beauchemin » : *Ibid.*, l'entrée du 3 mars 1902, p. 347 ; « Été à la salle des sténographes, rencontré Beauchemin, Saint-Martin, Tanner, été dîner avec ces derniers - .75 » : *Ibid.*, l'entrée du 19 décembre 1902, p. 379.

⁵⁵ « Le soir été au Club Progreso où étaient monsieur l'abbé Solis et madame (Lemarie ou Leymarie) » : *Ibid.*, l'entrée de lundi le 21 avril 1902, p. 352. Aussi : les entrées du : 14 juillet 1902, p. 362 ; 17 décembre 1903, p. 428.

⁵⁶ Larose commence à enseigner l'espéranto une fois par semaine en octobre 1905 : *Ibid.*, l'entrée de lundi le 23 octobre 1905, p.491. Le journal contient au moins 8 autres entrées sur ce cours en 1905. Il dispense aussi des leçons privées : « Le soir 1^e leçon d'espéranto à madame Rossman » : *Ibid.*, l'entrée de vendredi le 21 décembre 1906, p. 519.

⁵⁷ Par exemple : « Le soir été au cours d'espéranto où plusieurs de mes élèves sont venus [...] » : *Ibid.*, l'entrée de vendredi le 13 février 1903, p. 386. Aussi : l'entrée du 16 septembre 1902, p. 367

⁵⁸ « L'après-midi fait des tableaux espérantistes » : *Ibid.*, l'entrée du 22 octobre 1905, p. 491. Aucune toile espérantiste de Larose n'a été retracée à date : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour, petite-fille de Ludger Larose.

espérantiste⁵⁹.

En plus de fréquenter le club espérantiste montréalais et ses membres, Larose commande de publications et des manuels d'espéranto à l'étranger, s'abonne à des revues espérantistes et consacre du temps à écrire des lettres et des cartes en espéranto⁶⁰. Larose a même écrit à Zamenhof, le créateur de l'espéranto⁶¹. Le temps et, sans doute, l'argent, qu'il met à la correspondance en espéranto est considérable, à en juger par la quantité de cartes et de timbres qu'il achète⁶² et les quelques 500 cartes qu'il a lui-même reçues.

Comptabilisées, les entrées du journal indiquent une grande assiduité à la sociabilité espérantiste au mouvement en 1902 et en 1903, information que nous présentons au tableau 8. Cette activité ralentit remarquablement après 1903. Par contre, au moment où il réduit sa fréquentation du groupe, nous remarquons un nombre grandissant d'entrées en rapport à l'achat de cartes postales, de timbres et des moments passés à correspondre avec des espérantistes. Il semble donc que sa pratique de l'espéranto passe alors au domaine privé et intime.

⁵⁹ La propriété que Larose fait construire à 488 Prudhomme (aujourd'hui 2236 - 2238 Prudhomme) à Montréal porte un symbole gravé de l'inscription « ESPÉRANTO » qui est encore visible de nos jours. Une photo de cette maison se retrouve au chapitre 3, figure 8.

⁶⁰ *Ibid.*, les entrées du : 4 septembre 1902, p. 366 ; 8 août 1903, p. 410 ; 1 novembre 1903, p. 422 ; 7 décembre 1903, p. 426 ; 14 avril 1904, p. 441 ; 2 octobre 1905, p. 490 ; 26 juillet 1904, p. 451. Larose est abonné à au moins quatre revues espérantistes différentes : *La Lumo*, *Revue Universala*, *Bulletin du Pacifisto*, *Linguo Internacia* : *Ibid.*, les entrées du : 19 novembre 1901, p. 335 ; 14 avril 1904, p. 441 ; 6 septembre 1905, p. 488 ; 19 avril 1905, p. 477.

⁶¹ « [...] écrit lettre à Zamenhof – 1.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 11 mars 1905, p. 474.

⁶² Le journal contient de nombreuses entrées du genre suivant : « Acheté 37 cartes à la poste – 1.50 » : *Ibid.*, l'entrée du 4 juin 1904, p. 46. « Timbres et cartes postales pour – 2.10 » : *Ibid.*, l'entrée du 16 janvier 1905, p. 467.

TABLEAU 8

Participation annuelle de Larose à des rencontres espérantistes, 1902-1907

Année	1902	1903	1904	1905	1906	1907
Rencontres	28	28	2	9	1	3

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 347-531.

Montréal au tournant du siècle est un lieu où les libre-penseurs et les intellectuels sont quelque peu isolés et éprouvent de la difficulté à s'exprimer et à s'assembler. L'orientation progressiste du club espérantiste est confirmée par le nom que les espérantistes ont choisi pour leur association. Or, le club attire définitivement des esprits progressistes et semble servir de foyer d'échange intellectuel pour plusieurs de ses membres. Par exemple, à en juger par les entrées du journal, Larose, Beauchemin et Saint-Martin, pour ne nommer que ceux-là, jouissent de relations assez étroites. Beauchemin est également un franc-maçon ; Larose et Saint-Martin seront tous les deux impliqués dans les activités du Parti ouvrier, dans l'organisation des coopératives d'alimentation et dans la mise en place de la Ligue de l'enseignement, autres projets qui visent une variété de facettes du programme social des réformistes⁶³. En tenant compte du fait que les chefs de file du mouvement espérantiste montréalais sont des gens très engagés dans des luttes sociales de l'époque, on peut être certain qu'ils utilisent le Klubo Progreso non seulement comme lieu où ils font la promotion de l'espéranto, mais aussi

⁶³ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 9, 32, 95.

Aussi : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 9 octobre 1902, p. 370 ; 2 décembre 1906, p. 518 ; 3 juillet 1907, p. 532.

comme centre de rencontres et de ressourcement intellectuel à partir duquel ils font rayonner des idées libre-pensantes et progressistes.

Par sa correspondance avec des gens dans plusieurs pays du monde, nous avons la preuve que sa pratique de l'espéranto ne se limite pas aux seules activités du groupe montréalais ; ses efforts s'insèrent dans un mouvement international.

À en juger par le zèle qu'il met à la propagation de l'espéranto, il est probable que Larose, fervent nationaliste canadien-français, considère que le projet espérantiste offre une piste de solution aux inégalités ethniques et linguistiques qui maintiennent le Canada français dans un état d'infériorité. D'aucuns pourraient trouver l'universalisme et le nationalisme antinomiques ; pour Larose, les deux concepts ne s'excluent pas, mais sont plutôt complémentaires. L'espéranto et l'idéologie derrière promettent de libérer des peuples conquis de l'asservissement des langues nationales hégémoniques qui assurent « la main-mise d'un peuple sur tous les autres⁶⁴ ». Le nationalisme, pour Larose, se concrétise comme un projet favorisant l'avancement des Canadiens français, permettant à ces derniers de prendre la place qui leur revient dans le développement du Canada. Pour Larose, il est impératif que ses compatriotes agissent pour éviter la disparition de la culture et de la langue françaises sur sol canadien. Dans l'optique espérantiste, les Canadiens anglais comme les Canadiens français auraient les uns comme les autres à apprendre la langue internationale. Larose voit donc l'adoption de l'espérantisme comme une façon de relever son peuple et rétablir les rapports de force

⁶⁴ Paul Mieille, *op. cit.*, p. 9.

entre anglophones et francophones, rendant possible la rencontre sur terrain neutre des deux peuples, sans qu'il y ait asservissement de l'un à l'autre. Il croit que le projet espérantiste a la capacité d'ennoblir le Canada français, lui redonner cette dignité humaine à laquelle a droit tout peuple, dignité dont son peuple, croit-il, a été privé et tarde à réclamer. Que ce soit à l'échelle nationale ou à l'échelle planétaire, Larose n'a pas de difficulté à concilier les deux expressions de la dignité humaine, qui sont implicites dans l'espérantisme. Pour Larose, la pratique de l'espéranto revêt le sens d'une pratique modernisante, nationaliste et universaliste à la fois. De plus, le niveau d'activisme de Larose dans le mouvement espérantiste fait de lui tout autant un pionnier qu'un adepte de l'espéranto au Canada.

4. ACTIVITÉ ET INACTIVITÉ PIEUSES

Le journal de Larose enrichit notre appréciation du phénomène de l'incroyance dans une société dans laquelle l'Église s'impose comme « l'organisatrice d'un peuple et d'une société⁶⁵ ». Au-delà du quotidien, ce document nous fait voir comment un individu compose avec la puissance incontournable qu'est l'Église catholique au tournant du siècle. Il permet également de mieux apprécier le phénomène de la non-croyance sous un autre angle : la dichotomie entre les paroles et les actes. La lecture, d'une part, des conférences de Larose et, d'autre part, de son journal intime, nous permettront de confronter les déclarations de l'artiste à ses gestes plus intimes et fourniront des

⁶⁵ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 192.

éléments de réponse à la question suivante : dans la ville aux cent clochers qu'est Montréal au tournant du siècle, un intellectuel incroyant, voire anticlérical, peut-il vivre en conformité avec ses croyances ? Ou doit-il, plutôt, se résigner à fréquenter les offices religieux pour bien paraître ? L'examen qui suit exposera le dilemme d'un homme qui désire s'affranchir de la pratique religieuse, mais qui vit dans une société où l'Église catholique est omniprésente⁶⁶.

4.1 La présence de l'Église dans le Québec du tournant du siècle

Ne serait-ce que par le grand nombre de ses effectifs, l'Église québécoise s'impose avec une force particulière au tournant du XX^e siècle. Yvan Lamonde évalue le nombre de religieux pour des années qui sont spécifiquement celles de la vie active de Larose :

L'Église canadienne-française se donne les moyens de ses projets. Elle peut compter sur des effectifs plus nombreux que jamais : de 1901 à 1917, 2 165 prêtres sont ordonnés au Québec. En 1900-1901, le Québec compte 2 276 prêtres, 2 391 religieux, 6 628 religieuses. L'Église connaît aussi les retombées des lois Combes en France : de 1901 à 1904, 1 309 membres du clergé arrivent au Québec, dont 614 frères, 445 religieuses et 250 pères de communautés religieuses diverses. Dans les diocèses de Québec, le rapport prêtre-fidèles passe de 1 pour 680 en 1901 à 1 pour 576 en 1931. L'encadrement est serré, tout difficile et complexe qu'il soit en milieu urbain⁶⁷.

Selon Jean Hamelin, grâce à cette augmentation des effectifs, à la multiplication des paroisses et des œuvres sociales, l'Église « accroît l'emprise des clercs sur la population » et devient « l'instance suprême qui légitime les idéologies », agissant parfois de frein à des transformations rendues nécessaires dans un nouveau contexte

⁶⁶ *Ibid.*, p. 111.

⁶⁷ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées.. op. cit.*, p. 82, 83.

industriel et urbain⁶⁸. Elle joue un rôle social important, également, car : « c'est moins le gouvernement que l'Église du Québec qui assume, durant le premier tiers du XX^e siècle, le leadership du peuple canadien-français⁶⁹ ».

Avec le recul des cent ans qui nous séparent de l'époque de Larose, les historiographes modernes tentent d'apporter une réflexion nouvelle sur les effets des interventions d'une Église triomphaliste sur le développement de la société québécoise. Ils tendent à voir dans la domination de l'Église une influence parfois bénéfique, du fait qu'elle a favorisé la cohésion des Canadiens français à une époque où leur existence même était menacée. Dans cette veine, Lucia Ferretti avance que l'action de l'Église a permis au Canada français de se donner une définition basée sur « l'unité de langue, l'unité de religion, l'unité de coutumes, la cohésion interne et la volonté de préserver sa culture » ; de plus, elle a fourni « un véritable projet social de développement qui reposait [...] sur la valorisation de la langue française et du peuple méprisé qui la parlait⁷⁰ ». Philippe Sylvain constate que même si les éléments les plus ultramontains du clergé ont alors réussi à augmenter le « contrôle clérical sur les institutions d'enseignement, sur les services sociaux, sur l'expression des idées et même sur la littérature », tout de même : « Ce contrôle social, cependant, est moins absolu que ne l'ont cru certains historiens, car il doit se mesurer aux idées de progrès, d'harmonie et

⁶⁸ Jean Hamelin, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 1997, p. 94, 95.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 94. Aussi : Raymond Lemieux, Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2000, p. 30, 31.

⁷⁰ Lucia Ferretti, *op. cit.*, p. 192.

liberté prêchées par un courant libéral important⁷¹ », courant auquel appartient Ludger Larose. L'Église adopte de nouvelles stratégies pour limiter ses pertes ; Paul-André Linteau spécifie qu'en milieu urbain surtout, l'Église doit « composer avec les transformations d'une société devenue plus cosmopolite. Son attitude antérieure de résistance au monde moderne est intenable ». Elle tente alors : « de catholiciser les mouvements sociaux⁷² » dans un effort de maintenir sa place dans la nouvelle société capitaliste.

Si la collectivité canadienne-française du tournant du siècle est massivement catholique et très pratiquante, si ce catholicisme « est l'une des composantes essentielles de l'identité nationale⁷³ », est-il possible pour un individu de cesser de pratiquer, voire de repousser le catholicisme sans être objet d'ostracisme ? Dans les faits, à quel point un individu de cette époque se marginalise-t-il par un refus de pratiquer ? Un non-pratiquant peut-il se faire respecter et préserver sa condition dans pareille société ?

Sylvain et Voisine répondent : « Les témoignages les plus divers concordent pour assurer qu'à la fin du XIX^e siècle, la pratique religieuse est quasi unanime et bien peu de catholiques du Québec manquent aux obligations de l'observance des dimanches et fêtes, de la confession annuelle, de la communion pascale, du jeûne et de l'abstinence⁷⁴ ».

⁷¹ Nive Voisine, dir., Philippe Sylvain, *Histoire du catholicisme québécois, Réveil et consolidation, Tome II, 1840-1898*, Montréal, Boréal, 1991, p. 441.

⁷² Paul-André Linteau, « Quelle belle Époque? », revue *Cap aux Diamants*, no 48, hiver 1997, p. 16.

⁷³ Nive Voisine, dir., Philippe Sylvain, *Histoire du catholicisme québécois... op. cit.*, p. 189.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 327.

Ces auteurs rappellent que ne pas entendre la messe un dimanche ou une fête d'obligation, à moins de raison grave, est un péché mortel. Ils estiment que « l'immense majorité des fidèles assiste à la grande messe ou du moins la messe basse » et que « sont pointés du doigt ceux qui s'absentent régulièrement sans raison suffisante⁷⁵ ». Il est toléré uniquement pour certaines catégories de personnes de manquer la messe pour des périodes plus ou moins longues⁷⁶. Pour ces auteurs, cesser de pratiquer traduit plus qu'un simple manque de foi ; négliger la pratique est plutôt un geste de bravade, un défi envers l'Église, un geste qui marginaliserait un individu.

D'autres sources apportent des nuances à l'idée que la pratique religieuse au tournant du siècle est quasi totale chez les catholiques francophones. Claude Larivière, dans sa riche documentation sur le mouvement ouvrier de cette époque, rend compte des réunions du *Parti ouvrier* organisées à neuf heures le dimanche matin : « ce qui semble indiquer que bon nombre de ses membres ne vont pas à la messe⁷⁷ ». Une pratique sporadique ou inexistante serait-elle donc un phénomène plus accepté dans le milieu ouvrier et syndical ? Strictement parlant, puisque Larose ne bénéficie d'aucune exemption, l'abandon de la pratique, dans son cas, serait vu comme un péché mortel. Dans la réalité, par contre, il est fort possible que la faiblesse de sa pratique ne soit pas si exceptionnelle.

⁷⁵ *Ibid*, p. 330.

⁷⁶ Les personnes qui « manquent la messe à l'occasion, parfois même pendant de longues périodes » sont les malades, les mères de famille, les bûcherons partis dans le bois et les ouvriers de certains métiers tels que les navigateurs : *Idem*

⁷⁷ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 82.

Quoi qu'il en soit, en lisant le journal de Larose, on n'a pas l'impression que son inactivité religieuse soit problématique pour lui ou pour son milieu, du moins, avant 1910 ; en fait, le journal nous laisse croire que cette question n'a pas plus de conséquence dans sa vie qu'elle ne l'aurait pour un de nos contemporains.

4.2 Larose : chronologie de l'abandon du catholicisme

À l'opposé des historiens du XXI^e siècle qui relativisent l'autoritarisme de l'Église au tournant du siècle, Larose, dans le feu du combat, ne peut faire montre d'une magnanimité quelconque envers elle, ou avoir un point de vue nuancé sur les aboutissements de ses ingérences. Pour ce libre-penseur incroyant⁷⁸, passionné par le progrès et fortement attiré par des nouvelles façons de faire et de penser, le dogmatisme érigée en système qui caractérise le catholicisme québécois de son époque représente un obstacle colossal à l'avancement. Pour lui, la religion est une vieille conception superstitieuse de l'univers. La liberté et la modernité qu'il convoite pour l'individu et pour la société signifient le rejet de ce contrôle idéologique catholique et la mise en place d'une société laïque.

Dans notre mémoire de maîtrise, nous avons examiné de façon assez détaillée l'anticléricalisme militant de Larose. Pour établir ses prises de position, nous avons

⁷⁸ Larose se qualifie de darwiniste ; Dieu est une chimère et le prêtre est un homme « grotesquement affublé qui implore une magie vieille de 4000 ans, [...] un farceur qui préside aux principales phases de la vie » : Ludger Larose, « Le manque de caractère de nos citoyens », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, le 18 août 1913, p.10 et « La sincérité, la dignité dans les écrits et les actions est la meilleure des politiques », Conférence prononcée à l'Institut du Canada, le 11 octobre 1907, p. 9.

puisé dans des conférences que Larose a prononcées devant des regroupements de libre-penseurs. Dans ces conférences, Larose tient l'Église responsable du retard économique, social et intellectuel des Canadiens français par rapport aux anglophones et d'autres peuples qu'il considère comme modernes ; il exprime un mépris cuisant envers les religieux et envers les traditions religieuses. Il y expose sa conception personnelle de la religion : « La religiosité répond à un besoin. Jusque-là, l'homme du peuple n'est parvenu que par la religion à s'élever à une existence plus haute ». Selon Larose, il en va autrement pour « l'homme d'étude » : « La lecture des grands penseurs peut lui faire entrevoir l'harmonie véritable du monde ». Lors des cérémonies religieuses, dit Larose : « on implore une force surnaturelle » alors que les libre-penseurs sont « convaincus que tous les événements de ce monde sont déterminés par les lois physiques immuables⁷⁹ ». Il croit donc que l'homme de raison n'a pas besoin de la religion pour s'élever, pour se discipliner, ou pour combattre l'inclinaison au mal. Et il se voit certainement comme « un homme de raison ».

Cet anticléricalisme virulent, il le proclame déjà en 1907⁸⁰, donc avant l'Affaire Lemieux et le procès de 1911. N'ayant pas de documents nous permettant d'établir l'évolution de son opposition à l'Église, nous ne pouvons affirmer que ses prises de position aient été aussi catégoriques au début de sa carrière. Nous savons, toutefois, qu'il

⁷⁹ Ludger Larose, « La sincérité ... », *op. cit.*, p. 5, 6, 20.

⁸⁰ Le document de sa conférence « La sincérité, la dignité dans les écrits et les actions est la meilleure des politiques » dans laquelle il exprime clairement son anticléricalisme n'est pas daté, toutefois Larose réfère à cette conférence dans son journal : « Le soir été au Club littéraire où j'ai fait une lecture sur la sincérité » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 11 octobre 1907, p. 538.

se déclare « athée » lors du recensement de 1901⁸¹. En relatant ses occupations quotidiennes, son journal sert de témoin de l'activité et de l'inactivité pieuses chez Larose et révèle non seulement le processus par lequel il abandonne le catholicisme, mais rend compte également des gestes qui indiquent comment un incroyant conjugue son comportement public avec ses convictions. Le journal nous donne un aperçu de la vie intime d'un homme qui indique à quels moments il participe à des fonctions spirituelles, ce qui nous permet de mesurer sa fréquentation des offices religieux. Il nous fait voir à quelles stratégies un libre-penseur peut recourir pour maintenir sa place dans la société.

Nous ne savons donc pas à quel moment exactement Larose commence à nourrir du ressentiment envers l'Église catholique. Adolescent et jeune homme, Larose devait être un jeune catholique modèle, car il a été choisi par le curé Alfred-Léon Sentenne pour faire partie du groupe de cinq jeunes Canadiens français talentueux en arts pour bénéficier d'une formation artistique plus poussée en France. À l'âge de 19 ans, Larose quitte Montréal et passera les sept années suivantes aux études en France, commandité pour au moins la moitié de cette période par le curé Sentenne. Il est certain que durant cette phase de sa vie, sa dépendance au curé Sentenne l'empêche d'exprimer avec une totale franchise ses opinions au sujet du catholicisme.

⁸¹ Une mise en garde s'impose ici. Larose lui-même est inscrit comme catholique, son épouse comme athée, et les enfants comme catholiques. Il s'agirait probablement d'une erreur du recenseur, qui aurait inversé la religion de Ludger avec celle de son épouse. Larose ne mentionne pas dans son journal si son épouse continue sa pratique religieuse à ce moment : Statistiques Canada, Recensement de 1901, Québec, District 167 Maisonneuve (district G), page 1.

Il semblerait que déjà, lors de son séjour en France, sa pratique religieuse s'amenuise. Larose rend compte, non sans humour, d'une seule fréquentation à l'église durant son séjour en France : « Dernière communion à Saint-Germain des Prés⁸² ». De retour à Montréal en 1894, il confie à son journal : « Été à la messe de 8 heures pour la première fois depuis 3 ans⁸³ ». Les entrées du journal nous confrontent au processus par lequel il abandonne le catholicisme ; il passe d'une relative indifférence par rapport aux expressions publiques de la foi, à une pratique superficielle, pour aboutir enfin à une franche opposition à l'Église.

La pratique de Larose est à son plus fort entre la fin de 1894 et l'automne de 1895. Durant cette brève période, Larose, qui vient de revenir de son séjour à l'étranger, va régulièrement aux services dominicaux. Comment expliquer ce regain de pratique religieuse alors qu'il avait cessé une pratique régulière ?

Une convergence d'événements peut expliquer la reprise de courte durée de la fréquentation dominicale à ce moment spécifique de sa vie. La courbe de la pratique religieuse de Larose semble suivre celle de ses fréquentations avec Lydia Webb, qui deviendra son épouse. Il côtoie sa famille dès la fin de l'été 1894 et s'intéressera à Lydia à l'automne⁸⁴. Ce n'est qu'après le début de ses fréquentations avec elle que Larose

⁸² *Ibid.*, l'entrée du 20 juillet 1889, p. 734.

⁸³ *Ibid.*, l'entrée du 23 décembre 1894, p. 21.

⁸⁴ *Ibid.*, l'entrée du 13 novembre 1894, p. 18.

recommence à fréquenter la messe. Il est probable qu'il désire apaiser la famille de sa future épouse.

Durant la même période, Larose tombe gravement malade de la fièvre typhoïde, qu'il contracte en novembre 1894. Il est assez sérieusement atteint pour se croire en danger de mort ; il fait son testament et reçoit le curé, qui le confesse⁸⁵. Ce n'est qu'en décembre que Larose reprend ses activités ; sa maladie aurait duré six semaines⁸⁶. Il est possible que le fait d'avoir échappé à la mort ait, ne serait-ce que temporairement, favorisé un regain de foi et servi d'impulsion à la reprise de la pratique religieuse. Au début de la nouvelle année et jusqu'au mois de juillet, Larose assiste assez régulièrement à la messe, enregistrant 15 fréquentations et deux communions. Les fréquentations avec Lydia continuent et le couple se marie le 12 août 1895⁸⁷.

Toutefois déjà, si ce n'est pas avant, Larose commence à s'abreuver d'une eau teintée d'anticléricalisme. À peine relevé de son lit de mort, il achète *Le Réveil*⁸⁸, feuille lancée depuis peu par l'anticlérical Aristide Filiatreault, dont le journal la *Canada-Revue*

⁸⁵ « Été chez Clara, resté à coucher là pendant ma maladie, le Dr. Laberge est venu me voir, j'ai la fièvre typhoïde » : *Ibid.*, l'entrée du 1 novembre 1894, p. 17.

« Rechute très grave de fièvre, 104° le matin » ; « Fait mon testament » ; « Visite [...] de] Rvd Hébert qui m'a confessé » : *Ibid.*, les entrées du : 19 et 23 novembre, 3 décembre 1895, p. 18.

⁸⁶ *Ibid.*, l'entrée du 18 décembre 1894, p. 19.

⁸⁷ *Ibid.*, les entrées du : 3 février 1895, p. 28 ; 14 avril 1895, p. 39 ; 12 août, 1895, p. 58.

⁸⁸ « Acheté 2 Réveils » : *Ibid.*, l'entrée du 18 décembre 1894, p. 19.

avait été mis à l'index en 1892 en raison du tort sérieux qu'il causait à l'Église⁸⁹. Larose récidive quelques jours plus tard et finira par s'abonner au *Réveil*⁹⁰. Au bout de quelques mois, il rencontre Filiatreault et un autre anticlérical, Honoré Beaugrand⁹¹. Larose restera en contact avec Filiatreault tout au long de l'année ; dans les années subséquentes, il renouvellera plusieurs fois son abonnement au *Réveil*⁹². Nous croyons qu'il est peu probable que Larose, déjà un grand lecteur, reçoive sa toute première initiation aux idées anticléricales par la lecture du *Réveil*.

La dévotion réelle ou fictive de Larose dans les mois qui précèdent son mariage cesse brusquement après le jour des noces en août. Déjà en septembre, Larose ne mentionne la messe que pour dire qu'il n'y a pas été⁹³. À partir de ce moment, il y assistera rarement. Nous croyons que c'est la convergence ponctuelle de circonstances, c'est-à-dire après avoir frôlé la mort, conjugué au désir de trouver les bonnes grâces de sa future belle-famille, qui expliquent que Larose ait repris la pratique à partir de décembre 1894 pour ensuite l'interrompre subitement le mois suivant son mariage.

⁸⁹ Patrice Dutil, *L'avocat du Diable : Godfroy Langlois et la politique du libéralisme progressiste à l'époque de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, R. Davies, 1994, p. 52, 55.

⁹⁰ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 22 décembre 1894, p. 20 ; 8 juin 1895, p. 47.

⁹¹ « Visite de monsieur Filiatreault, lui écrit une lettre et à monsieur Beaugrand » : *Ibid.*, l'entrée du 2 juillet 1895, p. 51.

⁹² *Ibid.*, les entrées du : 5 juillet 1895, p. 52 ; 21 novembre 1895, p. 73 ; 21 novembre 1895, p. 73 ; 2 mai 1896, p. 100 ; 1 juillet 1897, p. 161 ; 14 septembre 1897, p. 170.

⁹³ « Le matin été avenue des Pins finir mon paysage, Lydie est allée à la messe » : *Ibid.*, l'entrée du 22 septembre 1895, p. 63.

Il est à noter qu'en 1895, il y a aussi convergence entre l'abandon d'une pratique régulière et le commencement de son activité maçonnique. Il manifeste de l'intérêt à la loge Les Cœurs Unis en février de 1895; il s'affilie à cette loge en avril⁹⁴. Rappelons que la franc-maçonnerie, une société secrète, est une association illicite aux yeux du clergé. Il est permis de croire que l'influence maçonnique et ses lectures anticléricales font partie des facteurs démotivants qui incitent Larose à délaisser la pratique religieuse.

À partir de 1896, à l'exception des rites de passage tels que des funérailles et des mariages, Larose va très peu à la messe ; cette année-là il assiste quatre fois aux offices du dimanche, se confesse une fois et assiste à des prises de voile, des professions religieuses et une ordination⁹⁵. En 1897 il se présente à une prédication de M^{gr} Bruchési, à une messe, à une bénédiction solennelle avec l'école, à deux retraites et à un certain nombre de professions religieuses et funérailles⁹⁶. Déjà faible, à partir de 1898, la pratique religieuse de Larose est en chute libre. Cette année, il n'enregistre aucune fréquentation religieuse, à l'exception des funérailles et du baptême de son fils⁹⁷. En 1899, il assiste à cinq sermons, une messe et des funérailles⁹⁸. En 1900 et 1901, il assiste

⁹⁴ « Été chez le Dr. Cornu, signé ma demande pour entrer à la loge des Cœurs Unis » : *Ibid.*, l'entrée du 25 février 1895, p. 31.

Aussi : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 127.

⁹⁵ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, p. 30, 88, 90, 92, 110, 114, 116, 119, 133, 134.

⁹⁶ *Ibid.*, les entrées du : 16 mai 1897, p. 154 ; 29 août 1897, p. 168 ; 13 septembre 1897, p. 170 ; 16 décembre 1897, p. 181 ; 20 décembre 1897, p. 182 ; aussi : p. 140, 143, 147, 161, 166, 180.

⁹⁷ *Ibid.*, l'entrée du 29 avril 1898, p. 198.

⁹⁸ *Ibid.*, les entrées du : 29 janvier, p. 235 ; le 5 février, p. 236 ; le 12 février, p. 237 ; le 5 mars, p. 239 ; le 4 décembre, p. 269.

à des funérailles seulement. En 1902 il mentionne avoir écouté un sermon à l'école⁹⁹. Entre 1896 et 1903, il participe annuellement au pèlerinage estival à Rigaud avec un organisme de bienfaisance dans lequel il est très actif, la Saint-Vincent-de-Paul¹⁰⁰. De 1903 à 1914, aucune entrée du journal ne mentionne une fréquentation à l'église, à l'exception des funérailles. Larose prend position comme incroyant, car encore lors du recensement de 1911, non seulement il se déclare « free thinker », il identifie son épouse de la même façon ; pour ce qui est de la religion de ses enfants, il fait inscrire « none¹⁰¹ ». Nous remarquons aussi que Larose inscrit ses enfants à l'école protestante, peut-être pour qu'ils y apprennent l'anglais, peut-être pour les soustraire de l'instruction catholique¹⁰².

La toute dernière entrée du journal de Larose contient un commentaire que nous ne pouvons nous empêcher de considérer comme empreint d'amertume : « Funérailles religieuses de mon frère Alfred ordonnées par son épouse, quoique lui ait été libre-penseur depuis 20 ans¹⁰³ ».

⁹⁹ *Ibid.*, l'entrée du 30 septembre 1902, p. 369.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 110, 159, 207, 253, 287, 320, 404. Exceptionnellement, il ne mentionne pas avoir participé au pèlerinage en 1902.

¹⁰¹ Statistiques Canada, Recensement de 1911, Québec, District 172 Maisonneuve (district 6) p. 16.

¹⁰² « Placé mes trois enfants à Westmount, Paul à l'Academy, 2nd year ; Jeanne à la King dans la 6^e, prof. Mlle Tomkin, Marcel à la King dans la 5^e, prof. Mlle Chadsey » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 8 sept 1913, p. 558.

¹⁰³ *Ibid.*, l'entrée du 25 octobre 1915, p. 566. Ludger Larose meurt trois semaines après cette entrée, soit le 13 novembre 1915.

Professeur auprès des jeunes dans un milieu catholique où l'on ne peut confronter l'Église sans conséquence, Larose est appelé à exhiber une certaine piété extérieure en assistant à des cérémonies dévotionnelles avec des élèves, à des funérailles, etc. Toutefois, ce dévouement conformiste lui répugne, à en juger par ses commentaires dans une conférence prononcée devant d'autres libres-penseurs qui vivent le même dilemme que Larose :

Avouons-le franchement, nous sommes seuls ici, il n'y a pas d'étrangers, nous n'avons pas le courage d'assumer la responsabilité de ce que l'on croit être la vérité, de mettre d'accord ses actes avec ses convictions. On estime qu'il est habile de se conformer aux usages, d'observer les dehors lors même que dans son fort [*sic*] intérieur on a complètement rompu avec tout cela. Nous vivons dans le mensonge et l'hypocrisie. Notre vie entière est remplie de bassesses; chaque mot que nous disons, chaque acte que nous accomplissons est un mensonge à l'égard de ce que dans notre concept nous reconnaissons comme vérité. Nous appelons cela de l'habileté, de la diplomatie, de l'opportunisme ; mais ce n'est qu'une comédie que nous jouons, comédie fatigante en dépit de l'habitude et méprisante pour nous et pour le monde. [...] Ce respect des cérémonies religieuses est un mensonge dont l'énormité doit nous couvrir de honte. On se garde bien de se dire quelle trahison on commet par ces actes envers toutes ses convictions [...] Dans combien d'autres circonstances ne prenons-nous pas une mine solennelle, une attitude grave, ne feignons-nous pas un respect extérieur pour des personnes ou des institutions qu'au fond nous trouvons absurdes. Lorsque nous croyons avoir fait table rase avec les pratiques religieuses, la théorie de la morale chrétienne subsiste encore. On n'y croit pas pour nous-mêmes mais on l'enseigne. [...] Chacun s'imagine être seul à constater ce conflit entre ses convictions et ces conventions sociales. Nous sommes tellement habitués à jouer cette comédie que nous ne voyons pas du tout les spectateurs profondément attristés de ce jeu¹⁰⁴.

Il est évident que Larose déplore une pratique religieuse soumise et résignée dans laquelle la foi ne figure pas, ce qui explique sans doute pourquoi il en viendra assez rapidement à la délaisser presque complètement. Par son refus de pratiquer, il manifeste assez ouvertement son indépendance face à l'autorité cléricale, indépendance qui, pour lui, sert d'exemple de courage et de force morale à son entourage :

¹⁰⁴ Ludger Larose, « La sincérité et la dignité ... », *op. cit.*, p. 18, 19, 22-24.

On ne peut nier que l'exemple exerce une influence immense sur tout citoyen. L'exemple a une importance d'autant plus grande qu'il se mêle [*sic*] sans cesse à la vie de chaque jour [...] L'influence de nos actions se répercute indéfiniment sur la société. [...] Est-ce en rampant, en passant sa vie à étouffer en soi tout mouvement d'indépendance, à extirper le dernier vestige de fierté et de dignité, à se courber devant tous ceux qui sont plus haut placés que l'on arrivera à exercer sur la société une action salutaire¹⁰⁵ ?

L'affirmation de son droit de ne pas pratiquer est étonnante si on tient compte du désir évident de Larose d'intégrer la société bourgeoise montréalaise et d'avoir une voix dans sa collectivité comme promoteur du progrès. Se démarquer ainsi de la majorité porte un certain danger d'exclusion sociale. Il est possible qu'il croie que les autorités cléricales n'ont pas de prise sur lui. Et pour un temps, effectivement, son refus d'être un « catholique du dimanche » ne crée pas trop de remous, professionnellement ou personnellement, jusqu'à ce que ses activités dans la loge l'Émancipation ne soient révélées au grand jour. De 1895 jusqu'en 1910, il sera un incroyant impuni dans un milieu décidément très catholique.

Si Larose ose ne pratiquer qu'occasionnellement, il est à peu près certain, par contre, qu'il tait son anticléricalisme dans le milieu scolaire. La pratique religieuse est importante à l'époque non seulement comme gage de sa valeur humaine, mais également pour conserver son emploi. En tant qu'enseignant, Larose doit se montrer exemplaire en paroles et en actes, non seulement lorsqu'il est en présence des élèves ; il doit également jouir d'une bonne réputation chrétienne dans son milieu, réputation qui est même un critère dans l'évaluation du personnel enseignant. Dans les documents personnels auxquels nous avons eu accès, se trouvent des fiches d'évaluation de Larose comme

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 9, 11, 24, 25.

professeur pour deux années scolaires, 1900-1901 et 1901-1902 ; nous les reproduisons ci-après, à la figure 10 et 11. Le rapport se termine par des questions sur sa réputation au privé et comme chrétien. Nous remarquons avec intérêt que Larose reçoit des commentaires positifs sur tous ces critères. S'il est prêt à se déclarer athée pour le recenseur en 1901, il faut croire qu'il ne proclame pas son incroyance dans son milieu scolaire, ou que les autorités scolaires se sont montrées tolérantes à son égard.

Par contre, en 1910, lorsque Larose est publiquement identifié, malgré lui, comme membre de la loge l'Émancipation, il est immédiatement avisé qu'il sera congédié à la fin de l'année scolaire¹⁰⁶. Larose n'est pas seul à subir ce sort; il s'ensuit « une chasse aux sorcières » qui aboutit au congédiement de plusieurs franc-maçons identifiés en même temps que Larose¹⁰⁷. Alors qu'il aurait pu mentir pour tenter de protéger ce qui restait de sa réputation, et en même temps essayer de mettre sa famille immédiate à l'abri de l'opprobre, il fait le contraire ; le recensement de 1911 prouve qu'il a décidé d'afficher son incroyance.

¹⁰⁶ « Reçu de la commission scolaire avis que mes services comme professeur de dessin ne seront plus requis a [sic] partir du 1^e Sept [sic] 1910, suite de denonciations [sic] des espions de la Loge et de mes voleurs » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 22 avril 1910, p. 550.

¹⁰⁷ Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 232. Aussi : Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, vol. 15, Montréal, Les Éditions Chantecler Ltée, 1952, p. 55.

Renseignements sur les Professeurs pour l'année scolaire 1900-1901

(École Académie Commerciale Catholique)

Nom et prénom du professeur. Judges Larose
Age, 32 ans. Résidence, 813 Avenue Saint-Royal
Est-il marié? Oui. Combien a-t-il d'enfants? Deux
Diplôme. _____ (Ecole Normale ou Bureau d'Examineurs.) _____
Combien d'années dans l'enseignement? Six. Six
Combien d'années à l'emploi de la Commission? Six
Quelles sont les matières qu'il enseigne? En quelle année?
Dessin artistique et industriel dans toutes les classes,
Quelle est l'assistance moyenne de chacune de ses classes: }
année?
Comment réussit-il? Très bien }
année?
Quelles sont les matières du programme d'études qu'il peut enseigner? _____

Quelles sont les matières spéciales qu'il peut enseigner? _____

Est-ce un homme d'étude? _____ Prépare-t-il ses classes? _____

Quels sont ses moyens de discipline? Les moyens donnés par le règlement,

Applique-t-il la retenue avec discernement? Pourque toujours.

Possède-t-il l'affection des élèves? Assez.

Pourquoi? Il est juste - inflexible.

Humeur en classe? Bonne

Son langage est-il conforme aux règles de la prononciation? Oui

Si non, fait-il des efforts pour l'améliorer?

Fait-il son possible pour améliorer le langage de ses élèves?

Sa méthode d'enseignement est-elle conforme aux règles de la pédagogie moderne?

Si non, fait-il des efforts pour l'améliorer?

Prend-il conseil du principal? Oui

Tient-il compte des avis qui lui sont donnés? Oui

Est-il tempérant? Oui Paie-t-il ses dettes? Oui

Réputation comme citoyen? Très bonne Réputation comme chrétien? Très bonne

Remarques particulières :

Montréal, le

28

Février 1901

Principal.

28 Janvier 1901

FIGURE 10

Évaluation de Larose comme professeur, année scolaire 1900-1901

Source : Document prêté gracieusement par madame Marcelle Dufour

Renseignements sur les Professeurs pour l'année scolaire 1901-1902

Académie Commerciale Catholique.

Nom et prénom du professeur. *Eudger Larose.*

Age, 33 ans. Résidence, 813, *Mont-Royal.*

Est-il marié? *Oui.* Combien a-t-il d'enfants? *Trois.*

Diplôme. (Ecole Normale ou Bureau d'Examineurs.)

Combien d'années dans l'enseignement? *Huit.*

Combien d'années à l'emploi de la Commission? *Huit.*

Quelles sont les matières qu'il enseigne? En quelle année?

Le dessin dans toutes les classes

Quelle est l'assistance moyenne de chacune de ses classes: } année?
} année?

Comment réussit-il? *Très bien.*

Quelles sont les matières du programme d'études qu'il peut enseigner?

Quelles sont les matières spéciales qu'il peut enseigner? *La géométrie.*

Est-ce un homme d'étude? Prépare-t-il ses classes?

Quels sont ses moyens de discipline? *Rotonde, envoi au principal.*

Applique-t-il la retenue avec discernement? *Oui, mais avec un peu de sévérité.*

Possède-t-il l'affection des élèves? *Oui.*

• Pourquoi?

Humeur en classe? *Bonne.*

Son langage est-il conforme aux règles de la prononciation? *Oui.*

Si non, fait-il des efforts pour l'améliorer?

Fait-il son possible pour améliorer le langage de ses élèves?

Sa méthode d'enseignement est-elle conforme aux règles de la pédagogie moderne? *Oui.*

Si non, fait-il des efforts pour l'améliorer? —

Prend-il conseil du principal? *Oui.*

Tient-il compte des avis qui lui sont donnés? *Oui.*

Est-il tempérant? *Oui.* Paie-t-il ses dettes? *Oui.*

Réputation comme citoyen? *Très bonne.* Réputation comme chrétien? *Très bonne.*

Remarques particulières:

Montréal, le

Principal.

FIGURE 11

Évaluation de Larose comme professeur, année scolaire 1901-1902

Source: Document prêté gracieusement par madame Marcelle Dufour

Nous remarquons que jusqu'à l'Affaire Lemieux, l'Église ne sévit pas contre Larose. Malgré son peu d'empressement pour la pratique religieuse, Larose se comporte de façon à maintenir une bonne réputation. Il vit de façon rangée et probe; il évite de surconsommer la boisson alcoolisée ou de fréquenter des endroits où s'assemblent des gens aux mœurs relâchées. Il s'active dans les organismes de charité telle la Saint-Vincent-de-Paul¹⁰⁸. Sa peinture ne scandalise personne, ni de l'intérieur, ni de l'extérieur de la communauté artistique. Sans provocation, il était donc difficile pour les autorités en place de s'attaquer à un individu de la sorte, réputé et respecté. Le cas de Larose semble indiquer que dans cette société-là, on peut cesser de pratiquer sans trop de conséquences si on le fait discrètement et en tant qu'individu. Il en va autrement lorsqu'on s'affilie à un groupement ouvertement opposé à l'Église.

4.3 Les amitiés avec des membres du clergé

Nous aurions pu penser qu'un intellectuel anticlérical qui éprouve de l'antipathie envers un catholicisme qu'il perçoit comme coercitif fuirait la compagnie des religieux. Larose nous surprend encore une fois par sa fréquentation, dans ses moments libres, d'un grand nombre de religieux. Plusieurs de ces liens, nous le verrons, sont tout à fait amicaux. Au delà des nombreux membres du clergé que Larose nomme uniquement pour identifier la personne qui a présidé à une cérémonie religieuse, beaucoup d'entrées du journal rendent compte de visites amicales et de discussions avec des religieux. Nous dénombrons au moins 22 de ces contacts amicaux avec des membres du clergé. Parfois

¹⁰⁸ Nous examinerons l'activité de Larose au sein de la Saint-Vincent-de-Paul dans le chapitre cinq.

c'est Larose qui rend visite, parfois il reçoit la visite. Larose est donc capable d'apprécier des personnes à titre individuel tout en faisant abstraction de leur affiliation étroite à une institution qu'il n'apprécie guère. Nous reviendrons, dans notre analyse des réseaux sociaux de Larose, au chapitre six, sur l'évolution diachronique des contacts de Larose avec les membres du clergé. Ici, nous examinerons deux de ces liens pour mieux cerner la façon dont un intellectuel concilie l'amitié avec l'incroyance.

Parmi ses contacts plus intimes, sa relation avec le curé Sentenne mérite examen. Nous rappelons que le curé Sentenne a commandé des toiles de Larose pour la chapelle Notre-Dame. Il est vrai que l'année qui suit le retour de Larose d'Europe, bon nombre de leurs rencontres sont par affaires¹⁰⁹. Cependant, nous devinons à travers les entrées du journal la naissance d'une complicité qui va au-delà de la relation professionnelle ; Larose visitera Sentenne jusqu'à la mort de ce dernier en 1907¹¹⁰. En 1895 Sentenne fait faire son portrait par Larose¹¹¹, célèbre la cérémonie de mariage de l'artiste et lui prête des livres¹¹². En 1896 et 1897, les deux hommes restent en contact; échangent des livres

¹⁰⁹ Pour les années 1894 et 1895 seulement, Larose enregistre 35 rencontres avec A.L. Sentenne : *Ibid.*, les entrées du : 28 et 29 juillet, p. 1 ; les 18, 23 et 30 août, p. 4, 5 ; les 19 et 25 septembre, p. 10 ; 26 octobre, p. 16 ; 24 décembre, p. 21 ; les 11, 16, 28 et 29 janvier, p. 24-27 ; les 5 et 24 février, p. 28, 31 ; les 2, 6, et 25 mars, p. 32, 33, 36 ; les 2 et 23 avril, p. 38, 41 ; les 4 et 13 mai, p. 42, 43 ; 11 juin, p. 48 ; les 1, 4 et 12 juillet, p. 51, 53 ; les 6 et 12 août, p. 56, 58 ; les 18, 19 et 20 septembre, p. 63 ; les 23 et 25 octobre, p. 68 ; 14 novembre, p. 72 ; 10 décembre, p. 76.

¹¹⁰ « Mort de N. A. L. Sentenne curé de N. Dame » : *Ibid.*, l'entrée du 17 mars 1907, p. 524.

¹¹¹ Une photographie de ce portrait se trouve à l'annexe 1.8 à la fin de cette thèse.

¹¹² Le travail consacré au portrait commence le 26 janvier et se termine le 6 mars 1895 : *Ibid.*, p. 27, 33. Aussi : les entrées du : 12 août 1895, p. 58 ; 10 décembre 1895, p. 76.

et des tableaux, et Larose travaille de nouveau au portrait du curé¹¹³. À partir de 1898, les rencontres diminuent en fréquence, mais restent stables à de deux à trois visites par année¹¹⁴. Qu'est-ce qui maintient cette amitié à travers les années? Larose ressent probablement de la gratitude pour le support du curé du début de sa carrière, car fort probablement, sans la commande pour la chapelle de l'église Notre-Dame, Larose n'aurait pas pu profiter des études prolongées en France. Sentenne, qui apprécie manifestement les arts, peut certainement causer avec Larose sur l'art. Il est permis de croire qu'il y a un dialogue intellectuel entre ces deux individus, puisqu'ils échangent des lectures (Larose ne révèle pas les titres) et s'entretiennent sûrement sur une variété de thèmes de substance. Le curé, ayant bénéficié d'une instruction classique, est sans nul doute un interlocuteur stimulant pour Larose.

Encore plus surprenante est l'amitié qui naît entre Larose et celui qui deviendra l'archevêque de Montréal, Paul Bruchési, identifié pour la première fois dans le journal en 1895¹¹⁵. En mai 1897, Larose, qui ne pratique alors qu'irrégulièrement, assiste à une

¹¹³ Pour l'année 1896, Larose enregistre sept rencontres avec A.L. Sentenne : *Ibid.*, les entrées du : 8 janvier, p. 81 ; les 3 et 19 mars, p. 89, 91 ; 4 avril, p. 95 ; 26 juin, p. 108 ; 22 octobre, p. 127 ; 26 décembre, p. 135.

Pour l'année 1897, Larose enregistre six rencontres avec A.L. Sentenne : les entrées du : 9 janvier, p. 137 ; les 26 et 27 avril, p. 152 ; 25 juin, p. 160 ; 17 septembre, p. 171 ; 16 octobre, p. 175.

¹¹⁴ Pour l'année 1898 : *Ibid.*, les entrées du : 3 janvier, p. 184 ; 30 août, p. 213 ; 12 septembre, p. 215.

Pour l'année 1899 : *Ibid.*, les entrées du : 1 février, p. 236 ; 25 avril, p. 245.

Pour l'année 1900 : *Ibid.*, 16 mars p. 279 ; le 18 octobre, p. 293 ; 28 décembre, p. 301.

Pour l'année 1901 : *Ibid.*, 19 février, p. 306 ; 28 juin, p. 319 ; 23 août, p. 324.

Pour l'année 1902 : *Ibid.*, 11 février, p. 345 ; 4 septembre, p. 366.

Pour l'année 1903 : *Ibid.*, 14 janvier, p. 382 ; 14 décembre, p. 427.

Pour l'année 1904 : *Ibid.*, 24 février, p. 436.

Pour l'année 1905 : *Ibid.*, 19 et 21 avril, p. 477 ; 24 novembre, p. 493.

Pour l'année 1906 : *Ibid.*, 22 mars, p. 501.

¹¹⁵ « Parti à 11 heures, été voir pour la 1^e fois monsieur l'Abbé Bruchési » : *Ibid.*, l'entrée du 11 novembre 1895, p. 71.

prédication de Bruchési et est reçu par ce dernier peu après¹¹⁶. En septembre de la même année, Larose retourne voir Bruchési, qui, entre temps, était devenu archevêque¹¹⁷, de toute évidence pour lui demander un don pour les pauvres¹¹⁸. Lors de l'entretien, Larose avoue ouvertement qu'il ne pratique guère : « lui ai dit que je ne faisais pas de religion¹¹⁹ ». Lors d'une visite à Bruchési en 1904, il est de nouveau question de la libre-pensée de Larose : « Été voir l'évêque Bruchési qui m'a dit qu'il savait que j'étais libre-penseur¹²⁰ ». Peu fréquents, les contacts continuent : en 1904, Larose communique avec Bruchési par lettre, par téléphone et le visite en personne¹²¹.

Cette relation entre Larose et Bruchési est paradoxale, du fait que les causes épousées par les deux individus sont diamétralement opposées. Alors que Larose croit fermement à la séparation de l'Église et l'État, à l'instruction laïque, à l'accessibilité de

Larose utilise le terme « abbé » du fait que Bruchési n'est consacré archevêque que deux ans plus tard, le 8 août 1897 : Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec, Tome 4 : 1896-1969*, Québec, Éditions de Septentrion, 1997, p. 18.

¹¹⁶ « Chez monsieur Bruchési » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrée du 16 mai 1897, p. 155.

¹¹⁷ L'épiscopat de Bruchési dure 42 ans, d'août 1897 au septembre 1939. Il remplace Édouard-Charles Fabre, évêque de Montréal de 1873 à 1896 : Nive Voisine, dir., Philippe Sylvain, *Histoire du catholicisme ... op. cit.*, p. 214, 215.

Paul Bruchési (1855-1939), prêtre sulpicien, est petit-fils d'immigrants italiens. Il fait des études classiques à Montréal et se rend en France et Italie pour sa formation de prêtre. Il est ordonné à Rome en 1878 et devient évêque de Montréal en 1897 : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 182.

¹¹⁸ Cette requête s'inscrit probablement dans les activités de Larose avec la Saint-Vincent-de-Paul.

¹¹⁹ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 27 septembre 1897, p. 173.

¹²⁰ *Ibid.*, l'entrée du 29 février 1904, p. 436.

¹²¹ « Écrit lettre à Bruchési » : *Ibid.*, l'entrée du 5 avril 1904, p. 440.

« Été au Plateau, téléphoné à Bruchési » : *Ibid.*, l'entrée du 6 avril 1904, p. 440.

« Le matin été à l'archevêché voir l'évêque Bruchési » : *Ibid.*, l'entrée du 8 avril 1904, p. 440.

tous aux bibliothèques publiques, aux libertés fondamentales pour tous et à d'autres valeurs progressistes, Paul Bruchési est connu comme une personnalité qui a fortement marqué l'histoire de l'Église montréalaise du début du XX^e siècle par son conservatisme. Il a lutté farouchement pour maintenir le contrôle de l'Église sur l'instruction, a multiplié les interdits, s'est opposé au syndicalisme et aux divertissements tels que les « mauvaises » lectures, le théâtre et le cinéma¹²². Selon Yvan Lamonde : « La censure de la presse et des écrits, qui se faisait de façon ouverte et péremptoire sous M^{gr} Bourget, se poursuit de manière tout aussi déterminée mais avec peut-être plus de subtilité » sous M^{gr} Bruchési¹²³. Selon Voisine *et al.* : « L'épiscopat de M^{gr} Bruchési, comme celui de tous les évêques de cette époque, est une suite ininterrompue de condamnations et de mises en garde¹²⁴ ». Vu ce contexte, la candeur de Larose avec Bruchési en rapport à son incroyance a de quoi surprendre. Nous remarquons non seulement que Larose ne semble pas craindre l'évêque, la personnalité catholique la plus influente de toute la ville de Montréal, et ne semble pas redouter les conséquences de son aveu, mais aussi que Bruchési, de son côté, ne semble pas particulièrement offusqué par la franchise de Larose. Au lieu d'utiliser son autorité pour sanctionner l'artiste, il fait le contraire : il reste en bons termes avec lui et même, lui commande un portrait en 1901¹²⁵. Pourtant, Bruchési n'ignore pas qu'il y a d'autres bons

¹²² Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal... op. cit.*, p. 182, 183.

¹²³ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées... op. cit.*, p. 120.

¹²⁴ Nive Voisine, André Beaulieu et Jean Hamelin, coll., *Histoire de l'Église catholique au Québec 1608-1970*, Montréal, Fidés, 1971, p. 62.

¹²⁵ Les entrées en rapport avec le portrait de Bruchési : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du 17 juillet 1901, p. 321 ; 22 juillet 1901, p. 321 ; 27 août 1901, p. 325.

portraitistes montréalais autrement plus croyants que Larose. S'il ne réprime pas Larose, et l'encourage même en le choisissant comme portraitiste, c'est probablement par respect pour l'artiste et l'enseignant dévoué qu'il est, et peut-être parce qu'il éprouve de la sympathie pour Larose qui, en tant qu'individu, ne lui paraît pas particulièrement menaçant.

Défenseur intransigeant d'un Canada français catholique, Bruchési possède des qualités qui pourraient fasciner Larose. L'historien Linteau nous dit de Bruchési qu'il : « bénéficie d'une instruction bien supérieure à celle de la majorité des prêtres diocésains ». Linteau ajoute qu'il est : « cultivé et très à l'aise avec les grands de ce monde [...], habile dans les négociations en coulisse¹²⁶ ». Malgré leurs visions très différentes concernant la place de l'Église dans la société, Larose et Bruchési ont certaines choses en commun : les deux ont passé des années en Europe, les deux ont un goût certain pour les choses de l'esprit. Il est possible qu'ils partagent une certaine vision sur l'art. Larose, un intellectuel autodidacte, grand lecteur, apprécie peut-être l'évêque pour son esprit vif ; il est sans doute un interlocuteur captivant. Il est certain que Bruchési considère que Larose est talentueux comme artiste, et il n'est pas impossible qu'il distingue et admire, de son côté, les qualités intellectuelles de Larose et son intérêt pour l'éducation. Quoi qu'il en soit, cette relation démontre encore une fois que malgré le radicalisme de Larose, il ne cherche pas la guerre ; lorsqu'il développe un rapport avec une personne, il fait des efforts pour la rencontrer sur un terrain neutre.

¹²⁶ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal... op. cit.*, p. 182.

Qu'il y ait entre lui et un membre du clergé collusion sur des sujets d'intérêt mutuel prouve que pour Larose, le contact intellectuel prime sur la polémique.

Si, en public, Larose se montre circonspect par rapport à ses points de vues anticléricaux, en privé il en va autrement. Nous savons que la loge maçonnique à laquelle il appartient est tout à fait désenchantée de l'Église catholique. En 1901, Larose rend compte dans son journal de 1 000 circulaires « pour envoyer au clergé » qu'il aurait commandées de l'imprimerie d'un franc-maçon au nom d'Alphonse Pelletier¹²⁷. En 1903, il envoie « 12 lettres à des curés¹²⁸ » ; Larose ne mentionne pas s'il a l'appui de la loge ou si l'initiative est strictement personnelle. Quoique Larose passe sous silence le contenu de ces imprimés, nous imaginons sans difficulté qu'il tend vers la critique de certaines prises de position ou actions du clergé. En 1903, il indique qu'il verse les « taxes d'école pour ma maison aux Protestants¹²⁹ », autre façon de signaler sa désaffection avec la foi de ses ancêtres. Même s'il ne critique pas verbalement l'Église en public, les gestes de l'artiste démontrent, on ne peut plus clairement, qu'il défie les autorités catholiques et qu'il se range du côté des insoumis.

L'examen de la relative absence de réaction de son milieu face au déclin de la pratique religieuse de Larose indique que la société montréalaise du tournant du siècle

¹²⁷ « Fait faire chez Pelletier 1000 circulaires pour envoyer au clergé \$10.00 pour commander, commencé à les adresser et expédier et 3.75 d'enveloppes » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de bas de page, octobre 1901, p. 333.

¹²⁸ *Ibid.*, l'entrée du 22 juillet 1903, p. 408.

¹²⁹ *Ibid.*, l'entrée du 1 octobre 1903, p. 418.

semble capable de tolérance face à l'abstention de la pratique religieuse lorsqu'elle se limite à une prise de position individuelle. Il est presque inconcevable que l'incroyance de Larose ait passé totalement inaperçue chez ses patrons à la Commission scolaire ou que ses collègues et ses clients n'aient pas soupçonné son irrévérence. Malgré tout, Larose maintient sa position sociale. Cependant, dévoilé publiquement comme franc-maçon, comme secrétaire d'une loge anticléricale qui tolère l'athéisme, comme membre d'un regroupement organisé qui s'oppose à l'encadrement si serré de la société par l'Église, c'est immédiatement la chute des bonnes grâces. Larose perd son emploi et sa réputation; sa carrière sera entachée. L'affaire Lemieux a démontré que si l'on peut « négliger » la pratique religieuse en tant qu'individu, on ne peut pas s'opposer de front, de façon organisée, à l'Église.

4.4 Pratique religieuse et modernité

Le journal de Larose permet de cerner l'émergence des pratiques progressistes dans une société où, selon certains, « la modernité perce avec difficulté¹³⁰ ». Toutefois, progrès et incroyance ne vont pas nécessairement de pair. À travers les âges, bien des gens ont cessé de croire aux préceptes religieux de leur société, sans pour autant être des individus qu'on qualifierait de « modernes » ou de « progressistes ». Bien des gens de notre XXI^e siècle qui sont non pratiquants sont très peu progressistes dans leur vision du monde. Inversement, à travers les âges, beaucoup de personnes se sont montrées très

¹³⁰ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité; Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 7, 10.

croystantes et très progressistes à la fois, ce qui est encore le cas, bien évidemment, au temps de Larose. Comme l'énonce Lucia Ferretti, même si l'Église s'impose en inscrivant la pratique dans l'orthodoxie et dicte les postures d'une pratique idéale, « cela n'a pas empêché les croyants, de toutes les périodes, d'entretenir un rapport à la transcendance qu'ils ont situé plus ou moins en marge de la médiation proposée par l'Église¹³¹ ». Si modernité et incroyance sont des phénomènes indépendants l'un de l'autre, alors pourquoi discuter de l'abandon de la pratique religieuse de Larose dans ce chapitre sur sa modernité ? Larose n'est-il pas tout simplement un homme progressiste qui est, en même temps, mais sans qu'il y ait rapport entre les deux, incroyant ?

Dans le domaine de la pratique religieuse, ce qui rend Larose « progressiste », à notre point de vue, est non son incroyance en tant que telle, mais plutôt sa volonté d'affirmer son choix, d'afficher sa liberté de conscience, de réclamer ses droits individuels, de s'émanciper des démonstrations de dévotion vides de sens malgré le fait que la non pratique est marginale et marginalisante au sein de sa société. Si Larose abandonne la pratique, c'est une prise de position de franche résistance à la conformité idéologique que l'Église représente, à ses prises de position qui sont, à son avis, passistes, à son refus d'adopter une nouvelle vision pour une nouvelle ère, refus qui entrave la marche du progrès. Sa rupture avec l'Église n'est aucunement motivée par une simple indifférence face à la religion ; il la voit comme un obstacle au progrès et à la modernité. Toutefois, sachant qu'il est vulnérable, il se défend de condamner publiquement l'Église. Il participe, ne serait-ce que de façon limitée, aux cérémonies

¹³¹ Lucia Ferretti, *op. cit.*, p. 190.

religieuses incontournables. Cette stratégie de résistance passive a fonctionné pendant de nombreuses années, jusqu'à ce que Larose soit dévoilé publiquement et bien malgré lui comme franc-maçon.

Certes, au tournant du siècle, Larose n'est pas seul à abandonner le catholicisme ; bon nombre de ses contemporains au Québec considèrent, comme lui, que l'Église étouffe les Canadiens français et empêche les progrès collectifs à un moment crucial de son histoire. Bon nombre de ces personnes continuent, toutefois, d'aller à la messe, de se réclamer du catholicisme, de taire leurs opinions, de peur d'être jugées et dénoncées, ou de peur de trahir un élément fondamental de l'identité canadienne-française. Déchirée entre les pratiques et idéologies traditionnelles et des nouvelles définitions de l'identité collective, la majorité de ces anticléricaux, du vivant de Larose, et même jusqu'au milieu du XX^e siècle, trouve préférable de ne pas remettre publiquement en question l'unité des Canadiens français sous la bannière du catholicisme. Le cas de Larose démontre bien la tension qui accompagne le progressisme dans le domaine de la pratique religieuse.

5. LAROSE ET LE FÉMINISME

Une autre manifestation de l'avant-gardisme de Larose est son ouverture au féminisme. Dans son *Projet de revue*, un des documents inédits de Larose, l'artiste expose sa préoccupation pour la condition de la femme en proposant des thèmes pour

des articles à paraître dans une revue non identifiée. Larose y réclame des « écoles du soir pour les femmes », « l'accouchement gratuit à domicile pour les femmes pauvres » et « l'émancipation de la femme, confération [sic] des mêmes droits, son éligibilité à toutes les charges¹³² ». Il s'agit, incontestablement, d'un programme très radical, pour l'époque.

Non que le féminisme soit un sujet nouveau et inusité du vivant de notre artiste. Larose fait siennes des idées qui circulent dans les cercles progressistes qu'il fréquente, telle la loge l'Émancipation et peut-être encore plus dans le milieu ouvrier-espérantiste qui gravite autour d'Albert Saint-Martin, qui s'intéresse ouvertement à la condition féminine¹³³. Selon Yvan Lamonde, à l'époque, plusieurs libéraux aux tendances radicales sont ouverts au féminisme ; il rapporte qu' : « une certaine presse libérale du tournant du siècle est franchement proféministe : c'est le cas de Godfroy Langlois à *L'Écho des Deux-Montagnes* en 1892 et au *Pays* en 1908¹³⁴ ». Godefroy Langlois est un intime de Larose, co-requérant à la fondation de la loge l'Émancipation¹³⁵. Il semble donc que la pensée progressiste du milieu de Larose est tout à fait sensible à la question féministe, autant chez les hommes que chez les femmes : « Un bon nombre de femmes qui

¹³² Ludger Larose, « Programme des sujets que la revue doit discuter », sans date, p. 6, 7, 10.

¹³³ Saint-Martin « s'est efforcé d'intéresser les femmes à chacune de ses activités, les encourageant notamment à acquérir une autonomie et à affirmer un féminisme qui n'avait rien de commun avec les mièvreries du 'féminisme' clérical et bourgeois » : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 162.
Voir également la conférence que Saint-Martin prononce à l'Université Ouvrière le 15 mars 1931 : « La Femme » : *Ibid.*, p. 263-267.

¹³⁴ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées...*, *op. cit.*, p. 92.

¹³⁵ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 12.

revendiquent des libertés sont les filles et les épouses de libéraux plus ou moins radicaux du XIX^e siècle¹³⁶ ».

Le féminisme de Larose est manifesté par certains aspects de son association avec Éva Circé, femme que nous avons mentionnée brièvement dans le chapitre trois de la présente recherche. Lorsqu'il exploite une imprimerie en 1902 et 1903, Larose rencontre Éva Circé, chroniqueuse et féministe qui appartient au milieu libéral et qui est également associée de près au milieu franc-maçon ; elle épouse un sympathisant des franc-maçons¹³⁷. Durant sa longue carrière aux journaux *Les Débats*, *Le Pays* et au *Monde ouvrier*, Circé-Côté aborde principalement les thèmes de la modernité, l'éducation, la démocratie et le féminisme. Elle connaît une longue carrière au *Monde ouvrier*, où elle utilise le nom de plume « Julien Saint-Michel » ; elle y publie jusqu'à une cinquantaine d'articles par année¹³⁸. Dans ses écrits, elle affiche ses sympathies socialistes, son anticléricalisme et réclame l'intervention de l'État dans les services sociaux¹³⁹. De plus, elle devient directrice de la première bibliothèque municipale à

¹³⁶ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées...*, *op. cit.*, p. 91.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 92, 93, 99.

Aussi : Éric Leroux, *Gustave Franq, figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, VLB Éditeur, 2001, p. 75.

¹³⁸ En 1905, Circé épouse le docteur Pierre-Salomon Côté ; à partir de ce moment elle utilise également le nom Éva Circé-Côté : Éric Leroux, *op. cit.*, p. 75, 76.

¹³⁹ Andrée Lévesque, « Journalisme au masculin : Éva Circé-Côté (1871-1949) », dans Evelyne Tardy et autres, *Les Bâtisseurs de la Cité*, Montréal, ACFAS, 1993, p. 87-88.

Montréal, fondée en 1904¹⁴⁰. Circé-Côté est définitivement une force intellectuelle de taille dans le milieu libre-pensant montréalais.

Nous remarquons avec intérêt que Larose est impliqué, via son imprimerie, à la distribution de *Bleu, Blanc, Rouge*¹⁴¹, un recueil de réflexions, de commentaires sociaux et de poèmes¹⁴². Larose identifie l'auteur de l'ouvrage par son pseudonyme, « Colombine » et aussi par son vrai nom : Éva Circé. Larose échange avec elle et suit avec intérêt la publication de ses écrits¹⁴³. Le journal rend compte non seulement de sa publication de *Bleu, Blanc Rouge*, mais aussi d'une conférence féministe prononcée par Éva Circé en 1903, conférence à laquelle assiste Larose¹⁴⁴. Un autre projet à la fois éducatif, laïcisant et féministe met Larose en contact avec Éva Circé: il s'agit du Lycée des jeunes filles. En 1909, les maçons de la loge l'Émancipation s'impliquent directement dans l'éducation : « Comme nulle institution ne dispense aux jeunes filles la

¹⁴⁰ Cette bibliothèque, située dans une salle du Monument national, s'adresse spécifiquement à la classe ouvrière. Elle compte plus de 3 000 volumes scientifiques et techniques, ainsi que des périodiques, des encyclopédies et des dictionnaires : Éric Leroux, *op. cit.*, p. 296.

¹⁴¹ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 31 mai 1902, p. 356 ; 3 avril 1903, p. 393 ; 4 et 15 juin 1903, p. 401, 403 ; 27 avril 1903, p. 396.

¹⁴² Le titre du livre vient du premier texte qui se lamente de la victoire anglaise sur les plaines d'Abraham et célèbre l'origine française et la survie du peuple canadien-français : « Comme un arc-en-ciel de paix, l'on vit se profiler sur le fond sombre des Laurentides une bande lumineuse formée de trois couleurs Bleu-Blanc-Rouge. Effet de mirage, sans doute, la grande ligne bleue du fleuve, le drapeau blanc des croisés, la traînée de sang vermeil jaillie de la blessure de Montcalm, harmonisèrent leurs trois couleurs et se sensibilisèrent dans l'éther » : Éva Côté-Circé, *Bleu, Blanc, Rouge : poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903, p. 11.

¹⁴³ « Le soir de 7½ à 11½ 1^e visite de mademoiselle Éva Circé, causé de tout ce qu'il y a de plus sérieux » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de jeudi le 19 juin 1902, p. 359.
« Le matin écrit lettre à Québec pour livre de Circé » : *Ibid.*, l'entrée du 23 août 1902, p. 365.
Aussi : les entrées du : 15 février 1903, p. 386 ; 29 mai 1903, p. 400.

¹⁴⁴ « À 2½ heures été à la salle Empire à une conférence de mademoiselle Circé sur les femmes [...] » : *Ibid.*, l'entrée du 25 janvier 1903, p. 383.

formation qui leur permette d'accéder à l'université, ils fondent un lycée de jeunes filles¹⁴⁵ ». Éva Circé-Côté participe à l'établissement du lycée tout comme Larose¹⁴⁶. Fortement contesté par le clergé à cause de la nature laïque de l'enseignement devant y être dispensé, le lycée ne subsistera pas¹⁴⁷.

Pour un homme de son époque, Larose manifeste une sensibilité définitivement moderne face à la place de la femme dans la société. Il est conscient des restrictions sociales qui pèsent sur les femmes : « C'est ainsi qu'il y a deux morales sexuelles, une pour les hommes, et une pour les femmes¹⁴⁸ ». Que Larose ait circulé dans un milieu ouvert au féminisme est une chose ; qu'il ait personnellement démontré une disposition de voir autrement le rôle de la femme dans la société est autre chose. Au-delà de son ouverture d'esprit à la question féminine, il fait bouger les choses par sa participation aux projets d'émancipation de la femme¹⁴⁹, tel le Lycée des jeunes filles.

¹⁴⁵ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴⁶ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées ...*, *op. cit.*, p. 99.

En plus de promouvoir le projet avec la loge, Larose y dispense des leçons : « Commencé à donner des leçons de dessin au Lycée des jeunes filles 2 fois par semaine, le lundi et le jeudi de 10½ à midi » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 20 septembre 1909, p. 548.

¹⁴⁷ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴⁸ Ludger Larose, « La sincérité et la dignité en écrits et en actions... », *op. cit.*, p. 23.

¹⁴⁹ « Écrit lettres aux secrétaires des sociétés pour protéger les femmes, enfants et animaux » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 1 mars 1902, p. 347. Notons que sa collection de livres sur l'instruction inclut le thème suivant : *L'Éducation de la femme : Inventaire des biens de feu Ludger Larose*, *op. cit.* p. 505.

6. CURIOSITÉ INTELLECTUELLE ET MODERNITÉ

En plus des manifestations de la modernité que nous avons déjà examinées, nous trouvons dans son journal un nombre surprenant d'indications d'autres champs d'intérêt et de pratiques qui illustrent ce goût pour ce qui actuel, contemporain, nouveau. Il s'avère que Larose s'intéresse aussi, entre autres, à des nouvelles façons de soigner la maladie et de conserver la santé physique, à des pratiques qui rapprochent l'individu de la communauté internationale, telles la philatélie et le numismatisme, aux langues, à l'histoire et à la science. Pris individuellement, aucun des intérêts de Larose, sauf l'espérantisme, est particulièrement évocateur de la modernité ; c'est la conjugaison de la variété des intérêts que nous trouvons dans le journal avec les pratiques et prises de position que nous connaissions déjà de l'homme qui nous force de reconnaître en Larose un homme féru de modernité.

Prenons la philatélie – elle peut n'être qu'une pratique de cabinet ou, inversement, une expression du désir de rapprochement des peuples. En considérant le contexte de la vie et des intérêts de Larose, nous croyons que, dans son cas, il s'agit surtout du second. Le journal rend compte de l'achat d'un grand nombre de timbres, et parce que les cartes postales qu'il reçoit de ses correspondants espérantistes font souvent référence à la collection et à l'échange de timbres¹⁵⁰, nous avançons que Larose est un « philatéliste humaniste », c'est à dire qu'au-delà de l'objet, il s'intéresse autant à sa provenance et au contact avec les personnes avec qui il échange des timbres.

¹⁵⁰ Alison Longstaff, *op. cit.*, p. 109-144.

Larose s'enthousiasme également, comme d'autres Montréalais de son époque¹⁵¹ pour la numismatique, l'étude des médailles et des monnaies. Il adhère à la société numismatique de 1897 à 1903¹⁵². Mentionnons également sa participation dans la Société d'histoire naturelle et dans la Société d'archéologie en 1904¹⁵³. L'artiste énonce son intérêt pour l'astronomie en s'abonnant à des revues sur ce sujet¹⁵⁴. Sans conteste, on est en présence d'un esprit curieux sur des phénomènes scientifiques.

Même les habitudes alimentaires, la santé et la médecine non traditionnelle captent l'attention de Larose. En 1898, il écrit à la Société de végétarisme ; en 1903, il commande des recettes végétariennes¹⁵⁵. Il est encore plus digne de mention qu'il s'intéresse à l'hypnose et devient praticien. En tout, 14 entrées du journal parlent de l'hypnose, dont la première en 1899¹⁵⁶. Quelques titres sur le sujet paraissent dans l'inventaire de sa bibliothèque¹⁵⁷. Au début de 1900 il fait paraître des annonces à ce

¹⁵¹ En fait cette société, la Antiquarian and Numismatic Society, avait vu le jour en 1862, alors que Montréal connaissait une certaine effervescence de la vie culturelle de l'élite : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 114.

¹⁵² Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 7 juin 1897, p. 157 ; 22 décembre 1903, p. 428.

¹⁵³ Nous parlerons davantage de ces deux associations dans le chapitre 5. Quelques entrées du journal en rapport à ces deux sociétés : *Ibid.*, les entrées du : 10 mai 1900, p. 284 ; 28 mai 1900, p. 286 ; 21 mai 1901, p. 315 ; 17 décembre 1902, p. 379 ; 15 septembre 1903, p. 416 ; 24 octobre 1904, p. 459.

¹⁵⁴ *Ibid.*, les entrées du : 22 octobre 1897, p. 175 ; 16 mai 1898, p. 201 ; 21 décembre 1898, p. 229 ; 18 janvier 1899, p. 233 ; 19 décembre 1900, p. 300.

¹⁵⁵ *Ibid.*, les entrées du : 31 décembre 1898, p. 231 ; 1 juin 1903, p. 401.

¹⁵⁶ « Donné à Thibault pour cotisation d'hypnotisme » : *Ibid.*, l'entrée du 14 novembre 1899, p. 266.

¹⁵⁷ Nous rappelons que ce document paraît à l'annexe 5 de cette thèse.

sujet dans les journaux ¹⁵⁸, entre autres, l'annonce qu'on présente ci-après à la figure 12. Larose hypnotise des gens dès février de 1900¹⁵⁹. Durant les années qui suivent, il identifie plusieurs patients qu'il traite¹⁶⁰ ; on apprend qu'il va jusqu'à traiter des élèves¹⁶¹!

PERSONNEL : Des personnes – hommes ou femmes et pas trop vieux – ayant de mauvaises habitudes comme fumer, boire, etc. à l'excès, et voulant s'en guérir gratuitement par un procédé absolument inoffensif, appliqué par un spécialiste sérieux ayant étudié pendant huit ans dans les grandes facultés d'Europe. Prière d'écrire en donnant votre adresse, au N° 813 avenue Mont-Royal.

FIGURE 12

Annnonce pour des séances d'hypnose que Larose fait paraître dans *La Presse*

Source : Copié de : *La Presse*, le 9 janvier 1900, p. 6.

Larose semble s'intéresser à la connaissance de soi, car en 1898 il communique par écrit avec des personnes qui le renseignent sur la graphologie et au Journal

¹⁵⁸ « Fait insérer à *La Presse* 2 annonces pour hypnotisme » : *Ibid.*, l'entrée du 9 janvier 1900, p. 272.

¹⁵⁹ « Visite de M. Deguire que j'ai hypnotisé pour la 1^e fois » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 18 février 1900, p. 276.

¹⁶⁰ « [...] et l'autre, malade d'imagination, Axelda [Beaulieu], que j'ai essayé de traiter par hypnotisme » : *Ibid.*, l'entrée du 15 août 1901, p. 323.

« Visite de monsieur Léger et de madame Laberge que j'ai commencé à traiter de son insomnie par hypnotisme » : *Ibid.*, l'entrée du 25 septembre 1901, p. 328.

« Visite de Georges Quéry avec Alexandre et Thomas Millette qui veulent se faire soigner par hypnotisme, les ai endormis dès la 1^e séance » : *Ibid.*, l'entrée du 10 novembre 1901, p. 334.

« Le soir commencé traitement hypnotique de mademoiselle Saint-Martin » : *Ibid.*, l'entrée du 4 avril 1903, p. 334. Larose traite cette femme par hypnose quatre autres fois en avril.

« Le soir visite de E. McGown, David et Monette que j'ai hypnotisé » : *Ibid.*, l'entrée du 8 avril 1903, p. 473.

¹⁶¹ « L'après-midi visite de 7 élèves du Plateau : Bouchard, Couillard, E. Ravel, Leroux, Skelly, les 2 Vallée, fait de l'hypnotisme » : *Ibid.*, l'entrée du 16 mars 1902, p. 348.

« Le soir visite de monsieur Jullien et d'élèves à hypnotiser » : *Ibid.*, l'entrée du 15 mars 1903, p. 474.

graphologique en France¹⁶². Sa curiosité s'étend même à des phénomènes paranormaux, telle la télépathie¹⁶³.

Larose ne se contente pas de lire sur des sujets qui l'intéressent ou de fréquenter des associations ; de plus, il s'inscrit à des cours sur une variété de disciplines. En 1898 il commence à suivre des cours hebdomadaires de littérature à l'université Laval¹⁶⁴, probablement à la nouvelle succursale sur la rue Saint-Denis près de Sainte-Catherine¹⁶⁵. Il manifestera un intérêt soutenu pour ces cours, qu'il mentionne à chaque année de 1898 à 1903¹⁶⁶. En plus, il suit des cours d'élocution en 1899¹⁶⁷. En 1907 Larose commence à suivre des cours d'allemand¹⁶⁸. Huit entrées nous indiquent qu'il continue à apprendre cette langue durant les années suivantes, fait qu'il mentionne pour la dernière fois en 1912¹⁶⁹. Il parle et lit l'anglais, et comme nous l'avons déjà démontré, il s'inscrit à des cours d'espéranto et devient très actif dans le club montréalais espérantiste. Il faut aussi souligner son intérêt pour la sténographie. Méthode d'écriture rapide et moderne, la

¹⁶² *Ibid.*, les entrées du 5 mars 1898, p. 191 ; 23 décembre 1898, p. 229 ; 31 décembre 1898, p. 231.

¹⁶³ « Été chez monsieur Circé [...] parlé télépathie » : *Ibid.*, l'entrée du 6 septembre 1902, p. 366.

¹⁶⁴ « Été seul à l'université Laval au cours de monsieur De Labrioles, payé pour livre, \$2.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 14 novembre 1898, p. 224.

¹⁶⁵ L'inauguration de la succursale a lieu en 1895 : Robert Prévost, *Montréal, la folle entreprise : Chronique d'une ville*, Montréal, Stanké, 1991, p. 368, 369, 389, 390.

¹⁶⁶ Larose mentionne ces cours cinq fois en 1898, huit fois en 1899, trois fois en 1900, 11 fois en 1901, six fois en 1902 et trois fois en 1903.

¹⁶⁷ Larose mentionne ces leçons, données par un monsieur Delahaie, trois fois : les 26 et 28 janvier et le 4 février, 1899 : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, p. 234, 236.

¹⁶⁸ « Le soir pris ma 1^e leçon d'allemand avec M. Wood chez madame Wiseman » : *Ibid.*, l'entrée du 19 novembre 1907, p. 540.

¹⁶⁹ « 1^e leçon d'allemand chez Mme T. Spear par mois – 5.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 18 janvier 1912, p. 554.

sténographie répond à un besoin double : rédiger rapidement des documents, dont son journal, tout en protégeant l'intimité de l'auteur. Que Larose soit un sténographe habile et soigneux est prouvé par le fait que lorsque nous avons voulu faire faire la transcription de son journal, notre traductrice n'a pas eu de difficulté à déchiffrer ses signes. Larose mentionne des cours de sténographie qui sont donnés les samedi matins à l'Académie du Plateau, où il enseigne la semaine¹⁷⁰. Il ne le spécifie pas, mais il est fort probable que c'est lui qui dispense le cours. Il se montre disposé à partager cette science avec d'autres.

7. CONCLUSION

Nous voyons en Larose un passionné pour tout ce qui nouveau, tout ce qui promet une amélioration physique et morale de la condition de l'homme, tout ce qui rapproche les communautés et les peuples dans une fusion égalitaire qui brise des barrières qui les séparent, tout ce qui a comme potentialité de rendre l'existence humaine plus digne, plus significative. Aussi, page après page, le journal de Larose révèle un homme dont les champs d'intérêt excèdent, et très largement, des questions sociales pressantes et les impératifs de l'immédiat. Nous croyons que cette grande curiosité intellectuelle de Larose, son appétit pour la découverte, son penchant pour des nouvelles façons de penser, de voir, de faire et même de communiquer, font de lui un « moderne » dans le sens le plus total du mot. Le nombre et l'orientation des pratiques de Larose

¹⁷⁰ Ces cours sont mentionnés 39 fois; la première fois en mars 1903, la dernière fois en octobre de 1904. Pour l'année 1903 : *Ibid.*, p. 392, 393, 395-400, 402, 404, 421, 423-428. Pour l'année 1904 : *Ibid.*, p. 430-439, 441-446, 455, 459.

témoignent du fait que son regard est tourné vers l'avenir en une foule de domaines et qu'il a un désir marqué de participer personnellement à la modernisation. Et cette modernité, pour lui, représente toujours une amélioration ; il ne redoute pas le changement.

De plus, malgré la vigueur de ses sentiments nationalistes, la curiosité de Larose ne se limite pas à des causes qui ont des retombés uniquement pour le Canada français, ou qui répondent à des besoins strictement locaux. Au-delà du souci qu'il éprouve envers sa collectivité, sa réflexion est universelle, son monde, c'est *le monde*. Son attraction pour des phénomènes nouveaux va souvent au-delà d'une pure soif de connaissance ; elle tend à avoir une portée sociale et humaniste, comme entre autres, l'espérantisme, qui ouvre la porte à l'entente entre nations ; l'hypnotisme, traitement qui contient l'espoir de la guérison sans chirurgie ou médicaments, en accédant aux pouvoirs de l'esprit humain ; ou la science, qui fait luire la promesse d'une existence harmonieuse entre l'homme et l'univers. Sa préoccupation pour l'avancement de l'autre moitié de la population, les femmes, manifeste une volonté de reconsidérer la structure même de la société occidentale. Cette question, elle aussi, va bien au-delà de ses propres intérêts, bien au-delà de la survie du Canada français. Larose est disposé à se démarquer de son milieu et à obéir à ses propres règles de conduite en abandonnant la pratique catholique, expression individualiste et avant-gardiste d'un refus de conformité aveugle. Larose est indéniablement un homme d'un nouveau siècle, ferme croyant en la liberté individuelle, convaincu de la valeur rédemptrice de la connaissance, des découvertes, des nouveaux schèmes de pensée et des nouveaux rapports humains.

CHAPITRE 5

Les pratiques associatives de Ludger Larose

1. INTRODUCTION

Dans son journal, Larose livre une série très détaillée d'informations sur ses activités sociales, révélations qui nous permettent de reconstituer la nature, l'intensité et la durée de ses pratiques associatives, autant d'éléments qui nous aident à mieux appréhender les particularités du mode de vie d'un petit bourgeois au tournant du siècle¹. Par la façon qu'il est rédigé, le journal nous permet d'évaluer une pratique associative qui se vit dans une variété de lieux de sociabilité, lieux où, dans le cas de Larose, on exprime, presque sans exception, le progressisme.

Dans ce chapitre, nous examinerons la sociabilité de Larose dans son évolution chronologique, sociabilité se vit dans des associations formellement constituées et aussi de façon moins organisée dans des mouvements plus ponctuels. Et de la sorte, nous utiliserons le quotidien de Larose pour reconstituer un espace social « sur lequel évoluent et interagissent les individus qui le fondent² ».

¹ Le quotidien a définitivement un aspect sociologique et renvoie à la notion de classe sociale. Comme le démontrent les travaux de Javeau, le quotidien est, en fait, un système d'activités sociales qui s'articule sur une partition sociale du temps (travail, loisirs), qui renvoie à une composante économique et à la division de la société en groupes, et qui résulte de la systématisation des comportements : Claude Javeau, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 18, 19.

² Jean Baechler, *Les morphologies sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 3. Roger Levasseur situe cet espace social dans une « aire médiane » de relations, au-delà des nécessités élémentaires de la vie et des contacts avec des intimes, et en deçà des pouvoirs institués ; dans cet espace intermédiaire, les relations oscillent entre informelles et formalisées : Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal Express, 1990, p. 9, 10.

Dans un premier temps, nous regarderons chaque association dans laquelle il s'active, fournissant quelques détails sur l'objectif et l'origine du groupe et établissant la durée et le niveau de l'implication de Larose dans chacun. Dans un deuxième temps, nous examinerons le développement et la spécification de sa conscience politique, qui se constate, au fil des ans, par sa participation grandissante dans des affaires publiques et politiques. Nous verrons que son enthousiasme pour l'action concertée est une expression de son engagement social. Dans la conclusion, nous tenterons de donner un sens à ses pratiques associatives vues dans leur ensemble.

2. LES ACTIVITÉS DE LAROSE DANS LES ASSOCIATIONS

L'intensité de l'activité associative de Larose atteste du fait que pour lui, la sociabilité est un impératif. Nous recensons à environ 870 le nombre d'entrées du journal en rapport avec sa vie associative. En plus des activités dans le cercle espérantiste que nous avons déjà examinées, Larose est membre d'au moins douze autres associations, certaines pour peu de temps, d'autres pendant de nombreuses années. Il s'agit, dans l'ordre chronologique de son adhésion, de : les Canadiens, la Boucane, le Cercle spirite, les Forestiers, la franc-maçonnerie, la Saint-Vincent-de-Paul, le Club de l'indépendance du Canada, la Société de Numismates et Antiquaires, la Société d'histoire naturelle, la Ligue de l'Enseignement, le Club Canadien et le Club ouvrier Saint-Jacques. Les mouvements que fréquente Larose sont pour la plupart des associations progressistes, réformistes et bienfaitantes. Dans presque tous les cas, l'association encourage, favorise ou organise une action directe qui vise à apporter des correctifs et des améliorations à la société. Parallèlement, nous verrons que du moment

qu'il croit à leur cause, Larose ne dédaigne absolument pas s'investir dans des mouvements plus orthodoxes, même certains qui sont chapeautés par l'Église. Larose pratique donc une sociabilité pragmatique et intellectuelle à la fois ; pour lui, le groupement est un outil qui permet d'arriver à un résultat donné, ce résultat étant le progrès de sa collectivité. À la page suivante, nous présentons, sous forme de tableau synthétique, la participation de Larose dans 13 associations (y est inclus le club espérantiste). Ainsi visualisée, nous distinguons mieux l'évolution diachronique de cette activité. Nous commenterons et qualifierons ces pratiques dans l'ordre de leur apparition dans son journal.

2.1 Les Canadiens (participation de Larose : 1894)

Cette association, probablement composée d'environ trente personnes³, semble être un regroupement de Canadiens français qui se fréquentaient lors des séjours prolongés en France. Ces Canadiens expatriés se sentaient, pour la plupart, privilégiés de renouer avec la culture française et au Québec, on suivait avec intérêt leurs activités ; certains journaux montréalais, dont *Paris-Canada*, publiaient des listes de Canadiens à Paris, incluant des informations sur les occupations de ces derniers⁴. De retour au pays, il appert qu'un certain nombre désirent maintenir le contact et poursuivent l'activité du groupe.

³ « Envoyé 30 cartes postales aux Canadiens » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 31 octobre 1894, p. 17.

⁴ Par exemple, on parle des activités artistiques, déplacements et faits divers au sujet de Larose en France, entre autres, dans « Nos artistes à Paris » : *Paris-Canada*, 17 janvier 1891, 8^e A., no 8, p. 2 vol 2 et 3 ; 30 juin 1894, 12^e A., no 1, p.3 vol 3 ; p. 3.

TABLEAU 9

Tableau-synthèse des activités associatives de Larose, 1894-1907
 Nombre de réunions auxquelles Larose assiste par année dans les associations
 dont il est membre

Année	Les Canadiens	La Boucane	Le Cercle spirite	Les Forestiers	La Franc-maçonnerie	La Saint-Vincent-de-Paul	Club de l'indépendance du Canada	La Société des Numismates et Antiquaires	La Société d'histoire naturelle	Klubo Progreso (espérantistes)	La Ligue de l'Enseignement	Le Club Canadien	Le Club ouvrier Saint-Jacques	Total des réunions pour l'année
1894	2													2
1895		3	1	4	8									16
1896				1	13	16	3							33
1897					33	37	16	1						87
1898					15	20	2	5						42
1899					16	8		5						29
1900					13	14		6	2					35
1901					11	7		7	1					26
1902					15	15		4		28	2			36
1903					19	7		3	1	28				30
1904					21	3		1		2				25
1905					8					9				8
1906					11					1	4	6		21
1907					18					3	2	2		23

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-543.

Larose mentionne les Canadiens trois fois seulement⁵ et son adhésion est de courte durée. À en juger par le journal de Larose, la fonction du groupe les Canadiens dont il parle semble plutôt sociale.

2.2 La Boucane (participation de Larose : 1889-1895)

La Boucane, qui a vu le jour vers 1889, est un rassemblement de Canadiens à Paris qui se réunissaient une fois ou deux par mois, le plus souvent dans un café du quartier latin⁶. La Boucane est manifestement un lieu de camaraderie où on socialise et échange les nouvelles du pays. Les rencontres de la Boucane sont mentionnées dans le journal *Paris-Canada* ; on y spécifie les noms de ceux qui y sont présents aux rencontres. Nous savons que Larose a participé à la fondation du groupe en France⁷. Parmi les membres, on remarque la présence d'un certain nombre de peintres⁸.

Larose mentionne seulement trois rencontres de la Boucane sur sol canadien⁹, et sa participation s'essouffle assez rapidement. Il n'est pas clair si c'est Larose qui se

⁵ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 26 octobre 1894, p. 16. Autres entrées semblables : 31 octobre 1894, p. 17 ; 3 novembre 1894, p. 17.

⁶ Pierre L'Allier, *Henri Beau, 1863-1949*, Québec, Musée de Québec, 1987, p. 24, 25.

⁷ Ernest Bilodeau, *Un canadien errant*, Québec, L'Action Sociale Limitée, 1915, p. 110, 111. Aussi : *Paris-Canada*, 1 septembre 1900, p. 3.

⁸ Entre autres, Larose, Saint-Charles, Beau et Charles Gill : Micheline Cambron et François Hébert, *Les soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1999, p. 13. Aussi : Ernest Bilodeau, *op. cit.*, p. 110.

⁹ « De 9 à 12 heures été à La Boucane au Richelieu » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 15 février 1895, p. 30. Aussi : 7 mai 1895, p. 43 ; 18 mai 1895, p. 44.

désintéresse, ou si le groupe s'effrite une fois que les membres reviennent au pays, entreprennent une carrière et retrouvent famille et amis.

2.3 Le Cercle spirite (participation de Larose : 1895)

Dans le chapitre précédant, nous avons fait état de l'abandon progressif par Larose de la pratique religieuse catholique, abandon qui se remarque surtout à partir de l'automne de 1895. Durant cette année, Larose manifeste une brève curiosité pour le spiritisme : « De 2 à 4 heures été pour la 1^e fois au Cercle spirite rue St-Jacques, vu monsieur Lapointe, Boucher, Plamondon, Pinson, Emery, monsieur Côté, payé pour 2 mois - .50¹⁰ ». Sa fréquentation du Cercle spirite nous démontre qu'au moment même où il remet en question la religion de ses ancêtres, il explore d'autres interprétations de la transcendance et des rapports à l'au-delà. En France à la fin du XIX^e siècle, il y a un regain d'intérêt dans le milieu artistique et littéraire pour le mysticisme et l'occulte ; de nombreuses publications paraissent sur le sujet et un certain nombre de peintres incorporent des influences spirites dans leurs oeuvres¹¹. Larose ne manifeste pas d'intérêt soutenu pour le Cercle spirite ou l'occulte ; ce thème ne revient pas dans le journal et n'est pas un sujet sur lequel Larose s'attarde dans ses lectures¹². Larose semble

¹⁰ *Ibid.*, l'entrée du 17 février 1895, p. 30.

¹¹ Guert Imanse, « Occult literature in France », in Maurice Tuchman, dir., *The Spiritual in Art : Abstract Painting, 1890-1985*, New York, Abbeville Press Publishers, 1986, p. 355, 356.

¹² Parmi les 400 titres de la bibliothèque de Larose, un seul touche le mysticisme : « Ingersoll, *The Ghosts*, New-York, 1892 : *Inventaire des biens de feu Ludger Larose, Chapitre troisième: Inventaire des livres de la bibliothèque dans la salle à manger*, le 23 décembre 1915, Dépôt des greffes des notaires, Palais de justice de Montréal, p. 513. Cet inventaire des livres est reproduit au complet dans l'annexe 5, à la fin de cette thèse.

abandonner des préoccupations ésotériques et spirituelles au profit des activités plus pragmatiques, davantage orientées vers le progrès social.

2.4 Les Forestiers (participation de Larose : 1895-1896)

Les Forestiers, une fraternité apparentée à la franc-maçonnerie¹³, prennent racine au Québec à Sherbrooke en 1880 et à Montréal en 1887¹⁴. Les Forestiers sont avant tout intéressés à la bienfaisance par la cotisation des membres dans le but de créer des caisses d'entraide dans lesquelles on puise lorsque les membres tombent dans le besoin¹⁵. Le mouvement se développe en Angleterre¹⁶ et s'implante en Amérique sous le nom de The Independant Order of Foresters (IOF) en 1874. L'Ordre accentuera l'importance des assurances comme protection contre les imprévus¹⁷. Sa volonté de bienfaisance et de solidarité traduit certainement un besoin social à une époque où la précarité des ouvriers

¹³ Les Forestiers utilisent dans leurs rites une symbolique de bois, contrastant avec la symbolique de pierre utilisée par la franc-maçonnerie : « Cette maçonnerie du bois a suivi au cours des siècles un schéma sociologique d'évolution parallèle à celui de la Maçonnerie de la pierre ». Toutefois, les premiers étaient inférieurs en nombre, moins urbanisés et éventuellement, marginalisés : Daniel Ligou, dir., *Histoire des Franc-maçons en France*, Toulouse, Éditions Privat, 1981, p. 300-304.

¹⁴ M.D. Oronhyatekha, *History of the Independant Order of Foresters*, Toronto, Hunter and Rose Co., 1895, p. 667.

¹⁵ Audrey FISK, *Foresters Friendly Society, Histoire de la société*, http://www.foresters.ws/about_us_history.htm

¹⁶ L'Ordre antique des forestiers voit le jour en Angleterre en 1834 ; les origines remontent à une société du XVIII^e siècle appelée les Forestiers royaux : *Idem*

¹⁷ Les forestiers conservent une traditions de vente d'assurance et d'autres plans financiers à ses membres : http://en.wikipedia.org/wiki/Fraternal_Forestry

est grande et l'aide gouvernementale en matière de santé ou en cas de décès est inexistante¹⁸.

L'implantation du mouvement au Québec, si l'on peut croire un rapport des Forestiers qui date de 1895, a connu un succès certain parmi les francophones, quoique la division religieuse de la population québécoise semble au départ se poser en obstacle temporaire au recrutement¹⁹. Larose s'intéresse simultanément aux franc-maçons et aux Forestiers en 1895. Il maintient ses liens avec ces derniers jusqu'en 1896, date à laquelle il démissionne pour des raisons qu'il n'explique pas²⁰. En tout, Larose fréquente des assemblées des Forestiers cinq fois²¹. Même si son lien avec le groupe est de courte durée, nous voyons par son intérêt pour ce genre d'association que Larose se préoccupe déjà de l'amélioration de la condition matérielle par l'action solidaire.

¹⁸Trent University Archives, *Independent Order of Foresters*,
<http://www.trentu.ca/admin/library/archives/74-019.htm>

¹⁹ « The brethren of Quebec laboured some time under great difficulties, owing principally to the mixed population of the country, and to the fact that the major portion of the people were Roman Catholics. At length, however, courts were formed, composed almost exclusively of French citizens and into some of which Catholic priests were initiated and became Foresters. From this time the I.O.F. has made steady progress, till to-day there are besides the English speaking and the mixed courts, some 35 prosperous courts composed almost entirely of French Catholics. Court Champlain, number 663, one of the French Courts, proudly stands in the front ranks of our courts with upwards of 250 members » : M.D. Oronhyatekha, *op. cit.*, p. 668.

²⁰ « Reçu une lettre de Brisebois et lui ai écrit pour démissionner des Forestiers » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 2 novembre 1896, p. 128.

²¹ *Ibid.*, les entrées du : 27 février 1895, p. 31 ; 15 avril 1895, p. 39 ; 8 mai 1895, p. 43 ; 20 juin 1895, p. 49 ; 19 septembre 1896, p. 120.

2.5 La Franc-maçonnerie (participation de Larose : 1895-1915)

De loin l'association qui nous intéresse le plus dans nos recherches sur la sociabilité de Larose et sur l'histoire des idées au Québec au tournant du siècle est son affiliation de longue durée à la franc-maçonnerie, plus particulièrement la loge l'Émancipation. Nous avons examiné en détail les orientations libre-pensantes et progressistes de cette loge dans notre mémoire de maîtrise²². Nous y avons également fait état de la grande difficulté qu'ont eu les franc-maçons à faire avancer leurs idées sur la place publique et de la persécution dont la loge était l'objet, persécution qui était dirigée par des militants catholiques. Un rapide survol de l'importance de la franc-maçonnerie dans l'histoire des idées au Québec paraît dans la biographie de Larose qui se trouve dans le présente thèse au chapitre 2. Toutefois, avant de regarder en détail ce que le journal de Larose nous apprend de nouveau au sujet de ses activités dans la loge l'Émancipation, nous reviendrons sur l'histoire de la fondation de cette loge de façon plus détaillée. En fait, mieux situer l'importance historique de sa création assurera une meilleure appréciation des révélations du journal.

Implantée depuis le Régime français à Montréal, à la fin du XVIII^e siècle, il s'y trouve un groupe important de maçons de langue française. Ce groupe est surtout composé de négociants et bourgeois de tendance libérale. Au XIX^e siècle, les maçons montréalais, imbus de la philosophie des Lumières, se font les promoteurs de la

²² Alison Longstaff, « Vie intellectuelle et libre-pensée au tournant du XX^e siècle : Le cas de Ludger Larose », Mémoire de maîtrise, Université de Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, juin 1999, p. 148-199.

tolérance et s'occupent des œuvres de bienfaisance. À l'époque de Larose, plus de 3,500 maçons oeuvrent dans 57 loges au Québec, parmi lesquelles, selon Jean-Paul De Lagrave, une seule fonctionne en français : celle des Cœurs-Unis à Montréal. Les origines libérales de cette loge sont claires : en 1870, elle tient ses premières réunions à l'Institut canadien, promoteur lui aussi de l'idée de tolérance²³. Larose s'enrôle dans les Cœurs-Unis en février de 1895²⁴. C'est principalement d'elle que naîtra la loge l'Émancipation, la première au Canada à rompre avec la Grand Lodge of Quebec, maçonnerie qui relève de l'ordre britannique, et à s'affilier au Grand Orient de France. L'Émancipation reprend « les combats de l'Institut canadien contre l'ignorance et pour la tolérance [...] dans un fiévreux climat antimaçonnique alimenté par les lettres, pastorales et une encyclique de Léon XIII [...] parue le 20 avril 1884²⁵ ».

L'Émancipation voit le jour principalement en raison du sentiment d'isolement des maçons canadiens-français au sein de la maçonnerie québécoise, sous les égides de la Grand Lodge of Quebec. L'anglais y est fortement prédominant ; de plus, la Grand Lodge of Quebec se montre plutôt insensible aux difficultés que vivent les maçons francophones dans une société où un catholicisme plutôt intolérant les marginalise. De cette polarisation au sein de la maçonnerie naît l'idée de fonder une loge francophone,

²³ Jean-Paul De Lagrave, « La Franc-maçonnerie à Montréal », dans Jean-Rémi Brault, dir., *Montréal au XIX^e siècle : Des gens, des idées, des arts, une ville, Actes de colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988)*, Ottawa, Leméac Éditeur, 1990, p. 123-134.

²⁴ « Été chez le Dr. Cornu, signé ma demande pour entrer à la loge des Cœurs-Unis » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de lundi le 25 février 1895, p. 31.

²⁵ Jacques G. Ruelland, *La pierre angulaire : histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, Outremont, Éditions Point de fuite, 2002, p. 86-95.
Aussi : Jean-Paul De Lagrave, *op. cit.*, p. 132, 133.

affiliée au réseau maçonnique français. Ainsi, croient les fondateurs de l'Émancipation, la maçonnerie pourrait mieux rayonner dans le milieu canadien-français. Quelques maçons francophones, incluant Larose, demandent au Grand Orient de France l'autorisation de créer un atelier français qui lui serait affilié²⁶. L'Émancipation sera officiellement installée en juillet 1896²⁷.

C'est en 1910, dans le sillon de l'Affaire Lemieux, que Larose est congédié de son poste d'enseignement. D'autres maçons subissent semblable sort. Dévoilés publiquement, les maçons prennent une décision : ils ferment la loge et brûlent tous les documents. Malgré les aveux de Lemieux et la preuve accablante contre lui, il est acquitté lors du procès qui a eu lieu en mars 1911²⁸.

Si la loge l'Émancipation fait l'objet de ce genre de persécution c'est essentiellement parce qu'elle est un regroupement de libre-penseurs anti-cléricaux²⁹ faisant la promotion de l'instruction gratuite et obligatoire, de la laïcisation de la société et de la mise en place de bibliothèques. La loge est profondément imprégnée des valeurs « éclairées » et progressistes.

²⁶ La Grand Lodge of Québec est elle-même affiliée à la Grande Loge unie d'Angleterre et s'oppose à la maçonnerie d'inspiration française, le Grand Orient de France (G.O.D.F.). Le conflit entre les deux branches remonte à 1877, quand la G.O.D.F. décide de supprimer pour ses membres l'obligation de croire en Dieu, option alors inacceptable pour la maçonnerie anglaise : Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 3, 4, 11-13.

²⁷ La loge est formée de 20 requérants, dont huit nouveaux initiés et 12 maçons membres des loges Les Cœurs-Unis, Zetland, Mount Royal, Saint-George et Antiquity : *Ibid.*, p. 11, 14, 16.

²⁸ *Ibid.*, p. 52-57.

²⁹ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 58.

Larose ne consigne pas le contenu des réunions de la loge ; son journal rend plutôt compte de son niveau d'implication, de son assiduité aux réunions, de sa promotion au sein de la loge, ainsi que de quelques particularités sur les activités du groupe.

Nous remarquons qu'à travers son journal, Larose utilise une variété d'appellations pour la franc-maçonnerie : « la société de Pelletier », « le Club littéraire et philosophique », « le Cercle », « Alpha Oméga » et « le Club des Castors³⁰». Il est rare qu'il emploie des vocables facilement identifiables à la franc-maçonnerie ; il n'utilise le nom *l'Émancipation* que quatre fois dans tout le journal³¹. Cette adoption d'une terminologie quelque peu cryptique dans un journal qui est déjà encodé en sténographie semble relever de la crainte que les affaires de la loge ne soient dévoilées. En 1908, Larose confesse sans ambages cette inquiétude dans une lettre au Grand Orient de France :

Pour notre sécurité afin de déjouer toute tentative du parti clérical pour nous connaître nous ne conservons aucuns livres [*sic*] de renseignement sur nos frères. Nous ne tenons pas compte des initiations, âges, etc. Toute notre comptabilité se tient [...] dans la voûte d'une banque [...]. Le Secrétaire et le Vénérable, étant sténographes, ont un système à eux d'écrire ces noms, personne autres qu'eux peuvent les lire³².

³⁰ Par exemple : « Après le Plateau été prendre Trudeau et déménagé le club des Castors du n° 1863 Notre Dame au n° 4142 [...] » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 4 mai 1897, p.153. Aussi : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 14.

³¹ Par exemple : « Le soir installation de la loge l'Émancipation » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de mardi 28 juillet 1896, p. 113. Aussi : 25 août 1896, p. 117 ; 22 janvier 1898, p. 186 ; 28 mai 1902, p. 356.

³² Ludger Larose au G.O.D.F., 16 novembre 1908, G.O.D.F., *L'Émancipation*, dans Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 46, 47.

Tout en couvrant les activités de la loge du voile du secret, Larose révèle quantité d'informations en rapport à son implication maçonnique dans son journal. Il mentionne la franc-maçonnerie pour la première fois en 1895, alors qu'il s'apprête à devenir membre de la loge Les Cœurs-Unis³³. Le journal rend compte de sa fréquentation des maçons, de son assistance aux tenues d'autres loges³⁴ ainsi que de celles des Cœurs-Unis³⁵. Larose indique que les pourparlers en faveur de la fondation d'une loge francophone auraient déjà commencé en février 1896, un peu avant la date indiquée par Le Moine³⁶. En attendant que la nouvelle loge soit formellement reconnue, le groupe se réunit à l'atelier de Larose, souvent les dimanches³⁷. Que ces réunions soient officielles ou non, il est évident que les membres du groupe se fréquentent assez étroitement et que de semaine en semaine, le projet se concrétise. En harmonie avec les recherches de Le Moine, le journal de Larose confirme la date d'inauguration de l'Émancipation : le 28 juillet 1896³⁸.

³³ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 25 février 1895, p. 31.

³⁴ *Ibid.*, les entrées du : 4 mars 1895, p.36 ; 24 avril 1895, p.41 ; 17 mai 1895, p. 44.

³⁵ *Ibid.*, les entrées du 22 mai 1895, p.45 ; 26 février 1896, p. 88.

³⁶ Selon Larose, ses discussions commencent en février et se poursuivent en mars, alors que Le Moine les situe en avril : *Ibid.*, les entrées du : 12 février 1896, p.86 ; 11 mars 1896, p.91 ; 25 mars 1896, p.93. Aussi : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 11.

³⁷ « Le soir sont venus à l'atelier Langlois, Fortier, Cornu, Pelletier, Mercier, Trudeau » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée de mardi 14 avril 1896, p. 96. Nous retrouvons 12 autres entrées semblables avant le 28 juillet, l'installation officielle de la loge.

³⁸ « Le soir installation de la loge l'Émancipation » : *Ibid.*, l'entrée de mardi 28 juillet 1896, p.113. L'installation officielle a lieu, selon Le Moine, au 1863 Notre-Dame, le 28 juillet 1896 : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 14.

Alors que Le Moine estime que la fondation de l'Émancipation et son affiliation à la maçonnerie française est « un geste de dissidence voire de révolte³⁹ » face à la maçonnerie d'obédience britannique, le journal de Larose ne contient aucune indication de l'animosité entre les maçons des deux ordres. Nous remarquons même que, jusqu'en 1897, Larose assiste, à l'occasion, aux activités d'autres loges montréalaises⁴⁰. Si des tensions persistent entre les loges affiliées aux obédiences anglaise et française, elles ne semblent pas suffisamment fortes pour empêcher les maçons de se côtoyer.

Le Moine rapporte que : « le fonctionnement de la loge laisse sans doute à désirer ; les tenues sont de plus en plus espacées⁴¹ » ; Dutil, lui aussi, met en doute l'assiduité des membres de l'Émancipation : « Même si la loge soulève un grand enthousiasme durant la première année, les membres ne se réunissent plus que de temps en temps après 1899⁴² ». Les informations du journal de Larose nous permettent de réfuter cette approximation et de réévaluer à la hausse la fréquence des réunions de la nouvelle loge. Nous avons utilisé des attestations typiques de Larose, telle : « Le soir été au club philosophique » pour chiffrer le nombre des rencontres de la loge. Nous remarquons que les réunions enregistrées par Larose sont systématiquement plus

³⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁰ Après la mise en place officielle de l'Émancipation en juillet, 1896, Larose mentionne dix fréquentations des activités d'autres loges.

⁴¹ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 17.

⁴² Patrice Dutil, *L'avocat du Diable: Godfroy Langlois et la politique du libéralisme progressiste à l'époque de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, R. Davies, 1994, p. 60.

nombreuses que celles enregistrées par Le Moine⁴³. Il est possible que les fréquentations dont parle Larose puissent s'agir parfois de rassemblements informels. Si nous ne pouvons pas confirmer que les réunions inscrites dans le journal soient toujours des réunions officielles qui nécessitent l'envoi d'un compte rendu au G.O.D.F., il demeure que l'activité que Larose rapporte traduit l'assiduité des maçons à leur association, comme le montre tableau 10 ci-bas.

TABLEAU 10

La fréquence des réunions de la loge l'Émancipation : comparaison des fréquences selon Larose et selon Roger Le Moine

Année	Nombre de réunions selon Larose	Nombre de réunions selon Roger Le Moine
1896	9	10
1897	28	9
1898	14	6
1899	16	5
1900	14	3
1901	12	---
1902	15	3
1903	19	---
1904	21	2
1905	8	1
1906	10	maximum 4
1907	18	maximum 4

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 31-543 ; Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 17.

⁴³ Le Moine s'est servi des communications de la loge avec la Grand Orient de France pour compter le nombre des tenues. Il se peut donc que les comptes rendus des réunions n'aient pas toujours été acheminés à la G.O.D.F. comme il se devait : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. ix, x.

Outre les réunions, Larose mentionne aussi spécifiquement des banquets organisés par la loge⁴⁴. Donc, qu'il s'agisse de tenues officielles ou de soirées sociales, ou des deux à la fois, le journal de Larose prouve que la sociabilité maçonnique est plus vigoureuse que ne l'avaient cru jusque-là les historiens. Cette convivialité atteste certainement du désir qu'ont ces libres-penseurs isolés de se retrouver en groupe.

Le journal rend également compte des élections et lorsque Larose change de grade (tableau 11).

TABLEAU 11

Grades de Larose dans la loge l'Émancipation, 1895-1908

Date	Grade de Larose
décembre 1897	Trésorier
décembre 1898	Trésorier
janvier 1902	Deuxième surveillant
décembre 1902	Trésorier
décembre 1903	Président
novembre 1904	remet la charge de Président
décembre 1907	Président
1908	Vénérable

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, les entrées du : 16 décembre 1897, p. 181 ; 16 décembre 1898, p. 228 ; 3 janvier 1902, p. 340 ; 10 décembre 1902, p. 378 ; 8 décembre 1903, p. 427 ; 30 novembre 1904, p. 463 ; 27 décembre 1907, p. 543.
Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 127.

⁴⁴ Voici les entrées en rapport à des banquets et soirées sociales : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 6 janvier 1898, p. 184 ; 17 février 1899, p. 237 ; 21 novembre 1899, p. 267 ; 22 avril 1900, p. 282 ; 20 juillet 1901, p. 321 ; 26 avril 1902, p. 353 ; 9 mai 1903, p. 398 ; 29 avril 1904, p. 442 ; 17 janvier 1905, p. 467 ; 26 avril 1907, p. 527.

Parfois, Larose signale l'affiliation de nouveaux membres ou la présence aux réunions de visiteurs spéciaux⁴⁵. Larose semble aussi participer personnellement au recrutement, car au fil des années, deux membres de sa famille et quelques amis assistent aux rencontres ou s'affilient⁴⁶.

Larose nous aide à situer les lieux des rencontres maçonniques. À la page suivante nous présentons le tableau 12, qui indique les lieux des rencontres de la loge l'Émancipation de 1896 à 1910. Nous y incluons aussi le nombre des réunions et de banquets ainsi que le jour des rencontres.

Sans faire de révélations majeures sur les activités de la loge l'Émancipation, le journal de Larose affirme la grande sociabilité de ce petit groupe relativement isolé, forcé de procéder de façon clandestine. S'il est vrai, comme le conclut Le Moine, que le projet global de la loge l'Émancipation est un échec⁴⁷, il faut tout de même admirer l'ardeur et la loyauté de ses membres.

⁴⁵ Voici des exemples : « Le soir été chez le Dr de Martigny, [...] été chez H. Beaugrand qu'on a affilié » : *Ibid.*, l'entrée de mardi 18 mai 1897, p. 155.
« Été au Club littéraire et philosophique où ont été initiés Georges Quéry, Cherrier et Saint-Mars » : *Ibid.*, l'entrée de mercredi le 8 octobre 1902, p. 370.

⁴⁶ Par exemple : *Ibid.*, les entrées du : 25 octobre 1898, p.222 ; 24 novembre 1905, p.493 ; 12 avril 1907, p. 526.

⁴⁷ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 58.

TABLEAU 12

Les réunions de la loge l'Émancipation (1896-1910)

Année	Nombre de réunions	Jour des réunions	Lieu des réunions
1896	8 rencontres 1 banquet	parfois mardi soir ; parfois mercredi soir	- 1863 Notre-Dame - à la recherche de salles
1897	28 rencontres 2 banquets	parfois le mardi soir; parfois le jeudi soir	- 1863 Notre-Dame - 4142 rue des Seigneurs
1898	15 rencontres 1 banquet	parfois mercredi soir ; parfois mardi soir	- Quitte la rue des Seigneurs - locaux privés - à la recherche de salles
1899	14 rencontres 2 banquets	parfois mardi soir, parfois mercredi soir, parfois vendredi soir	- Monument national - chez Larose (atelier?)
1900	12 rencontres 1 banquet	parfois mardi soir ; parfois mercredi soir	- salle inconnue - chez Larose (atelier?) à partir du 10 mai
1901	10 rencontres 1 banquet	parfois mercredi soir ; parfois vendredi soir	- chez Larose (atelier?) - chez A. de Martigny
1902	14 rencontres 1 banquet	parfois vendredi soir ; parfois mercredi soir	- salle inconnue (pas chez Larose)
1903	18 rencontres 1 banquet	mercredi soir	- salle inconnue (pas chez Larose)
1904	18 rencontres 1 banquet	parfois mercredi soir ; parfois vendredi soir	- à la recherche de salles - 2 fois chez Larose - salle inconnue
1905	8 1 banquet	vendredi	- salle inconnue (pas chez Larose)
1906	10 rencontres	vendredi	- salle inconnue (pas chez Larose)
1907	17 rencontres 1 banquet	vendredi	- salle inconnue (pas chez Larose)
1910	---	---	- Coin Sainte-Catherine et de l'Hôtel-de-ville dans l'édifice de <i>La Patrie</i> ⁴⁸

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 80-543.

⁴⁸ Cette salle sera la dernière que les maçons de l'Émancipation occuperont, car c'est ici que le complot d'écraser la loge se mettra en branle. A.-J. Lemieux et V.-E. Beaupré de l'A.C.J.C. louent un appartement au-dessus de ce local. Ils pratiquent des ouvertures dans le plancher et écoutent les discussions qui ont lieu lors des rencontres maçonniques. Les informations glanées de cette écoute secrète paraîtront dans la brochure de Lemieux, publiée en mai 1910 : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 50.

2.6 La Saint-Vincent-de-Paul (participation de Larose : 1896-1904)

Larose est actif dans la Saint-Vincent-de-Paul, qu'il appelle souvent dans le journal « la conférence Saint-Pierre ». En fait, chaque *conférence* est un chapitre paroissial de la Saint-Vincent-de-Paul. Les activités charitables de cette association s'inscrivent dans une sociabilité petite bourgeoise, orientée vers l'action locale⁴⁹. Au moment où l'industrialisation crée un niveau d'insalubrité alarmant et une classe de démunis urbains, surtout chez les Canadiens français⁵⁰, les activités de la Saint-Vincent-de-Paul se situent dans un effort par l'Église d'encadrer la population catholique et de faire participer les laïcs à des œuvres de bienfaisance⁵¹. La Saint-Vincent-de-Paul réussit, par son réseau des conférences paroissiales, à s'étendre sur la quasi totalité du territoire montréalais⁵². Lucia Ferretti nous rappelle que les efforts pour maintenir le contrôle sur l'assistance, la santé et l'éducation, des chasses gardées de l'Église, s'insèrent, avant 1914, presque exclusivement dans un encadrement paroissial⁵³. Comme Ferretti, Yvan

⁴⁹ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 174.

⁵⁰ Tétreault a étudié des domaines de la vie urbaine tels les maladies contagieuses, le logement, l'eau, l'alimentation, les égouts, les fosses d'aisance et l'hygiène publique. Il conclut : « [...] une constante se dégage de notre analyse : les Canadiens français de Montréal payent un tribut à la mort considérablement plus élevé que les autres groupes ethniques : invariablement il disparaissent plus jeunes, et principalement par suite de maladies contagieuses » : Martin Tétreault, « Les maladies de la misère, Aspects de la santé publique à Montréal, 1880-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4, mars 1983, p. 508, 519-523, 526.

⁵¹ Ce type d'intervention locale est facilitée par la multiplication des paroisses qui avait eu lieu à partir de 1866 : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal ...*, *op. cit.*, p. 108.

⁵² En 1914, on compte 54 conférences à Montréal ; entre 1900 et 1914, elles aident 2 500 familles par année : *Ibid.*, p. 226.

⁵³ Lucia Ferretti, *Entre voisins : La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, p. 15.

Lamonde souligne la résistance de l'Église face aux efforts de l'État de s'ingérer en matière sociale :

Les projets d'intervention de l'État s'étaient heurtés à la position traditionnelle de l'Église et à sa théorie ultramontaine du rôle supplétif de l'État. L'école, l'hôpital, l'hospice, l'asile (en matière médicale) relevaient, selon l'Église, de sa responsabilité, et l'État ne devait intervenir qu'en dernière extrémité⁵⁴.

Au-delà de l'effort d'encadrer la population catholique, certains historiens voient en l'activité de la Saint-Vincent-de-Paul une manifestation de la modernité en gestation ; Lemieux et Montminy avancent que par la sensibilité aux besoins des milieux ouvriers et par l'encadrement de certaines activités de loisir, les activistes de la Saint-Vincent-de-Paul « ont été des précurseurs de ces secteurs aujourd'hui bien en place dans les universités et dans le public que sont l'éducation physique et le sport⁵⁵ ».

La fréquentation de Larose à la Conférence Saint-Pierre de la Saint-Vincent-de-Paul dure presque une décennie, débutant en 1896⁵⁶. Par son souci pour les éléments défavorisés de la société, il démontre son adhésion aux valeurs des libéraux progressistes de l'époque qui visent l'amélioration des conditions de vie. Larose croit comme eux, qu'il incombe aux personnes favorisées de la société de faire en sorte que tous aient accès à l'instruction, à un logement décent et à la satisfaction de leurs besoins

⁵⁴ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, Volume 2 : 1896-1929*, Montréal, Fides, 2004, p. 79, 80.

⁵⁵ Raymond Lemieux, Raymond, Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2000, p. 47.

⁵⁶ « À 1 heure été à la société Saint-Vincent-de-Paul à la conférence Saint-Pierre où j'ai été présenté par M. Desaulniers et Tisdale » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 31 mai 1896, p. 104.

essentiels⁵⁷. Ces idées rejoignent aussi le projet de société proposée par la loge l'Émancipation, qui est en gestation au moment même où Larose entre à la Saint-Vincent-de-Paul.

Nous présentons ici le tableau 13, un bilan des activités de Larose dans la Saint-Vincent-de-Paul.

TABLEAU 13

Participation annuelle de Larose à la Saint-Vincent-de-Paul, 1896-1904

Année	Nombre de réunions	Nombre d'activités périphériques
1896	11	5
1897	22	15
1898	16	4
1899	5	3
1900	9	5
1901	7	0
1902	9	6
1903	4	3
1904	2	1

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 104-456.

⁵⁷ Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, p. 224.

L'œuvre de la Saint-Vincent-de-Paul est de recueillir des fonds auprès de la population locale, de visiter les familles démunies afin de déterminer les besoins et de distribuer des dons en nourriture, en vêtements et en combustible⁵⁸. Le journal de Larose rend compte de son assistance aux réunions, le plus souvent le dimanche, et de sa participation à des campagnes de financement : des collectes, souvent par des loteries, des tombolas, des pèlerinages et des banquets⁵⁹. En plus de participer à l'organisation et à la préparation de différentes œuvres de charité, Larose fait de l'intervention directe auprès des pauvres⁶⁰. Outre la conférence Saint-Pierre de la Saint-Vincent-de-Paul, Larose fréquente les réunions d'une variété d'autres conférences ; il mentionne les conférences de Saint-Louis, de Saint-Paul et de Sainte-Brigide. Il lui arrive même d'assister à deux conférences différentes dans la même journée⁶¹.

Sans explication, l'activité de Larose avec la Saint-Vincent-de-Paul ralentit en 1903 pour enfin cesser en 1904 ; en fait, il mentionne seulement trois fréquentations en 1904⁶². Larose, passablement occupé⁶³, consacra dorénavant ses dimanches à la peinture et à des activités familiales. Dans les années subséquentes, entre 1905 et 1910,

⁵⁸ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 226.

⁵⁹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. ci.*, les entrées du : 29 juillet 1897, p. 164 ; 1 juillet 1898, p. 207 ; 6 juillet 1896, p. 110 ; 14 janvier 1904, p. 431.

⁶⁰ « Été chez monsieur Teasdale, été avec lui et monsieur Daoust voir les sœurs pour placer à l'asile 2 petites filles » : *Ibid.*, l'entrée du 18 février 1902, p. 345.

⁶¹ Par exemple : « Le matin à la Conférence Saint-Louis, l'après-midi à la Conférence Saint-Pierre, fait des visites des pauvres avec monsieur Giard et Éthier tout l'après-midi » : *Ibid.*, l'entrée de dimanche le 16 février 1902, p. 345.

⁶² *Ibid.*, les entrées du : 14 et 31 janvier 1904, p. 431, 433 ; 25 septembre 1904, p. 456.

⁶³ À ce moment Larose travaille comme enseignant de dessin dans trois écoles, dispense des leçons privées, tout en s'occupant de trois enfants.

il mentionne quelques activités avec l'Assistance publique, une organisation charitable spécialisée tenue par des laïcs⁶⁴, ce qui indique qu'il continue de collaborer à des œuvres charitables.

Quoi qu'il puisse paraître quelque peu paradoxal que Larose, un progressiste anticlérical, mène sa lutte contre la misère au sein d'un organisme chapeauté par l'Église, il faut considérer le style d'intervention de Larose et la conjoncture de l'époque. Il est un pragmatiste dans une société où les progressistes ont de la difficulté à faire valoir leurs projets. Devant les besoins urgents des démunis urbains, sans doute considère-t-il qu'il ne faut pas attendre l'intervention de l'État quand l'Église dispose déjà d'un réseau qui est capable de mobiliser la population et d'apporter un soulagement rapide au fléau de la pauvreté. Par sa participation prolongée à la Saint-Vincent-de-Paul, il s'occupe d'un aspect du progrès matériel si important pour lui, tout en orientant son activité là où elle est la plus efficace. Pour lui, la solidarité avec l'Église sur le dossier de la pauvreté est préférable à l'inertie. Larose voit la Saint-Vincent-de-Paul comme une réponse ponctuelle à la réalisation partielle de son projet social.

2.7 Club de l'indépendance du Canada (participation de Larose : 1896-1899)

À la fin du XIX^e siècle, le nationalisme canadien-français se précise par une réflexion sur la place du Canada français dans la confédération et sur ses rapports du

⁶⁴ L'Assistance publique offre un gîte et un couvert temporaires aux enfants, aux femmes et aux vieillards nécessiteux : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal ...*, *op. cit.*, p. 227. Larose mentionne cette association dans son journal : « Le soir été à l'assemblée annuelle de l'Assistance publique, payé l'année 1906-1907 – 10.00 [...] » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 8 octobre 1907, p. 538. Aussi : 14 novembre 1905, p. 492 ; 8 avril 1910, p. 549.

Canada à la métropole, un Canada que plusieurs francophones voudraient moins dépendant de celle-ci. Ce sentiment prend de l'ampleur à mesure que grandit, en contrepartie, l'impérialisme des Canadiens anglais, surtout à partir de 1880⁶⁵. Le débat est envenimé par la question de la participation des troupes canadiennes à des guerres de l'empire. Alors que beaucoup de Canadiens anglais ont un sentiment de loyauté envers l'Angleterre, ce n'est pas le cas de la plupart des Canadiens français, pour qui l'idée d'un Canada indépendant de l'Angleterre exerce un attrait grandissant⁶⁶. Les promoteurs de l'indépendance veulent un Canada qui prend ses propres décisions, qui ne soit pas au service d'un pouvoir colonial. Leur loyauté est au Canada et non à l'Empire britannique⁶⁷.

Tout au long de sa vie, le progrès du Canada français est le leitmotiv qui guidera Larose dans ses interventions et même dans ses choix de pratiques associatives. On ne s'étonne donc pas de le voir fréquenter un groupe qui réclame l'indépendance du Canada. Larose mentionne le Club de l'indépendance du Canada pour la première fois

⁶⁵ Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec, Tome 4 : 1896-1969*, Québec, Éditions de Septentrion, 1997, p.23-27. Aussi : Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain : De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Tome 1, Montréal, Boréal, 1989, p. 362.

⁶⁶ Pierre Harvey, « Le Canada français comme programme de la bourgeoisie », dans Gilles Gagné, « Tradition et modernité au Québec : d'un quiproquo à l'autre », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 51.

⁶⁷ La définition des deux nationalismes se résume bien par une citation d'un journal de l'époque : « Nous, Canadiens français, nous n'appartenons qu'à un pays. [...] Le Canada est, pour nous, le monde entier. Mais les Anglais ont deux patries : celle d'ici et celle d'outre-mer » : *La Presse*, 14 octobre 1899, dans Jacques Lacoursière, *op. cit.*, p. 25. Aussi : Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec ...*, *op. cit.*, p. 648.

en 1896⁶⁸. Nous remarquons que son frère, Alfred Larose et le docteur Louis Laberge, deux membres de la loge l'Émancipation, y sont également présents⁶⁹. Larose mentionne les réunions du Club de l'indépendance du Canada, parfois sous sa forme abrégée, le C.I.C., au total 19 fois⁷⁰. L'entrée du 8 mai 1899 est la dernière référence du journal à sa participation au C.I.C. Laconique comme de coutume, Larose ne précise pas en quoi consiste sa participation au sein du groupement.

Paradoxalement, Larose délaisse le Club de l'indépendance du Canada, peut-être en raison des conflits internes⁷¹, au moment même où la guerre des Boers (du 12 octobre 1899 au 31 mai 1902) ravive la controverse sur le rôle du Canada dans les guerres de l'empire⁷². La question de l'indépendance du Canada semble intéresser Larose encore en 1903, car il se rend à une réunion où il sera discuté de la création d'un parti anti-impérialiste et nationaliste⁷³. Il est fort probable que la réunion en question est organisée par la Ligue nationaliste canadienne, formée par des journalistes disciples du nationaliste

⁶⁸ « Le soir été pour la 1^e fois au Club de l'Indépendance » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de mercredi le 14 octobre 1896, p. 126.

⁶⁹ *Ibid.*, les entrées du : 22 janvier 1897, p.138 ; 11 novembre 1896, p. 129.

⁷⁰ Deux exemples : « Été au Club de l'indépendance puis après au Cœurs-Unis » : *Ibid.*, l'entrée de mercredi 28 octobre 1896, p. 127.
« Payé à Ward ma cotisation du C.I.C. jusqu'au 14 octobre 1898-1.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 1 novembre 1897, p. 177.

⁷¹ Un an avant de quitter le C.I.C. Larose semble mécontent avec le groupe ou avec son fonctionnement : « Le soir été pour rien et pour la dernière fois au C.I.C. » : *Ibid.*, l'entrée de mercredi le 23 février 1898, p. 190.

⁷² Jacques Lacoursière, *op. cit.*, p. 23-27.

⁷³ « L'après-midi été chez monsieur Simard de l'assurance mutuelle à une réunion dans le but de créer un parti anti-impérialiste, parti nationaliste, étaient présents H. Bourassa, Asselin, Pelland, les deux Pelletier, Larocque, Lavergne, Rocher, Bélanger » : Ludger Larose, *Livre des dépenses, op. cit.*, l'entrée du 1 février 1903, p. 385.

Henri Bourassa⁷⁴. Dans le nationalisme pan-canadien (inclusif des deux groupes linguistiques) de Bourassa, l'attachement premier des Canadiens devrait être envers le Canada et non envers l'empire ; leurs efforts devraient être conciliés et concentrés au développement d'un pays indépendant et fort⁷⁵. Du vivant de Larose, le mouvement nationaliste de Bourassa deviendra une véritable force politique. Malgré son intérêt pour la question de l'indépendance du Canada, Larose ne mentionne pas d'autres participations dans le mouvement nationaliste. Du fait que ce mouvement ne remet pas en question l'association fondamentale de la foi et la langue comme définition du Canada français, il est probable que cet anticlérical y trouve l'idéologie religieuse trop prédominante. La question de l'indépendance du Canada ne paraît plus dans le journal. Cette sociabilité lui aurait servi pour un moment, mais à long terme, il choisit d'orienter ses interventions ailleurs.

2.8 La Société des antiquaires et numismates (participation de Larose : 1897-1905)

La Numismatic and Antiquarian Society of Montreal, fondée en 1862 durant une période d'effervescence de la vie culturelle de l'élite de Montréal, se fixe comme mission: « the promotion of Numismatic and Antiquarian Research by bringing together persons possessed of information or kindred topics, and by forming a Library and

⁷⁴ La Ligue nationaliste canadienne est lancée par Olivar Asselin, Armand Laverge, Omer Héroux, et Jules Fournier en 1903. Elle publie un manifeste, organise des assembles publiques et invite Henri Bourassa à s'adresser aux participants. En 1904, Bourassa aidera la Ligue à mettre sur pied un journal, *Le Nationaliste* : Robert Rumilly, *Henri Bourassa. La vie publique d'un grand Canadien*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1953, p. 121, 136, 140-146, 165-169, 176-180.

⁷⁵ La Ligue réclame une plus grande autonomie politique, commerciale et militaire pour le Canada : *Idem* Aussi : Jacques Lacoursière, *op. cit.*, p. 40-43.

Museum of coins, medals and Antiquities⁷⁶ ». Quoiqu'à ses débuts la NASM constitue un lieu de sociabilité de la bourgeoisie anglophone, avec la montée de la bourgeoisie canadienne-française, elle se montre exceptionnellement ouverte à la dualité culturelle et linguistique. En fait, cette société se distingue par sa vision de conciliation entre Canadiens des deux groupes linguistiques et par son aspiration à l'unité politique au moyen du développement économique du pays⁷⁷. À l'époque de l'adhésion de Larose, presque la moitié de ses effectifs sont francophones⁷⁸. Nous remarquons avec intérêt que plusieurs membres de la Société numismatique sont également membres de la Art Association of Montreal et de la Natural History Society of Montreal, donc des connaissances de Larose. On est en présence d'un groupe d'individus qui circule d'une société savante à l'autre⁷⁹.

La NASM organise diverses activités culturelles et sociales dans le but de promouvoir l'appréciation pour l'histoire à Montréal. Elle lutte pour la préservation des sites historiques (entre autres, le Château de Ramezay) et encourage l'installation de

⁷⁶ Hervé Gagnon, *Divertir et instruire : Les musées de Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Les Éditions G.G.C., 1999, p. 175-181.

⁷⁷ Cette société bilingue a aussi publié pendant longtemps une revue d'histoire et de numismatique. À l'époque sa collection des monnaies était la plus riche au Canada : Camille Bertrand, *Histoire de Montréal, Tome 2, 1760-1942*, Montréal, Beauchemin, 1942, p. 245.

⁷⁸ Gagnon commente cette ouverture aux deux groupes linguistiques : « Une telle évolution est unique parmi les sociétés savantes et artistiques de l'époque, qui demeurent dirigées par des anglophones jusqu'à la fin du siècle » : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 176, 179.

⁷⁹ Un exemple de cette élite qui circule dans plus d'un lieu de sociabilité est le juge Louis François Baby, qui est président de la Société des numismates et antiquaires de Montréal et qui est également un des fondateurs de la Société historique de Montréal : Robert Prévost, *Montréal, la folle entreprise: Chronique d'une ville*, Montréal, Stanké, 1991 *cit.*, p. 384.
Aussi : Fernand Roy, « Rien n'est beau que le vrai, l'histoire aux débuts de la Société historique de Montréal », *Montréal au XIX^e siècle : Des gens, des idées, des arts, une ville, Actes de colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988)*, Ottawa, Leméac Éditeur, 1990, p. 100.

monuments et plaques⁸⁰. L'idéologie de cette société (en fait, ces sociétés si on considère que le membership de la NASM participe simultanément à d'autres sociabilités savantes) est fortement imprégnée d'un nationalisme pan-canadien, tourné vers le développement de la nation, au sein de laquelle se rejoignent les milieux d'affaires et politiques canadiens-français et canadiens-anglais⁸¹. On n'a pas de difficulté à imaginer que Larose, promoteur de l'avancement intellectuel des Canadiens français, se plaît dans un milieu savant où on prêche l'harmonie et l'effort concerté dans la construction de l'avenir.

Larose adhère à la société numismatique en juin de 1897⁸². Nous n'avons pas de renseignements sur la nature spécifique de l'activité de l'artiste au sein de l'organisme, mais son journal indique qu'il paie la cotisation et assiste en moyenne à de trois à cinq rencontres par année. Le fait qu'il est élu au conseil en 1901⁸³ semble indiquer qu'il est un membre actif et apprécié. Nous présentons au tableau 14 à la page suivante son activité dans la Société des numismates.

⁸⁰ La ville achète le Château de Ramezay en 1893 et le loue à la Société des antiquaires et numismates, qui a l'objectif d'en faire un musée. Gagnon spécifie que pour la NASM : « la démarche est intimement liée à une profonde conscience du patrimoine ». Le musée ouvrira en avril 1896 et connaît un succès immédiat : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 177, 178, 179.

⁸¹ On voit le nationalisme de cette société transparaître dans cette déclaration faite lors de l'annonce du projet de musée en 1896 : « C'est une œuvre véritablement nationale et patriotique à laquelle la Société de Numismatique et d'Archéologie de Montréal convie les hommes de bonne volonté » : *Ibid.*, p. 179.

⁸² « Le soir été pour la 1^e fois à la Société de numismatique » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 7 juin 1897, p. 157.

⁸³ « Le soir été au Château de Ramezay aux élections pour l'année 1901, été élu membre du conseil » : *Ibid.*, l'entrée du 18 décembre 1900, p. 300.

TABLEAU 14

**Les activités de Larose dans la Antiquarian and Numismatic Society
(juin 1897-décembre 1905)**

Année	Nombre de réunions et cotisations
1897	1 réunion
1898	4 réunions ; 1 cotisation
1899	3 réunions ; 1 cotisation
1900	5 réunions ; 1 cotisation
1901	5 réunions ; 1 cotisation
1902	3 réunions ; 1 cotisation
1903	2 réunions ; 1 cotisation
1904	0 réunions ; 1 cotisation
1905	0 réunions ; 1 cotisation

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 157-459.

2.9 Société d'histoire naturelle (participation de Larose : 1900-1904)

La Natural History Society of Montreal, « née de la volonté et du dévouement d'amateurs de sciences et des dilettantes », fondée en 1827, est, au XIX^e siècle, un autre lieu de sociabilité essentiellement réservé à l'élite anglophone. Le discours qui en émane est typiquement « le discours économique de l'époque, qui veut que les sciences et le progrès soient indissociables⁸⁴ ». Au fil des années elle ramasse et classe sa collection de spécimens de botanique, minéralogie, zoologie et objets variés, qu'elle expose au public⁸⁵. Au moment de l'activité de Larose dans cette société, elle vit une période de

⁸⁴ Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 109, 129, 138.

⁸⁵ En 1859, la Société emménage dans un nouveau bâtiment à l'angle des rue Cathcart et Université et y ouvre un musée : *Ibid.*, p. 125.

déclin, autant en effectifs qu'en ressources financières, déclin qui aboutit à son extinction en 1906⁸⁶.

En mai 1900, Larose devient membre de la Société d'histoire naturelle et maintient ses cotisations jusqu'en 1904 ; sa participation consiste en des réunions et des excursions estivales⁸⁷. Une fois de plus, on constate que Larose est non seulement intéressé à des phénomènes spécifiques, on remarque une passion pour la fréquentation des associations et des gens qui oeuvrent pour la promotion de telles connaissances. Il pratique une sociabilité intellectuelle, élitiste, qui le met en contact avec des membres de la classe dirigeante qui est l'artisane du développement économique et social. Larose s'expose donc, et sans doute partage, cette vision patriotique de son œuvre comme une participation dans le développement d'un Canada transcontinental et industrialisé⁸⁸. Cette vie associative est conviviale, d'une part ; d'autre part, elle se fixe comme objectif de rendre les connaissances scientifiques disponibles pour les masses.

⁸⁶ En 1897, elle possède 18 250 spécimens, à comparer avec 92 000 spécimens du musée de la Commission géologique à Ottawa, 75 000 spécimens du Musée Redpath, 35 000 spécimens de l'Université Laval et 32 450 spécimens du Musée de l'Instruction publique. En 1906, face au déclin de ses activités, on vend l'édifice acheté en 1859. Les collections sont encaissées en attendant de trouver un nouveau local, mais la Société cesse ses activités dans l'intérim. Ses collections minéralogiques, zoologiques et ethnologiques sont transférées au Musée Redpath et au Musée McCord, où elles se trouvent encore : *Ibid.*, p. 125, 130, 131.

⁸⁷ Les cotisations : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 10 mai 1900, p. 284 ; 21 mai 1901, p. 315 ; 17 décembre 1902, p. 379 ; 15 septembre 1903, p. 416.
Les activités du groupe : *Ibid.*, les entrées du : 9 juin 1900, p. 287 ; 8 juin 1901, p. 317 ; 25 juin 1903, p. 405.

⁸⁸ Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 154.

2.10 La Ligue de l'Enseignement (participation de Larose : 1902)

Bien loin d'être une simple organisation d'activistes du milieu scolaire, la Ligue de l'Enseignement recrute majoritairement des bourgeois libéraux pour qui la réforme scolaire s'inscrit dans un projet de rattrapage social⁸⁹. La Ligue prône l'instruction gratuite et obligatoire, le contrôle de l'État sur l'enseignement et la laïcisation du système scolaire⁹⁰. Yvan Lamonde souligne la nature radicale, pour l'époque, des visées de la Ligue : « Avec la Ligue de l'Enseignement la question scolaire sort du Parlement et devient l'initiative de libéraux radicaux – parfois des franc-maçons⁹¹ ». Ruby Heap constate que : « L'élément radical gravitant autour de la loge L'Émancipation y est bien représenté par Godfroy Langlois », qui en devient vice-président⁹². D'autres maçons sont également membres : Ludger Larose, Louis Laberge, Adelstan de Martigny, Gaston Maillet et Joseph Fortier⁹³.

La Ligue de l'Enseignement est condamnée dès de départ. Du fait qu'elle avance des projets qui vont radicalement à l'encontre de la doctrine sociale de l'Église en matière d'éducation, le clergé s'y opposera énergiquement et tournera l'opinion publique

⁸⁹ Ruby Heap, « Libéralisme et éducation au Québec à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles », dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 112, 113.

⁹⁰ Ruby Heap, « La Ligue de l'Enseignement (1902-1904) : héritage du passé et nouveaux défis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre 1982., p. 341, 342, 347.

⁹¹ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées ...*, *op. cit.*, p. 198.

⁹² Ruby Heap, « La Ligue de l'Enseignement ... », *op. cit.*, p. 343, 347 ; Ruby Heap, « Libéralisme et éducation... », *op. cit.*, p. 107, 108.

⁹³ Henri Bernard, *La Ligue de l'enseignement : histoire d'une conspiration maçonnique à Montréal*, Montréal, Notre-Dame-des-Neiges-ouest Éditeur, 1903, p. 2.

contre la Ligue⁹⁴. Pour les cléricaux, la Ligue est une conspiration maçonnique qui veut s'emparer de l'école primaire, « pour façonner à son gré l'âme des générations futures du peuple qu'elle veut corrompre⁹⁵ ». Elle l'accuse d'être une filiale de la Ligue française de l'Enseignement, jugée un foyer d'influence maçonnique pestilentiel⁹⁶. Même l'évêque Bruchési intervient contre la Ligue⁹⁷. Ternie par la présence de radicaux, incapable de trouver résonance dans les milieux éducatifs catholiques, impuissante devant la censure imposée par l'évêque, la Ligue sombre en 1904⁹⁸.

Larose, bien que présent lors de la première réunion de la Ligue, ne signale qu'une seule autre fréquentation⁹⁹. Même si ses activités subséquentes dans cette association sont inconnues, nous savons par les conférences qu'il a prononcées et par

⁹⁴ L'Église se positionne très fortement contre le contrôle de l'éducation par l'État. Pour elle : « L'œuvre éducatrice, de par sa nature, relève de la famille et de l'autorité ecclésiastique. L'État doit, pour sa part, seconder et encourager l'initiative privée [...] mais en aucune façon n'a-t-il le droit de s'ériger comme éducateur des enfants » : Ruby Heap, « La Ligue de l'Enseignement ... », *op. cit.*, p. 363.

⁹⁵ L'abbé Antonio Huot, *Le Poison maçonnique*, Québec, Éditions de l'action sociale catholique, 1912, p. 6.

⁹⁶ Par exemple, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (l'A.C.J.C.) proclame que la Ligue est une conspiration maçonnique, et de ce fait, constitue une grave menace non seulement à l'instruction au Québec mais aussi à l'ensemble de la société canadienne française : Michael Behiels, « L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française and the Quest for a Moral Regeneration, 1903-1914 », dans *Journal of Canadian Studies /Revue d'études canadiennes*, 13, 2 (été 1978), p. 36, 37.

⁹⁷ En plus de dénoncer la Ligue, l'Église se sert de l'intimidation personnelle pour l'affaiblir. Robert Rumilly raconte qu'en 1904, Bruchési met Napoléon Brisebois, professeur à l'École normale Jacques-Cartier, devant le choix entre le secrétariat de la Ligue de l'Enseignement et son poste d'enseignant. Brisebois s'est soumis à l'évêque et a quitté la Ligue : Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 11: p. 101. Aussi : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées ... op. cit.*, p. 198.

⁹⁸ Ruby Heap, « La Ligue de l'Enseignement ... », *op. cit.*, p. 365.

⁹⁹ « Été à la réunion de la Ligue de l'Enseignement à la salle Delville » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée de jeudi le 9 octobre 1902, p.370. Aussi l'entrée de jeudi le 20 novembre 1902, p. 375.

d'autres documents personnels¹⁰⁰ que Larose partage intégralement le programme de la Ligue. Sa participation à cet effort réformiste est tout à fait en conformité avec les objectifs progressistes exprimés dans d'autres associations qu'il fréquente.

2.11 Le Club Canadien (participation de Larose : 1906-1907)

À partir de 1906, Larose fréquente à quelques reprises le Club Canadien. Fondé en 1874, ce club sert de lieu de rencontre pour une partie de l'élite francophone de Montréal. Les membres s'y livrent à des activités de loisir ; avec ses salons et ses services de restauration, il constitue « un de ces clubs sociaux dont il fallait absolument être membre¹⁰¹ ». Si le Club Canadien n'est pas un lieu de rassemblement franchement progressiste, nous remarquons que Larose n'est pas le seul radical à y adhérer ; à titre d'exemple, en 1914, Godfroy Langlois, journaliste radical, politicien et membre de la loge l'Émancipation est également membre du Club Canadien¹⁰².

Larose enregistre six fréquentations du Club Canadien et note que le club lui a acheté des tableaux¹⁰³, sans doute pour décorer les murs de leurs salons. Quoiqu'il n'indique pas s'il paie une cotisation, à une occasion il écrit qu'il vote aux élections du

¹⁰⁰ Entre autres : Ludger Larose, « Sujets que la revue devrait discuter », Montréal, date inconnue, 11 p.

¹⁰¹ Du vivant de Larose, les activités de ce club se déroulent dans un édifice lui appartenant au 530, rue de La Gauchetière Est. Le Club Canadien cesse ses activités en 1979 : Guy Pinard, *Montréal, son histoire, son architecture*, Tome 6, Montréal, Éditions du Méridien, 1995, p. 104-112.

¹⁰² Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 245.

¹⁰³ « Vendu 3 tableaux à l'huile au Club canadien » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de juin 1913, p. 766.
Autres mentions de ce club : *Ibid.*, les entrées du : 2 février 1906, p. 498 ; 6 octobre 1906, p. 514 ; 27 octobre 1906, p. 515 ; 21 novembre 1906, p. 517 ; 11 février 1907, p. 522 ; 27 décembre 1907, p. 543.

Club Canadien¹⁰⁴ ; on peut donc supposer qu'il est membre en règle. Il mentionne des repas pris à cet endroit et quelques noms des personnes qu'il rencontre lors de ces soirées. Il appert qu'il utilise ce club comme lieu où il peut soit faire des connaissances ou resserrer des liens sociaux, tout en profitant d'un moment de détente entre hommes.

2.12 Club ouvrier Saint-Jacques (participation de Larose : 1906-1907)

Tel qu'exposé dans notre mémoire de maîtrise, la libre-pensée de Larose est imprégnée d'une nette orientation ouvriériste¹⁰⁵. Son journal révèle quelques éléments nouveaux concernant son implication dans le mouvement ouvrier. Afin de situer l'importance des clubs ouvriers dans le mouvement travailliste de l'époque, et plus particulièrement, de mieux appréhender l'activité de Larose dans le Club ouvrier Saint-Jacques, un bref survol de l'action ouvrière montréalaise au tournant du siècle s'impose.

Claude Larivière explique qu'à la fin du XIX^e siècle, les assemblées des *Chevaliers du Travail* et celles des clubs ouvriers se confondent. Le programme des *Chevaliers du Travail*, qui prônent « le regroupement de toutes les organisations ouvrières dans un vaste mouvement¹⁰⁶ » est, en fait, un projet social qui « compte sur la solidarité de tous les travailleurs pour accomplir une réforme complète de la société

¹⁰⁴ « Le soir été voter au Club Canadien » : *Ibid.*, l'entrée du 11 février 1907, p. 522.

¹⁰⁵ Alison Longstaff, *op. cit.*, p. 52-54.

¹⁰⁶ Claude Larivière, *Albert Saint-Martin, militant d'avant-garde, 1865-1947*, Laval, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979, p. 18, 25

industrielle¹⁰⁷ ». Toutefois, vers le début du XX^e siècle, la syndicalisation de métier à l'échelle nationale et internationale, qui lutte davantage pour des questions purement ouvrières, remplace le syndicalisme plus politique proposé par les *Chevaliers*¹⁰⁸. Lorsque les *Chevaliers du Travail* s'effritent, leur projet social subsistera dans quelques noyaux d'activité locale, des clubs ouvriers¹⁰⁹.

Malgré l'effondrement des *Chevaliers du Travail*, une conscience politique plus vive se développe parmi certains éléments du monde ouvrier et s'exprimera par la fondation du *Parti ouvrier* de Montréal en 1899¹¹⁰. Face à sa difficulté de percer sur la scène politique, il sombre dans l'inactivité, connaît un bref regain d'énergie en 1904, mais, ne pouvant résister aux divisions internes, disparaît de nouveau en novembre 1905¹¹¹. Toutefois, en 1906, il reprend vie lorsqu'une conjoncture particulière favorise un candidat ouvrier : Alphonse Verville sort victorieux dans une élection complémentaire dans la circonscription ouvrière de Maisonneuve. Cette victoire est marquante dans l'histoire du mouvement ouvrier, car on élit, pour la première fois, « un candidat purement ouvrier et ne se présentant pas avec le patronage officiel de l'un ou l'autre des

¹⁰⁷ Jacques Rouillard, *Histoire du syndicalisme québécois*, Montréal, Boréal, 1989, p. 42.

¹⁰⁸ Par exemple, les syndicats de métier nationaux et internationaux militent pour l'amélioration de la condition matérielle des travailleurs et la négociation des conventions collectives : *Ibid.*, p. 86. Aussi : Annick Germain, « L'émergence d'une scène politique : mouvement ouvrier et mouvements de réforme à Montréal au tournant du siècle, essai d'interprétation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, no 2, septembre 1983, p. 187.

¹⁰⁹ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 26.

¹¹⁰ Jacques Rouillard, *op. cit.*, p. 102.

¹¹¹ L'aile droite du parti, syndicaliste, désire obtenir des législations plus favorables aux travailleurs et est plus proche des politiciens traditionnels, alors que l'aile gauche est composée de gens influencés par la pensée socialiste, des gens qui ne sont pas nécessairement ouvriers ou syndiqués. L'aile syndicaliste remporte ; pour le moment le *Parti ouvrier* n'existe plus que sur papier : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 61, 65.

deux grands partis politiques¹¹² ». Encouragé par cette victoire, le *Parti ouvrier* entreprend une campagne de réorganisation.

C'est alors que l'importance des clubs ouvriers se fera sentir. Selon Leroux, le nouveau départ du *Parti ouvrier* est en fait : « l'œuvre exclusive des membres des clubs ouvriers ». Dans chaque club on choisit cinq délégués ; ces élus formeront le Comité général du parti. L'existence du réseau des clubs, dans lesquels on trouve non seulement des travailleurs, mais également des membres des professions libérales et des petits commerçants, favorise la formation de groupes de pression, la diffusion des idées et surtout, l'action politique¹¹³. Leroux dénombre à plus d'une vingtaine des clubs ouvriers à Montréal entre 1904 et 1914, dont le club ouvrier Saint-Jacques, auquel appartient Larose.

La mise en place du Club ouvrier Saint-Jacques s'inscrit dans cet effort de relancer le *Parti ouvrier* par une extension de ses activités dans tous les quartiers de la ville¹¹⁴. C'est à partir de 1904 qu'Albert Saint-Martin, sténographe et traducteur au palais de justice, militant pour la cause ouvrière, socialiste et espérantiste que Larose côtoie dans le Klubo Progreso, accueillira des gens du quartier Saint-Jacques dans le but de

¹¹² Le siège fédéral de Maisonneuve était ouvert en raison du décès du député fédéral Raymond Préfontaine. Verville l'emporte par environ 1 100 voix. Claude Larivière, *op. cit.*, p. 67, 70. Aussi : Jacques Rouillard, *op. cit.*, p. 103.

¹¹³ Selon Leroux, les clubs ouvriers sont de « véritables écoles de formation politique » : Éric Leroux, *Gustave Franq, figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, VLB Éditeur, 2001, p. 100-103, 301.

¹¹⁴ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 42.

jeter les bases d'un club du ouvrier¹¹⁵. Larose note, lors de son affiliation, que le club est encore au stade de la restructuration¹¹⁶. Lorsque le *Parti ouvrier* propose à tous les clubs ouvriers de nommer un comité pour élaborer une constitution et des règlements et de former un comité de législation, le Club Saint-Jacques choisira, entre autres, Ludger Larose¹¹⁷.

Le journal de Larose rendait compte déjà de son intérêt pour les questions ouvrières et socialistes par ses lectures¹¹⁸. Alors que le journal de Larose passe généralement sous silence les actualités, on y trouve des notes intramarginales au sujet de la grève des tramways en février et en mai 1903, ce qui dénote son intérêt pour les revendications ouvrières¹¹⁹. En février 1906, Larose mentionne qu'il vote pour un candidat ouvrier lors des élections municipales¹²⁰ et également pour Alphonse Verville dans l'élection historique mentionnée plus haut¹²¹. On voit donc que Larose

¹¹⁵ Les rencontres ont alors lieu au 81 rue Saint-Christophe. Rappelons qu'Albert Saint-Martin y loue une maison voisine de la sienne et l'offre comme local de rencontres pour le club espérantiste et pour le Club ouvrier Saint-Jacques : *Ibid.*, p. 44, 45, 47.

¹¹⁶ « Le soir été à la réorganisation du Club Saint-Jacques dans quartier ouvrier » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 31 mars 1906, p.501.

¹¹⁷ Dans le Club ouvrier Saint-Jacques, le comité de législation est composé de A. Charpentier, A. Caron, L. Larose, A. Saint-Martin et G. Francq : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 72.

¹¹⁸ « Abonnement à la International Socialist Review » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 18 décembre 1901, p. 338. Aussi : « [...] en revenant rencontré Saint-Martin, été au journal ouvrier où étaient Gareau et Laberge, payé abonnement » : *Ibid.*, l'entrée du 23 mai 1904, p. 445. Voir les annexes 4 et 5 de cette thèse pour la liste de ses abonnements et les titres dans sa bibliothèque.

¹¹⁹ « Grève des employés de tramways, interruption du service » : *Ibid.*, l'entrée du 6 février 1903, p. 385, 400. Aussi : l'entrée du 23 mai 1903, p. 400.

¹²⁰ « Été voter dans Saint-Louis et dans Saint-Antoine pour Gadbois et Martin et Naud » : *Ibid.*, l'entrée du 1 février 1906, p. 498. Martin, travailleur, et un autre candidat ouvrier, Major, ont été élus par acclamation : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 67.

¹²¹ « Le matin été voter pour Verville » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 23 février 1906, p. 499.

appuie le mouvement ouvrier déjà depuis un moment lorsqu'il s'affilie au Club ouvrier Saint-Jacques en mars 1906.

Larose enregistre sa nomination comme délégué au *Parti ouvrier* dans son journal : « Le matin été au Club comme délégué du Club Saint-Jacques » et enregistre une autre présence le mois suivant¹²². En ce moment, on travaille à la mise en place de structures permanentes et on sélectionne des délégués au conseil général pour le parti¹²³. C'est également durant cette période que l'aile syndicaliste du *Parti ouvrier*, gênée par l'orientation socialiste de certains membres, dont Albert Saint-Martin, choisit d'élaguer ces éléments¹²⁴. À la réunion en juin, Larose note de façon typiquement succincte sa présence, mais ne réfère pas aux conflits au sein du mouvement¹²⁵.

Larose ne participe pas aux activités du Club Saint-Jacques durant l'été, mais y est présent en novembre¹²⁶. Sans doute est-il révolté par les événements violents qui avaient eu lieu à Buckingham lors d'une grève à la pulperie McLaren. Des policiers privés avaient ouvert le feu sur les grévistes, assassinant le président du syndicat et un

¹²² *Ibid.*, les entrées du : 1 avril 1906, p. 502 ; 5 mai 1906, p. 504.

¹²³ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 78
Larose participe à cette réorganisation : « Le matin jusqu'à 2 heures été au comité général du Club ouvrier » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 13 mai 1906, p. 504.

¹²⁴ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 78, 79.

¹²⁵ « Le matin été à la réunion du Club ouvrier » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 10 juin 1906, p. 506.

¹²⁶ « Le matin été à la salle Dionne à l'assemblée des délégués du Club ouvrier » : *Ibid.*, l'entrée du 4 novembre 1906, p. 516.

autre gréviste et blessant une quinzaine d'autres¹²⁷. À la réunion du 4 novembre, à laquelle est présent Larose, on désigne un groupe pour aller à Buckingham pour y installer un club ouvrier. Plus tard en novembre, le *Parti ouvrier* tient « la plus importante assemblée de son histoire » : 3 000 personnes réunies dans la salle et 1 000 à l'extérieur écoutent trois députés, Henri Bourassa, Alphonse Verville et Armand Lavergne, qui prononcent des discours en faveur du candidat ouvrier dans les élections qui auront lieu deux jours plus tard¹²⁸. Larose est encore présent et le jour du scrutin, il donnera son appui au candidat du *Parti ouvrier*¹²⁹. Toutefois, celui-ci perdra, portant ainsi un autre coup dur au *Parti ouvrier*¹³⁰. Larose se rend à une réunion ouvriériste la semaine suivante et deux autres fois en janvier de l'année suivante¹³¹.

1907 est une année de crise interne au *Parti ouvrier*, encore une fois entre les factions syndicaliste et socialiste. De plus, un conflit ouvert éclate au sujet de la manifestation organisée par les socialistes pour célébrer le 1^e mai¹³². Le conseil municipal de la ville cède aux pressions de Bruchési, qui avait dénoncé publiquement la

¹²⁷ L'incident a eu lieu le 8 octobre 1906, sous les ordres des patrons de la pulperie McLaren. Plus tard, les patrons anglophones ont été acquittés et les travailleurs francophones ont été condamnés : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 80, 81.

¹²⁸ Il s'agit d'une élection partielle dans Sainte-Marie. Joseph Ainey se porte candidat pour le *Parti ouvrier* et Médéric Martin pour les libéraux. Il n'y a pas de candidat conservateur : *Ibid.*, p. 83, 84.

¹²⁹ « Le soir été à la salle Sainte-Brigide entendre Bourassa pour union » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 19 novembre, p. 517.
« Le matin été voter pour Ainey dans Sainte-Marie » : *Ibid.*, l'entrée du 21 novembre 1906, p. 517.

¹³⁰ Martin obtient 2 716 votes ; Ainey, l'ouvriériste, 1 444 : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 85.

¹³¹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 2 décembre 1906, p. 518 ; 6 janvier 1907, p. 520 ; 26 janvier 1907, p. 521.

¹³² Celle de l'année précédente avait été violente et plusieurs groupes vocifèrent leur peu d'envie d'une répétition de la sorte. Suite aux événements de 1906 : « Chaque année il sera difficile aux socialistes de célébrer le 1^{er} mai » : Jacques Rouillard, *op. cit.*, p. 108.

manifestation dans une lettre pastorale lue à la cathédrale et publiée dans les journaux ; on interdit la parade dans les rues de la ville, sous menace d'intervention policière. Néanmoins, on permet aux socialistes de tenir un rassemblement public sur le Champ-de-Mars¹³³. Larose est présent¹³⁴ dans la foule de 10,000 personnes dont « la plupart venaient par curiosité, d'autres pour fomenter les troubles et la minorité pour écouter les discours¹³⁵ ». La police a dû intervenir à plusieurs reprises. Dans la foulée de la controverse au sujet de cette manifestation, le fossé entre l'aile syndicaliste et l'aile socialiste se creuse davantage. Dorénavant, le socialiste Saint-Martin se concentrera sur les mouvements espérantiste et socialiste ; le *Parti ouvrier* continuera ses activités sans son appui¹³⁶.

Et, il semble, sans l'appui de Larose. En fait, après la manifestation du 1^e mai 1907, le journal de Larose ne contient plus d'entrée en rapport au *Parti ouvrier*, ni au Club ouvrier Saint-Jacques. Nous notons également que dorénavant, Larose mentionnera peu son ami Saint-Martin ; en fait, il le nomme seulement une seule fois en 1907 ; la rencontre en question se fait lors d'une activité espérantiste¹³⁷.

¹³³ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 85-87.

¹³⁴ « Le soir, M. Michal et M. Dijon sont venus souper chez moi, été voir les socialistes au Champs-de-Mars » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 1 mai 1907, p. 528.

¹³⁵ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 90.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 93.

¹³⁷ « Toute la journée été à Verchères au pique-nique annuel des espérantistes avec Saint-Martin, Cusson, Ouellet, Durocher, Bardolf, Beauchemin et sa fille » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 23 juin 1907, p. 531.

Si Larose cesse de soutenir activement le *Parti ouvrier* comme le suggère son mutisme sur des participations postérieures à mai 1907, nous sommes convaincue qu'il n'abandonne pas les objectifs du mouvement : création d'un ministère de l'instruction publique; éducation gratuite et obligatoire, abolition de la qualification foncière pour voter, prohibition du travail des enfants, nationalisation ou la municipalisation des entreprises de services publics, assurance-maladie, assurance-vieillesse, etc.¹³⁸. Ce programme se rapproche trop des visées sociales de Larose qu'il expose dans ses écrits¹³⁹. Nous savons que Larose s'affiliera à la loge maçonnique Force et courage en 1910, et que cette fois, les maçons « misent sur la classe ouvrière¹⁴⁰ ». Gustave Francq, activiste du *Parti ouvrier*, est également membre de l'Émancipation et de Force et courage¹⁴¹. Larose, qui est suffisamment actif dans Force et Courage pour y être nommé secrétaire en 1911 et deuxième surveillant en 1913¹⁴², partage indubitablement les orientations ouvriéristes de cette loge. Il est donc clair que la question ouvrière préoccupera Larose même une fois rompues ses activités avec le Club ouvrier Saint-Jacques.

Le Club ouvrier Saint-Jacques est la dernière association nouvelle enregistrée dans le journal. Outre la franc-maçonnerie, nous ignorons s'il participe à d'autres

¹³⁸ Claude Larivière, *op. cit.*, p. 36.

Aussi : Jacques Rouillard, *op. cit.*, p. 103, 104.

¹³⁹ Par exemple : Ludger Larose, «Programme des sujets que la revue doit discuter », sans date, 12 p.

¹⁴⁰ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 59, 60.

¹⁴¹ Gustave Francq occupe des postes élevés au *Parti ouvrier* en 1906, 1907, 1908, 1910, 1911, et 1912 :
Éric Leroux, *op. cit.*, p. 337.

Aussi : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 115.

¹⁴² *Ibid.*, p. 127.

affiliations dans les années subséquentes. Rappelons que c'est à partir de 1908 que Larose abrège considérablement les entrées de son journal ; dorénavant il n'y consigne que les événements importants de l'année et non ses activités quotidiennes.

Pour résumer, l'activité associative de Larose est impressionnante. Entre 1894 et 1907, il fréquente en moyenne de trois à quatre associations par année ; presque toutes ont une nette orientation progressiste. En moyenne, il assiste à 30 réunions par année. Toutefois, des 12 associations que nous venons d'énumérer, sa participation est durable dans seulement trois : la franc-maçonnerie, pendant 20 ans ; la Saint-Vincent-de-Paul, pendant neuf ans et la Société des numismates, pendant huit ans. Nous remarquons un déclin dans l'intensité de son activité associative après 1904, déclin qui se produit parallèlement à une intensification des occupations professionnelles et familiales. Toutefois, il faut garder à l'esprit qu'une compilation numérique des activités de Larose ne traduit pas toute la réalité et n'est pas un barème parfait de son engagement social, car, nous le verrons, il s'engage à différents niveaux et vit d'une variété de façons sa sociabilité, sans qu'on puisse toujours la mesurer par un nombre de fréquentations annuelles.

L'examen qui suit démontrera qu'en plus de cette participation aux 12 sociétés que nous venons de considérer, Larose circule simultanément dans d'autres lieux de sociabilité moins structurés. Cette sociabilité est plus difficile à répertorier quantitativement, mais non moins pertinente dans l'examen des multiples facettes de la pratique associative d'un libre-penseur engagé au tournant du siècle.

2.13 Sociabilité « de culture personnelle »

En plus de la sociabilité organisée dans des clubs et associations, Larose participe à une sociabilité plus spontanée qui atteste de sa curiosité intellectuelle. Outre son intérêt pour les thèmes politiques, Larose assiste à un grand nombre de conférences sur des thèmes variés. Il ne se limite donc pas à la lecture pour se renseigner ; il sort de chez lui, parfois avec son épouse, et se déplace pour entendre bon nombre d'orateurs. Certes, Larose n'est pas seul à vouloir s'épanouir intellectuellement ; l'existence même de ce « circuit des conférences » témoigne d'une volonté de sa classe, la petite bourgeoisie canadienne-française, non seulement de participer à des activités culturelles de loisir et de récréation, mais également d'avoir accès à l'information et d'entendre des discussions sur des questions plus sérieuses. La liste des thèmes des conférences que nous découvrons dans le journal de Larose indique une grande variété : allant de l'instinct des animaux au surmenage scolaire, en passant par le féminisme, l'espéranto, le pôle nord et l'agriculture¹⁴³! Larose y participe en donnant lui-même des conférences, parfois dans le contexte scolaire¹⁴⁴. Les thèmes sont rarement polémiques ; le but est davantage d'accroître sa culture personnelle et d'acquérir des connaissances générales. Certes, nous n'avons pas affaire ici à une sociabilité franchement savante ou intellectuelle, mais plutôt à une qu'on pourrait caractériser de « sociabilité populaire

¹⁴³ Quelques exemples parmi les 23 conférences auxquelles assiste Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 15 novembre 1895, p. 71 ; 26 octobre 1896, p. 127 ; 7 février 1897, p. 140 ; 29 novembre 1900 p. 298 ; 29 août 1902, p. 365 ; 18 janvier 1903, p. 382 ; 25 janvier 1903, p. 383.

¹⁴⁴ Larose donne des conférences sur le dessin, l'art et le caractère de l'enfant : *Ibid.*, les entrées du : 31 mai 1901, p. 316 ; 30 mai 1902, p. 356 ; 3 mars 1904, p. 437. Nous reviendrons sur le contenu de ces conférences dans le chapitre 7.

cultivée », une sociabilité par laquelle on manifeste un goût pour de l'information, une sociabilité qui se veut au service de l'apprentissage.

3. LA SOCIABILITÉ PUBLIQUE ET POLITIQUE

Le journal de Larose divulgue des informations très intéressantes concernant sa participation dans des affaires publiques et politiques municipales. Nous y trouvons non seulement des indications en rapport avec ses orientations politiques, mais également des pistes qui révèlent l'évolution diachronique de ses prises de position. Nous remarquons qu'à mesure qu'il vieillit, il cesse de fréquenter un certain nombre d'associations et qu'il se tourne davantage vers la politique et une lutte de plus en plus ouverte pour le progrès. Par exemple, alors qu'il se rapproche plus qu'avant de la vie politique, par exemple dans le Club ouvrier Saint-Jacques, il ne mentionne plus la Saint-Vincent-de-Paul, ce qui laisse croire que ses activités se radicalisent à ce moment-là. Cette évolution semble indiquer qu'il est en quelque sorte déçu et désabusé de la capacité limitée des associations d'infléchir l'opinion publique dans l'immédiat. Larose veut des résultats et le progrès lui paraît alors plus atteignable par la politique. L'analyse qui suit des engagements politiques grandissants de Larose appuie cette hypothèse.

Au tournant du siècle, Montréal, comme bien d'autres villes nord-américaines, est la scène de débats sur l'organisation publique de la ville face aux nouvelles réalités socio-économiques. En fait, l'époque de Larose est traversée par une intensification marquée des efforts concertés pour la réforme municipale :

C'est au début du XX^e siècle, au moment où les mouvements de réforme sont très actifs sur la scène politique municipale, que se manifestent les premières volontés de transformer le mode de gestion de l'administration montréalaise, de le moderniser, de doter cette institution d'un nouveau type d'organisation apparenté à la bureaucratie¹⁴⁵.

Selon Linteau, c'est entre 1896 et 1914 que « les mouvements de réforme municipale, qui n'ont connu jusque-là que des succès limités, atteignent leur période de gloire¹⁴⁶ ». Cette réforme vise l'assainissement et la transparence de l'administration municipale et mène la bataille contre les trusts¹⁴⁷.

Dans notre mémoire de maîtrise nous avons utilisé certains documents inédits, écrits par Larose et conservés par sa famille, pour démontrer le grand intérêt de Larose pour la réforme sociale, souvent par une plus grande implication de l'État. Il réclame, entre autres, l'instruction gratuite et obligatoire, la suppression des monopoles, la municipalisation des services de première nécessité, la fondation d'une caisse de retraite, la suppression de la qualification foncière, une meilleure répartition des taxes, la création d'un tribunal d'arbitrage lors des grèves, la réglementation en matière d'hygiène et la création de bibliothèques et de musées publics¹⁴⁸. Par ses prises de positions, Larose se range décidément dans le camp de la réforme municipale. La question n'est donc pas : *en quoi croit-il en matière de réforme municipale?*, mais plutôt *que fait-il pour implanter les réformes ?*

¹⁴⁵ Michèle Dagenais, *Des pouvoirs et des hommes, l'administration municipale de Montréal, 1900-1950*, Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 2000, p. 6.

¹⁴⁶ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal ... op. cit.*, p. 127.

¹⁴⁷ Éric Leroux, *op. cit.*, p. 128, 129.

¹⁴⁸ Ludger Larose, « Programme des sujets que la revue doit discuter », sans date, 12 p. Un résumé plus détaillé du contenu de ce document est présenté dans le chapitre 2 de cette thèse.

Nous avons remarqué jusque-là que Larose pratique une sociabilité intensive et pragmatique et qu'il gravite dans une variété de mouvements, pour la plupart, progressistes. Nous verrons qu'au-delà de cette sociabilité organisée, Larose participe à certains efforts ponctuels de réforme sans toujours avoir l'appui d'un groupe formellement constitué. Cette sociabilité conjoncturelle, moins structurée, étant plus difficilement mesurable, se prête moins bien à l'étude ; elle constitue tout de même une expression importante de la sociabilité de Larose dans le domaine du public. Nous notons avec intérêt que la période de rédaction détaillée du journal de Larose (1894 à 1907) coïncide presque parfaitement avec l'ascension politique des mouvements de réforme municipale à Montréal¹⁴⁹, donc avec la « période de gloire » de la réforme municipale.

Larose documente son intérêt pour la politique presque dès le début du journal. Il y inscrit ses déplacements pour entendre des conférences politiques et pour voter¹⁵⁰. Deux fois il est présent lors des conférences de Marc Sauvalle¹⁵¹, journaliste et « penseur avancé » associé aux milieu radical¹⁵². Larose, qui connaît Sauvalle, n'ignore

¹⁴⁹ Annick Germain, *Les mouvements de réforme urbaine à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Les Cahiers du CIDAR, 1984, p. 76-80.

¹⁵⁰ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 9 janvier 1896, p. 81 ; 1 février 1896, p. 85 ; 8 février 1897, p. 140 ; 10 mai 1897, p. 154.

¹⁵¹ *Ibid.*, les entrées du : 9 février 1897, p. 141 ; 11 février 1897, p. 141.

¹⁵² Marc Sauvalle est considéré un penseur « avancé » parmi les libéraux progressistes. Il est journaliste à la *Canada-Revue*, ensuite rédacteur en chef à *La Patrie* en 1892, *La Bataille* en 1895, rédacteur adjoint à *La Presse* en 1902 et se joint à l'équipe de Godfroy Langlois au *Canada* en 1903 : Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 42, 58, 59, 139, 189.

certainement pas ses prises de position¹⁵³. En 1899 et 1900, il signale sa présence lors des réunions politiques municipales¹⁵⁴. En 1901, l'activité politique le touche de plus près lorsque son frère François-Xavier se présente brièvement en politique¹⁵⁵.

En 1902, deux entrées qui enregistrent la présence de Larose à des assemblées organisées par l'échevin Chaussé nous permettent de mieux cerner le genre de dossier public qui capte son attention¹⁵⁶. En fait, c'est l'époque de la controverse au sujet du don de la bibliothèque Carnegie et de la construction d'une bibliothèque municipale à Montréal. Alors que les progressistes, entre autres les maçons de la loge l'Émancipation, appuient le projet du don de livres, d'autres, dont des cléricaux comme l'évêque Bruchési, s'y opposent¹⁵⁷. Il existe déjà des bibliothèques catholiques, dit ce dernier, qui ne se lassera pas de mettre le public en garde contre le danger des lectures immorales¹⁵⁸. L'échevin Chaussé, qui appuie publiquement Bruchési, est vilipendé dans *Le Canada* comme obscurantiste. La controverse fait rage pendant quelques années, et le projet de

¹⁵³ Larose a rencontré Sauvalle en 1895 par l'entremise d'une connaissance, l'anticlérical Aristide Filiatreault, qui publiait *Le Réveil*, journal auquel Larose est abonné. En 1892, lorsque Filiatreault travaillait au journal la *Canada-Revue*, où avait travaillé également Sauvalle, elle a été mise à l'index en raison du tort sérieux qu'elle causait à l'Église : *Ibid.*, *op. cit.*, p. 52, 55 ; Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 21 novembre 1895, p. 73.

¹⁵⁴ *Ibid.*, les entrées du : 18 décembre 1899, p. 270 ; 23 janvier 1899, p. 274 ; 6 février 1900, p. 275 ; 9 avril 1900, p. 281.

¹⁵⁵ « [...] [mis] en nomination de Xavier en lutte contre monsieur J. Descarries le maire qui a été élu, manque d'électeurs rendus pour Xavier » : *Ibid.*, l'entrée du 14 janvier 1901, p. 303. Le journal ne mentionne pas d'autres participations de François-Xavier Larose à la politique.

¹⁵⁶ *Ibid.*, les entrées du : 16 janvier 1902, p. 341 et du 22 janvier 1902, p. 342.

¹⁵⁷ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 23, 30.

¹⁵⁸ De plus, il évoque le besoin de livres distincts pour les catholiques et les protestants : Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées ...*, *op. cit.*, p. 209, 210.

bibliothèque sera finalement refusé en 1903¹⁵⁹. En raison des dates des mentions de Chaussé dans son journal, et connaissant les prises de position de sa loge dans cette polémique, il est probable que les contacts de Larose avec l'échevin Chaussé se situent dans le contexte du débat autour de la bibliothèque.

Toujours en 1902, dans la course à la mairie, Larose indique qu'il vote en faveur de James Cochrane¹⁶⁰, qui l'emporte sur le très populaire Raymond Préfontaine¹⁶¹. Cochrane, qui sera maire de 1902 à 1904, est un libéral progressiste qui appuie les ouvriers et les dossiers des réformistes, incluant le projet de réforme scolaire¹⁶². Sa victoire représente donc une triomphe pour les réformistes. Plus tard, Larose visitera Cochrane en personne¹⁶³. Il demeure attentif à ce qui se passe sur la scène locale, à en

¹⁵⁹ Le Moine rapporte les commentaires de Chaussé sur la question : « Nous voulons avoir une bibliothèque alors que la police de Montréal est insuffisante. [...] Notre population mixte ne s'accordera jamais du choix des livres. Nous avons besoin d'agrandir notre marché Bonsecours et nous ne trouvons pas l'argent nécessaire » : « La bibliothèque se meurt » dans *Le Canada*, vol. 1, no 3, 7 avril 1903, dans Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 31.

¹⁶⁰ « Le matin été voter pour Cochrane comme maire » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 1 février 1902, p. 344.

¹⁶¹ Maire de Montréal de 1898 à 1902, Raymond Préfontaine (1850-1905) met en place une « machine politique » qui consiste en une utilisation maximale de l'appui des conseillers canadiens-français qui viennent juste d'obtenir une majorité au Conseil. Elle fonctionne grâce à l'utilisation systématique, à des fins partisans, des fonds municipaux : octroi de contrats aux bailleurs de fonds, embauche des partisans, etc. C'est contre ce système de patronage et de gaspillage des ressources publiques que les réformistes se battent : Claude-V. Marsolais, Luc Desrochers, Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, p. 9, 172-176.

¹⁶² On caractérise le règne de Cochrane comme le début de l'influence ouvrière. Cochrane (1852-1905) fait face à l'agitation syndicale (grève des tramways) durant ces deux ans à la mairie et ne demande pas un autre mandat. Hormidas Laporte, progressiste aussi, le remplacera à la mairie en 1904 : *Ibid.*, p. 9, 179-184.
Aussi : Paul Andrée Linteau, *Histoire de Montréal ...*, *op. cit.*, p. 142-144.
Cochrane partage certains objectifs des progressistes, telle la réforme du système éducatif. Il est membre de la Ligue de l'enseignement : Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 126, 135, 136.

¹⁶³ « Été chez le Maire [*sic*] Cochrane » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 6 octobre 1905, p. 419. Malgré le fait que le mandat à la mairie de Cochrane était déjà terminé à ce moment, Larose utilise le terme « maire ».

juger par sa présence à des conférences et à des réunions du conseil municipal¹⁶⁴ et aux lettres et visites à des élus municipaux, surtout des échevins¹⁶⁵.

Jusqu'en 1903, nous percevons les activités politiques de Larose comme celles d'un supporteur qui opère davantage dans les coulisses que sur la scène publique. Le tout changera en 1904, alors que Larose se lance en politique. Lors des élections municipales qui ont lieu le 1 février 1904, les réformistes projettent de faire élire des représentants qui endosseront leur programme de réforme. La participation publique de Larose commence mi-janvier, alors que le « cercle », probablement la loge l'Émancipation, cherche à appuyer un candidat à l'échevinat¹⁶⁶. Larose se rend chez Marchand, l'échevin de Sainte-Marie, avec trois membres de l'Émancipation¹⁶⁷. Il est permis de croire qu'ils désirent planifier leur intervention dans les élections en choisissant un candidat qui soutient leurs projets. Les intentions de Larose deviennent claires avec l'entrée du 17 janvier : « Passé toute la journée au bureau de Marchand pour organiser ma candidature à l'échevinat¹⁶⁸ ». Le lendemain, Larose rencontre des personnes qui sont impliquées dans le projet et se rend chez Marchand, où on va de

¹⁶⁴ Larose assiste à quatre réunions municipales en 1902 et 1903 : *Ibid.*, les entrées du : 13 février 1902, p. 345 ; 5 décembre 1902, p. 377 ; 12 janvier 1903, p. 382 ; 20 août 1903, p. 412.

¹⁶⁵ *Ibid.*, les entrées du : 22 octobre 1903, p. 420 ; 7 novembre 1903, p. 423 ; 22 novembre 1903, p. 425.

¹⁶⁶ « Le matin été chez J. T. Townsend avec les membres du cercle pour lui demander de se présenter comme candidat échevin, été aux journaux après le faire annoncer. [...] Été après à une assemblée de Martin candidat » : *Ibid.*, l'entrée du 14 janvier 1904, p. 431.

¹⁶⁷ « Après jusqu'à 12 heures été avec Pinsonneault chez Marchand où sont venus Normandin, Saint-Martin » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 16 janvier 1904, p. 431. Il s'agit probablement de : Lucien-Henri Pinsonneault, marchand ; soit Arthur Normandin, commis, ou Oscar Normandin, cordonnier, marchand de fourrures ; Honoré Saint-Martin, commis, tous membres de l'Émancipation : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 135, 137, 139.

¹⁶⁸ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 17 janvier 1904, p. 431.

l'avant dans la planification de la candidature de Larose¹⁶⁹. Mais un détail important lui avait échappé : il faut résider dans le quartier pour se représenter comme échevin, ce qui n'est pas le cas de Larose¹⁷⁰. S'il doit abandonner comme candidat, il poursuit son effort de faire élire un progressiste dans Sainte-Marie, car le jour même, il se rallie derrière Marchand dans ce qui semble être un projet de la loge¹⁷¹. Durant la campagne, Larose est actif dans ce « comité de Marchand » ; à l'approche des élections, il fait personnellement de la « cabale » pour Marchand¹⁷². Larose rapporte que son candidat à l'échevinat sort victorieux¹⁷³. Quoique le journal ne mentionne pas les controverses de l'heure, nous savons que parmi les questions débattues dans cette élection se trouve celle de la légitimité des privilèges de la Montreal Light, Heat and Power Company. En connaissant les prises de position anti-monopoliste de Larose, on peut déduire qu'il a supporté le candidat progressiste et anti-monopoliste Hormidas Laporte dans la course à la mairie. Ce dernier en sort victorieux¹⁷⁴. Hormidas Laporte et Larose semblent en bons

¹⁶⁹ « [...] été après au comité de Marchand et à son bureau où nous nous sommes réunis pour mon élection » : *Ibid.*, l'entrée du 18 janvier 1904, p. 431.

¹⁷⁰ « Constaté que je ne pouvais pas me porter candidat à l'échevinat ne résidant pas dans la ville » : *Ibid.*, l'entrée du 19 janvier 1904, p. 432.

¹⁷¹ *Idem*
« Le soir été chez Marchand, réunion des membres du Cercle » : *Ibid.*, l'entrée du 21 janvier 1904, p. 432.

¹⁷² Il assiste à au moins trois réunions du comité de Marchand et fait de la cabale au moins trois fois : *Ibid.*, les entrées du : 22 janvier 1904, p. 432 ; 26 janvier 1904, p. 471 ; 31 janvier 1904, p. 433 ; 24 janvier 1904, p. 432 ; 30 janvier 1904, p. 433 ; 31 janvier 1904, p. 433.

¹⁷³ « Retourné au comité Marchand jusqu'à 7 heures, victoire de Marchand (deux?) voix » : *Ibid.*, l'entrée du 1 février 1904, p. 434.

¹⁷⁴ Dans cette élection, Hormidas Laporte : « est élu maire de façon triomphale ». Laporte (1850-1907) sera maire de 1904 à 1906. Recruté dans le milieu réformiste, il fera la lutte aux trusts et tentera d'assainir l'administration municipale : Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 142.
Aussi : Claude-V. Marsolais, *et al.*, *op. cit.*, p. 9, 185-189.

termes ; Larose le mentionne quelques fois dans le journal, entre autres, du fait qu'il peint son portrait¹⁷⁵.

Il ne fait pas de doute que Larose circule parmi les progressistes activistes sur la scène municipale montréalaise. Nous avons pu établir l'identité de quelques-uns des associés que Larose nomme dans son journal en rapport au projet politique de 1904. J. A. Rodier est chroniqueur à *La Presse* et activiste dans le mouvement ouvrier¹⁷⁶. Arsène Bessette est journaliste, romancier, inspecteur à la compagnie Montreal Tramway et membre de la loge l'Émancipation¹⁷⁷. Louis Laberge est médecin, président du bureau d'hygiène de la ville de Montréal, membre de la loge l'Émancipation et ami intime de Larose¹⁷⁸. A. Bleau, probablement Joseph-Adonis Bleau, est gérant de banque et membre de la loge l'Émancipation¹⁷⁹. Pour ce qui est de Saint-Martin, il s'agit tantôt d'Albert Saint-Martin, militant du mouvement ouvrier, socialiste, espérantiste et ami de Larose¹⁸⁰, tantôt d'Honoré Saint-Martin¹⁸¹, commis et membre de la loge l'Émancipation¹⁸². M.

¹⁷⁵ « Été à l'Hôtel de ville voir le maire Laporte » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 18 février 1904, p. 435. Larose connaissait Laporte depuis au moins 1903 : « ... été voir monsieur H. Laporte » : *Ibid.*, l'entrée du 10 décembre 1903, p. 427.

Autres rencontres : *Ibid.*, les entrées du 3 mars 1904, p. 437 ; 29 juin 1904, p. 448 ; 13 mars 1904, p. 438 ; 20 mars 1904, p. 438 ; 29 mai 1904, p. 445 .

« Le matin été en ville voir échevins et journalistes, [...] l'après-midi on a donné au maire Laporte son portrait à l'huile que j'ai peint, été au Conseil après » : *Ibid.*, l'entrée du 8 janvier 1906, p. 496.

¹⁷⁶ Claude Larivière, *op. cit.* p. 34, 35, 175.

¹⁷⁷ Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 105.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 124.

¹⁷⁹ *Ibid.* p. 105.

¹⁸⁰ Claude Larivière, *op. cit.* p. 25, 61.

¹⁸¹ Il n'y a aucune indication d'un lien de parenté entre ces deux Saint-Martin.

¹⁸² Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 105.

Marchand, le candidat qu'ils appuient, jouit de l'approbation du monde ouvrier¹⁸³. Il appert donc que l'effort de Larose dans les élections municipales de 1904 s'inscrit dans une initiative des forces alliées progressistes, maçonniques et ouvrières. Nous remarquons la tendance chez Larose d'utiliser des lieux de sociabilité de façon ponctuelle, en l'occurrence, un groupe formé de gens venant d'une variété de milieux, dans un but précis, mais dont la coalition ne dure pas.

Après les élections du printemps, Larose revient à sa position de citoyen intéressé, se déplaçant pour des conférences et des réunions du Conseil de ville et note à l'occasion qu'il vote dans des élections locales¹⁸⁴. Lors les élections provinciales qui ont lieu en novembre 1904, Larose appuie encore un candidat progressiste. L'échevin Marchand, celui que Larose avait soutenu au printemps, désire représenter le comté Sainte-Marie à la législature québécoise et obtient le support du milieu ouvrier¹⁸⁵. Larose adhérera de nouveau au comité pour soutenir Marchand dans la course¹⁸⁶, cette fois, avec Albert Saint-Martin. De plus, Godfroy Langlois, membre de la loge l'Émancipation, accepte de représenter la circonscription de Saint-Louis dans cette élection dont l'un des

¹⁸³ Marchand est appuyé par le *Conseil des Métiers et du Travail de Montréal*. Plus tard, certaines voix du milieu ouvrier lui reprocheront de s'éloigner du programme ouvrier et d'avoir un discours de politicien traditionnel : Claude Larivière, *op. cit.* p. 39.

¹⁸⁴ Quelques exemples : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 4 mars 1904, p. 437 ; 12 juillet 1904, p. 450.

¹⁸⁵ Claude Larivière, *op. cit.* p. 33, 35, 41.

¹⁸⁶ « Été chez Saint-Martin à une réunion pour Marchand » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 25 septembre 1904, p. 456.
Albert Saint-Martin « appuya ouvertement la candidature de M. Marchand, approuvé par les ouvriers, contre celle du député libéral Lacombe dans Sainte-Marie. Pour punir Saint-Martin de sa politique « marginale », le gouvernement le destitue de ses fonctions de sténographe officiel pour les assises criminelles à Montréal : Claude Larivière, *op. cit.*, p. 48.

enjeux est encore le pouvoir et la place des trusts¹⁸⁷. Larose participera donc à la campagne de deux candidats progressistes¹⁸⁸. Marchand ne l'emporte pas dans Sainte-Marie mais aurait quand même fait « bonne figure » à titre de candidat ouvrier¹⁸⁹ ; Godfroy Langlois, appuyé par l'aile radicale des libéraux ainsi que des chefs syndicaux, est porté au pouvoir, et luttera pendant des années pour des causes réformistes¹⁹⁰.

Lors de la campagne pour les élections municipales qui auront lieu au début de 1906, Larose s'intéresse à un candidat à la mairie, le sénateur progressiste Cloran¹⁹¹. En 1906, Larose est très clairement actif dans le *Parti ouvrier*, comme nous l'avons vu ; il mentionne en plus ses visites à des échevins et sa participation à des assemblées municipales, peut-être en lien aux travaux du *Parti ouvrier*¹⁹². En 1907, la dernière année

¹⁸⁷ Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 153, 154.

¹⁸⁸ « Été au comité de Langlois puis de 11½ à 1½ chez Saint-Martin où Marchand (1mot?) du candidat dans Sainte-Marie, était avec l'autre Saint-Martin » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de vendredi 11 novembre 1904, p. 462. Aussi : *Ibid.*, les entrées du : 14 novembre 1905, p. 462 ; 16 novembre 1904, p. 463 ; 18 novembre 1904, p. 463 ; 19 novembre 1904, p. 463 ; 24 novembre 1904, p. 463.

¹⁸⁹ Il a perdu par 646 votes : Claude Larivière, *op. cit.* p. 41.

¹⁹⁰ Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 157, 247.

¹⁹¹ « À midi été chez A. Lamarche qui m'a présenté à Cloran le candidat maire » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 29 novembre 1905, p. 493. Aussi : *Ibid.*, l'entrée du 11 décembre 1905, p. 494.

Hormidas Laporte, qui est alors le maire de Montréal, décide de ne pas se représenter. Pour suivre la tradition d'alternance anglophone-francophone, le sénateur H. J. Cloran, un libéral progressiste et un membre important du mouvement ouvrier, se présente. Se présentera également Henry Ekers, un échevin du parti libéral qui a souvent voté contre la Montreal Light, Heat and Power Company. Cloran se rend compte qu'il est moins populaire qu'Ekers et, pour éviter que le vote progressiste soit divisé, se retire de la campagne électorale. Ekers (1855-1907) remportera contre son adversaire avec une majorité de 3 000 votes : Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 173, 174.

Aussi : Claude-V. Marsolais, *et al., op. cit.*, p. 9, 191-196.

¹⁹² Quelques exemples : « Le soir été voir les échevins, été chez Lavallée longtemps » ; « Le soir été à l'assemblée de Proulx, échevin » ; « Le soir été à une réunion politique » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du 7, 22 et 23 janvier 1906, p. 496, 497.

pour laquelle les entrées du journal sont détaillées, Larose vote et fait signer une pétition mais n'inscrit pas de participation dans les rangs d'un parti¹⁹³.

L'analyse démontre que Larose affiche ses positions politiques de façon plus ouverte en vieillissant et qu'il devient plus militant, passant de l'appui pour des candidats progressistes à une activité de membre élu au sein du *Parti ouvrier*, processus qui l'amène à une pensée non loin du socialisme. Toutefois, malgré un grand intérêt pour l'avenir du pays et du Canada français, démontré autant par son affiliation au Club de l'indépendance du Canada que par des conférences qu'il prononce, l'essentiel des activités politiques de Larose se situent au niveau local. Nous remarquons que ce niveau d'implication, plus accessible aux éléments marginalisés et radicaux, devient un domaine d'activité de choix pour plusieurs progressistes radicaux de l'époque, tels Godefroy Langlois, Albert Saint-Martin et Gustave Francq. On se souvient qu'au tournant du siècle, la gestion municipale constitue « un des enjeux politiques majeurs autour duquel s'affrontent les populistes et les réformistes¹⁹⁴ » qui n'est pas sans rappeler qu'en Europe à la même époque le socialisme municipal constituait un phénomène non négligeable en politique¹⁹⁵.

¹⁹³ *Ibid.*, les entrées du : 24 avril 1907, p. 527 ; 18 juillet 1907, p. 533 ; 19 juillet 1907, p. 533 ; 21 juillet 1907, p. 533 ; 1 octobre 1907, p. 538.

¹⁹⁴ Michèle Dagenais, *op. cit.*, p. 10.

¹⁹⁵ Jean Ruhlmann, *Ni bourgeois, ni prolétaires : La défense des classes moyennes en France au XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 103-118.

4. CONCLUSION

L'analyse a fait émerger une vie associative dynamique, d'une intensité et d'une variété que peu de nos contemporains pourraient imiter. Les activités associatives de Larose s'ajoutent à son travail à temps plein dans l'enseignement, à une carrière prolifique comme artiste, à une vie intellectuelle et à une sociabilité familiale. En matière de sociabilité, Larose semble insatiable. La vigueur avec laquelle il se livre à des activités associatives force la question : pourquoi s'impliquer de façon si intensive ?

Baechler souligne que les individus se donnent des groupements « quand un objectif ne peut pas être atteint sans qu'ils s'organisent en acteurs collectifs¹⁹⁶ ». Larose illustre cette tendance. Ce pragmatiste se sert les lieux de sociabilité auxquels il adhère comme des instruments, choisis ponctuellement pour satisfaire trois besoins : la fraternisation, le ressourcement et l'action. Par exemple, il se sert de la maçonnerie comme centre de réflexion et de discussion où il alimente sa vie intellectuelle, tout en sachant pertinemment que cette cellule est trop radicale et marginalisée pour porter son projet de société, dans sa globalité, sur la place publique. Quand vient le temps de promouvoir des dossiers concrets, il se sert d'un outil plus approprié. Pour l'action politique, il appuie un groupe qui partage les visées qui correspondent aux siennes. Pour la réforme éducative, il adhère à la Ligue de l'Enseignement. Pour une réponse immédiate au problème de la pauvreté urbaine, il s'active au sein de la Saint-Vincent-de-Paul.

¹⁹⁶ Jean Baechler, *op. cit.*, p. 3.

L'analyse nous a aussi fait accompagner un libre-penseur progressiste dans la radicalisation et l'extériorisation de ses positions sociales et politiques ; à mesure qu'il avance en âge, ses pratiques associatives perdent de leur intensité alors que la politique l'occupe davantage. De plus, ses positions politiques se précisent et deviennent plus extrêmes. Larose n'est certes pas le seul à manifester une telle évolution ; nous avons constaté, par exemple, l'appui donné par d'autres franc-maçons¹⁹⁷ à la réforme municipale. Et bien sûr, ce n'est pas que des franc-maçons qui revendiquent la modernisation. En tenant compte de cette montée du progressisme à Montréal du vivant de Larose, et l'appui grandissant, quoi que de courte durée¹⁹⁸, dont jouissent les alliances progressistes, il est permis de penser que l'action répressive de l'Église envers Larose et sa loge en 1910 (l'affaire Lemieux) n'avait pas pour but unique de combattre la franc-maçonnerie, mais aussi de porter un coup à la montée du progressisme de gauche à Montréal.

L'analyse a aussi rendu manifestes certains modes d'intervention qui le caractérisent. Larose est un joueur d'équipe, non un leader. Malgré des opportunités sans doute nombreuses à se désigner comme chef, à une seule occasion seulement manifeste-

¹⁹⁷ Entre autres Godefroy Langlois et Gustave Francq. N'oublions pas l'appui de la loge (le cercle) dans le soutien d'un candidat progressiste en 1904 : « Le matin été chez J. T. Townsend avec les membres du cercle pour lui demander de se présenter comme candidat échevin, été aux journaux après le faire annoncer. [...] Été après à une assemblée de Martin candidat » : *Ibid.*, l'entrée du 14 janvier 1904, p. 431.

Larose et trois autres maçons font de la cabale pour un candidat progressiste (Marchand) : Voir la note 167 du présent chapitre.

¹⁹⁸ L'élan pour la réforme municipale ralentit à Montréal dans les années 1910 : Michèle Dagenais, *op. cit.*, p. 6-10.

Aussi : Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal ... op. cit.*, p. 258-262.

t-il le désir de se représenter personnellement au pouvoir, et l'effort s'abrège très rapidement. Son zèle pour les causes réformistes n'est plus à démontrer, mais il ne s'accompagne pas du désir de diriger des groupements. L'action qu'il privilégie est participative. Il préfère prêter main forte à la réforme qui s'impose et concourir à son succès plutôt que de figurer sur l'avant-scène.

Les divulgations de Larose sur sa manière de fonctionner à l'intérieur de certains lieux de sociabilité enrichissent notre compréhension sur la façon qu'un réformiste du peuple, sans voix, sans tribune (autre que le respect que sa carrière de peintre lui confère), agit pour stimuler le progrès social. Nous remarquons que dans des affaires publiques et politiques, Larose s'active de façon conjoncturelle dans des sociabilités qui sont souvent de courte durée. Par exemple, il s'associe avec un groupe pour appuyer un candidat ; une fois l'élection passée, le groupe s'effrite. Autre exemple : il fréquente le milieu travailliste et devient un membre actif d'un club ouvrier politisé, mais délaisse le groupe au bout d'un an. Cette utilisation momentanée d'une collectivité n'est pas étonnant si on considère le but premier des groupes ; ils « demeurent indispensables, chaque fois qu'un objectif exige, pour être atteint, la coopération organisée et instituée des acteurs¹⁹⁹ ». Ce mode d'intervention par agrégation sporadique n'est certainement pas le propre de Larose et peut même constituer, à l'époque, un mode privilégié de participation associative. Plus d'un historien a souligné la difficulté qu'a la contestation réformiste de l'époque de s'allier sous une même bannière dans une concertation durable

¹⁹⁹ Jean Baechler, *op. cit.*, p. 199.

pour promouvoir ses idées²⁰⁰. Ce genre de sociabilité quelque peu épisodique semble davantage utilitaire que conviviale ; Larose doit changer fréquemment d'outil, saisissant l'instrument qui lui tombe sous la main lorsqu'une intervention s'impose. Il faut souligner, par contre, que malgré la nature provisoire de certaines de ses affiliations, dont la politique active, son engagement idéologique, lui, est constant, témoin sa persévérance et la durée de son adhésion à la franc-maçonnerie. Il épousera les mêmes causes tout au long de sa vie, peu importe le lieu de sociabilité dans lequel il évolue à un moment donné.

Une autre caractéristique de la sociabilité de Larose est sa multiplicité. Nous avons constaté la très grande variété de pratiques associatives de Larose, les unes très organisées et structurées, les autres ponctuelles et éphémères. Certaines sont populaires, d'autres élitistes ; il adhère à des associations bienfaitrices, d'autres encore, librepensantes. Alors que pour nous, une telle pratique associative pourrait paraître désorganisée, pour Larose, elle est très cohérente, car dans ses multiples expressions, elle vise invariablement le même but. L'examen a révélé qu'un dénominateur commun relie les clubs et associations que Larose appuie : le progrès. Le discours dominant dans chacun proclame l'avancement de l'individu et de la collectivité, avancement qui se veut tantôt intellectuel, tantôt matériel, et parfois les deux à la fois. D'une association à l'autre, on focalise sur différents aspects de cette croissance. Si, à l'occasion, l'effort manque de consistance, Larose compense en ne négligeant aucun secteur d'importance à ses yeux. Son activité dans un si grand nombre d'associations indique qu'il choisit de

²⁰⁰ Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 261, 264, 267 ; Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 58 ; Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal...*, *op. cit.*, p. 256, 257 ; Annick Germain, « Émergence d'une scène politique... », *op. cit.*, p. 185, 186, 191, 192, 198, 199.

répartir ses énergies entre une variété d'objectifs qui sont complémentaires, tous modernisants, et non à un seul, espérant ainsi marquer son milieu par une réforme d'envergure. Ses interventions, qui à première vue paraissent « éclatées », sont donc empreintes d'une globalité indéniable.

Enfin, nous croyons que l'essence de l'homme est révélée par ses pratiques associatives. Derrière la sociabilité de Larose, qu'elle s'exerce dans des lieux structurés ou non, nous discernons sa vision et son projet de société, son patriotisme et son adhésion à une idéologie de progrès et de développement face à des nouvelles réalités. Nous témoignons aussi de l'énergie remarquable qu'il est disposé à consacrer à la cause de la modernisation. Même si Larose ne fait pas partie de la classe de décideurs, il ne remet pas en question la lecture nationaliste de la situation, ni la définition du rôle des élites dans le développement. « Si nous voulons le Canada grand, si nous voulons avoir la part d'influence et de richesse que notre nombre devrait nous donner, il nous faut compter sur notre énergie [...]»²⁰¹, déclare-t-il. Ce qu'il réclame est la part qui revient au Canada français dans la construction de la nouvelle nation qu'il veut voir « grand ».

²⁰¹ Le « nous » en question est le Canada français : Ludger Larose, « Nous devons au clergé canadien de nous avoir conservé notre langue, notre religion et nos lois », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, date inconnu entre 1912 et 1915, p. 30.

CHAPITRE 6

Les réseaux sociaux de Ludger Larose

1. INTRODUCTION

Outre une pratique associative dynamique, les informations du journal de Larose rendent possible un regard particulièrement éclairé sur ses relations sociales en dehors des activités organisées. En effet, nous avons pu identifier des amis et des connaissances; mais en plus, en retraçant la fréquence des contacts, leur nature et le contexte, nous avons pu reconstituer certains réseaux sociaux dans lesquels circule Larose. L'examen de la constitution des réseaux sociaux, du genre de relations qui les caractérisent, de la durée et de l'évolution des pratiques à l'intérieur de chacun des réseaux sont autant d'éléments qui nous permettent de cerner les particularités de la sociabilité de Larose. Sans être d'une représentativité absolue, les pratiques familiales et sociales de Larose présentent tout de même certains points de similitude avec celles de sa classe sociale¹; leur étude permet donc une appréciation, ne serait-ce que partielle, de certaines façons de se comporter sur le plan social. L'identification de la nature et des fluctuations des fréquentations de Larose dans ses différents réseaux sociaux permettra de jeter un éclairage sur ces questions.

¹ Pour sa part, Roger Levasseur parle des sociabilités de classe qui « rendent compte des pratiques d'identification » et aussi des modes d'insertion dans le milieu. Les hiérarchies sociales moyennes utilisent une sociabilité associative dans un but : elle contribue à « l'élargissement de l'espace de vie publique et à leur rayonnement dans le champ politique » : Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal Express, 1990, p. 12, 13.

Pour analyser les réseaux sociaux de Larose, nous avons choisi quatre années de sa vie : 1894, 1896, 1901 et 1907. Ces années sont bien ciblées, car elles correspondent à des moments spécifiques de la vie de Larose : son retour de l'Europe et le début de sa carrière à Montréal (1894), sa participation à la fondation de la loge l'Émancipation (1896), la consolidation de sa carrière de peintre et de son rôle de père de famille (1901) et enfin son approche à la quarantaine et la dernière année qu'il rédige en détail les entrées de son journal (1907).

Pour effectuer l'analyse qui suit, nous avons procédé par étapes. D'abord, pour chacune des années choisies, nous avons effectué un listage de tous les contacts humains, en précisant, dans la mesure du possible, la nature du lien avec Larose, le sexe et la profession de la personne (ou des personnes) contactée(s), le lieu et la raison de la rencontre. Ensuite, nous avons effectué un tri afin de catégoriser les relations². Huit types de relations ont émergé, soit : les relations familiales, les amitiés, les liens maçonniques, les contacts avec les peintres, avec les religieux, et avec les élèves de peinture, les liens professionnels et les rencontres de nature indéterminée. Nous avons ensuite compté le nombre d'individus avec qui Larose entretient des relations et le nombre de contacts³ au total, par année, dans chaque catégorie. Ces statistiques

² En fait, on peut considérer Larose, en tant qu'objet d'étude, comme la source des liens qui le lient aux autres membres des réseaux dans lesquels il s'active. Dans ses recherches, Lemieux identifie « la variété des connexions » autant comme une propriété d'un réseau que comme une propriété de ses participants. Si le participant peut être considéré comme le point de départ des contacts, la mesure de la variété des relations qu'il entretient avec d'autres indique l'étendu de ses relations. Ces connexions définissent le capital social de l'individu : Vincent Lemieux, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 126, 127.

³ Un « contact » peut être une rencontre en personne, ainsi que l'envoi ou la réception d'une lettre. Nous utiliserons la fréquence et le nombre de contacts de Larose dans une approche davantage déductive et interprétative que purement mathématique. Nous tenterons d'éviter un piège identifié par Mercklé : l'analyse des réseaux sociaux reste trop souvent le domaine privilégié de la formalisation

renseignent sur la densité de relations⁴ et rendent possible le calcul de la moyenne de fréquentation par groupe, moyennes qui sont fort utiles à des fins de comparaison. Avant de commenter les résultats de l'analyse, nous proposons d'abord une présentation chiffrée et synthétique des relations sociales de Larose. Le bilan de cette activité sociale pour les quatre années choisies est présenté au tableau 15 à la page suivante.

Dans l'analyse qui suit, nous tenterons de donner un sens aux chiffres de ce tableau, c'est-à-dire de rendre compte des particularités et des fluctuations des relations sociales de Larose pour les quatre années choisies. Au fil de l'analyse, nous comparerons l'activité d'une catégorie de relations aux autres et à celle des années précédentes pour ce qui est de l'intensité, la nature et l'évolution de la sociabilité en parallèle avec la courbe de ascension sociale et l'évolution des responsabilités familiales. Nous tenterons d'évaluer la signification des chiffres que nous avons obtenus, afin de confirmer ou infirmer la présence d'un réseau social pour les catégories de relations identifiées.

Nous terminerons en exposant les conclusions auxquelles l'exercice nous permet d'arriver en rapport à la sociabilité montréalaise du tournant du siècle. Nous tenterons de répondre à ces questions : Comment se vivent les rapports humains dans la petite

mathématique et de la simulation ; de la sorte, on utilise la notion de réseau social pour élaborer des modèles abstraits de systèmes relationnels au lieu de faire des travaux empiriques de terrain : Pierre Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2004, p. 104, 105.

⁴ Vincent Lemieux, Mathieu Ouimet, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, Montréal, Les Presses de l'Université de Laval, 2004, p. 17-19.

TABLEAU 15

Tableau-synthèse : Les catégories de relations sociales de Larose pour quatre années de sa vie

	1894			1896			1901			1907		
	N° d'individus ^x	N° de contacts ^y	Moyenne ^z	N° d'individus	N° de contacts	Moyenne	N° d'individus	N° de contacts	Moyenne	N° d'individus	N° de contacts	Moyenne
Famille ⁵	27	167	6,2	32	502	15,7	24	108	4,5	19	102	5,4
Amis ⁶	46	252	5,5	77	423	5,5	51	245	4,8	54	145	2,7
Peintres	12	48	4	16	113	7,1	9	87	9,7	8	26	3,3
Francs-maçons	7	29	4,2	16	207	12,9	12	51	4,2	15	34	2,3
Religieux	2	17	8,5	11	25	2,3	13	25	1,9	1	1	1
Élèves de peinture	—	—	—	9	70	7,8	8	159	19,9	4	21	5,3
Liens professionnels et d'affaires	9	16	1,8	48	128	2,7	35	77	2,2	37	81	2,2
Indéterminé	60	60	1	90	90	1	69	69	1	24	24	1
Total/ année	163	589	3,6	299	1558	5,2	221	821	3,7	162	434	2,7
Nombre de mois et pages/ année ⁷	5 mois 22 pages			12 mois 55 pages			12 mois 37 pages			12 mois 23 pages		

^x - Nombre total d'individus nommés dans la catégorie durant l'année

^y - Nombre total de contacts par catégorie durant l'année

^z - Moyenne de rencontres par personne dans l'année

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-22, 80-135, 302-339 et 520-553.

⁵ Dans son journal, il est rare que Larose identifie quelqu'un uniquement par son prénom ; lorsqu'il le fait, c'est très certainement parce qu'il s'agit d'un lien familial. Nous avons donc classé comme membres de la famille les personnes dont le prénom seulement paraît dans le journal. Nous avons obtenu, lors d'une rencontre avec madame Marcelle Dufour, le 1 avril 2007, la confirmation que la majorité des personnes ainsi désignées sont effectivement des membres de la famille, souvent des neveux et nièces.

⁶ Nous définissons comme « ami » quelqu'un que Larose voit dans un contexte qui semble familier, comme une veillée, ou en compagnie de personnes que nous savons intimes avec lui.

⁷ Ces informations sont pertinentes en ce sens que le nombre de pages et le nombre de mois couverts va de pair avec le niveau de détail pour l'année en question. Soulignons que s'il est vrai que certaines années Larose écrit moins dans son journal, cela ne signifie pas pour autant qu'il est moins actif dans ses réseaux sociaux.

bourgeoisie francophone au tournant du siècle ? Quelle contribution le journal de Larose apporte-il à notre appréciation des pratiques de sociabilité du tournant du siècle? Dans cette sociabilité, voyons-nous un mouvement de classe sociale ou les activités d'un individu seul qui vit une sociabilité intense dans une multitude de réseaux ?

2. LES RÉSEAUX SOCIAUX DE LAROSE EN 1894

Larose commence son journal le 28 juillet 1894, alors qu'il arrive en bateau d'Europe et s'installe à Montréal⁸. L'artiste, à 26 ans, entame une nouvelle phase de sa vie. Il revient d'un séjour de sept ans à l'étranger et, ayant bénéficié d'une ample formation européenne, il est prêt à lancer sa carrière comme artiste. L'examen de ses relations sociales pour 1894 nous permet de nous familiariser avec les noms des personnes de l'entourage de Larose et de caractériser ses activités sociales. Il servira également de point de comparaison pour les années subséquentes.

En parcourant les entrées du 28 juillet au 31 décembre 1894, nous répertorions un total de 589 contacts humains avec 163 personnes différentes, qui fait une moyenne de 3,6 contacts avec chacun. De ces chiffres se dégage déjà une activité sociale assez intense. Pour comprendre en quoi consiste cette vie sociale, nous nous pencherons sur ses relations dans ses différents réseaux, commençant par le réseau familial.

⁸ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 28 juillet 1895, p. 1.

« La famille, lieu privilégié des échanges⁹ », est certainement un noyau social central pour Larose. En 1894, les activités du réseau familial de Larose sont remarquables en raison de la fréquence des rencontres. Larose mentionne 27 individus avec qui il aura un total de 167 rencontres, pour une moyenne de 6,2 rencontres avec chacun. Nous rappelons brièvement quelques détails déjà mentionnés concernant la famille immédiate de Larose. Cette famille, pas particulièrement nombreuse pour l'époque, est composée de son père, Thomas Larose, épicier¹⁰, une sœur et trois frères ; Ludger se trouve l'avant dernier¹¹. Sa mère est décédée depuis sept ans¹². Tous les membres de la famille, dont trois sont déjà mariés, semblent relativement à l'aise. Damase, le plus vieux, est chef d'orchestre de La Bande de la Cité au parc Sohmer et plus tard, deviendra directeur de ce parc¹³ ; François-Xavier est musicien et plus tard, le directeur du même orchestre¹⁴; Alfred est bijoutier¹⁵. Sa sœur, Clara, est mariée à Louis

⁹ Andrée Fortin, avec la collaboration de Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin, *Histoires de familles et de réseaux : la sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, p. 218.

¹⁰ Rappelons qu'il est identifié comme « grocer » à chaque année pour les années suivantes : John Lovell, ed. *Montreal Directory*, 1860-1893, p. 101, 133, 126, 153, 178, 261, 190, 196, 196, 216, 222, 326, 364, 401, 400, 437, 465, 511, 493, 435, 425, 443, 473, 401, 398, 459, 443, 427, 452, 518, 572, 620, 637 [Thomas Larose].

¹¹ Du plus vieux au plus jeune : François-Xavier (1856-1911) ; Damase, (1859-1923) ; Clara (1861-1915); Ludger (1868-1915) et Alfred (1870-1915) : Informations fournies gracieusement par madame Marcelle Dufour, petite-fille de Ludger Larose.

¹² Sa mort a eu lieu le 14 avril 1887 : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée d'avril 1887, p. 743.

¹³ Damase Larose est, en 1892, un des requérants de la corporation qui gère le parc Sohmer. Il deviendra gérant du parc Sohmer et remplacera Ernest Lavigne comme directeur lors du décès de ce dernier : Yvan Lamonde, Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919 : un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 51. Dans le répertoire Lovell's, il est identifié en comme « professor of music » en 1892-1893, comme « manager » jusqu'en 1899-1900 ; en 1905-1906 et jusqu'à la mort de Ludger, comme gérant : « mgr, Sohmer Park » : John Lovell, *op. cit.*, 1892-1915 : p. 1159, 1185, 1186, 1236, 1276, 1313, 1375, 1451, 1472, 1508. [Damase Larose]

¹⁴ Xavier Larose joue du cor dans l'orchestre d'Ernest Lavigne, la « Bande de la Cité », qui devient plus tard la « Bande du parc » ou « Musique du Parc » (qui joue au parc Sohmer). Cet ensemble est composé

Lefebvre, expert technique pour la compagnie de balances Fairbanks Morse, une importante compagnie à l'époque¹⁶. Les rencontres familiales ont généralement lieu au foyer des différents membres et parfois à l'atelier ou chez Larose. Les contacts familiaux consistent, entre autres, en visites à domicile, repas, sorties à plusieurs pour visiter des amis et sorties en famille, par exemple, pour écouter une prestation musicale au parc Sohmer. On fête quelques occasions en famille : Larose mentionne les noces de cristal de son frère Damase et de son épouse, un repas chez son frère, une visite à son père à Noël et des visites à chaque membre de la famille immédiate au Jour de l'an. Larose n'inscrit qu'exceptionnellement les thèmes des discussions, et ne donne aucune information au sujet des personnes, sauf les mariages, les décès et parfois les maladies. La fréquence des visites entre membres de la famille suggère que les relations familiales sont étroites et bonnes ; dans une semaine typique, Larose a plusieurs contacts avec des membres de sa famille, surtout avec son père et son frère célibataire, Alfred¹⁷. Ils s'entraident lorsque des situations difficiles se présentent. Par exemple, quand Larose tombe sérieusement malade de la fièvre typhoïde en novembre 1894, sa sœur l'amènera chez elle, où il recevra les soins du médecin et passera sa convalescence ; à une autre

de trente à quarante musiciens. Xavier a remplacé Lavigne comme directeur d'orchestre en 1907 et continue après le décès de ce dernier en 1909 et 1910 : Yvan Lamonde, *op. cit.*, p. 115 et photographie de Xavier, *La Presse*, 28 juillet 1900, p. 113. Il est identifié comme « musician » dans l'annuaire Lovell's, par exemple en 1902-1903 : John Lovell, *op. cit.*, 1902-1903, p. 1064. [F.X. Larose]

¹⁵ Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 126.

Aussi : John Lovell, *op. cit.*, 1902-1903, p. 1064. [Alfred Larose]

¹⁶ Information communiquée par Marcelle Dufour, petite fille de l'artiste, dans une communication le 17 avril 2007.

Dans l'annuaire Lovell's, il est identifié comme « scale manufacturer » : John Lovell, *op. cit.*, 1902-1903, p. 1090. [Louis Lefebvre]

¹⁷ Il rencontre Alfred 22 fois et son père, 26 fois entre juillet et décembre 1894 : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, p. 1-22.

occasion, on se relaie pour veiller un enfant malade¹⁸. S'il y a des disputes familiales, elles ne semblent ni majeures ni fréquentes ; dans tout le journal de Larose, il ne mentionnera qu'une altercation avec un beau-frère et ce, vers la fin de sa vie¹⁹.

En ce qui a trait aux relations avec les amis, on remarque, là aussi, un niveau élevé de convivialité. L'absence de l'artiste en France ne semble pas avoir eu raison de son réseau social montréalais ; il reprend rapidement avec ses amis, ou s'en fait des nouveaux, à en juger par les 46 personnes qu'il fréquente au total 256 fois de juillet à décembre, pour une moyenne de 5,5 contacts avec chacun, presque autant qu'avec les membres de sa famille. Parmi ces gens, il y a la future épouse et belle-famille de Larose²⁰. Cette famille entretient déjà des relations avec certains membres de la famille Larose. Larose va souvent manger ou veiller chez eux, seul ou avec son frère Alfred. Nous n'avons que quelques indications des activités ou des thèmes de discussion lors de ces moments passés ensemble : à une occasion, on joue à des jeux de société²¹ et à une autre, on parle de religion²². Lydie et ses sœurs visitent Larose chez lui et le voient chez

¹⁸ *Ibid.*, les entrées du : 1 au 18 novembre 1894, p. 17-19 ; 21 et 24 septembre 1894, p. 10.

¹⁹ Le fait que Larose raconte l'incident qui suit en 1915, alors qu'il n'écrit plus en détail dans le journal, nous laisse croire que ce genre de dispute familiale est exceptionnelle. Il s'agit d'un différend avec son beau-frère Louis Lefebvre, l'époux de sa sœur, Clara : « après souper Louis s'est monté protestant que je l'insultais en disant que le clerge [*sic*] a toujours fait cause commune avec le militarisme. Il est parti à moitié revenu de son courroux. Je décide dès ce moment de ne plus jamais le recevoir, de ne jamais le fréquenter et de plus lui parler si je le rencontre ailleurs » : *Ibid.*, l'entrée du 27 septembre 1915, p. 566.

²⁰ Larose épousera Lydie Webb en août 1895. En 1894 Larose visite souvent la famille Pharon. Il mentionne la mère, trois de ses filles (Lydie, Lottie et Lizzie Webb) ainsi que le deuxième conjoint de sa future belle-mère, Alphonse Pharon.

²¹ « Le soir été veiller tard avec Alfred chez monsieur Pharon, emporté mes jeux » : *Ibid.*, l'entrée du 19 août 1894, p. 4.

²² « Le soir été veiller seul chez monsieur Pharon, parlé de religion » : *Ibid.*, l'entrée du 13 octobre 1894, p. 12.

sa sœur, Clara. Larose fête Noël avec les Pharon : ils vont à la messe de minuit, échangent des cadeaux et soupent ensemble²³. Les fréquentations de Larose et sa future épouse se font dans une convivialité familiale.

Outre la famille de sa future épouse, Larose fréquente une vingtaine d'autres personnes, dont 14 plus de cinq fois dans les cinq mois. Comment caractériser ses liens et les activités dans son réseau amical plus large? Pour la plupart, il s'agit d'amis masculins, mais nous remarquons que Larose fréquente aussi des couples. On a quelques informations quant à la profession des personnes : un photographe, quelques médecins. Encore une fois, nous savons très peu sur les sujets de discussion²⁴. Larose visite deux personnes à leur bureau et à leur résidence ; pour les autres, il va veiller chez eux, parfois pour manger, et il reçoit des amis chez lui. Comme loisirs, dans quelques cas on va au parc Sohmer ou au théâtre, mais l'essentiel de cette fréquentation amicale se vit dans des maisons privées et non dans des lieux publics. Larose mentionne des parties de cartes et autres jeux de société²⁵. Dans quelques cas, l'échange se fait par lettre, même lorsque la personne habite à Montréal. Autre détail intéressant : durant l'année 1894, Larose fait du vin²⁶, ce qui nous permet de déduire que la consommation d'alcool fait

²³ *Ibid.*, les entrées du : 13 novembre 1894, p. 18 ; 24 et du 25 décembre 1894, p. 21.

²⁴ Voici une exception : « Le soir été au concert Saint-Jean-Baptiste, rencontré Delfosse avec mesdames Tassé et Defoy avec lesquelles nous avons causé de religion pendant une heure » : *Ibid.*, l'entrée du 27 octobre 1894, p. 16.

²⁵ *Ibid.*, les entrées du : 28 septembre 1894, p. 11 ; les 4, 7 et 14 octobre, p. 12-14.

²⁶ « Le soir visite d'Alfred et de monsieur Pagé qui m'ont aidé à presser mon vin » : *Ibid.*, l'entrée du 29 septembre 1894, p. 11. Aussi : l'entrée du 2 octobre 1894, p. 12.

partie des pratiques récréatives lors de certaines soirées amicales dans la société petite bourgeoise dont Larose fait partie.

En plus de ces 46 amis, nous avons identifié deux autres catégories de relations qui constituent d'autres réseaux d'un intérêt certain : des peintres et des gens avec qui il formera la loge l'Émancipation deux ans plus tard.

Dans le réseau des peintres en 1894, nous identifions 12 personnes avec qui Larose est en contact au total 48 fois, ce qui fait une moyenne de 4 rencontres par personne, légèrement plus faible que la moyenne des fréquentations familiales et amicales (6,2 et 5,5 respectivement). Dans le tableau 16 à la page suivante, nous indiquons les noms et le nombre de contacts de Larose avec chacun des peintres. Quelques informations biographiques sur chaque peintre nommé dans le journal de Larose paraissent à l'annexe 3 à la fin de cette thèse.

Le nombre et la fréquence des contacts avec ces peintres attestent de l'existence d'un réseau artistique dans lequel Larose circule. Parmi les peintres qu'il côtoie à Montréal en 1894, il y en a deux, Franchère et Saint-Charles, qu'il voit en raison de leur participation commune avec Larose à la commande du curé Sentenne²⁷, qui n'est

²⁷ En tout, cinq peintres étaient impliqués : Henri Beau, Joseph-Charles Franchère, Charles Gill, Ludger Larose et Joseph Saint-Charles : Gabrielle Méthot, « La commande du curé Sentenne pour la chapelle du Sacré-Coeur de l'Église Notre-Dame de Montréal, 1890-1895 », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Québec à Montréal, UQAM, septembre 1985, p. v.

TABLEAU 16
Réseau artistique de Larose en 1894

Nom	Prénom	Nombre de contacts en 1894
Beau	Henri	7
Côté	Marc-Aurèle Suzor ²⁸	7
Delfosse	Georges	4
Dyonnet	Edmond	2
Franchère	Joseph-Charles	8
Julien	Henri ²⁹	1
Lacas	Émile	1
Lamarche	Eugène-Ulric	5
Marois	Joseph A.	2
Rapin	François-Xavier-Aldéric	1
Saint-Charles	Joseph	9
Scherrer	Jules-Joseph	1

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-22.

pas encore terminée. Les contacts entre les Larose et les peintres nommés se font de différentes façons : par lettre dans le cas de Beau et de Lamarche ; par des rencontres informelles de deux, trois ou quatre individus à l'atelier ou à la résidence ; par des rencontres fortuites dans des lieux publics et par des rencontres au lieu de travail du

²⁸ Dans le journal, Larose inscrit seulement *Côté* ou *A. Côté*. En jugeant du contexte et en sachant que Suzor-Côté se trouvait au pays depuis juin 1894 et qu'il avait ajouté des éléments à son nom, qui était à l'origine Aurèle Côté, il est plus que probable que le A. Côté dans le journal est en fait Suzor-Coté : Laurier Lacroix, *Suzor-Coté : lumière et matière*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2002, p. 27, 28.

Aussi : David Karel, *Peinture et société, 1. 1603-1948*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC/Presses de l'Université Laval, 2005, p. 77 et David Karel, *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Musée du Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 764, 765.

²⁹ Durant la période où Larose installe ses tableaux à la chapelle de l'église Sacré-Cœur, nous trouvons cette entrée : « Été à la chapelle, visite de M. Jullien [sic] ». Il est probable qu'il s'agit de l'artiste Henri Julien : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 7 septembre 1894, p. 8.

peintre³⁰. Cependant, nous qualifions cette sociabilité artistique de relativement frêle ; les contacts sont davantage de nature sociale que professionnelle. En fait, les membres se voient à deux ou à trois mais sont peu portés à se réunir en groupe³¹. Ils ne semblent pas peindre ensemble, appartenir à un atelier commun, fréquenter un lieu commun, ou faire des expositions ensemble. Les liens entre les cinq peintres qui ont participé à la commande du curé Sentenne décrivent de l'amitié bien plus qu'un noyau de créativité artistique. En nombre, comparé aux 46 amis et aux nombreuses autres relations de Larose, le groupe de 12 peintres constituent un réseau plutôt restreint.

Sans dire que Larose néglige l'association avec les artistes, on constate que son réseau social déborde très largement du monde artistique. Nous croyons que pour lui, le réseau des artistes et un cercle parmi bien d'autres dans sa vie sociale ; il n'est pas plus important, ni plus vital. Cela ne devrait pas nous surprendre, car nous avons constaté à maintes reprises que dans ses pratiques associatives, Larose ne se restreint pas à un groupe ; il préfère la multiplicité et la variété. Tout en s'identifiant comme peintre, il circule simultanément dans bien d'autres lieux de sociabilité.

Un autre réseau qui capte notre attention en lisant les entrées de 1894 est celui des futurs membres de la loge l'Émancipation. Des 20 hommes qui adhéreront à la nouvelle loge, qui naîtra en 1896, Larose en fréquente déjà sept en 1894 et aura au total

³⁰ Par exemple, à l'occasion, Larose rencontre d'autres peintres à la chapelle de l'église Notre-Dame, où il installe ses tableaux.

³¹ Lorsque le groupe Les Canadiens se rencontre en 1894, nous remarquons la présence de seulement trois peintres, outre Larose : Saint-Charles, Dyonnet et Côté : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 3 novembre 1894, p. 17.

29 contacts avec ces personnes, en moyenne 4,2 contacts avec chacun dans la période de cinq mois, une fréquentation qui s'apparente à celle des artistes. Nous remarquons aussi qu'il y a une faible superposition du réseau artistique et du réseau amical qui formera plus tard la loge l'Émancipation : des 12 peintres que Larose fréquente en 1894, deux se retrouveront avec lui dans la loge l'Émancipation³².

Nous présentons au tableau 17, à la page suivante, les informations pertinentes au sujet des contacts dans ce réseau. Comme le tableau le démontre, les rencontres de Larose avec ces sept amis ne sont pas très fréquentes en 1894, à l'exception de Fortier. Les rencontres dans ce réseau amical se font individuellement, à la résidence, lors de rencontres avec d'autres personnes ou de rencontres fortuites. À l'occasion, on partage un repas ou des soirées récréatives³³, mais, fait intéressant, aucune entrée du journal ne mentionne tous, ni même plusieurs, de ces individus ensemble. On assiste à la mise en place d'amitiés plutôt informelles entre individus qui sont sans doute dans certains cas déjà membres des loges maçonniques montréalaises ; il n'y a aucune preuve d'une convergence autre qu'amicale de ces personnes en 1894. On peut caractériser ce groupe d'individus de réseau d'amitié pré-embryonnaire à la fondation de la loge l'Émancipation.

³² Il s'agit d'Eugène-Ulric Lamarche (initié en 1896) et Charles Gill (initié en 1897). Gill, qui a participé avec Larose à la commande du curé Sentenne, n'est pas nommé dans le journal en 1894, mais le sera dans les années subséquentes : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 118, 125.

³³ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 4 octobre 1894, p. 12.

TABLEAU 17

Réseau pré-embryonnaire à l'Émancipation en 1894

Nom	Prénom	Occupation	Nombre de contacts en 1894
Chrétien-Zaugg	Joseph-Aldéric-Avila	pharmacien	4
De Martigny	François	médecin, chirurgien	4
Fortier	Antoine-Achille-	artiste-musicien	12
Laberge	Louis	médecin	1
Maillet	Gaston	dentiste	1
Masson	René A.	---	4
Trudeau	Louis-Édouard	ingénieur civil	3

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p.1-22.
 Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 100-140.

Une autre catégorie de contacts sociaux de Larose, ceux avec les religieux, n'a qu'une faible représentation en 1894. Larose fréquente seulement deux membres du clergé, mais la fréquence des visites est relativement élevée, 17 au total, ce qui fait une moyenne de 8,5 visites avec chaque individu, moyenne plus élevée que celle des autres catégories de relations. Il visite le curé Sentenne, relation que nous avons explorée dans un précédent chapitre, parfois en rapport à l'exécution de la commande des toiles pour l'église Notre-Dame³⁴, parfois pour une simple visite amicale³⁵. Nous dénombrons une dizaine de rencontres entre Larose et Sentenne. Il y a aussi le Révérend Hébert, que Larose voit sept fois, parfois dans un cadre officiel³⁶, parfois dans un contexte qui

³⁴ Par exemple : « Été voir monsieur Sentenne qui m'a donné \$57 » : *Ibid.*, l'entrée du 18 août 1894, p. 4. Aussi le 30 août, p. 6 ; le 19 septembre, p. 10 ; le 24 décembre, p. 21.

³⁵ « Été voir monsieur Sentenne à l'hôpital Notre-Dame » : *Ibid.*, l'entrée du 25 septembre 1894, p. 10.

³⁶ « Typhoïde, visite du Rnd Hébert qui m'a confessé » : *Ibid.*, l'entrée du 3 décembre 1894, p. 18.

semble amical³⁷. Nous verrons dans les années subséquentes que Larose continuera à entretenir des amitiés avec des religieux.

La catégorie des liens professionnels et d'affaires aura davantage d'ampleur dans les années subséquentes, mais est tout de même représentée en 1894. Nous discernons seulement neuf personnes dans cette classe d'associations avec qui Larose est en contact, au total, 16 fois, ce qui représente 1,8 contacts avec chacun, moyenne comparativement faible. Parmi ces liens, nous retrouvons un directeur d'école, des propriétaires des logements ou ateliers qu'il occupe, un barbier, un notaire et des gens qui font faire un portrait.

Dans la catégorie « rencontres indéterminées » nous plaçons 60 noms. Cette catégorie a été créée en raison de son importance numérique. Il s'agit d'individus que Larose ne rencontre qu'une seule fois, pour des raisons non précisées dans le journal³⁸. En l'absence de renseignements nous permettant de caractériser ces liaisons, il est tout de même incontestable que ces noms ajoutent quantitativement sinon qualitativement à l'analyse des réseaux sociaux de Larose. Ce qui est peut-être encore plus significatif, c'est que Larose croit bon de mentionner dans son journal des contacts de tous genres, sporadiques ou soutenus.

³⁷ « J'ai été au séminaire voir monsieur Hébert » : *Ibid.*, l'entrée du 22 décembre 1894, p. 20.
« Après-midi, courte visite de Rnd M. Hébert » : *Ibid.*, l'entrée du 31 décembre 1894, p. 22.

³⁸ Par exemple : « Courte visite de Sicard » (la seule mention de Sicard en 1894) : *Ibid.*, l'entrée du 26 août 1894, p. 5 ; « À 2 heures courte visite de J. Bte. St-Germain » (la seule mention de Saint-Germain en 1894) : *Ibid.*, l'entrée du 23 août 1894, p. 6.

Dans cette première année d'analyse, ce qui nous frappe le plus de la sociabilité de Larose est son intensité et le grand nombre d'individus qu'il connaît. Malgré les exigences de son travail comme professeur de dessin³⁹ et la pratique de son art, il n'est pas rare qu'il mentionne des contacts plus ou moins prolongés avec de cinq à dix personnes par jour. Larose est peu souvent seul chez lui le soir, même en semaine. Nous remarquons aussi que les contacts dans ses réseaux sociaux se font essentiellement en privé, dans des résidences ; des rencontres dans des endroits publics sont l'exception. Cette vie sociale se vit en groupes qui dépassent rarement huit ou dix personnes. On remarque aussi le peu de ségrégation hommes-femmes et la nature intergénérationnelle de cette sociabilité.

3. LES RÉSEAUX SOCIAUX DE LAROSE EN 1896

La vie de Larose a subi des changements importants entre 1894 et 1896. L'artiste, à 28 ans, est maintenant marié. Il est un franc-maçon depuis peu et participera au cours de l'année à la fondation de la loge l'Émancipation⁴⁰. Il est toujours à l'emploi de la Commission scolaire catholique comme professeur de dessin à l'Académie du Plateau. Larose, aussi volubile sur son activité sociale en 1896 qu'il l'avait été en 1894, mentionne presque deux fois plus de noms, c'est-à-dire 299 (comparé à 163 pour les cinq mois de 1894), ce qui n'est pas étonnant, du fait qu'il s'agit d'une année complète.

³⁹ Larose est déjà, depuis septembre 1894, à l'emploi de la commission scolaire à l'Académie du Plateau comme professeur du dessin. Il y enseigne de 13:30 à 16:00 ou 17:00 du lundi au vendredi : *Ibid.*, l'entrée du 10 septembre 1894, p. 8.

⁴⁰ « Été chez le Dr. Cornu, signé ma demande pour entrer à la loge des Cœurs-Unis » : *Ibid.*, l'entrée du 25 février 1895, p. 31.

Au total, Larose enregistre 1 558 contacts durant l'année, à une fréquence moyenne de 5,2 par personne, plus élevée que la moyenne de 1894, toutes catégories confondues, qui était de 3,6.

En 1896, 32 personnes faisant partie de la famille de Larose sont mentionnées, pour un total de 502 contacts, ce qui fait une moyenne de 15,7 contacts avec chacun, soit plus du double pour cette catégorie en 1894. Le réseau familial de Larose s'agrandit considérablement, car neuf personnes s'ajoutent : son épouse et les membres de la famille immédiate. L'essentiel des contacts avec cette famille, les Pharon⁴¹ se fait par des visites en soirée à une fréquence qui est généralement hebdomadaire. L'épouse de Larose passe beaucoup de temps chez sa mère ; Larose va la rejoindre et souvent, reste à souper et à veiller. Malgré l'ajout de la famille Pharon au cercle familial, la fréquence des rencontres avec les Larose demeure stable. Outre les visites régulières, on partage des repas et on fête des occasions familiales ensemble⁴². Larose et son épouse, à leur tour, reçoivent les membres des deux familles, une à la fois ou les deux ensemble. Le loisir préféré en 1896 consiste à jouer aux cartes⁴³. Parfois on organise des soirées où se réunissent plus de dix personnes pour jouer ; à l'occasion s'ajoutent quelques amis.

⁴¹ Rappelons que Pharon est le nom de famille du deuxième conjoint de la mère de Lydie Webb, l'épouse de Larose.

⁴² Par exemple : « Après été veiller chez Damase pour fêter papa avec Clara, Louis, Xavier, Matilda, Alfred, Louis et Bertha lui ont présenté un service à dîner » : *Ibid.*, l'entrée du 19 janvier 1896, p. 82.

⁴³ Nous comptons 11 parties de cartes familiales en 1896. Les seuls jeux (cartes ou autres) que Larose identifie dans le journal sont : tiddleywinks, « pitons », « enker » et « scoupa » ou « sécoupa » : *Ibid.*, les entrées du : 28 septembre 1894, p. 11 ; 1 et 15 décembre 1895, p. 75, 77 ; 3 janvier 1897, p. 136 ; 5 avril 1902, p. 351.

Comme en 1894, en 1896 la fréquentation de Larose avec le réseau familial est intense et se vit pour l'essentiel dans les maisons privées.

Malgré l'intensité des loisirs familiaux, Larose trouvera le temps pour des relations extra-familiales. En dehors de ses liens artistiques et maçonniques, nous recensons 77 amis qu'il voit dans l'année, pour un total de 423 contacts, ce qui fait une moyenne de 5,5 rencontres avec chacun, moyenne identique à celle de 1894. Parmi ces personnes, il en voit 64 deux fois ou plus, et 19 cinq fois ou plus. Non étonnamment, nous remarquons que parfois, le réseau amical de Larose se mêle au réseau familial⁴⁴. Les informations du journal, quoique brèves, nous permettent de faire quelques constats sur les activités du réseau amical. Larose reçoit un grand nombre de visites chez lui et à son atelier, lieu qui prend progressivement de l'importance dans la vie sociale du peintre⁴⁵. De son côté, il rend de nombreuses visites à ses amis ; on échange des lettres et des livres ; on mange ensemble dans les résidences privées et dans des restaurants ; à l'occasion on sort pour boire un verre ; on se rencontre lors des visites chez un ami respectif. Les rapports peuvent inclure des activités professionnelles, car certains de ses amis font faire un portrait ou lui demandent des tableaux⁴⁶. Quoique Larose ne

⁴⁴ Par exemple, Larose voit le couple Toussaint et Lavallée dans une soirée familiale : « Le soir été veiller chez Damase avec Lydie, papa, maman, Wilbrod, Lizzie, Alexina, Clara, les deux Louis, monsieur et madame Toussaint, monsieur et madame Lavallée, revenu à 12½ heures » : *Ibid.*, l'entrée du 17 décembre 1896, p. 134.

⁴⁵ Par exemple, en avril de 1896 Larose reçoit 15 visiteurs à l'atelier. Il reçoit d'autres, sans spécifier s'ils viennent à sa résidence ou à l'atelier. L'atelier est aussi un endroit où naissent des amitiés. Par exemple, il y peint le portrait de Marc Beaudry. Une fois le portrait terminé, ce dernier se rend souvent à l'atelier de Larose. Les deux se verront 30 fois durant l'année.

⁴⁶ *Ibid.*, les entrées du : 3 juillet 1896, p. 110 ; 11 novembre 1896, p. 129 ; 19 décembre 1896, p. 134.

mentionne pas toujours la profession des personnes qu'il côtoie, nous trouvons parmi ses amis des collègues enseignants, un photographe et quelques médecins.

En 1896, le réseau artistique de Larose s'agrandit en nombre. Dans le tableau 18 à la page suivante, nous indiquons les noms des 16 individus qui composent le réseau artistique de Larose en 1896. Quatre peintres que Larose fréquentait en 1894 ne sont pas mentionnés en 1896⁴⁷. Les informations biographiques sur ces artistes se trouvent à l'annexe 3.

Avec ces 16 artistes, Larose a, au total, 113 contacts en 1896, pour une moyenne de 7,1 contacts avec chacun, presque le double de celle de 1894. Toutefois, si nous comparons avec la moyenne des rencontres familiales ou maçonniques, la moyenne des rencontres entre artistes est inférieure de moitié⁴⁸. Si nous analysons de plus près les relations que Larose entretient avec ces peintres, nous remarquons que dans son ensemble, les rencontres sont plutôt inégales : intenses avec un artiste seulement, Lacas, intensité qui ne se maintiendra pas, cependant, dans les années subséquentes⁴⁹ ; uniquement par correspondance avec Beau, qui habite Paris ; et très faibles, de une à trois fréquentations, avec dix artistes.

⁴⁷ Il s'agit de Brymner, Côté, Julien et Scherrer.

⁴⁸ En 1896, la moyenne des rencontres avec les artistes est 7,1 fois chacun, comparé aux rencontres familiales, qui est 15,7 fois chacun, et maçonnique, 12,9 fois chacun. N'eut été de Lacas, la moyenne des rencontres par année aurait été encore plus faible : 4,8 par artiste pour l'année.

⁴⁹ La fréquentation étroite de Lacas en 1896 est un phénomène passager. Larose l'avait vu seulement une fois en 1894, neuf fois en 1895 et il le verra seulement huit fois en 1897.

TABLEAU 18

Réseau artistique de Larose en 1896

Nom	Prénom	Nombre de contacts en 1896
Beau	Henri	10
Brymner*	William	1
Cullen	Maurice	4
Delfosse	Georges	2
Dyonnet	Edmond	7
Franchère	Joseph-Charles	3
Gill	Charles	12
Lacas	Émile	41
Lamarche	Eugène-Ulric	11
Marois	Ulric	1
Paradis	Jobson	1
Prendergast	Maurice	1
Rapin	A.-F.-X.	3
Ratel	Albert	3
Russel	?	1
Saint-Charles	Joseph	1

* Les sept noms en caractères gras sont des ajouts depuis 1894.

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 80-135.

Larose entretient des rapports plus étroits, c'est-à-dire plus de quatre contacts dans l'année, avec seulement cinq peintres. En raison du grand nombre de rencontres avec Lacas, qui se font autant à l'atelier de Larose qu'à celui de Lacas, il est permis de croire que les deux peintres partagent l'atelier ou des contrats de peinture⁵⁰. L'étroitesse de cette relation suggère une collaboration ou une mise en commun artistique peu

⁵⁰ Selon David Karel, Émile Lacas vend d'immenses tableaux faits à partir de photographies des scènes pittoresques du Canada, obtenue du Canadien Pacifique, en compagnie d'Eugène L'Africain, qui assume l'aspect artistique. L'Africain décède en 1892 : David Karel, *Dictionnaire des artistes, op. cit.*, p. 439, 450. Suite au décès de L'Africain, il est possible que Lacas sollicite la collaboration d'autres artistes, comme Larose.

caractéristique pour Larose. Pour ce qui est de la nature des rencontres avec les autres peintres, les entrées du journal mentionnent des visites occasionnelles à l'atelier de Larose ; on travaille un peu et on discute. Parfois, Larose visite un peintre, ou ils se rencontrent à une exposition de peinture. Les entrées du journal rendent rarement compte des rassemblements de plus de trois ou quatre peintres à la fois. Malgré une participation à certaines activités de la Art Association, ce lieu de sociabilité artistique occupe peu de place dans la vie de Larose et il ne mentionne pas d'autres associations de peintres, ce qui nous semble étrange pour quelqu'un qui est si épris de l'activité associative. Il faut donc conclure à l'absence de tels regroupements d'artistes. Encore une fois, les contacts du réseau artistique de Larose semblent davantage sociaux que professionnels, sauf dans le cas de Lacas, et pour cette raison, nous doutons de la capacité de pareilles fréquentations de servir de noyau d'expérimentation et de stimulation à la créativité artistique. Dans le prochain chapitre, nous explorerons le milieu artistique du tournant du siècle. Ces éclaircissements sur les conditions d'exercice de l'art à Montréal à ce moment de l'histoire nous aideront à comprendre la difficulté qu'ont les peintres contemporains de Larose à se donner des lieux de sociabilité significatifs pour l'avancement de leur art.

En contraste avec la précarité qui caractérise les liens du réseau artistique, c'est la vitalité qui règne dans le réseau maçonnique. En fait, c'est en 1896 que les maçons, principalement ceux de la loge Les Cœurs-Unis, formeront la nouvelle loge l'Émancipation. Le tableau 19, présenté à la page suivante, expose les rencontres du réseau maçonnique de Larose en 1896.

TABLEAU 19

Réseau maçonnique de Larose en 1896, année de la fondation de l'Émancipation

Nom	Prénom	Occupation	Nombre de contacts en 1896
Beaugrand	Honoré	journaliste	1
Boivin	Jean-Baptiste	bijoutier et opticien	12
Chrétien	A.	pharmacien	8
Cornu	Félix	médecin	13
De Martigny	Adelstan	chirurgien, pneumatologue	13
De Martigny	François-Xavier	médecin, chirurgien	7
De Martigny	Paul	journaliste	9
Désaulniers	Gonzalve	journaliste, avocat, juge	4
Fortier	Antoine-Achille	artiste-musicien	32
Globensky	J.-G.	inspecteur de police	2
Langlois	Godfroy	journaliste, député	12
Maillet	Gaston	dentiste	21
Masson	Rene-A.	---	6
Pelletier	Alphonse	imprimeur-éditeur	51
Prince	Lorenzo	journaliste	8
Trudeau	Louis-Édouard	ingénieur civil	8

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p.80-135.
 Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 100-140.

Dans ce réseau, Larose fréquente 16 personnes au total 207 fois dans l'année, pour une moyenne très dynamique de 12,9 contacts avec chacun, moyenne qui est trois fois plus élevée qu'en 1894 et semblable à la moyenne de la fréquentation familiale en 1896, qui est à 15,7. D'emblée, nous remarquons une particularité intéressante : alors qu'en 1894 il y a un léger chevauchement entre le réseau artistique et le réseau amical qui formera plus tard la loge l'Émancipation, ce chevauchement ne se présente plus en 1896 et ne croîtra pas dans les années subséquentes. Des 12 peintres que Larose fréquente en

1894, seulement deux se retrouveront avec lui dans la loge Émancipation⁵¹. Il n'y aura pas d'effet d'entraînement des artistes vers la maçonnerie⁵².

Les discussions qui aboutissent à la fondation de la loge l'Émancipation se situent dans les premiers mois de 1896 et se concluent par l'installation officielle en juillet. Le journal rend compte d'une grande activité associative informelle entre les membres et nous remarquons la forte tendance à des réunions auxquelles se présentent de six à huit personnes. À cela s'ajoutent les neuf réunions formelles de l'Émancipation. Le réseau maçonnique est actif et dynamique, comme il se doit pour une nouvelle association.

Dans la catégorie des religieux, en 1896, nous remarquons que Larose fréquente un nombre assez élevé de membres du clergé. Il mentionne 11 religieux qu'il voit au total 25 fois dans l'année, c'est-à-dire une fréquence moyenne de 2,3 contacts par personne, le quart de celle de 1894. Il voit seulement cinq de ces religieux plus de deux fois, parmi lesquels se trouve le curé Sentenne, qu'il fréquentait en 1894 et qu'il visite huit fois en 1896. Comme en 1894, Larose voit ces personnes presque toujours seules, et n'indique ni la raison de la visite, ni la durée, ni le thème de la conversation. D'habitude, ces rencontres ont lieu sur le terrain du religieux, soit à l'église ou à sa résidence, et très

⁵¹ Il s'agit d'Eugène-Ulric Lamarche (initié en 1896) et Charles Gill (initié en 1897). Gill, qui a participé avec Larose à la commande du curé Sentenne, n'est pas nommé dans le journal en 1894, mais le sera dans les années subséquentes : Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 118, 125.

⁵² Rappelons qu'à l'époque les artistes sont souvent dépendants des institutions religieuses ; confronter l'Église en s'affiliant à des sociétés secrètes ou à d'autres mouvements de contestation peut signifier l'impossibilité de vivre de son art.

exceptionnellement à l'atelier de Larose⁵³. Puisque les contacts sont de l'ordre des amitiés isolées, nous avons affaire à une catégorie de relations ne menant certainement pas à un réseau. Nous soulignons également la fréquence limitée des contacts.

Une nouvelle catégorie de noms apparaît en 1896 : celle des élèves qui suivent des cours privés de dessin ou de peinture. Larose commence à dispenser ce genre de leçons en 1895⁵⁴. En 1896 il recevra un total de neuf élèves, dont cinq qui sont nommés plus de deux fois. Deux de ces élèves ont plus de 20 leçons dans l'année⁵⁵. Au total, en 1896 Larose aura 70 contacts avec ces élèves, pour une fréquence moyenne de 7,8 fois chacun dans l'année. Alors qu'on aurait cru que ce genre de relation soit davantage catégorisé comme professionnel, il appert que des liens d'amitié se développent entre Larose et certains de ces élèves. Par exemple, Larose fréquente un élève et sa famille en dehors du contexte des leçons⁵⁶. Un autre élève est un franc-maçon ou un sympathisant⁵⁷; de plus Larose reçoit ce dernier avec son épouse en dehors des leçons⁵⁸. Il est également

⁵³ « Le matin été à l'atelier, visite de Pelletier et Fortier et monsieur curé Troie » : *Ibid.*, l'entrée du 25 septembre 1896, p. 121.

⁵⁴ En 1895, Larose a deux élèves. À un élève, il dispense quatre leçons et à l'autre, cinq.

⁵⁵ M. Welsh aura 30 leçons ; Edgar Contant, 23 ; Lanthier, 6 ; Débingua, 5 et Larkin, 2 leçons.

⁵⁶ En début d'année, Larose voit Edgar Contant hebdomadairement, parfois il le garde à manger et Larose visite aussi sa famille : « Été après voir monsieur et madame Contant, été avec Edgard [*sic*] » : *Ibid.*, l'entrée du 1 avril 1896, p. 95.

⁵⁷ Monsieur Welsh n'est pas membre de la loge l'Émancipation selon Roger Le Moine, mais peut appartenir à une autre loge montréalaise. L'entrée suivante le place dans une activité maçonnique : « Le soir été au banquet au Club philosophique et littéraire chez monsieur Welsh & Rough, était présent un Français, monsieur Camille Muller né en Lorraine 1865, membre de la loge des Amis Joussant de Marseille » : *Ibid.*, l'entrée du 17 février 1899, p. 237.

⁵⁸ « Visite de monsieur et madame Welsh, monsieur Rough avec Marie-Anne » : *Ibid.*, l'entrée du 7 mars 1896, p. 90.

probable que les élèves développent des amitiés entre eux, car parfois plus d'un travaille avec Larose à son atelier en même temps. Il est évident que pour Larose, quelques-unes de ces relations représentent un mélange de contact professionnel et d'amitié. Si nous ne pouvons caractériser ce groupe de *réseau* proprement dit, étant formé d'un nombre très restreint d'individus, il y a définitivement un bon niveau de convivialité et un sens d'objectif commun, éléments nécessaires à l'existence d'un réseau. Nous assistons à la naissance d'une forme d'activité associative artistique qui, nous le verrons, s'érige en périphérie de son association avec les artistes et qui prend de l'ampleur dans la vie de Larose. Toutefois, à ce stade en 1896, il est prématuré de conclure à l'existence d'un véritable réseau.

Les rencontres dans la catégorie de liens professionnels et d'affaires sont légèrement plus nombreuses en 1896. Nous identifions 48 personnes avec qui Larose aura au total 128 contacts professionnels en 1896, soit une moyenne de 2,7 contacts par personne, à comparer avec 1,8 en 1894. Larose en verra 26 deux fois ou plus dans l'année, mais seulement quatre cinq fois ou plus. Dans cette catégorie, il y a, entre autres, des personnes qui font faire leur portrait ou qui achètent des tableaux, un propriétaire, un tailleur, un épicier, un médecin qui soigne l'épouse de Larose et des gens avec qui il fait des transactions immobilières. Les entrées du journal ne suggèrent pas de lien d'amitié avec ces personnes et nous remarquons qu'en général les contacts sont peu fréquents.

Comme en 1894, Larose a un grand nombre de contacts avec des gens qui sont nommés une seule fois, et ce, dans un contexte qui ne nous permet pas de déterminer

qu'il s'agit de l'amitié ou des affaires. Nous identifions 90 de ces personnes, nombre significativement plus élevé que les 60 personnes de cette catégorie en 1894.

En raison des chiffres que nous venons d'exposer, soit 1 558 contacts avec 299 personnes, il est indiscutable que Larose connaît un nombre de personnes surprenant et qu'il a une vie sociale très soutenue. Par le fait qu'il nomme ces individus, il est évident que les contacts humains sont les points forts de son quotidien. Comme en 1894, cette sociabilité se vit essentiellement dans le privé. Il est vrai que Larose fréquente aussi des endroits publics, surtout pour des concerts, des pièces de théâtre, etc., mais lorsqu'il se livre à ce genre de loisir il est surtout en compagnie de sa femme⁵⁹.

Malgré le grand nombre de personnes que Larose connaît, il n'est possible d'identifier que trois réseaux : le réseau familial, le réseau maçonnique et le réseau artistique. À la vie sociale dans ces réseaux, il faut ajouter des pratiques associatives en 1896, examinées dans le chapitre précédent, soit : les Forestiers qu'il fréquente une fois, la Saint-Vincent-de-Paul, 16 fois, et le Club de l'indépendance du Canada, trois fois. Les entrées du journal ne nous permettent pas d'identifier des fréquentations avec les personnes de ces associations en-dehors des réunions. Nous avons examiné une à une ses fréquentations amicales⁶⁰, mais au delà de quelques noms mentionnés occasionnellement en association, nous n'avons pas identifié des pairages ou des regroupements qui reviennent à répétition, gens qui fréquentent les lieux communs ou

⁵⁹ Par exemple : « Le soir été entendre la Bande de Sousa avec ma femme » : *Ibid.*, l'entrée du 6 juin 1896, p. 105. Aussi : les entrées du : 14 juillet 1896, p. 111 ; 16 juin 1896, p. 106.

⁶⁰ C'est-à-dire les 19 amis plus intimes, qui sont nommés cinq fois ou plus en 1896.

qui se suivent dans des activités associatives. Pour 1896, le journal de Larose ne nous permet pas de confirmer l'existence d'autres réseaux sociaux que ceux nommés plus haut.

4. LES RÉSEAUX SOCIAUX DE LAROSE EN 1901

En 1901, Larose, âgé de 33 ans, est père de famille et vit à l'aise, puisqu'il a gagné environ 20 000,00 dollars dans une loterie en 1898. Il réside dans une belle maison sur l'avenue Mont-Royal, résidence qu'il a fait construire et dans laquelle il habite depuis septembre de 1899. Il semble s'être lancé sur une trajectoire sociale ascendante. Nous remarquons d'emblée un changement dans le journal de Larose en 1901 : alors qu'il mentionnait les noms de 299 personnes en 1896, pour un total de 1 588 contacts, toutes catégories de relations confondues, il ne mentionne que 221 personnes qu'il contacte 821 fois en 1901, pour une moyenne de 3,7 contacts par individu, une baisse de 26 % en effectifs et de 47 % en nombre de contacts. Cette diminution de l'interaction sociale de Larose peut s'expliquer par une plus grande occupation professionnelle. En 1901, Larose enseigne à l'Académie du Plateau les après-midis de la semaine, reçoit plusieurs élèves pour des leçons privées, gère deux maisons à revenus⁶¹ et fait de la spéculation immobilière. De plus, il effectue des travaux de finition à sa résidence qu'il a fait construire⁶² et est actif dans quatre associations : la franc-

⁶¹ Une se trouve sur la rue Beaudry, l'autre, sur la rue De Montigny : *Ibid.*, l'entrée du 9 février 1901, p. 305.

⁶² Par exemple : « Leçon de Laberge et peint ma clôture après » ; « Monsieur Turmel a travaillé à la cave toute la journée, moi j'ai travaillé à la cave le soir » : *Ibid.*, les entrées du : 26 juin 1901, p. 319 ; 7 décembre 1901, p. 337.

maçonnerie, la Saint-Vincent-de-Paul, la Société des numismates et des antiquaires et la Société d'histoire naturelle, activité qui représente, en tout, 26 réunions.

La dynamique familiale est passablement transformée depuis 1896, changements qui peuvent expliquer le fait que Larose voit seulement 24 membres de la famille au total 108 fois, ce qui fait une moyenne de seulement 4,5 contacts avec chacun dans l'année, le tiers de la moyenne des contacts familiaux en 1896. Il a maintenant deux enfants en bas âge et son épouse accouchera d'un troisième en novembre. Le père de Larose n'habite plus Montréal depuis avril de 1898, date à laquelle il s'installe à Saint-Jérôme. Larose communique avec lui par lettre, mais en 1901 ne le verra que deux fois. Avec ses frères et sœurs, les contacts sont passablement moins réguliers qu'ils ne l'étaient en 1896. Son frère Alfred fréquente la sœur de Lydie ; Alfred et Lottie se marieront en septembre de 1901. Larose a toujours eu et aura jusqu'à sa mort, une relation plus étroite avec ce frère, qui fréquente une variété de lieux de sociabilité avec Ludger, dont la loge l'Émancipation⁶³. Les deux couples se visitent régulièrement et veillent ensemble, parfois en compagnie d'autres membres de la famille. Larose mentionne ses autres frères et sa sœur beaucoup moins souvent⁶⁴ et évoque à peine les conjoints de ses frères et de sa sœur⁶⁵. Du côté de son épouse, où le couple Larose passait beaucoup de temps en 1896, la famille a, elle aussi, subi des bouleversements profonds :

⁶³ Son frère Alfred est présent dans trois associations avec Ludger : Les Canadiens, le Club de l'indépendance du Canada et la loge l'Émancipation : *Ibid.*, les entrées du : 3 novembre 1894, p. 17 ; 11 novembre 1896, p. 129 ; 25 octobre 1898, p. 222.

⁶⁴ Larose mentionne sa sœur Clara 6 fois, comparé à 13 fois en 1896 ; son frère Damase 7 fois, comparé à 26 fois en 1896 ; son frère Xavier 8 fois, comparé à 11 fois en 1896.

⁶⁵ Ces conjoints sont mentionnés entre une à trois fois.

la sœur de Lydie, Lizzie, est décédée en juillet de 1897 ; un an plus tard, ce sera au tour de la mère. Nous imaginons donc assez facilement que la convivialité du côté de la famille Pharon soit profondément affectée par ces décès⁶⁶, en considérant en plus que monsieur Pharon n'est pas le père de Lydie⁶⁷. En fait, en 1901, Larose enregistre 12 visites chez Pharon, alors qu'en 1896, il avait enregistré 65. Les entrées de 1901, qui occupent 37 pages, comparé à 55 pages consacrées à 1896, sont plus brèves et ne mentionnent que rarement la nature des activités familiales. Il inscrit quelques repas en famille, et seulement une partie de cartes familiale, activité qui était très prisée les années précédentes.

Pour ce qui est des autres catégories de relations, nous remarquons une diminution dans le nombre de visites à des amis en 1901. Il rencontre 51 personnes au total 245 fois, soit une moyenne de 4,8 visites à chacun. Cette moyenne est tout de même élevée si on considère qu'elle est très semblable à celle de 1896 et qu'elle est légèrement supérieure à celle des contacts familiaux en 1901. De ces 51 amis, 39 sont nommés deux fois ou plus, mais seulement huit sont nommés plus de cinq fois. Ce qui est frappant en 1901 est l'absence de quelques amis intimes de Larose des années précédentes, amis qui réapparaîtront, cependant, dans les années ultérieures. Ceci est le

⁶⁶ Les recherches d'Andrée Fortin sur les réseaux familiaux soulignent l'effet marquant de décès des parents, surtout celui de la mère, sur les relations de famille ; les rencontres s'espacent, « chacun formant désormais sa propre cellule familiale avec ses enfants et même ses petits-enfants » : Andrée Fortin, *et al.*, *op. cit.*, p. 214.

⁶⁷ Nous rappelons la situation familiale : Mariée à Thomas Webb, Odila Lefebvre a eu trois filles : Lydie, Lottie et Lizzie. Après le décès de son conjoint, elle se marie avec Alphonse Pharon et aura quatre autres filles : Rébecca, Alice, Yvonne et Béatrice.

cas de W. Gauthier, nommé 25 fois en 1896⁶⁸, de monsieur et madame Page, nommés 11 fois en 1896⁶⁹ et de Philius Beaudry, ami de Larose déjà en 1894, nommé près de 100 fois en 1896⁷⁰. Nous remarquons aussi la diminution de certaines fréquentations : Larose voit Marc Beaudry⁷¹ seulement 6 fois en 1901, à comparer avec 30 contacts en 1896. Aucun indice du journal ne nous permet d'expliquer la rupture ou la diminution des contacts avec certains membres du réseau amical. Quoiqu'il soit possible que Larose les voit, mais n'enregistre pas les visites dans son journal, nous croyons plutôt que l'intensification des responsabilités familiales et professionnelles empêche de contacts réguliers avec des amitiés.

En 1901, le nombre de peintres du réseau artistique diminue lui aussi de façon marquée. Larose nomme neuf peintres⁷², identifiés ci-bas dans le tableau 20, au total 87 fois, pour une moyenne de 9,7 de contacts ; moyenne qui semble, à prime abord, élevée, le double de la fréquentation des membres du réseau familial. Nous remarquons une fréquentation assidue avec le peintre Marois, qui semble travailler à l'atelier de Larose.

⁶⁸ À comparer avec les 20 fréquentations Larose-W. Gauthier pour la période de 24 mois précédant 1901, soit du 1 janvier 1898 au 31 décembre 1900.

⁶⁹ À comparer avec les 15 fréquentations Larose-monsieur et madame Pagé pour la période de 24 mois précédant 1901, soit du 1 janvier 1898 au 31 décembre 1900.

⁷⁰ La rupture semble subite, car du 1 janvier 1898 au 31 décembre 1900, c'est-à-dire les 24 mois précédant 1901, Larose a eu 42 contacts avec Philius Beaudry. Le couple Beaudry a vécu des difficultés depuis 1896, ce qui peut avoir affecté leur amitié avec Larose. En fait, en 1899, Philius et son épouse Maria se séparent. Le couple semble reprendre la vie commune et aura une fille en novembre 1902. La relation entre Philius Beaudry et Larose reprendra, mais seulement vers la fin de 1902 : « Été après chez Philius Beaudry où je n'étais pas allé depuis longtemps, soupé là » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 23 novembre 1902, p. 375. Aussi : les entrées du : 4 février 1899, p. 236 ; 22 décembre 1902, p. 379 ; 8 novembre 1902, p. 374 ; 3 juillet 1903, p. 412.

⁷¹ Le journal ne suggère pas de lien de parenté entre Marc Beaudry et Philius Beaudry.

⁷² Des informations biographiques sur ces peintres paraissent à l'annexe 3, à la fin de cette thèse.

Cette association étroite avec Marois est un phénomène particulier à 1901 qui ne se présentait pas les années précédentes et ne se répétera plus dans les années subséquentes⁷³.

TABLEAU 20

Réseau artistique de Larose en 1901

Nom	Prénom	Nombre de contacts en 1901
Beau	Henri	15
Delfosse	Georges	3
Dyonnet	Edmond	3
Franchère	Joseph-Charles	1
Gill	Charles	3
Lamarche	Eugène-Ulric	2
Marois	Ulric	55
Saint-Charles	Joseph	1
Scherrer	Jules-Joseph	1

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 302-339.

Le tableau 20 rend compte de la fréquentation encore très inégale qui caractérisait aussi les contacts du réseau artistique en 1896. N'eut été de Marois et de Beau, l'activité du réseau en 1901 aurait été très précaire. La faiblesse numérique du groupe de peintres avec qui Larose est en interaction régulière atteste d'une difficulté à utiliser une collectivité artistique pour se ressourcer et s'encourager. Ce n'est pas que Larose délaisse la pratique de son art en 1901, car plus de 200 entrées attestent du fait qu'il utilise ses moments libres pour peindre. Néanmoins, malgré l'inégalité des fréquentations, pris au total, nous devons admettre que les chiffres indiquent une

⁷³ Voici les fréquentations de Larose avec Marois : deux contacts en 1897 ; 0 en 1898 ; 0 en 1899 ; 6 en 1900 ; 55 en 1901 ; 5 en 1902 ; 0 en 1903 ; 0 en 1904 ; 4 en 1905 ; 3 en 1906 et 0 en 1907.

certaine vitalité du réseau artistique. Les contacts réguliers et la collaboration assez étroite, même si ce n'est qu'avec deux peintres, sont sans doute stimulants pour Larose. Alors que les contacts familiaux et amicaux sont à la baisse, les rencontres avec des artistes augmentent, indiquant que la fréquentation des artistes demeure une priorité.

La fréquentation des maçons de la loge l'Émancipation est moins vigoureuse en 1901 qu'en 1896. Comme le montre le tableau 21 à la page suivante, ce sont surtout les rencontres amicales en dehors des réunions de la loge qui diminuent⁷⁴.

En 1901, Larose enregistre des contacts avec 12 maçons qu'il voit au total 51 fois, ce qui représente une moyenne de 4,2 rencontres par personne. Par contre, le nombre de réunions maçonniques est légèrement à la hausse : alors que Larose en consignait 9 en 1896, ce nombre passe à 12 en 1901⁷⁵.

En dehors des réunions, Larose voit seulement sept de ces 12 maçons deux fois ou plus. Si on enlève Pelletier, la fréquence moyenne des contacts diminue à 2,4 fois chacun dans l'année, fréquentation assez faible. Une comparaison rapide avec le tableau

⁷⁴ Lorsque Larose enregistre une réunion maçonnique, il n'écrit que : « Le soir été au Club philosophique » ou une variante. Il ne spécifie pas qui il a vu à la rencontre. On peut donc savoir que les noms des maçons qu'il mentionne sont des contacts maçonniques en dehors des tenues de la loge.

⁷⁵ Le nombre de réunions annuelles fluctue. Larose enregistre neuf rencontres de la loge en 1896, 30 en 1897; 16 en 1898; 16 en 1899; 13 en 1900 et 15 en 1902.

TABLEAU 21

Réseau maçonnique de Larose en 1901

Nom	Prénom	Occupation	Nombre de contacts en 1901
Boyer	Gustave	---	1
Charlebois	Gaston	conducteur de tramway	1
De Martigny	Adelstan	chirurgien, pneumatologue	2
De Martigny	---	---	5
Désaulniers	Gonzalve	journaliste, avocat, juge	4
Fortier	Antoine-Achille	artiste-musicien	4
Fortier	Joseph	fabricant de papier	1
Laberge	Louis	médecin	4
Lafond	Vincent	agent d'immeuble	2
Langlois	Godfroy	journaliste, député	1
Maillet	Gaston	dentiste	1
Pelletier	Alphonse	imprimeur-éditeur	25

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p.302-339.
 Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 100-140.

que nous avons présenté pour l'activité de ce réseau en 1896 révèle que les contacts amicaux avec les maçons ont souffert considérablement : la moyenne de 12,2 chute à 4,2 en 1901, ce qui représente le tiers de la moyenne de 1896.

Larose continue de mentionner les religieux qu'il rencontre. En 1901, il en nomme 13, parmi lesquels il mentionne cinq individus deux fois ou plus⁷⁶. Au total, il aura 25 rencontres avec des religieux, ce qui fait une moyenne de 1,9 contacts par individu. Ces rencontres consistent en lettres, en visites à l'atelier de Larose et des

⁷⁶ Paul Bruchési – 4 fois ; le curé Lafortune de Saint-Jérôme – 2 fois ; l'abbé Perron – 6 fois ; le curé Sentenne – 3 fois ; le frère Edmond – 2 fois.

visites à la résidence ou à l'archevêché. Larose maintient ses liens avec le curé Sentenne, le visitant trois fois. On remarque qu'il est aussi en contact avec l'archevêque de Montréal, Paul Bruchési et fera son portrait en cours d'année⁷⁷. De toutes les catégories de relations, ce sont les religieux que Larose fréquente le moins en 1901.

Alors que les fréquentations dans d'autres cercles sociaux semblent diminuer de façon marquée en 1901, il en va tout autrement pour des contacts avec des élèves qui suivent des leçons privées. En fait, ce n'est pas le nombre d'élèves qui est à la hausse, mais plutôt la régularité des leçons. Larose reçoit huit élèves 159 fois, pour une moyenne inégalée dans cette analyse de 19,9 rencontres par personne durant l'année. Cinq de ces huit élèves se présentent plus de dix fois dans l'année⁷⁸. Le fait que Larose reçoit souvent plus d'un élève à la fois nous permet de croire qu'il se vit une sorte de convivialité entre les membres de ce petit groupe d'élèves, réunis par leur intérêt pour l'art et par leurs aptitudes créatives. Ils passent sans doute des moments intenses ensemble à l'atelier de Larose et partagent probablement de l'admiration pour leur maître. Il n'est pas difficile d'imaginer que ce que vit Larose à son atelier, avec ces élèves, qui entrent et qui sortent et qui l'accompagnent lors des excursions dans la ville pour peindre, comble son besoin d'interaction artistique et remplace la fréquentation des artistes, qui est définitivement moins intensive. Il est possible que ce mode de sociabilité artistique corresponde davantage à sa personnalité, car Larose semble manifester moins

⁷⁷ « Le matin travaillé au portrait de Bruchési » : *Ibid.*, l'entrée du 19 juillet 1901, p. 321. Aussi : les entrées du : 22 juillet 1901, p. 321 ; 27 août 1901, p. 325 ; 6 mai 1901, p. 314 ; 22 novembre 1901, p. 336.

⁷⁸ Voici les fréquences pour l'année 1901 pour les élèves qui se présentent 10 fois ou plus : Déry, Charles – 34 fois ; Grignon, Blanche – 36 fois ; Laberge, Eugénie – 50 fois ; le frère Robillard – 24 fois ; le frère Robert – 10 fois.

le désir de créer que d'enseigner, moins l'ambition d'innover que de transmettre et moins le besoin de se démarquer qu'influencer. Il est fort possible que Larose se contente de l'enthousiasme de ses élèves, de la joie de partager sa connaissance, sa technique et son savoir-faire avec des personnes talentueuses. En raison du nombre de membres et de l'intensité de l'activité du groupe, il est permis de croire que ces individus constituent un réseau artistique pour Larose.

Si nous fusionnons sa fréquentation de ce groupe d'élèves avec celle des artistes, nous obtenons une catégorie de relations artistiques se composant de 15 individus que Larose rencontre 246 fois, ce qui représente une moyenne de 16,4 contacts par personne. Il est donc incontestable qu'en 1901, Larose passe plus de temps en présence des artistes ou d'élèves d'art qu'avec toute autre catégorie de relations. La vie associative à l'intérieur de ce réseau, peu importe la définition que nous lui donnons, est dynamique et animée.

Une autre catégorie de contact humain que Larose croit bon d'enregistrer dans le journal est celui des liens professionnels et d'affaires. En 1901 nous identifions 35 personnes de cette catégorie; Larose les rencontre au total 77 fois, pour une moyenne de 2,2 rencontres chacun. De ces 35 noms, 14 sont nommés deux fois ou plus et seulement trois sont nommés cinq fois ou plus. Parmi ces contacts professionnels, nous trouvons, entre autres, des clients qui font peindre un portrait, un avocat, des photographes, des locataires, un agent d'assurance, un notaire, un architecte, un plombier et d'autres ouvriers. Cependant, nous n'y repérons aucune activité qui ressemble à une activité de réseau ou d'association professionnelle.

Dans la catégorie de contacts que nous appelons uniques et indéterminés, nous plaçons 69 noms, soit un peu moins que les 90 noms de cette catégorie en 1896.

5. LES RÉSEAUX SOCIAUX DE LAROSE EN 1907

Quelques changements d'envergure sont survenus dans la vie de Larose depuis 1901. L'artiste enseigne maintenant non seulement à l'Académie du Plateau tous les après-midis, de plus, depuis septembre 1904, il dispense des leçons également dans d'autres écoles qui relèvent de la commission scolaire catholique⁷⁹. Larose a déménagé ; depuis avril 1905 il habite une maison à 207 avenue Laval dans le quartier Saint-Louis, maison que nous avons lieu de croire plus élégante que la précédente et qui correspond à la belle maison bourgeoise que nous voyons dans une des toiles les plus connues de Larose⁸⁰. En 1907, on est devant un Larose plus mature ; il a maintenant 39 ans, ses trois enfants vont à l'école, il est à l'aise et bien établi comme peintre et il a plus de douze ans d'expérience comme enseignant. Larose a délaissé un grand nombre d'associations ; en 1907 il se rend seulement deux fois au Club canadien et deux fois au Club ouvrier Saint-Jacques, mais fréquente encore très activement la loge l'Émancipation. Il assiste, au total, à 24 réunions de ces trois associations durant l'année, activité tout à fait semblable à celle de 1901, année durant laquelle il assiste à 26 réunions dans quatre associations.

⁷⁹ À compter de 1904, Larose enseigne le dessin, parfois de façon temporaire ou en remplacement, dans les écoles Sarsfield, Edward Murphy et Olier : *Ibid.*, les entrées du 12 septembre 1904, p. 455 ; 16 avril 1906, p. 503 ; 5 février 1907, p. 522 ; 22 avril 1907, p. 527 ; 8 janvier 1908, p. 544.

⁸⁰ La toile en question, *Intérieur de salon, Jeanne au piano*, a été peinte en 1907 alors que Larose habitait l'avenue Laval. Voir une reproduction de cette toile à l'annexe 1.6 à la fin de cette thèse.

1907 est la dernière année où Larose enregistre dans le détail son emploi du temps dans son journal ; il y consacre 23 pages. Il est possible qu'il commence à se lasser de cette tâche. En fait, le nombre de pages qu'il dédie à chaque année diminue progressivement depuis 1904.

Puisqu'en 1907, Larose consacre un tiers en moins de pages à ses activités qu'en 1901, on ne s'étonne pas qu'il y ait une diminution d'entrées en rapport avec ses contacts humains. En fait, en 1907, il enregistre 434 contacts avec un total de 162 personnes, pour une moyenne de 2,7 rencontres par individu, taux nettement inférieur à la fréquence moyenne de 5,2 en 1896 et de 3,7 en 1901.

Dans le réseau familial, Larose nomme 19 personnes avec qui il aura 102 contacts, pour une moyenne de 5,4 par individu, une hausse légère par rapport à la moyenne de 1901 de 4,5. Le père de Larose est disparu depuis 1904⁸¹. Les rapports de Larose avec son frère Alfred et son épouse sont comparables à ceux de 1901. Il voit ses autres frères et sa sœur entre deux et neuf fois chacun en 1907. La marraine de Larose est plus présente qu'elle ne l'était en 1901, avec sept mentions. Du côté de la famille de son épouse, il enregistre seulement quatre visites à son beau-père et quelques visites de ses belles-sœurs. Les parties de cartes reviennent comme loisir de choix lorsque les membres de la famille se retrouvent ensemble. Pour les premiers cinq mois de l'année, Larose enregistre dix soirées de cartes familiales réunissant parfois jusqu'à huit personnes. Il ne mentionne pas de fêtes familiales en 1907.

⁸¹ « Papa est décédé à 9½ heures P. M., [...] mort chez Damase où il était depuis mercredi le 21 Sept. » : *Ibid.*, l'entrée du 28 septembre 1904, p. 456.

Larose semble un homme transformé par rapport à 1901 : il est beaucoup plus orienté vers sa famille immédiate et beaucoup moins accaparé par sa vie sociale et ses pratiques associatives. Un changement remarquable en rapport au réseau familial en 1907 est la place prépondérante accordée à trois personnes qui n'occupaient pas beaucoup le temps de Larose en 1901 : il s'agit de ses enfants, maintenant âgés de huit, sept et cinq ans. En retraçant ses pratiques, nous remarquons qu'en fait c'est depuis 1904 que les enfants de Larose commencent à l'accompagner, par exemple, quand il se rend à un parc pour peindre, ou lorsqu'il fait des achats. En 1907, Larose amène les enfants pour faire des courses, en promenade, aux vues animées et au parc Sohmer ; tantôt les trois enfants ensemble, tantôt un seul à la fois⁸². Il peint le portrait de deux de ses enfants en 1907 également⁸³. Il est probable que le fait d'avoir des enfants plus âgés a pour effet de sédentariser Larose, le rendant moins désireux de sortir à tout moment et d'appartenir à un grand nombre de clubs et associations.

Larose circule dans un cercle d'amis plus restreint qu'en 1907. Il mentionne 54 noms d'amis différents, qu'il voit au total 145 fois, soit en moyenne 2,7 fois chacun, fréquence qui est la moitié de la fréquentation des membres de sa famille. Parmi ses 54 amis, il en voit 23 deux fois ou plus, et seulement sept plus de cinq fois. Dans notre compilation de la liste des amis en 1907, nous remarquons des noms qui se répètent d'année en année et d'autres noms qui ne paraissaient pas en 1901 mais qui reviennent en 1907. Par exemple, en 1907, madame Laberge, qui était aussi présente en 1901, est

⁸² En 1907, il sort sept fois avec son fils Paul, dix fois avec sa fille Jeanne et 7 fois avec son fils Marcel.

⁸³ « Toute la journée peint Marcel et Jeanne » : *Ibid.*, l'entrée du 23 août 1907, p. 535.

mentionnée cinq fois ; Georges Quéry, photographe, huit fois⁸⁴. Sont nommés souvent aussi le couple Beudry ; Maria 14 fois⁸⁵ et Philiass, qui décède en cours d'année, 15 fois⁸⁶. Larose est également intime avec monsieur et madame Pasque, un couple belge⁸⁷ qui loge ou pensionne chez Larose de façon intermittente entre 1903 et 1907⁸⁸. Larose n'indique ni dans quelles circonstances le couple Pasque immigré au Canada, ni l'occupation de monsieur Pasque⁸⁹. Le niveau de familiarité entre Larose et les Pasque est grand, car ces derniers participent régulièrement aux parties de cartes familiales, partagent des repas avec différents membres de la famille et sortent avec la famille. Ils sont mentionnés onze fois en 1907, et ce pour la dernière fois, car en cours d'année monsieur Pasque meurt et sa veuve retourne en Europe⁹⁰. Un autre ami de 1907 est M.

⁸⁴ En plus d'être un ami depuis 1894, Quéry devient membre de la loge l'Émancipation en 1902 : *Ibid.*, l'entrée du 8 octobre 1902, p. 370.

⁸⁵ Cette personne est hospitalisée et sera opérée. Larose lui rend visite 7 fois à l'hôpital et lorsqu'elle reçoit son congé, il va la reconduire chez elle : *Ibid.*, l'entrée du 16 février 1907, p. 522.

⁸⁶ « Mort de Philiass Beudry le bossu à l'hôpital Hôtel-Dieu » : *Ibid.*, l'entrée du 26 juillet 1907, p. 533. Philiass Beudry souffrait d'une maladie chronique non identifiée depuis longtemps, car déjà en 1896, Larose avait noté : « Commencement de la maladie de monsieur Philiass Beudry » : *Ibid.*, l'entrée du 9 novembre 1896, p. 129.

⁸⁷ *Ibid.*, l'entrée du 10 février 1904, p. 435 ; l'entrée du 4 mai 1904, p. 433.

⁸⁸ « Mr Maurice Pasque et sa dame arrivent d'Europe par le steamer Canada, occupent les deux chambres du haut » : *Ibid.*, l'entrée du 31 juillet 1903, p. 409.

« M. et Mme Pasque ont déménagé de chez moi » : *Ibid.*, l'entrée du 12 novembre 1905, p. 492.

« Emménagement de M. et Mme Pasque chez nous » : *Ibid.*, l'entrée de 29 avril 1907, p. 527.

⁸⁹ Maurice Pasque est inscrit deux années de suite dans l'annuaire Lovell's ; sa profession, « French novelties » en 1905-1906 et « importer » en 1906-1907. En 1906-1907 et 1907-1908 il y a également un W.J. Pasque, dont la profession est aussi « French novelties » les deux années. Il peut s'agir de l'épouse de Maurice Pasque car l'adresse indiquée est la même que pour Maurice Pasque en 1905-1906 : John Lovell, *op. cit.*, 1905-1906, p. 1351 [Maurice Pasque] ; 1906-1907, p. 1394 [Maurice Pasque] [W.J. Pasque] ; 1907-1908, p. 1393 [W.J. Pasque]

⁹⁰ « À 1 heure de l'après-midi est mort chez moi M. Pasque d'une Pneumonie [*sic*] contractée à la suite d'un rhume » : *Ibid.*, l'entrée du 2 juin 1907, p. 530.

« Le soir départ de Madame Pasque pour l'Europe par le S. S. Parisian Allard » : *Ibid.*, l'entrée du 9 août 1907, p. 534.

Michal, que Larose fréquente depuis 1905 et qui s'affilie à la loge l'Émancipation en cours de 1907⁹¹. Larose aura 15 contacts avec lui en 1907 ; au-delà de l'amitié masculine, la relation se caractérise par des repas partagés au foyer en famille⁹². Cette relation sera de longue durée ; Michal est mentionné pour la dernière fois en 1914⁹³. La vie sociale de Larose est passablement modifiée en 1907 : l'intensité de la fréquentation de très nombreuses personnes est chose du passé. Par contre, on voit s'installer une sociabilité moins individualiste, plus inclusive des autres membres de sa famille, plus domestiquée.

Dans le réseau artistique de Larose en 1907, que nous présentons au tableau 22, à la page suivante, nous ne retrouvons que huit noms de peintres, dont le piètre chiffre de trois noms qui paraissent plus de deux fois. Larose verra ces huit peintres au total 26 fois dans l'année, pour une moyenne de 3,3 contacts avec chaque individu, fréquentation assez faible comparé à la fréquentation familiale, soit 5,4, et à la fréquentation des peintres en 1901, qui était à 9,7. Un nom qui est ostensiblement absent du journal, nom qui était pourtant très présent les années précédentes, est Henri Beau. Beau avait fait

⁹¹ « Le soir au Club littéraire où Michal a été admis » : *Ibid.*, l'entrée de vendredi le 12 avril 1907, p.526. Michal mentionné pour la première fois en 1905 : *Ibid.*, le 30 novembre 1905, p. 493.

⁹² Par exemple : « Été avec Lydie et enfants souper chez M. Michal à Ahuntsic » : *Ibid.*, l'entrée du 3 février 1907, p. 522. Aussi l'entrée du 21 août 1907, p. 535.

⁹³ Ce Michal, un Français, quitte le Canada avec des milliers d'autres Français lorsque la guerre éclate en 1914. Larose rapporte un départ de 900 Français le 19 août et un autre de 1 200 le 21 août : *Ibid.*, p. 561. Larose assiste à au moins un des ces départs avec ses enfants. Il mentionne M. Michal pour la dernière fois le 21 août 1914 : « Reçu lettre de Mr. Michal, partie [*sic*] le 1^e Août [*sic*] » : *Ibid.*, l'entrée du 21 août 1914, p. 561.

TABLEAU 22

Réseau artistique de Larose en 1907

Nom	Prénom	Nombre de contacts en 1907
Cullen	Maurice	1
Franchère	Joseph-Charles	1
Gill	Charles	1
Lacas	Émile	1
Lamarche	Eugène-Ulric	8
Paradis	Jobson	8
Saint-Charles	Joseph	5
Scherrer	Jules-Joseph	1

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 520-553.

scandale à Montréal en 1906 en laissant sa femme pour une autre⁹⁴ ; par suite de cet épisode, Beau quitte le Québec définitivement et s'installe en France⁹⁵. Larose ne mentionne plus son nom dans son journal mais révèle qu'il reste en bons termes avec la première femme de Beau⁹⁶. Le peintre Marois, que Larose fréquentait les années précédentes, meurt en cours d'année⁹⁷. Malgré le nombre peu élevé des peintres, nous remarquons une nouvelle sorte de convivialité sociale dans ce réseau en 1907. Leurs contacts ne consistent plus uniquement en rencontres entre hommes à l'atelier ; en 1907,

⁹⁴ « Le soir visite de madame H. Beau et de sa mère qui sont venues m'apprendre qu'Henri était parti vers le 5 Août [*sic*] avec madame Fertinel » : *Ibid.*, l'entrée du 17 août 1906 p. 511.

⁹⁵ Le biographe de Beau nous apprend : « L'artiste vécut le reste de sa vie en France avec sa nouvelle compagne sans jamais revenir au Québec » : Pierre L'Allier, *Henri Beau, 1863-1949*, Québec, Musée du Québec, 1987, p. 32.

⁹⁶ Par exemple : « Madame Beau et sa mère sont venues souper et veiller » : *Ibid.*, l'entrée du 13 janvier 1907, p. 520.

⁹⁷ « Mort de J. A. Marois peintre » : *Ibid.*, l'entrée du 1 avril 1907, p. 526.

ils soupent ensemble en famille et se visitent en compagnie de leurs épouses⁹⁸. Toutefois, malgré cette convivialité, nous devons distinguer une vie sociale de l'activité artistique : jamais en 1907 Larose mentionne qu'il participe à des projets ou à des expositions d'art avec ses amis peintres. Encore une fois, nous constatons qu'à part quelques moments de détente partagés entre les artistes du réseau de Larose, c'est l'isolement qui caractérise la pratique artistique de Larose.

Le réseau maçonnique conserve une place dans la vie de Larose. Toutefois, comme en 1901, il semble qu'il y ait peu de rencontres avec les maçons en dehors des réunions. Des 15 amis maçonniques que Larose mentionne au total 34 fois, pour une moyenne de 2,3 rencontres par personne, il voit seulement neuf maçons deux fois ou plus et seulement deux maçons cinq fois ou plus⁹⁹. Au tableau 23, nous présentons les fréquentations de Larose avec des membres de la loge en 1907.

Pour ce qui est des relations de Larose avec des religieux, elles ne sont pratiquement pas mentionnées en 1907. Il nomme un curé de Saint-Eustache une fois. Il tente de visiter son ami le curé Sentenne, mais ce dernier mourra en cours d'année sans que Larose ait réussi à le voir¹⁰⁰.

⁹⁸ Par exemple : « Le soir été avec Lydie et enfants souper chez Lamarche avec Paradis, Cullen et son cousin et Gill et sa femme sont venus veiller » : *Ibid.*, l'entrée du 5 février 1907, p. 522 ; Aussi : les entrées du 14 avril 1907, p. 526 ; 28 février 1907, p. 523.

⁹⁹ Il s'agit de Louis Laberge et de J. Lamouche, que Larose voit cinq fois chacun. Nous avons classé monsieur Michal, que Larose voit 15 fois en 1907, avec les amis et non avec les maçons, car leur relation amicale précède l'affiliation maçonnique de Michal.

¹⁰⁰ « Laisse carte chez monsieur Sentenne » : *Ibid.*, l'entrée du 6 janvier 1907, p. 520. Aussi : « Mort de N.A.L. Sentenne, curé de N.Dame » : *Ibid.*, l'entrée du 17 mars 1907, p. 524.

TABLEAU 23

Réseau maçonnique de Larose en 1907

Nom	Prénom	Occupation	Nombre de contacts en 1907
Beauchemin	Albert-Pierre	sténographe à la Cour d'appel	1
Bessette	Arsène	journaliste, romancier	1
Cherrier	Arthur-Alcide	banquier, agent de change	3
Cornu	Félix	médecin	2
De Martigny	François-Xavier	médecin, chirurgien	2
De Martigny	Paul	journaliste	1
Desmarais	Henri	médecin	3
Grandchamps	Narcisse	inspecteur de police	2
Laberge	Louis	médecin	5
Lamouche	J.	policier	7
Langlois	Godfroy	journaliste, député	2
Maillet	Gaston	dentiste	1
Pelletier	Alphonse	imprimeur-éditeur	1
Turgeon	Paul	liquidateur de faillites	1
Villeneuve	Frédéric	avocat, bibliothécaire	1

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 520-553.
 Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 100-140.

Les élèves qui suivent des cours privés de peinture se chiffrent à quatre en 1907; ce qui est peu nombreux si l'on compare avec les huit de 1901. Larose voit ces élèves au total 21 fois, ce qui fait une fréquence moyenne de 5,3 contacts par élève, moyenne radicalement moins élevée que celle de 1901, qui était 19,9. La relative faiblesse de son enseignement privé comparé à 1901 s'explique par le fait que Larose est presque constamment occupé, autant en avant- qu'en après-midi, par l'enseignement dans les écoles publiques. La fréquence des leçons privées est de trois à onze par élève¹⁰¹ et il est rare que plus d'un élève se trouve à l'atelier en même temps. À en juger par le nombre

¹⁰¹ A. Brosseau et madame Grignon ont trois leçons ; le frère Robillard, quatre leçons ; madame Rossman, onze.

de visites de ses élèves alors qu'ils ne semblent pas avoir une leçon, le niveau de convivialité entre Larose et ses élèves demeure élevé¹⁰². Toutefois, le profil d'un réseau artistique avec les élèves auquel nous avons cru en faisant l'analyse de 1901 ne semble plus exister.

En 1907, les liens professionnels et d'affaires sont à la baisse également. Seulement 37 noms apparaissent dans cette catégorie, pour un total de 81 rencontres, ce qui fait une moyenne de 2,2 contacts par personne. Larose voit 14 de ces personnes deux fois ou plus et seulement quatre plus de cinq fois ; il s'agit de personnes qui font faire des portraits dans trois cas, et dans un autre cas, un avocat¹⁰³. Parmi les autres, nous trouvons un professeur d'allemand, un architecte, un tailleur, des personnes avec qui Larose fait des transactions immobilières et des ouvriers. Il n'y a pas d'informations nous permettant de constater la présence d'un réseau quelconque dans le domaine des liens professionnels.

Larose a aussi 24 rencontres indéterminées en cours de l'année 1907.

¹⁰² Larose enregistre parfois une « visite » de la personne, ce qui ne constitue probablement pas une leçon. Nous croyons qu'il s'agit alors d'une visite amicale.

¹⁰³ Larose verra monsieur Campbell, avocat, six fois : « Le matin été avec Lydie et Lottie à l'avocat Campbell toucher notre part du prix de l'élargissement de la rue Saint-Antoine » : *Ibid.*, l'entrée du 18 mai 1907, p. 528.

6. CONCLUSION

La documentation personnelle très riche laissée par Larose nous fournit une occasion unique d'observer les constantes et les vicissitudes de la vie sociale d'un artiste du tournant du siècle. Dans les pratiques sociales de Larose, nous avons découvert une sociabilité qui se vit à deux niveaux. Une est publique, s'exerçant dans les clubs et des groupements formellement constitués, dont le but est presque toujours de promouvoir les réformes sociales. L'autre se vit au privé, ayant pour cellule de base une sociabilité familiale. La primauté de la famille dans sa vie ne devrait pas surprendre : la famille est non seulement le « premier groupe d'appartenance, le premier lieu de définition de l'identité » mais aussi « un lieu d'obligation¹⁰⁴ ». Mais sa sociabilité s'étend largement au delà de la famille à un groupe très nombreux qui se subdivise en réseaux composés d'amis, de maçons et de peintres. Cette sociabilité se vit, pour l'essentiel, dans les foyers où on s'amuse à y jouer une partie de cartes, on partage un repas et on discute. Fait intéressant dans le cas de Larose, cette sociabilité privée déborde le plan domestique vers un autre endroit d'une importance singulière : son atelier. Refuge personnel indispensable pour un peintre, l'atelier se double comme lieu privilégié pour des contacts sociaux de tous ordres. On y jouit de l'indépendance, de l'intimité, de la liberté de recevoir qui on veut et, de plus, on y dispose de suffisamment d'espace pour recevoir des petits groupes de personnes, quasiment clandestinement, tels les maçons de l'Émancipation. L'atelier est aussi une sorte de terrain neutre, à mi-chemin entre le public et l'intime, et sert parfois d'étape intermédiaire dans le processus de

¹⁰⁴ Andrée Fortin *et al.*, *Histoires de familles et de réseaux*, *op. cit.*, p. 217, 218.

familiarisation, lieu où le contact professionnel entame un glissement vers le personnel. L'atelier est certainement aussi un pôle d'attraction tout naturel pour les peintres.

L'analyse des relations sociales de Larose a aussi servi d'opportunité pour mieux connaître l'homme. Force nous est de constater qu'il est une personne extrêmement affable qui se fait des amis sans difficulté. Il adore discuter et apprécie grandement les contacts humains. En fait, le nombre prodigieux de noms que Larose mentionne à chaque jour dans son journal, destiné à nul autre que lui-même, rappelons-le, atteste de l'importance des relations humaines pour lui. Nous constatons, en lisant le journal, que ce document est plus qu'un simple registre des faits et gestes quotidiens ; il nous expose un homme pour qui la rencontre d'une connaissance est un événement notoire de la journée.

Nous avons constaté dans le chapitre précédent que Larose est de plus en plus actif dans la politique après 1900. En confrontant cette orientation aux fluctuations que nous venons d'observer dans ses pratiques sociales, nous voyons poindre une tendance révélatrice. Il est intéressant, en effet, de voir comment Larose est passé d'une simple sociabilité en 1894 à des rencontres plus fréquentes et plus organisées les périodes suivantes et finalement, à des engagements politiques explicites. Le journal nous fait voir que l'homme précise ses positions, ce qui n'est pas sans avoir des répercussions sur ses relations sociales. Au fur et à mesure que Larose se dévoile comme progressiste, très certainement cela joue sur ses relations sociales, favorablement dans certains cas et défavorablement dans d'autres.

Les divulgations de Larose sur sa façon de fonctionner à l'intérieur de certains réseaux enrichit notre compréhension de l'activité de sa classe sociale, la petite bourgeoisie canadienne-française. En plus des activités propres de Larose, le journal témoigne de l'activité sociale d'un certain nombre d'individus qui, comme lui, marquent de leur présence une grande variété d'associations afin de promouvoir leurs intérêts¹⁰⁵. Voici quelques exemples de ces chevauchements : Ludger Larose, L. Laberge, A. de Martigny, G. Maillet, G. Désaulniers et A. Fortier, tous de la loge l'Émancipation, s'affilient à la Ligue de l'Enseignement¹⁰⁶. Ulric Lamarche et Charles Gill, artistes-peintres, sont aussi membres de l'Émancipation. Albert Saint-Martin circule dans le milieu ouvrier et espérantiste, comme Larose. A.P. Beauchemin est membre de la loge ; il est aussi espérantiste. Le frère de Larose, Albert, le docteur Louis Laberge¹⁰⁷ et Joseph Fortier¹⁰⁸, trois maçons, accompagnent Larose dans la loge et au Club de l'indépendance du Canada. Le maçon, journaliste et politicien progressiste Godefroy Langlois est, comme Larose, membre du Club canadien¹⁰⁹. Larose a des contacts avec Aristide Filiatreault, journaliste anticlérical, et rencontre un autre journaliste libéral progressiste,

¹⁰⁵ Lemieux souligne que les acteurs sociaux structurent leurs relations en réseaux dans le but de mettre en commun des ressources ; ces alliances sont des moyens indispensables pour le maintien ou l'avancement de leurs intérêts : Vincent Lemieux, Mathieu Ouimet, *op. cit.*, p. 51, 52.

¹⁰⁶ Godfroy Langlois et le docteur Louis Laberge, deux fondateurs de la loge l'Émancipation, sont les deux vice-présidents de la Ligue : Patrice Dutil, *L'avocat du Diable: Godfroy Langlois et la politique du libéralisme progressiste à l'époque de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, R. Davies, 1994, p. 124, 126.

¹⁰⁷ « Le soir été chez le Dr L. Laberge à la réunion du Club de l'Indépendance » : *Ibid.*, l'entrée de vendredi le 22 janvier 1897, p. 138.

« Été au Club de l'Indépendance où Alfred est venu, rentré à 10h » : *Ibid.*, l'entrée de mercredi le 11 novembre 1896, p. 129.

¹⁰⁸ « Le soir réunion du Club de l'indépendance chez Jos. Fortier » : *Ibid.*, l'entrée de lundi le 8 mai 1899, p. 246.

¹⁰⁹ En 1914, le Club canadien offre un banquet et un cadeau à Godfroy Langlois lorsqu'il quitte le Québec pour être représentant commercial du Québec à Bruxelles : Patrice Dutil, *op. cit.*, p. 246.

Marc Sauvalle, par son entremise. Larose jouit d'un certain niveau d'intimité avec Hormidas Laporte, maire (1904-1906) progressiste. Gustave Francq, activiste dans le mouvement ouvrier montréalais que Larose fréquente dans le Club ouvrier Saint-Jacques, est membre de la loge l'Émancipation et de Force et courage. Nous avons souligné que plusieurs membres de la Société numismatique sont également membres de la Art Association et de la Natural History Society of Montreal, donc des connaissances de Larose. Le professeur Napoléon Brisebois, nommé plusieurs fois dans le journal, que Larose côtoie en milieu scolaire, est également membre des Forestiers et de la Ligue de l'Enseignement. Larose connaît Albert Laberge, journaliste, romancier et critique d'art. Le journal illustre la nature dynamique de la grégarité dont parle Baechler, pour qui l'activité du groupe est biface : d'une part, le groupe « agit comme acteur collectif ou 'individu plural' sur un espace social » ; d'autre part, « chaque groupe définit un espace social sur lequel évoluent et interagissent les individus qui le fondent¹¹⁰ ».

Chez Larose, on trouve donc un certain niveau de représentativité d'au moins un segment de sa classe, car son journal atteste de l'existence des réseaux sociaux d'activistes qui épousent une variété de causes progressistes et qui forment un front associatif pour favoriser l'implantation des réformes. Si nous ne pouvons pas parler d'un mouvement massif de cette classe sociale, il est clair que certains éléments de cette classe utilisent les mêmes réseaux que Larose pour concentrer leur activité et promouvoir le changement. Ces réseaux deviennent donc non seulement des regroupements ponctuels où se vit une convivialité petite-bourgeoise, mais aussi des

¹¹⁰ Il ajoute : « La sociabilité repose sur les relations que les individus et les groupes peuvent nouer entre eux » : Jean Baechler, *Les morphologies sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 3, 4.

lieux d'expression du projet social de l'aile progressiste de la petite bourgeoisie francophone du tournant du siècle¹¹¹.

Le journal de Larose nous a également permis de poser certaines hypothèses sur la sociabilité du milieu artistique. Nous avons traité sommairement du type de relations entre Larose et les artistes montréalais, relations qui, à prime abord, semblent davantage sociales que professionnelles. Toutefois, puisque l'objectif de cette thèse est de mieux cerner un peintre dans son univers artistique, cette question mérite une analyse beaucoup plus approfondie que celle qui précède. Le chapitre suivant, consacré à l'aspect le plus important de la carrière de Larose, son art, nous fournira l'opportunité de revenir sur les particularités de la sociabilité artistique montréalaise au tournant du siècle.

¹¹¹ Roger Levasseur souligne la nature double des associations : instrumentale (un moyen pour atteindre un objectif) et expressive (le plaisir d'être ensemble est le but principal) : Roger Levasseur, *op. cit.*, p. 10.

CHAPITRE 7

Ludger Larose : artiste et enseignant

1. INTRODUCTION

Ce chapitre, consacré aux aspects de la carrière artistique de Larose, tentera de reconstituer également le milieu dans lequel il produit, milieu qui façonne sa profession et son œuvre. À l'aide du journal, nous pourrons mieux appréhender non seulement la pratique artistique d'un individu, mais aussi celle de la communauté artistique qu'il côtoie. De plus, nous nous servirons du cas de cet artiste, qui est jugé traditionnel et académique, pour examiner la thèse voulant que l'art du tournant du siècle soit en tous points rétrograde.. L'étude de la carrière de Larose rendra compte des percées indéniables de la modernité, sinon dans la manière de peindre, du moins dans les idées qu'il exprime sur l'art et dans certains choix des thématiques dans son oeuvre.

Dans un premier volet, nous exposerons et réfléchirons sur la critique que les historiens de l'art ont réservée à la production de Larose. Après quoi, nous examinerons les réalités de la pratique de l'art à l'époque de Larose. Puis, nous utiliserons les propres propos de Larose pour exposer ses idées sur l'art et sur ses finalités dans la société, autant d'éléments qui nous aideront à évaluer la nature de sa pratique, de sa production, ainsi que de sa carrière d'enseignant d'art.

Dans le volet suivant, nous considérerons le travail de Larose comme enseignant de dessin ; nous exposerons l'importance de cette carrière pour lui. Nous rendrons également compte de diverses activités rattachées à l'enseignement, telles que des interventions dans le milieu enseignant en faveur d'une pédagogie mieux adaptée aux besoins de l'heure.

Ensuite, nous nous pencherons sur la pratique artistique de Larose. Nous utiliserons son journal pour voir en quoi consiste sa production, de quelle façon et sous quelles conditions il se consacre à son art et quel usage il fait de la photographie. Puisque le journal rend compte de la sociabilité artistique que Larose se donne, nous montrerons en quoi consiste sa participation à des expositions et discuterons la nature des liens qu'il entretient avec les artistes montréalais.

La conclusion nous servira d'occasion pour revenir sur la critique sévère réservée aux artistes de cette époque ; nous réfléchirons sur les impératifs reliés à la pratique de l'art au Québec à ce moment, sur l'importance de l'enseignement de l'art et sur les dangers d'un jugement trop rapide quant à « l'absence » de modernité dans la peinture de cette période.

2. LE JUGEMENT DES CRITIQUES SUR L'ŒUVRE DE LAROSE

Les critiques et historiens de l'art canadien-français n'ont généralement pas été très généreux à l'égard de Ludger Larose et des peintres de sa génération ; ils les

inscrivent dans le courant d'art académique et ne sont pas particulièrement enthousiastes quant à l'originalité de cette production. Voici un commentaire de Gérard Morisset qui date de 1960 :

Que Larose ait eu besoin d'une discipline forte, c'est possible; mais elle ne pouvait lui donner le caractère et la culture qu'il n'avait point. [...] Si Ludger Larose peint une composition agréable avec le *Village de Saint-Faustin* et si Saint-Charles produit un beau portrait comme celui du sculpteur *Philippe Hébert*, il n'en reste pas moins que ce sont des exceptions et qu'en général les oeuvres de ces deux peintres entrent, sans discussion possible, dans cette grisaille, naguère glorieuse, de l'École officielle française du début du XX^e siècle¹.

Quoiqu'il ne parle pas spécifiquement de Larose, Guy Viau est cinglant à l'égard de la tradition académique du tournant du siècle, qui est, pour lui, une « tradition morte ». En 1964, il qualifie de « banals » ces « coloriations sans conséquence » qu'il juge être des « productions en série vite tombées dans la sécheresse ». Il n'éprouve aucune admiration pour ces artistes qui, selon lui, n'ont pas « rompu avec les servitudes d'une peinture à sujets, à historiettes² ».

Au sujet de la commande du curé Sentenne³, à laquelle a participé Ludger Larose, J. Russell Harper nous livre cette évaluation peu flatteuse, écrite en 1966 :

¹ Gérard Morisset, *La peinture traditionnelle au Canada français*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1960, p. 181.

² Guy Viau, *La peinture moderne au Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 7, 9, 10, 11.

³ Nous rappelons qu'entre 1890 et 1895, le curé Léon Alfred Sentenne (1831-1907) a envoyé cinq jeunes peintres canadiens-français en France afin d'y suivre des cours dans des académies d'art et, ensuite, de produire des grandes toiles religieuses pour la décoration de la nouvelle chapelle de l'église Notre-Dame. Les cinq artistes sont : Henri Beau (1863-1949), Jean-Charles Franchère (1866-1921), Charles Gill (1871-1918), Ludger Larose (1868-1915) et Joseph Saint-Charles (1868-1956) : Gabrielle Méthot, « La commande du curé Sentenne pour la chapelle du Sacré-Coeur de l'Église Notre-Dame de Montréal, 1890-1895 », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Québec à Montréal, UQAM, septembre 1985, p. 220-224.

Le geste éclairé de ce prêtre montréalais n'eut pas l'heureuse conséquence qu'il méritait. [...] [L]'influence [était] plus stérilisante que féconde. [...] Charles Gill [...] est, avec Ludger Larose, l'un des peintres dont les rares toiles réservent parfois une heureuse surprise esthétique⁴.

En 1966, un biographe du peintre Marc-Aurèle Fortin mentionnait le professeur de ce dernier, Ludger Larose, qu'il identifie comme un peintre conservateur mais un bon enseignant :

Admirateur de Suzor-Coté, Ludger Larose n'avait pas été touché comme celui-ci par l'impressionnisme. Il en était resté à l'École de Barbizon [...]. Sous les conseils de ce professeur aussi peu révolutionnaire mais qui possédait un métier et une technique achevés, Marc-Aurèle [Fortin] apprit le mélange des couleurs⁵.

Au début des années 1970, Jean-René Ostiguy estime que la peinture canadienne du tournant du siècle offre « peu d'âme et d'esprit ». Il mentionne quelques oeuvres isolées produites durant « cette période difficile », tableaux qui « surprennent par leur beauté » et par leur « naturel touchant, comme le paysage de *Saint-Faustin* de Ludger Larose⁶ ».

De son côté, Guy Robert donne, en 1978, l'évaluation suivante de l'œuvre de Larose :

⁴ J. Russell Harper, *La peinture au Canada, des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1966, p. 239-241.

⁵ Hugues de Jouvancourt, *Marc-Aurèle Fortin*, Montréal, Lidec, 1968, S.p.

⁶ Jean-René Ostiguy, *Un siècle de peinture canadienne, 1870-1970*, Québec, Presses de l'université Laval, 1971, p. 14, 17.

Chez Ludger Larose, l'académisme pèse lourd, et ne s'allège qu'à l'occasion, quand il réussit à s'évader de ses tâches d'enseignement et se laisse aller devant le paysage qu'il a sous les yeux et à mêler à sa technique bien rôdée un brin d'émotion⁷.

La critique à l'égard de Larose n'est pas toute négative. Dans un commentaire de Hubbard et Ostiguy qui date des années 1960, on compare la production de Larose à celle d'Ozias Leduc au début de sa carrière, oeuvre empreinte de « solemnity », qui est « quiet and sensitive [...] soft and lyrical ». De Larose, ils disent: « The style of a younger contemporary, Ludger Larose, is similar to that of the early Leduc. He had a better colour sense than most painters of his generation⁸ ».

Mentionnons au passage que la tendance à déprécier comme trop « conservateur » l'art du tournant du siècle n'est pas le propre de la critique canadienne des années 1960-1970 ; c'est également le cas ailleurs à la même époque. Par exemple, l'art en Angleterre était considéré, par certains, comme étant immobile du début du XX^e siècle⁹. Du côté américain, on déplorait l'académisme des artistes qui « retarde » le progrès de l'art¹⁰.

⁷ Guy Robert, *La peinture au Québec depuis ses origines*, Ottawa, Iconia, 1978, p. 47.

⁸ Robert Hubbard et Jean-René Ostiguy, *Trois cents ans d'art canadien*, 1967, p. 76.

⁹ Par exemple, Cork opine que « at the very beginning of a new century, English art seemed to have come to a standstill ». Face aux expérimentations des avant-gardistes : « All of a sudden, with scarcely any warning, London was brought face to face with the full reality of recent developments in France », comme si ce pays avait été imperméable à ce qui se faisait en France jusque là : Richard Cork, *Vorticism and Abstract Art in the First Machine Age*, Berkeley, University of California Press, 1976, p. 4, 15, 25.

¹⁰ Par exemple, Brown *et al.* énumèrent les obstacles à l'expérimentation dans les arts aux États-Unis : l'extravagance sans goût des collectionneurs nouveaux-riches, un public plutôt anti-intellectuel, un goût prononcé pour la peinture d'anecdote, la peinture de genre et l'art académique, les menaces de la photographie à la peinture de portrait, la formation à l'étranger qui tend à retarder l'apparition d'un art authentiquement américain, la précarité financière chez les artistes, le retard, parfois jusqu'à trente ans, par rapport aux innovations européennes et la lutte contre le puritanisme qui pose problème à bien des peintres américains de la période : Milton W. Brown, Sam Hunter, John Jacobus, Naomi Rosenblum et David M. Sokol, *American Art: Painting, Sculpture, Architecture, Decorative Arts, Photography*, New York, Harry N. Abrams, Inc., 1979, p. 248, 269, 278, 310, 362.

La critique plus récente, des années 1990, tend à se montrer un peu moins sévère à l'égard de Larose, mais elle ne semble guère plus intéressée à sa production. Lamarche, en décrivant la formation de Marc-Aurèle Fortin, décrit le maître de ce dernier, Ludger Larose, comme « un peintre auréolé d'une réputation acquise à Paris [et qui] est demeuré fidèle aux grandes traditions françaises des paysagistes européens¹¹ ».

David Karel esquisse brièvement la carrière de Larose pour enfin conclure : « [Larose] fut peu remarqué dans sa ville d'origine, apparemment parce qu'il était franc-maçon¹² ». Robert Bernier le situe dans une génération qui pratique collectivement une peinture conservatrice : « L'éveil à la modernité commence à poindre chez nous, mais pour la majorité des peintres traversant cette période transitoire entre deux siècles, c'est encore l'art officiel français qui impose ses diktats en matière d'esthétisme. Larose est de ceux-là¹³ ». Ces derniers commentaires vont un peu plus loin dans une tentative de contextualiser et de relativiser la carrière de Larose. Pour sa part, Esther Trépanier se montre critique en rapport à la nature didactique de l'art de la génération d'avant 1914. Elle mentionne que l'art au Québec au début du siècle répond alors à « une conception idéaliste assez traditionnelle de l'art comme révélateur de la Vérité, du Beau ou du Bien [...]. L'art devient un instrument d'élévation des âmes vers les essences supérieures d'une vérité transcendante ». Cet art « traditionnel » accorde une place importante au choix de sujets « méritants » représentés, tels le terroir ou des scènes religieuses.

¹¹ Jacques Lamarche, *Marc-Aurèle Fortin, 1888-1970*, Montréal, Lidec, 1997, p. 8.

¹² David Karel, *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Musée du Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 466.

¹³ Robert Bernier, *Un siècle de peinture au Québec : nature et paysage*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1999, p. 39.

Lorsque viendra le temps de combattre la tradition, c'est « contre le conservatisme des élites, contre le nationalisme et le régionalisme dominant » que les premiers peintres « modernes » devront diriger leur offensive¹⁴.

Les critiques les plus rudes à l'égard de Larose remontent aux années 1960 et 1970. Sans doute existait-il encore à cette époque une fascination à l'endroit de l'art moderne, fascination qui n'attribuait de valeur esthétique qu'à la modernité. Dans le sillage du bouillonnement laissé par les innovations du milieu du XX^e siècle, il était sans doute facile de trouver que Larose et ses contemporains semblaient dans la routine ; il était peut-être tentant, même, d'en vouloir aux artistes « rétrogrades » de cette génération pour avoir laissé la tâche d' « innovation » à leurs successeurs, pour ne pas avoir tenté plus tôt de libérer l'art de ses chaînes académiques.

En ce début du XXI^e siècle, maintenant que le modernisme ne règne plus en maître sur le jugement esthétique, il ne serait pas mauvais de reconsidérer la situation. D'abord, il faudrait peut-être s'interroger sur la validité des concepts « traditionalisme » et « académisme » en ce qui a rapport à la production artistique de ce moment au Canada français. Qu'est-ce que la « tradition » en art ? La Renaissance d'un Léonard de Vinci ? Le maniérisme du Greco ? Le classicisme de Poussin ? Le mot « tradition » recouvre tellement d'écoles et touche à tellement de tendances, souvent inconciliables, qu'il devient très délicat de l'utiliser. Le concept d'« académisme » renvoie à quelque chose

¹⁴ Esther Trépanier, « L'émergence d'un discours de la modernité dans la critique d'art (Montréal 1918-1938) », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 72-74.

de plus concret et de moins équivoque : il fait appel à un enseignement, souvent dans une institution publique. Mais encore ici, il faut éviter d'en abuser, car il y a, bien sûr, de nombreuses variantes dans les façons d'enseigner l'art. Néanmoins, il y a moyen d'en synthétiser quelques éléments pour aller au fond de la critique adressée à Larose et à ses contemporains.

Qu'est-ce qui pousse la critique à le déprécier tant chez Larose et les artistes de cette génération ? D'abord, l'enseignement académique, fortement axé sur le dessin, vise le développement d'une connaissance intime de la forme et de la structure du corps humain (et animal) pour que l'élève puisse construire des images héroïques qui contiennent un message. À cause de la nature traditionnelle de cet enseignement, selon Ackerman, le terme *académisme* en est venu à désigner des « oeuvres d'art habiles, intellectuellement ambitieuses, mais sans succès » et le terme péjoratif *académie* en est venu à désigner une oeuvre produite « conformément à des principes » mais sans imagination. Cet académisme peut faire des habiletés techniques des règles qui confortent un esprit étroit et légaliste¹⁵. Guy Robert définit l'académisme comme « un conformisme d'esprit scolaire imposé par les pontifes officiels des beaux-arts et des jurys, et visant les sujets à traiter et les manières de les traiter ». Selon lui, si on avait tendance à accepter cette « dictature », c'est que « c'était la porte étroite qui conduisait à la fois aux grands Salons et par là, au grand public, aux commandes de l'État et aux ventes lucratives, aux postes officiels de professeurs¹⁶ ».

¹⁵ Gérald M. Ackerman, « Académisme », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol.1, p. 90-92.

¹⁶ Guy Robert, *Le pluralisme dans l'art au Québec*, Ottawa, Iconia, 1998, p. 10.

Toutefois, Ackerman met en garde contre une critique trop sévère à l'égard de l'académisme : il faut bien apprendre les techniques du métier quelque part, et la maîtrise d'une technique solide offre un enseignement de qualité, qui raffine un talent inné et inspire l'élève à le découvrir et l'exploiter davantage. Ackerman souligne que les académies ont fait des contributions certaines à l'art occidental et que cette formation a favorisé les talents plutôt qu'elle ne les a écrasés. Il nous rappelle que les chefs de file des divers courants esthétiques du XX^e siècle sortent des académies : Picasso, Braque, Matisse, Léger, Kandinsky, Klee, Chirico, Mondrian et Dali, pour ne nommer que ceux-là¹⁷. Si les grands peintres du XX^e siècle ont presque tous fait un séjour dans une académie, il faut en conclure qu'ils n'ont pas souffert de leur formation. Même des artistes français « modernes » de l'époque de Larose, tel Maurice Denis, exaltent eux-mêmes les bienfaits d'une formation traditionnelle solide pour tous les producteurs d'art¹⁸.

Une trop grande aversion pour l'académisme peut pousser à l'autre extrême, le culte de la rupture. En fait, comme académisme n'est pas nécessairement synonyme d'assujettissement, de même, il faut éviter de confondre nouveauté avec originalité. Pour Guy Robert : « L'originalité invente, inaugure, crée, en substance et en profondeur, tandis que la nouveauté se manifeste en surface, au fil du temps qui court, de manière futile et passagère [...]»¹⁹. Il nous rappelle aussi que la cause de l'avant-garde, qui

¹⁷ Gérard M. Ackerman, *op. cit.*, p. 90-92.

¹⁸ Michael Marlais, *Conservative Echoes in Fin-de-siècle Parisian Art Criticism*, University Park (Pennsylvania), The Pennsylvania State University Press, 1992, p. 198, 199.

¹⁹ Guy Robert, *Le pluralisme dans l'art*, *op. cit.*, p. 11, 12.

conteste le despotisme et glorifie la créativité « a très souvent été récupérée et utilisée [...] pour devenir paradoxalement nouvel Académisme, avec fidèle panoplie de dogmatisme et de conformisme », créant à son tour « un Académisme d'avant-garde ». Il souligne que quantité d'artistes ont trouvé leur voie d'expression et ont développé leur talent « à travers les grands courants des modes successives venant à la fois d'Europe et des États-Unis²⁰ ». Que l'œuvre de Larose soit « académique » ne devrait donc pas nous en détourner ; ce jugement traduit davantage le fait que sa production n'est pas en rupture avec l'art dominant de son époque.

Ce chapitre nous donnera d'autres arguments afin de poursuivre la réflexion entamée ici quant à l'utilité des concepts « traditionalisme » et « académisme » dans l'évaluation d'une oeuvre.

3. LA PRATIQUE DE L'ART À L'ÉPOQUE DE LAROSE

Pour nous familiariser avec le monde dans lequel Larose exerce son art, nous en examinerons les particularités à l'aide des points de repère proposés par Marcel Fournier pour identifier les spécificités de chaque génération d'artistes : le mode d'accès à la carrière artistique, les relations avec un maître ou des mécènes, le séjour à l'étranger, la formation, le marché pour l'art, les activités collectives, les relations avec des institutions scolaires, les modalités de diffusion, l'existence et le rôle joué par les musées

²⁰ *Idem*

et l'intérêt du public pour l'art²¹. Comme l'art canadien-français n'évolue pas en vase clos, nous examinerons l'art du Québec dans son contexte canadien et nord-américain. L'historiographie de l'art canadien révèle un monde beaucoup moins cloisonné par des barrières linguistiques et politiques que nous pourrions le croire. Pour la présente analyse, nous nous intéressons davantage au centre du Canada, c'est-à-dire l'Ontario et le Québec, qui constitue une entité cohérente en raison de la proximité géographique, des modes de transport et de communications qui apparaissent progressivement durant la période et de l'existence d'un certain nombre d'artistes anglo-québécois qui semblent servir de pont entre l'art de l'Ontario et celui du Canada français²².

Au tournant du siècle, les modes d'accès à la carrière artistique sont semblables pour les peintres ontariens et québécois. La tradition de l'apprentissage chez un maître existe encore²³, mais tend à diminuer avec l'apparition des premières écoles d'art après la Confédération²⁴. En 1847, la Art Association of Montreal est fondée²⁵, association qui est

²¹ Marcel Fournier, *Les générations d'artistes*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 17.

²² La recherche ne nous permet pas encore de mesurer le niveau d'interpénétration des activités artistiques des deux groupes linguistiques. Cependant, dans le milieu artistique, l'engouement pour la peinture française et les stages prolongés en France favorisent une certaine francophilie. Il est probable que des artistes canadiens-anglais parlent le français. Toutefois, ce sont *les conditions de l'exercice de l'art*, conditions qui pèsent sur un groupe linguistique comme sur l'autre, qui nous intéressent ici.

²³ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité: Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 204.
Aussi : Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 56.

²⁴ Dans le cas ontarien, il s'agit, entre autres, d'un collège de dessin à Ottawa où enseigne l'abbé Chabert, de l'Ontario School of Art à Toronto et, à London, de l'Alma College et du Canadian Educational Museum : J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 177, 183. Aussi : Dennis Reid, *A Concise History of Canadian Painting*, Second Edition, Toronto, Oxford University Press, 1988, p. 83.
Plus tard, en 1870, l'abbé Chabert déménage à Montréal et y deviendra une figure de proue de l'enseignement de l'art : Céline Larivière-Derome, « Un professeur d'art au Canada au XIX^e siècle :

dominée par la bourgeoisie anglophone ; en 1879, elle ouvre une galerie permanente et, l'année suivante, une école des beaux arts²⁶. Du côté francophone, de 1874 à 1885, on dispense des cours à l'Institut national des Beaux-Arts²⁷ ; y enseigne une figure de proue de l'enseignement d'art, l'abbé Chabert (1832-1894)²⁸. En 1872, le gouvernement du Québec crée le Conseil des Arts et Manufactures dans le but d'offrir des cours aux artisans manufacturiers²⁹. Cette école des arts et manufactures (ou métiers) de Montréal jouera un rôle important dans la formation des artistes de la génération de Larose³⁰ et des ouvriers désirant faire une application industrielle du dessin³¹. En 1880 à Ottawa, on fonde la Galerie nationale du Canada et l'Académie royale canadienne des arts. Un des membres fondateurs de cette dernière, Napoléon Bourassa (1827-1916), s'intéressera, lui

l'Abbé Joseph Chabert », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, no 3 (décembre 1974), p. 351.

²⁵ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 25.

²⁶ Hervé Gagnon, *Divertir et instruire: Les musées de Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Les Éditions G.G.C., 1999, p. 152.

²⁷ Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, « Le monde des arts visuels au Québec », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 540.
Cette école, qui doit son existence à une initiative de l'abbé de Chabert, a dû fermer : « à la suite de diverses mésaventures (vandalisme, scandales, absence de subventions, etc.) » et enfin d'un incendie : Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité...*, *op. cit.*, p. 203.

²⁸ Chabert est un Français venu au Canada vers 1865. Nous rappelons qu'il enseigne à Ottawa et ensuite à Montréal. Presque tous les artistes canadiens-français de la génération de Larose ont été formés par Chabert : Céline Larivière-Derome, *op. cit.*, p. 347-366.
Aussi : J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 421.

²⁹ Ruby Heap, « Un chapitre dans l'histoire de l'éducation des adultes au Québec: les écoles du soir, 1889-1892 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, no 4, mars 1981, p. 599.
Selon Fournier et Rodriguez, cette institution est ouverte de 1869 à 1928 : Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, *op. cit.*, p. 540.

³⁰ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 104.

³¹ Laurier Lacroix, dir., *op. cit.*, p. 58.

aussi, à l'enseignement des arts au Québec³². Du vivant de Larose, l'art s'enseigne également dans certaines écoles des commissions scolaires catholique et protestante. Il ne s'agit certes pas des écoles d'art proprement dites, mais il y est tout de même possible pour l'élève d'apprendre les rudiments du dessin³³. Ainsi, l'Académie commerciale catholique, connue communément comme l'Académie du Plateau³⁴, l'école Edward-Murphy, Olier, Belmont et Sarsfield dispensent des cours d'art à l'intention de leurs élèves. Larose enseigne dans ces écoles³⁵, ainsi que dans des écoles de la commission scolaire protestante³⁶.

Il semble que la formation dans les premières écoles d'art développe la technique sans délaisser le courant académique. De plus, n'étant pas un enseignement de qualité supérieure, « les finissants doivent nécessairement poursuivre leurs études en Europe³⁷ ».

³² Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 204. Aussi : Dennis Reid, *op. cit.*, p. 85, 86. Notons que parmi les 25 membres fondateurs de l'Académie royale canadienne et les 21 associés, Napoléon Bourassa et Eugène Hamel sont les seuls francophones : David Karel, *Peinture et société, 1. 1603-1948*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC/Presses de l'Université Laval, 2005, p. 136.

³³ Signalons que dans sa jeunesse, le peintre Marc-Aurèle Fortin étudie l'art dans une de ces écoles, l'Académie du Plateau. Il avait comme professeur Ludger Larose : Hugues de Jouvancourt, *op. cit.*, S.n. ;
Aussi : Jacques Lamarche, *op. cit.*, S.n. (Chapitre 2),

³⁴ Robert Gagnon, *Histoire de la Commission des écoles catholiques de Montréal : développement d'un réseau d'écoles publiques en milieu urbain*, Montréal, Boréal, 1996, p. 56, 57.

³⁵ Larose enseigne le dessin à des moments différents dans ces écoles, et mentionne des leçons dispensées dans ces écoles par d'autres peintres : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, les entrées du : 10 septembre 1894, p. 8 ; 1 août, 1902, p. 364 ; 12 novembre 1903, p. 423 ; 12 septembre 1904, p. 455.

³⁶ Larose est embauché en 1912 comme professeur de dessin pour la commission scolaire protestante : *Ibid.*, l'entrée du 19 février 1912, p. 554.

³⁷ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 22, 23.

Il faudra attendre les années 1920 pour l'ouverture des écoles des Beaux-Arts de Québec (1921) et à Montréal (1922)³⁸.

C'est parfois grâce à l'aide d'un mécène ou d'un maître que l'artiste obtient sa formation. Par exemple, Clarence Gagnon (1881-1942) effectue des études à Paris grâce à l'appui financier de l'homme d'affaires James Morgan. Un médecin torontois, James MacCallum, aide plusieurs membres du Groupe des Sept (1913-1931), dont le Montréalais A. Y. Jackson (1882-1974)³⁹. Rodolphe Duguay (1891-1973) est le protégé du peintre Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté (1869-1937)⁴⁰. Nous avons déjà mentionné le curé Alfred-Léon Sentenne (1831-1907) de Montréal, qui contribue financièrement à la carrière de cinq jeunes étudiants de l'abbé Chabert en les envoyant compléter leur formation en France⁴¹.

La précarité du réseau d'enseignement des arts au Canada et l'engouement pour la peinture française, qui apparaît surtout dans le dernier quart du XIX^e siècle, expliquent l'attraction pour des académies d'Europe, surtout de la France⁴². Les académies parisiennes « deviennent un lieu de pèlerinage » non seulement pour les jeunes

³⁸ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain : De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Tome 1, Montréal, Boréal, 1989, p. 385 ; Marcel Fournier et Véronique Rodriguez, *op. cit.*, p. 541.

³⁹ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 129, 138-144.

⁴⁰ Marcel Fournier, *Les générations d'artistes*, *op. cit.*, p. 204.
Aussi : Laurier Lacroix, *Suzor-Coté : lumière et matière*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2002, p. 31.

⁴¹ Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. 220-224.

⁴² Dennis Reid, *op. cit.*, p. 104.

Canadiens, mais également pour « des Américains, des Anglais, des jeunes gens originaires de tous les pays d'Europe et même des Orientaux⁴³ ». Par cette formation à l'étranger, les peintres de cette génération participent collectivement à « l'affirmation d'un véritable mouvement de création artistique chez les Canadiens français⁴⁴ ». Cette formation leur permettra d'acquérir une plus grande maîtrise de la technique à partir de laquelle ils pourront non seulement exercer leur talent individuel, mais aussi contribuer à la qualité de l'enseignement des arts prodigué au Canada.

Par ailleurs, plusieurs ont déploré que l'intérêt du public canadien n'est pas de nature à stimuler la créativité et l'autonomie dans l'expression artistique. Selon Harper, le goût du public canadien de la fin du siècle est médiocre et manque de sensibilité. Il avance que ce public aime trop les grands tableaux de genre, peints dans le style académique et les toiles dont la facture est lourde et sombre. De plus, il estime que les critiques de l'époque ne sont pas suffisamment exercés pour juger en fonction des critères esthétiques⁴⁵. L'ennui avec ce genre de remarque, c'est qu'on pourrait l'appliquer aux publics de tous les pays occidentaux de l'époque.

À vrai dire, l'émergence d'une forme d'art relève moins du niveau culturel national que de la présence d'individus prêts à investir dans la nouveauté. La croissance économique contribue à la création d'un marché pour l'art canadien. Toronto et Montréal sont des centres prospères de la bourgeoisie d'affaires et, par conséquent, des bassins de

⁴³ J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 217.

⁴⁴ Laurier Lacroix, *Suzor-Coté, op. cit.*, p. 53.

⁴⁵ J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 245.

collectionneurs. Des magnats montréalais tels que Sir William Van Horne, James Ross, R.B. Angus et Lord Strathcona ont des collections impressionnantes d'œuvres européennes et s'intéressent à l'art canadien. Ces bourgeois mettent parfois leur richesse à la disposition des regroupements artistiques⁴⁶. Leur intérêt pour la production artistique locale, qui se structure autour de la notion de « canadienité », aura pour effet de promouvoir un art fortement imprégné de la vision d'une nation à construire. Par leur nombre restreint, ces collectionneurs sont en mesure d'imposer leurs idées et leurs goûts, ce qui n'est pas sans influencer la production des peintres de la période⁴⁷. Malgré tout, leur présence aura pour effet positif de créer un marché, de stimuler les peintres et, éventuellement, d'accélérer le progrès de l'art vers la modernité et la diversification.

L'Église et les gouvernements constituent eux aussi un marché pour certaines formes d'art. L'essor du nationalisme et l'érection de nombreux édifices religieux et gouvernementaux créent un marché pour les tableaux relatant les événements marquants de l'histoire du Canada. Ainsi, des artistes et muralistes décorent des édifices publics et des sculpteurs façonnent des monuments pour des parcs publics. Charles Huot (1855-1930), Marc-Aurèle Suzor-Coté (1869-1937), Henri Beau (1863-1949), George Reid (1860-1947) et Robert Harris (1849-1919) figurent parmi les nombreux peintres à avoir

⁴⁶ Les élites anglophones enrichies par le développement du chemin de fer ont dans leurs collections privées des Corot, Daubigny, Turner, Constable, Cox, Rembrandt et Delacroix qu'elles prêtent aux expositions annuelles de l'Art Association of Montreal. Grâce à ces prêts, « le musée acquiert prestige et crédibilité ». En 1877, un legs de la collection personnelle de l'entrepreneur Benaiah Gibb, composée de 72 tableaux et de quatre groupes de bronze d'une valeur de presque 25 000,00\$, d'un terrain au Carré Phillips et des fonds pour la construction d'une galerie permet à l'Art Association of Montreal, qui sombrait dans un « épuisement à la fois financier et humain », de reprendre vie : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 146, 149, 151, 153.

⁴⁷ Par exemple, l'influence de ses clients montréalais sur les choix du peintre James Wilson Morrice : Paul-André Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 736.

produit des tableaux historiques ou religieux⁴⁸. Toutefois, les marchés religieux et gouvernemental exigent un art décoratif qui correspond aux exigences et aux idéologies de ceux qui les commandent, rendant plus difficile, pour ce qui est de ces commandes, l'expérimentation.

Le marché canadien de l'art est-il tel que les artistes de la période peuvent vivre de leur art ? L'historiographie indique à quel point cela est difficile, autant du côté anglophone que francophone. Bon nombre d'artistes arrondissent les fins de mois en travaillant dans les studios de photographie à retoucher les clichés⁴⁹. Beaucoup deviennent enseignants de peinture ou de dessin⁵⁰. Certains critiques croient que durant cette période, l'ouverture à l'expérimentation est le fait d'artistes qui sont libérés des activités lucratives secondaires à leur art. Guy Robert cite le cas de James Wilson Morrice (1865-1924), qui peut se consacrer entièrement à sa peinture sans craindre la famine ou les foudres des critiques ; venant d'un milieu aisé, il est épargné des soucis financiers⁵¹. Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté (1869-1937) jouit de l'appui de protecteurs tout au long de sa carrière ; il échapperait ainsi à l'écartèlement entre la réalisation d'un

⁴⁸ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 96, 103.

Aussi : J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 227 ; Pierre L'Allier, *Henri Beau, 1863-1949*, Québec, Musée du Québec, 1987, p. 28, 30.

⁴⁹ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 36.

⁵⁰ Parmi les peintres de cette génération qui enseignent, on retrouve, outre Larose : William Brymner (1855-1925), Henri Beau (1863-1949), Edmond Dyonnet (1859-1954), George Reid (1860-1947), William Cruikshank (1849-1952), Henri Julien (1852-1908) et F.M. Belle-Smith (1846-1923), pour ne nommer que ceux-là : Robert Bernier, *op. cit.*, p. 27, 28, 29, 32, 33, 38, 39.

Aussi : Jean-Marc Larrue, *Le monument inattendu: le Monument-national, 1893-1993*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1993, p. 160 ; Dennis Reid, *op. cit.*, p. 99-102 ; J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 229, 244 ; Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 44.

⁵¹ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 54.

projet artistique et la nécessité de gagner sa vie⁵². Généralement, du vivant de Larose, peu d'artistes sont en mesure de vivre uniquement de leur art. Marcel Fournier croit que cette contrainte grève leur créativité :

Au tournant du siècle, la carrière des artistes est habituellement marquée par la superposition, à chaque étape de leur vie, de deux tracés parallèles, l'un relié à des tâches professionnelles à caractère utilitaire et l'autre à des préoccupations personnelles souvent identifiées à la peinture de chevalet. Il n'est guère possible pour un artiste de consacrer l'ensemble de son temps et ses énergies à la réalisation d'un projet artistique personnel : le plus souvent il se trouve dans la position d'un artisan-entrepreneur qui, pour subsister, doit obtenir des contrats (monuments, portraits, décoration, illustration) auprès de mécènes ou d'institutions religieuses ou gouvernementales⁵³.

Toutefois, on peut remettre en question la validité de cette thèse qui veut faire de l'enseignement un moyen de survie qui handicape la recherche artistique. Maurice Cullen (1866-1934), un enseignant d'art comme Larose, n'est pas moins « un pionnier de l'art moderne⁵⁴ » ; Henri Beau (1863-1949) enseigne lui aussi à Montréal, ce qui n'empêche pas qu'il soit reconnu comme un des peintres canadiens à s'ouvrir le plus à l'impressionnisme⁵⁵. Nous verrons dans ce chapitre que l'enseignement ne représente pas, pour Larose, la survie. L'expérimentation correspond, après tout, à un choix que l'enseignement ne pourrait interdire. Et si certains peintres trouvent qu'il est trop difficile d'expérimenter ici, rien ne les empêche de s'expatrier pour le faire ; tel fut le cas des peintres comme Henri Beau, James William Morris et, plus tard, Jean-Philippe

⁵² Marcel Fournier, *Les générations d'artistes*, *op. cit.*, p. 27, 28.

⁵³ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁴ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 30.

Aussi : Esther Trépanier, « L'émergence d'un discours ... », *op. cit.*, p. 72.

⁵⁵ Au sujet de Beau, son biographe rapporte que : « Les journaux canadiens le qualifièrent alors de chef de file des impressionnistes canadiens » : Pierre L'Allier, *op. cit.*, p. 36.

Dallaire (1916-1965) ainsi que Paul-Émile Borduas (1905-1960). D'aucuns suggèrent que les artistes qui quittent le Québec le trouvent « une serre-chaude trop étouffante » pour l'exercice d'un art libre⁵⁶ ; toujours est-il qu'en s'exilant, ils expriment la primauté de leur art par rapport à la survie. Et rappelons le grand nombre de peintres qui ont vécu dans la misère, parfois par obligation, mais parfois par choix, pour pouvoir se consacrer exclusivement à leurs expériences artistiques ; c'est le cas, entre autres, de Gauguin, Van Gogh et Henri Rousseau. Au tournant du siècle, un artiste canadien qui veut vraiment expérimenter a devant lui des choix qui nous font considérer la question de la survie comme moins fondamentale que ne le souligne Fournier. Nous ne croyons pas que l'enseignement ait été le carcan stérilisateur qu'on a pu dépeindre.

Durant la période de notre recherche, nous assistons à la mise en place d'associations qui permettront aux artistes de promouvoir leur art, de mieux se connaître, d'échanger leurs expériences et de jouir ainsi d'activités collectives. La Toronto Art Students' League, fondée en 1886, organise des activités artistiques et encourage le traitement de sujets canadiens. The Canadian Art Club, fondé en 1907 à Toronto, a pour but de rapatrier les peintres canadiens qui veulent se détourner de la peinture académique française et introduire la peinture moderne et subjective dans la pratique canadienne⁵⁷. La Art Association of Montreal, formée en 1847, est le noyau de la vie artistique à Montréal. Cependant, la Art Association demeure « le bastion quasi-

⁵⁶ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 55.

⁵⁷ Selon Reid : « one of the Canadian Art Club's important contributions was the sympathetic surroundings it afforded in Toronto for the prominent Quebec artists of the time ». Cependant, à cause des conflits intérieurs et à cause de la concurrence du nouveau Toronto Art Museum, le club cesse ses activités en 1915 : Dennis Reid, *op. cit.*, p. 123, 132, 139.
Aussi : David Karel, *Peinture et société...*, *op. cit.*, p. 125.

exclusif de l'élite anglophone montréalaise⁵⁸», ce qui tend à avoir pour effet que les francophones s'y sentent moins à l'aise⁵⁹. Aussi à Montréal, la Society of Canadian Artists est fondée en 1867 mais se dissout en 1873 quand la scène artistique torontoise devient plus animée que celle de Montréal⁶⁰. Néanmoins, Harper apporte un bémol quant à la nature de la sociabilité artistique à la fin du XIX^e siècle. Selon lui, les collectivités d'artistes existent non pas tant pour stimuler la créativité que pour mieux vendre les tableaux⁶¹, ce qui soutient la thèse du manque d'autonomie de l'art canadien de cette époque.

Le silence des historiens sur les activités collectives chez les artistes francophones semble indiquer que ces derniers n'ont pas fondé d'associations bien à eux. En fait, la seule que nous avons repérée durant la période est la Société des artistes de Québec, qui tient sa première exposition à Québec en 1916⁶². Le journal de Larose ne rend pas compte, lui non plus, d'associations artistiques francophones. Nous aborderons cette apparente absence de sociabilité artistique formelle un peu plus loin⁶³.

⁵⁸ Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 153.

Aussi : Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁹ Dans son autobiographie, Edmond Dyonnet déplore la faiblesse numérique des francophones dans l'Art Association of Montréal. En 1913, dit-il, des 75 membres, seulement huit sont Canadiens français : Edmond Dyonnet, *Mémoires d'un artiste canadien*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, *Ibid.*, p. 105.

⁶⁰ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 81, 83.

⁶¹ J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 172.

⁶² Jean-René Ostiguy, *Les esthétiques modernes au Québec de 1916 à 1946*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, Musées nationaux du Canada, 1982, p. 15.

⁶³ Notons que selon Lacroix, c'est plus tard, durant la période 1915-1930, que des ateliers collectifs d'échange artistique apparaissent à Montréal : Laurier Lacroix, *Peindre Montréal*, *op. cit.*, p. 56.

Paradoxalement, l'un des lieux de sociabilité les plus importants pour les artistes se trouve être le studio de photographie de William Notman. Selon Guy Robert, le studio Notman, qui ouvre en 1856 à Montréal et qui aura des succursales à Toronto, à Halifax, à Ottawa et aux États-Unis, « devient une sorte d'école clandestine de peinture où les peintres échangent des trucs et des techniques de haute virtuosité⁶⁴ ». Selon Reid, « the photographic firm of William Notman, which regularly hired skilled artists to colour photos and paint backgrounds, became the hub of the intense new activity that developed⁶⁵ ». Le travail qu'on y demandait des artistes est peut-être monotone, dépourvu d'intérêt et doit certainement frustrer la propension créatrice ; malgré tout, selon Harper, grâce au Studio Notman, « la peinture canadienne fut pénétrée d'un esprit nouveau⁶⁶ ».

Certaines associations qui voient le jour durant la période de notre recherche, comme la Art Association of Montreal, sont l'embryon des institutions et des instances de diffusion qui apparaîtront plus tard⁶⁷. Au Québec, l'institutionnalisation de l'art est un phénomène assez tardif. Nous avons vu que les Écoles des Beaux-Arts de Québec et de

⁶⁴ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 36.

⁶⁵ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 81.

⁶⁶ J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 173.

⁶⁷ La Art Association of Montreal, fondée en 1847, deviendra le Musée des Beaux-arts de Montréal en 1948 : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 152, 153.
Aussi : Paul-André Linteau, *et al.*, p. 387.

Montréal n'ouvrent qu'au début des années 1920⁶⁸. Le Musée de Québec ouvre en 1933⁶⁹, l'École du meuble en 1935⁷⁰ et l'école des arts graphiques en 1943⁷¹.

L'activité muséale est sporadique et peu développée durant la période avant 1914. Certaines associations s'efforcent de rendre l'art accessible au public par la tenue d'expositions, activité qui est à ses tous débuts du vivant de Larose. Du côté ontarien, en 1857, Egerton Ryerson ouvre à Toronto le Canadian Educational Museum, alors le seul endroit où sont exposés des tableaux dans la province. La Ontario Society of Artists tient sa première exposition en 1873 à Toronto. La Galerie nationale du Canada tient la sienne en 1880, à Ottawa⁷². La Art Association of Montreal a une galerie permanente à partir de 1879⁷³. Des expositions temporaires sont organisées dans des endroits publics ou des galeries privées. Par exemple, au milieu des années 1910, on ouvre la galerie William Watson sur la rue Peel⁷⁴ ; vers 1916, les artistes francophones commencent à organiser

⁶⁸ David Karel, *Peinture et société, op. cit.*, p. 87.

⁶⁹ Fernand Harvey, *Le Musée du Québec, son public et son milieu*, Québec, Musée du Québec, 1991, p. 11.
Fournier et Rodrigue signalent 1929 comme la fondation du Musée de la province de Québec et 1934 comme celle de l'École du Meuble : Marcel Fournier et Véronique Rodrigue, « Le monde des arts visuels au Québec », *op. cit.*, p. 541.

⁷⁰ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité, op. cit.*, p. 206, 207.

⁷¹ Marcel Fournier et Véronique Rodrigue, « Le monde des arts visuels au Québec », *op. cit.*, p. 541.

⁷² Dennis Reid, *op. cit.*, p. 83, 84, 86.

⁷³ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 25.

⁷⁴ Marcel Fournier et Véronique Rodrigue, « Le monde des arts visuels au Québec », *op. cit.*, p. 540.

des expositions d'art à la bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal⁷⁵ et à la galerie montréalaise E. Scott and Sons⁷⁶.

Malgré les incursions de la photographie, durant la période il y a encore un certain goût pour le portrait⁷⁷. Nous avons vu que les paysages, souvent rendus à la façon de l'École de Barbizon, sont très populaires durant la période. Dans cette peinture, l'artiste exprime des émotions intimes et affectueuses devant le paysage et crée un effet de sublime dans le tableau. Au tournant du siècle, les collectionneurs s'intéressent aussi à des paysages marqués par une approche appelée tonalisme, que l'on retrouve dans la peinture de paysage influencée par l'école hollandaise et qui explore des motifs crépusculaires, des variations tonales et les effets de lumière sur l'atmosphère⁷⁸. Ce genre d'art plaît aux collectionneurs bourgeois, souvent de grands entrepreneurs : non seulement ces scènes de beauté rurale font-elles contrepoids à leurs occupations

⁷⁵ Jean-René Ostiguy, *Les esthétiques modernes au Québec*, *op. cit.*, p. 15.

Aussi Paul-André Linteau, « Montréal 1914-1929 : Une métropole en mutation », dans : Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 25.

⁷⁶ Marcel Fournier, *Les générations d'artistes*, *op. cit.*, p. 28.

⁷⁷ Ludger Larose est également portraitiste ; son œuvre inclut les portraits de trois maires montréalais : J.O. Villeneuve (1899) Hormidas Laporte (1906) et Médéric Martin (1915) : Marcelle Dufour, *Ludger Larose, peintre et enseignant (1868-1915)*, travail remis à Laurier Lacroix, Concordia University, pour le cours « Introduction to the Arts in Canada », ARTH, C/244, mars 1985, p. 7.

⁷⁸ Linteau explique : « Cette école hollandaise s'est développée durant les années 1870 en réaction contre l'académisme régnant » : Paul-André Linteau *et al.*, *op. cit.*, p. 387, 391, 727-729.

financières et industrielles⁷⁹, elles suggèrent une nature transformable en fonction des aspirations de l'homme⁸⁰.

Quelques peintres expérimentent avec des nouvelles techniques et thématiques : nous avons vu que Maurice Cullen (1866-1934), Henri Beau (1863-1949), Suzor-Coté (1869-1937), Clarence Gagnon (1881-1942) et James Wilson Morrice (1865-1924) introduisent des éléments nouveaux, parfois impressionnistes. Toutefois, il n'y a pas d'engouement pour cette peinture au tournant du siècle⁸¹. S'il est vrai que le manque d'enthousiasme, chez les peintres comme chez le public, pour la peinture impressionniste peut expliquer l'exil de certains peintres modernistes, comme Morrice et Beau, il faut signaler que l'expérimentation ne signifie pas l'expatriation forcée, ni l'ostracisme. Certains peintres qui se sont ouverts à l'impressionnisme, comme Suzor-Coté et Clarence Gagnon, ont choisi de faire carrière ce côté-ci de l'Atlantique, et leur peinture a été acclamée, même de leur vivant⁸². Aux dires de Suzor-Coté : « Je pense qu'un artiste doit peindre son propre pays⁸³ ». Et soulignons que même si l'impressionnisme n'a pas

⁷⁹ David Karel, *Peinture et société ...*, *op. cit.*, p. 98, 102.

⁸⁰ Hubbard et Ostiguy mentionnent que dans cette peinture, « the spectator can almost read the possibilities which the various regions offered for commercial exploitation » : Robert Hubbard et Jean-René Ostiguy, *op. cit.*, p. 76.
Aussi : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 149-151, 179.

⁸¹ Par exemple, selon Guy Robert, le montréalais J. W. Morrice : « déplore un accueil trop glacial de son œuvre dans sa ville natale et trouve succès en Europe » : Guy Robert, *Le pluralisme dans l'art ... op. cit.*, p. 11.

⁸² À ce sujet, Guy Robert souligne d'autres exemples d'artistes qui ont choisi de rester au Québec. Nous remarquons que ces peintres sont de la génération qui suit celle de Larose : « certains artistes de fort tempérament et d'esprit indépendant comme Fortin et Brandtner, Roberts ou Lyman poursuivent courageusement leur carrière en terre québécoise et contribuent ainsi à faire avancer sur place la cause de l'art « exploréen » » : *Idem*

⁸³ Suzor-Coté poursuit : « Quand vous avez fini d'étudier la partie technique, vous devez rentrer dans votre pays et peindre ce qui s'y trouve. Si vous êtes réellement un artiste, c'est la seule chose que vous

fait fureur au Canada à ce moment, ce n'est pas pour autant que l'art de la période est passéiste. Il serait réducteur de voir dans l'impressionnisme la seule et unique expression de la modernité en art.

Nous avons vu que les artistes nord-américains de la période se rendent, en grand nombre, en France pour y acquérir une formation solide. Voyons en quoi consistait cette formation et en quoi les courants esthétiques en France et leurs transformations ont pu toucher Larose et sa génération.

L'École des Beaux-Arts de Paris, grande école soutenue par le gouvernement français, offre une formation artistique par des cours peu dispendieux. Parallèlement, il existe des académies privées, telles l'Académie Julian, l'Académie Colarossi, de la Grande Chaumière et une douzaine d'autres⁸⁴, où l'enseignement est moins formel. Les ateliers des écoles d'art parisiennes exhibent des modèles et des formes en plâtre ; l'élève travaille à son rythme et un maître de renommée passe à quelques reprises durant la semaine pour critiquer les dessins ou tableaux des élèves. Nous avons vu plus haut que cet enseignement est fortement axé sur le dessin et a pour but de développer une connaissance intime de la forme, et surtout du corps humain.

peindrez bien ». Il prononce cette opinion le 5 février 1910. Il était revenu d'Europe depuis 1907 et restera au Canada jusqu'en 1927 : Laurier Lacroix, *Suzor-Coté, op. cit.*, p. 161.

⁸⁴ Vers 1890, l'Académie Julian est la plus grande des académies privées et peut accueillir entre 1000 et 1500 étudiants dans ses dix grands studios : Dennis Reid, *op. cit.*, p. 91, 92.
Aussi : J. Russell Harper, *op. cit.*, p. 217.

Il est certain que les grands maîtres des écoles et académies françaises ont laissé leur marque sur la peinture de la période : Gérôme, Delaunay, Bouguereau, Moreau, Laurens, Cabanel et Meissonier⁸⁵. Toutefois, il est difficile de mesurer l'influence de ces maîtres. Certes, les enseignants transmettent leurs idées personnelles sur la finalité de l'art, sur la technique et sur l'esthétique, idées que l'élève tend à assimiler, mais il semble que l'association personnelle entre l'élève et le maître ne soit pas nécessairement forte. Aussi, certains maîtres ont plus que d'autres le souci de laisser s'épanouir individuellement ses élèves. Par exemple, les historiens attestent de la liberté que le peintre symboliste Gustave Moreau (1826-1898), un des maîtres de Larose, laissait à ses élèves⁸⁶ ; fait qui semble être confirmé par l'absence de l'influence symboliste dans la production de Larose.

Depuis le début du XIX^e siècle, l'art français s'anime des tendances diverses contribuant à faire passer l'art classique et académique de l'époque de la Révolution à l'art moderne du début du XX^e siècle, évolution qui témoigne du rejet grandissant des notions pré-établies dans le domaine esthétique. Un siècle d'intense expérimentation favorisera l'apparition des courants tels le néoclassicisme, le romantisme, le réalisme,

⁸⁵ E. Bénézit, « Gérôme, Jean Léon », « Delaunay, Jules Élie » « Bouguereau, William Adolphe », « Laurens, Jean Paul », « Cabanel, Alexandre », « Meissonier, Ernest », « *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, Grund, 1999, Tome 6, p. 49, 50 ; Tome 4, p. 386 ; Tome 2, p. 640 ; Tome 8, p. 332 ; Tome 3, p. 75 ; Tome 9, p. 451. Aussi : Jean Selz, *Gustave Moreau*, Paris, Flammarion, 1978, p. 62.

⁸⁶ Un biographe de Moreau note que : « Moreau est attentif à développer en chacun [de ses élèves] les dons qui lui sont personnels » : Jean Selz, *op. cit.*, p. 62. Un autre dit que : « His teaching was very liberal, to judge from the work that some of his students produced later. He never attempted to subject them to any kind of dogmatic instruction but encouraged everyone to develop his own gifts freely. He aimed primarily at stimulating their ideas, awakening their curiosity and training their eyes »: Paladilhe, Jean et José Pierre, *Gustave Moreau*, traduit de l'anglais par Bettina Wadia, New York, Washington, Praeger Publishers, 1972, p. 57.

l'impressionnisme, le symbolisme, le fauvisme, le cubisme, l'expressionnisme et l'abstraction, tous diverses étapes du passage progressif de l'art vers un art « libre ». Paris, déjà populaire comme centre de formation pour des jeunes peintres, deviendra, au début du XX^e siècle, un véritable aimant pour les artistes du monde. L'essor spectaculaire de « l'École de Paris » permettra une expérimentation sans précédent et un affranchissement radical du passé⁸⁷ qui laisseront des traces sur l'art de tout le XX^e siècle, caractérisé par la modernité, l'internationalisme, la subjectivité et l'individualisme.

Nous ouvrons une parenthèse ici pour rappeler que si le dynamisme de l'art moderne français rayonne partout en Occident et exerce une influence profonde sur la façon de faire et de voir l'art, il n'en demeure pas moins que cette ébullition esthétique est loin de se limiter à la France. D'autres pays sont, au même moment, des foyers d'expérimentations qui génèrent des courants importants. Pour ne nommer que quelques uns, l'expressionnisme trouvera un terrain fertile en Allemagne avant 1914 ; c'est aux Pays-Bas qu'apparaît le mouvement De Stijl. C'est en Russie que naît le constructivisme, et en Italie le futurisme⁸⁸. Ce futurisme aura un impact certain sur le vorticisme qui apparaît en Angleterre⁸⁹. Et alors que les académies de Paris attirent des artistes du monde entier, d'autres pays, tels les États-Unis, l'Angleterre, la Hollande et

⁸⁷ Bruce Cole, Adelheid Gealt, *Art of the Western World*, New York, Summit Books, 1989, p. 261, 262.

⁸⁸ Horst Woldemar Janson, *op. cit.*, p. 763, 783, 818, 819.

⁸⁹ Ce mouvement, qui subit également l'impact du cubisme, est caractérisé comme : « an indigenously English form of abstraction » : Richard Cork, *op. cit.*, p. xx, 26-55.
Aussi : William C. Wees, *Vorticism and the English Avant-Garde*, Toronto, University of Toronto Press, 1972, p. 87-102.

l'Italie offrent des formations artistiques de qualité et reçoivent des cohortes d'élèves de diverses origines⁹⁰. Ce fait est illustré par un examen des parcours des artistes que fréquente Larose. D'un rapide survol des notes biographiques, qui apparaissent à l'annexe 3, il ressort que si la plupart de ces peintres ont été formés, comme Larose lui-même, dans les académies françaises, il y en a qui choisissent d'autres destinations. C'est le cas d'Edmond Dyonnet, qui étudie l'art en Italie, de Jobson Paradis, qui fait des études d'art en Indiana avant d'aller à Paris, et d'Eugène Hamel, qui reçoit sa formation à Rome, Anvers et Bruxelles⁹¹.

L'expérimentation dynamique qui se fait en France et ailleurs s'accompagne d'autres expressions de la modernité. Nous avons discuté, au début de cette recherche, d'une de ces expressions : le graduel rejet, par les producteurs d'art, de l'obéissance à des commandes, à l'autorité du public ou au marché. Libéré de ses fonctions de représentation, l'art devient une production franche, légitimée par elle-même. Son autonomisation, surtout le fait de la deuxième moitié du XIX^e siècle, ouvre la voie à une liberté formelle et expressive⁹² qui caractérise la modernité en art. Son émergence en tant

⁹⁰ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 104.

⁹¹ David Karel, « Dyonnet, Edmond », « Paradis, Jobson », « Hamel, Joseph-Arthur-Eugène », *Dictionnaire des artistes...*, *op. cit.*, p. 277, 378, 613.

⁹² Yvan Lamonde identifie quelques indices du « point de non retour de la modernité » : « valorisation de l'expression, souci de la contemporanéité, liberté du thème et du sujet-créateur, recherche formelle » : Yvan Lamonde, « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches (1895-1950) », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 35.
Aussi : Esther Trépanier, « La modernité : entité métaphysique ou processus historique ? Réflexion sur quelques aspects d'un parcours méthodologique », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 47.

que champ autonome contribue à donner à la pratique de l'art en France une influence prépondérante en Occident aux XIX^e et XX^e siècles.

Toutefois, les artistes canadiens retiendront la trace de la formation académique plus qu'ils ne s'ouvriront aux courants esthétiques avec lesquels expérimentent les artistes « modernes » au moment de leur séjour en France. Certains historiographes expliquent ce phénomène par le fait que l'enseignement artistique dans les écoles de Paris est sous la dépendance de l'académisme, et que l'élève y est éloigné de l'effervescence qui stimule l'éclatement des paradigmes dans les groupuscules avant-gardistes⁹³. Il nous semble, toutefois, invraisemblable que toute une génération d'artistes canadiens soient à ce point imperméables à l'atmosphère parisienne ambiante dans laquelle ils baignent jour et nuit des années durant (sept ans dans le cas de Larose). Il nous paraît plus plausible que l'artiste canadien, expatrié justement parce que les écoles artistiques canadiennes ne donnent pas tout l'enseignement adéquat, est très conscient de se trouver à Paris pour parfaire sa formation, et de ce fait ne ressent pas un désir prononcé de la contredire en se lançant dans des mouvements avant-gardistes. De plus, s'il est vrai que quelques artistes canadiens contemporains de Larose sont issus des familles bourgeoises et qu'ils sont, de ce fait, financièrement indépendants et libres d'adhérer aux mouvements contestataires s'ils le veulent, la plupart des artistes canadiens à l'étranger dépendent d'institutions ou de mécènes qui valorisent l'académisme. Il leur est difficile, dans pareil cas, de rejeter la formation de base qui leur manque pour se livrer à l'innovation. L'expérimentation dans la peinture canadienne

⁹³ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 46.

sera plus le fait des années qui suivent la Première Guerre mondiale, lorsque l'art bénéficie d'une institutionnalisation plus solide et qu'on s'intéresse davantage à de nouvelles thématiques et à des variantes dans les manières de peindre.

Outre une formation professionnelle permettant l'acquisition de solides assises techniques, à quelles influences esthétiques Larose s'ouvre-t-il lors de son séjour en France ? Nous avons vu qu'il semble particulièrement attiré par une thématique qui connaissait un essor remarquable : la peinture de paysage. Au début du XIX^e siècle, cette peinture a ceci de nouveau : elle présente le paysage non comme arrière-plan de l'action historique mais comme une expression des lois divines et comme une source d'inspiration sensible où l'action de l'homme est absente ou simplement accessoire. On tend à rendre le paysage tantôt le plus fidèlement possible, tantôt en le soumettant à des distorsions afin de stimuler l'imagination et l'exaltation⁹⁴. Rappelons les propos de Hugues de Jouvancourt, selon qui Larose « en était resté à l'École de Barbizon⁹⁵ ». Le groupe de peintres connu sous l'étiquette de l'École de Barbizon : « exclurent pratiquement du paysage l'anecdote et l'histoire, [...] rejetant les artifices de la vie urbaine⁹⁶ ». S'inspirant à la fois des peintres paysagistes anglais, tels que J.M.W. Turner et John Constable, et de la tradition du paysage hollandais du XVII^e siècle, les peintres de Barbizon affirment activement une conception du paysage dans lequel la nature est présentée comme refuge et comme stimulant à l'expression poétique personnelle. Les

⁹⁴ H. W. Janson, *op. cit.*, p. 669.

⁹⁵ Hugues de Jouvancourt, *Marc-Aurèle Fortin, op. cit.*, S.p.

⁹⁶ Barbizon, village en lisière de la forêt de Fontainebleau, est le centre géographique et spirituel de cette colonie de peintres paysagistes de 1825 jusqu'à 1860-1870 : Jacques De Caso, « Barbizon, (École de) », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 3, p. 825.

œuvres de ce groupe, composé, entre autres, de Camille Corot, Théodore Rousseau, Jean-François Millet et Charles-François Daubigny, expriment une dévotion à la nature qui se traduit de manières diverses : par un style idyllique et mélancolique qui étudie les effets du clair-obscur (Corot) ; par un intérêt aigu pour le détail et les effets des changements météorologiques (T. Rousseau) ; par la présentation de la dignité du lien du paysan avec la nature (Millet) et par l'étude de l'effet de la lumière sur l'eau (Daubigny)⁹⁷. Alors que les paysages de Barbizon revêtaient un caractère nouveau et moderne au moment de leur production (entre 1825 et 1870), cette peinture n'était plus « nouvelle » à l'époque de Larose. Elle était devenue populaire au Canada au tournant du siècle, comme nous l'avons constaté plus haut, et constituait donc une peinture qui était encore actuelle. Signalons que par les idées qui sont derrière et par son rendu, cette peinture est davantage rattachée au modernisme qu'à une forme quelconque de traditionalisme. Outre la peinture des paysages de Barbizon, Larose se serait ouvert « à celle qui lui avait succédé du côté de Vaux-de-Cernay⁹⁸ ». Son intérêt pour des enchaînements ultérieurs à Barbizon montre que Larose suit les développements dans l'art de son temps.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 825, 826.

⁹⁸ Hugues de Jouvancourt, *op. cit.*, S. p.

Située à une quarantaine de kilomètres de Paris et facilement accessible par train, Vaux-de-Cernay attire les artistes depuis au moins 1830 en raison de sa grande diversité topographique. Dans la décennie 1890, la région est encore prisée par un grand nombre de peintres ; pour Suzor-Coté, Cernay, où il se rend en compagnie de Joseph Saint-Charles, un intime de Larose, « est la première école de la nature » : Laurier Lacroix, *Suzor-Coté, op. cit.*, p. 62- 64.

Le journal de Larose ne révèle rien sur le sujet, mais outre une admiration passive pour la peinture de paysage produite à Vaux-de-Cernay, il est fort possible que lors de son séjour en France, Larose s'y soit rendu en personne pour faire du paysage.

Si l'œuvre de Larose est sensible à l'influence de l'École de Barbizon, il en va autrement pour des courants comme l'impressionnisme, ou son prolongement, le post-impressionnisme⁹⁹. Malgré sa connaissance certaine de ces courants, il ne s'y aventura pas. Il en va de même avec l'art symboliste pratiqué par son maître, Gustave Moreau. Il retiendra de celui-ci davantage les notions de son enseignement¹⁰⁰ que les idées symbolistes.

Que Larose ait fait des choix est évident, mais il serait réducteur de dire qu'il a choisi la tradition contre la modernité. S'il refuse certaines expérimentations, il n'a pas dit non à d'autres.

4. LES IDÉES DE LAROSE SUR L'ART

Le journal est muet sur les goûts esthétiques de l'artiste, mais nous possédons des documents dans lesquels Larose exprime ses idées sur l'art. Il s'agit d'une conférence prononcée devant le milieu scolaire en 1897¹⁰¹ et du texte manuscrit d'une conférence

⁹⁹ Hugues de Jouvancourt, *op. cit.*, S. p.

¹⁰⁰ Ludger Larose fut l'élève de Moreau à l'École des Beaux-Arts à Paris à intervalles entre 1889 et 1894. Moreau, comme bien d'autres professeurs d'art, oblige ses élèves à étudier les grands maîtres au Louvre, fondant ainsi son enseignement sur l'art classique : Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. 209, 220. Larose a fait des copies dans les grands musées lors de son séjour en Europe : Marcelle Dufour, *Ludger Larose, peintre et enseignant*, », Travail de Marcelle Dufour remis à Laurier Lacroix, Concordia University, pour le cours « Introduction to the Arts in Canada », ARTH C/244, mars 1985, p. 3.

¹⁰¹ Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », conférence faite de 28 mai 1897 devant l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École normale Jacques-Cartier, *Journal de L'Instruction publique*, 1897, vol : XVI, #6, p. 159-166.

qu'il a prononcée sur le thème de l'art en mars 1904¹⁰². Ces textes, qui exposent bon nombre d'idées de Larose sur l'artiste, sur le rôle social de l'art et sur certains courants esthétiques, montrent aussi que Larose a subi l'influence d'Hippolyte Taine (1828-1893). Si l'intérêt pour le positivisme ne fait pas de Larose un être exceptionnel¹⁰³, il nous permet tout de même de mettre le doigt sur certaines sources d'inspiration de sa pensée.

Les travaux de Taine s'inscrivent dans la foulée de la pensée positiviste élaborée surtout par Auguste Comte (1798-1857). Dans sa *Philosophie de l'art*, qui paraît en 1882, Taine examine la causalité des oeuvres en signalant, notamment, les spécificités de la race, du milieu et du moment, auxquels il ajoute le climat intellectuel¹⁰⁴. Dans sa présentation de l'œuvre, Jean-François Ravel qualifie Taine de « psychologue de la culture¹⁰⁵ ». Respecté comme un intellectuel progressiste à la pensée raffinée, il a exercé une forte influence auprès de la jeunesse des années 1880. Des membres de l'avant-garde artistique, dont certains symbolistes, récupèrent ses idées sur la nature subjective de toute connaissance. Toutefois, même de son vivant, l'enthousiasme pour ses théories ne fut pas unanime ; certains attaquent son approche socio-scientifique, la trouvant trop rationnelle et fermée à l'aspect mystique de l'art¹⁰⁶. Même si les théories et les méthodes

¹⁰² « Le soir été à l'union Ste Cécile [*sic*] faire une conférence sur l'art, présidée par le maire H. Laporte et Monk » : *Ibid.*, l'entrée du 3 mars 1904, p. 437.

¹⁰³ La théorie positiviste est largement connue dans le milieu d'art de son vivant, mais n'est pas nécessairement un point de référence dans la critique d'art : Michael Marlais, *op. cit.*, p. 58.

¹⁰⁴ Leo Weinstein, *Hippolyte Taine*, New York, Twayne Publishers, Inc, 1972, p. 100.

¹⁰⁵ Jean-François Ravel, « Introduction », dans Hippolyte Taine, *Philosophie de l'art*, Pris, Hermann, 1964, p. 11, 12.

¹⁰⁶ Michel Marlais, *op. cit.*, p. 59-63, 113.

de Taine ont été contestées, elles n'ont pas manqué d'influencer et de faire réagir des penseurs pendant deux générations. Selon Weinstein, Taine aurait comme descendants intellectuels Paul Bourget, Maurice Barrès, Charles Maurras et en critique d'art, Élie Faure, ainsi que divers historiens britanniques, allemands et américains¹⁰⁷.

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas seulement que Taine propose une approche sociologique de l'art¹⁰⁸, mais surtout que Larose adhère à cette conception. Et insistons sur le fait que la théorie positiviste est essentiellement et inextricablement liée à la modernité intellectuelle. Larose retient cette vision de la modernité. Et plus encore, il s'ouvre personnellement à des façons contemporaines d'entrevoir l'art et il en fait la promotion à Montréal, y compris dans des milieux périphériques au monde de l'art, comme nous verrons par les conférences que nous examinerons. Donc, si la facture des œuvres de Larose ne rompt pas avec l'art dominant de son époque, cela ne l'empêche pas de nourrir des idées tout à fait modernes en rapport à l'art.

Et citons, avant d'entamer l'analyse des conférences de Larose, les propos d'Esther Trépanier, qui identifie certaines manifestations de la modernité dans l'art, manifestations sur lesquelles nous reviendrons au cours de la discussion :

L'évolution et la transformation de ces rapports [les rapports de subordination/domination des éléments constitutifs de l'œuvre et de son discours de réception] permettent de cerner la nature et

¹⁰⁷ Leo Weinstein, *op. cit.*, p. 145.

Aussi : Henri Peyre, «Taine (Hippolyte), 1828-1893 », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 22, p. 10.

¹⁰⁸ Weinstein poursuit : « No one before him, not even Sainte-Beuve, had ever attempted such a rigorous program of applying the methods and laws of the physical sciences to the study of humanistic subjects»: Leo Weinstein, *op. cit.*, p. 143, 144.

les particularités des positions modernes qui se sont exprimées dans le domaine de l'art. Ainsi les transformations des positions à l'égard du *sujet de la représentation* (le sujet peint), du sujet peignant (l'artiste) et des procédés, soit comment *l'abandon graduel, voire la dénonciation, de l'obligation de représenter le territoire et la tradition nationale au profit d'une ouverture à des sujets inspirés de l'univers de l'homme contemporains*, de même que la secondarisation du sujet peint au profit d'une *valorisation de l'interprétation personnelle (donc une priorisation de la dimension subjective dans le processus créateur)*, entraînent une reconnaissance de la liberté de choix des procédés propices à exprimer cet univers contemporain et cette vision subjective¹⁰⁹ » (L'italique est de nous)

Si Larose est jugé comme un artiste académique par la critique du XX^e siècle, se peut-il que lui le premier ait voulu que son art incorpore un caractère didactique ? Les opinions exprimées dans sa conférence de 1904 tendent à le confirmer. À ses yeux, il est impératif de consolider un système efficace d'enseignement de l'art à Montréal. En parlant justement de l'art canadien, Larose recommande fortement que ses compatriotes maintiennent le lien culturel avec la France, et que les artistes d'ici s'inspirent de l'École française, non pas pour favoriser un immobilisme quelconque, mais, au contraire, pour intégrer le « mouvement » et « l'élan » du XX^e siècle. Larose considère que le Canada est encore à son enfance en art et que les artistes d'ici doivent continuer d'acquérir des assises techniques solides qui leur permettront de grandir et d'exceller :

Seulement ce qu'il faut retenir c'est que dans l'histoire du XX^e siècle nous constatons un mouvement d'art universel, et la direction de cet élan, c'est la France. Tous les artistes du monde s'inspirent de l'école Française pour l'Architecture, la Sculpture et la Peinture. Espérons que le Canada ne se laissera pas trop devancer et que le peuple canadien, par l'intérêt qu'il portera aux artistes canadiens, les incitera à produire à leur tour des chef-d'œuvres¹¹⁰.

Pour Larose, l'art doit communiquer avec le spectateur et contenir une idée. Ladessus, Larose évoque la pensée de Taine :

¹⁰⁹ Esther Trépanier, « La modernité : entité métaphysique ou processus historique ... », *op. cit.*, p. 47.

¹¹⁰ Ludger Larose, Conférence prononcée à l'Union Sainte-Cécile, le 3 mars 1904, p. 4, 9. Le texte de cette conférence nous a été prêté gracieusement par Marcelle Dufour, petite-fille de l'artiste.

D'après Taine, l'œuvre d'art a pour but de manifester quelque caractère essentiel, quelque idée importante plus clairement que ne le ferait les objets réels. Elle y arrive en employant un ensemble de parties liées entre elles, mais dont les rapports en sont modifiés. D'après cette définition le mérite d'une œuvre d'art doit se mesurer par la puissance avec laquelle se manifeste l'idée qui a été la cause déterminante¹¹¹.

En fait, pour Larose, l'art est fortement empreint d'un rôle social. L'art doit être digne et noble et ainsi, servir à élever et édifier le peuple. Il dit :

La valeur sociale de l'art est d'une portée considérable. Il élève l'âme des nations par la dignité de ses spectacles ; il les moralise par ses visibles enseignements. Sans être un apôtre de la religion, l'art nous moralise parce qu'il nous touche et qu'il peut éveiller en nous de nobles aspirations. [...] Ce caractère notable [exprimé dans l'art] peut être bienfaisant ou malfaisant. Eh bien, toutes choses égales, dit encore Taine dans sa philosophie de l'art, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant. Deux œuvres d'art étant faites avec le même talent d'exécution, celle qui représentera une action héroïque sera supérieure à celle qui représente une scène banale. L'œuvre d'art intégrale sera celle qui joindra à la perfection de l'exécution la plus haute vision¹¹².

Si l'art doit servir à l'édification, il s'ensuit que l'artiste a un rôle à jouer, celui d'interpréter le majestueux et le beau, de traduire son émerveillement devant une scène de splendeur et de véhiculer une représentation qui cherche à inspirer le spectateur à son tour :

À la vue d'une beauté naturelle le premier besoin est d'admirer ; on est pénétré, ravi, quelques fois même accablé du sentiment de la beauté. Mais quand ce sentiment est énergique, il n'est pas longtemps stérile. Nous voulons revoir, nous voulons sentir ce qui a causé un plaisir si vif, et pour cela, nous tentons de faire revivre la beauté qui nous a charmé, non pas telle qu'elle est, mais telle que l'imagination nous la présente, de là naît l'œuvre d'art¹¹³.

Du fait que l'artiste est le produit d'un temps, d'un lieu et d'une société, son œuvre sera inéluctablement chargée non seulement de sa perception individuelle et de sa

¹¹¹ *Ibid.*, p. 2.

¹¹² *Ibid.*, p. 4, 9.

¹¹³ *Ibid.*, p. 5.

personnalité, mais aussi du poids de son entourage. Nous sommes ici devant l'idée de race-milieu-moment élaborée par Taine¹¹⁴ :

Une œuvre artistique est donc une vision vue à travers un voile. Ce voile, c'est le tempérament de l'artiste. Ce tempérament lui-même est déterminé par un groupe de circonstances qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes. C'est la résultante d'une époque ; il subit l'influence du milieu. Ceci nous expliquera l'évolution de l'art à travers les siècles¹¹⁵.

Pour Larose, l'art est donc le produit d'un lieu et d'une époque. On ne peut comprendre l'œuvre sans apprécier les forces qui ont pesé sur l'artiste. L'artiste se charge, qu'il le veuille ou non, de l'esprit de son temps et va même l'amplifier dans sa production :

Les artistes dépendent de la société. Les peuples gais nous offrent un art gai, comme de nos jours les chinois et les japonais. Les peuples tristes ou traversant une époque d'invasion, de famine et de misères, comme par exemple les premiers siècles de notre ère ou les hommes perdent courage et considèrent la vie comme un mal ne devront-ils pas produire fatalement des œuvres tristes. Comme le dit Taine, les malheurs qui frappent le public atteignent aussi l'artiste, mais comme le propre de l'artiste est de dégager le caractère essentiel d'un objet, avec son excès d'imagination il l'amplifie, il le porte à outrance, il en imprègne ses œuvres, en sorte que dans ce cas il verra les choses avec des couleurs encore plus noires que ne le ferait ses contemporains¹¹⁶.

Larose illustre ses propos en évoquant les forces qui sont à l'œuvre dans la production de l'École de Barbizon sous le pinceau des peintres comme Corot, Courbet et Millet. Il exprime, en même temps, sa réceptivité vis-à-vis de cette peinture qui résulte de l'interpénétration de deux sensibilités : celle du peintre (de la « faculté maîtresse »,

¹¹⁴ Henri Peyre, *op. cit.*, p. 10.

¹¹⁵ Ludger Larose, Conférence prononcée à l'Union Sainte-Cécile, *op. cit.*, p. 6.

¹¹⁶ *Idem*

selon Taine¹¹⁷) et celle de la société, forces qui agiront ensemble dans la production d'une œuvre :

L'art suit le progrès, il oscille suivant le courant des idées, il obéit au tempérament. Le même paysage, par exemple, prendra mille aspects différents selon le cerveau qui le reproduit [*sic*]. Celui-ci est un Corot, il ne voudra le peindre qu'au petit jour avant le lever complet du soleil alors que le brouillard aux teintes bleues cache les formes qui lui paraissent trop saillantes. Cet autre est-il un Courbet, tempérament fougueux, il peindra le tableau en plein jour avec des effets violents. Cet autre est-il un Millet, un rêveur, il verra le côté religieux du paysage, il nous donnera l'impression des cloches du village qui sonnent. Il en est de même pour les choix de sujet [...]¹¹⁸.

L'artiste a une certaine liberté sur la représentation picturale, car il se charge non pas de copier l'objet mais de transmettre sa représentation, dans son langage à lui : « L'artiste interprète la nature, il en découvre le sens voilé et le traduit dans sa langue. L'œuvre d'art n'est pas une imitation, sans doute l'imitation est le commencement de l'art, elle est le guide, mais elle n'en est pas le principe¹¹⁹ ».

Larose croit que c'est l'apport personnel dans une œuvre qui la rend intéressante et que l'art provoque une réaction plus forte lorsque l'artiste est capable de s'introduire dans la production, d'y insérer sa propre réaction devant l'objet et ainsi traduire en représentation picturale une impression provenant de ses sens :

L'œuvre est belle quand elle porte nettement la marque de la personnalité de l'artiste, et l'impression qu'a produite sur lui la vue de l'objet qu'il traduit. C'est la valeur de l'artiste qui fait celle de l'œuvre. C'est par l'expression des qualités de l'artiste qu'une œuvre nous attire et nous saisit¹²⁰.

¹¹⁷ Henri Peyre, *op. cit.*, p. 10.

¹¹⁸ Ludger Larose, Conférence prononcée à l'Union Sainte-Cécile, *op. cit.*, p. 22, 23.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 5.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 3.

L'art est donc, pour Larose, une expression émotive. Larose s'ouvre ici à une dimension moderne de l'art, celle évoquée plus haut par Esther Trépanier lorsqu'elle parle de « valorisation de l'interprétation personnelle » et de « priorisation de la dimension subjective dans le processus créateur ».

L'art véritable, selon Larose, ne change guère et ne suit pas les tendances éphémères. Il est immuable :

La supériorité réside dans l'invariabilité du caractère. Plus une œuvre se rapprochera de la mode, moins elle sera élevée, donc toute grande œuvre manifestera un caractère profond et durable, et sa place sera d'autant plus haute que ce caractère sera plus durable et profond¹²¹.

Larose avance qu'il est trop tôt pour juger de la valeur de l'art moderne. Il affiche une certaine réserve quant aux artistes qui ne font qu'obéir sans plus à des tendances passagères ; il demande d'aller au-delà de la mode pour rejoindre le permanent :

L'école contemporaine nous touche de trop près pour pouvoir porter un jugement impartial, il y a encore lutte entre les différentes esthétiques, les différentes façons de comprendre la nature, nous ne pouvons conjecturer qui l'emportera¹²².

Sans rejeter l'école contemporaine, il se montre prudent face à une peinture qui pourrait n'être qu'un engouement. Si l'école contemporaine permet, à sa manière, de rejoindre le « caractère profond et durable » qu'il a évoqué plus haut, si elle se révèle être une expression qui résiste à l'épreuve du temps, Larose ne la rejettera sûrement pas. Toutefois, devant cet art qui n'a pas encore fait ses preuves, il croit qu'une certaine retenue dans le jugement s'impose.

¹²¹ *Ibid.*, p. 9.

¹²² *Ibid.*, p. 23.

Il est évident dans cette conférence que pour Larose, l'art n'appartient pas à l'artiste, il appartient à la société. L'artiste produit ce que la société lui fait produire. Il peint ce qu'il doit peindre pour le relèvement de sa collectivité ; son art est pour la nation. L'art doit transmettre le majestueux ; l'artiste est l'interprète de la nature et le chantre de la beauté. En même temps, et sa pensée a ceci de moderne, l'art est une production qui s'insère dans une réalité spatio-temporelle observable, un phénomène sociologique tout en étant une forme d'expression individuelle qui constitue la réponse émotive du peintre devant un objet.

Si, pour Larose, l'art permet l'expression d'un certain esprit nationaliste, c'est-à-dire qu'il favorise le rattrapage du Canada français par la valorisation de l'art et le rehaussement du caractère français dans l'art, il n'a jamais revendiqué un repli sur un art du terroir, un art qui valorise la vie traditionnelle des paysans, qui glorifie la vocation agriculturiste ou qui dépeint des gloires passées. Si la facture de sa production ne remet pas en question les procédés académiques, nous verrons un peu plus loin que par ses choix de sujets, il démontre une ouverture à des thématiques plus contemporaines.

Dans son enseignement, Larose se montre également proche du positivisme. Il donne au dessin une dimension scientifique destinée à en faire un art de la communication à portée universelle. Remarquons ce qu'il avait dit sept ans plus tôt sur l'enseignement du dessin dans une conférence en milieu scolaire :

Si je suis entré dans ces quelques remarques sur l'art, c'est afin de vous faire saisir la haute portée du dessin, qui en est la grammaire. C'est donc comme science qu'il est préférable pour nous de considérer le dessin, qui a ses règles, tout comme le langage, avec cette différence et cette

supériorité qu'elles sont universelles, que bien appliquées elles forment une œuvre qui peut être comprise de toutes les nations¹²³.

L'esprit a besoin d'une solide discipline des sens pour agir sur ce qu'il a perçu, et c'est ce que l'enseignement du dessin a pour mission de former :

Pour dessiner un objet, il faut le bien voir, l'isoler de tout ce qui l'entoure, le considérer en lui-même, en distinguer la forme, les dimensions, déterminer les rapports des parties qui le constituent. La main doit ensuite copier l'objet, c'est-à-dire reproduire ce que notre œil a vu, a observé. [...] Les sens servant d'intermédiaires pour communiquer à notre âme les impressions du dehors, matériaux bruts encore sur lesquels notre esprit va opérer à son tour, il résulte de là, que si l'on dirige les organes des sens de manière qu'ils remplissent leur rôle le plus complètement possible, l'esprit recevra une plus grande somme de perceptions qui laisseront dans l'intelligence une empreinte plus forte et partant plus durable. Cette loi de la pensée succédant à la sensation est surtout frappante dans l'éducation de la vue par le dessin¹²⁴.

Dans cette perspective, on peut comprendre que Larose ne prêche pas en faveur d'une « libération » dans la pratique esthétique, qu'il ne manifeste pas un esprit de révolte envers l'art dominant de son époque et qu'il ne monte pas, non plus, à la tête d'une révolution dans ses procédés picturaux. N'est-il pas intéressant de constater une grande similitude entre ses idées sur le dessin et son progressisme? Comme l'espéranto, le dessin doit devenir un langage universel et, à cette fin, il importe d'éduquer les sens. La modernité de Larose ne débouche pas sur la révolution mais sur l'éducation. Il vaut donc la peine d'examiner de plus près la mission éducative que Larose se donne.

¹²³ Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », conférence faite de 28 mai 1897 devant l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École normale Jacques-Cartier, *Journal de L'Instruction publique*, 1897, vol : XVI, #6, p. 160.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 161, 162.

5. L'ENSEIGNEMENT

5.1 Enseignement dans les écoles publiques de Montréal

Larose commence son enseignement à l'Académie commerciale catholique, connue communément comme l'Académie du Plateau, à l'automne 1894, presque immédiatement après son retour d'Europe¹²⁵, et y enseignera pour les 16 années suivantes de sa vie. Inaugurée en 1872 à l'angle des rues Saint-Urbain et Sainte-Catherine, l'Académie répond au besoin d'un enseignement pratique et industriel et constitue le « fleuron de l'enseignement commercial et laïque montréalais¹²⁶ ». Larose note fidèlement dans son journal les heures qu'il y travaille, la plupart du temps de 13h30 à 17h. Il y indique également des détails concernant des événements spéciaux à l'école, des examens, des activités de fin d'année, des congés, du travail supplémentaire et parfois son salaire¹²⁷. Il est évident que Larose préférerait travailler à temps complet ; il demande plus d'une fois des heures supplémentaires, cherche du travail dans d'autres établissements scolaires¹²⁸ et complète ses revenus en dispensant des leçons privées, activité dont nous parlerons plus loin. Enfin, en 1904, on lui offre d'enseigner les avant-

¹²⁵ « De 1½ à 4 heures commencé mes cours au Plateau » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du lundi le 10 septembre 1894, p. 8.

¹²⁶ Robert Gagnon, *op. cit.*, p. 56, 57.

¹²⁷ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 4 janvier 1895, p. 28 ; 21 juin 1895, p. 49 ; 3 décembre 1896, p. 132 ; 19 mai 1896, p. 102 ; 17 juin 1897, p. 159 ; 5 décembre 1895, p. 76 ; 17 mars 1897, p. 146 ; 12 mars 1900, p. 279 ; 18 septembre 1901, p. 328 ; 24 janvier 1896, p. 83. Au sujet du salaire : *Ibid.*, les entrées du : 22 décembre 1896, p. 133 ; 1 septembre 1906, p. 512 ; du 5 septembre 1909, p. 548.

¹²⁸ « Écrit une lettre à Mes. les commissaires des écoles catholiques leur demandant d'enseigner le matin » : *Ibid.*, l'entrée du 25 avril 1898, p. 198. Aussi : les entrées du : 15 avril 1896, p. 97 ; 1 avril 1902, p. 350 ; 16 juin 1903, p. 403 ; 16 juin 1904, p. 447 ; 27-31 mai , 1904, p. 445.

midis dans d'autres écoles¹²⁹. En 1905, il fera des remplacements plus ou moins longs, mais il n'obtiendra jamais le poste à temps complet qu'il désire tant¹³⁰.

Sa carrière d'enseignant inclut un bref séjour au Lycée des jeunes filles. Nous avons déjà signalé que ce Lycée est un projet novateur et très controversé à l'époque, soutenu par les maçons de la loge l'Émancipation, désireux d'assurer aux jeunes filles l'éducation qui leur ouvrirait les portes de l'université. Le Lycée connaîtra une vie courte, ne pouvant tenir devant un clergé qui s'oppose vivement à sa nature laïque¹³¹. Larose ne spécifie pas la durée de son enseignement au Lycée, qui commence en septembre 1909¹³².

Par suite de l'Affaire Lemieux en avril 1910, Larose est congédié de son poste d'enseignant à la commission scolaire catholique¹³³. Il trouve ce congédiement injustifié, et exprime son désarroi face à cette décision dans une lettre qu'il envoie aux commissaires le 26 avril 1910. Une copie de cette lettre se trouve à la page suivante (Figure 13). Sans poste en enseignement, Larose passera un an et demi à s'occuper de

¹²⁹ Les lundi et mardi matins, il enseigne à l'école Edward-Murphy et les mercredi, jeudi, vendredi matins à l'école Olier : *Ibid.*, l'entrée du 12 septembre 1904, p. 455.

¹³⁰ Larose est de nouveau à la recherche de plus de travail et fait des remplacements : *Ibid.*, les entrées du : 21 mars 1906, p. 501 ; 16 avril 1906, p. 503 ; 13 mai 1906, p. 504 ; 17 septembre 1906, p. 512 ; 26 septembre 1906, p. 512 ; 5 février 1907, p. 522 ; 2 juillet 1907, p. 532 ; 8 janvier 1908, p. 544.

¹³¹ Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 29.

¹³² « Commencé à donner des leçons de dessin au Lycée des jeunes filles 2 fois par semaine, le lundi et le jeudi de 10½ à midi » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 20 septembre 1909, p. 548.

¹³³ « Reçu de la commission scolaire avis que mes services comme professeur de dessin ne seront plus requis a [sic] partir du 1^{er} Sept 1910, suite de denonciations [sic] des espions de la Loge et de mes voleurs » : *Ibid.*, l'entrée du 22 avril 1910, p. 550.

ses immeubles et d'une buanderie qu'il achète¹³⁴, pour enfin retourner à l'enseignement à la rentrée de 1912, cette fois pour la commission scolaire protestante¹³⁵.

Le journal de Larose nous dévoile un enseignant dévoué qui s'intéresse à ce qui est nouveau en matière scolaire. Il œuvre, nous le verrons, non seulement à l'avancement de l'enseignement du dessin mais aussi au développement de la pédagogie. Il s'engage dans son milieu en proposant des projets pédagogiques, comme un cours de niveau plus avancé¹³⁶. Il développe une méthode d'enseignement du dessin dont il fait la promotion dans sa commission scolaire à Montréal et qu'il va même exporter à l'Île-du-Prince-Édouard à l'été de 1915¹³⁷. Il est très rarement absent de son

¹³⁴ *Ibid.*, les entrées du : 6 mars 1911, p. 552 ; 6 avril 1911, p. 552 ; 28 novembre 1911, p. 552.

¹³⁵ « Été nommé à l'assemblée des Commissaires des écoles de Westmount professeur de dessin pour les écoles. À commencer en Sept. 1912 avec un salaire de \$1 000.00 par année » : *Ibid.*, l'entrée du 19 février 1912, p. 554.

¹³⁶ *Ibid.*, les entrées du : 6 septembre 1897, p. 169 ; 6 septembre 1898, p. 215 ; 8 septembre 1903, p. 415.

¹³⁷ Larose se rend à l'Île-du-Prince-Édouard du 10 au 24 juillet 1915 et y enseigne chaque matin à 60 professeurs réunis pour « la Summer School ». Il raconte : « exposé ma méthode en 5 leçons répétées 3 fois » : *Ibid.*, les entrées de juillet 1915, p. 564.

Montréal, 26 Avril 1910

Messieurs Membres de la Commission Scolaire
Batholique de Montréal,

Messieurs,

J'accuse réception d'une lettre du Secrétaire de la Commission me notifiant que mes services comme professeur de dessin ne sont plus requis pour l'année scolaire prochaine.

Quoique l'avis soit bien clair et précis, je me permets de demander des explications sur les motifs qui ont pu faire prendre à mon égard, une pareille décision.

Je suis sûr qu'il n'y a aucune raison sérieuse. Seules des calomnies que j'ignore complètement ont pu induire la Commission en erreur.

Je serais aise de connaître ces raisons, pour les réfuter. M^r Perreault et M^r Leblond n'ayant fait aucun rapport contre moi, du moins pas à ma connaissance, et ayant la conscience moi-même de n'avoir rien à me reprocher, j'ai le droit de considérer cette mesure ^{comme} injustifiable.

Je n'ignore pas que la Commission a le droit de prendre toute décision sans être tenue de donner les raisons, mais, il y a des procédés, des égards, qui ne sont peut-être pas dans le code légal mais que je suis sûr que la Commission emploiera envers un professeur de 16 ans de services.

FIGURE 13

Lettre de Larose aux Commissaires des Écoles catholiques, avril 1910

Source : Document prêté gracieusement par madame Marcelle Dufour.

L. Larose

- 2 -

Je regrette d'avoir à faire un voyage, cela est contraire à mes habitudes: mais comme citoyen je crois devoir dire que Messieurs les Commisaires perdraient un professeur précieux en moi. Oh! je sais bien qu'on peut me remplacer, ou remplacer bien les rois! mais outre mes connaissances, mon expérience en l'art du dessin, et mon zèle pour l'enseignement, je dois dire que je suis ponctuel, courtois envers les confrères et les élèves. Je ne vole jamais - au contraire! je n'emprunte pas, au contraire! De plus, comme sobriété, il n'y a que M. de Juge Lafontaine qui soit meilleur apôtre de la tempérance que moi.

Pour ces diverses raisons

J'ai l'honneur de prier la Commission de bien vouloir permettre de confondre mes accusateurs, s'il y en a, afin d'espérer et d'obtenir la continuation de la confiance qu'on a eu pour moi jusqu'à présent

espérant une réponse favorable

Je vous prie Messieurs de croire
 au dévouement et à la sincère considération
 de votre dévoué et obligé serviteur

L. Larose

professeur de dessin au Plateau

poste¹³⁸ et semble être apprécié comme enseignant, à en juger par les commentaires suivants, en 1905, du directeur d'une des écoles où il enseigne :

Or, monsieur Larose, [...] m'ayant donné entière satisfaction sous tous rapports, serait bien celui que je recommanderais pour l'année prochaine. [...] Il a déjà gagné la sympathie de ses collègues et l'amitié de ses élèves. [...] Comme professeur, il m'a prouvé qu'il est aussi maître de la discipline que de son art, qualité précieuse. [...] Je connaissais déjà ses talents d'artiste par les expositions de dessins exécutés par ses élèves du Plateau, mais les succès qu'il a remportés, cette année, à l'école Olier, malgré le peu de temps à sa disposition, et le peu de connaissances que possédaient les élèves de cet art, a dépassé mes espérances¹³⁹.

Outre son enseignement, Larose participe à la sociabilité professionnelle en adhérant à une association de professeurs¹⁴⁰. Il indique qu'il assiste à des réunions pédagogiques à son école et aussi à des rencontres annuelles ou semi-annuelles organisées par la commission scolaire¹⁴¹. Nous reproduisons à la page suivante la figure 14, une photographie prise en 1903 des instituteurs laïcs des écoles de la commission des écoles catholiques.

¹³⁸ Les absences de Larose pour maladie ou mortalité se chiffrent à moins d'une demi-douzaine pour la période de 1894 à 1907.

¹³⁹ Lettre de L. A. Primeau, principal de l'école Olier, à monsieur H. D. Lacroix, directeur général de la commission scolaire catholique de Montréal, 27 juin 1905, p. 1, 2. Lettre se retrouvant dans la collection privée de madame Marcelle Dufour, petite-fille de l'artiste.

¹⁴⁰ Par exemple : « Payé à Brisebois ma cotisation pour l'Association des instituteurs - .50 » : *Ibid.*, l'entrée du 23 mai 1898, p. 201.

¹⁴¹ Nous retrouvons plus de 40 entrées du genre suivant : « Toute la journée été à l'École Normale à l'assemblée des instituteurs » : *Ibid.*, l'entrée du 27 janvier 1905, p. 468.

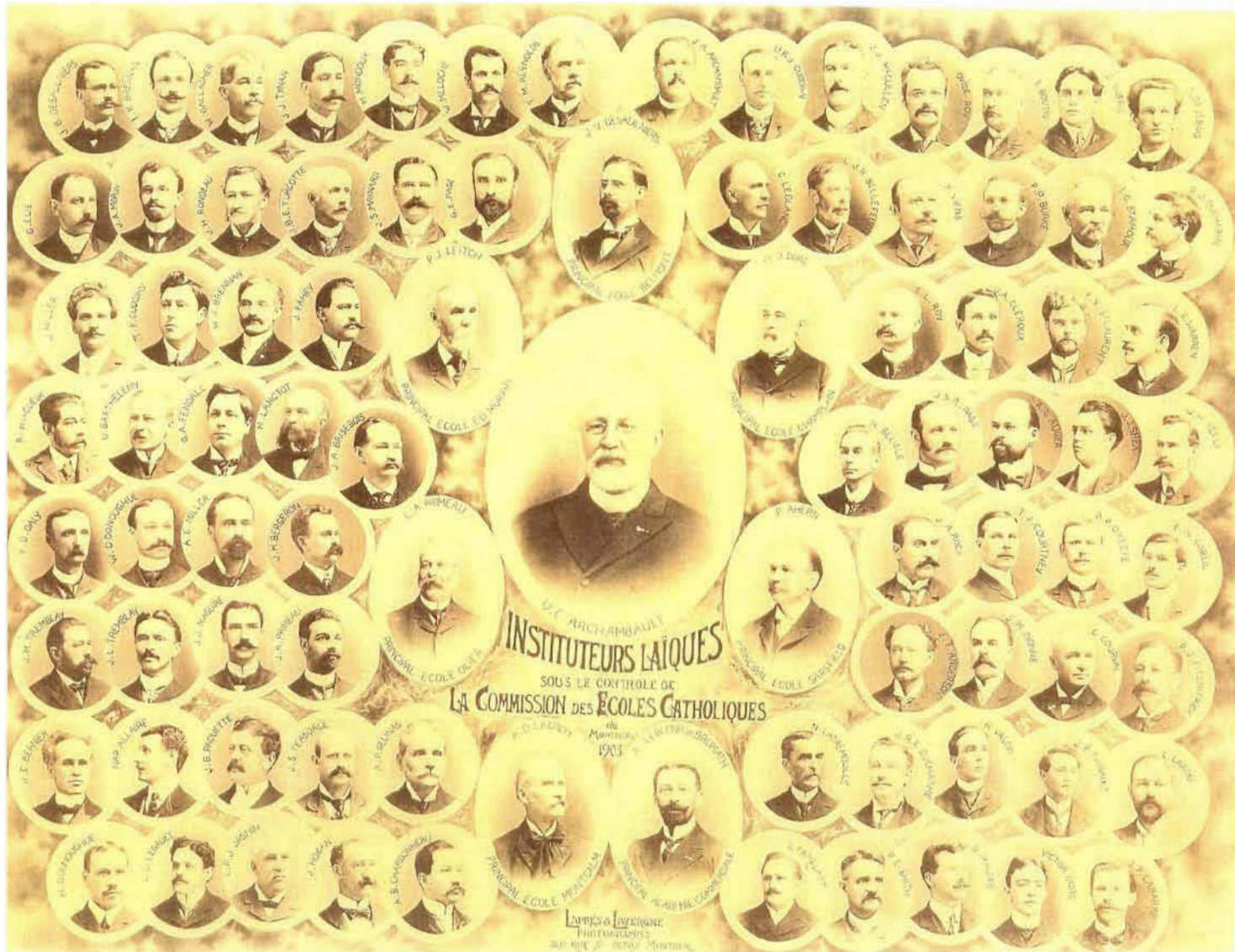


FIGURE 14

Photographie des instituteurs laïques de la commission des écoles catholiques, 1903

La photographie de Larose paraît à l'extrême droite, deuxième rangée du bas.

Source : Photographie prêtée gracieusement par madame Marcelle Dufour

5.2 Larose, promoteur d'un enseignement de qualité

Larose est non seulement un enseignant dévoué et consciencieux, il est également un activiste pour la réforme scolaire, activisme que nous avons exposé dans notre mémoire de maîtrise¹⁴². Outre son appui au mouvement de réforme éducative à l'échelle de la province¹⁴³, quelques articles publiés et des documents privés que la famille de Larose a partagés avec nous attestent de ses efforts pour promouvoir la réforme de l'enseignement du dessin. Afin de mieux apprécier l'implication profonde et durable dans le milieu scolaire et de saisir l'importance de l'enseignement dans sa vie, nous nous permettons de revenir ici sur certains éléments des lettres écrites par Larose aux commissaires des écoles et sur des conférences qu'il a prononcées en milieu scolaire¹⁴⁴, toutes des interventions en faveur des réformes.

Une lettre que Larose écrit aux commissaires des écoles catholiques en 1897 révèle une volonté précoce de participer personnellement à la réforme de l'enseignement du dessin¹⁴⁵. Dans cette lettre, Larose se plaint aux commissaires que l'enseignement du dessin « se fait d'une façon absolument déplorable dans presque toutes les écoles relevant du Bureau des Commissaires d'écoles catholiques », sauf à l'Académie du

¹⁴² Alison Longstaff, « Vie intellectuelle et libre-pensée au tournant du XX^e siècle : Le cas de Ludger Larose », Mémoire de maîtrise, Université de Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, juin 1999, p. 56-68.

¹⁴³ Nous rappelons son affiliation à la Ligue de l'Enseignement.

¹⁴⁴ Ces documents, conservés par la famille de Larose, nous ont été prêtés gracieusement par madame Marcelle Dufour.

¹⁴⁵ « Écrit une lettre aux M. les commissaires pour réformer le dessin » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 30 mai 1897, p. 156.

Plateau, où lui-même utilise une méthode plus efficace qu'il voudrait recommander aux autres écoles du territoire. Il propose de remplacer la méthode traditionnelle, qui est, selon lui, « nulle », par une méthode employée « partout en Europe et au Canada, la seule méthode rationnelle, c'est-à-dire le relief ». Il demande que chaque école soit équipée de « solides géométriques en bois, des cubes, prismes, cylindres, cônes, etc.¹⁴⁶ ». Quelques mois après avoir envoyé cette lettre, Larose inscrit dans son journal qu'il reçoit une réponse¹⁴⁷. Sa demande est refusée, puisque la Commission scolaire n'a pas suffisamment d'instituteurs pour implanter cette réforme¹⁴⁸.

Situons cette intervention de Larose. Dans la décennie 1890, alors qu'on poursuit les démarches destinées à consolider un enseignement pratique, commercial et industriel¹⁴⁹, il se vit un malaise dans le milieu scolaire québécois concernant l'adoption des méthodes d'enseignement du dessin. Les années précédentes avaient vu l'introduction de la méthode de Walter Smith, méthode qui est de plus en plus critiquée et qui sera enfin remplacée par la méthode conçue par un enseignant, Edmond M. Templé, un prédécesseur de Larose à l'Académie du Plateau¹⁵⁰. Au début de 1897, une

¹⁴⁶ Il spécifie que l'achat du matériel nécessaire ne coûterait que 10.00\$ à 20.00\$: Lettre de Ludger Larose aux commissaires des écoles catholiques, Montréal, le 30 mai 1897, p. 1, 2.

¹⁴⁷ « Reçu réponse de monsieur Archambault de ma lettre aux commissaires pour l'achat de modèles » : *Ibid.*, l'entrée du 19 juillet 1897, p. 163.

¹⁴⁸ Selon les commissaires : « [...] ce n'était pas la peine [...] de changer de système avant d'avoir des professeurs pour appliquer ces mesures » : Lettre de Ludger Larose aux membres du bureau des commissaires, Montréal, le 25 avril 1898, p. 2.

¹⁴⁹ Robert Gagnon, *op. cit.*, p. 56, 57.

¹⁵⁰ Templé enseignait également à l'École normale Jacques-Cartier. En 1889-1890 il est nommé directeur général des écoles du soir à Montréal et en 1891, est chargé d'organiser l'enseignement du dessin à l'échelle de la province. Sa méthode d'enseignement du dessin, publiée sous une deuxième version en 1890, recevra l'approbation en 1891, comme méthode pouvant compléter celle de Walter Smith.

législation provinciale décrète que l'enseignement du dessin sera dorénavant obligatoire dans toutes les écoles sous le contrôle du gouvernement, ce qui déclenche le projet de rédaction des programmes contenant des directives pédagogiques et une description des activités pour chaque matière et chaque degré. Toutefois, ce programme ne sera officialisé qu'en 1905¹⁵¹. Les interventions de Larose que nous considérons s'insèrent donc dans ce contexte de recherche d'une méthode d'enseignement du dessin efficace qui serait éventuellement implantée sur une grande échelle.

Un numéro du *Journal de l'Instruction publique* de 1897 a publié une conférence prononcée en mai de cette année par Ludger Larose à l'intention de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École normale Jacques-Cartier. Dans ce texte, Larose se fait le promoteur de la réforme de l'enseignement du dessin. Il reprend l'essentiel de la lettre aux commissaires que nous venons d'examiner. Il insiste sur l'importance d'améliorer les méthodes d'enseignement du dessin et souligne que dans presque toutes les écoles de la circonscription, l'enseignement de cette matière est « tout à fait déplorable » et n'aboutit à aucun résultat, car : « Si tout enseignement porte ses fruits, un mauvais résultat dans une matière sera dû à un mauvais enseignement ». Il identifie les points faibles des méthodes employées, mentionnant spécifiquement la méthode Templé¹⁵². À la place de cet enseignement « défectueux », il propose sa

Templé décède en 1895 : Suzanne Lemerise et L. Sherman, « La place du dessin dans les politiques scolaires catholiques et protestantes du Québec », *Historical Studies in Education – Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 8, n° 1, (printemps 1996), p. 9.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 11, 12.

¹⁵² Il déplore cette méthode, disant : « La célèbre méthode Templé va au devant de l'élève, n'exigeant de la part de ce dernier aucun effort, aucune analyse. Pour obtenir un dessin quelconque à l'aide de cette

méthode, « la plus simple, la première pratiquée, celle qui consiste à dessiner la nature et non des copies » et souligne l'utilité du dessin géométrique et industriel. Larose explique que lui et son collègue Charles Gill, ont implanté cette méthode dans leurs classes respectives avec beaucoup de succès tout en la présentant aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Cette communauté, dit-il, exprime le désir d'appliquer sa méthode à la prochaine rentrée scolaire. Larose conclut :

Car j'ai à cœur, comme vous tous, le succès d'un enseignement qui, bien fait, contribuerait grandement à nous faire prendre la place à laquelle, comme descendants du peuple le plus artiste du monde, nous avons droit dans la civilisation moderne¹⁵³.

On reconnaît le discours de rattrapage et de progrès dont il se fait le porte-parole dans d'autres milieux, discours qui réclame la participation des Canadiens français au développement socio-économique. Il semble que la réception soit bonne, car un article de *L'enseignement primaire*, qui résume la conférence, fait état des commentaires positifs prononcés par le président de l'assemblée : « Je suis heureux de lui [Larose] dire ici que j'approuve sa méthode parce qu'elle est [...] la plus propre à développer les talents qu'un enfant peut avoir pour cet art si utile du dessin¹⁵⁴ ».

En avril 1898, Larose fait parvenir une autre lettre aux commissaires. Il répète l'impératif d'étendre aux autres écoles sa méthode, « nouvelle au Canada, de

méthode, l'élève n'a qu'à suivre les points tracés » : Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », *Journal de l'Instruction publique*, Vol : XVI, 6, octobre 1897, p. 162.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 166.

¹⁵⁴ « Conférence sur l'enseignement du dessin », *L'Enseignement primaire*, 15 septembre 1897, p. 24.

l'enseignement du dessin d'après le relief, méthode que j'ai introduite il y a quatre ans à l'Académie du Plateau ». Il écrit : « Croyez bien, Messieurs, que l'intention de me rendre utile à la cause de l'Éducation est le principal mobile de mon initiative ». Puisqu'il manque des professeurs d'art qualifiés, Larose s'offre pour dispenser des leçons dans d'autres écoles et, en plus, il propose d'organiser et dispenser une formation en dessin au personnel enseignant : « On pourrait ainsi en peu de temps réformer complètement l'enseignement d'une matière dont on constatera tous les jours, de plus en plus, le besoin, et qui contribue pour une si grande part au progrès général des peuples¹⁵⁵ ». Sa demande d'un poste en matinée sera refusée, mais sa proposition de donner des cours à d'autres professeurs est acceptée ; Larose commencera en septembre 1902¹⁵⁶. En 1903, le cours se poursuit et Larose envoie un rapport de l'activité, des attestations de présences et des évaluations aux commissaires. Dans ce communiqué, il fait l'éloge de ces professeurs qui, pendant leur temps libre, acquièrent des connaissances qui « serviront à relever un enseignement qui laisse beaucoup à désirer au Canada¹⁵⁷ ».

Tout en faisant des démarches pour pallier la pénurie de professeurs de dessin, Larose prononce une autre conférence devant un groupe d'enseignants à l'École

¹⁵⁵ Ludger Larose, Lettre aux membres du bureau des commissaires, Montréal, le 25 avril 1898, p. 1-3.

¹⁵⁶ « Le matin commencé mon cours de dessin pour les professeurs au Plateau » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée de samedi le 6 septembre 1902, p. 365. Aussi : les entrées du : 15 février 1903, p. 386 ; 12 septembre 1903, p. 415.

¹⁵⁷ Une lettre de 1903 inclut un rapport sur la fréquentation et les progrès accomplis par les professeurs aux cours de dessin, le samedi matin, pour l'année scolaire 1902-1903. L'assistance oscille entre 10 et 28 professeurs. Larose recommande aux commissaires les noms de dix personnes qu'il considère « en état d'enseigner convenablement » : Lettre de Ludger Larose aux messieurs les membres de la commission scolaire, Montréal, le 15 février 1903, p. 1.

normale. Nous sommes en 1901¹⁵⁸. Dans cette conférence, Larose avoue avoir « un esprit d'apostolat » pour la cause de l'enseignement du dessin. Ses efforts antérieurs pour l'amélioration de cet enseignement, dit-il, « n'ayant porté aucun fruit », il s'adresse de nouveau à ses collègues pour « signaler une anomalie choquante » et annonce qu'il faut « faire sortir de sa torpeur une branche de l'éducation qui dort d'un sommeil vraiment léthargique ». Il souligne que : « Le rôle que joue l'industrie est énorme » et il importe que les contremaîtres dans les usines sachent dessiner. Selon Larose, il faut au Canada « des ouvriers habiles, raisonnant leur travail » et ayant une bonne connaissance du dessin. De plus, « le dessin est un puissant moyen de culture intellectuelle pour tous et il développe considérablement l'attention ». Il expose en détail sa méthode et demande le concours des enseignants dans l'auditoire : « Si vous êtes convaincus comme moi de la justice de cette cause, faites donc un peu de sacrifice pour arriver à une réforme qui s'impose ». Ne croyant plus que ses efforts personnels puissent réussir à convaincre les autorités, il implore le concours de ses collègues : « Avec un peu d'entente et de bonne volonté, on arriverait à exercer une pression favorable sur les personnes de qui dépendent ces améliorations¹⁵⁹ ».

Une conférence de mai 1902, préparée à l'intention de l'Association des instituteurs à l'École normale sur le caractère de l'enfant¹⁶⁰ indique que Larose est prêt à

¹⁵⁸ Larose rapporte dans son journal : « Toute la journée assemblée à l'École normale de l'Association des instituteurs, dîné là, l'après-midi fait une conférence sur le dessin, été élu membre du Conseil des officiers » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 31 mai 1901, p. 316.

¹⁵⁹ Ludger Larose, « Conférence sur le dessin à l'École normale », le 31 mai 1901, p. 1, 3, 5, 7, 13, 14, 17.

¹⁶⁰ « Toute la journée été à l'École Normale à la 115^e conférence de l'Association des instituteurs, fait une conférence sur le caractère de l'enfant » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 30 mai 1901, p. 356.

s'aventurer sur des terrains autres que ceux reliés à l'art. Dans cette conférence, Larose avance qu'il revient à l'instituteur de « seconder l'œuvre du prêtre » en développant chez l'enfant l'amour du prochain, la solidarité, le sens social et la conscience¹⁶¹. Cet intérêt pour l'enfant comme individu à part entière correspond à une nouvelle conception de l'enfant et de l'éducation présente dans le discours des réformateurs de l'époque¹⁶². Ces réformateurs s'inspirent des théories du développement psychologique de l'enfant populaires en France¹⁶³ ; que Larose adhère à ces théories qui mettent l'accent sur la formation personnelle et sociale de l'individu est évident par cette déclaration :

Ce doit être l'idéal de l'instituteur de faire de l'enfant une personne morale qui porte en elle-même sa règle de conduite ; qui se gouverne par sa volonté ; et qui ne connaisse d'autres règles que le bien. Cet enseignement doit être au premier rang de nos préoccupations parce qu'il est le premier besoin de la société¹⁶⁴.

Cette conférence de 1902 milite en faveur du progrès, de l'individualisme, de la morale raisonnée, de l'ouverture des mentalités et de la tolérance. En développant le rôle social

¹⁶¹ Ludger Larose, « Formation du caractère de l'enfant à l'école primaire », Conférence prononcée à l'École normale », le 30 mai 1902, p. 4-5.

¹⁶² Ruby Heap nous rappelle l'intérêt qu'ont les réformistes sociaux de l'époque pour une éducation nouvelle qui « envisage l'enfant comme un être différent et original », éducation qui « assure l'épanouissement de l'élève en respectant ses goûts, ses aptitudes et ses besoins spécifiques » et qui manifeste envers l'enfant « un intérêt empreint de sympathie et de considération » : Ruby Heap, « La Ligue de l'enseignement (1902-1904) : héritage du passé et nouveaux défis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre 1982, p. 355.

¹⁶³ Ces théories circulent aussi dans le milieu de l'éducation montréalais. Toutefois, les programmes de dessin ne s'en imprèneront pas avant 1948 : Suzanne Lemerise et L. Sherman, « Bref historique de l'enseignement du dessin et des arts plastiques au Québec », dans J.-A. Wallot, dir., *Apprendre l'image – Discovering the Image*, Montréal, Les Éditions l'image de l'art, 1993, p. 19, 25.

¹⁶⁴ Ludger Larose, « Formation du caractère de l'enfant à l'école primaire », *op. cit.*, p. 3.

de l'instituteur, Larose fait un plaidoyer déguisé en faveur de l'enseignement laïc, qui est l'une de ses causes préférées¹⁶⁵.

Larose ne semble pas satisfait des résultats de ses démarches en milieu scolaire, car en 1904, dans une lettre à la Commission scolaire, il déplore la faible application des réformes de l'enseignement du dessin, qui « n'est pas en rapport avec les besoins actuels ». Face aux nouvelles réalités, les compétences en dessin sont de l'ordre du nécessaire : « La croissante activité de l'industrie demande de plus en plus des ouvriers à l'œil exercé à saisir et à interpréter les formes ». Malgré ces nouvelles réalités, « dans les 6 écoles de la Commission scolaire, cet enseignement du dessin est négligé ». Quelques mois avant, il avait présenté son ami, le peintre Henri Beau, aux directeurs des écoles¹⁶⁶, sans doute dans le but de les encourager à l'engager comme enseignant. Dans sa lettre, Larose poursuit : « Si la demande de M. Beau était agréée [*sic*], il ne pourrait pas enseigner dans plus de deux ou trois écoles [...], les autres élèves seraient délaissés ». Larose propose une solution : « Or, pour remédier à cela j'ai l'honneur de vous offrir mes services le matin¹⁶⁷ ». Larose fait ensuite une déclaration qui révèle à quel point il veut s'investir dans l'enseignement :

¹⁶⁵ Larose consacre trois pages des seize de cette conférence à citer des réflexions sur la morale telle qu'elle est enseignée au primaire en France. Il est évident qu'il fait un effort pour souligner les mérites de l'instruction en France sans dire qu'il approuve la laïcité. Il tente ainsi de présenter les aspects positifs de l'enseignement français, que l'on craint alors dans le milieu canadien-français, surtout en raison de son caractère laïc : Paul-André Linteau *et al, op. cit.*, p. 616.

¹⁶⁶ « Été avec Beau voir les principaux des écoles Sarsfield et Belmont » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 12 novembre 1903, p. 423.

¹⁶⁷ Ludger Larose, Lettre de aux messieurs les membres de la Commission scolaire, Montréal, le 9 mai 1904, p. 1-3.

J'aime le dessin, j'en ai fait une étude spéciale, je crois y avoir réussi. Depuis dix ans déjà je suis attaché à la jeunesse, *je serais heureux de lui consacrer toutes mes journées pourvu que j'y trouve suffisamment de quoi compenser la perte occasionnée par l'abandon de ma peinture*¹⁶⁸.
(L'italique est de nous)

Il est donc clair que pour Larose, l'enseignement est une carrière de choix ; il veut s'appliquer à fond dans cette mission auxiliaire de la peinture. Le journal indique que sa requête est acceptée, car Larose enseigne à temps complet durant l'année scolaire suivante¹⁶⁹.

En 1906, Larose se rend à Trois-Rivières et prononce une conférence aux institutrices de cette ville¹⁷⁰. Encore une fois, il se fait le promoteur d'une pédagogie nouvelle, mieux adaptée aux réalités économiques et technologiques de l'époque. Il explique qu'il faut étudier le dessin dès l'école primaire, non seulement parce qu'il développe l'attention et le jugement, mais surtout parce qu'il est indispensable à l'industrie. « Dans chaque industrie un contremaître pourrait, dans sa spécialité, vous entretenir longtemps en vous montrant l'importance du dessin. Le dessin est donc une matière primordiale¹⁷¹ ». Ensuite, Larose expose sa méthode basée sur le relief. Encore une fois, on retrouve dans ce discours son leitmotiv de progrès teinté de nationalisme, du

¹⁶⁸ Il poursuit en proposant que : « une somme de \$550.00 pour mes matinées ne serait que raisonnable » : *Ibid.*, p. 3.

¹⁶⁹ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 12 septembre 1904, p. 455.

¹⁷⁰ « Pris le train à 6 heures pour Trois-Rivières, été avec B. Lippens. Été à l'Hôtel Dufresne » : *Ibid.*, l'entrée du 13 août 1906, p. 510.

Aussi : « Le matin conférence aux instituteurs chez les Ursulines [...] L'après-midi à 2½ conférence par moi sur le dessin » : *Ibid.*, l'entrée du 14 août 1906, p. 510.

¹⁷¹ Ludger Larose, Conférence devant les institutrices à Trois-Rivières, prononcée le 14 août 1906, p. 4.

désir que sa collectivité prenne part au développement et à l'industrialisation du nouveau siècle.

Larose ne fait pas cavalier seul dans la lutte pour l'amélioration de l'enseignement du dessin. Prenons le cas de Charles Lefèvre, un Français d'origine, architecte et professeur de dessin à l'École normale Laval. Lefèvre se voue lui aussi à la promotion et à la défense de l'enseignement du dessin¹⁷². Il signe 23 articles qui sont publiés dans *L'Enseignement primaire* entre 1882 et 1905. Comme Larose, il répudie un enseignement basé sur l'utilisation des cartes de modèles, préférant le dessin d'observation, ornemental et décoratif et, à un degré moindre, le dessin géométrique. Il s'attache à la tradition française de l'enseignement de l'art à l'école primaire et secondaire et considère que « le dessin est une science et une langue devant servir de base à de multiples fonctions utilitaires¹⁷³ », déclaration qui ressemble à la conception de Larose examinée plus haut¹⁷⁴. En 1890 Lefèvre est chargé par le gouvernement de faire une étude des méthodes d'enseignement du dessin employées en Europe et aux États-Unis¹⁷⁵ et en 1911 il est nommé directeur de l'enseignement du dessin au service du

¹⁷² Suzanne Lemerise et L. Sherman, « Bref historique de l'enseignement du dessin et des arts plastiques au Québec », *op. cit.*, p. 18.

¹⁷³ Suzanne Lemerise et L. Sherman, « La place du dessin dans les politiques scolaires catholiques et protestantes du Québec », *Historical Studies in Education – Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 8, n° 1, (printemps 1996), p. 12, 13.

¹⁷⁴ Larose disait en 1897 : « C'est donc comme science qu'il est préférable pour nous de considérer le dessin, qui a ses règles, tout comme le langage [...], bien appliquées elles forment une œuvre qui peut être comprise de toutes les nations » : Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », le 28 mai 1897, *op. cit.*, p. 160.

¹⁷⁵ Suzanne Lemerise et L. Sherman, « La place du dessin ... », *op. cit.*, p. 13.

Comité catholique de l'instruction publique¹⁷⁶. Larose est au courant des interventions de Charles Lefèvre, ayant assisté à au moins une ses conférences¹⁷⁷, mais les deux hommes ne semblent pas avoir concerté leurs efforts.

Il est incontestable que Larose met beaucoup d'énergie à convaincre son milieu de la nécessité des améliorations dans l'enseignement du dessin. Dans une étude récente, on précise que Larose se range parmi les novateurs : « The promotion of drawing from observation was an innovation at the end of the century, and it was some time before it was implemented¹⁷⁸ ».

Larose a dispensé des cours privés aux sœurs de la Congrégation Notre-Dame en 1897 et aux frères clercs de Saint-Viateur de 1898 à 1901. Or, les conférences et la correspondance de Larose révèlent que les leçons données à ces communautés étaient beaucoup plus que de simples activités lucratives. Larose déclare dans une conférence :

Je suis heureux de vous apprendre, en terminant, que les religieuses d'une communauté enseignante de Montréal travaillent activement depuis quelques mois à réformer leur enseignement du dessin dans le sens que je viens d'indiquer. Dès l'automne prochain, elles seront, je n'en doute pas, en mesure de donner cet enseignement dans des conditions favorables¹⁷⁹.

¹⁷⁶ Suzanne Lemerise et L. Sherman, « Bref historique de l'enseignement... », *op. cit.*, p. 18.

¹⁷⁷ « Été chez les Ursulines aux conférences pédagogique [sic] de l'abbé Lindra et de Ch. Lefebvre [sic] sur le dessin [...] » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 14 août 1902, p. 364. Une autre entrée du journal réfère peut-être à ce même Lefèvre : « L'après midi été au Plateau à la conférence de McGown sur le dessin, faite par Lefebvre de Québec et lue par McGown » : *Ibid.*, l'entrée du 28 novembre 1901, p. 336.

¹⁷⁸ Sous l'intertitre « Artists and the teaching of drawing as a useful subject » on ne parle que de Larose, ce qui semble indiquer qu'il est le seul artiste à se démarquer comme promoteur de l'enseignement du dessin : Suzanne Lemerise et L. Sherman, « The Contribution of Professional Artists to the Development of Art Education in Quebec », dans R.L. Irwin et K. Grauer, dir., *Readings in Canadian Art Teacher Education*, Boucherville, Canadian Society for Education Through Art, 1997, p. 213-215.

¹⁷⁹ Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », conférence faite de 28 mai 1897 *op. cit.*, p. 166.

Il est donc clair que par le biais de ces communautés religieuses, Larose fait la diffusion et la promotion de son approche à un auditoire qui y est non seulement sensible mais est aussi en mesure de la propager à son tour.

Devant la lenteur du milieu à implanter les réformes qu'il suggère, Larose aurait pu abandonner à son sort la cause de l'enseignement du dessin dans d'autres écoles de la commission scolaire et se contenter d'employer sa méthode dans sa classe. Au contraire, il persiste, année après année, dans ses efforts de participer personnellement aux réformes.

Il ne faut pas se surprendre du fait que Larose, libre-penseur, soit attaché à la question de l'éducation. Nous avons vu que des groupes progressistes de l'époque, telle la franc-maçonnerie, infusés de la pensée libérale, accusent le Canada français d'un retard qui menace sa survie économique, retard auquel il pourrait remédier en apportant des correctifs au système d'éducation publique. Ils attribuent une valeur émancipatrice à l'instruction et la considèrent comme la clef qui libère les esprits et favorise l'égalité sociale. Cette question est, selon Ruby Heap, non loin de la question nationale : « Le projet de 'conquête économique par le savoir' que formulent les dirigeants politiques libéraux est un projet d'avenir qui s'adresse à l'ensemble de la collectivité canadienne-française, qui cherche à se tailler une place auprès des anglophones dans le monde de l'industrie et des affaires¹⁸⁰ ».

¹⁸⁰ Ruby Heap, « Libéralisme et éducation au Québec à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles », dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 118.

5.3 Enseignement privé

Larose commence très tôt dans sa carrière à dispenser des leçons privées. Dès 1894, il reçoit quelques élèves de l'Académie du Plateau dans son atelier¹⁸¹ et en 1895 il fait de la publicité pour ce genre de leçons¹⁸². En répertoriant les entrées du journal à cet effet, nous avons pu identifier 36 élèves inscrits à titre individuel et trois groupes pour la période de 1895 à 1907. Les trois groupes sont formés d'élèves du Plateau qui se rendent à l'atelier de Larose pour des leçons en dehors de leurs heures de classe et des deux communautés religieuses mentionnées plus haut¹⁸³. Certains parmi les élèves sont très assidus et étudient pendant des années, alors que d'autres ne se présentent que pour une seule leçon. Parfois, Larose accueille plus d'un élève dans son atelier et il arrive très fréquemment qu'il amène un élève ailleurs qu'à l'atelier pour peindre, par exemple, dans les rues de la ville, à la montagne ou à la serre de la ferme Logan. Le tableau 24 à la page suivante indique le nombre d'élèves et le nombre de leçons privées qu'il dispense par année ; il est suivi du tableau 25, plus détaillé, qui indique l'assiduité de chaque élève ou groupe d'élèves pendant la période étudiée.

¹⁸¹ « Le soir ont commencé à travailler chez moi 4 élèves du Plateau » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 14 janvier 1894, p. 25.

¹⁸² « Fait faire une enseigne pour mes leçons – 4.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 30 septembre 1895, p. 64.

¹⁸³ Au début de 1895, Larose reçoit des groupes de 3-6 élèves du Plateau à son atelier : *Ibid.*, les entrées du : 14, 18 et 23 janvier, 8 et 13 mars, 1895, p. 25, 26, 33, 34.
 Au printemps de 1897 Larose donne neuf leçons de trois heures chacune aux sœurs de la congrégation de Notre-Dame : *Ibid.*, les entrées du 11 mars 1897, p. 145; 20 mai 1897, p. 155.
 De 1898 à 1901, Larose enseigne aux frères clercs de Saint-Viateur. Ce cours se donne deux fois par semaine. Les frères auront 15 cours en 1898, 29 cours en 1899, 20 cours en 1900 et 17 cours en 1901 : *Ibid.*, p. 222-315.

TABLEAU 24

Nombre d'élèves et fréquence des leçons privés de Larose, 1895-1907

L'année	Nombre d'élèves	Nombre total de leçons
1895	2 ¹⁸⁴	10
1896	7	66
1897	2 ¹⁸⁵	14
1898	5 ¹⁸⁶	32
1899	7	129
1900	6	93
1901	9	190
1902	6	62
1903	15	98
1904	8	49
1905	0	0
1906	1	6
1907	2	8

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-553.

¹⁸⁴ Il s'agit d'un élève et d'un groupe (de 3-6 élèves de l'Académie du Plateau), pour un total de 10 leçons.

¹⁸⁵ Il s'agit d'un élève et d'un groupe (les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame), pour un total de 14 leçons.

¹⁸⁶ Il s'agit de quatre élèves et d'un groupe (les Frères de Saint-Viateur), pour un total de 32 leçons.

TABLEAU 25

L'assiduité des élèves de Larose pour des leçons privées, 1895-1907

(Les chiffres indiquent le nombre de leçons par élève ou par groupe dans l'année)

Nom de l'élève	1895	1896	1897	1898	1899	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907
Beupré, Alfred							3						
Bélanger, mademoiselle					12				54	15			
Brosseau									2	4			
Caron									5	1			
Chavigny						2							
Contant, Edgar		22					1						
Débingua		5											
Déry, Charles				1	25	30	34						
Déry, fils					11								
Duchaîné							1						
Edmond, frère			5	10									
Élèves: l'Acad. du Plateau*	5												
Frères Saint-Viateur *				15	29	20	17						
Garon, Horace						5							
Grignon, madame					21	3	15	2					
Labelle, le jeune		1								3			
Laberge, Eugénie					4	33	48	14					
Lacas, mademoiselle				1									
Lamoureux										1			
Lanthier, J.		6								1			
Larivé, le jeune		1											
Larkin, monsieur J.F.		1											
Larose, Alfred									2	10			
Larrue, Georges								4					
Leclerc, P.									6	7			
Lecours										1			
Lefebvre, Réal				5	7			1					
Léonora, monsieur										1			
Lottingridge										2			
Ouimet										3			
Parent										2	7		
Rivard											1		
Robert, Auguste							10	19	12				
Robillard, frère							20	23	3				3
Rossmann, madame												6	5
Soeurs cong.Ntre-Dame*			9										
Turgeon									2	4			
Welsh, monsieur	5	30											

* indique un groupe d'élèves

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-553.

Nous imaginons que Larose apprécie particulièrement la formule de la leçon privée, plus personnelle, souple et spontanée. Nous avons déjà suggéré que, par la fréquence des contacts et par la camaraderie qui règne dans son atelier, l'atmosphère soit empreinte d'une énergie créatrice et que cette activité constitue une sociabilité artistique très significative pour Larose – probablement tout aussi importante que celle qu'il vit avec les peintres montréalais¹⁸⁷. Nous imaginons sans difficulté à quel point il est stimulant pour Larose de partager ses connaissances, sa technique et son savoir-faire avec ces élèves qui, s'ils suivent des leçons privées, sont sans doute particulièrement motivés et talentueux. De plus, ce faisant, il jouit de la satisfaction de participer à la formation artistique, et par là, au relèvement, de la future génération.

Il est peut-être vrai que pour certains artistes, l'enseignement correspond à l'impératif de gagner sa vie. Mais s'il y a une chose qui ressort de l'analyse qui précède, c'est que pour Larose, l'enseignement correspond à bien davantage. Il aurait pu se retirer de l'enseignement après avoir gagné à la loterie en 1898 ; au contraire, dans les années subséquentes, il ne cesse de demander plus d'heures à la commission scolaire et il intensifie son enseignement privé. Tout autant que la production, l'enseignement est une facette de sa pratique de l'art. Pour Larose, l'artiste a un rôle double à jouer : faire et former, créer et communiquer, peindre et promouvoir. L'art s'insère donc dans son projet social. Dans le développement socio-économique qui est alors dominé par la minorité anglophone, Larose voit l'instruction comme un des principaux instruments qui feraient des Canadiens français des participants actifs et non simplement une main

¹⁸⁷ L'intensité des contacts entre Larose et ses élèves, à certains moments de sa carrière, nous a amenée, au chapitre précédent, à conclure que ses élèves constituent un embryon de réseau social pour Larose.

d'œuvre bon marché, condamnée à l'asservissement et à la pauvreté, exploitée par des gens mieux instruits. Il s'intéresse au développement de la collectivité, mais aussi à celui de l'individu, en prônant une nouvelle pédagogie qui place le développement de l'enfant au centre de l'acte pédagogique et en célébrant les mérites du dessin comme un « puissant moyen de culture intellectuelle » qui forme le caractère¹⁸⁸.

D'aucuns ont avancé l'idée que Larose, artiste « peu révolutionnaire », « traditionnel » et « académique », est, comme d'autres artistes de l'époque, écartelé entre ses leçons et sa pratique d'art, trop partagé pour se laisser aller à l'expérimentation¹⁸⁹. Toutefois, ayant examiné sa carrière, il nous paraît de plus en plus difficile, dans son cas, d'opposer enseignement et activité artistique. Nous ne croyons pas qu'il ait considéré que le temps qu'il consacrait à l'enseignement diminuait celui qu'il donnait à la pratique de l'art. L'enseignement faisait partie de sa mission au même titre que la peinture – il en était le prolongement. En aucun moment l'enseignement n'a miné les ambitions artistiques de Larose, auteur de plusieurs centaines de tableaux. Ce dernier appartient à une génération pour qui l'enseignement de l'art au Québec est très important. Vu dans cette optique, son enseignement s'insère dans une volonté de contribuer au développement de l'art et non de sacrifier le sien.

¹⁸⁸ Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », conférence faite de 28 mai 1897, *op. cit.*, p. 162.
À l'époque, on valorisait le dessin comme « lieu privilégié de formation intellectuelle et comme outil de base essentiel à l'enseignement de plusieurs matières scolaires » : Suzanne Lemerise et L. Sherman, « La place du dessin dans les politiques scolaires ... », *op. cit.*, p. 14.

¹⁸⁹ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 47.
Aussi : Marcel Fournier, *Les générations d'artistes*, *op. cit.*, p. 23.

LAROSE LE PEINTRE

6.1 La nature de sa production

Maurice Lagacé postule que la production de Larose comprend « plus de 400 oeuvres connues et réparties entre des portraits, des natures mortes et des paysages » et quelques scènes de genres¹⁹⁰. Le journal de Larose confirme cette estimation quant à la variété de la production : l'artiste mentionne des tableaux religieux, des portraits, des tableaux de genre, des paysages, des scènes urbaines, des nature mortes, des nus, des cartes et des plans. Toutefois, du fait que Larose n'enregistre pas le moment auquel il termine une toile, il est difficile d'évaluer le nombre de toiles qu'il a peintes, sauf dans le cas des portraits. Nous présentons quelques photographies des toiles de Larose à l'annexe 1 à la fin de cette thèse.

La première commission d'importance dans la carrière de Larose est la commande de toiles religieuses pour la chapelle de l'église Notre-Dame, commande qui consiste en six grandes toiles et qu'il complète en 1895¹⁹¹. Dans les années subséquentes, Larose fera quelques toiles sur des thèmes religieux, surtout des commandes¹⁹², mais au total, le nombre de tableaux religieux qu'il produira est très restreint en comparaison à d'autres genres.

¹⁹⁰ Maurice Lagacé, « Ludger Larose (1868-1915) », *Le Bulletin des juges de la Cour suprême du Québec*, no 83, printemps 1992, p. 12.

¹⁹¹ Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. 7.
Aussi : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du : 28 juillet 1894, p. 1; 14 août 1894, p. 3; 29 août 1894, p. 6; 8 sept 1894, p. 8; 23 octobre 1894, p. 16; 12 septembre 1894, p. 9; 26 juin 1895, p. 50; 11 juillet 1895, p. 53.

¹⁹² *Ibid.*, les entrées du : 14 et 30 novembre 1896, p. 13, 131; 30 décembre 1897, p. 183; 7 février 1904, p. 434; 30 avril 1898, p. 198.

Le journal nous aide particulièrement à établir l'étendue de sa production de portraits, peinture qui est à ce moment encore en demande par la bourgeoisie¹⁹³. Nous en dénombrons 160 pour la période de 1894 à 1907 et au moins deux en 1915. Son premier portrait d'importance est celui du curé Alfred-Léon Sentenne ; le dernier, du maire siégeant Médéric Martin. Des photographies de ces deux portraits se trouvent à l'annexe 1 (1.8 et 1.9). Nous présentons, à la page suivante, le tableau 26, qui indique, par année, les portraits mentionnés dans le journal. Dans ce tableau, nous précisons s'il s'agit d'un membre de famille ou non, puisqu'il est possible que les portraits des membres de la famille de Larose soient plutôt des cadeaux que des commandes.

Nous avons déjà mentionné la prédilection de Larose pour la peinture de paysage. On ne se surprend donc pas que le journal indique que c'est du paysage que Larose semble avoir le plus de plaisir à peindre, ou, du moins, qu'il peint le plus fréquemment. Malgré le fait qu'il habite la ville, il trouve des endroits non loin de chez lui et s'y rend, lorsqu'il a un moment, pour faire du paysage. Larose choisit des parcs, des cimetières, la serre de la ferme Logan¹⁹⁴ ; le jardin des sœurs¹⁹⁵ ; il mentionne aussi des endroits comme le Jardin botanique¹⁹⁶, l'Île-Huron, l'Île-Sainte-Hélène, le Sault aux

¹⁹³ Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal, op. cit.*, p. 52.

¹⁹⁴ Quelques exemples : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 7 juin 1897, p. 157 ; 24 février 1896, p. 88 ; 19 septembre 1901, p. 328 ; 21 septembre 1901, p. 328 ; 3 juillet 1897, p. 161 ; 14 décembre 1901, p. 223.

¹⁹⁵ Larose n'indique pas de quelle congrégation religieuse il s'agit : « Le matin commencé à peindre le jardin des sœurs au Plateau » : *Ibid.*, les entrées du : 3 et du 8 juillet 1897, p. 161.

¹⁹⁶ *Ibid.*, l'entrée du 17 octobre 1895, p. 67. Aussi : *Ibid.*, l'entrée du 22 octobre 1895, p. 68. Il s'agit peut être de l'ancien Jardin botanique et zoologique Guilbault, fermé à l'époque de Larose, nommé en l'honneur de son fondateur, Joseph-Edouard Guilbault, horticulteur et commerçant, ouvert de 1852 à 1869. D'abord situé sur la rue Sherbrooke entre Bleury et Saint-Urbain, il déménage en 1862

TABLEAU 26

Portraits peints par Larose, 1894-1915

Année	Membres de la famille	Autres	Total
1894	6	5	11
1895	1	17	18
1896	2	16	18
1897	4	28	32
1898	0	24	24
1899	2	14	16
1900	2	8	10
1901	0	4	4
1902	3	1	4
1903	0	7	7
1904	1	4	5
1905	3	1	4
1906	?	?	?
1907	2	5	7
1908-1914	?	?	?
1915	?	2	2
Total =			162*

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-566.

* Selon Marcelle Dufour, la petite fille de l'artiste, Larose aurait produit 178 portraits et non 162.

à un vaste terrain sur le boulevard Saint-Laurent en bordure de la rue Saint-Urbain et près de l'Hôtel-Dieu de Montréal : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 2, 4, 57, 63.

Récollets et l'Île de la Visitation¹⁹⁷. Mais de loin l'endroit préféré de Larose est la montagne. Il s'y rend dès qu'il en a l'opportunité, seul ou en compagnie d'élèves ou de ses enfants¹⁹⁸.

Larose passe un temps considérable à peindre des scènes urbaines. Il mentionne spécifiquement des maisons, des ruines de Villa Maria, une église, l'hôpital Victoria, un monument et le camp des Bohémiens¹⁹⁹ et ce qui semble être un funiculaire²⁰⁰. Un exemple de ces scènes de ville, *Vue de Montréal*, se trouve au Musée des beaux-arts du Canada²⁰¹. Parfois dans le journal, il indique le sujet du tableau, par exemple des fleurs ou des animaux²⁰². Il se rend ainsi sur plusieurs rues de la ville et peint, parfois sans mentionner le sujet²⁰³. Il peint aussi des scènes de son balcon et même du toit de sa

¹⁹⁷ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 28 juillet 1895, p. 55 ; 27 juillet 1903, p. 409 ; 28 juillet 1903, p. 409 ; 26 août 1903, p. 413 ; 18 septembre 1895, p. 63 ; 6 octobre 1895, p. 66.

¹⁹⁸ Il y a un très grand nombre d'entrées du genre suivant : « Le matin peint à la montagne » : *Ibid.*, l'entrée du 15 septembre 1900, p. 289.

¹⁹⁹ *Ibid.*, les entrées du : 23 sept 1895, p. 63 ; 25 juillet 1896, p. 113 ; 23 juin 1897, p. 159 ; 16 juillet 1896, p. 112 ; 7 janvier 1900, p. 272 ; 17 et 20 septembre 1896, p. 120 ; 12 septembre 1896, p. 119.

²⁰⁰ « Été à la montagne peindre avec Lydie élévateurs » : *Ibid.*, l'entrée du 16 juillet 1896, p. 112. Puisqu'il est peu probable qu'il s'agit des élévateurs à grain en raison de leur distance de la montagne, selon la petite-fille de l'artiste, il s'agirait du monte-pentes, appelé aussi « Incline Railway » qui existait sur la montagne à l'époque. Elle est en possession d'une carte postale avec cette image, datée 1907 : Information obtenue lors d'une communication le 24 juillet 2007.

²⁰¹ Il s'agit d'une toile peinte en 1896 (huile sur bois, 30,4 x 40,6 cm). Dans ce tableau, qui est presque autant un paysage qu'une scène urbaine, Larose présente la ville depuis une colline ou la montagne. Y est dépeint un Montréal qui ressemble davantage à un village bucolique qu'à une ville. On voit des toitures, des arbres, quelques personnages qui se promènent sur un chemin champêtre, et au loin, un cours d'eau et des montagnes. Ce tableau est reproduit dans Robert Bernier, *op. cit.*, p. 39.

²⁰² *Ibid.*, les entrées du 23 avril 1899, p. 245 ; 2 avril 1896, p. 95 ; 26 janvier 1896, p. 83 ; 6 février 1896, p. 85 ; 2 mars 1896, p. 89.

²⁰³ *Ibid.*, les entrées du 7 août 1897, p. 165 ; 31 mai 1903, p. 400 ; 24 septembre 1903, p. 417 ; 11 juillet 1904, p. 450.

maison²⁰⁴. À cette époque, la représentation de la ville est considérée comme une incursion d'une thématique moderne dans la peinture²⁰⁵ ; nous discuterons plus loin du sens à donner à ces sujets urbains dans la production de Larose.

Larose fait des scènes de genre : une leçon maternelle, un métier à catalogue, un café, un enterrement²⁰⁶, l'intérieur de sa maison avec sa famille²⁰⁷. Outre les membres de sa famille et des amis qui posent pour Larose²⁰⁸, le journal nous apprend qu'à l'occasion, il engage des modèles²⁰⁹.

Larose fait également des natures mortes qui incluent des fruits et du gibier ; on trouve aussi une référence à des bouteilles de vin²¹⁰ et une autre à un crâne²¹¹.

²⁰⁴ *Ibid.*, les entrées du : 5 octobre 1901, p. 330 ; 12 octobre 1901, p. 331.

²⁰⁵ Marie Carani, « D'un conflit de codes, sous la modernité, entre l'artistique et le social », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 76.

²⁰⁶ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 16 mars 1897, p. 146 ; 23 février 1897, p. 142 ; 24 avril 1902, p. 352 ; 26 octobre 1895, p. 68.

²⁰⁷ Voir à l'annexe 1 pour une reproduction d'une toile de Larose : *Intérieur de salon, Jeanne au piano*, peinte en 1907 alors que Larose habitait l'avenue Laval.

²⁰⁸ *Ibid.*, les entrées du : 23 octobre 1894, p. 16 ; 5 janvier 1896, p. 80 ; 7 septembre 1896, p. 118 ; 28 janvier 1897, p. 139 ; 24 février 1906, p. 499.

²⁰⁹ « Toute la journée séance de monsieur Bourbonnais comme modèle » : *Ibid.*, l'entrée du 3 janvier 1900, p. 272. Aussi : les entrées du : 17 janvier 1900, p. 273 ; 20 janvier 1900, p. 274 ; 4 décembre 1900, p. 299 ; 9 décembre 1900, p. 299 ; 21 février 1902, p. 346 ; 2 mars 1901, p. 347.

²¹⁰ En 1896, nous trouvons 5 entrées spécifiant qu'il s'agit des natures mortes ; en 1897, 6 entrées ; en 1900, 3 entrées ; en 1901, 8 entrées ; de 1903-1907, 5 entrées.

²¹¹ « Après-midi commencé à peindre une tête de squelette avec un livre » : *Ibid.*, l'entrée du 19 janvier 1896 p. 82. Voir la reproduction à l'Annexe 1.2 à la fin de cette thèse.
« À 1 heure été chez Gaston porter ma tête de squelette pour faire poser des dents » : *Ibid.*, l'entrée du 11 février 1896, p. 86.
Notons que ce crâne reflète le thème de *vanitas*, c'est-à-dire la vanité de la vie et des biens terrestres, thème récurant dans la peinture hollandaise du XVIII^e siècle. Ce style souligne les vertus telles que la

Le journal rapporte que Larose a fait aussi quelques nus avant 1907²¹² et il mentionne spécifiquement qu'il s'y consacre davantage à partir de 1908²¹³. Les recherches de Lacroix sur le peintre Suzor-Coté révèlent que c'est à partir de 1915 que le nu prend de l'ampleur dans l'œuvre de ce dernier et dans celle de bien d'autres artistes québécois²¹⁴. Larose n'est donc point en retard par rapport à ses contemporains.

Larose utilise ses talents artistiques pour faire de l'art graphique²¹⁵. Quelques références du journal indiquent qu'il fait de la cartographie²¹⁶ pour l'école et qu'il dresse des plans, pour lui-même et pour d'autres²¹⁷.

Larose n'est pas très volubile sur la vente de ses toiles et encore moins sur les montants perçus²¹⁸. Au total, seulement une douzaine d'entrées du journal mentionnent la vente des tableaux ; la première est en 1888 alors qu'il est encore à Paris²¹⁹.

tempérance, la frugalité, le travail et l'étude par une contemplation qui évoque la brièveté de la vie, l'inévitabilité de la mort et le caractère temporaire des plaisirs terrestres : H. W. Janson, *op. cit.*, p. 584, 585.

²¹² « Le matin commencé à peindre le corps de Xavier » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, l'entrée du 9 sept 1894, p. 8.

« Travaillé à la maison, peint ma femme nue » : *Ibid.*, l'entrée du 25 octobre 1896, p. 127.

²¹³ « Commencé à peindre des nus » : *Ibid.*, l'entrée du 8 avril 1908, p. 545.

²¹⁴ Laurier Lacroix, *Suzor-Coté, op. cit.*, p. 279, 230.

²¹⁵ « Le matin fini le dessin pour *L'Étincelle* » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 27 novembre 1902, p. 376.

²¹⁶ « Le matin à l'atelier commencé la carte de l'île de Montréal pour l'école » : *Ibid.*, l'entrée du 30 novembre 1902, p. 376. « L'après-midi fait de la cartographie » : *Ibid.*, l'entrée du 7 décembre 1902, p. 377.

²¹⁷ Quelques exemples des 11 entrées mentionnant des plans : *Ibid.*, les entrées du : 8 mars 1899, p. 240 ; 17 octobre 1903, p. 420 ; 27 août 1907, p. 535 ; 1 septembre 1914, p. 561.

Nous ne pouvons pas attester avec exactitude de ce qu'il est advenu des œuvres de Larose. Quelques-unes sont restées dans la famille. Le Musée du Québec possède neuf toiles de l'artiste et des académies ; le Musée des beaux-arts de Montréal possède trois toiles, dont une d'acquisition très récente²²⁰ ainsi que des académies dessinées à l'École des beaux-arts de Paris²²¹. Le Beaver Brook Art Gallery, un musée à Fredericton, N.B. possède une nature morte²²². La petite fille de Larose, madame Marcelle Dufour, a pu localiser environ 145 toiles, certaines dans des collections privées. Le feu a également beaucoup détruit. Larose a perdu des toiles dans un incendie en 1899²²³ et 80 ans plus tard, les œuvres produites pour la chapelle de l'église Notre-Dame ont également disparu dans un incendie²²⁴. Il y a certainement davantage de Larose dans des collections privées, surtout des portraits²²⁵.

²¹⁸ Une exception : Larose fait le portrait de trois membres de la famille Cléroux et rapporte : « L'après-midi fini le portrait du Dr Cléroux, payé cent cinq dollars pour les trois » : *Ibid.*, l'entrée du 30 juillet 1896, p. 113.

²¹⁹ « Vente a [*sic*] Mr Turcotte de Quebec [*sic*], de mon premier tableau » : *Ibid.*, « Abrégé de mon journal de Paris », l'entrée du 29 septembre 1888, p. 734.

²²⁰ Le musée a acquis une nouvelle toile de Larose en 2008 ; elle est présentement exposée. Il s'agit d'une huile sur toile peinte en 1899 (95.4 cm x 78.3 cm). Y est représenté un homme qui arrose des fleurs dans la serre de la ferme Logan. Dans un article documentant cette acquisition, l'auteur réfère à la toile comme étant : « an unusual subject in Canadian painting » : Jacques Des Roches, « A Rare Canadian Genre Painting », *The Magazine of the Montréal Museum of fine Arts*, January-April 2008, p.15.

²²¹ David Karel, « Larose, Ludger », *Dictionnaire des artistes...*, *op. cit.*, p. 466.

²²² Cette toile s'intitule *Nature morte avec pipe*. Il s'agit d'une huile sur bois, 16 x 24 pouces.

²²³ « Visite de A. Fortier qui a brûlé hier au soir, été à sa maison où mon grand tableau de La Dispute de Raphaël et les portraits de Lanthier et de sa femme ont brûlé » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 22 juin 1899, p. 251.

²²⁴ L'incendie a eu lieu le 8 décembre 1978 : Gabrielle Méthot, *op. cit.*, p. I.

²²⁵ Nous espérons que nos travaux contribueront à repérer des toiles. Déjà, le simple fait d'avoir publié un article sur Larose dans une revue d'histoire populaire a permis d'en retracer trois. Par suite de la publication de cet article, un collectionneur d'art ontarien nous a fait savoir qu'il possède trois Larose. L'article en question : Alison Longstaff, « The Price of Passion », *The Beaver*, octobre/novembre 2006, p. 32-40.

6.2 Les conditions d'exercice de sa peinture

6.2.1 Les ateliers

Dès son retour d'Europe, Larose s'assure d'avoir un endroit convenable où travailler en s'installant dans un atelier privé ; selon le journal, il n'aurait partagé un atelier avec d'autres artistes qu'à quelques reprises, et ce, brièvement. En août 1894, il loue un premier atelier au 530 rue la Gauchetière²²⁶. Un an plus tard, lorsque Larose se marie, le couple s'installe au 4121 rue Sainte-Catherine, où l'artiste occupe aussi un atelier ; sa description de l'atelier est la seule qu'on trouve dans le journal²²⁷. Au printemps de 1896, le couple déménage sur la rue Beaudry ; à ce moment, Larose installe son atelier au 10 Côte Saint-Lambert²²⁸. Il semble que Larose a maintenant officiellement pignon sur rue : il fait faire une plaque pour la porte portant l'inscription : « Ludger Larose, artiste-peintre, cours de dessin et de peinture²²⁹ ». Incidemment, c'est à cet atelier que Larose commencera à recevoir les maçons de la loge l'Émancipation.

²²⁶ *Ibid.*, les entrées du 8 et du 12 août 1894, p. 3.

Il paraîtra dans l'annuaire Lovell pour la première fois l'année suivante, profession « painter » à 530a Lagauchetière : John Lovell, ed. *Montreal Directory*, 1895-96 : p. 753 [Ludger Larose]

²²⁷ « Emménagé au 4121 Sainte-Catherine dans un logement composé de 6 pièces, salon 15.6 x 11.10/salle à manger 8.1 x 12.4, cuisine, chambre à coucher pareilles au salon, chambre noire, 8.1 x 12.4, atelier avec cabinet, cuisine 11.7 x 15.6 » : *Ibid.*, page non numérotée au début du journal, annotation pour le 1 septembre 1895.

²²⁸ *Ibid.*, les entrées du 1er et du 2 mai 1896, p. 100.

²²⁹ *Ibid.*, les entrées du : 31 mars 1896, p. 94 ; 31 mars, p. 94 ; 13 avril 1896, p. 95.

Lorsque Larose fait construire sa maison sur l'avenue Mont-Royal en 1899, il y aménage un atelier²³⁰. Le journal ne donne pas de détails sur les dimensions ou la disposition de l'atelier et nous ne savons pas s'il y pose sa plaque publicitaire. En avril de 1905, Larose vend cette maison et emménage sur l'avenue Laval dans le quartier Saint-Louis. Il y installe sans doute son atelier²³¹.

Larose déménage de nouveau en janvier 1909 dans une maison qu'il a fait construire sur l'avenue Prudhomme dans Notre-Dame-de-Grâce²³². Larose passera le reste de sa vie dans cette maison. Puisqu'il ne fait plus d'entrées détaillées dans son journal à cette époque, nous n'avons pas d'informations sur son atelier et très peu sur sa pratique de l'art à partir de ce moment. Nous présentons au tableau 27 à la page suivante les ateliers qu'occupe Larose de 1894 à 1915.

²³⁰ « Le matin déménagé mon atelier du No 10 Cote St Lambert à ma nouvelle maison 813 Mt Royal avec mon logement » : *Ibid.*, l'entrée du 4 octobre 1899, p. 262. L'annuaire Lovell's indique le 10 St Lambert comme l'atelier de Larose de 1896-1897 jusqu'en 1902-1903 : John Lovell *op. cit.*, 1896-1897, p. 754 ; 1902-1903, p. 1064 [Ludger Larose]

²³¹ *Ibid.*, l'entrée en bas de page, avril 1905, p. 478.

²³² *Ibid.*, l'entrée du 30 janvier 1909, p. 547.

TABLEAU 27

Liste des ateliers de Larose 1894-1915

Dates	Adresse	Détails
D'août 1884 au 31 août 1895	530 de la Gauchetière	- 18,00\$ par mois
Du 1 septembre 1895 au 31 mars 1896	4121 Sainte-Catherine	- Loyer de six pièces avec atelier de 11.7 pieds par 15.6 pieds et chambre noire - 12,00\$ par mois
Du 1 avril 1896 au 4 octobre 1899	10 Côte Saint-Lambert	- 2 pièces - 12.00\$ par mois
Du 4 octobre 1899 au 25 avril 1905	813 Avenue Mont- Royal	- Atelier dans sa maison
Du 25 avril 1905 au 30 janvier 1909	207 avenue Laval	- Atelier dans sa maison
Du 1 février 1909 à son décès 1915	488 Prudhomme	Aucune information

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-553.

6.2.2 Les voyages

Nous avons déjà parlé des voyages de Larose, qui se trouvent être à la fois une pratique bourgeoise et une activité reliée à sa carrière d'artiste. Ces voyages sont à la fois touristiques et professionnels. Nous avons reproduit une brève description de ces excursions dans l'annexe 2 à la fin de cette thèse.

Nous remarquons que lorsque Larose quitte la ville pour peindre, c'est presque invariablement du paysage qu'il fait. Parfois il rencontre d'autres artistes lors de ces voyages²³³. C'est d'ailleurs lors des voyages estivaux, par exemple à Saint-Faustin, qu'il

²³³ Par exemple, lors d'un voyage pour peindre à Saint-Eustache : « Le matin été voir Cullen et Brymner qui pensionnaient à 1 mile du Village » : *Ibid.*, l'entrée du 23 juillet 1905, p. 485.

produit des toiles qui se sont méritées les commentaires élogieux de Jean-René Ostiguy, de Guy Robert et même de Gérard Morisset. À compter de 1903, sans doute en raison de ses occupations grandissantes, les voyages pour peindre seront de plus en plus espacés, ce qui ne l'empêchera pas toutefois de faire des voyages touristiques.

6.2.3 La photographie

À l'époque de Larose, la photographie n'est plus une découverte récente. En fait, elle est pratiquée au Studio Notman, à Montréal, à partir de 1856²³⁴. Nous avons vu qu'au XIX^e siècle, de nombreux peintres, dont Larose, oeuvrent dans les studios de photographie pour retoucher les clichés, surtout au début de leur carrière²³⁵.

Contrairement à certains membres de la communauté artistique qui sont réfractaires à la photographie, la percevant comme une rivale de la peinture, Larose semble plutôt enthousiaste à l'égard de cette technologie. Dès les premières pages du journal, il indique qu'il collectionne des photographies et en échange avec des amis²³⁶. Il

²³⁴ Au sujet de William Notman, Jean Lauzon dit que dès 1872, ce dernier pratique une photographie formellement moderne, c'est-à-dire qu'elle « exploite les potentialités du nouvel objet » : Jean Lauzon, « À propos d'une photographie moderne », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 222.

²³⁵ Guy Robert, *La peinture au Québec...*, *op. cit.*, p. 36.

²³⁶ « Collé mes photographies européennes » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 27 et 28 septembre 1895, p. 64.

« Fait relier des livres et photographies » : *Ibid.*, l'entrée du 24 février 1897, p. 142.

« Reçu une lettre de Chs. Halley avec 2 photographies » : *Ibid.*, l'entrée du 25 mars 1895, p. 36.

se fait photographeur en peignant dans son atelier²³⁷ et dehors ; la figure 15 à la page suivante présente deux exemples de telles photographies. Il n'est certainement pas le seul artiste à s'intéresser à la photographie ; en 1897, Larose mentionne que son ami, le peintre Dyonnet, possède un appareil photographique²³⁸.

Sinon avant, dès 1896, Larose se sert déjà de la photographie dans la pratique de son art : il exécute des portraits d'après une photographie²³⁹. Il utilisera ainsi des photographies tout au long de sa carrière²⁴⁰. Il arrive aussi que Larose photographie ses

²³⁷ « Le matin Georges est venu me photographier en travaillant » : *Ibid.*, l'entrée du 30 mai 1895, p. 46. Aussi : l'entrée du 22 juin 1895, p. 49.

²³⁸ « Été chez Dyonnet qui m'a parlé de son appareil de photo preview 6½ x 8½ » : *Ibid.*, l'entrée du 23 mars 1897, p. 147.

²³⁹ « Le matin été prendre mademoiselle Charlebois la faire photographier » : *Ibid.*, l'entrée du 4 février 1896, p. 140. « Le matin fini le portrait le mademoiselle Charlebois » : *Ibid.*, l'entrée du 22 février 1897, p. 142.

²⁴⁰ « Le matin visite du Maire H. Laporte que j'ai photographié pour un grand portrait que je dois faire » : *Ibid.*, l'entrée du 13 mars 1904, p. 438.

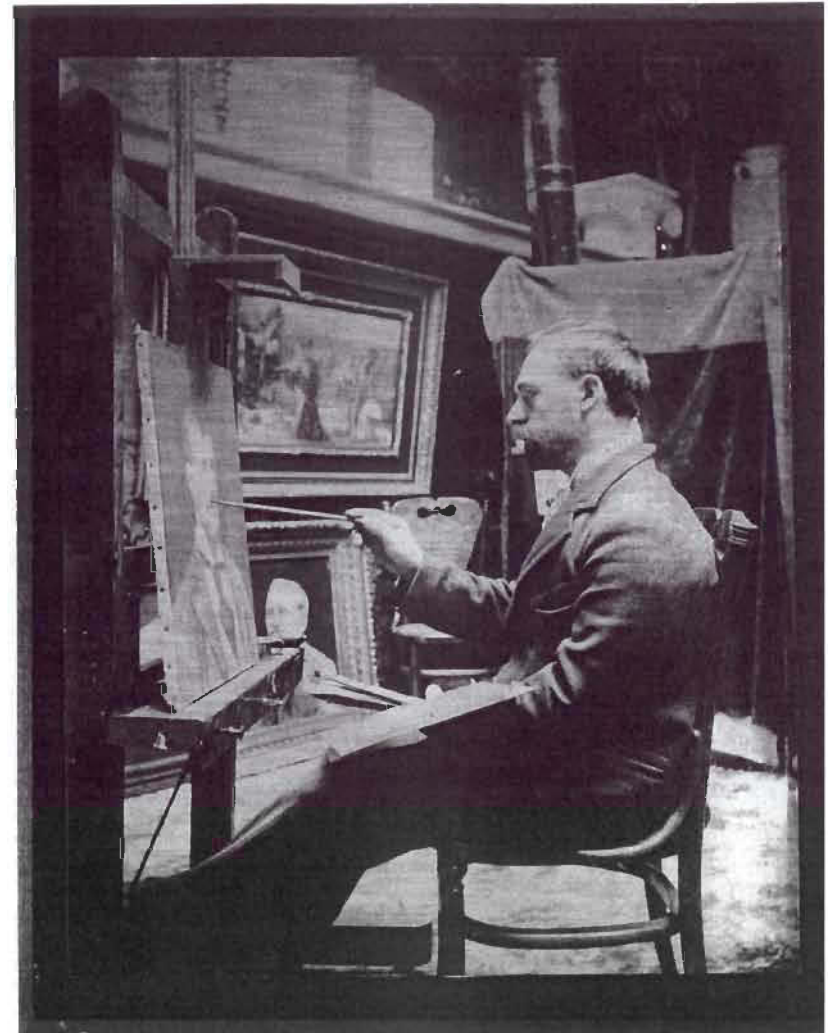


FIGURE 15

Photographies de Larose au travail

À gauche, dans le parc du Mont-Royal, circa 1908 ; à droite, dans son atelier, 1895

Source : Photographies prêtées gracieusement par madame Marcelle Dufour

tableaux ou ceux d'autres artistes²⁴¹. En 1897, en plus d'avoir recours à la collaboration des photographes, il fait de la photographie lui-même, car il achète des fournitures servant à la photographie et photographie des personnes et des lieux²⁴². En 1898, son journal rend compte de l'achat d'un appareil photographique et il en achètera un autre en 1902²⁴³. Certaines entrées suggèrent que Larose partage ou utilise l'équipement de Georges Quéry, son ami photographe²⁴⁴. Plusieurs ateliers de Larose sont équipés d'une chambre noire et il enregistre dans le journal des séances de finition²⁴⁵. Il améliore progressivement son équipement et son installation en achetant, entre autres, des lumières spéciales, un appui-tête et un trépied²⁴⁶. Il photographie des personnes dans son atelier et, à l'occasion, à l'extérieur, par exemple en sortant dans la ville pour photographier des sujets qu'il veut peut-être reproduire en peinture par la suite²⁴⁷. À chaque année, il y a de nombreuses entrées qui indiquent que Larose continue de faire de

²⁴¹ « Été chez Philiat porter de l'argent et ma grande photographie de La Dispute du Saint-Sacrement » : *Ibid.*, l'entrée du 31 janvier 1896, p. 84.

« Été chez Beau photographe son tableau » : *Ibid.*, l'entrée du 19 avril 1901, p. 311.

²⁴² *Ibid.*, les entrées du : 10 février 1897, p. 141 ; 13 février 1897, p. 141 ; 15 février 1897, p. 141 ; 30 août 1897, p. 168 ; 16 juillet 1897, p. 162 ; 15 février 1897, p. 162 ; 24 septembre 1898, p. 217 ; 20 octobre 1898, p. 211 ; 1 novembre 1898, p. 223.

²⁴³ « Le matin été chez Lacas acheter un appareil photographique – \$25.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 20 octobre 1898, p. 211.

« Été chez Pelletier, chez Brûlé, acheté un Kodak - \$12.00 » : *Ibid.*, l'entrée du 19 mars 1902, p. 349.

²⁴⁴ *Ibid.*, les entrées du : 4 août 1898, p. 210 ; 1 septembre 1898, p. 214.

²⁴⁵ *Ibid.*, page sans numéro qui paraît immédiatement avant la p. 1. *Ibid.*, l'entrée du 9 janvier 1899, p. 232. Aussi les entrées du : 23 janvier 1899, p. 233 ; 11 février 1899, p. 237.

²⁴⁶ « Fait poser une lumière électrique dans le porte-manteau de l'atelier pour développer, le soir développé » : *Ibid.*, l'entrée du 22 août 1903, p. 412.

« Acheté un appui-tête pour photographier chez Brulé [*sic*] » : *Ibid.*, l'entrée du 1 septembre 1903, p. 414.

« Acheté un trépied pour appareil » : *Ibid.*, l'entrée du 22 septembre 1903, p. 415.

²⁴⁷ *Ibid.*, les entrées du : 19 décembre 1898, p. 229 ; 25 décembre 1898, p. 230 ; 26 décembre 1898, p. 230 ; 27 décembre 1898, p. 230 ; 31 décembre 1898, p. 231 ; 16 mars 1899, p. 241 ; 31 janvier 1903, p. 384 ; 24 octobre 1903, p. 421 ; 20 juin 1903, p. 404 ; 3 octobre 1903, p. 418.

la photographie et d'acheter de l'équipement photographique; il arrive même que d'autres artistes utilisent son équipement²⁴⁸. Au fil des années, il continue d'ajouter à sa collection de photographies achetées²⁴⁹. Larose est un fréquent visiteur de plusieurs ateliers de photographie professionnelle ; outre celui de son ami Georges Quéry, il va chez Archambault, Brûlé, Gordon, Aubin et Malette²⁵⁰. Sans doute il y achète des fournitures et échange des idées et des techniques avec ces spécialistes.

Que Larose incorpore volontiers la photographie à sa pratique d'art est incontestable. Il ne fait pas simplement qu'adjoindre à sa peinture une technologie rendue incontournable dans sa vie professionnelle, il va plus loin en devenant lui-même photographe. Dans sa bibliothèque privée se trouvent au moins cinq ouvrages qui touchent à l'aspect technique de la photographie²⁵¹. Il a investi des montants d'argent pour se procurer de l'équipement photographique et s'installe de façon à ce que son atelier de peinture serve de studio de photographie en même temps.

²⁴⁸ « Henri Beau est venu faire développer les plaques de son tableau à 5½ heures » : *Ibid.*, l'entrée du 30 mars 1901, p. 310.

²⁴⁹ *Ibid.*, les entrées du : 28 janvier 1904, p. 433 ; 20 février 1904, p. 472 ; 20 mai 1904, p. 480 ; 19 avril 1904, p. 441.

²⁵⁰ *Ibid.*, les entrées du : 1 juin 1900, p. 287 ; 14 février 1902, p. 345 ; 22 février 1901, p. 306 ; 3 juin 1902, p. 357 ; 21 mars 1905, p. 501.

²⁵¹ Voici les titres de ces ouvrages : *La Plaque photographique* de Colson ; *La Photographie instantanée* de Londe ; *Les développeurs organiques* de Lumière ; *Papier photographique* de Hassriedter ; *Photographie des couleurs* de Berget ; *Inventaire des biens de feu Ludger Larose, Chapitre troisième: Inventaire des livres de la bibliothèque dans la salle à manger*, le 23 décembre 1915, Dépôt des greffes des notaires, Palais de justice de Montréal, p. 503. Ce document est reproduit à l'annexe 5 à la fin de cette thèse.

Larose apprécie certainement le côté pratique de la photographie : elle permet d'éviter des longues séances répétées au portrait. À la page suivante, nous présentons le tableau 28, qui compare l'évolution chronologique de deux pratiques de Larose : celle de la portraiture et celle de l'usage de la photographie. En fait, nous y remarquons qu'à mesure que son usage de la photographie s'intensifie, sa production de portraits diminue. Nous ne croyons pas qu'il s'agit d'une coïncidence. La photographie est une alternative pratique et de qualité, surtout dans le cas des enfants dont la physionomie change rapidement ; elle peut libérer l'artiste, lui permettant de se consacrer à d'autres genres de peinture qui sont pour lui plus gratifiants. Nous remarquons plusieurs entrées du journal qui indiquent que Larose prend un grand nombre de photographies de sa famille, plus particulièrement de ses enfants, plus qu'il n'en aurait eu besoin pour peindre des portraits ultérieurement.

Au-delà de la pratique de la photographie comme technologie au service de l'art et comme outil de travail, il semble que pour Larose, la photographie revêt un sens esthétique. Nous n'avons pas de preuve qu'il fait de la photographie artistique lui-même, mais l'achat et l'échange de photographies suggère qu'il la reconnaît comme une forme d'expression artistique. Cependant, malgré l'attraction pour la photographie, il demeure fidèle à sa peinture ; nous n'avons pas trouvé d'indices qui suggèrent que Larose ait délaissé la peinture au profit de la photographie.

De sa grande collection personnelle de photographies, il en reste encore dans la famille de Larose. Lors d'une communication avec Marcelle Dufour, petite fille de

TABLEAU 28

Comparaison de la portraiture à l'usage de la photographie, 1894-1907

L'année	Nombre de portraits exécutés par Larose	Nombre d'entrées du journal en rapport à la photographie
1894	11	3
1895	18	6
1896	18	6
1897	32	13
1898	24	14
1899	16	20
1900	10	11
1901	4	23
1902	4	25
1903	7	29
1904	5	14
1905	4	5
1906	---	10
1907	---	2

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-553.

l'artiste, nous apprenions qu'elle possède bon nombre de photos, dont une vingtaine prises par Larose. Ce sont des portraits de sa famille datés 1902, 1903, 1906, 1907 et 1914. Une photo dans cette collection privée d'un des enfants de Larose, prise en 1902, a servi à faire un portrait qui est encore conservé par la famille²⁵². Nous avons reproduit à la figure 16, à la page suivante, ce portrait et la photographie qui a servi à son exécution.

²⁵² Information obtenue lors d'une correspondance avec Marcelle Dufour le 1 mars 2007.



FIGURE 16

Portrait de Paul Larose, 4 ans, exécuté en 1902 à partir de la photographie à droite

Source : Photographies prêtées gracieusement par madame Marcelle Dufour

6.3 La sociabilité artistique

6.3.1 Les expositions

David Karel rend compte de la participation de Larose à des expositions montréalaises : « Il débuta au Salon de *l'Art Association of Montréal* en 1895 [...]. Il figura par ailleurs dans ce salon à six autres reprises, de 1898 à 1913, et il exposa à l'Académie royale canadienne en 1896 et en 1907²⁵³ ». Nous avons cherché dans le journal des mentions de ces expositions ainsi que dans le catalogue du Musée de Montréal (autrefois la Art Association). Sa participation à des expositions est indiquée dans le tableau 29, à la page suivante.

À cette époque, la Art Association of Montreal a une galerie au Carré Phillips²⁵⁴. Le journal et le catalogue du musée confirment qu'en 1895, Larose y apporte des toiles pour l'exposition du printemps²⁵⁵. Il enregistre sa présence à l'exposition et rapporte y avoir vendu une de ses toiles, *Le Tunisien*²⁵⁶. Il assiste à une autre exposition de « tableaux prêtés » à la galerie en novembre²⁵⁷.

²⁵³ David Karel, « Larose, Ludger », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 466.

²⁵⁴ Il s'agit d'une galerie permanente qu'elle fait construire grâce au legs de Benaiah Gibb des œuvres d'art et d'un terrain. En 1893, ce bâtiment a été rénové et agrandi : Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 151, 152.

²⁵⁵ « Le matin été au Philipps [*sic*] Square porter 3 tableaux pour l'exposition » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 22 février 1895, p. 31.
 « Été au Phillips Square chercher mon tableau » : *Ibid.*, l'entrée du 2 mars 1895, p. 32.
 Le catalogue du musée n'enregistre que deux tableaux de Larose pour l'exposition de 1895 : *La leçon maternelle* (prix : 150,00\$) et *A Tunisian* (prix : 100,00\$) : Evelyn de R McMann, *Montreal Museum of Fine Arts, formerly Art Association of Montreal, Spring Exhibitions 1881-1970*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. 215.

²⁵⁶ « Le soir été au salon du Philip square [*sic*], grande tenue avec catalogue » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 6 mars 1895, p. 33.

TABLEAU 29

La participation de Larose aux Salons de la Art Association of Montréal, 1895-1913

L'année	Informations du journal de Larose en rapport aux expositions	Participations de Larose selon le catalogue du musée
1895	3 toiles soumises ; 2 sont acceptées. Larose rapporte avoir vendu <i>Le Tunisien</i>	Deux toiles sont acceptées : <i>A Tunisian</i> (prix : 100.00\$) et <i>La leçon maternelle</i> (prix : 100.00\$)
1896	Larose soumet des toiles	Aucune participation confirmée
1897	Larose soumet 4 toiles	Aucune participation confirmée
1898	Larose soumet 4 toiles	Deux toiles sont acceptées : <i>Nature morte</i> (prix : 50.00\$) et <i>Canadian loom</i> (prix : 80.00\$)
1900	Larose soumet des toiles	Deux toiles sont acceptées : <i>Plants in a city green house</i> (prix : 100.00\$) et <i>In a conservatory</i> (prix : 150.00\$)
1901	Larose soumet des toiles	Aucune participation confirmée
1902	Larose soumet des toiles	Aucune participation confirmée
1904	Larose soumet 2 toiles	Aucune participation confirmée
1905	Larose soumet des toiles	Une toile est acceptée: <i>Portrait of a child</i> (prix non indiqué)
1908	non mentionné	Une toile est acceptée: <i>Laval avenue, winter</i> (prix : 120.00\$)
1912	non mentionné	Une toile est acceptée: <i>My three jewels</i> (prix non indiqué)
1913	non mentionné	Une toile est acceptée: <i>Westmount heights</i> (prix : 30.00\$)

Source : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-553.

Aussi : Evelyn de R. McMann, *Montreal Museum of Fine Arts, formerly Art Association of Montreal, Spring Exhibitions 1881-1970*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. 215.

« Reçu une carte de la galerie des arts m'offrant 75\$ pour mon Tunisien » : *Ibid.*, l'entrée du 18 mars 1895, p. 35.

« Le matin été à la galerie des arts toucher \$67.50 pour mon Tunisien » : *Ibid.*, l'entrée du 4 avril 1895, p. 38.

²⁵⁷ *Ibid.*, l'entrée du 28 novembre 1895, p. 74.

Le catalogue du musée n'enregistre pas sa participation en 1896²⁵⁸. Toutefois, Larose rapporte avoir soumis des toiles qu'il va par la suite chercher, dont une qu'il appelle « ma Dante²⁵⁹ ». Il faut en déduire que ses toiles sont refusées.

À l'exposition de 1897, Larose apporte quatre de ses tableaux ainsi que des œuvres de son ami Henri Beau, qui est à Paris²⁶⁰. Larose indique qu'une de ses toiles n'est pas acceptée²⁶¹ ; en réalité, les quatre ont été refusées, à en croire le catalogue du musée, qui n'enregistre pas sa participation en 1897.

Larose écrit qu'en 1898 il soumet quatre toiles à l'exposition ; deux sont refusées et deux sont acceptées²⁶². Le catalogue du musée le confirme²⁶³. Larose ne semble pas y avoir vendu de toiles²⁶⁴. Au moins une de ces toiles a survécu ; une reproduction se trouve

²⁵⁸ Evelyn de R. McMann, *op. cit.*, p. 215.

²⁵⁹ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 8 avril 1896, p. 96.
 « Été chercher trois cadres au Carré Phillips » : *Ibid.*, l'entrée du 12 mars 1896, p. 91.
 « Été chercher ma Dante à la Art Gallery » : *Ibid.*, l'entrée du 13 avril 1896, p. 96.

²⁶⁰ « Été après porter au Carré Phillips mes 2 peintures et celle(s) de Beau ainsi que 2 petits au nom de Lottie couchée » : *Ibid.*, l'entrée du 23 mars 1897, p. 147.
 Aussi : Pierre L'Allier, *op. cit.*, p. 15.

²⁶¹ « Publication du refus de mon tableau dans *La Nouvelle* » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 28 mars 1897, p. 147.

²⁶² « [...] envoyé au Carré Phillips des toiles pour exposition » : *Ibid.*, l'entrée du 25 mars 1898, p. 193.
 « Reçu une lettre de la Art Association m'informant que deux de mes tableaux sont acceptés, une tête de squelette et métier canadien, ils ont refusé les portrait de Fortier et de monsieur Marchand, été les chercher à midi » : *Ibid.*, l'entrée du 1 avril 1898, p. 195.

²⁶³ Les deux toiles acceptées sont : *Nature morte* (prix : 50.00\$) et *Canadian loom* (prix : 80.00\$) : Evelyn de R. McMann, *op. cit.*, p. 215.

²⁶⁴ « Été au Carré Phillips après chercher mes cadres » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 25 avril 1898, p. 198.

à l'Annexe 1.2. Ni le catalogue du musée ni le journal de Larose mentionnent sa participation à des expositions en 1899.

En 1900 Larose signale sa participation au salon de la Art Association²⁶⁵ ; selon le catalogue du musée, deux de ses toiles sont exposées²⁶⁶. En cette année, Larose mentionne un détail intéressant : il porte son concours au journaliste et critique d'art Albert Laberge²⁶⁷ à la rédaction d'une critique du salon pour les journaux²⁶⁸. Larose aura d'autres contacts avec Albert Laberge au cours des années²⁶⁹.

En 1901 et 1902, Larose enregistre qu'il soumet des tableaux au salon mais ne spécifie ni le nombre ni le genre de tableaux qu'il y envoie²⁷⁰. Il ne mentionne pas d'expositions en 1903. Puisque le catalogue n'enregistre pas la participation de Larose en 1901, 1902 ou 1903, on conclut que les toiles soumises ont été refusées.

²⁶⁵ *Ibid.*, les entrées du : 15 et 16 mars 1900, p. 279

²⁶⁶ Il s'agit de *Plants in a city green house* (prix : 100,00\$) et *In a conservatory* (prix : 150,00\$) : Evelyn de R. McMann, *op. cit.*, p. 215.

²⁶⁷ Albert Laberge (1871-1960) est poète, romancier, critique et journaliste à *La Presse* de 1896 jusqu'à sa retraite en 1932. Laberge cache des yeux du public son athéisme et son anticléricalisme. En 1909 il se joint à l'*École littéraire de Montréal* et en 1918 il publie *La Scouine*, qui s'inspire des auteurs français tels que Maupassant et Zola, et qui est d'un naturalisme brutal : « *La Scouine* marque une rupture brusque avec toutes les traditions du roman canadien du XIX^e siècle » : Jacques Brunet, *Albert Laberge: sa vie et son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, p. 115. Aussi : Jacques Brunet, « La Scouine d'Albert Laberge », dans Paul Wyczynski, Bernard Julien et Jean Ménard, dir., *Archives des lettres canadiennes, Tome II: L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972, p. 201-211.

²⁶⁸ « Le soir été à la réception des artistes au Carré Phillips, étaient là Delfosse, Franchère et Béliveau et Albert Laberge avec qui j'ai visité. Été chez ce dernier après pour rédiger une critique du Salon pour *La Presse* de demain » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 16 mars 1900, p. 279.

²⁶⁹ Nous trouvons six mentions d'Albert Laberge entre 1901 et 1907 : *Ibid.*, les entrées du 10 décembre 1901, p. 338 ; 31 janvier 1902, p. 343 ; 14 février 1902, p. 345 ; 1 juin 1903, p. 401 ; 29 mars 1906, p. 501 ; 30 mars 1907, p. 525.

²⁷⁰ *Ibid.*, les entrées du : 27 février 1901, p. 306 ; 12 mars 1902, p. 348.

En 1904 Larose rapporte avoir soumis deux toiles non identifiées²⁷¹, mais le catalogue n'en fait pas mention. L'exposition de 1905, la dernière mentionnée dans le journal²⁷², inclut une Larose²⁷³. A ce salon il rencontre Ozias Leduc²⁷⁴, qui peignait à l'atelier de la Art Association²⁷⁵. Il semble que Larose connaît Leduc depuis au moins 1897²⁷⁶. Nous reviendrons sur la capacité des activités de la Art Association d'exercer un effet rassembleur sur les peintres du cercle de Larose.

Le catalogue du musée enregistre trois participations de Larose aux expositions de la Art Association que Larose lui-même n'indique pas dans son journal. En 1908, il a exposé une toile intitulée *Laval avenue, winter*, en 1912, *My three jewels* et en 1913, *Westmount heights*²⁷⁷. Entre 1895 et 1913, Larose a donc participé au total sept fois au Salon du printemps de la Art Association.

²⁷¹ « Le matin envoyé à la Art Association deux tableaux » : *Ibid.*, l'entrée du 10 mars 1904, p. 437.

²⁷² *Ibid.*, les entrées du : 4 mars 1905, p. 473 ; du 31 mars 1905, p. 475 ; 11 avril 1905, p. 476.

²⁷³ La toile exposée s'intitule *Portrait of a child* (prix non enregistré) : Evelyn de R. McMann, *op. cit.*, p. 215.

²⁷⁴ « Été au Carré Phillips voir l'exposition, rencontré LeDuc [*sic*] » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du le 8 avril 1905, p. 476.

²⁷⁵ À cet atelier, Ozias Leduc travaillait d'après modèle vivant. Il n'y avait pas de professeur attiré, chacun travaillait à sa guise. Leduc connaît aussi Joseph Saint-Charles, ami intime de Larose : Paul Gladu, *Ozias Leduc*, Laprairie, Éditions Broquet, 1989, p. 5.

²⁷⁶ « Visite de Nuckle avec monsieur Leduc de St Hilaire et de Lamarche et cullen [*sic*], Gill » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 13 mars 1897, p. 145.

²⁷⁷ Evelyn de R. McMann, *op. cit.*, p. 215.

Outre les expositions de la Art Association, Larose figure dans des expositions privées en 1896, en 1897, en 1898²⁷⁸. Lui-même visite des galeries et autres lieux où sont exposées des toiles de ses amis²⁷⁹ et collègues²⁸⁰.

Il faut comparer la participation relativement faible et irrégulière de Larose à des expositions de peinture aux réalités de son milieu. Nous avons constaté qu'au tournant du siècle, l'activité muséale artistique est peu développée ; l'adhésion des peintres francophones aux collectivités artistiques anglophones l'est tout autant. Dans le cas de Larose, on peut imaginer un certain découragement en raison des nombreux refus des toiles soumises à des expositions annuelles, avec un possible impact négatif sur sa participation ultérieure. Nous verrons à l'instant que Larose entretient des liens avec la communauté artistique montréalaise mais, sauf une fréquentation périphérique aux activités de la Art Association, fréquentation qui ressemble sans doute en intensité à celle d'autres peintres montréalais, il n'appartient pas à d'autres regroupements artistiques.

²⁷⁸ « Été porter chez Wilson quatre peintures pour exposer » : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 24 septembre 1896, p. 121.

« Le matin été à la loterie Promotion of Arts porter mon grand tableau [...] » : *Ibid.*, l'entrée du 30 juillet 1897, p. 164.

« [...] été porter son portrait chez Hardy pour l'exposer » : *Ibid.*, l'entrée du 1 mars 1898, p.191.

²⁷⁹ « Été voir l'exposition de peinture de M. Cullen [...] » : *Ibid.*, l'entrée du 27 janvier 1896, p. 83.

« Été voir les tableaux de Beau au Fraser Inst, vu Ratel, Dyonnet » : *Ibid.*, l'entrée du 9 avril 1896, p. 96.

²⁸⁰ Nous trouvons sept mentions du genre suivant : « Été après au Monument national voir l'exposition des dessins du Conseil des arts » : *Ibid.*, l'entrée du 11 mai 1897, p. 154. Aussi : les entrées du : 29 avril 1895, p. 42 ; 30 avril 1895, p. 42 ; 29 juin 1895, p. 51 ; 13 septembre 1895, p. 62 ; 19 mai 1897, p. 155 ; 30 octobre 1900, p. 294.

6.3.2 Liens avec les autres artistes

Dans le chapitre précédent, consacré aux réseaux sociaux de Larose, nous avons examiné, qualitativement et quantitativement, les relations de ce dernier avec des artistes montréalais pour quatre années ciblées. Nous avons conclu alors à une convivialité entre artistes qui était avant tout sociale. Nous compléterons l'analyse ici en considérant de façon globale la sociabilité artistique de Larose. Ainsi, nous pourrions donner un sens à la nature des contacts entre les membres de cette communauté artistique.

Le journal de Larose permet d'établir que, d'année en année, Larose fréquente ou correspond par lettre avec plusieurs peintres montréalais connus de l'époque. Il est intime avec une quinzaine d'artistes, dont les notes biographiques paraissent à l'annexe 3 à la fin de cette thèse : Henri Beau, Maurice Cullen, A. Côté (probablement Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté²⁸¹), Georges Delfosse, Edmond Dyonnet, Émile Lacas, Charles Gill, Joseph-Charles Franchère, Eugène L'Africain, Ulric-Eugène Lamarche, Joseph Marois, Jobson Paradis, Albert Ratel, Joseph Saint-Charles et Jules-Joseph Scherrer.

²⁸¹ Comme mentionné précédemment, dans son journal, Larose inscrit seulement *Côté* ou *A. Côté*. En jugeant du contexte et en sachant que Suzor-Coté avait ajouté des éléments à son nom, qui était à l'origine Aurèle Côté, nous supposons que le *A. Côté* dans le journal de Larose est Suzor-Coté. C'est vers 1892-1893 à Paris que ce dernier commence à transformer son nom. Laurier Lacroix juge que : « Ce nom boursoufflé et imposant appartient bien à son propriétaire » : Laurier Lacroix, *Suzor-Coté, op. cit.*, p. 27, 28.

De plus, le journal indique que Larose a des contacts occasionnels avec une dizaine d'autres peintres connus de l'époque : mentionnés une fois, Eugène Hamel, Henri Julien, John Lyman et Maurice Prendergast ; mentionnés deux fois, Napoléon Bourassa, William Brymner, Clarence Gagnon et Louis-Philippe Hébert ; mentionné trois fois, Ozias Leduc. Des notes biographiques sur chacun paraissent également à l'annexe 3. Quoique le journal passe totalement sous silence la nature des relations entre des peintres francophones et anglophones, à part quelques contacts plutôt sporadiques avec des peintres anglophones, la forte concentration des amis francophones dans le cercle de Larose confirme qu'il existe un clivage linguistique chez les artistes montréalais.

La quinzaine de peintres qui forment le cercle d'intimes du réseau artistique de Larose ne change guère d'année en année. Parmi ces amis, nous remarquons la présence quasi constante des quatre peintres qui ont participé avec Larose à la commande du curé Sentenne : Beau, Gill, Franchère et Saint-Charles. Il est probable que la participation au début de leur carrière à un projet artistique commun a cimenté leurs relations.

S'il est rare que les peintres du cercle de Larose peignent ensemble, nous trouvons tout de même quelques références, peu nombreuses, des mises en commun. Par exemple, il arrive à l'occasion que Larose parte en excursion avec Saint-Charles pour faire du paysage à l'Île-Huron, avec Gill pour peindre à l'Île-Sainte-Hélène, ou partage une session avec Beau à l'atelier²⁸². Nous avons remarqué aussi qu'en 1896, Larose

²⁸² *Ibid.*, les entrées du : 24 juillet 1895, p. 54 ; 7 juillet 1897, p. 161 ; 12 mars, 1901, p. 308.

travaille de façon assez intense avec le peintre Émile Lacas et, en 1901, avec Joseph Marois. Néanmoins, ces partenariats sont temporaires et semblent davantage des arrangements pratiques que des collusions créatives. Lorsque Larose rencontre les peintres, il est rare que plus de trois individus soient réunis à la fois.

Le journal rend compte d'au moins un effort concerté de la part de quelques-uns des peintres du cercle de Larose d'organiser une exposition à l'automne de 1895. À cette occasion, se joignent à Larose : Saint-Charles, Gill, Delfosse, Dyonnet, Hébert et Leduc, tous francophones²⁸³. Néanmoins, l'événement, aussi digne de mention qu'il soit, sera sans lendemain. À part quelques expositions privées, celles que Larose enregistre par la suite seront exclusivement avec la Art Association of Montreal.

Nous savons que les peintres qui fréquentent Larose exposent, eux aussi, presque tous à la Art Association²⁸⁴. Quoique Larose ne mentionne rien dans le journal qui permette de savoir si ses amis y sont actifs, en ce qui le concerne lui-même, avec seulement huit participations aux salons de cette association, nous devons constater que sa pratique se situe plutôt en marge des activités de la Art Association. Il est donc légitime de se demander si les peintres autour de Larose se donnent un autre lieu d'activité collective, parallèle à la Art Association. Friand comme il est pour des activités associatives, si un regroupement quelconque existait, il est invraisemblable que Larose ne s'y soit pas affilié. Et en tenant compte du niveau de détail qui caractérise les

²⁸³ *Ibid.*, les entrées du : 13 septembre 1895, p. 62 ; 9 octobre 1895, p. 66 ; 10 octobre 1895, p. 66 ; 11 octobre 1895, p. 66 ; 14 octobre 1895, p. 67.

²⁸⁴ David Karel documente les expositions des artistes dans son *Dictionnaire des artistes...*, *op. cit.*, 962 p. Voir les notes biographiques des artistes du cercle de Larose à l'annexe 3, à la fin de cette thèse.

entrées de son journal, il est aussi invraisemblable que Larose n'ait pas mentionné sa participation à des collectivités artistiques si elles avaient eu lieu. Son silence sur l'existence d'une collectivité autre que la Art Association nous amène à la conclusion que malgré la présence dans sa vie d'amis qui sont peintres, à toutes fins utiles, Larose pratique son art en dehors de tout regroupement formel.

Comment expliquer cette absence de vie associative structurée chez les peintres francophones ? Il est vrai que l'activité muséale montréalaise en est à ses tous débuts au tournant du siècle et, comme indiqué plus haut, les collectivités artistiques sont davantage organisées par les artistes anglophones²⁸⁵. Les artistes francophones se sont, dans certains cas, rattachés à cette collectivité, mais avec une faible participation. On pourrait alors croire que, s'ils éprouvaient un malaise quelconque au sein de la Art Association, les peintres francophones auraient pu former une collectivité artistique bien à eux ; pourtant, après la tentative de 1895, ils s'abstiennent de le faire. Or, il ne fait pas de doute qu'ils jouissaient d'un degré de sociabilité suffisamment avancé pour le faire. Le journal de Larose nous révèle une activité sociale chez ces peintres qui est empreinte de convivialité, même d'intimité dans certains cas. S'ils ne forment pas de collectivité artistique, cela ne les empêche pas de se fréquenter : ils se visitent à leurs ateliers respectifs ; ils se voient lors des événements artistiques de la Art Association; ils s'écrivent ; ils mangent ensemble, parfois en compagnie de leur famille.

²⁸⁵ David Karel, *Peinture et société...*, *op. cit.*, p. 136, 137.

Aussi : Dennis Reid, *op. cit.*, p. 34 ; Hervé Gagnon, *op. cit.*, p. 143-154.

On pourrait évoquer la faiblesse numérique de ce groupe de peintres, faiblesse qui aurait pu créer des problèmes de stabilité et de viabilité pour un regroupement, surtout en raison des va-et-vient pour des stages de formation en Europe ou pour l'exécution des commandes à l'extérieur. Mais les peintres anglophones devaient sûrement vivre semblable situation, ce qui ne les a pas empêchés de créer une institution. Et cependant, quel était le but de la Art Association ? Certes, elle voulait stimuler les beaux-arts, organiser des expositions, favoriser des liens entre les peintres et de potentiels clients. Mais révolutionner les pratiques artistiques? Rappelons que J.W. Morrice s'est exilé en Europe pour le faire²⁸⁶ !

Il faut en conclure que les peintres francophones montréalais de cette époque n'auront tout simplement pas ressenti le besoin de s'associer formellement pour promouvoir une vision artistique donnée. Notons au passage qu'il n'est nullement besoin de s'associer pour innover. Il serait simpliste de conclure, en ce qui a trait aux artistes, que hors du regroupement, point de salut. Les peintres canadiens-français qui vont innover, dans les décennies suivantes, sont plutôt des solitaires – Fortin, Pellan, Dallaire, Duguay, pour ne nommer qu'eux²⁸⁷.

Pour avoir une explication adéquate de la situation d'avant 1914, il faudra certainement dépasser le cas de Ludger Larose et examiner les motivations de tout le groupe. Mais si le cas de Larose peut servir d'exemple, il est aisé de voir chez lui que sa

²⁸⁶ Guy Robert, *Le pluralisme dans l'art...*, *op. cit.*, p. 11.

²⁸⁷ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 88, 128, 156, 166, 180.

volonté d'innover ne visait pas l'art en soi. Bien au contraire, Larose entendait utiliser l'approche académique française pour innover dans l'enseignement, source principale, pour lui, de toute émancipation sociale.

7. SYNTHÈSE

À ce point de l'analyse, une plus grande appréciation de la carrière professionnelle de Larose nous permet de répondre à une question : Quelle est la place de l'art dans la vie de Larose ? L'objectif n'étant pas d'analyser et d'évaluer la qualité de sa production picturale, nous désirons plutôt confronter sa pratique aux vicissitudes et aux particularités de son quotidien et comprendre les forces à l'œuvre dans sa pratique esthétique. Bref, le but est de le cerner comme un artiste dans un monde particulier, qui est Montréal au tournant du XX^e siècle.

Il serait erroné de dire que Larose ne vit que pour l'art. Il vit pour ses idées progressistes, qui prennent de plus en plus de poids au fil des années. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'évolution de ses activités. Si l'enseignant en lui tend à éclipser l'artiste, c'est qu'il accorde beaucoup d'importance à la promotion et à l'encouragement des arts, qui fait défaut à Montréal à ce moment. Il désire développer des jeunes talents et offrir un enseignement de qualité, au pas avec des méthodes utilisées ailleurs. Il concentre sa lutte pour la modernité davantage dans la pédagogie qu'en art, sans doute voyant l'enseignement comme un préalable, un préliminaire, à tout

développement artistique et, plus globalement, à l'émancipation de son peuple. Vue ainsi, la carrière professionnelle dans l'enseignement est moins une force de distraction à sa pratique d'art au privé qu'un apostolat en faveur de l'avancement des arts dans sa ville, un aspect essentiel, à ses yeux, de la responsabilité d'un artiste en rapport avec la génération future.

Larose, *par choix*, mène une vie très chargée. Il voltige d'une préoccupation à l'autre : le matin il peint, reçoit des élèves qui suivent des leçons privées et vaque à ses occupations, après quoi il se rend à l'Académie du Plateau ; une fois qu'il a terminé d'enseigner, il fait de nombreuses rencontres, reliées à ses occupations lucratives dans l'immobilier, aux activités dans des associations ou simplement à des loisirs sociaux ou familiaux. Si nous ne pouvons nier que cet emploi du temps se fait au détriment de l'art, il est également vrai que les nombreuses activités de Larose correspondent à des choix et non à des obligations. Il aurait pu abandonner bon nombre de ses occupations et réduire son train de vie pour se consacrer entièrement à la peinture. Alors qu'il avait les moyens de le faire, il s'en est abstenu.

Néanmoins, si, pour Larose, l'art doit concourir avec, et souvent, passer après bien d'autres occupations, nous devons constater que son goût pour l'art ne diminue pas ; il revient toujours à sa peinture. De plus, nous remarquons qu'il *se* considère d'abord comme artiste, à en juger par ses déclarations au recenseur en 1911²⁸⁸. Notons, aussi, qu'il n'existe pas de barème qui nous permet de juger de la qualité d'un peintre

²⁸⁸ Il déclare comme son occupation principale « artist painter » et comme occupation secondaire « drawing teacher » : Statistiques Canada, Recensement de 1911, Québec, District 172 Maisonneuve (district 6), p. 16.

par le nombre d'heures qu'il consacre à sa pratique dans une semaine. Il est même possible que si Larose, un esprit extrêmement polyvalent, s'était borné de façon très étroite à sa peinture, le manque de diversité dans sa vie aurait tari sa créativité au lieu de la stimuler.

Nous discernons aussi que pour Larose, l'art semble plus englobant que la simple pratique personnelle : pour lui, en plus d'être vécue, la pratique de l'art doit être partagée. Lorsqu'il dispense les leçons à l'Académie du Plateau, lorsqu'il forme des élèves qu'il reçoit au privé dans son atelier, lorsqu'il fait une exposition de dessins de ses élèves en fin d'année et lorsqu'il se rend en quelque lieu de la ville pour voir une exposition de dessin, ces activités sont, pour lui, une extension de la peinture, ou du moins de l'œuvre du peintre. Cette propagation, cet aspect promotionnel de l'art semble être, pour lui, aussi pertinent que la peinture personnelle en atelier, que les moments passés à faire du paysage lors de ces excursions estivales, que la participation à une exposition, ou que la vente d'une œuvre.

Sa prise de position en faveur d'un art plus « traditionnel » s'associe à certaines valeurs de son époque. Ces valeurs incluent la valorisation du Canada français par sa plus grande participation au développement de la nation et par le renforcement des liens culturels avec la France. Larose voit l'art non seulement comme une avenue permettant de renouer avec la France, mais aussi comme moyen de sortir sa collectivité de l'ombre et la propulser sur la scène internationale. Et il n'est pas le seul. David Karel souligne que même dans les années 1920, dans un effort d'atténuer un siècle et demi d'influence anglaise, les instances gouvernementales manifestent une volonté, en rapport à l'enseignement des arts,

de se mettre au diapason avec l'enseignement des beaux-arts en France, dans l'espoir que, grâce à un tel enseignement, « le Québec [retrouve] un visage français apte à favoriser son rayonnement dans le monde²⁸⁹ ».

Pour saisir la pertinence de l'œuvre et de la carrière de Larose, il faut confronter sa pratique et sa production à celles de sa génération. Les artistes de son entourage produisent dans des conditions tout à fait semblables à celles de Larose ; en majorité, ils ont été formés en France, ils enseignent le dessin, ils vendent quelques toiles ici et là et pratiquent, pour la plupart, un art académique. Jusque tard dans la période, la résistance à la peinture moderne vient autant du milieu artistique lui-même que du public. Certains peintres s'érigent en défenseurs de la peinture académique. Un ami de Larose, Edmond Dyonnet (1859-1954), croit que c'est le temps de développer l'expertise technique en peinture, et non pas d'expérimenter. Il s'oppose farouchement à l'impressionnisme, qu'il méprise comme une « folie » ; les tenants de cet art « se sont donnés pour mission de nier le Beau et de proscrire la Vérité », dit-il. « L'art soi-disant moderne n'est pas de l'art. C'est plutôt la négation de l'art. [...] N'importe qui peut prendre des pinceaux et barbouiller une toile²⁹⁰ ». Larose ne se montre jamais aussi fermé à la nouveauté, aussi catégorique.

Lorsque Larose vivait en France, l'impressionnisme n'était plus considéré comme de l'avant-garde. L'évolution, selon Marlais, se fait dans le sens d'un réveil des

²⁸⁹ David Karel, *Peinture et société... op. cit.*, p. 86.

²⁹⁰ Il explique sa prise de position : « Nous sommes ici à nos débuts [...], les pionniers de l'art au Canada sont encore vivants. Notre vie artistique date d'hier [...] ». Peu objectif et très fortement appuyé sur l'anecdote, le récit de Dyonnet est tout de même précieux pour les points de vue qu'on y glane sur les idées sur la production artistique de cette époque : Edmond Dyonnet, *Mémoires d'un artiste canadien*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, p. 91, 103, 106, 109.

tendances idéalistes et parfois religieuses dans l'art, notamment chez les Nabis et d'autres symbolistes. Marlais démontre clairement que, même dans le milieu de l'art avant-gardiste, l'accueil de l'impressionnisme n'est pas unanime et que durant la période, au sein d'une jeune génération, émerge un art qui est, lui aussi, moderne, mais qui s'exprime par une peinture plus idéalisée et plus spirituelle²⁹¹. Si Larose ne partageait certes pas les idéaux de cette tendance, il n'en reste pas moins qu'il en a emprunté divers thèmes dans son œuvre, ne serait-ce que pour satisfaire sa clientèle religieuse.

Si nous évoquons ici les recherches de Marlais, c'est pour démontrer qu'il y a de multiples versions de la modernité dans l'expression artistique. Beaucoup d'artistes parmi les Nabis vont embrasser une idéologie politique et sociale conservatrice, notamment Maurice Denis, dont le catholicisme finira même par influencer les thèmes de son œuvre, mais leur conservatisme idéologique ne leur fait pas renoncer à la modernité artistique. Nous remarquons que Larose est leur exact contraire : il se situe aux antipodes du courant symboliste et produit un art plus académique, mais il est progressiste sur le plan social et politique, progressisme qui s'étend également à l'art lorsqu'il s'annonce disciple de Taine²⁹². Et lorsque Larose évoque les diverses luttes au

²⁹¹ M. Marlais, *op. cit.*, p. 42, 103.

²⁹² Plusieurs études scientifiques des arts visuels voient le jour durant les deux dernières décennies du XIX^e siècle. Il est intéressant de remarquer que parmi la demi-douzaine de telles recherches nommées par Michael Marlais, nous trouvons trois de ces auteurs dans la bibliothèque de Larose, ce qui confirme son intérêt pour les découvertes scientifiques relatives à l'art. Il s'agit de Charles Blanc (*Grammaire des arts du dessin*, qui traite de la science de l'optique et de la physique du mélange des couleurs); Ogden N. Rood (*Des couleurs*); Ernest Wilhelm von Brücke (*Beaux arts*): Michael Marlais, *op. cit.*, p. 65, 66.

Voir en annexe 5 : Inventaire des biens de feu Ludger Larose, *op. cit.*, p. 503, 512, 514.

sein de l' « école contemporaine », il nous montre qu'il suit ce qui se passe en Europe, qu'il est conscient des développements récents dans le monde de l'art.

En fait, que Larose ne soit pas prisonnier d'une peinture passéiste est démontré par certains de ses choix de thématiques. Par exemple, une thématique contemporaine que Larose explore est une sorte de peinture de genre, de scènes d'intérieur qui offrent un commentaire social. Une des ses toiles les plus connues : *Intérieur de salon, Jeanne au piano*, peinte en 1907²⁹³, reproduite en annexe²⁹⁴, dépeint les comforts de la vie urbaine, non d'un magnat de l'industrie canadien-anglais, mais d'une famille qui est définitivement canadienne-française, la sienne²⁹⁵. Le tableau nous fait voir une scène familiale dans une maison petite bourgeoise, garnie de livres, d'un piano et ornée d'œuvres d'art. Nous sommes en ville, loin de la petite maison de colonisation ou la maison de l'habitant qui caractérisent la peinture régionaliste. Cette célébration d'un intérieur urbain est porteur de plus d'un message. D'abord, le confort matériel n'est nullement réservé aux capitalistes canadiens-anglais. Ensuite, on remarque que le jeune garçon, le fils de Larose, ne semble pas entièrement plongé dans sa lecture ; il est davantage absorbé par une réflexion personnelle. Ne pourrait-on pas y voir la manifestation de l'individu-sujet, une certaine valorisation de l'individualité, l'être tourné vers soi, qui est caractéristique de la modernité ? On peut même y déceler une approche

²⁹³ Musée du Québec, *500 oeuvres choisies*, Le musée de Québec, 1983, p. 143.

²⁹⁴ Voir l'annexe 1.6 à la fin de cette thèse.

²⁹⁵ Selon l'identification de Marcelle Dufour, petite fille de l'artiste.

intimiste dans cette volonté de transformer l'existence du peintre en matière de contemplation²⁹⁶.

Soulignons une fois de plus que par de tels choix de sujets, Larose démontre une ouverture à la modernité. Outre l'exemple d'*Intérieur de salon, Jeanne au piano*, citons la peinture urbaine, le nu et l'abandon de la peinture religieuse. L'examen de sa carrière fait ressortir que si Larose produit une peinture académique, il a ses raisons, mais ce n'est pas qu'il soit enfermé dans l'art d'une autre époque, insensible ou réticent aux développements dans l'art de son temps.

8. CONCLUSION

Au terme de cette analyse de la carrière artistique de Larose, nous comprenons certainement avec plus d'acuité les rigueurs de l'existence au quotidien des artistes de cette génération. Nous observons la nature de ses relations avec d'autres artistes et le suivons dans le parcours d'une vie qui se complexifie et se diversifie avec les années, mais qui ne le fait pas abandonner son art. Au contraire, il réalise une production picturale appréciable en volume et en variété, surtout en tenant compte du fait qu'il est chargé d'autres occupations et que sa carrière est interrompue par sa mort relativement jeune à l'âge de 47 ans.

²⁹⁶ Il est à noter que les Nabis, peintres avant-gardistes contemporains de Larose, introduisaient de tels éléments dans leur peinture : Guy Cogeval, dir., *The Time of the Nabis*, Montréal, Le Musée des Beaux-Arts, 1998, p. 41.

Dans le journal, nous observons un artiste qui, au début de sa carrière, doit enseigner pour gagner sa vie et qui y découvre une passion qui s'approche de celle qu'il ressent pour sa première, la peinture. Nous le voyons s'activer non seulement pour enseigner plus, mais aussi mieux ; il veut rendre son enseignement plus efficace et plus significatif. Il est révélateur, nous croyons, que d'une part, certaines sources identifient Larose comme étant dans l'avant-garde de la réforme de l'enseignement du dessin et que d'autre part, les historiographes de l'art le taxent invariablement d'académique, conservateur et peu inspiré comme artiste. Il est presque irréfutable que Larose, qui est connu d'abord comme artiste, se distingue autant comme enseignant, et que sa passion pour l'art est partagée, à parts égales, par sa passion pour l'enseignement.

Cette recherche sur la carrière de Larose a permis de transposer la trajectoire professionnelle et la pratique picturale de Larose sur la toile de fond de la réalité artistique de l'époque et du lieu. Nous avons vu que les généralités de la pratique de l'art dans le milieu où Larose se déploie rendent difficile l'exercice de cette profession. Puisque l'enseignement des arts est embryonnaire et l'institutionnalisation se fait tardivement, l'impératif pour les artistes nord-américains consiste à apprendre ailleurs, souvent en France, une technique qui est hautement valorisée. Plus spécifiquement au Québec, la génération de Larose est la première à profiter collectivement d'une formation solide ; elle se trouve privilégiée d'acquérir la méthode académique française. Une fois cette formation digérée, la prochaine phase consistera à aller au-delà et de conjuguer celle-ci avec une vision personnelle intérieure et de contester certaines valeurs généralement acceptées en art. Au tournant du siècle, dans quelques rares cas seulement arrive-t-on à franchir toutes ces étapes durant son vivant.

Nous ne saurions trop insister sur l'importance de l'enseignement pour Larose et sans doute pour d'autres artistes de sa génération. Ils vont étudier en France et à leur retour, privilégient, collectivement, une formation académique à l'expérimentation artistique, car ils perçoivent l'enseignement comme une nécessité pour le Québec, dépourvu qu'il était de formation artistique de qualité. Le critique d'art québécois Albert Laberge (1871-1960), une connaissance de Larose²⁹⁷, se rappelait, plus de 30 ans après la mort de ce dernier, des carrières des peintres montréalais du tournant du siècle, carrières vouées autant à l'enseignement qu'à la pratique de l'art. Il écrit, en parlant du peintre Maurice Lebel, que celui-ci consacrait : « un grande partie de son temps à l'enseignement du dessin dans nos écoles, mais ses vacances et ses heures libres sont vouées à l'art et il en profite pour produire d'admirables choses, comme d'autres avant lui : Maurice Cullen, Jobson Paradis, Ulric Lamarche, Ludger Larose et, de nos jours, Ivan Jobin et Holgate²⁹⁸ ».

Dans la foulée de cette tendance à insister sur la formation de la génération future, Larose va accorder une importance primordiale à l'enseignement de l'art et du dessin en particulier, un enseignement qu'il veut scientifique, selon les méthodes modernes. Pour ce dernier, il est irréfutable que l'enseignement fait partie de sa mission au même titre que la peinture. Vu de cette perspective, un artiste montréalais du tournant du siècle qui enseigne l'art et qui s'appuie sur l'académisme ne manifeste pas, par là, un attachement rigide à un enseignement stérile qui laisse peu de place à l'imagination ; il

²⁹⁷ Nous faisons remarquer plus haut qu'Albert Laberge est nommé plusieurs fois dans le journal de Larose.

²⁹⁸ Albert Laberge, *Peintres et écrivains d'hier et aujourd'hui*, Montréal, Édition privée, 1938, p. 70.

est, au contraire, un activiste qui fait la promotion des arts et travaille pour faciliter l'accès à cette carrière, se montrant, par là, actuel, « de son temps », même progressif.

Il est à noter qu'au Québec, l'émergence des nouvelles tendances en arts sera plus perceptible dans les années 1920, donc après le décès de Larose. Les conditions d'exercice de l'art seront alors plus faciles grâce à l'existence d'un champ artistique plus développé, d'une meilleure formation, d'un marché plus dynamique, d'une critique de l'art plus élaborée, de l'intérêt du public francophone et de la création des musées. Tout cela manque durant la vie de Larose. Le champ de l'art canadien n'est pas, à ce moment, autonome, car il répond aux attentes et aux goûts esthétiques peu ouverts à l'innovation, ce qui explique pourquoi la prédilection pour certaines peintures plus traditionnelles persiste si longtemps. Ce n'est pas que le milieu artistique canadien ignore ce qui se passe à l'étranger; il n'est tout simplement pas encore prêt à l'expérimentation qui se fait ailleurs.

Il est évident que par leurs pratiques et habitudes, les artistes canadiens du tournant du siècle n'ont pas, en tous points, suivi le modèle des artistes français. Esther Trépanier nous invite de considérer « cette temporalité différentielle de la modernité au Québec par rapport aux modèles européens et plus précisément français²⁹⁹ ». Et lorsque ces deux mondes présentent des différences, il ne faut pas déduire d'emblée que la production canadienne est déficiente, et que les producteurs sont encore des adolescents dans leur « croissance » artistique. Le marché de l'art n'est pas le même au Canada qu'en France, pas plus que ne l'est la réalité de la pratique de l'art. Pourtant, un marché

²⁹⁹ Esther Trépanier, « La modernité : entité métaphysique ou processus historique... », *op. cit.*, p. 47.

canadien existe au tournant du siècle, et ceux qui y oeuvrent ne fustigent pas constamment contre les limitations que leur impose leur milieu, malgré le fait qu'ils sont parfaitement au courant des innovations qui ont lieu en Europe au même moment. À ce titre, nous remarquons que pour tout le vitriol qu'on retrouve dans les conférences et lettres de Larose à l'égard de la société québécoise, dans lesquels il l'accuse de lenteur et de passéisme, pas une fois se plaint-il des conditions de la pratique de l'art à Montréal, ou du public et de la critique d'art peu « évolués ». Au contraire, Larose est fier de se déployer dans l'univers de l'art au Québec. Il est très content de contribuer à l'amélioration de l'enseignement. Il n'exprime jamais le désir de s'expatrier à la recherche d'une plus grande liberté dans l'expression artistique.

Mépriser l'art académique de Larose et de ses contemporains, d'ici ou d'ailleurs, signifierait passer sous silence une partie de l'histoire culturelle. Il est vrai que le rejet des valeurs couramment admises est un phénomène sur lequel l'historien se penche tout naturellement, mais il ne faudrait pas conclure que la peinture expérimentale et contestataire est la seule qui revêt de l'intérêt en tant que production culturelle. L'art plus académique mérite que l'on s'y arrête. Nous croyons qu'il serait anachronique de sous-évaluer l'art canadien du tournant du siècle pour sa fermeture à l'innovation européenne alors que les créateurs d'art viennent à peine de légitimer leur pratique par une formation obtenue à l'étranger. Au tournant du siècle, la majorité des peintres francophones ont privilégié une formation académique à l'expérimentation artistique, car cette formation est, dans leur esprit, précisément celle qu'ils veulent importer au Québec, où elle est déficiente. Il y a donc ici un choix de toute une génération.

CONCLUSION

C'est par abus de langage que le quotidien est souvent identifié à la quotidienneté. [...] Au contraire, le quotidien est le lieu de création ou de perpétuation de toutes les significations. [...] Il est le lieu du changement sur fond de continuité et en même temps le lieu de la continuité sur fond de changement. [...] Le quotidien, en fin de compte, s'identifie avec la condition humaine¹.

La reconstruction du quotidien a dévoilé des détails insoupçonnés sur les multiples facettes de la vie de Larose. Tout au long de l'analyse, les comportements et les rituels ont pris un sens ; nous avons constaté, comme le souligne Javeau, que c'est autant dans les routines que dans l'effervescence que l'histoire se fabrique. Comme le démontrent les travaux de Michel de Certeau², nous avons repéré des pratiques et des régularités de comportement qui jettent un éclairage significatif non seulement sur l'individu, mais également sur son milieu et, finalement, sur les idées qui les animent. Au fil de l'analyse, le quotidien émerge progressivement comme un lieu où les idées sont incessamment soumises aux contraintes et aux changements du social, de l'économique et du culturel, et, réciproquement, où les rapports sociaux subissent l'interprétation des idées et des idéologies. Et si on a fait une « exploration microsociologique » des manières de faire dans le cadre des vingt-quatre heures comme

¹ Claude Javeau, *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*, Bruxelles, De Boeck, 1991, p. 39, 40, 42.

² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, vol. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 9, 10.

référence, c'est que, comme le souligne Javeau, nous devons considérer « la longue durée » comme le cumulatif de ce quotidien³.

En même temps, l'interprétation du quotidien n'est pas sans danger, car « l'examen des activités d'une journée ou d'un fragment d'une journée, à la limite d'un instant, est ce qui segmente le plus la vie, la décompose en simple actes⁴ » ou « actomes », et impose une vision fragmentaire de ce qu'a été un individu, une vie. Cette vision peut être réductrice :

Plus le regard impose une coupe synchronique, plus cette coupe est fine, et plus il découpe la vie en activités élémentaires dont la juxtaposition, l'agrégation *a posteriori*, ne donne *en aucun cas* le sens total, celui de l'ensemble. [...] Le détail n'est pas inutile pour comprendre l'ensemble, il est seulement trompeur quand il reste exclusif. [...] L'analyse des atomes de vie que sont les actes ne donne pas au sociologue *le sens de la vie*⁵ ».

À la recherche de ce sens de l'ensemble, nous nous sommes référée, dans la mesure du possible, aux écrits de Larose dans lesquels il expose sa pensée. Ainsi, nous avons pu équilibrer l'analyse du journal avec celle des idées ; de la sorte, il a été possible de reconstituer l'homme de façon plus nuancée.

À l'aide du journal de Larose, nous accédons à un univers maintenant disparu, univers à la fois personnel et social, qui nous fait revivre une réalité quotidienne que peu de récits ou d'autobiographies révèlent avec autant de détails. Malgré l'absence de réflexions personnelles dans ce document, il s'est révélé être d'une richesse inattendue.

³ Claude Javeau, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 8, 15.

⁴ Salvador Juan, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 259.

⁵ *Ibid.*, p. 260.

Si, au début de nos travaux, le silence de son auteur sur ses motivations et sentiments nous a franchement déçue, il s'est avéré qu'à l'analyse, la nature factuelle du journal nous a permis de faire un examen peut-être encore plus révélateur de la vie de Larose que ne l'aurait fait un récit plus intimiste et explicatif. La narration des allées et venues qui semblent d'abord banales offre, en fait, une plus-value : elle informe sur le mode de vie, sur ce que fait une personne ; de la sorte, elle témoigne du lien entre le geste et la parole. Ce non verbal va au-delà du virtuel et atteste de ce qu'a été l'homme dans la réalité. La comparaison de sa pensée aux mouvements quotidiens semble bien indiquer que Larose accompagne de gestes concrets sa croyance quant à l'importance de réformer sa société.

Ce qui est singulier dans le cas de Larose, c'est que son journal nous donne accès non seulement à un fragment de son existence, à quelques journées ici et là ; il ouvre tout grand une fenêtre à sa quotidienneté sur une base continue. Se précise sous nos yeux, au jour le jour, une période de 14 ans sans interruption, une bonne partie de sa vie adulte. Les 5 000 jours et plus⁶ consignés dans le journal documentent donc à la fois la période de 24 heures et le long terme. De la sorte, ce quotidien se révèle être le « lieu du changement sur fond de continuité et en même temps le lieu de la continuité sur fond de changement » évoqué dans la citation plus haut. D'année en année, ce quotidien se modifie en fonction du travail, de la famille, de l'accumulation des biens matériels ou des revers (l'affaire Lemieux) ; par le quotidien, nous assistons à l'évolution de ses prises de position et aux modifications dans sa façon d'aborder son art, dans sa façon d'être social. Malgré des

⁶ Cette estimation représente uniquement les 14 ans de 1894 à 1907, car à partir de 1908 et jusqu'en 1915, le journal ne contient plus le quotidien de Larose.

vicissitudes, tout au long du parcours, il y a aussi constance : Larose parvient sinon à un équilibre parfait, au moins à un partage viable de son temps entre ses responsabilités, son art, ses loisirs et sa sociabilité.

Si l'analyse des activités de Larose au quotidien a permis de dégager certaines spécificités en rapport à l'espace dans lequel l'art se pratique de son vivant, ce quotidien révèle également quel espace l'art occupe dans la vie Larose. Il serait faux de dire que Larose ne vit que pour l'art ; son journal révèle qu'il partage une passion pour l'art avec une panoplie d'autres intérêts. Il vit plutôt pour ses idées. L'examen a révélé que Larose n'est pas *exclusivement* un artiste ; l'art fait partie d'un ensemble plus vaste et s'intègre à d'autres occupations ayant une orientation sociale définitivement progressiste. Si le temps dont il dispose pour sa pratique personnelle doit par moments souffrir en fonction du temps qu'il consacre à son enseignement, il faut considérer que pour Larose, s'exercer comme professeur correspond à une façon de partager l'art et des idées sur l'art, non à un sacrifice du sien. L'artiste doit non seulement faire mais aussi former, créer et aussi communiquer, peindre et aussi promouvoir. Et s'il est vrai que le grand nombre d'activités et d'intérêts qui meublent sa vie peuvent par moments le distraire de sa peinture en atelier, nous remarquons qu'il y revient toujours. Il n'y a rien dans son journal qui indique qu'au privé, Larose perd de l'intérêt pour son art ou qu'il en vient à faire de l'art avec les restants de son énergie. Et nous remarquons que ce partage de l'art avec une multitude d'autres occupations ne correspond nullement à une obligation, mais plutôt à un choix.

Après avoir été admis dans son univers, quelle perception avons-nous de Larose ? Si son quotidien permet un précieux regard sur un mode de vie d'antan, sur des pratiques associatives, sur des relations familiales et sociales et sur les façons dont un réformateur intervient en faveur du progrès, il est également possible d'en dégager l'essence de l'homme (et aussi *le sens* de l'homme dont parle Javeau) et d'appréhender un individu dans sa globalité. De l'agrégation des gestes de Larose, il devient évident que ce qui donne un sens à son existence, c'est de découvrir et d'avancer sur le plan personnel en se livrant à des poursuites intellectuelles, c'est de promouvoir l'art, c'est d'entretenir des rapports avec ses semblables, mais c'est surtout d'utiliser tout cela pour réformer et moderniser son milieu. Cette conscience de la collectivité donne aussi un sens à son art et nous aide à expliquer certains paradoxes que le personnage présente.

Si l'analyse avait pour but d'étudier les spécificités du quotidien pour pouvoir dégager, à travers le récit du va-et-vient journalier, l'homme dans sa globalité, il est aussi vrai que nous y découvrons certains comportements et valeurs qui semblent plutôt contradictoires. En fait, pourquoi un homme si féru de modernité ne l'a pas été de façon marquée en art ? Comment expliquer qu'un petit bourgeois spéculateur soucieux de son ascension sociale soit aussi un penseur proche du socialisme ? Et qu'un universaliste soit aussi un nationaliste ?

D'abord, réfléchissons sur ce que d'aucuns pourraient interpréter comme une certaine disjonction entre un art académique et des positions sociales réformistes. S'il est vrai que Larose ne s'est pas donné comme mission de rompre avec l'art dominant de son époque, il a non moins voulu « réformer », « actualiser », même « moderniser », dans un

certain sens, l'art dans sa société. Ce désir de réformer l'art s'exprime et se clarifie progressivement chez l'artiste à travers son cheminement. Au point de départ, Larose reçoit à Montréal un enseignement rudimentaire en art. Il va alors à Paris pour se perfectionner. Comme bien d'autres peintres de sa génération il est dépendant des commandes religieuses ; nous le savons endetté, moralement et financièrement, envers le curé Sentenne, qui l'a remarqué, a eu confiance en lui et, en le finançant, lui a permis de prolonger ses études en France. Cette période de stage de sept années est certainement un point tournant dans sa vie : il acquiert une formation académique de tout premier ordre, qui l'inspirera toujours. Simultanément, en se frottant à des personnes de toutes sortes et grâce à ses lectures, il a beaucoup découvert – et grandi intellectuellement. C'est sans doute durant cette période de sa vie qu'il a été exposé aux idées de Taine. De retour à Montréal, il accepte un poste en enseignement et découvre une passion pour cette carrière qui s'approche de celle qu'il ressent pour l'art. Bientôt⁷, il intervient publiquement pour promouvoir les réformes en enseignement de l'art ; parallèlement, il commence à s'adonner à des activités sociales progressistes. À travers cette évolution, quel sens peut-on attribuer à son dévouement grandissant pour l'enseignement ? Est-ce un pur hasard s'il commence à s'activer en faveur d'un enseignement de qualité en art au même moment que se précise son progressisme sur le plan social ?

⁷ En fait, dès 1897, deux ans et demi depuis le début de sa carrière en enseignement, Larose commence ses interventions en faveur des réformes de l'enseignement du dessin : Lettre de Ludger Larose aux commissaires des écoles catholiques, Montréal, le 30 mai 1897, 4 p.
Aussi : Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », *Journal de l'Instruction publique*, Vol : XVI, 6, octobre 1897, p.159-166.

Que le quotidien de Larose nous mette devant un artiste qui en vient graduellement à se consacrer autant à l'enseignement de l'art qu'à sa production personnelle nous révèle une caractéristique fondamentale de sa carrière : sa volonté de réformer l'art s'exprime par l'enseignement. Sa position de professeur lui permet de répandre auprès de ses compatriotes l'art qu'il a appris dans les académies de la France. Si sa production personnelle reflète son admiration pour l'art académique et correspond aussi à son idée du Beau, il faut surtout retenir que cet art est, selon lui, le genre d'art qui doit faire l'objet de l'enseignement formel là où l'enseignement de l'art est lacunaire. Par son enthousiasme à édifier un système d'enseignement d'art qui soit plus efficace, il démontre qu'il insère l'art dans son effort de réformer sa société en faveur d'une plus grande participation des Canadiens français dans la nouvelle économie. Nous avons constaté que pour Larose, l'enseignement est le prolongement de sa pratique privée et fait partie de la mission du peintre dans la société.

Rappelons que le fil conducteur dans toutes les actions sociales de Larose est l'impératif d'affranchir le Canada français d'une variété d'asservissements qui, selon lui, empêchent le progrès : des anglophones qui accaparent le pouvoir économique ; des mentalités démodées qui empêchent les Canadiens français de participer activement au développement économique ; de l'Église qui exige, croit-il, une obéissance aveugle et dicte une ligne de conduite qui accentue ce retard ; d'un système éducatif tout à fait insuffisant pour les besoins de son temps. Pour Larose, l'art est investi du pouvoir de servir de véhicule de changement ; enseigné correctement, il peut devenir un instrument d'affranchissement et de progrès. Il voit l'art comme un domaine dans lequel le Canada français peut exceller tout naturellement, car il jouit d'une filiation avec la France, en

partage la langue et la culture et par là, une sensibilité gauloise⁸, et peut d'autant plus facilement se pénétrer des grandeurs de l'art tel qu'enseigné dans les académies françaises. Rappelons qu'il déclare avoir à cœur « le succès d'un enseignement qui, bien fait, contribuera grandement à nous faire prendre la place à laquelle, comme descendants du peuple le plus artiste du monde, nous avons droit dans la civilisation moderne⁹ ». Il fait on ne peut plus clairement un lien entre l'art et le relèvement du Canada français.

Si, pour Larose, l'art sert de levier au relèvement de la nation, l'enseignement d'un art techniquement « correct » est une marque de progrès et s'insère dans le processus même de la modernisation. Sa promotion de la réforme de l'enseignement du dessin vise une meilleure adaptation de sa discipline aux besoins d'un nouvel âge. Pour lui, l'art académique français est le plus perfectionné qui soit sur la terre à ce moment. Il ne croit pas un instant que son art est rétrograde ou dépassé ; il est plutôt convaincu que l'acquisition de cet art permet de se mettre au pas du monde. Évoquons sa déclaration déjà citée : « Dans l'histoire du XX^e siècle, nous constatons un mouvement d'art universel et la direction de cet élan, c'est la France. Tous les artistes du monde s'inspirent de l'école Française pour l'Architecture, la Sculpture et la Peinture¹⁰ ». Vu sous cet angle, Larose est très cohérent ; ce qu'il cherche pour le Canada français dans la franc-maçonnerie, il le cherche également dans le *Parti ouvrier*, dans la Ligue de

⁸ Larose déclare dans une conférence : « Nous sommes aussi intelligents que l'Anglais ; nous sommes plus sensibles que lui, mais tout cela ne vaut rien sans la volonté » : Ludger Larose, « Le manque de caractère de nos citoyens », *op. cit.*, p. 12.

⁹ Ludger Larose, « De l'enseignement du dessin », *op. cit.*, p. 166.

¹⁰ Ludger Larose, Conférence prononcée à l'Union Sainte-Cécile, le 3 mars 1904, p. 23.

l'Enseignement et aussi dans la pratique d'un art qui sert à la promotion d'un peuple et d'une culture : le rattrapage, l'avancement, le progrès.

Même si Larose privilégie l'art qui est enseigné dans les académies françaises, il ne se montre pas fermé à l'innovation. Il se refuse à prononcer des jugements sur des courants qui favorisent l'expérimentation. Par ailleurs, nous avons vu que Larose nourrit une réflexion sur la science de l'art et l'apport subjectif de l'artiste dans l'œuvre, en accord en cela avec les idées de Taine. De la sorte, ses *idées* sur l'art sont tout à fait modernes. Alors que les historiographes trouvent sa peinture très « peu révolutionnaire », en fait, ce n'est pas tant que Larose est fermé à l'art moderne ; c'est que l'art moderne ne lui est d'aucune utilité dans la mission que petit à petit il se fixe : donner aux artistes canadiens les rudiments solides d'une formation artistique autant par l'exemple (son art), que par l'enseignement.

Ses choix de techniques et des thèmes témoignent également du fait que Larose n'est pas réfractaire à la modernité en art. Comme plusieurs de ses contemporains partout en Occident, il adopte la photographie non seulement comme auxiliaire à l'art mais comme une forme esthétique. À l'instar d'Esther Trépanier¹¹, il est possible de voir une ouverture à la modernité dans l'abandon de la peinture religieuse¹² au profit de

¹¹ L'intérêt pour la représentation urbaine est, selon Trépanier, un symptôme de laïcisation et une expression de l'« émancipation par rapport à une vision religieuse ou spiritualiste de l'art et de sa mission » : Esther Trépanier, « Représentation de l'espace urbain et laïcisation de la pratique picturale », dans Guy Laplante, dir., *Société, culture et religion à Montréal : XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, p. 275.

¹² Larose abandonne la peinture religieuse peu après avoir terminé la commande pour l'Église Notre-Dame et ne revient à des thèmes religieux qu'occasionnellement, lorsqu'il faut remplir une commande.

nouveaux sujets. Même si Larose n'a jamais tourné le dos à la peinture du terroir québécois, il passe beaucoup de ses moments libres à peindre en ville¹³. Soulignons, toutefois, que cette modernité reste davantage l'expression des peintres plus jeunes et se manifestera surtout dans la peinture des années 1920¹⁴ avec, entre autres, Adrien Hébert¹⁵ et Marc-Aurèle Fortin, qui fut, soulignons-le, élève de Larose¹⁶.

De nos travaux émerge une autre position de Larose qui pourrait sembler paradoxale : ce petit bourgeois féru de placements immobiliers et de confort matériel, qui a peint les portraits de figures hautement bourgeoises et conservatrices dans Montréal est aussi un progressiste qui s'affiche de plus en plus comme tel, au point même de se rapprocher du socialisme. Si, pour nous, il y a là une contradiction, Larose, lui, n'y voit aucune opposition. Dans sa perspective, le progrès matériel favorise le progrès intellectuel et doit être utilisé à cette fin. Le journal atteste que dans le privé, sur le plan individuel, les efforts qu'il déploie pour s'enrichir s'accompagnent d'une énergie équivalente, à la fois pour son avancement sur le plan humain et aussi pour celui de sa société. S'il désire s'enrichir, cela ne l'empêche aucunement d'avoir une pensée très précise sur les moyens de

¹³ La découverte d'un plus grand nombre de ses toiles révélera si cette partie de sa production ne fait qu'isoler des paysages de la ville encore à l'état naturel ou s'il choisit aussi des sujets plus franchement urbains.

¹⁴ Laurier Lacroix souligne que malgré la dominance de la peinture de paysage, durant les années 1920 : « Les activités liées à la vie urbaine et moderne commencent à pointer comme sujets d'œuvres » : Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 52.

¹⁵ Esther Trépanier remarque « un déplacement important du rapport des peintres francophones à la ville » dans l'œuvre d'Hébert (1890-1967) et de Fortin (1888-1970) dans les années 1920 : Esther Trépanier, *op. cit.*, p. 276.

¹⁶ Lamarche spécifie qu'à l'âge de 15 ans, Fortin a étudié avec Larose à l'Académie du Plateau. : Jacques Lamarche, *Marc-Aurèle Fortin*, Montréal, Lidec, 1997, sans numéro de page. Est-ce que c'est l'intérêt de Larose pour la ville qui aurait orienté Fortin dans ce sens ?

démocratiser l'accès aux richesses. Il suffit de regarder ses ambitions sociales, dont l'esquisse se trouve dans son *Programme de sujets*¹⁷, pour le constater. Et il ne se limite pas à une *pensée* collectiviste. Nous l'avons signalé, ses activités dans les associations n'ont pas pour but unique d'améliorer les conditions de vie de sa classe sociale ; ses visées s'étendent largement au-delà de son groupe pour embrasser l'ensemble de la population, surtout canadienne-française. Il s'active dans des mouvements qui ont une influence directe auprès des classes moins favorisées (la Saint-Vincent-de-Paul, le mouvement ouvrier, etc.).

Dans ses conférences, Larose a plus d'une fois exprimé l'avis que le rôle d'un progressiste est d'utiliser sa position pour amorcer le changement en faveur de la collectivité. Pour lui, le fait d'avoir accès à certains privilèges ne l'élève pas au dessus de la population, ne le libère pas de la misère des moins biens nantis. Au contraire, une position sociale favorable, croit-il, lui impose la responsabilité d'agir comme instigateur du progrès. Il est sans doute inspiré par l'exemple des progressistes aisés qu'il côtoie dans les associations, qui utilisent leurs tribunes respectives pour promouvoir le progrès. À cet effet, rappelons sa fascination pour Zola, cet autre bourgeois progressiste¹⁸, avec qui il a tenté de communiquer par écrit¹⁹. Il est permis de croire que ce dernier lui sert d'exemple en matière d'intervention sociale. Autant le journal présente Larose comme un homme énergique et

¹⁷ Ludger Larose, « Programme des sujets que la revue devrait discuter », date inconnue, p. 1-11. Un résumé de ce document se trouve au chapitre 2 de cette thèse.

¹⁸ La bibliothèque de Larose contient au moins 13 titres de Zola : *Inventaire des biens de feu Ludger Larose, Chapitre troisième: Inventaire des livres de la bibliothèque dans la salle à manger*, le 23 décembre 1915, Dépôt des greffes des notaires, Palais de justice de Montréal, p. 2. Ce document est reproduit à l'annexe 5 à la fin de cette thèse.

¹⁹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 7 et du 8 septembre 1902, p. 366. Rappelons que Zola meurt avant de donner suite : *Ibid.*, l'entrée du 29 septembre 1902, p. 369.

ambitieux, autant en émerge le portrait d'un homme qui semble dépourvu d'égoïsme ou d'élitisme, qui ne perd jamais sa conscience d'autrui. En fait, son ambition est autant pour l'ascension sociale de sa collectivité qu'elle ne l'est pour la sienne.

Et que dire du nationalisme et de l'universalisme de Larose ? Comment manifester ces deux valeurs à la fois sans se contredire ? Si Larose trouve la société québécoise de son époque passéiste et sclérosée, comme il l'indique à maintes reprises dans ses conférences, pourquoi ce citoyen du monde, qui a habité ailleurs, qui s'abonne à des revues de plusieurs pays, qui correspond régulièrement avec les gens de partout sur la planète, qui est incontestablement « branché » sur le monde de son époque, ne quitte-t-il pas Montréal tout simplement pour habiter là où il trouve une société plus progressive ? Il aurait pu s'expatrier et faire carrière ; il en avait les moyens. Si l'analyse de sa vie a démontré une chose, c'est que Larose, esprit universaliste, amateur d'espéranto, est également et peut-être avant tout un nationaliste. Larose conjugue facilement la notion d'universalisme avec celle de nationalisme. Pour lui, ces deux concepts sont apparentés : l'universalisme découle du nationalisme et en est l'aboutissement logique. Nous avons vu qu'il est important pour lui de montrer la voie, de prêcher par l'exemple. Sous cet angle, l'universalisme et le nationalisme de Larose partagent une attitude commune : le désir d'enseigner, de donner l'exemple, de montrer aux autres qu'il y a mieux, que l'on peut changer la société. De plus, l'analyse a dégagé le caractère éminemment sociable de Larose. Il n'avait rien de l'artiste solitaire fuyant la société pour mieux se livrer à son art. Au contraire, cet homme de famille, qui fréquente de nombreuses associations, qui reçoit amis et collègues, ne peut qu'avoir une conscience aiguë de son entourage et de la collectivité en général. Sur ce plan,

l'universalisme et le nationalisme se rejoignent, tout comme l'artiste-enseignant et le progressiste. En tenant compte de son sens du devoir envers sa collectivité, s'expatrier, à ses yeux, n'est pas une solution. Et nous remarquons qu'en aucune occasion il n'a exprimé ou manifesté le moindre désir de le faire.

Il appert donc que pour Larose, que ce soit à l'échelle de la nation ou à l'échelle planétaire, ce qui prime est la dignité essentielle de l'homme. L'universalisme qu'il exprime par sa pratique de l'espéranto ne diminue en rien sa ferveur pour l'avancement du Canada français. Son universalisme n'exprime pas un goût d'évasion ou d'évitement; pas plus que son nationalisme exprime le chauvinisme ou la xénophobie. S'il concilie si facilement universalisme et patriotisme, c'est que dans ces deux prises de position, le dénominateur commun est le même : l'amélioration de la condition humaine.

Il serait difficile de voir en cet intérêt pour la collectivité une attitude propre à Larose. Nous avons signalé que bon nombre de ses collègues peintres, comme lui, se sont dédiés à une carrière dans l'enseignement en parallèle à leur pratique personnelle de la peinture. Alors que dans l'historiographie on persiste à dire que les artistes du tournant du siècle étaient déchirés entre la peinture et la nécessité de gagner leur vie, et que cet écartèlement a eu un effet néfaste sur leur production esthétique, n'est-il pas légitime de se demander s'il n'y pas là non pas tellement une obligation qu'un choix, un choix qui correspond au désir de cette génération de peintres de participer à la mise en place d'un véritable milieu d'art en sol canadien, de rendre plus accessible cette carrière pour la génération future ? Dans les nombreuses rencontres qu'il a eues avec ses collègues artistes, il semble plus que probable que Larose en a profité pour exprimer sa

vision progressiste des choses. A-t-il trouvé écho chez ces derniers? Si notre recherche a pu révéler certaines motivations chez Larose, il est de notre espoir qu'une plus grande connaissance de la vie intime d'autres peintres canadiens de l'époque permette de mieux comprendre leurs idées sur l'art et sur le rôle de l'art et de l'artiste dans la société.

En donnant accès au jour le jour, le journal de Larose nous aide à se pénétrer des réalités d'un milieu et d'une époque. Dès lors, la petite tranche de vie qu'est ce quotidien s'investit d'une dimension historique. Nous évoquons ici des propos de Claude Javeau :

Recueillir des histoires de vie sans s'inquiéter de leurs rapports avec l'Histoire tout court, c'est isoler un grain de sable sur la plage, et ne même pas se préoccuper de savoir si, à lui seul, il peut nous dire quelque chose de cette plage, dont auparavant nous avons évidemment reconnu l'existence²⁰.

Le quotidien de Larose, vu sur le court et sur le long terme, fait voir une façon de vivre en société et une façon de pratiquer l'art. S'il ne faut pas en conclure que la carrière de Larose reflète en tous points celle d'autres peintres de son milieu, il n'en demeure pas moins que l'analyse de son quotidien contribue à une meilleure appréciation de la conjoncture dans lequel se trouve l'art à Montréal au tournant du siècle. Nous avons constaté que cet art est essentiellement le résultat de la conjugaison des forces qui le façonnent, et porte le sceau de certaines réalités auxquelles sont soumis les peintres de sa génération.

Confronter le concept de modernité à l'art canadien et canadien-français du tournant du siècle prouve qu'il est inutile d'exiger qu'un artiste évacue les contraintes de

²⁰ Claude Javeau, *Sociologie de la vie quotidienne*, *op. cit.*, p. 120.

son temps et qu'il produise des oeuvres qui appartiennent à une autre réalité spatio-temporelle. Vu dans cette perspective, il nous paraît injuste de déprécier un artiste pour son « académisme » alors qu'on l'a envoyé à l'étranger justement dans le but de recevoir une formation académique. L'autonomie individuelle et l'autonomie du champ de l'art n'étant pas encore acquises au Québec, il faut d'abord consolider le milieu de l'art. La phase suivante consistera à aller au-delà de sa formation, de compléter celle-ci par une expérimentation et une créativité personnelle plus grandes, plus visiblement modernes, et de contester certaines valeurs généralement acceptées.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES PRIVÉES

(Conservés par la famille de Ludger Larose et prêtés gracieusement par Marcelle Dufour, petite-fille de Ludger Larose.)

DUFOUR, Marcelle, « Intérieur de salon, Jeanne au piano », Travail remis pour le cours Les arts plastiques au Canada et au Québec (1860-1940), Université du Québec à Montréal, Département d'histoire de l'art, novembre 1997, 12 p.

DUFOUR, Marcelle, « Ludger Larose, peintre et enseignant », Travail de Marcelle Dufour remis à Laurier Lacroix, Concordia University, pour le cours « Introduction to the Arts in Canada », ARTH C/244, mars 1985, 13 p.

LAROSE, Ludger, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, 766 p.

LAROSE, Ludger, Pages provenant d'un document relié inconnu ayant appartenu à Ludger Larose, Montréal, 4 p. (p.143, 144, 145, 169).

LAROSE, Ludger, « Programme des sujets que la revue devrait discuter », Montréal, date inconnue, 11 p.

Compte rendu d'une réunion de la Commission scolaire de Westmount, 14 mars 1912.

« Renseignements sur les professeurs pour l'année scolaire 1900-1901 », Académie commerciale catholique, professeur évalué : Ludger Larose, 1 p.

« Renseignements sur les professeurs pour l'année scolaire 1901-1902 », Académie commerciale catholique, professeur évalué : Ludger Larose, 1 p.

Conférences :

LAROSE, Ludger, « Sur le dessin », Conférence prononcée à l'École normale de Jacques-Cartier, Montréal, le 31 mai 1901, 17 p.

LAROSE, Ludger, « Formation du caractère de l'enfant à l'école primaire », Conférence prononcée à l'École normale de Jacques-Cartier, Montréal, 30 mai 1902, 16 p.

LAROSE, Ludger, Conférence prononcée à l'Union Sainte-Cécile, le 3 mars 1904, 23 p.

LAROSE, Ludger, Conférence prononcée devant les institutrices de Trois-Rivières, le 14 août 1906, 7 p.

LAROSE, Ludger, « La sincérité, la dignité dans les écrits et les actions est la meilleure des politiques », Conférence prononcée à l'Institut du Canada, le 11 octobre 1907, 27 p.

LAROSE, Ludger, « Le manque de caractère de nos citoyens », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, le 18 août 1913, 15 p.

LAROSE, Ludger, « Nous devons au clergé canadien de nous avoir conservé notre langue, notre religion et nos lois », Conférence prononcée devant l'Institut du Canada, Montréal, date inconnu entre 1912 et 1915, 30 p.

Lettres :

LAROSE, Ludger, Lettre aux commissaires des écoles catholiques, Montréal, le 30 mai 1897, 4 pages.

LAROSE, Ludger, Lettre aux membres du bureau des commissaires, Montréal, le 25 avril 1898, 4 pages.

LAROSE, Ludger, Lettre aux membres du bureau des commissaires catholiques de Montréal, Montréal, le 8 mai 1900, 3 pages.

LAROSE, Ludger, Lettre aux membres de la commission scolaire, Montréal, le 15 février 1903, 3 pages.

LAROSE, Ludger, Lettre aux membres de la Commission scolaire, Montréal, le 9 mai 1904, 3 pages.

LAROSE, Ludger, Lettre aux membres de la Commission scolaire catholique de Montréal, le 26 avril 1910, 2 pages.

PRIMEAU, L. A, principal de l'école Olier, Lettre à monsieur H. D. Lacroix, directeur général de la Commission scolaire catholique de Montréal, 27 juin 1905, 2 p.

ARCHIVES PUBLIQUES :

Inventaire des biens de feu Ludger Larose, Chapitre troisième: Inventaire des livres de la bibliothèque dans la salle à manger, le 23 décembre 1915, Dépôt des greffes des notaires, Palais de justice de Montréal, 43 pages.

Statistique Canada, Recensement 1901.

Statistique Canada, Recensement 1911.

ANNUAIRES, BOTTINS,

LOVELL, John, ed., *Montreal Directory*, 1849-1915.

ARTICLES DE REVUES :

BEHIELS, Michael, « L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française and the Quest for a Moral Regeneration, 1903-1914 », dans *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes*, 13, 2 (été 1978), p.27-41.

DES ROCHES, Jacques, « A Rare Canadian Genre Painting », *The Magazine of the Montréal Museum of fine Arts*, January-April 2008, p. 15.

GERMAIN, Annick, « L'émergence d'une scène politique : mouvement ouvrier et mouvements de réforme à Montréal au tournant du siècle, essai d'interprétation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, no 2, septembre 1983, p.185-199.

GUÉRARD, François, « Hygiène publique au Québec de 1887 à 1939 : Centralisation, normalisation et médicalisation », *Recherches sociographiques*, XXXVII, 2, 1996, p.203-228.

HEAP, Ruby, « La Ligue de l'Enseignement (1902-1904) : héritage du passé et nouveaux défis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre 1982, p.339-373.

- HEAP, Ruby, « Un chapitre dans l'histoire de l'éducation des adultes au Québec: les écoles du soir, 1889-1892 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, no 4, mars 1981, p.597-625.
- LAGACÉ, Maurice, « Ludger Larose (1868-1915) », *Le Bulletin des juges de la Cour suprême du Québec*, no 83, printemps 1992, p. 12, 13.
- LARIVIÈRE-DEROME, Céline, « Un professeur d'art au Canada au XIX^e siècle : l'Abbé Joseph Chabert », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol, 28, no 3 (décembre 1974), p. 347-366.
- LAMONDE, Yvan, « Les intellectuels francophones au Québec au XIX^e siècle : questions préalables », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, automne 1994, 48, 2, p. 153-185.
- LESSARD, Michel « La carte postale de la Belle Époque », revue *Cap aux Diamants*, no 48, hiver 1997, p.10-13.
- LEMERISE, Suzanne et L. Sherman, « La place du dessin dans les politiques scolaires catholiques et protestantes du Québec », *Historical Studies in Education – Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 8, no 1, (printemps 1996), p. 1-14.
- LEMERISE, Suzanne, et L. Sherman, « Bref historique de l'enseignement du dessin et des arts plastiques au Québec », dans J.-A. WALLOT, dir., *Apprendre l'image – Discovering the Image*, Montréal, Les Éditions l'image de l'art, 1993, p. 12-28.
- LEMERISE, Suzanne et L. Sherman, « The Contribution of Professional Artists to the Development of Art Education in Quebec », dans R.L. Irwin et K Grauer, dir., *Readings in Canadian Art Teacher Education*, Boucherville, Canadian Society for Education Through Art, 1997, p. 214.
- LINTEAU, Paul-André, « Quelle Belle Époque? », revue *Cap aux Diamants*, no 48, hiver 1997, p.14-17.
- LINTEAU, Paul-André, « Quelques réflexions autour de la bourgeoisie québécoise, 1850-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 30, 1, juin 1976, p.55-66.
- LONGSTAFF, Alison, « The Price of Passion », *The Beaver*, octobre/novembre 2006, p. 32-40.

LONGSTAFF, Alison, « Duguay, Rodolphe : Journal, 1907-1927, Comte rendu de lecture », *La Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 56, no 3, 2003, p. 397-399.

MAUGER, Gérard, « L'engagement sociologique », *Critique*, numéro sur « Pierre Bourdieu », août-septembre 1995, no 579/580, p. 674-696.

SYLVAIN, Philippe, « Libéralisme et ultramontanisme au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, no 2, septembre 1971, p. 239-251.

SYLVAIN, Philippe, « Libéralisme et ultramontanisme au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, no 2, septembre 1971, p. 239-251.

TÉTREAU, Martin, « Les maladies de la misère, Aspects de la santé publique à Montréal, 1880-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4, mars 1983, p. 507-526.

ARTICLES DE JOURNAUX :

Journaux et quotidiens :

Le Devoir, 1911.

Paris-Canada, 1891, 1894, 1898.

La Presse, 1900, 1911.

Le Devoir, 1911.

« Conférence sur l'enseignement du dessin », *L'Enseignement primaire*, 15 septembre 1897, p. 24, 25.

COLLARD, Edgar Andrew, «The Chapel at Notre Dame », *The Gazette*, 24 février, 1979.

LAGACÉ, Maurice, « Ludger Larose (1868-1915) », *Le Bulletin des juges de la Cour suprême du Québec*, no 83, printemps 1992, p. 12.

LAROSE, Ludger, « De l'enseignement du dessin », *Journal de l'Instruction publique*, Vol : XVI, 6, octobre 1897, p.159-166.

THÈSES ET MÉMOIRES :

LONGSTAFF, Alison, « Vie intellectuelle et libre-pensée au tournant du XX^e siècle : Le cas de Ludger Larose », Mémoire de maîtrise, Université de Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, juin 1999, 237 p.

MÉTHOT, Gabrielle, « La commande du curé Sentenne pour la chapelle du Sacré-Coeur de l'Église Notre-Dame de Montréal, 1890-1895 », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Québec à Montréal, UQAM, septembre 1985, 224 p.

OUVRAGES GÉNÉRAUX :

ACKERMAN, Gérard M. «Académisme », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol.1, p. 90-93.

ACKERMAN, Gérard M. « Réalisme (Art) », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 19, p. 578- 581.

Association Rhône-Alpes des Conservateurs (A.R.A.C.), *Le paysage et la question du sublime*, 1997, 255 p.

AUGUSTIN, Jean-Pierre, « Références culturelles et références territoriales », dans *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval ; Talence, France, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, p. 261-269.

BAECHLER, Jean, *Les morphologies sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, 207 p.

BASTIDE, Roger, *Art et société*, Paris, Payot, 1977, 211 p.

BAUDRILLARD, Jean, « Modernité », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol.15, p. 552-554.

BEAULIEU, André et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours, Tome quatrième, 1896-1910*, Québec, Presses de l'université de Laval, 1979, 417 p.

- BEGEL, Florence, *La philosophie de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 62 p.
- BÉLANGER, André-J. , « Les leçons de l'expérience québécoise : « L'accès inusité du Québec à la modernité », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 46-64.
- BÉNÉZIT, E., « Bouguereau, William Adolphe », *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Tome 2, Paris, Grund, 1999, p. 640.
- BÉNÉZIT, E., « Cabanel, Alexandre », *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Tome 3, Paris, Grund, 1999, p. 75.
- BÉNÉZIT, E., « Delaunay, Jules Élie », *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Tome 4, Paris, Grund, 1999, p. 386, 387.
- BÉNÉZIT, E., « Gérôme, Jean Léon », *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Tome 6, Paris, Grund, 1999, p. 49, 50.
- BÉNÉZIT, E., « Laurens, Jean Pau »", *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Tome 8, Paris, Grund, 1999, p. 332.
- BÉNÉZIT, E., « Meissonier, Jean Louis Ernest », *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Tome 9, Paris, Grund, 1999, p. 451, 452.
- BERGERON, Henri-Paul, *L'Art et l'intuition intellectuelle*, Ottawa, Fides, 1968, 140 p.
- BERNARD, Héliane, *La terre toujours réinventée*, Lyon, Presses de l'université de Lyon, 1990, 240 p.
- BERNARD, Henri, *La Ligue de l'enseignement : histoire d'une conspiration maçonnique à Montréal*, Montréal, Notre-Dame-des-Neiges-ouest Éditeur, 1903, 151 p.
- BERNIER, Léon et Isabelle Perrault, *L'artiste et l'oeuvre à faire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 518 p.

- BERNIER, Robert, *Un siècle de peinture au Québec : nature et paysage*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1999, 351 p.
- BERSTEIN Serge, Pierre Milza, dirs., *Histoire du XIX^e siècle*, Paris, Hatier, 1999, 538 p.
- BERTRAND, Camille, *Histoire de Montréal, Tome 2, 1760-1942*, Montréal, Beauchemin, 1942, 301 p.
- BERTRAND, Guy-Marie, *La révélation cosmique dans la pensée occidentale*, Montréal, Bellarmin ; Paris, Éditions du Cerf, 1993, 590 p.
- BILODEAU, Ernest, *Un canadien errant*, Québec, L'Action Sociale Limitée, 1915, 251 p.
- BOIME, Albert, *The Academy and French Painting in the Nineteenth Century*, Phaidon, London, 1971, 330 p.
- BORDUAS, Paul-Émile, *Refus global & Projections libérantes*, Montréal, Éditions Parti pris, 1977, 153 p.
- BOURASSA, André-G. « Scène québécoise et modernité », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 139-172.
- BOURDIEU, Pierre, « Art: Consommation culturelle », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol.3, p. 43-46.
- BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 480 p.
- BRAULT, Jean-Rémi, dir., *Montréal au XIX^e siècle : Des gens, des idées, des arts, une ville, Actes de colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988)*, Ottawa, Leméac Éditeur, 1990, 270 p.
- BRISSON, Marcelle, Suzanne Côté-Gauthier, *Montréal de vive mémoire, 1900-1939*, Montréal, Les éditions Tryptique, 1994, 340 p.
- BROWN, Milton W., Sam Hunter, John Jacobus, Naomi Rosenblum et David M. Sokol, *American Art : Painting, Sculpture, Architecture, Decorative Arts, Photography*, New York, Harry N. Abrams, Inc., 1979, 616 p.

- BRUNET, Jacques, « La Scouine d'Albert Laberge » dans Paul Wyczynski, Bernard JULIEN et Jean MÉNARD, dir., *Archives des lettres canadiennes. Tome II : L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972, p. 201-211.
- BURGESS, Joanne, « L'histoire du Québec : tendances récentes et enjeux », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 30-45.
- BRUNET, Jacques, *Albert Laberge: sa vie et son oeuvre*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, 178 p.
- CALINESCU, Matei, *Five Faces of Modernity : Modernisme, Avant-Garde, Decadence, Kitch, Postmodernism*, Durham (Caroline du Nord), Duke University Press, 1987, 395 p.
- CAMBRON, Micheline et François Hébert, *Les soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1999, 345 p.
- CARANI, Marie, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, 239 p.
- CAULIER, Brigitte, dir., *Religion, sécularisation, modernité : Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 208 p.
- CARPENTER, Patick and William Graham, *Art and Ideas: An Approach to Art Appreciation*, Mills and Boon Limited, London, 1971, 220 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien, Vol.1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, 375 p.
- CHALUMEAU, Jean-Luc, *Les théories de l'art*, Paris, Librairie Vuibert, 1994, 137 p.
- CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, 271 pages.
- COGEVAL, Guy, dir., *The Time of the Nabis*, Montréal, Le Musée des Beaux-Arts, 1998, 135 p.

- COHEN-SOLAL, Annie, « *Un jour, ils auront des peintres* » : *L'avènement des peintres américains, Paris 1867-New York 1948*, Paris, Gallimard, 2000, 462 p.
- COLE, Bruce, Adelheid Gealt, *Art of the Western World*, New York, Summit Books, 1989, 345 p.
- COLLIN, Jean-Pierre, *Histoire de l'urbanisation de la paroisse de Montréal, 1851-1941*, Montréal, INRS-Urbanisation, 1984, 172 p.
- CONNOR, George Alan, Doris Trappan Connor, William Solzbacher, The Very Rev. Dr. J. B. Se-Tsien Kao, *Esperanto : The World Interlanguage*, London, Thomas Yoseloff Ltd., 1966, 249 p.
- CORK, Richard, *Vorticism and Abstract Art in the First Machine Age*, Berkeley, University of California Press, 1976, 321 p.
- CÔTÉ-CIRCÉ, Éva, *Bleu, Blanc, Rouge: poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903, 366 p.
- COURNOYER, Jean, *La mémoire du Québec de 1534 à nos jours ; Répertoire de noms propres*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 2001, 1861 p.
- CUCHE, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, Éditions La Découverte, 1996, 124 p.
- DAGENAIS, Michèle, *Des pouvoirs et des hommes, l'administration municipale de Montréal, 1900-1950*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2000, 204 p.
- DE CASO, Jacques, « Barbizon, (École de) », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 3, p. 824 à 826.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul, « La Franc-maçonnerie à Montréal », dans Jean-Rémi Brault dir., *Montréal au XIX^e siècle : Des gens, des idées, des arts, une ville, Actes de colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988)*, Ottawa, Leméac Éditeur, 1990, 270 p. 123-134.
- DE LAPLANTE, Jean, *Les parc de Montréal : des origines à nos jours*, Montréal, Éditions du Méridien, 1990, 255 p.

- De ROQUEBRUNE, Robert, Quartier Saint-Louis, Montréal, Paris, Fides, 1966, 199 p.
- DESSAULLES, Henriette, *Journal, Premier chapitre 1874-1876*, Montréal, La Bibliothèque québécoise, 1999, 211 p.
- DIDIER, Béatrice, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 205 p.
- DION, Léon, *Qu'est-ce qu'un intellectuel? 1945-2000, tome 2 : Les intellectuels et le temps de Duplessis*, Québec, Presses de l'université Laval, 1993, 412 p.
- DOUAILLER, Stéphane Douailler, Roger-Pol Droit et Patrice Vermeren, *Philosophie, France, XIXe siècle : écrits et opuscules*, Paris, Librairie générale française, 1994, 1016 p.
- DUGUAY, Rodolphe, *Journal, 1907-1927*, Montréal, Les Édition Varia, 2002, 752 p.
- DUMONT Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 393 p.
- DUROCHER, Robert et Paul-André Linteau, *Le retard du Québec et l'infériorité économique des Canadiens-français*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1971, 127 p.
- DUTIL, Patrice, *L'avocat du Diable: Godfroy Langlois et la politique du libéralisme progressiste à l'époque de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, R. Davies, 1994, 286 p.
- DYONNET, Edmond, *Mémoires d'un artiste canadien*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, 144 p.
- EFLAND, Arthur D., *A History of Art Education: Intellectual and Social Currents in Teaching the Visual Arts*, Teachers College Press, New York, London, 1990, 305 p.
- ELBAZ, Mikhaël, Andrée Fortin et Guy Laforest dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 374 p.
- FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 203 p.

- FERRETTI, Lucia, *Entre Voisins : La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 264 p.
- FERRIER, Jean-Louis, « Art, l'objet culturel », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol.3, p. 37-43.
- FORTIN, Andrée, *Passage de la modernité : Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 445 p.
- FORTIN, Andrée, avec la collaboration de Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin, *Histoires de familles et de réseaux : la sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 225 p.
- FOSTER, Arnold W. et Judith R. Blau, dirs., *Art and Society : Readings in the Sociology of the Arts*, Albany, State University of New York Press, 1989, 513 p.
- FOURNIER, Marcel, *L'entrée dans la modernité; Science, culture et société au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, 239 p.
- FOURNIER, Marcel, *Les générations d'artistes*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 202 p.
- FOURNIER, Marcel et Véronique Rodriguez, « Le monde des arts visuels au Québec », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 539-556.
- FRANCASTEL, Pierre, *Histoire de la peinture française II: du classicisme au cubisme*, Bruxelles, Paris, Éditions Gonthier, 1955, 290 p.
- FREEDBERG, David, Jan de Vries, *Issues and Debates : Art in History, History in Art, Studies in Seventeenth-Century Dutch Culture*, Julia Bloomfield, Kurt W. Forster, Thomas F. Reese, Editors, 1991, 444 p.
- GADIAN, David, « Class Formation and Class Action in Northwest Industrial Towns, 1830-1850 », in R. J. Morris, éditeur, *Class, Power and Social Structure in British Nineteenth Century Towns*, Leicester, Leicester University Press, 1986, p.23-66.

- GAGNÉ, Gilles, «Tradition et modernité au Québec : d'un quiproquo à l'autre», dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 65-81.
- GAGNON, François-Marc, « Les beaux-arts », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p. 558-574.
- GAGNON, Robert, *Histoire de la Commission des écoles catholiques de Montréal : développement d'un réseau d'écoles publiques en milieu urbain*, Montréal, Boréal, 1996, 400 p.
- GAGNON, Serge, *Le passé composé. De Ouellet à Rudin*, Montréal, VLB Éditeur, 1999, 190 p.
- GAGNON, Serge, *Religion, moralité, modernité*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, 191 p.
- GAGNON, Hervé, *Divertir et instruire : Les musées de Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Les Éditions G.G.C., 1999, 241 p.
- GARIÉPY, Christine, « Une histoire naturelle au XIX^e siècle, Ruines cléricales et le jésuite », dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 119-130.
- GAUTHIER, Alain, *La trajectoire de la modernité; Représentations et images*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, 255 p.
- GAY, Peter, *Une culture bourgeoise, Londres, Paris, Berlin ... Biographie d'une classe sociale, 1815-1914*, Paris, Autrement, 2005, 375 p.
- GAY, Peter, *The Naked Heart, Volume IV: The Bourgeois Experience, Victoria to Freud*, New York, London, W. W. Norton & Company, 1995, 463 pages.
- GERMAIN, Annick, *Les mouvements de réforme urbaine à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Les Cahiers du CIDAR, 1984, 415 p.
- GERMAIN, Annick, « La culture urbaine au pluriel ? Métropole et ethnicité », dans Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les Éditions de L'IQRC, 2002, p.121-134.
- GIBSON, Michael, *Le Symbolisme*, Cologne, Allemagne, Taschen, 1999, 255 p.

- GIRARD, Alain, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, 638 p.
- GLADU, Paul, *Ozias Leduc*, Laprairie, Éditions Broquet, 1989, 103 p.
- GOMBRICH, Ernst Hans, *L'Art et son histoire*, Paris, Juillard, 1963, traduit de l'anglais par J. Combe, 448 p.
- GUILLEMAIN, Bernard, « Comte (Auguste), 1798-1857 », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 6, p. 280-286.
- HAMELIN, Jean et Nicole Gagnon, dir., Nive Voisine, *Histoire du catholicisme québécois: Volume 1: Le XXe siècle. Tome I, 1898-1940*, Montréal, Boréal Express, 1984, 357 p.
- HAMELIN, Jean, Jean Provencher, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 1997, 130 p.
- HARDIN, Terri, *The Pre-Raphaelites: Inspiration from the Past*, New York, Todtri Productions Limited, 1996, 128 p.
- HARPER, J. Russell, *La peinture au Canada, des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1966, 442 p.
- HARVEY, Fernand, *Le Musée du Québec, son public et son milieu*, Québec, Musée du Québec, 1991, 89 p.
- HARVEY, Fernand, « Construire la référence : Le Québec et le Canada français selon Fernand Dumont » dans Claude Sorbets et Jean-Pierre Augustin, *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université de Laval, 2001, p. 151-167.
- HARVEY, Pierre, « Le Canada français comme programme de la bourgeoisie », dans Gilles Gagné, dir., *Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota bene, 2006, p. 43-56, 67-69.
- HEAP, Ruby, « Libéralisme et éducation au Québec à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles », dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 99-118.

- HERVIEU-LÉGER, Danièle, « Productions religieuses de la modernité : les phénomènes du croire dans les sociétés modernes », dans Brigitte Caulier, dir., *Religion, sécularisation, modernité : Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 37-58.
- HESS, Rémi, *La pratique du journal : l'enquête au quotidien*, Paris, Anthropos, 1998, 144 p.
- HUBBARD, Robert et Jean-René Ostiguy, *Trois cents ans d'art canadien*, 1967, 254 p.
- HUOT, Antonio, abbé, *Le Poison maçonnique*, Québec, Éditions de l'action sociale catholique, 1912, 34 p.
- HUYGHE, René, *L'Art et l'homme, Volume 1*, Paris, Librairie Larousse, 1961, 366 p.
- HUYGHE, René, *L'art et l'homme, Volume 3*, Paris, Librairie Larousse, 1961, 511 p.
- HUYGHE, René et Jean Rudel, *L'art et le monde moderne, Volume 1 : 1880-1920*, Paris, Librairie Larousse, 1970, 391 p.
- HUYGHE, René et Jean Rudel, *L'art et le monde moderne, Volume 1 : 1880-1920*, Paris, Librairie Larousse, 1970, 391 p.
- HUYGHE, René, *L'art et l'homme, Volume 3*, Paris, Librairie Larousse, 1961, 511 p.
- IMANSE, Guert, « Occult literature in France », in Maurice Tuchman, dir., *The Spiritual in Art : Abstract Painting, 1890-1985*, New York, Abbeville Press Publishers, 1986, p. 355-359.
- JAVEAU, Claude, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, 127 p.
- JAVEAU, Claude, *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*, Bruxelles, De Boeck, 1991, 292 p.
- JANSON, Horst Woldemar, *History of Art*, New York, Harry N. Abrams, Inc., Publishers, 1995, 959 p.

- JANTON, Pierre, *L'espéranto*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, 126 p.
- JOUVANCOURT, Hugues de, *Marc-Aurèle Fortin*, Montréal, Lidec, 1968, S.n.
- JOUVANCOURT, Hugues de, *Suzor-Coté*, Montréal, Stanké, 1978, 235 p.
- JUAN, Salvador, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, 286 p.
- KAPLAN, Max, *The Arts, A Social Perspective*, Rutherford, N.J. Fairleigh Dickinson University Press, 1990, 264 p.
- KAREL, David, *Peinture et société, I. 1603-1948*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC/Presses de l'Université Laval, 2005, 154 p.
- KAREL, David, *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Musée du Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, 962 p.
- KOCKA, Jürgen, *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Belin, 1996, 415 p.
- KREMER-MARIETTI, Angèle, « Positivisme », *L'Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol.18, p. 803-806.
- KREMER-MARIETTI, Angèle, *Le concept de science positive : ses tenants et ses aboutissants dans les structures anthropologiques du positivisme*, Paris, Klincksieck et Cie, 1983, 202 p.
- LABERGE, Albert, *Journalistes, écrivains et artistes*, Montréal, Édition privée, 1945, 233 p.
- LABERGE, Albert, *Peintres et écrivains d'hier et aujourd'hui*, Montréal, Édition privée, 1938, 247 p.
- LACOURSIÈRE, Jacques, *Histoire populaire du Québec, Tome 4 : 1896-1969*, Québec, Éditions de Septentrion, 1997, 411 p.
- LACROIX, Laurier, dir., *Ozias Leduc : Une œuvre d'amour et de rêve*, Québec, Musée du Québec, 1996, 318 p.

- LACROIX, Laurier, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, 143 p.
- LACROIX, Laurier, *Suzor-Coté : lumière et matière*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2002, 383 p.
- L'ALLIER, Pierre, *Henri Beau, 1863-1949*, Québec, Musée du Québec, 1987, 115 p.
- LAMARCHE, Jacques, *Marc-Aurèle Fortin, 1888-1970*, Montréal, Lidec, 1997, 62 p.
- LAMONDE, Yvan, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, 285 p.
- LAMONDE, Yvan, *Territoires de la culture québécoise*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 293 p.
- LAMONDE, Yvan et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, 319 p.
- LAMONDE, Yvan, « Être de son temps » : pourquoi, comment », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 23-38.
- LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, Volume 2 : 1896-1929*, Montréal, Fides, 2004, 323 p.
- LAMONDE, Yvan, Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919 : un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, 231 p.
- LAPERRIÈRE, Guy, *Les congrégations religieuses : De la France au Québec, 1880-1914, Tome 1*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 228 p.
- LAPOINTE, Guy, dir., *Société, culture et religion à Montréal : XIX^e et XX^e siècle*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 338 p.
- LARIVIÈRE, Claude, *Albert Saint-Martin, militant d'avant-garde, 1865-1947*, Laval, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979, 290 p.

- LAROUCHE, Pierre, *Montréal et l'Urbanisme, hier et aujourd'hui*, Montréal, Les Éditions Villes Nouvelles –Villes anciennes, 1990, 131 p.
- LAROUCHE, Pierre, *Montréal et l'Urbanisme, hier et aujourd'hui*, Montréal, Les Éditions Villes Nouvelles-Villes anciennes, 1990, 131 p.
- LARRUE, Jean-Marc, *Le Monument inattendu : le Monument national de Montréal, 1893-1993*, Lasalle, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1993, 322 p.
- LATOUCHE, Daniel, « La ville comme lieu d'accommodement ethno-culturel : retour sur les premiers pas de Montréal », dans Claude Sorbets et Jean-Pierre Augustin, *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université de Laval, 2001, p. 189-228.
- LAUZON, Jean, « À propos d'une photographie moderne », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 217-225.
- LEMIEUX, Albert -J., *La Loge : L'Émancipation*, Montréal, Imprimerie de la Croix, 1910, 32 p.
- LEMIEUX, Albert-J., *Autrefois... Les réformes scolaires et la franc-maçonnerie*, Roxton Falls, 1940?, 24 pages.
- LEMIEUX, Andrée, François-Marc Gagnon, Laurier Lacroix, *Regards sur l'art québécois : la collection d'œuvres d'art de l'Université de Montréal*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, 125 p.
- LEMIEUX, Raymond, Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2000, 141 p.
- LEMIEUX, Raymond, Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2000, 141 p.
- LEMIEUX, Vincent, *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, 2000, 109 p.
- LEMIEUX, Vincent, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 146 p.

- LEMIEUX, Vincent, Mathieu Ouimet, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, Montréal, Les Presses de l'Université de Laval, 2004, 108 p.
- LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 188 p.
- LE MOINE, Roger, « Le Grand Orient de France dans le contexte québécois (1896-1923) », dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 147-149.
- LEROUX, Éric, *Gustave Francq, figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, VLB Éditeur, 2001, 365 p.
- LEROUX, Georges, « De la résistance au consentement. La philosophie au Québec et les enjeux de la modernité », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 352-374.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Le Québec, les québécois : un parcours historique*, Québec, Musée de la civilisation, 2004, 125 p.
- LEVASSEUR, Roger, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal Express, 1990, 348 p.
- LÉVEILLÉ, Jacques, *Développement urbain et politiques gouvernementales urbaines dans l'agglomération montréalaise, 1945-1975*, Montréal, Société canadienne de science politique, 1978, 600 p.
- LEVASSEUR, Roger, dir., *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal Express, 1990, 348 p.
- LEVER, Yves, *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1991, 635 p.
- LÉVESQUE, Andrée, « Journalisme au masculin : Éva Circé-Côté (1871-1949) », dans Evelyne Tardy et autres, *Les Bâtisseurs de la Cité*, Montréal, ACFAS, 1993, 407 p.
- LIGOU, Daniel, dir., *Histoire des Franc-maçons en France*, Toulouse, Éditions Privat, 1981, 412 p.
- LINTEAU, Paul-André, *Histoire de Montréal depuis la confédération*, Montréal, Boréal, 2000, 627 p.

- LINTEAU, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain : De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Tome 1, Montréal, Boréal, 1989, 758 p.
- LINTEAU, Paul-André, *Maisonnette : Comment des promoteurs fabriquent une ville*, Montréal, Boréal Express, 1981, 280 p.
- LINTEAU, Paul-André, « Montréal 1914-1929 : Une métropole en mutation », dans : Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 17-29.
- LUCIE-SMITH, Edward, *A Concise History of French Painting*, New York, Washington, Praeger Publishers, 1971, 288 p.
- MACDONALD, Colin S., « Larose, Ludger », *A Dictionary of Canadian Artists*, vol.3, Ottawa, Canadian Paperbacks, 1971, 869 p.
- MARCHAND, Bernard, *Paris, histoire d'une ville, (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, 440 p.
- MARCHAND, Joséphine, *Journal intime, 1879-1900*, Lachine, Éditions de la Pleine Lune, 2000, 274 p.
- MARLAIS, Michael, *Conservative Echoes in Fin-de-siècle Parisian Art Criticism*, University Park (Pennsylvania), The Pennsylvania State University Press, 1992, 245 p.
- MARSAN, Jean-Claude, *Montréal en évolution. Histoire du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, Montréal, Fides, 1974, 525 p.
- MARSOLAIS, Claude-V., Luc Desrochers, Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, 323 p.
- McMANN, Evelyn de R., *Montreal Museum of Fine Arts, formerly Art Association of Montreal, Spring Exhibitions 1881-1970*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. 215.
- McROBERTS, Kenneth, « La thèse tradition-modernité : l'historique québécois », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforté, dirs., *Les frontières de l'identité : Modernité et postmodernisme au Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 29-45.

- MERCKLÉ, Pierre, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2004, 121 p.
- MICHAUD, Ginette et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, 380 p.
- MIEILLE, Paul, *L'espéranto: sa situation actuelle, son avenir: Causerie faite à l'occasion de la fondation du groupe espérantiste de Tarbes*, le 20 juin 1903, Montréal, A.É.S., 30 p.
- MORISSET, Gérard, *Coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France*, Québec, Charrier et Dugal, 1941, 170 p.
- MORISSET, Gérard, *La peinture traditionnelle au Canada français*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1960, 216 p.
- MORISSET, Gérard, *La peinture traditionnelle au Canada français*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1960, 216 p.
- MORRIS, R. J., éditeur, *Class, Power and Social Structure in British Nineteenth Century Towns*, Leicester, Leicester University Press, 1986, 222 p.
- MOUCHTOURIS, Antigone, *Sociologie du public dans le champ culturel et artistique*, Paris, L'Harmattan, 2003, 130 p.
- MOULIN, Raymonde, *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, 1992, 423 p.
- MUSÉE du Québec, *Le Musée du Québec, 500 oeuvres choisies*, Le musée de Québec, 1983, 378 p.
- NATAF, André, *La libre pensée*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1966, 125 p.
- NAUDON, Paul, *La franc-maçonnerie*, 18e édition, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », 2002, 127 p.
- NIOSI, Jorge, *La bourgeoisie canadienne : La formation et le développement d'une classe dominante*, Montréal, Boréal Express, 1980, 241 p.
- NOCHLIN, Linda, *Realism*, London, Penquin Books Ltd., 1971, 283 p.
- NOUSS, Alexis, *La modernité*, Paris, J. Granger Éditeur, 1991, 218 p.

- ORONHYATEKHA, M.D., *History of the Independant Order of Foresters*, Toronto, Hunter and Rose Co., 1895, 870 p.
- ORY, Pascal et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l’Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, A. Colin, 1992, 271 p.
- OSTIGUY, Jean-René, *Un siècle de peinture canadienne, 1870-1970*, Québec, Presses de l’université Laval, 1971, 206 p.
- OSTIGUY, Jean-René, *Les esthétiques modernes au Québec de 1916 à 1946*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, Musées nationaux du Canada, 1982, 168 p.
- PALADILHE, Jean et José Pierre, *Gustave Moreau*, traduit de l’anglais par Bettina Wadia, New York, Washington, Praeger Publishers, 1972, 171 p.
- PEYRE, Henri, «Taine (Hippolyte), 1828-1893 », *L’Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, vol. 22, p.10.
- PINARD, Guy, *Montréal, son histoire, son architecture*, Tome 6, Montréal, Éditions du Méridien, 1995, 548 p.
- PINOL, Jean-Luc, *Le monde des villes au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1991, 230 p.
- PHILLIPS, Denis Charles, *Philosophy, Science, and Social Inquiry : Contemporary Methodological Controversies in Social Science and Related Applied Fields of Research*, New York, Pergamon Press, 1987, 210 p.
- PINÇON, Michel et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, Éditions La Découverte, 2000, p.108.
- POITRAS, Claire, *La cité au bout du fil : le téléphone à Montréal de 1879-1930*, Montréal : Presses de l’Université de Montréal, 2000, 323 p.
- PONTEIL, Félix, *Les classes bourgeoises et l’avènement de la démocratie, 1815-1914*, Paris, Éditions Albin Michel, 1968, 573 p.
- PRÉVOST, Robert, *Montréal, la folle entreprise : Chronique d’une ville*, Montréal, Stanké, 1991, 527 p.

- REID, Dennis, *A Concise History of Canadian Painting*, Toronto, Oxford University Press, 1988, 418 p.
- RÉMY, Jean, éd., *Milieu et rapport social : actes des journées d'études de Saint-Étienne, 6-8 octobre 1980*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, Institut de sociologie, 1982, 192 p.
- RICARD, François, « Beaugrand, Honoré », *Dictionnaire biographique du Canada, Volume XIII, 1901-1910*, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 1396 p.
- RICHARDSON, John Adkins, *Modern Art and Scientific Thought*, Urbana, University of Illinois Press, 1971, 191 p.
- ROBERT, Guy, *La peinture au Québec depuis ses origines*, Ottawa, Iconia, 1978, 221 p.
- ROBERT, Guy, *Le pluralisme dans l'art au Québec*, Ottawa, Iconia, 1998, 331 p.
- ROUILLARD, Jacques, *Histoire du syndicalisme québécois*, Montréal, Boréal, 1989, p.535.
- ROUTHIER, Gilles, « Quelle sécularisation ? L'Église du Québec et la modernité », dans Brigitte Caulier, dir., *Religion, sécularisation, modernité : Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 73-96.
- ROY, Fernande, « Rien n'est beau que le vrai, l'histoire aux débuts de la Société historique de Montréal », *Montréal au XIX^e siècle : Des gens, des idées, des arts, une ville, Actes de colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988)*, Ottawa, Leméac Éditeur, 1990, p. 99-108.
- ROY, Fernande. *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 301 p.
- ROY, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993, 127 p.
- RUELLAND, Jacques G., *La pierre angulaire : histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, Outremont, Éditions Point de fuite, 2002, 187 p.

- RUHLMANN, Jean, *Ni bourgeois, ni prolétaires : La défense des classes moyennes en France au XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 461 p.
- RUMILLY, Robert, *Histoire de la province de Québec, vol. 15*, Montréal, Les Éditions Chantecler Ltée, 1952, 211 p.
- RUMILLY, Robert, *Histoire de Montréal, Tome 3*, Montréal, Fides, 1972, 524 p.
- RUMILLY, Robert, *Henri Bourassa : La vie publique d'un grand Canadien*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1953, 791 p.
- SAID, Edward, *Representations of the Intellectual*, New York, Pantheon Books, 1994, p.
- SAID, Edward, *Des intellectuels et du Pouvoir*, traduit de l'anglais par Paul Cemla et revu par Dominique Eddé, Paris, Éditions du Seuil, 1994, 139 pages.
- SCHWARTZWALD, Robert « Un apport singulier à l'avènement de la modernité au Québec. Hommage au père Marie-Alain Couturier, O.P. à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 65-88.
- SELZ, Jean, *Gustave Moreau*, Paris, Flammarion, 1978, 96 p.
- SIRINELLI, Jean-François, *Intellectuels et passion françaises : Manifestes et pétitions du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, 365 p..
- SORBETS, Claude, Jean-Pierre Augustin, *Valeurs de sociétés. Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval ; Talence, France, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, 362 p.
- TAINÉ, Hippolyte, *Philosophie de l'art*, Paris, Hermann, 1964, 194 p.
- TAINÉ, Hippolyte, *Les philosophes français du XIX^e siècle : extraits*, Paris, J.-J. Pauvert, 1967, 179 p.

THELAMON, Françoise, éd., *Sociabilité, pouvoirs et société : actes du colloque de Rouen, 24/26 novembre 1983*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1987, 654 p.

THÉRON, Michel, *Initiation à l'art*, Paris, Ellipses, 1993, 269 p.

TRÉPANIÉ, Esther, « L'émergence d'un discours de la modernité dans la critique d'art (Montréal 1918-1938) », dans Yvan Lamonde, Esther Trépanier, dirs., *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p.69-112.

TRÉPANIÉ, Esther « Les paramètres épistémologiques et idéologiques d'un premier discours sur la modernité », dans Marie Carani, dir., *Des lieux de mémoire : Identité et culture modernes au Québec, 1930-1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1995, p. 29-41.

TRÉPANIÉ, Esther, « Représentation de l'espace urbain et laïcisation de la pratique picturale », dans Guy Laplante, dir., *Société, culture et religion à Montréal : XIX^e et XX^e siècle*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 338 p.

TRÉPANIÉ, Esther, « La modernité : entité métaphysique ou processus historique ? Réflexion sur quelques aspects d'un parcours méthodologique », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, dirs., *Constructions de la modernité au Québec, Actes de colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 39-52.

TUCHMAN, Maurice *et al.*, *The Spiritual in Art : Abstract Painting, 1890-1985*, New York, Abbeville Press Publishers, 1986, 435 p.

VIAU, Guy, *La peinture moderne au Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, 93 p.

VINCENHIER, Georges, *Une idéologie québécoise de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1979, 119 p.

VOISINE, Nive, dir., Jean Hamelin, *Histoire du catholicisme québécois, Volume 1 : Le XX^e siècle, Tome I, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, 357 p.

VOISINE, Nive, dir., Philippe Sylvain, *Histoire du catholicisme québécois, Réveil et consolidation, Tome II, 1840-1898*, Montréal, Boréal, 1991, 507 p.

VOISINE, Nive, André Beaulieu et Jean Hamelin, coll., *Histoire de l'Église catholique au Québec, 1608-1970*, Montréal, Fides, 1971, 112 p.

WEES, William C., *Vorticism and the English Avant-Garde*, Toronto, University of Toronto Press, 1972, 273 p.

WEINSTEIN, Leo, *Hippolyte Taine*, New York, Twayne Publishers, Inc, 1972, 186 p.

WOLF, Janet, John Seed, éditeurs, *The Culture of Capital : Art, Power and the Nineteenth-Century Middle Class*, Manchester, Manchester University Press, 1988, 236 p.

INTERNET

Catholic Order of Foresters: <http://www.answers.com/topic/catholic-order-of-foresters>

Consulté le 13 février 2007

Le Cercle canadien – The Canadian Club,
<http://www.canadianclub-montreal.ca/en/history/>

Consulté le 13 février 2007

EMERY, Herb *Fraternal Sickness Insurance*,

<http://eh.net/encyclopedia/article/emery.insurance.fraternal>

Consulté le 13 février 2007

FISK, Audrey, *Foresters Friendly Society, Histoire de la société*,

http://www.foresters.ws/about_us_history.htm

Consulté le 13 février 2007

Fraternal Forestry : http://en.wikipedia.org/wiki/Fraternal_Forestry

Consulté le 13 février 2007

Independent Order of Foresters : Trent University Archives,

<http://www.trentu.ca/admin/library/archives/74-019.htm>

Consulté le 13 février 2007

Musée des Beaux-Arts de Montréal :

http://www.mbam.qc.ca/fr/expositions/anterieures_2007.sn

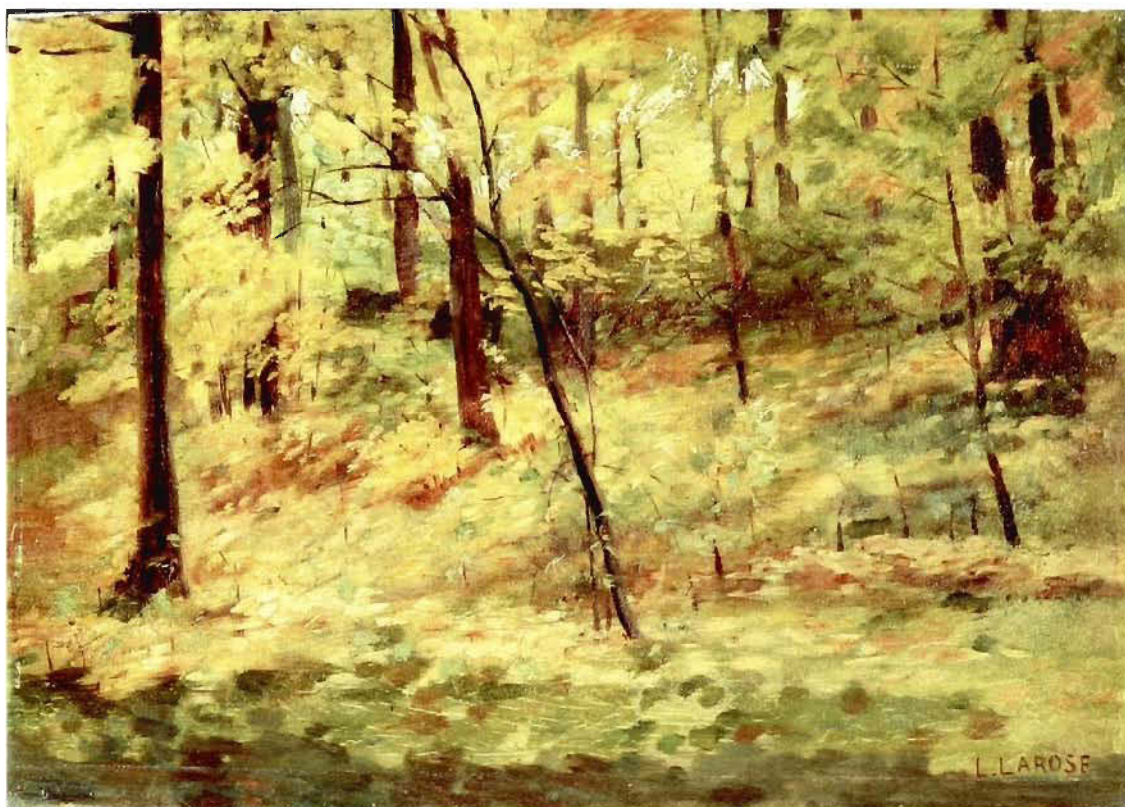
Consulté le 5 août, 2007.

ANNEXE 1.1

Le Sous-bois, 1896, huile sur bois, 23.1 x 33.2cm

Musée national des beaux-arts du Québec

Reproduit avec la permission du Musée



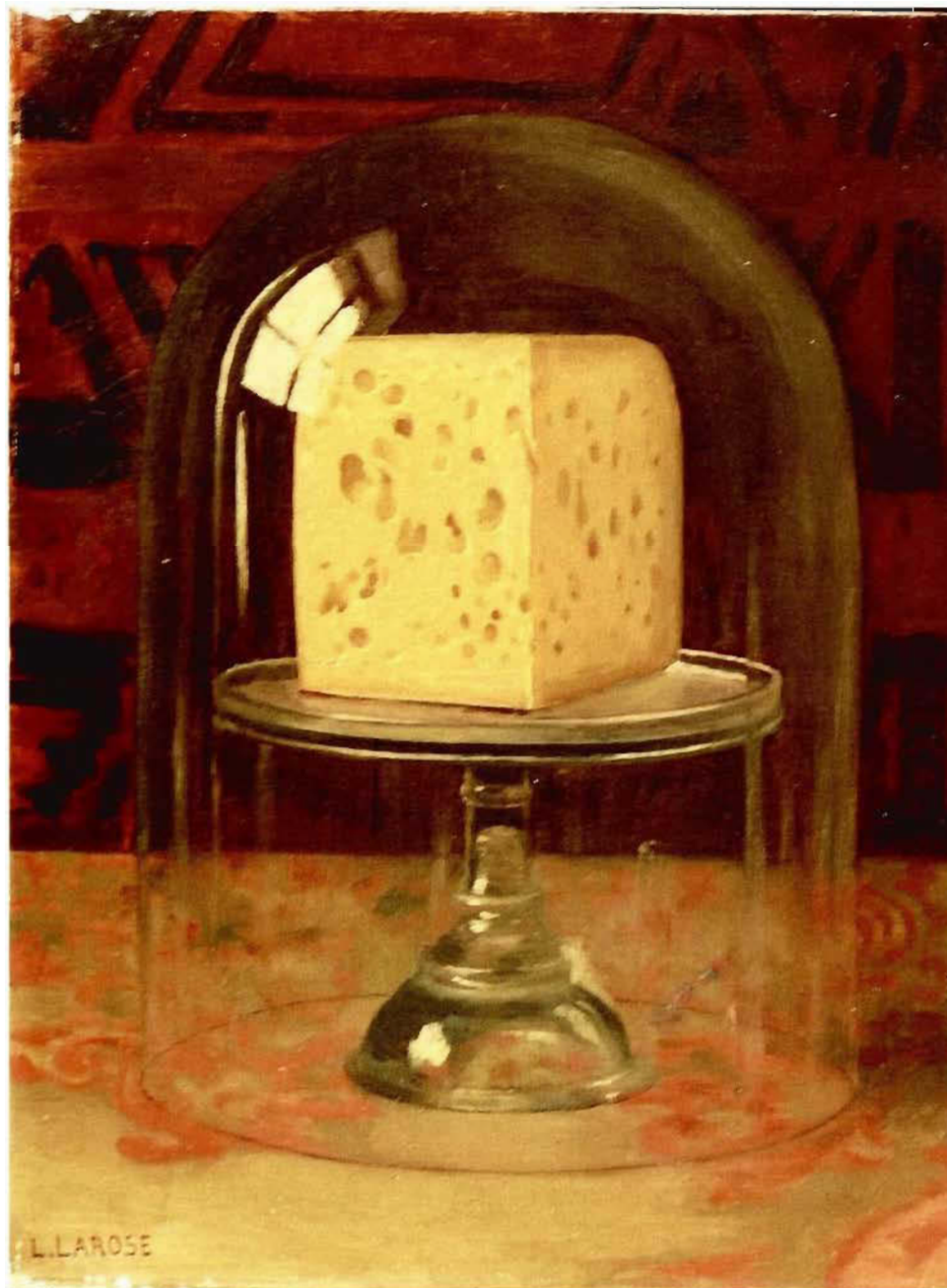
ANNEXE 1.2

Nature morte, 1896, huile sur carton, 32.9 x 43.1 cm
Musée national des beaux-arts du Québec
Reproduit avec la permission du Musée



ANNEXE 1.3

Fromage de gruyère, 1898, huile sur toile, 48.2 x 38 cm
Musée national des beaux-arts du Québec
Reproduit avec la permission du Musée



ANNEXE 1.4

Saint-Faustin, 1899, huile sur toile, 45 x 80.6 cm

Musée national des beaux-arts du Québec
Reproduit avec la permission du Musée



ANNEXE 1.5

Paysage à Sainte-Rose, 1901, huile sur carton, 30.8 x 41.2 cm

Musée national des beaux-arts du Québec

Reproduit avec la permission du Musée



ANNEXE 1.6

Intérieur de salon, Jeanne au piano, 1907, huile sur toile, 86.9 x 68.5 cm

Musée national des beaux-arts du Québec

Reproduit avec la permission du Musée



ANNEXE 1.7

Nature morte (La Serre), 1910, huile sur toile, 125 x 86.9 cm

Musée national des beaux-arts du Québec

Reproduit avec la permission du Musée



ANNEXE 1.8

Portrait du curé Léon-Alfred Sentenne, 1895, huile sur bois, 29 po x 23 po

Collection des Prêtres de Saint-Sulpice de Montréal

Reproduit avec la permission de la coordonnatrice de la collection



ANNEXE 1.9

Portrait du maire Médéric Martin, 1915, huile sur toile, 210 cm x 131,5cm

Collection du Centre d'histoire de Montréal

Reproduit avec la permission du Centre



ANNEXE 2

VOYAGES DE LAROSE, 1894-1915 (POUR PEINDRE ET TOURISTIQUES)

1894

- Pas de voyage artistique. Larose arrive d'Europe fin juillet et s'occupe de l'installation de ses toiles peintes pour la commande du curé Sentenne¹.

1895

- Juillet : du 14 au 20, Larose peint à Saint-Timothée, à Beauharnois et à Chateauguay.
- Août : du 30 juillet au 5 août, il va à Saint-Faustin mais ne mentionne pas s'il y fait de la peinture².

1896

- Août : du 6 au 11 août, Larose se rend à Beauharnois seul, loge à l'hôtel et fait de la peinture de paysage. Il y visite des amis³.

1897

- Août : du 20 au 30, Larose fait un voyage qui combine travail et loisirs ; il part seul pour la ville de Québec, loge chez des amis, fait des portraits des membres de cette famille, se promène dans la ville et rencontre d'autres amis⁴.

1898

- Mars-Avril : Larose se rend à Joliette pour remplir une commande pour quelques portraits.
- Juillet : du 4-16, Larose passe deux semaines en compagnie de son épouse à Saint-Jérôme, chez son père qui y habite depuis peu.
- Juillet : du 22 au 29, Larose se rend à Québec et dans les environs. Il séjourne chez des amis, fait de la peinture (portraits et du paysage) et visite des sites intéressants de la région, tels les chutes Montmorency, la Citadelle et l'Île-d'Orléans.
- Août : du 10 au 20, il se rend à Joliette, où il loge à l'hôtel et fait des portraits pour une commande⁵.

¹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, p. 1-6.

² *Ibid.*, p. 54, 56.

³ *Ibid.*, p. 115.

⁴ *Ibid.*, p. 167, 168.

⁵ *Ibid.*, p. 193, 195, 196, 207-209, 211.

1899

- Larose amène sa famille à Saint-Jérôme chez son père, où ils passent deux séjours de plusieurs jours. De plus, il s'affaire à la construction de sa maison de l'avenue Mont-Royal.
- Août : du 19 au 24, Larose se rend à Saint-Faustin, dans les alentours de Saint-Jérôme, pour peindre du paysage⁶.

1900

- 16 juin au 30 août : Larose se rend à l'exposition universelle à Paris ; il ne peint pas⁷.

1901

- Juillet : du 3 au 9, Larose fait un voyage pour peindre à Oka-Deux Montagnes.
- Juillet : du 25 au 28, il fait du paysage à Sainte-Geneviève près de Beaconsfield.
- Août : du 8 au 17, il peint à Val-Morin.
- Août : du 29 au 31, il peint à Sainte-Geneviève et à l'Île Bizard⁸.

1902

- Juillet : du 4 au 10, Larose fait une excursion à Shawinigan et Grand-Mère. Il y visite les chutes et « la manufacture de pulpe ».
- Juillet : du 21 au 27, Larose peint du paysage à Saint-Adèle.
- Août : du 4 au 21 août il va à Saint-Joseph de Lévis où il fait du paysage et de l'art décoratif. Lors de ces voyages, il fait d'abord de la peinture mais prend également des moments de détente et visite des amis⁹.

1903

- Juillet : de 8 au 13, Larose se rend à Lotbinière avec un copain pour peindre.
- Juillet : du 16-20 Larose fait du paysage à Beauharnois¹⁰.

1904

- Juin : Larose fait une excursion d'un jour aux chutes de Shawinigan avec la Société d'histoire naturelle.
- Août : du 2 au 17, Larose prend le train pour Portland, Maine. Il passe sans coucher dans des endroits de villégiature, tels Old Orchard, Hampton Beach, York Beach

⁶ *Ibid.*, p. 252, 253, 256, 257.

⁷ *Ibid.*, p. 288.

Ludger Larose, Lettre aux membres du bureau des commissaires catholiques de Montréal, Montréal, l'entrée du 8 mai 1900, p. 1.

⁸ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, p. 320, 322, 323, 325.

⁹ *Ibid.*, p. 361, 363, 364.

¹⁰ *Ibid.*, p. 407, 408.

pour enfin arriver à Boston, où il demeure pour deux semaines. Il y fait du tourisme¹¹.

1905

- Juillet, août : du 17 au 23 juillet et du 26 juillet au 3 août, Larose fait du paysage à Saint-Eustache. Il loge à l'hôtel, visite des amis, entre autres les peintres Maurice Cullen et William Brymner, qui pensionnent tout près.
- Août : du 10 au 20 il fait une excursion sur le Saint-Laurent et le Saguenay, avec escale chez des amis à Québec. Il fait un peu de peinture de paysage.
- Août : du 23 au 31, il prend le train pour Chicago. Il visite la ville, repart pour Toronto, où il arrête, va à l'Exposition, visite la ville et rencontre son frère qui s'y trouve en voyage avec son épouse. Larose revient à Montréal en bateau¹².

1906

- Larose se rend deux fois à Trois-Rivières, une fois pour prononcer une conférence, l'autre pour entendre une conférence. Des travaux à sa maison semblent l'empêcher de faire d'autres voyages. Il ne fait pas de voyage pour peindre¹³.

1907

- Juin : Larose se rend quelques fois à Ottawa pour une commande de portrait et fait un peu de paysage à Buckingham.
- Juillet : du 6 au 11, il se rend à Trois-Rivières et y fait du paysage¹⁴.

1908

- Occupé par la construction de 3 maisons contiguës sur la rue Prudhomme à Montréal, Larose ne prend pas de vacances et ne fait pas de voyage pour peindre¹⁵.

1909

- Larose n'indique pas qu'il voyage ou qu'il se rend à l'extérieur pour peindre. Il s'occupe avec son frère d'un grand jardin de 100 pieds par 100 pieds¹⁶.

1910

- Larose, congédié de son poste d'enseignement suite à l'Affaire Lemieux, s'occupe de la construction de deux maisons sur la rue Prudhomme à Montréal et « ne fait pas autre chose¹⁷ ».

¹¹ *Ibid.*, p. 446, 452.

¹² *Ibid.*, p. 484, 485, 487.

¹³ *Ibid.*, p. 510, 511.

¹⁴ *Ibid.*, les entrées du 1, 24 et 27, 28 juin, 6-11 juillet 1907, p. 530-532.

¹⁵ *Ibid.*, l'entrée du 15 juillet et du 15 août 1908, p. 545.

¹⁶ *Ibid.*, p. 547.

1911

- Sans emploi stable depuis l’Affaire Lemieux, Larose s’occupe d’une buanderie et ne voyage pas¹⁸.

1912

- Avisé qu’il sera embauché comme professeur de dessin dans les écoles de Westmount, Larose semble reprendre le goût de voyager. Il voyage en Europe du 12 juin au 29 août. Il visite des amis à Bruxelles et Paris et ensuite, visite Luxembourg, Allemagne, Tchécoslovaquie et Autriche. Il ne peint pas¹⁹.

1913

- Août-septembre : du 27 août au 5 septembre, Larose fait du paysage à Shawbridge²⁰.

1914

- Larose fait des activités de loisir avec sa famille et ne voyage pas pour peindre²¹.

1915

- Juillet : du 10 au 24, Larose passe trois semaines à Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard. Il y dispense un cours de dessin aux professeurs de la Summer School. Il en profite pour visiter les environs avec des collègues²².

¹⁷ *Ibid.*, l’entrée de juillet 1910, p. 550.

¹⁸ *Ibid.*, p. 552.

¹⁹ *Ibid.*, p. 554-556.

²⁰ *Ibid.*, p. 558.

²¹ *Ibid.*, p. 560.

²² *Ibid.*, p. 564, 565.

ANNEXE 3

PEINTRES MENTIONNÉS DANS LE JOURNAL DE LAROSE

N.B. : La liste suivante, en ordre alphabétique, est divisée en deux parties. Dans la première partie, nous trouvons les intimes de Larose. La deuxième partie est consacrée à des peintres nommés seulement quelques fois dans son journal.

1. LES INTIMES DE LAROSE :

Henri Beau

Henri Beau (1863-1949) a été formé à l'école de l'abbé Chabert à Montréal et en Europe. Il peint des toiles historiques et religieuses, des paysages impressionnistes et des scènes d'intérieur. En 1901 il occupe un atelier au Fraser Institute où est également situé Edmond Dyonnet. Il enseigne le dessin à l'école Sarfield à Montréal en 1904 et 1905. Ses œuvres seront exposées au Salon des Champs-Élysées et au Salon des Champs-de-Mars en 1894, au Salon des Indépendants à Paris en 1897 et en 1903, à l'Exposition universelle de Paris en 1901, à l'exposition internationale à Saint Louis en 1904, à la Art Association of Montreal en 1905 et en 1906, au Salon d'automne à Paris en 1907. Il quitte le Québec en 1906 et vivra en France jusqu'à sa mort¹.

¹ Pierre L'Allier, *Henri Beau, 1863-1949*, Québec, Musée du Québec, 1987, p. 15, 20.

A. Coté (Nommé ainsi dans le journal de Larose, il s'agit probablement de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté²)

Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté (1869-1937), paysagiste, décorateur, dessinateur, lithographe, sculpteur et illustrateur, est un des peintres les plus connus de la génération de Larose, en raison de son ouverture à l'expérimentation avec des techniques différentes. Il commence des études d'art dans son village natal, Arthabaska, et ensuite à l'école de l'abbé Chabert à Montréal. Il entreprend des études en France en 1892. Il revient en 1894 et habite tantôt Montréal, tantôt Arthabaska. Après un séjour à New-York, il se rend de nouveau en Europe (1896-1901) pour se perfectionner et y retournera plusieurs fois. Son style est plutôt académique au début de sa carrière, mais lorsqu'il parvient à une certaine maturité comme peintre, il commence à innover, adaptant une approche impressionniste aux paysages, surtout hivernaux, de sa région natale. Ses toiles créent des effets vaporeux ; ses sujets sont évoqués par des jeux de lumière. Durant sa carrière, Suzor-Coté fait des expositions privées à Montréal et participe aussi aux salons de la Art Association of Montreal et de l'Académie royale canadienne. Il participe à de nombreuses expositions en Ontario, en France et quelques-unes aux États-Unis³.

² Lacroix rapporte que ce peintre, au nom d'Aurèle Côté à l'origine, a rallongé son nom pour se donner un style : Laurier Lacroix, *Suzor-Coté : lumière et matière*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2002, p. 27, 28.

³ David Karel, « Suzor-Coté, Marc-Aurèle de Foy », *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Musée du Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 764. Aussi : Robert Bernier, *Un siècle de peinture au Québec : nature et paysage*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1999, p. 42, 43, 54-57 ; Laurier Lacroix, *Suzor-Coté : lumière et matière*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2002, 383 p.

Maurice Cullen

Maurice Cullen (1866-1934), né à Terre-Neuve, arrive à Montréal vers 1870 et étudie avec l'abbé Chabert et avec le sculpteur Louis-Philippe Hébert. Il se rend à Paris en 1888 pour étudier l'art et y découvre rapidement l'impressionnisme. Il revient à Montréal en 1895, où ses paysages inspirés de l'impressionnisme seront vivement critiqués. Selon le journal de Larose, il se trouve de nouveau en Europe en 1888. Il est élu membre de l'Académie royale canadienne en 1907 et s'associe à la Art Association of Montréal⁴. Il est appelé à se rendre au front comme artiste de guerre en 1917. Il a exposé au Salon de Paris en 1894⁵.

Georges Delfosse

Marie-Joseph Georges Delfosse (1869-1939) a étudié avec l'abbé Chabert et avec William Brymner à la Art Association de Montreal et aussi avec Edmond Dyonnet et s'est également perfectionné en France. Il est portraitiste, muraliste, dessinateur et pastelliste. Il fait bon nombre de tableaux historiques et religieux pour des églises et expose régulièrement avec la Art Association of Montreal de 1888 à 1936 et avec l'Académie royale canadienne de 1899 à 1929⁶.

⁴ Laurier Lacroix, dir., *Peindre Montréal : 1915-1930 : les peintres de la Montée Saint-Michel et leurs contemporains*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 58.

⁵ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 30, 31, 60, 61.
Lorsqu'il se trouve à Paris, Larose écrit : « Arrivée de Maurice Cullen » : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 12 novembre 1888, p. 734.

⁶ David Karel, « Delfosse, Marie-Joseph Georges », *Dictionnaire des artistes...*, *op. cit.*, p. 224, 225.

Edmond Dyonnet

Edmond Dyonnet (1859-1954) est né en France et arrive au Canada à l'âge de 16 ans. Il étudie à l'école de l'abbé Chabert à Montréal de 1875 à 1881 et ensuite retourne en Europe pour y poursuivre sa formation. De retour à Montréal en 1890, il s'y consacre à une longue carrière comme enseignant : au Conseil des arts et métiers au Monument national, à l'école de la Art Association of Montréal, à l'École polytechnique, à l'École des Beaux-arts et à l'Université McGill. Il est peintre de genre, paysagiste, portraitiste et dessinateur. En plus des expositions privées à Montréal et à Toronto, il expose à l'Académie royale canadienne en 1893, 1894, 1896, 1899 et ensuite régulièrement jusqu'en 1941. De plus il participe à l'exposition internationale de Buffalo en 1901 et à l'exposition internationale de Saint-Louis en 1904⁷.

Joseph Franchère

Joseph Franchère (1866-1921), étudie à l'école de l'abbé Chabert à Montréal et continuera ses études à Paris de 1888 à 1890. Lors de son retour à Montréal en 1890 il est engagé par le curé Sentenne pour participer à la commande de toiles pour l'église Notre-Dame, ce à quoi il s'occupe de 1892 à 1895. Il enseigne au Conseil des arts et manufactures au Monument national à partir de 1899. Franchère exécute des décorations d'églises, des paysages, des genres et des portraits ; la facture de ses œuvres est jugée académique. Il expose annuellement à la Art Association of Montreal de 1894 à 1921 et

⁷ *Ibid.*, « Dyonnet, Edmond », p. 277.

à l'Académie royale canadienne de 1893 à 1920 et figure à l'exposition internationale de Chicago en 1893, de Buffalo en 1901 et de Saint-Louis en 1904. De plus, il fait des expositions personnelles à Montréal en 1902 et en 1918 et à Québec en 1908⁸.

Charles Gill

Charles Gill (1871-1918), fils du juge Charles Gill, est peintre, poète et critique artistique. Il a fait des études avec William Bymner à la Art Association de Montreal et a poursuivi sa formation à Paris de 1890 à 1892. De 1892 à 1894, Gill participe à la commande du curé Sentenne. Ensuite il ouvre un atelier à Montréal et en 1896 devient professeur de dessin à l'École Normale Jacques Cartier et également au Conseil des arts et manufactures de Montréal. Membre de l'École littéraire de Montréal, ses premiers poèmes sont publiés en 1896. Ses peintures figurent aux expositions de la Art Association of Montreal de 1901 à 1912. Gill est également membre de la loge l'Émancipation ; il s'y initie en 1897⁹.

⁸ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 34, 35.

Aussi : David Karel, « Franchère, Joseph », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 312.

⁹ Gabrielle Méthot, « La commande du curé Sentenne pour la chapelle du Sacré-Coeur de l'Église Notre-Dame de Montréal, 1890-1895 », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Québec à Montréal, UQAM, septembre 1985, p. 221.

Aussi : David Karel, « Gill, Charles », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 346 ;

Micheline Cambron et François Hébert, *Les soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1999, p. 13 ;

Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 118.

Émile Lacas

Connu autant comme photographe qu'artiste, Émile Lacas (dates inconnues) étudie les beaux-arts à Paris pendant trois ans. De retour à Montréal en 1890, il ouvre un studio au carré Phillip où il vend des grands tableaux en couleurs des scènes pittoresques de paysages canadiens, fait à partir des photographies qu'il obtient du Canadien Pacifique¹⁰.

Eugène L'Africain

Eugène L'Africain (1852-1892), peintre et dessinateur de portraits et de paysages, retouche des clichés au studio Notman à Montréal. Il installe son atelier chez Émile Lacas en 1890 ; ensemble ils produiront des grands paysages de l'Ouest canadien réalisés pour la compagnie du chemin de fer Canadien Pacifique¹¹.

Ulric-Eugène Lamarche

Ulric E. Lamarche (1867-1921) a probablement été formé à l'école de l'abbé Chabert à Montréal. Il étudie l'art à Paris en 1891 et 1892. Il est peintre, caricaturiste, illustrateur et professeur des beaux-arts. Il travaille pour les journaux montréalais *Le Canada* et *L'Action* comme caricaturiste ; il aurait fait plus de 2 000 caricatures.

¹⁰ David Karel, « Lacas, Émile », *Dictionnaire des artistes ...*, op. cit., p. 439.

¹¹ *Ibid.*, « L'Africain, Eugène », p. 450

Lamarche a exposé avec la Art Association of Montreal et à l'Académie royale canadienne en 1907 et en 1910. Lamarche est également membre de la loge maçonnique l'Émancipation dès novembre 1896, mais démissionne pour cause de déménagement à Boston en 1899, déménagement qui est mentionné dans le journal de Larose. Il semble être de retour à Montréal à la fin de 1909, car Patrice Dutil rapporte qu'il peint le portrait de Godfroy Langlois quand celui-ci quitte son poste de rédacteur au *Canada* en 1910¹².

Joseph Marois

Joseph Marois (?-1907) est peintre et dessinateur de portraits d'après photographies. On croit qu'il a été formé à l'école de l'abbé Chabert à Montréal. Entre autres, il expose des œuvres à l'Académie royale canadienne en 1882 et au Dominion Exhibition de Sherbrooke en 1886¹³.

Jobson Paradis

Jobson Paradis (1871-1926), est peintre, pastelliste, dessinateur, illustrateur, professeur des beaux arts et fonctionnaire (traducteur au Département des mines à partir de 1918). Il étudie l'art à l'Université d'Ottawa, à l'University of Notre Dame en

¹² *Ibid.*, « Lamarche, Ulric E. », p. 456.

Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 125 ; Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 21 novembre 1997, p. 178 ; 15 mars 1898, p. 192 ;

Patrice Dutil, *L'avocat du Diable: Godfroy Langlois et la politique du libéralisme progressiste à l'époque de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, R. Davies, 1994, p. 225.

¹³ David Karel, « Marois, Joseph A. », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 539, 540.

Indiana et se rend à Paris en 1892, où il étudie l'art et expose de ses toiles. De 1899 à 1903 il enseigne à l'University of Notre Dame, Indiana. De retour à Montréal en 1903, il dessine pour *La Patrie* et commence à enseigner le dessin au Monument national (1903-1913) et dans les écoles catholiques de la ville. Entre autres, il expose avec la Art Association of Montreal de 1903 à 1924 et à l'Académie royale canadienne (1904, 1907, 1910, 1920). Selon Karel, l'atelier de Paradis est un « lieu de rassemblement » pour plusieurs peintres montréalais¹⁴.

François-Xavier-Aldéric Rapin

François-Xavier-Aldéric Rapin (1868-1901) est connu comme peintre de genre, paysagiste, décorateur, dessinateur et portraitiste. Il a été l'élève du peintre William Raphaël et aussi de l'abbé Chabert et a poursuivi des études d'art en France en 1891 et 1892. De retour à Montréal, il est devenu professeur de dessin au Conseil des arts et manufactures de Montréal et à l'Académie Saint-Jean-Baptiste et ensuite à Marieville (Québec).

Albert Ratel

On se rappelle d'Albert Ratel (dates inconnues) comme portraitiste, peintre de décors de théâtre et décorateur¹⁵.

¹⁴ *Ibid.*, « Paradis, Jobson », *op. cit.*, p. 613.

¹⁵ *Ibid.*, « Ratel, Albert », p. 678.

Russel

Nous n'avons pu trouver de source qui mentionne un artiste de ce nom. Larose le nomme une seule fois en 1894 : « Été voir l'exposition de peinture de M. Cullen, vu monsieur Russell artiste chez monsieur Notman¹⁶ ».

Jules-Joseph Scherrer

Jules-Joseph Scherrer (1867-1936) descendrait d'un soldat allemand arrivé au Québec vers 1776. Il étudie l'art à l'École des arts et métiers de Lévis et, plus tard, avec l'abbé Chabert à Montréal. Il a séjourné en France pendant deux ans, probablement de 1892 à 1894. Scherrer est peintre, décorateur et portraitiste¹⁷.

Joseph Saint-Charles

Joseph Saint-Charles (1868-1956), portraitiste, paysagiste, décorateur, dessinateur et professeur des beaux-arts, a été formé à l'école de l'abbé Chabert à Montréal et poursuit sa formation en Europe en 1888 en compagnie de Joseph Franchère. Il participe à la commande du curé Sentenne de 1890 à 1895 ; une fois terminé il retourne en Europe en 1897-1898. De retour à Montréal, il devient professeur de dessin, entre autres au Conseil des arts et manufactures de Montréal. Il expose à la

¹⁶ Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 27 janvier 1896, p. 83.

¹⁷ David Karel, « Scherrer, Jules-Joseph », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 739.

Art Association of Montreal (en 1891, 1901 et ensuite régulièrement) et à l'Académie royale canadienne (1895, 1901 et ensuite régulièrement) et en 1894 au Salon des artistes français¹⁸.

2. LES CONNAISSANCES DE LAROSE EN MILIEU ARTISTIQUE :

Dans son journal, Larose mentionne quelques fois seulement les artistes suivants :

Napoléon Bourassa¹⁹

Napoléon Bourassa (1837-1916), d'abord formé comme avocat, se rend en Europe pour y étudier en 1852. Il ouvre un studio à Montréal lorsqu'il revient, trois ans plus tard. Marié à la fille de Louis-Joseph Papineau, il passe beaucoup de temps à Montebello. En plus de la peinture, il est critique, romancier et architecte. Non content de se limiter à la portraiture et la décoration des églises, il s'intéresse à la peinture murale et des toiles historiques, avec un succès mitigé. Son œuvre est considérée comme conservatrice, sans rupture avec la tradition. Il s'intéresse à la formation de la relève, s'entoure d'apprentis et tente d'améliorer l'éducation artistique au Québec²⁰.

¹⁸ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 40, 41.

Aussi : David Karel, « Saint-Charles, Joseph », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 722.

¹⁹ Bourassa est mentionné deux fois en 1906 dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du 19 septembre et 25 novembre 1906, p. 513, 517.

²⁰ Dennis Reid, *A Concise History of Canadian Painting*, Toronto, Oxford University Press, 1988, p. 49.
Aussi : David Karel, « Bourassa, Napoléon », *Dictionnaire des artistes...*, *op. cit.*, p. 112.

William Brymner²¹

William Brymner (1855-1926), né en Écosse, arrive au Canada à l'âge de deux ans. Il étudie au Conseil des arts et manufactures en 1868. En 1878 il se rend à Paris et y étudiera l'architecture, le dessin et la peinture. De retour au Canada en 1886 il entreprend une carrière en enseignement et sera directeur de la Art Association of Montreal de 1886 à 1921 ; il a formé plusieurs générations d'artistes. En 1886, il expose à Londres. Il devient membre de l'Académie royale canadienne en 1886. Au début du XX^e siècle il s'inscrit dans le courant de la modernité ; son enseignement « porte une attention particulière à l'exploration de la peinture²² ».

Clarence Gagnon²³

Clarence Gagnon (1881-1942), par l'influence qu'il aura sur plusieurs générations d'artistes, est considéré comme un des peintres canadiens les plus importants du début du XX^e siècle. Il entame ses études d'art avec William Brymner à l'école des beaux-arts de la Art Association of Montréal à l'âge de seize ans et, plus tard, avec Edmond Dyonnet au Monument national. Il expose au salon de la Art Association dès 1901. Il se lie d'amitié avec Horatio Walker ; ce dernier aura une influence marquée sur l'œuvre de Gagnon. Ses sujets de choix sont les paysages et la paysannerie

²¹ Brymner est mentionné deux fois dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 10 février 1896, p. 86 ; 23 juillet 1905, p. 485.

²² Robert Bernier, *op. cit.*, p. 28, 29, 58, 59.

²³ Gagnon est mentionné deux fois dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, les entrées du : 26 novembre 1898, p. 226 ; 14 octobre 1899, p. 263.

québécoise ; sa facture rappelle celle de l'École de Barbizon. En 1904 il se rend à Paris pour poursuivre ses études en France et effectuera des voyages dans plusieurs pays européens, où il fait des toiles de tendances variées. De retour au Québec, il alterne entre Montréal et Baie-Saint-Paul et séjournera en France périodiquement. Par le fait que sa peinture subit graduellement la tendance impressionniste, au Québec, on le considère comme audacieux pour l'époque. Il acquiert une grande notoriété dans les années 1920 et 1930²⁴.

Eugène Hamel²⁵

Eugène Hamel (1845-1932), neveu de Théophile Hamel (1817-1870), portraitiste, peintre religieux, copiste, professeur de beaux-arts de la région de Québec. Il étudie en Europe de 1868 à 1870 ; de retour à Québec, il prend la relève au studio de son oncle, celui-ci ayant décédé en 1870. Hamel dispensera des cours de peinture dans différentes maisons d'enseignement de la ville de Québec et retournera étudier en Europe de 1881 à 1885 ; lors de son séjour il exécute des toiles religieuses sur commande pour des églises québécoises. À son retour, il rouvre son atelier à Québec. Déçu par le refus de son projet de décoration du nouveau Parlement à Québec, il met fin à sa carrière de peintre et entre dans la fonction publique en tant que surintendant adjoint au Département de la Chasse et Pêche²⁶.

²⁴ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 62, 63, 92, 93.

²⁵ Hamel est mentionné une seule fois dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 26 novembre 1898, p. 226.

²⁶ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 49.

Louis-Philippe Hébert²⁷

Louis-Philippe Hébert (1850-1917) est sculpteur et professeur des beaux-arts. Il se joint aux zouaves pontificaux et en 1869 et se rend en Italie. À son retour, il devient apprenti du sculpteur Rho à Bécancour et en 1873, de Napoléon Bourassa. Il est nommé professeur de dessin à l'École des beaux-arts de Montréal en 1875. De 1879 à 1880, il étudie à Paris et y retournera à quelques reprises. Lorsqu'il rentre au Québec, il se consacre à la décoration des églises. Épris du style gothique, il sculpte des statues qui occupent des niches des décors néo-gothiques des églises, dont la chaire de l'église Notre-Dame de Montréal. Voulant étendre son art au-delà des thèmes religieux, il se consacre de plus en plus aux grands monuments historiques, tels Maisonneuve sur la Place d'Armes de Montréal, Jacques Cartier à Ottawa et des statues historiques destinées à décorer la façade du nouveau parlement à Québec. Son style est académique. Il expose régulièrement ses œuvres à Paris entre 1893 et 1913²⁸.

Ozias Leduc²⁹

Ozias Leduc (1864-1955), peintre autodidacte, est né à Saint-Hilaire et y passera la plus grande partie de sa vie. Sa peinture est fidèle à la peinture traditionnelle, par les

Aussi : David Karel, « Hamel, Joseph-Arthur-Eugène », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 378, 379.

²⁷ Hébert est mentionné une fois dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 14 octobre 1895, p. 67.

²⁸ David Karel, « Hébert, Louis-Philippe », *Dictionnaire des artistes ...*, *op. cit.*, p. 386, 387.

²⁹ Leduc est mentionné trois fois dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, les entrées du 9 octobre 1895, p. 66 ; 13 mars 1897, p. 145 ; 8 avril 1905, p. 476.

thèmes et par les procédés, mais ses œuvres sont intimistes et empreintes d'une pénétration psychologique et d'un sens de mystère qui rappèlent les œuvres du mouvement symboliste, style peu commun au Québec à l'époque. Adolescent, il part pour Montréal et dessine dans l'atelier de la Art Association. Il mène sa carrière loin des regroupements artistiques, sans toutefois les ignorer. Il fait la décoration de plus de 30 églises au Québec, les Maritimes et les États-Unis. De plus, il fait des paysages, de la portraiture, de l'illustration des livres et des décors de théâtre. Ses toiles des années 1910, qui adoptent un style flou inspiré par l'intérêt pour les effets de la lumière « sont d'une surprenante modernité ». Sa peinture est « avant tout la manifestation et l'expression d'un homme sensible et lucide parcourant son chemin comme on poursuit une quête personnelle, par le biais de l'observation et de la réflexion ». Il a enseigné à Paul-Émile Borduas³⁰.

John Lyman³¹

John Lyman (1886-1967) vient d'une famille bourgeoise montréalaise originaire de la Nouvelle-Angleterre, famille qui a une haute appréciation pour l'art. Il découvre l'impressionnisme à Montréal lors d'une exposition en 1906 et entrera à l'académie parisienne Jullian dans l'atelier de Jean-Paul Laurens ; plus tard il a pu travailler avec

³⁰ Robert Bernier, *op. cit.*, p. 66,67.

Aussi : Guy Viau, *La peinture moderne au Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 2-16.

Laurier Lacroix, dir., *Ozias Leduc : Une œuvre d'amour et de rêve*, Québec, Musée du Québec, 1996, p. 19-22.

³¹ Lyman est mentionné une seule fois dans le journal de Larose et cette visite est infructueuse : Ludger Larose, *Livre de dépenses, op. cit.*, l'entrée du 28 novembre 1895, p. 74.

Matisse. Peintre contemplatif, Lyman travaille avec des formes simplifiées et des sujets immobilisés. Ces tableaux expressionnistes et innovateurs ont fait scandale à Montréal en 1913³².

Maurice Prendergast³³

Maurice Prendergast (1859-?) est né à Terre-Neuve et élevé à Boston. Il étudie à Paris de 1892 à 1894, où il devient un intime de James Wilson Morrice. Il revient au Canada en 1894³⁴.

³² Guy Viau, *op. cit.*, p. 22-28.

³³ Prendergast est mentionné une seule fois dans le journal de Larose : Ludger Larose, *Livre de dépenses*, *op. cit.*, l'entrée du 4 août 1896, p. 114.

³⁴ Dennis Reid, *op. cit.*, p. 132, 133, 171.

ANNEXE 4

LES 36 REVUES ET PÉRIODIQUES MENTIONNÉS DANS LE JOURNAL DE L'AROSE

(Achetés en copies individuelles ou en abonnement, 1894-1906)

Année de l'entrée	Nom de l'imprimé :
1894	<i>Annales politiques et littéraires</i> ¹
1895	<i>La Liberté</i> <i>Saturday Times</i> <i>La Clinique de De Martigny</i> ²
1895-1896	<i>Munsey's Review</i> ³
1896-1898	<i>Le Réveil</i> ; renouvelé en 1897 ⁴
1897	<i>L'Art musical</i> ; renouvelé en 1897 et en 1898 <i>Le Circulaire</i> <i>L'instruction publique</i> <i>La République</i> <i>Bulletin astronomique de France</i> ; renouvelé 1898-1903 ⁵
1897-1898	<i>Dominion Review</i> ; renouvelé en 1898 ⁶
1898	<i>Voyages artistiques</i> <i>Bulletin astronomique de Belgique</i> ; renouvelé en 1899 <i>La Petite Revue</i> ⁷

¹ Ludger Larose, *Livre de dépenses*, juillet 1894 à octobre 1915, Montréal, l'entrée du 24 octobre 1894, p. 16.

² *Ibid.*, les entrées du : 6 juillet 1895, p. 52 ; 6 juillet 1895, p. 52 ; 10 juillet 1895, p. 53.

³ *Ibid.*, les entrées du : 31 décembre 1895, p. 79 ; 10 septembre 1896, p. 62.

⁴ *Ibid.*, les entrées du : 2 mai 1896, p. 100 ; 1 juillet 1897, p. 161.

⁵ *Ibid.*, les entrées du : 5 janvier 1897, p. 136 ; 23 octobre 1897, p. 176 ; 22 octobre 1898, p. 221 ; 19 juillet 1897, p. 163 ; 1 août 1897, p. 165 ; 17 septembre 1897, p. 171 ; 22 octobre 1897, p. 175 ; 2 février 1898, p. 188 ; 21 décembre 1898, p. 229 ; 19 décembre 1900, p. 300 ; 18 décembre 1901, p. 338 ; 19 janvier 1903, p. 382.

⁶ *Ibid.*, les entrées du 1 janvier 1898, p. 184 ; 4 août 1898, p. 210.

⁷ *Ibid.*, les entrées du : 20 février 1898, p. 189 ; 15 mars 1898, p. 192 ; 18 janvier 1899, p. 233 ; 31 décembre 1898, p. 231.

1899	<i>Revue hypnotique de Paris</i> ⁸
1900	<i>American Art Annual</i> <i>Lucifer</i> ; renouvelé en 1901-1903 <i>Le Figaro</i> <i>Revue des chefs d'œuvre</i> ⁹
1901	<i>International Socialist Review</i> ; renouvelé en 1903 <i>La Lumo</i> <i>Bulletin d'éducation</i> ; renouvelé 1902-1905 ¹⁰
1902	<i>Appeal to Reason</i> ; renouvelé pour 1903 <i>Auer Light</i> ¹¹
1903	<i>Le Libertaire</i> <i>Revue de la « Société de Milwaukee¹² »</i> [sic]
1904	<i>Revue Universala</i> <i>Journal ouvrier</i> Abonnement à une revue britannique inconnue <i>Globe Trotter</i> ¹³
1905	<i>Revue scientifique</i> <i>Bulletin du Pacifisto</i> <i>Linguo Internacia</i> ¹⁴
1906	<i>Gazette municipale</i> <i>Canada</i> (peut-être <i>Le Canada</i>) ¹⁵

⁸ *Ibid.*, l'entrée du 15 mars 1899, p. 240.

⁹ *Ibid.*, les entrées du : 14 janvier 1900, p. 273 ; 6 mars 1900, p. 278 ; 7 mars 1901, p. 307 ; 17 janvier 1902, p. 342 ; 19 janvier 1903, p. 382 ; 8 février 1900, p. 275 ; 3 mai 1900, p. 284.

¹⁰ *Ibid.*, les entrées du : 18 décembre 1901, p.338 ; 19 janvier 1903, p. 382 ; 19 novembre 1901, p. 335 ; 19 janvier 1903, p.382 ; 19 janvier 1903, p. 382 ; 11 mars 1905, p. 474 ; 19 décembre 1900, p. 300 ; 18 décembre 1901, p. 338 ; 23 décembre 1903, p. 428 ; 11 mars 1905, p. 474.

¹¹ *Ibid.*, les entrées du : 17 janvier 1902, p. 342 ; 19 janvier 1903, p. 382 ; 1 mars 1902, p. 347.

¹² *Ibid.*, les entrées du : 6 juillet 1903, p. 406 ; 10 août 1903, p. 411.

¹³ *Ibid.*, les entrées du : 14 avril 1904, p. 441 ; 23 mai 1904, p. 445 ; 30 septembre 1904, p. 457 ; du 8 décembre 1904, p. 464.

¹⁴ *Ibid.*, les entrées du : 19 avril 1905, p. 477 ; 6 septembre 1905, p. 488 ; 19 avril 1905, p. 477 ; 2 octobre 1905, p. 490.

¹⁵ *Ibid.*, les entrées du : 3 janvier 1906, p. 496 ; 21 juin 1906, p. 531.

ANNEXE 5

INVENTAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LUDGER LAROSE

Source : *Inventaire des biens de feu Ludger Larose, Chapitre troisième: Inventaire des livres de la bibliothèque dans la salle à manger, le 23 décembre 1915, Dépôt des greffes des notaires, Palais de justice de Montréal, 43 pages.*

N.B. Nous avons copié cette liste de façon à ce qu'elle se conforme le plus exactement possible à l'originale, de 18 pages, recto-verso, écrite à la main.

Récapitulation Actif

1 ^e Tableaux et œuvres d'art, et		\$932.00
2 ^e Mobilier	1	261.79
3 ^e Argent en caisse		5.00
4 ^e Argent en banque		130.00
5 ^e Créances		1,908.37
6 ^e Immeubles		25,230.00
7 ^e Pourcentage payé sur actions "La Provinciale		995.00
		<hr/>
		\$28,58
		0.32

Passif

Dettes passives 24,726.61

Excédant de l'actif sur le
passif _____

\$3,853.71

Inventaire de la bibliothèque de feu Ludger Larose

Volumes	Victor Hugo	\$ ¢
8	<i>Les Misérables</i> , Paris, Librairie J. Hetzel, gr in $\frac{12}{2}$ reliés broches – prises @ 10 chacun	80
1	<i>Le Pape ; La Pitié suprême</i> , Paris, J. Hetzel, gr in $\frac{12}{2}$ relié broche prise @	10
1	<i>Fantine</i> , Paris, Hachette Cie., 1884, gr in $\frac{12}{2}$ relié broche prise 10	
2	Mollière, <i>Œuvres</i> , Paris, Lefèvre, 1838, gr in $\frac{12}{2}$ relié carton – prises a 15¢ chacun	30
1	F. Robin, <i>Théâtre de Sophocle</i> , Paris, Pourchet, 1850 - gr in $\frac{12}{2}$ relié - carton prise @	15
1	Victor Hugo, <i>Le dernier jour d'un condamné</i> , Paris C. Lahine – relié - toile - gr in $\frac{12}{2}$ prise @	15
2	<i>Chefs-d'œuvre du XVIII siècle</i> , G. Parr Éditeur – reliés basane - gr in $\frac{12}{2}$ prises @ 20¢ chacun	40
1	Jules Lemaitre, <i>Myrrha</i> , Paris, Lecène, Oudin Cie, 1894, relié demi- chagrin gr in $\frac{12}{2}$ prise @ 20	
1	F. Lemestre, <i>Fables de Lafontaine</i> , Paris, Garnier – 1875 - relié carton - gr in $\frac{12}{2}$ prise @	15
1	Arsène Bessette, <i>Le Débutant</i> , 1914, St-Jean, Canada Français Cie de Publication, relié - broche - gr in $\frac{12}{2}$ – prise @	10
1	Jean Richepin, <i>Les Blasphèmes</i> , Paris, Charpentier, 1899, – relié broche - gr in $\frac{12}{2}$ prise @	10
1	Guy de Maupassant, <i>Le Horla</i> , Paris, Ollendorff, 1893 – relié broche gr in $\frac{12}{2}$ prise @	10
		\$2.65

		491
		\$ ¢
Volumes		Rapporté 2.65
1	Hall Baine, <i>The Christian</i> , New York, D. Appleton – 1903 - gr in ¹² relie carton prise @	15
1	Paul E. Prévost, <i>L'Épreuve</i> , Montréal, Alp. Pelletier - 1900 gr in ¹² relie broche prise @	05
1	Ed Rostand, <i>Les Romanesques</i> , Paris, Charpentier, 1899 - gr in ¹² relie broche prise @	05
1	Ed Rostand, <i>L'Aiglon</i> , Paris, Charpentier, 1899 - gr in ¹² relie broche prise @	10
Émile Zola		
1	<i>Rome</i> , 1896	} Tous imprimés par Eug. Fasquelle – grandeur in ¹² reliés – demi chagrin – prises @ 20¢ chacun 13 volumes 2.60
1	<i>Les Romanciers Naturalistes</i> , 1895	
1	<i>L'Argent</i> , 1901	
1	<i>Paris</i> , 1898	
1	<i>L'œuvre</i> , 1893	
1	<i>L'assommoir</i> , 1893	
1	<i>La Terre</i> , 1893	
1	<i>La Débâcle</i> , 1893	
1	<i>Fécondité</i> , 1900	
1	<i>Travail</i> , 1901	
1	<i>Germinal</i> , 1898	
1	<i>Lourdes</i> , 1894	
1	<i>Nouveaux contes a Ninon</i> , 1889	
1	E. Renan, <i>Vie de Jésus</i> , Paris, C. Levy – 1893 - gr in ¹² - relie demi chagrin prise @	20
1	E. Renan, <i>Souvenirs d'enfance et de jeunesse</i> , Paris, C. Levy, 1893, gr in ¹² relie demi-chagrin prise @	20

\$6.00

			492
		Rapporté	6.00
Volumes			
1	Montesquieu, <i>Lettres persanes</i> , Paris, Bibliothèque nationale, 1888, relié basane in 32° prisé @		05
1	La Fontaine, <i>Contes et nouvelles</i> , Paris, Bibliothèque nationale, 1888, relié basane in 32° prisé @		05
12	G. Grote, <i>Greece</i> , New-York, 1900, Colliers & Sons, relié toile in 12° prisé @ 15¢		1.80
6	E. Gibbon, <i>Roman Empire</i> , New-York, 1901, Colliers & Sons, relié toile in 12° prisé @ 15¢		90
4	W. Menzel, <i>Germany</i> , New-York, 1902, Colliers & Sons, relié toile in 12° prisé @ 15¢		60
2	W. Scott, <i>Scotland</i> , New-York, 1901, Colliers & Sons, relié toile in 12° prisé @ 15¢		30
1	Reinach, <i>Cent ans après</i> , Paris, Dentu in 18° broché prisé @		01
3	Schopenhauer, <i>Le Monde comme volonté</i> , Baillièrè et Co., 1890, Paris, relié demi-chagrin in 12° prisé @ 20¢ chacun		60
1	P. Janet, <i>La Crise philosophique</i> , Paris, Baillièrè, 1865, relié basane in 18° prisé @		05
1	J. Novicon, <i>La Guerre et ses prétendus Bienfaits</i> , Paris, Colin Co., 1894, relié demi-chagrin in 18° prisé @		15
1	Létourneau, <i>Science et matérialisme</i> , Paris, Reinwald, 1891, relié basane in 12° prisé @		15
		À reporter	\$10.66

Volume	Rapporté	10.66
1	Buchner, <i>Force and Matter</i> , New-York, P. Eckler, 1891, in 12° relié toile prisé @	15
1	Dreyfus, <i>L'évolution des mondes et des sociétés</i> , Paris, Baillièrè et Co., 1893, relié toile in 12° prisé @	15
1	Vandervelde, <i>Essais socialistes</i> , Paris, 1906, F. Alcan, relié toile in 12° prisé @	15
1	Bourgeois, <i>La Solidarité</i> , Paris, F. Alcan, 1907, relié toile in 12° prisé @	15
1	Zeigler, <i>La Question sociale</i> , Paris, 1893, F. Alcan, relié demi-chagrin in 18° prisé @	15
1	Bourdeau, <i>Pensées et fragments</i> , Paris, F. Alcan, 1894, relié demi-chagrin in 18° prisé @	15
1	G. H. Heron, <i>Why I am Socialist</i> , Chicago, Kerr Co., relié basane in 32° prisé @	02
1	Lefevre, <i>La Philosophie</i> , Paris, Reinwald, 1884, relié toile in 18° prisé @	10
1	A. Schopenhauer, <i>La Sagesse dans la vie</i> , Paris, F. Alcan, 1892, relié demi-chagrin in 12° prisé @	15
1	J. Lulbock, <i>Le Bonheur de vivre</i> , Paris, F. Alcan, 1894, relié basane in 18° prisé @	10
1	A. Puissant, <i>Erreurs et préjugés</i> , Paris, Germer, 1873, relié toile in 18° prisé @	05
1	<i>Looking Backward</i> , broché in 18° prisé @	05
2	H. Taine, <i>De l'Intelligence</i> , Paris, Hachette, 1888, relié basane in 18° prisé @ 15¢	.30
	Rapporté	12.33

Volumes

1	Guy de Maupassant, <i>La Main gauche</i> , Paris, Ollendorff, 1896, relie demi-chagrin - gr in ¹² prise @	20
1	Rabelais, <i>His Works</i> , London, Chatto and Windris, relie toile gr in ¹² - prise @	25
1	J. Racine, <i>Théâtre complet</i> , Paris, Didot, 1850, relie carton gr in ¹² - prise @	15
1	P. L. Courier, <i>Œuvres de</i> , Paris, Didot, 1877, relie demi chagrin - gr in ¹² - prise @	20
1	Anatole France, <i>La Révolte des anges</i> , Paris, C. Levy, 1914, relie broche - gr in ¹² prise @	10
1	J. J. Rousseau, <i>Confessions</i> , Paris, Didot, 1853, relie basane - gr in ¹² prisé @	15
1	Lesage, <i>Histoire de Gil Blas</i> , Paris, Didot, 1859, relie basane - gr in ¹² prise @	15
1	Cervantes, <i>Don Quichotte</i> , Paris, Corbet Aîné, 1839, relie basane - gr in ⁸ prise @	15
1	Defoe, <i>Robinson Crusoe</i> , New York, F.M. Lupton Co., relie broché - gr in ¹² prise @	10

 À reporter

\$13.78

Volumes	Rapporté	495 13.78
1	Henry K. Liewkiewicz, <i>Quo Vadis</i> , Toronto, G.N. Morang Co., 1897, relie broché gr in ¹² - prise @	10
1	J. Michelet, <i>Du Prêtre, de la femme, de la famille</i> , Paris, Hachette, 1845, relie basane - gr in ¹² prise @	15
1	J. Michelet, <i>L'Amour</i> , Paris, C. Levy, 1894, relie demi chagrin gr in ¹² prise @	15
1	Fénelon, <i>Les Aventures de Télémaque</i> , Paris, Garnier, 1875, relie ½ chagrin gr in ¹² prise @	20
1	J. J. Rousseau, <i>Émile</i> , Paris, Garnier, relie demi chagrin - gr in ¹² prise @	20
3	W. Irving, <i>Voyages de Christophe Colomb</i> , Paris, Chas Gosselin, 1833, reliés basane gr in ¹² prise @ 15¢ chacun	45
2	X. Marimier, <i>Lettres sur l'Amérique</i> , Paris, E. Plou, 1881, reliés basane - gr in ¹² prises @ 15¢ chacun	30
1	Witkowski, <i>Anecdotes médicales</i> , Paris, Steinheil, relie demi chagrin gr in ¹⁸ prise @	05
1	Witkowski, <i>La Médecine Littéraire</i> , Paris, Flamarion, 1881, broche in ¹⁸ relie broche prise @	05
1	Witkowski, <i>Les Drôleries médicales</i> , Paris, Steinheil, relie broche - gr in ¹⁸ prise @	05
À reporter		\$15.48

Volumes	Rapporté	496
1	Duruy, <i>Histoire des temps modernes, de 1453 à 1789</i> , Paris, Hachette, 1863, relie demi chagrin - gr in ¹² prise @	20
1	F. Noël, <i>Dictionnaire de la fable</i> , Paris, Le Normand, 1821, relie carton - grandeur in ¹⁸ prise @	10
1	Bédard, <i>Études et récits</i> , Montréal, Dumont, relie broche gr in ¹² prise @	05
1	Duruy, <i>Histoire du Moyen-âge</i> , Paris, Hachette, 1877, relie Demi chagrin gr in ¹² prise @	15
1	E. Petitot, <i>Les Grands esquimaux</i> , Paris, E. Plou, 1887, relie basane in ¹² prise @	15
1	Marco Polo, <i>Deux voyages en Asie</i> , Paris, Chas de la Grave, 1888, relie toile - in ¹² prise @	05
1	N. de Touviel, <i>Expéditions polaires</i> , Chas. Bayle, Paris, 1892, relie basane - in ¹⁸ prise @	05
1	F. de Lanoye, <i>Le Nil et ses sources</i> , Paris, Hachette, 1872, relie toile in ¹² prise @	05
1	Mouhot, <i>Voyage de Siam de Cambodge</i> , Paris, Hachette, 1883, - relie toile in ¹² prise @	05
À reporter		\$16.33

Volumes	Rapporté	16.33
1	Maria Monk, <i>Herself</i> , Philadelphia, Peterson, relie toile in ¹² prise @	05
1	De Lanessan, <i>Le Transformisme</i> , Paris, Octave Douin, 1883, relie basane - in ¹² prise @	15
1	Huxley, <i>La place de l'homme dans la nature</i> , Paris, Paris, Baillière, 1891, relie basane - in ¹² prise @	15
1	Foote, <i>Rights of Animals</i> , London, Geo Bell, 1896, relie basane in ¹⁸ prise @	10
1	Lubbock, <i>Beauties of Nature</i> , London, McMillan Co., 1895, relie toile in ¹⁸ prise @	05
1	Odysse – Barot, <i>Philosophie de l'histoire</i> , Paris, Baillière, 1864, relie basane in ¹² prise @	05
1	Edwards, <i>Zoologie</i> , Paris, Garnier, 1886, relie demi chagrin in ¹² prise @	20
1	Maeterlinck, <i>L'Intelligence des fleurs</i> , Paris, Charpentier, 1910, relie broche - in ¹² prise @	05
1	Masse, <i>L'Histoire d'une bouchée de pain</i> , Paris, Hetzel, relie demi chagrin in ¹² prise @	20

À reporter

17.33

Volumes	Rapporté	
		498
		17.33
1	Withowski, <i>Les Joyeusetés de la Médine</i> , Paris, Steinhil, relie broche - gr in ¹⁸ prise @	05
1	E. Jesuses, <i>Petit cour de mythologie</i> , Paris, Hachette, 1876, relie carton gr in ¹⁸ prise @	05
2	R. de la Pierre, <i>Une Colonie féodale en Amérique</i> , Paris, Plou, 1889, relie ½ chagrin gr in ¹² prises @ 20¢ chacun	40
1	Gréard, <i>Lettres d'Adélarde et de Louise</i> , Paris, Garnier, relie demi chagrin gr in ¹² prise @	20
1	F. Colomb, <i>Christophe Colomb</i> , Paris, Mauris Drayfous, relie demi chagrin gr in ¹² prise @	20
5	Taine, <i>Histoire de la littérature anglaise</i> , Paris, Hachette, 1885, relies demi chagrin gr in ¹² prises @ 20¢ chacun	1.00
2	Thierry, <i>Temps mérovingiens</i> , Paris, Turne Cie, 1860, relies basane gr in ¹² prises @ 15¢	30
1	Nord Euskiold, <i>Lettres</i> , Paris, Drayfous, relies demi chagrin gr in ¹² prise @	20
1	De Marles, <i>Histoire de l'Île la Domingue</i> , Tours, Maine Cie, relie carton gr in ¹² prise @	05
	À reporter	19.78

Volumes	Rapporté	500 20.63
1	<i>Intelligence des Animaux</i> , Paris, 1886, relie toile - in ¹² prise @	05
1	Edwards, <i>Zoologie</i> , Paris, Masson, 1888, relie toile in ¹² prise @	10
1	Edwards, <i>Anatomie et physiologie</i> , Paris, Masson, 1887, relie toile in ¹² prise @	10
2	Duclos, <i>Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis</i> , Montréal, Librairie Évangélique, relie toile - in ⁸ prise @ 25¢ chacun	50
1	Salt, <i>Les droits de l'animal</i> , Paris, Welter, 1900, relie basane in ¹² prise @	15
1	Salt, <i>Humanitarianisme</i> , London, Reeves, 1893, relie basane in ¹² prise @	15
1	Max Collingnon, <i>Mythologie de la Grèce</i> , Paris, Cantin, relie toile, in ⁸ prise @	10
1	De Quatrepages, <i>L'espèce humaine</i> , Paris, Baillièrè Cie, 1879, relie toile in ⁸ prise @	10
1	Buffon, <i>Oiseaux</i> , Paris, Dumesnil, 1886, relie carton in ⁸ prise @	10
À reporter		21.98

		Rapporté	21.98
Volumes			
2	Balzac, <i>Les Parents pauvres</i> , Paris, C. Lévy, 1891 et 1893, relie basane in ¹² Prisé @ 15¢ chacun		30
1	Pierson Seed, <i>Thoughts for Public Speakers</i> , New York, Funk & Wagnalls Co., relié toile in ¹² Prisé @		20
1	J. A. Decourtemanche, <i>Fables turques</i> , Paris, E. Leroux, 1882, broché in ¹⁸ Prisé @		05
1	J. J. Rousseau, <i>Julie</i> , Paris, Garnier, broché in ¹² Prisé @		05
1	J. Rivière, <i>Recueil de contes populaires</i> , Paris, E. Leroux, 1882, broché in ¹⁸ Prisé @		05
1	F. Queyrat, <i>La Logique chez l'enfant et sa culture</i> , Paris, F. Alcan, 1911, broché in ¹² prisé @		05
1	<i>Bibliothèque des sciences contemporaines</i> , Paris, C. Reinwald, relié toile in ¹² ° prisé @		05
1	L. Larchey, <i>Les excentricités du langage</i> , Paris, Dentu, relié Basane 1862 in ¹⁸ prisé @		05
	Louis Veuillot, <i>Les libres-penseurs</i> , Paris, V. Palme, 1872, relié basane in ¹² °		1
1	F. H. Vizetelly, <i>A Desk Book of Errors in English</i> , New-York Funk & Wagnalls, relié toile in ¹² ° prisé @		05
1	J. C. Fernald, <i>English Synonyms and Antonyms</i> , New-York Funk & Wagnalls, relié toile in ¹² ° prisé @ 15		
	À reporter		23.03

		502
Volumes	Rapporté	23.03
1	A. De Lapparent, <i>L'Écorce terrestre</i> , Paris, Masson Co., brochure / ¹⁸ prisé @	02
1	C. Flamarion, <i>Les Reves étoilés</i> , Paris, Flamarion, relie Basane -in ¹⁸ prisé @	05
1	C. Flamarion, <i>Lunien</i> , Paris, Flamarion, relie basane in ¹⁸ prisé @	05
1	H. Lavoie, <i>La Musique</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in ¹² ° prisé @ 10	
1	Gerspach, <i>La Mosaïque</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @ 10	
1	A. de Lostalot, <i>La Gravure</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @ 10	
1	J. Adeline, <i>Lexique des termes d'art</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @	10
1	E. Muntz, <i>La Tapisserie</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @ 10	
1	C. Bayet, <i>Histoire de l'art</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @	10
1	M. Paléologue, <i>L'Art chinois</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @	10
1	G. Lafenestre, <i>Peinture italienne</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @	10
1	H. Havard, <i>Peinture hollandaise</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @	10
2	A. de Champeaux, <i>Le Meuble</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @ 10¢	20
À reporter		24.25

		Rapporté	24.25
Volumes	Henri du Clengion, <i>La Création de l'homme</i> , Paris, Flammarion, 1887, relie cuir - in ⁸ prisé @		40
1			
	« Société astronomie de France », Paris, 1897 à 1903, reliés demi chagrin in ⁸ prisés @ 30¢ chacun 2.10		
7			
	A. Guilemen, « Le Beau et le mauvais temps », Paris, Hachette Cie, 1897 à 1903 – relié demi chagrin relie demi chagrin in ¹⁸ prise @		10
1			
	Ls. Rachet, <i>Science et le christianisme</i> , Paris, Hachette Cie, 1872, relie Basane in ⁸ prise @		10
1			
	<i>Enquêtes sur la guerre et le militarisme</i> , Paris, Schelcher, relie basane / ⁸ prisé @		15
1			
	Margalle et Zurcher, <i>Les Météores</i> , Paris, Hachette Cie, 1867, relie basane in ¹⁸ prise @		10
1			
	L. Simonin, <i>Les Merveilles du monde Souterrain</i> , Paris, Hachette, 1874, relie toile in ¹⁸ prise @		10
1			
	G. Flammarion, <i>La Pluralité des mondes</i> , Paris, relie basane in ¹⁸ prise @		10
1			
	A. Guilemen, <i>La Lune</i> , Paris, Hachette, 1889, relié demi chagrin in ¹⁸ prise @		15
1			
	C. Flammarion, <i>Les Merveilles célestes</i> , Paris, Hachette, 1867, relie basane in ¹⁸ prise @		10
1			
	A. Guilemen, <i>Le Soleil</i> , Paris, Hachette, 1883, relie demi chagrin in ¹⁸ prise @		15
1			
À reporter			25.80

		Rapporté	27.47
Volumes			
1	<i>American Art Annual</i> , N. Lery, 1898, New-York, in 8° relié toile prisé @		10
1	E. Véron, <i>L'Esthétique</i> , Paris, C. Reinwald, 1878, relié toile in 12° prisé @		10
1	J. G. Vibert, <i>La Science de la peinture</i> , Paris, P. Ollendorff, 1891, relié basane in 18° prisé @		10
1	E. Chesneau, <i>Peinture anglaise</i> , Paris, A. Quantin, relié toile in 12° prisé @		10
2	H. Taine, <i>Philosophie de l'art</i> , Paris, Lit. Hachette, 1881, in 12° relié basane prisé @ 10¢		20
2	J. Ruskin, <i>Modern Painters</i> , Kent. G. Allen, 1883, relié toile in 12° prisé @ 10¢ chacun		20
1	P. Souriau, <i>L'Imagination de l'artiste</i> , Paris, Hachette Co., 1901, in 18° relié basane. prisé @		10
1	A. Lefevre, <i>Les Merveilles de l'architecture</i> , Paris, Hachette Co., 1880, relié basane in 18° prisé @		10
1	F. de Lasteyrée, <i>Histoire de l'orfèvrerie</i> , Paris, Hachette Co., 1875, relié basane in 12° prisé @		10
1	A. Sauzay, <i>La Verrerie</i> , Paris, Hachette, relié toile. 1876. in 12° prisé @		10
1	V. Cousin, <i>Du Vrai, du beau et du bien</i> , Paris, Didier, 1855, relié basane in 12° prisé @		10
1	F. R. Lenormant, <i>Monnaies et médailles</i> , Paris, A. Quantin, relié basane in 18° prisé @		10
1	Bouvier, <i>Manuel des confesseurs</i> , Paris, Satanas, relié demi-chagrin in 12° prisé @		15
À reporter			29.02

		Rapporté	29.02
Volumes	De Greef, <i>La Transformisme social</i> , Paris, F. Alcan, 1895, relié basane in 12° prisé @		20
1			
	Letourneau, <i>L'Évolution religieuse</i> , Paris, Vigot frères, 1898, relié basane in 12° prisé @		20
1			
	Guillot, <i>L'Art au point de vue sociologique</i> , Paris, F. Alcan, 1889, relié demi-chagrin in 12° prisé @		20
1			
	J. Izoulet, <i>La Cité moderne</i> , Paris, F. Alcan, 1901, broché in 12° prisé @		10
1			
	Novicon, <i>Les Gaspillages</i> , Paris, F. Alcan, 1899, broché - in 12° prisé @		05
1			
	Metchnikoff, <i>Étude sur la nature humaine</i> , Paris, Masson Co., 1903, broché in 12° prisé @		05
1			
	Darwin, <i>L'Expression des émotions</i> , Paris, Reinwald Co., 1877, relié toile in 12° prisé @		10
1			
	Schach, <i>La Physionomie chez l'homme et chez les animaux</i> , Paris, Baillièrè fils, 1887, relié toile in 12° prisé @		15
1			
	P. Mathat, <i>L'Avenir de l'ouvrier</i> , Paris, P. Dupont, 1892, brochure in 8° prisé @		10
1			
	J. J. Monlinié, <i>Leçons sur l'homme</i> , Paris, Reinwald, 1878, relié toile in 12° prisé @		15
1			
	H. Spencer, <i>La Science sociale</i> , Paris, Baillèrè, 1877, relié toile in 12° prisé @		15
1			
	Goupil, <i>Panorama des passions</i> , Paris, Renauld, 1879, broché in 18° prisé @		02
1			
	E. Rostand, <i>L'action sociale</i> , Paris, F. Alcan, 1907, broché in 8° prisé @		05
1			
	Lyndall, <i>Religion et socialisme</i> , relié basane in 12° prisé @		15
1			

À reporter

30.19

		507
		Rapporté 33.31
Volumes		
1	N. Sheppard, <i>Before an Audience</i> , New York, Funk & Wagnalls, relié toile in 12° prisé @	10
1	F. Ayres, <i>The Essentials of Elocution</i> , New York, Funk & Wagnalls, relié toile in 12° prisé @	10
1	G. Kleiser, <i>How to Speak in Public</i> , New York, Funk & Wagnalls, 1912, relié toile in 12° prisé @	10
1	G. Kleiser, <i>How to Develop Power and Personality in Speaking</i> , New-York, Funk & Wagnalls, 1912, relié toile in 12° prisé @	10
1	J. C. Fernald, <i>Connectives of English Speech</i> , New York, Funk and Wagnalls, relié toile in 12° prisé @	10
	H. G. Bell, <i>The Mechanism of Speech</i> , New-York, Funk & Wagnalls, 1911, relié toile in 8° prisé @	10
10	F. W. Halsey, <i>Great Epochs in American History</i> , New York, Funk & Wagnalls, relié basane in 18° prisé @ 5¢ chacun	50
1	Buffon, <i>Le Style</i>	Tous brochés de Bibliothèque Nationale Paris in 32° 11 Vols à 1¢ chacun
1	Shakespeare, <i>Macbeth</i>	
1	De la Boetie, <i>Discours</i>	
2	Le Sage, <i>Le Diable boiteux</i>	
1	Le Sage, <i>Turcaret</i>	
1	Demaistre, <i>Voyage autour de ma chambre</i>	
1	D'Alembert, <i>Destruction des Jésuites</i>	
1	Diderot, <i>Mélanges philosophiques</i>	
1	Florian, <i>Fables</i>	
1	Prévost, <i>Manon Lescault</i>	
À reporter		34.52

		509
		69.87
Volumes		Rapporté
1	A. Marie, <i>La Démence</i> , Paris, O. Doin, 1906, broché in 18° prisé @	05
1	A. Binet, <i>Les Révélations de l'écriture</i> , Paris, F. Alcan, 1906, broché in 12° prisé @	05
1	Schooling, <i>Handwriting and Expression</i> , London, Paul, French, Tronta Co., 1892, relié toile in 12° prisé @	12
1	Padioleau, <i>La Médecine morale</i> , Paris, Baillièrè, 1864, broché in 12° prisé @	02
1	Kostyleff <i>Le Mécanisme cérébral</i> , Paris, F. Alcan, 1914, broché in 12° prisé @	05
1	P. Bonnier, <i>L'Action directe sur les sens nerveu</i> , F. Alcan, Paris, 1913, broché in 12° prisé @	05
1	Gilbert, <i>Sémiologie nerveuse</i> , Paris, Baillièrè, 1911, relié toile in 12° prisé @	15
1	Duperine, <i>Du Système nerveux</i> , Paris, Masson, 1914, relié toile in 12° prisé @	50
1	De Thiersault, <i>L'Origine des Indiens du Nouveau monde et de leurs civilizations</i> , Paris, Leroux, 1883, broché in 8° prisé @	10
1	Germont, <i>La Pathologie de l'esprit</i> , Paris, Baillièrè, 1883, relié basane in 12° prisé @	15
2	De Rosny, <i>L'Atlantide historique</i> , Paris, Leroux, 1902, broché in 12° prisé @	02
À reporter		71.13

		512
		73.24
Volumes	Rapporté	
1	Colson, <i>La Plaque photographique</i> , Paris, Carré et Naud, 1897, relié toile in 12° prisé @	05
1	Londe, <i>La Photographie instantanée</i> , Paris, Villars et fils, 1897, broché in 18° prisé @	02
1	Lumière, <i>Les développeurs organiques</i> , Paris, Villars et fils, broché 1893 in 18° prisé @	02
1	Hassriedter, <i>Papier photographique</i> , Paris, Villars et fils, 1898, broché in 18° prisé @	02
1	Berget, <i>Photographie des couleurs</i> , Paris, Villars et fils, 1891, broché in 18° prisé @	02
1	Blaserna, <i>Le Son et la musique</i> , Paris, Baillières Cie., 1877, relié toile in 12° prisé @	10
1	Rood, <i>Des Couleurs</i> , Paris, Baillière Cie., 1891, relié toile in 12° prisé @	10
1	Guillemin, <i>La télégraphie et le téléphone</i> , Hachette Cie, Paris, 1886, relié demi-chagrin Baillière Cie., 1891, relié toile in 18° prisé @	10
1	Salt, <i>Logic of Vegetarianism</i> , London, Ideal Publishing, 1899, relié toile in 18° prisé @	05
1	Crépieux, Jamin, <i>L'Écriture et les caractères</i> , Paris, F. Alcan, 1908, broché in 12° prisé @	05

Volumes	Rapporté	74.59
1	A. Bain, <i>La Science de l'éducation</i> , Paris, J. B. Baillièrre, 1884, relié toile in 12 ^o prisé @	10
1	H. Spencer, <i>De l'Éducation</i> , Paris, B. Baillièrre, 1894, relié demi-chagrin in 12 ^o prisé @	15
1	Gugan, <i>Éducation et hérédité</i> , Paris, Baillièrre, 1892, relié demi-chagrin in 12 ^o prisé @	15
1	Iseytline et Jaubert, <i>La Liberté dans l'école</i> , Paris, Savine, 1888, broché in 12 ^o prisé @	05
1	J. L. de Lanessan, <i>L'Éducation de la femme, moderne</i> , Paris, F. Alcan, 1908, broché in 12 ^o prisé @	05
1	Galine, <i>L'Éclairage</i> , Paris, Dunot, 1904, relié cuir in 12 ^o prisé @	20
1	G. Lissandier, <i>La Houille</i> , Paris, Hachette Cie, 1869, relié toile in 12 ^o prisé @	05
1	Coudurier, <i>Directeurs et contremaîtres</i> , Paris, Dunot et Pinat, 1909, broché in 12 ^o prisé @	10
1	A. Larbalétrier, <i>La tourbe</i> , Paris, Masson Cie., broché in 12 ^o prisé @	05
1	J. Lefevre, <i>La liquéfaction des gaz</i> , Paris, Masson Cie, relié toile in 12 ^o prisé @	10

Volumes	Rapporté	75.59
1	J. Lefevre, <i>L'Éclairage</i> , Paris, Masson Cie, relié toile in 12° prisé @	10
1	Defoys et Pittet, <i>Système d'éclairage</i> , Paris, Masson Cie, relié toile in 12° prisé @	10
1	Pozzi, Escot, <i>Analyse des gaz</i> , Paris, Masson Cie, relié toile in 12° prisé @	10
1	Veber, <i>L'Éclairage</i> , Paris, Dunot et Pinat, 1906, relié toile in 12° prisé @	10
1	Noistrom, <i>Pete and Lignite</i> , Ottawa, 1908, broché in 12° prisé @	05
1	L. Colomer, <i>Combustibles industriels</i> , Paris, Dunot et Pinat, 1906, relié toile in 8° prisé @	15
1	Wickersheimer, <i>L'Aluminium et ses alliages</i> , Paris, Dunot, 1890, broché in 12° prisé @	02
1	Ojier, <i>Analyse des gaz</i> , Paris, Dunot, 1885, broché in 12° prisé @	02
1	Mongeaud, <i>La Question du gaz à Paris</i> , Paris, Giard et Brière, 1908, in 12° prisé @	.02
1	D'hurcourt, <i>L'Éclairage au gaz</i> , Dunot, 1863, broché in 12° prisé @	05
1	Le Chatelier, <i>Leçons sur le carbone</i> , Paris, Dunot et Pinat, 1908, broché in 8° prisé @	05
1	Deschamps, <i>Les gazogènes</i> , Paris, Dunot et Pinat, broché in 12° prisé @	05
	À reporter	76.40

		Rapporté	\$76.40
Volumes			
	E. Chesneau, <i>L'Art moderne</i> , Paris, A. Quastin, 1879, relié toile in 8° 1 prisé @		40
	J. Pillet, <i>Traité de géométrie descriptive</i> , Paris, Ch. Delagrave, 1887, relié basane 1 in 4° prisé @		20
	E. Schilling, <i>Traité sur la production et l'exploitation de la lumière au gaz</i> , Paris, Ch. Radu, relié basane in 4° 1 prisé @		10
	<i>Portraits d'artistes célèbres de France</i> , 1 relié demi-chagrin		25
	« Lucifer », Chicago, 1897-1903, relié 2 basane in 4° prisé @ 10¢ chacun		20
	« Peinture de l'école française », relié 1 demi-chagrin prisé @		35
	« Picturesque Canada », Toronto, Beldin Bros., 2 1882, relié demi-chagrin in 4° prisé @ 75¢		1.50
	F. Holtenroth, <i>Le Costume</i> , Paris, 2 A. Guérinet, relié toile in 4° prisé @ 40¢		80
	« Les Voyages Artistiques », Paris, Iobra, 1 1897, relié demi-chagrin in 4° prisé @ 75¢		75
	« Vues d'Italie », relié demi-chagrin in 4° 1 prisé @		1.00
	« Peintures de l'école italienne », 1 relié demi-chagrin in 4° prisé @		1.00
	« Sculptures françaises et italiennes », 1 relié demi-chagrin in 4° prisé @		1.00
À reporter			\$84.05

Volumes	Rapporté	\$84.05
1	« Vues de France et de Belgique », relié demi-chagrin in 4 ^o prisé @	1.00
1	« Le Rire », Paris, 1889-1900, relié basane in 4 ^o prisé @	40
1	« Figaro – Salon », Paris, Manzi Cie, 1900-1, relié basane in 4 ^o prisé @	1.00
1	Le Brun, <i>Voyage au Levant</i> , Paris, G. Cavelier, 1719, in 4 ^o relié toile prisé @	1.00
1	« L'Espagne et l'Algérie », relié demi-chagrin in 4 ^o prisé @	1.00
1	J. G. D. Armengaud, <i>Les chefs-d'œuvre de l'art Chrétien</i> , Paris, Ch. Lahure, 1853, relié toile in 4 ^o prisé @	25
3	« Exposition de Paris », 1900, relié demi-chagrin in 4 ^o prisé @ 1.00 chacun	3.00
4	H. De Chennevières, <i>Les Dessins du Louvre</i> , Paris, L. Baschet, relié toile in folio prisé @ 75¢ chacun	3.00
1	« Figaro Exposition », 1900, relié demi-chagrin in folio prisé @	1.00
1	« Figaro Salon », 1883, L. Baschet, Paris, relié basane in folio prisé @	1.00
À reporter		\$96.70

Rapporté

\$96.70

Volumes

1	La Bruyère, <i>Les Caractères</i> , Paris, Bibliothèque Nationale, 1892, relié basane in 32° prisé @	05
1	I. Guyot, <i>La Morale</i> , Paris, O. Doin, 1883, relié toile in 12° prisé @	10
1	L. L. De Lanessan, <i>La Morale naturelle</i> , Paris, F. Alcan, 1908, broché in 12° prisé @	02
1	L. Dugas, <i>Cours de morale : Théorique & pratique</i> , Paris. H. Paulin, 1905, broché in 12° prisé @	02
1	E. Renan, <i>La Réforme intellectuelle et Morale</i> , Paris, M. Lévy, 1875, relié basane 12° prisé @	10
1	A. Fouillée, <i>Systèmes de morale</i> , Paris, G. Baillière, 1883, relié basane in 12° prisé @	10
1	Belot, <i>Questions de Morale</i> , Paris, F. Alcan, 1907, relié toile in 12° prisé @	10
2	Ch. Renouvier, <i>La Morale</i> , Paris, F. Alcan, 1908, broché in 12° prisé @ .10¢ ch	20
1	L. Le Chevallier, <i>Leçons de morale</i> , Paris, Lit. d'éducation Nationale, relié toile in 12° prisé @	10
1	M. Guyau, <i>Esquisse d'une morale</i> , Paris, F. Alcan, 1896, relié demi-chagrin in 12° prisé @	15

À reporter

\$97.64

Rapporté

\$98.56

Volumes

1	Muller, <i>La Science de la religion</i> , Paris, G. Baillière, 1873, relié basane in 12° prisé @	10
1	G. D'argenty, <i>Eugène Delacroix</i> , Paris, J. Bonam, 1885, relié basane in 12° prisé @	10
1	J. W. Draker, <i>Les Conflits de la science et de la religion</i> , Paris, G. Baillière, 1876, relié toile in 12° prisé @	10
1	C. Watts, <i>The Teaching of Secularism</i> , Toronto, Relié toile in 12° prisé @	10
1	Skepto, <i>L'Hypnotisme et les religions</i> , Paris, O. Doin, 1888, relié demi-chagrin in 12° prisé @	15
1	S. Salt, <i>Cruelty of Civilization</i> , London, W. Reeves, relié toile in 12° prisé @	10
1	E. D. Slenker, <i>Studying the Bible</i> , Boston, P. Mendum, 1880, relié toile in 12° prisé @	10
1	Rev. Chiniquy, <i>Le Prêtre, la femme, le Confessionnal</i> , Montréal, Drysdale, 1877, broché in 12° prisé @	10
1	W. Karlsam, <i>War as It Is</i> , London, S. Sonnanschein, 1892, relié carton in 12° prisé @	10
1	G. Lejeal, <i>L'Éloge de la folie</i> , Paris, Bibliothèque Nationale, 1892, relié basane in 32° prisé @	05
1	Volney, <i>Les Ruines</i> , Bibliothèque Nationale, Paris, 1889, relié basane in 32° prisé @	05

À reporter

\$99.61

Rapporté

99.61

Volumes

2	« La Petite Revue », Al. Pelletier, Montréal, 1900, relié basane in 8° prisé @ 20¢ ch.	40
3	« Le Réveil », 1894-1898, Montréal, relié demi-chagrin in 8° prisé @ .40¢ ch.	1.20
1	« Dominion Review », Toronto, M. Ellis, 1897, relié demi-chagrin in 8° prisé @ .40¢ ch.	30
2	« Canada-Revue », Montréal, 1892-1894, relié demi-chagrin in 8° prisé @ .40¢ ch.	80
1	M. C. Blanc, <i>Grammaire des arts du dessin</i> , Paris, Jules Renouard, 1870, relié toile in 8° prisé @	40
1	Ch. Laboulaye, <i>L'art industriel</i> , Paris, G. Masson, relié toile in 8° prisé @	20
1	Cham, <i>Folies parisiennes</i> , Paris, C. Levy, 1883, in 8° relié basane prisé @	30
1	D. Alighier, <i>Dante's Inferno</i> , New York, Cassell Co., relié toile in 8° prisé @	30
1	D. Alighier, <i>Dante's Purgatory & Paradise</i> , New York, Cassell Co., relié toile in 8° prisé @	30
1	G. Doré, <i>The Bible Gallery</i> , New York, Cassell Co., relié toile in 8° prisé @	30
1	R. Ménard, <i>Histoire des Beaux Arts</i> , Paris, 1875, Lib. de l'imprimerie Générale, relié basane in 8° prisé @	30

À reporter

 \$104.41

		Rapporté	\$104.41
Volumes			
1	E. Nus, <i>Nos Bêtises</i> , Paris, E. Dantu, relié basane in 12° prisé @		10
1	Th. Huxley, <i>Sciences et religions</i> , Paris, Baillière fils, 1893, relié basane in 12° prisé @		10
1	P. Bert, <i>La Morale des Jésuites</i> , Paris, Charpentier, 1880, relié basane in 12° prisé @		10
1	H. de Sausine, <i>La Foire aux idées</i> , Paris, P. Ollendorff, 1892, relié basane in 12° prisé @		10
1	J. B. Dupuis, <i>Les Cultes</i> , Paris, Garnier, relié demi-chagrin in 12° prisé @		15
2	P. Labroque, <i>Religion chrétienne</i> , Paris, A. Lacroix, 1864, relié demi-chagrin in 12° prisé @		15
1	A. Leroy, Beaulieu, <i>Israël chez les nations</i> , Paris, Levy, 1893, relié demi-chagrin in 12° prisé @		15
1	P. Parfait, <i>L'Arsenal de la dévotion</i> , Paris, G. Decaux, relié basane in 12° prisé @		10
1	P. Parfait, <i>Le dossier des pèlerinages</i> , Paris, Dreyfous, relié basane in 12° prisé @		10
1	Ingersoll, <i>The Ghosts</i> , New York, 1892, relié basane in 12° prisé @		10
1	H. Wace, <i>Christianity</i> , New York, 1890, Appleton, relié basane in 12° prisé @		10
1	K. Heinzen, <i>The Rights of Women</i> , Boston, 1891, Tucker, relié demi-chagrin in 12° prisé @		.15
À reporter			\$105.81

Volumes	Rapporté	\$105.81
1	J. N. Cayla, <i>La destruction des Jésuites</i> , Paris, Bibliothèque Nationale, 1889, relié basane in 32° prisé @	05
1	Daube, <i>Essais sur les préjugés</i> , Paris, Bibliothèque Nationale, 1886, relié basane in 32° prisé @	05
1	Diderot, <i>La Religieuse</i> , Paris, Bibliothèque Nationale, 1900, relié carton in 32° prisé @	05
1	W. Bouguereau, <i>Catalogue illustré</i> , Paris, L. Baschet, 1885, relié basane in 8° prisé @	20
3	T. de Wyzewa, <i>Les Grands Peintres</i> , Paris, Lit. Didot, 1890, relié demi-chagrin in 8° prisé @ 25¢ chacun	75
1	E. Brucke, <i>Beaux-Arts</i> , Paris, G. Baillière, 1878, relié toile in 12° prisé @	10
1	A. Sylvestre, <i>Le Nu</i> , 1889, Paris, E. Bernard, relié demi-chagrin in 12° prisé @	15
23	« Catalogues illustrés », Imprimerie Lemerrier, relié basane in 12°	
19	1892-1904 prisé @ .20¢ chacun	4.60
	1904-1915 brochés in 12° prisé @ .10¢ chacun	1.90
9	« Munsey's Magazine », New York, F. A. Munsey, 1895-1899, relié demi-chagrin in 8° prisé @ .40¢ chacun	3.60
1	« L'Éducateur », 1903-1905, Cahors, A. Coneslant, relié basane in 8° prisé @	10
	À reporter	\$117.26

Rapporté

\$117.26

Volumes

1	Pascault, <i>L'arthritisme par la Suralimentation</i> , Paris, Maloine, 1907, broché in 18° prisé @	05
1	Defleury, <i>Introduction à la médecine d'esprit</i> , Paris, F. Alcan, 1898, relié basane in 12° prisé @	15
1	S. Smiles, <i>Self-help</i> , Paris, Plon., 1893, relié basane in 12° prisé @	10
1	W. Matthews, <i>Getting on in the World</i> , Chicago, Griggs Co., 1874, relié toile in 12° prisé @	10
Total		\$117.66

Annexé à l'inventaire des biens de feu Ludger Larose, en son vivant artiste-peintre, de Montréal, reçu en minute par Joseph Sauvé, le notaire soussigné, au désir de la mention faite à la vacation du dis-neuf janvier mil neuf cent seize.

Le présent inventaire a été préparé par madame Lelia Webb, veuve dudit feu Ludger Larose, tuteur des enfants mineurs issus de son mariage avec ce dernier, et par M. Henri Larose, le subrogé-tuteur desdits enfants mineurs.

Et l'estimation en a été faite par MM. J. J. Sherrer, artiste-peintre,

et n'ayant plus rien à inventorier les objets inventoriés ont été du consentement de tous laissés en la possession de ladite dame Lelia Webb, qui a déclaré sous serment prêté entre les mains du notaire soussigné de n'avoir rien pris ou détourné des biens de ladite succession et promis sous le même serment de rapporter le tout quand et à qui il appartiendra.

Il a été vaqué à ce que dessus depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir de l'an et jour ci-dessus mentionnés moins le temp [sic] requis pour la description des immeubles.

Dont acte sous le numéro quatorze cent quatorze

Fait et Passé à Montréal et, lecture faite, les comparants ont signé avec le notaire soussigné et en sa présence. _____

Cent cinquante mots rayé nuls

Lelia Webb

H. Larose Joseph Sauvé

et Albert Landry, épicier, priseurs nommés audit inventaire, lesquels ont signé avec la tutrier et le subrogé-tuteur, ci-dessus nommés, et le notaire soussigné, lecture faite.

Trois mots rayés nuls.

Lelia Webb

H. Larose

J.J. Scherrer

A. Landry

Joseph Sauvé

N.P.

ANNEXE 6

CHRONOLOGIE DE LUDGER LAROSE

(1868-1915)

- 1 mai 1868 Naissance à Montréal.
- 1883-1885 Retouche des clichés à mi-temps au studio de William Notman à Montréal.
- 24 février 1887 Départ pour entreprendre des études en arts à Paris.
- Mars 1887 Larose habite 9 rue Gozlin – Hôtel le l'Abbaye, Boulevard Saint-Germain.
- 13 mars 1887 Commence des études à l'École des Beaux-arts à Paris.
- 17 septembre 1887 Larose emménage à 12 rue des Beaux Arts, 6^e.
- 26 août 1888 Larose emménage à 18^{bis} rue Deufert (ou Denfert) Rochereau, 5^e.

- 11 octobre 1888 Entre à l'atelier de Jean-Paul Laurens.
- 8 octobre 1889 Larose emménage à 5 rue de Montignac, 7^e.
- 14 octobre 1889 Entre à l'atelier de J.-Élie Delaunay.
- Janvier 1890 Commence à dessiner à l'atelier Delécluze.
- 8 avril 1890 Larose emménage à 2 rue Bourbon le Château, 6^e.
- 2 septembre 1890 Revient au Canada avec des tableaux de sa propre composition et des copies.
- 6 décembre 1890 Signature du contrat avec le curé Sentenne pour la décoration de la chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame.
- 8 décembre 1890 Repart pour la France avec Joseph-Charles Franchère. Ils visitent en premier la Belgique et la Hollande.
- 4 janvier 1891 Larose et Franchère arrivent à Paris. Quelques semaines plus tard, Larose se rend à Rome pour exécuter une copie de *La Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël.

- 22-29 juin 1891 Quitte Rome et visite Florence, Venise et Milan en revenant à Paris.
- 10 juillet 1891 Larose quitte Paris, destination Montréal avec la copie *La dispute du St-Sacrement*.
- 1 avril 1892 Retour à Paris pour compléter trois toiles supplémentaires pour la commande du curé Sentenne. Il s'inscrit à l'atelier de Gustave Moreau.
- 9 avril 1892 Larose emménage à 18^{bis} rue Deufert (ou Denfert) Rochereau.
- 20 mai 1892 Est élu massier à l'atelier de Gustave Moreau.
- Juin 1892 Prononce une conférence sur l'importance d'élever les arts au Canada devant une quarantaine d'étudiants, artistes et dignitaires canadiens réunis à l'hôtel Saint-Pétersbourg à Paris.
- Juillet 1892 Remporte un premier prix de dessin à l'académie Delécluse à Paris.
- 21 juillet-15 sept
1892 Visite l'Espagne, le Maroc et l'Algérie.
- 20 septembre 1892 Larose emménage à 59 avenue de Saxe.

- 28 juillet 1894 Revient à Montréal et procède à la pose des tableaux sur les murs de la chapelle (inaugurée en décembre 1891).
- 28 juillet 1894 Commence à rédiger, en sténographie, son journal qu'il intitule « Livre de dépenses ».
- 10 septembre 1894 Commence à enseigner le dessin à l'Académie du Plateau à Montréal.
- 1895-1913 Expose des tableaux à sept reprises au Salon de l'Art Association of Montreal et à deux reprises à l'Académie royale canadienne.
- 27 février 1895 Devient membre des Forestiers.
- 6 mars 1895 Termine le portrait du curé A. L. Sentenne.
- 24 avril 1895 Devient apprenti à la loge maçonnique Les Coeurs- Unis.
- 26 juin 1895 Devient compagnon à la loge maçonnique Les Coeurs-Unis.
- 12 août 1895 Se marie avec Lydia Webb à la chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame. La cérémonie est célébrée par le curé Sentenne.

- 25 septembre 1895 Devient maître à la loge maçonnique Les Coeurs-Unis.
- 12 avril 1896 Larose participe à la fondation de la loge L'Émancipation, première loge canadienne-française affiliée au Grand Orient de France.
- 2 novembre 1896 Démissionne des Forestiers.
- 28 mai 1897 Prononce une conférence sur l'enseignement du dessin lors d'une réunion de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École Normale de Jacques-Cartier et propose des améliorations dans l'enseignement de cette matière.
- 30 mai 1897 Écrit aux commissaires des écoles catholiques pour demander que des mesures soient prises pour réformer l'enseignement du dessin.
- 16 décembre 1897 Larose est réélu trésorier à la loge L'Émancipation.
- 25 avril 1898 Écrit aux commissaires des écoles catholiques pour offrir ses services comme enseignant des cours de dessin aux professeurs.
- 26 avril 1898 Naissance de Paul Larose, premier-né de Ludger Larose.
- 18 juillet 1898 Larose apprend par une lettre d'Henri Beau et de la Société de

commerce de Paris qu'il a gagné 100.000 francs à la loterie de l'Exposition universelle de Paris.

- 28 décembre 1899 Naissance de Jeanne Larose, fille de Ludger Larose.
- 8 mai 1900 Prend un mois de congé supplémentaire pour aller à l'Exposition universelle à Paris. Apporte avec lui deux albums de dessins d'élèves.
- 14 décembre 1900 Termine le portrait de J.-O. Villeneuve (mairie de Montréal de 1894 à 1896).
- 31 mai 1901 Prononce une conférence à l'École Normale de Jacques-Cartier sur l'importance de l'amélioration de l'enseignement du dessin.
- 29 novembre 1901 Naissance du dernier enfant de Ludger Larose, Marcel Larose
- 30 mai 1902 Prononce une conférence « Formation du caractère de l'enfant à l'école primaire » à l'École Normale de Jacques-Cartier.
- 1903-1906 Entretient une correspondance en espéranto avec 120 Français et de nombreuses personnes de d'autres nationalités.
- 15 mars 1903 Envoie un rapport de progrès à la commission scolaire sur les cours de dessin aux professeurs. Larose demande que l'effort de

ces professeurs soit reconnu par une augmentation de salaire.

- 3 mars 1904 Prononce une conférence sur la valeur des arts graphiques à l'Union Sainte-Cécile.
- 13 mars 1904 Photographie Hormidas Laporte (maire de Montréal de 1904 à 1906) pour faire son portrait. Après 6 séances, Larose termine le portrait le 18 décembre 1904, mais on ne l'offrira au maire que le 8 janvier 1906.
- 12 septembre 1904 Commence à dispenser des cours de dessin, le matin, aux écoles Olier et Édouard Murphy, tout en poursuivant son enseignement au Plateau l'après-midi.
- 14 août 1906 Prononce une conférence sur le dessin aux instituteurs chez les Ursulines à Trois-Rivières.
- 11 octobre 1907 Prononce une conférence : « La sincérité, la dignité dans les écrits et les actions est la meilleure des politiques » devant l'Institut du Canada, une affiliation maçonnique.
- 1 janvier 1908 Après 543 pages, Larose abandonne la sténographie dans son journal « Livre des dépenses ». Il poursuit en alphabet latin, mais

par des entrées moins fréquentes et moins détaillées.

- 1908 Larose devient vénérable à la loge L'Émancipation.
- 20 septembre 1909 Larose commence à donner un cours de dessin deux fois par semaine au Lycée des jeunes filles. Cette institution, qui devait dispenser une formation permettant aux jeunes filles l'accès à l'université, est restée ouverte peu de temps en raison de l'opposition ecclésiastique à l'enseignement laïque qui y était dispensé.
- 1910 Larose passe à la loge Force et courage.
- Janvier 1910 A.-J. Lemieux et quelques camarades louent le local au-dessus de la salle louée par la loge L'Émancipation et écoutent les séances des francs-maçons.
- 8 avril 1910 Larose est attaqué par A.-J. Lemieux et trois compagnons, qui lui volent des possessions personnelles ainsi que des documents maçonniques.
- 22 avril 1910 Larose reçoit une lettre de congédiement de la Commission scolaire catholique.

- 25 mai 1910 Lemieux publie une brochure basée sur les documents volés à Larose et sur l'écoute des réunions de la loge.
- Mai 1910 En entrant dans une librairie pour se procurer une copie de la brochure sur la maçonnerie, Larose reconnaît son agresseur, Lemieux, en la personne du vendeur.
- 13 juin 1910 La loge L'Émancipation est mise en sommeil et ses documents sont brûlés.
- Juillet 1910 On commence l'enquête à l'Hôtel de ville sur une présumée « infiltration maçonnique ».
- Août –5 novembre 1910 Larose, sans emploi en enseignement, s'occupe du journal *Le Progrès de Maisonneuve*.
- 16 août 1910 Le procès de Lemieux, qui achoppe sur des vices de procédure, est remis.
- 9 décembre 1910 Le deuxième procès de Lemieux achoppe encore sur des vices de procédure et est remis.
- 1911 Larose devient secrétaire à la loge Force et courage.

- 6 mars-28 novembre
1911 Larose exploite une buanderie, la « Star Laundry » avec Napoléon Tousignant, no 55, rue Mentana.
- 24-28 mars 1911 Procès et acquittement de A.-J. Lemieux et de ses trois complices.
- 4 décembre 1911 Larose est embauché par A. McKim Advertising Agency Inc. Ce travail dure vingt jours.
- 1912-1915 Larose prononce une conférence à l'Institut du Canada intitulée ;
« Nous devons au clergé canadien de nous avoir conservé notre langue, notre religion et nos lois ».
- 19 février 1912 Larose est embauché comme enseignant de dessin dans les écoles de Westmount pour l'année scolaire suivante.
- 12 juin-29 août
1912 Voyage de deux mois et demi en Europe.
- 9 septembre 1912 Larose commence un emploi comme professeur de peinture et de dessin dans les écoles publiques de Westmount.
- 1913 Larose devient deuxième surveillant à la loge Force et courage.
- 18 août 1913 Larose prononce une conférence intitulée « Le manque de

caractère de nos citoyens » à l'Institut du Canada.

- 27 août-
5 sept. 1913 Passe neuf jours à peindre le paysage de Shawbridge, Qc.
- Fév.-mars 1915 Peint le portrait de Médéric Martin (maire de Montréal de 1914 à 1924) et du commissaire Napoléon Hébert.
- 28 juin 1915 Commence un emploi d'été pour l'Assurance-vie La Provinciale. Il copie des plans et fait des évaluations.
- 10-23 juillet 1915 Se rend à Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard, pour donner un cours de dessin aux professeurs.
- 25 octobre 1915 Larose écrit sa dernière entrée dans son journal « Livre des dépenses »
- 13 novembre 1915 Larose meurt subitement à l'âge de 47 ans, d'une congestion pulmonaire.
- 8 décembre 1978 Un incendie détruit presque entièrement la chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame et les tableaux de Larose qui s'y trouvent.

ANNEXE 7
Résidences de Larose, 1894-1915

Source: Lovell's Montreal Directory, 1903-04

6.
488 Prudhomme

4.
813 Mont-Royal

5.
207 Laval

3.
276 Beaudry

1.
530 la Gauchetière

2.
4121 Sainte-Catherine

STREET INDEX
A-Z The Map contains the names of all streets in the City of Montreal, and the names of all the streets in the suburbs of Montreal, which are shown in red ink. The names of the streets in the City of Montreal are in black ink, and the names of the streets in the suburbs are in red ink. The names of the streets in the City of Montreal are in black ink, and the names of the streets in the suburbs are in red ink.

CITY OF MONTREAL
PREPARED EXPRESSLY FOR
LOVELL'S MONTREAL DIRECTORY
FOR 1903-04
BY CHAS. E. GOAD
CIVIL ENGINEER
MONTREAL & BRISTOL
ENGLAND

